

Le Jade Noir

David Zindell

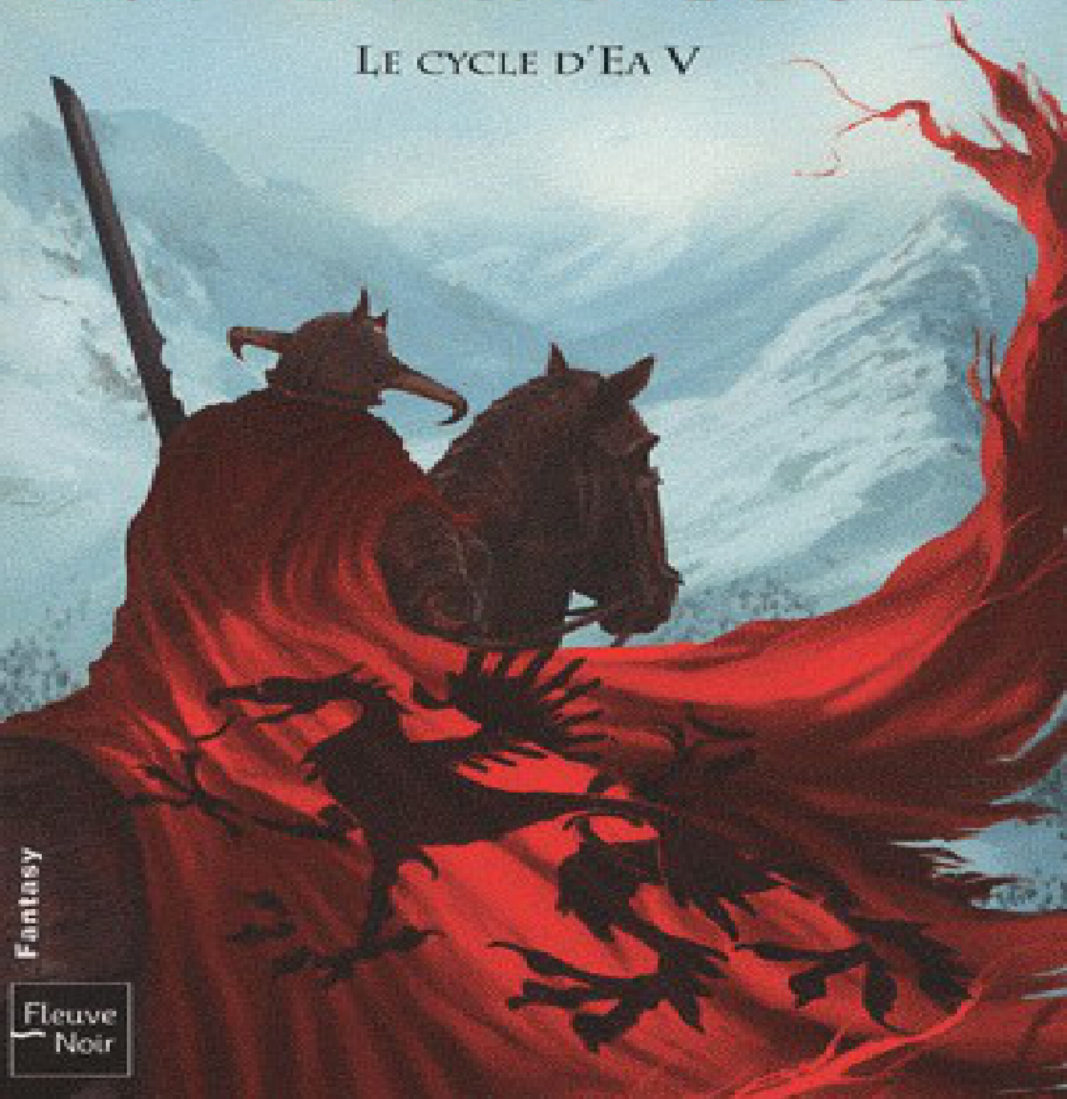
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAVID ZINDELL

Le Jade Noir

LE CYCLE D'EA V



Fantasy

Fleuve
Noir

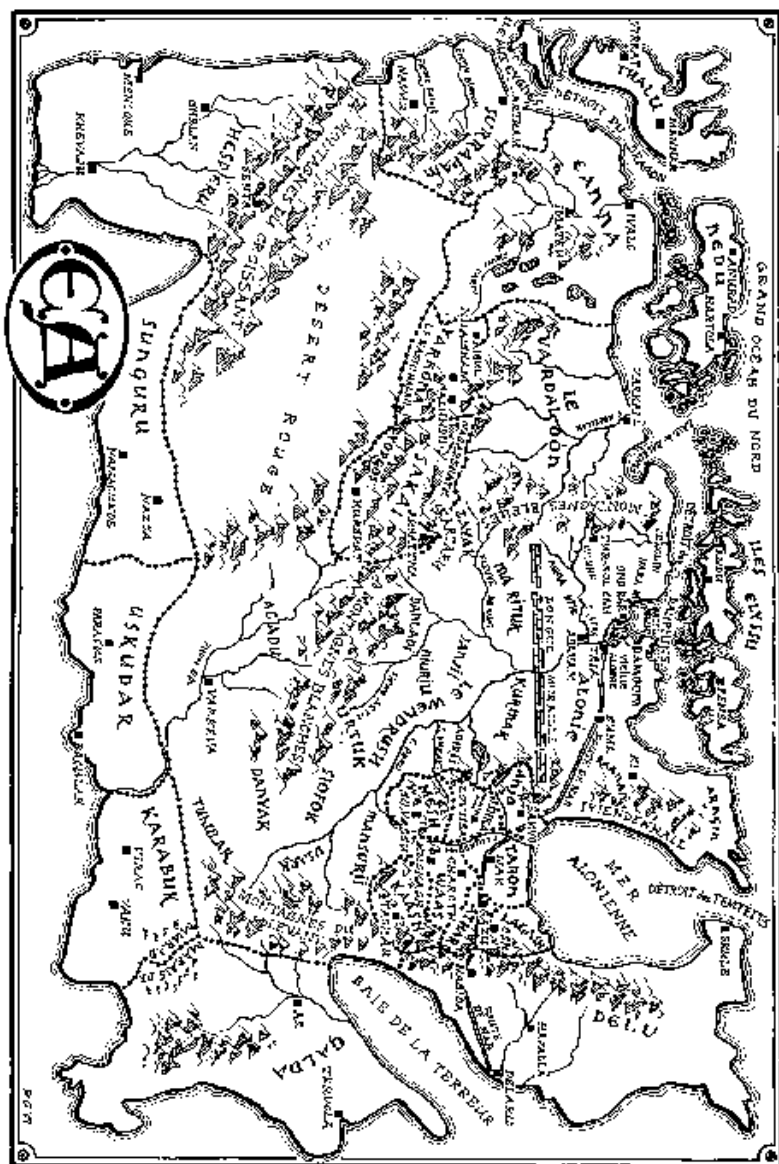
RENDEZ-VOUS AILLEURS
Collection dirigée par Bénédicte Lombardo

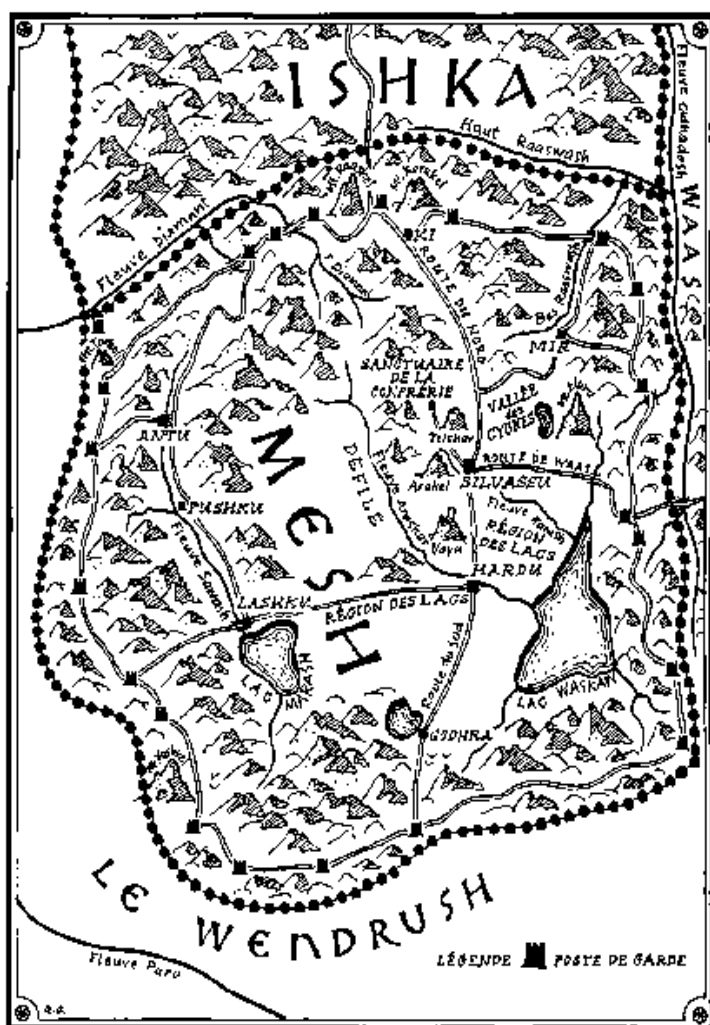
DAVID ZINDELL

LE JADE NOIR

Cinquième livre du Cycle d'Ea

Traduit de l'américain par Marie-Hélène Méjean-Bernaille





1

Chaque homme, chaque femme est une étoile. Tant que nous sommes vivants, disait mon grand-père, nous devons accepter de brûler si nous voulons donner de la lumière. Quant aux morts, eux seuls savent si leur flamme éternelle est une gloire ou une malédiction. Perçant la nuit obscure des âges, ils brillent dans les cieux en nombre incalculable. C'était là que mon grand-père se trouvait depuis mon enfance, auprès d'Aras, de Solaru et des étoiles les plus brillantes. C'était là que ma mère, mon père, ma grand-mère et mes frères l'avaient rejoint à cause des mensonges mortels et des crimes d'un être qu'ils aimaient. Un jour, dit-on, un homme se présentera qui incitera les étoiles à mettre fin à leur grand silence et les astres magnifiques entonneront leurs longs chants profonds et enflammés à l'intention de ceux qui écoutent. La Coupe en or entre les mains, cet Être de Lumière, réussira-t-il à apaiser le cœur tourmenté des hommes, vivants ou morts ? Je veux y croire. Car on dit aussi que la Pierre de Lumière rassemble tout en elle. En son centre lumineux résident la Terre, les hommes et les femmes et toutes les étoiles ainsi que l'obscurité qui les sépare et permet de les voir.

Cependant, la Pierre de Lumière se trouvait aussi loin de cet Être de Lumière que le soleil l'était de moi. Depuis que le Dragon Rouge avait dévasté le château de mon père pour voler la Coupe en or, dans tous les pays, les hommes et les femmes tournaient des yeux enfiévrés et effrayés vers la forteresse du Dragon à Argattha. À Surrapam, les armées victorieuses du roi Arsu s'apprêtaient à conquérir Eanna et les autres Royaumes Libres du lointain occident et à crucifier leurs habitants au nom du Dragon. En Alonie, les plus puissants des royaumes, des ducs et des seigneurs s'entretuaient pour s'emparer du trône vacant du roi Kiritan. De l'autre côté des Montagnes du Levant d'où je venais, les rois valari se battaient comme toujours pour d'anciennes rancœurs et pour la gloire. Une rébellion à Galda s'était achevée par la crucifixion de dix mille hommes sur des croix en bois. Le Wendrush était un océan d'herbe, rouge du sang des tribus sarni. Parmi ces féroces guerriers, trop nombreux étaient ceux qui avaient renoncé à leur indépendance pour faire allégeance au Dragon Rouge dont le nom était Morjin. Comme l'avaient révélé les terribles visions des prophétesses, le monde entier semblait sur le point de se désintégrer dans un holocauste qui obscurcirait jusqu'aux étoiles.

Et pourtant, comme l'avaient également prédit les prophétesses, quelque part sur Ea vivait l'Être de Lumière : le dernier Maîtreya, susceptible d'apporter une lumière si pure et si douce qu'elle éteindrait ce feu qui dévorait tout. Je cherchais cet être à l'âme magnanime et mes amis, tous héros de la quête de la Pierre de Lumière, le cherchaient eux aussi. Chaque jour et chaque nuit, notre nouvelle quête nous éloignait davantage des vallées verdoyantes et des sommets couverts de neige de mon pays natal. Nous voyagions vers l'ouest en suivant la courbe enflammée d'Aras, de Varshara et des autres étoiles brillantes des anciennes constellations jusqu'à l'endroit où elles disparaissaient au-delà de la limite sombre des cieux.

Et nous étions suivis. Au début du mois d'ashte de l'an 2814 de l'Âge du Dragon, un escadron de la célèbre Garde du Dragon de Morjin nous avait pris en chasse à travers la steppe vallonnée du Wendrush en compagnie de ses alliés sarni. Nos ennemis ne paraissaient pas se soucier de notre escorte de quarante-quatre guerriers sarni de la tribu des Danladi et, alors que nous approchions de la grande muraille de pierre glaciale des Montagnes Blanches, cela faisait trois jours qu'ils chevauchaient derrière nous, comme des ombres, à travers le pays danladi en restant toujours à une distance qui ne représentait ni une menace ni une invite à l'attaque. Et cela faisait trois nuits qu'ils allumaient leurs feux de camp et faisaient cuire leur repas à un mille seulement des endroits où nous choisissons d'étendre nos fourrures de couchage. Quand la troisième nuit descendit sur le monde et que le vent changea et se mit à souffler du nord, nous sentîmes la fumée de la viande en train de rôtir et d'autres odeurs plus inquiétantes.

Debout sur une butte d'herbe sombre à la lisière de notre camp, je contemplais en compagnie de mon ami Kane la lueur orange des feux de camp de nos ennemis au nord-ouest. Sous la lune ronde, ses cheveux blancs coupés court brillaient d'un éclat argenté. Il regardait au loin le paysage éclairé par les étoiles, les lèvres retroussées sur ses dents blanches dans une grimace terrifiante. Son grand corps sauvage tremblait d'une fureur à peine contenue. Je pouvais presque l'entendre hurler sa haine tel un grand loup blanc des steppes brûlant de lacérer et de tuer.

«Bon, Val, me dit-il. Il faut décider de ce que nous allons faire de ces Crucifieurs, et vite.»

Il tourna alors son regard vers moi. Comme toujours, je voyais beaucoup trop de moi dans cet homme vengeur et beaucoup trop de lui en moi. Ses yeux brillants et noirs paraissaient le reflet des miens. Il était presque aussi grand que moi, son nez faisait penser à un bec d'aigle et sous sa peau ivoire burinée les os de son visage saillaient. Il

y avait entre nous une ressemblance physique évidente que d'autres personnes avaient remarquée. En effet, comme mon père et mes frères autrefois, il avait tout du guerrier valari. Pour moi cependant, notre plus grande ressemblance ne venait pas du sang, mais de l'esprit. Maintenant que tous les membres de ma famille avaient été massacrés, je retrouvais parfois ce qu'il y avait de meilleur en eux dans son allure étrange, sauvage, magnifique et libre.

Je lui souris avant de me retourner vers les feux de camp de nos ennemis. Un peu plus tôt, l'un des guerriers de notre escorte sarni avait évalué leur nombre à cinquante après les avoir approchés d'assez près pour prendre une flèche dans le bras : vingt-cinq combattants zayaks sous les ordres d'un chef ou d'un commandant inconnu et autant de Chevaliers Rouges arborant le dragon pour blason et l'armure en fer couleur rouge sang.

«On peut encore les semer, dis-je à Kane. On devrait peut-être essayer demain.»

Échapper aux guerriers zayaks ne serait pas si facile, car seul un sarni peut chevaucher plus vite qu'un autre sarni. Mais les Chevaliers Rouges, enfermés dans des armures pesantes et montés sur de lourds chevaux, se déplaçaient plus lentement. Dans notre groupe, seuls Kane et moi, ainsi que notre ami Maram, portions une véritable armure : une cotte de mailles souple, forgée dans l'acier de Godhra, plus léger et plus solide que tout ce que les forgerons de Morjin pourraient fabriquer. À mon avis, nos chevaux aussi étaient meilleurs : Flamme, Patience, Diablesse et surtout mon grand destrier noir, Altaru, qui se trouvait à une centaine de pas de là avec les autres montures, occupé à se remplir la panse d'herbe tendre et fraîche de la steppe.

«Dans ce cas, dit Kane, il faut essayer *avant* d'atteindre les montagnes.»

Il tendit la main vers les hauts sommets couverts de neige qui scintillaient sous les étoiles à l'ouest. Quand il leva son gros doigt, son armure scintilla elle aussi sous sa cape de voyage en laine grise de la même forme et de la même matière que la mienne.

«Bon, alors, on combat ou on fuit, grogna-t-il. Et je déteste fuir.»

Tandis que nous réfléchissions à ce que nous allions faire, la plupart du temps en silence, un homme ressemblant à un ours se leva près d'un feu de camp proche et marcha vers nous pour voir de quoi nous discussions. Il essayait de contourner les inévitables tas de crottin de cheval ou de sagosk et d'autres dangers imaginaires tapis dans l'herbe sombre tout en buvant de l'eau-de-vie dans une chope débordante. Je reconnus la silhouette de mon meilleur ami, Maram Marshayk. Ancien prince de Délu et chevalier valari honoraire de

grande renommée, le destin l'avait réduit à m'accompagner à travers les terres inconnues d'Ea comme un paria.

«Ah, j'ai entendu Kane parler de fuite», dit-il. Un rot remonta en gargouillant de son gros ventre et il s'essuya les lèvres du dos de la main. «Mon père disait toujours que celui qui fuit s'expose à combattre de nouveau plus tard.»

Ses yeux doux trouvèrent les miens dans la faible lumière et ses lèvres épaisses et sensuelles s'ouvrirent sur un sourire. En voyant l'ensemble de sa silhouette – la barbe épaisse et bouclée qui couvrait son visage lourd, son torse, ses bras et ses jambes massifs – je me dis qu'essayer de semer les Chevaliers Rouges était une mauvaise idée. Aucune armure, même à plaques d'acier, ne pèserait autant que la masse musculaire et la graisse qui recouvraient l'ossature de Maram Marshayk.

«Si nous fuyons, dit Kane en enfonçant son doigt dans la bedaine de Maram, acceptez-vous d'être abandonné quand votre cheval sera mort d'épuisement ?»

Il faisait trop sombre pour voir blêmir le visage rubicond de Maram, mais cela ne m'empêcha pas de sentir le sang se retirer de son visage. Il jeta un regard vers les feux de camp ennemis et demanda : «Vous m'abandonneriez vraiment ?

— Et comment !» grogna Kane. Ses yeux noirs s'enfoncèrent dans ceux de Maram. «S'il le fallait, je sacrifierais n'importe lequel d'entre nous pour mener à bien cette quête.»

Maram prit une longue gorgée d'eau-de-vie et se tourna vers Kane. «Ah, il s'agit donc d'un sacrifice ? Dans ce cas, je ne voudrais pas que vous ayez ça sur la conscience. S'il s'avère qu'un sacrifice est réellement nécessaire, j'irai de moi-même croiser la lance avec les Chevaliers Rouges.»

Mes yeux passaient de Maram à Kane qui s'observaient en chiens de faïence. Je crois qu'aucun des deux ne disait vraiment la vérité. Posant la main sur l'épaule de Maram, je cherchai le regard de Kane.

«Personne ne sera abandonné, déclarai-je. Et nous mènerons à bien cette quête comme nous l'avons fait pour la première.»

À ce moment-là, maître Juwain qui était assis près du feu avec nos autres amis finit d'écrire quelque chose dans l'un de ses journaux et s'approcha de nous. Il était aussi menu que Maram était gros et aussi laid que Kane était bien fait. Avec son nez bosselé et ses oreilles décollées, sa tête chauve pleine de bosses faisait un peu penser à une noix, et même à une noix difforme. Jamais cependant je n'avais vu d'homme au regard aussi intelligent et aussi limpide. Comme le reste

d'entre nous, il était revêtu d'une cape de voyage grise, mais il refusait d'entourer ses membres d'anneaux d'acier et de porter une arme plus dangereuse que le petit couteau qu'il utilisait pour tailler ses plumes.

«Venez, dit-il en prenant le poignet de Maram. Si nous devons tenir conseil, faisons-le tous ensemble. Liljana a presque fini de préparer le dîner.»

Je me tournai vers le feu où une femme rondelette et imposante était penchée sur une casserole de ragoût bouillonnant. Assise à côté d'elle, une fillette d'une dizaine d'années était occupée à cuire des galettes sur une plaque en fonte tandis qu'un jeune garçon à peine plus vieux tisonnait le feu avec un long bâton noirci.

«Parfait, acquiesça Maram, on va manger et on parlera après.

— Vous seriez plus convaincant, lui répondit maître Juwain, si vous buviez votre eau-de-vie après avoir mangé. Ou si vous y renonciez complètement.»

Avec une détermination farouche, maître Juwain entoura soudain la chope de Maram de ses doigts noueux. Ses petites mains avaient une force surprenante due à une vie de discipline et de dur labeur et il réussit à arracher le récipient de la grosse main de Maram.

Maram regardait la chope comme un enfant à qui on aurait pris un bonbon.

«J'ai renoncé à mon eau-de-vie pendant trois jours en attendant que les Chevaliers Rouges nous attaquent. Tant pis. Mais pour ce qui est de mon discours, qui est aussi convaincant qu'intelligent, n'oubliez pas que l'on m'appelle désormais "Maram aux cinq cornes".

À une époque qui me semblait remonter à la nuit des temps, Maram avait été un adepte de la Grande Confrérie Blanche sous la tutelle de maître Juwain et tout le monde l'appelait «frère Maram». Mais cela faisait longtemps qu'il avait abjuré son vœu de renoncer au vin, aux femmes et à la guerre. À présent, il portait une armure en acier sous sa cape et une épée qui était presque aussi longue et aussi tranchante que la mienne. Moins d'un an auparavant, dans la tente de Sajagax, le plus puissant des chefs sarni, il était devenu, de mémoire d'homme, le seul guerrier capable d'ingurgiter cinq grandes cornes de bière forte et de rester debout pour raconter son exploit à qui voulait l'entendre.

Kane continuait à regarder Maram d'un air furieux. De nouveau, il planta son doigt dur comme l'acier dans son ventre. «Vous feriez bien de renoncer à l'eau-de-vie *et* au pain, du moins pendant quelque temps, lui conseilla-t-il. Vous voulez donc vous tuer, et votre cheval avec ?»

En réalité, depuis la Bataille de la Prairie des Culhadosh et le sac du château de mon père, Maram mangeait pour deux et buvait largement pour cinq.

«Renoncer, dites-vous ? marmonna-t-il à Kane. Pourquoi ne pas renoncer à la vie aussi ?

— Mais vous devenez aussi gros qu'un ours.»

Maram tapota son ventre et sourit. «Et alors ? Vous n'avez jamais vu un ours manger à l'entrée de l'hiver ?

— Mais nous sommes en ashte. Dans un mois, ce sera l'été !

— Non, mon ami, vous vous trompez, répondit Maram et secouant la tête et en rotant une fois de plus. Où que nous allions, ce sera l'hiver, et même le cœur de l'hiver, car nous serons engagés à fond dans cette maudite nouvelle quête. Vous rappelez-vous la dernière fois que nous avons parcouru Ea de long en large ? J'ai failli mourir de faim. Aussi, n'est-ce pas la moindre des précautions que de prendre des forces avant les privations qui ne manqueront pas de survenir ?»

Comme Kane n'avait rien à répliquer à cette logique, il dit sèchement à Maram : «Eh bien, prenez des forces si vous voulez. Mais au moins, renoncez à l'eau-de-vie jusqu'à ce que nous trouvions un meilleur moment et un meilleur endroit pour la boire.»

Sur ces mots, il prit la chope à maître Juwain et s'apprêta à vider son contenu dans l'herbe.

«Arrêtez ! s'écria Maram. Ce serait un crime de gaspiller une eau-de-vie aussi bonne !

— Bon, fit Kane en contemplant l'alcool sombre dans la chope. Bon.»

Il sourit de son sourire féroce comme s'il était enchanté presque autant qu'attristé par le grand mystère de l'injustice de la vie. Puis, d'un seul geste rapide, il porta la chope à ses lèvres et avala l'eau-de-vie en trois énormes gorgées.

«Renoncez vous-même et allez au diable ! lui cria Maram.

— Au diable, moi ? Vous devriez me remercier !

— Vous remercier de quoi ? De m'éviter de me soûler ?

— Non, de prendre un peu de plaisir à votre excellente eau-de-vie.»

Kane tendit la chope à Maram qui resta là à en contempler le fond.

«Bah, je suppose que l'un de nous devait la savourer, dit-il à Kane. Je suis heureux que vous l'ayez autant appréciée. Peut-être qu'un jour

je pourrai vous rendre la pareille, et vous empêcher de devenir un ivrogne.»

En entendant cela, Kane sourit et Maram se mit à rire de sa petite plaisanterie, bientôt imité par maître Juwain et par moi. Une chope d'eau-de-vie avait autant d'effet sur l'insatiable Kane que la même quantité d'eau dans l'océan de graminées du Wendrush.

Je regardai Kane en tapotant du doigt la tasse de Maram. «Peut-être que nous devrions tous renoncer à l'alcool pour quelque temps, suggèrai-je.

— Ha ! s'exclama Kane. Je n'en vois pas la nécessité pour *moi*.

— Ce qui est nécessaire, c'est d'encourager Maram à rester sobre», répondis-je. Je ne pus m'empêcher de sourire en ajoutant : «D'ailleurs, nous devons tous faire des sacrifices.»

Après avoir fixé longuement Maram d'une manière embarrassante, Kane annonça : «C'est d'accord, si Maram fait le vœu de ne plus boire, moi aussi.

— Et moi aussi», ajoutai-je.

Maram cligna des paupières pour chasser l'humidité soudaine dans ses yeux. Impossible de dire exactement s'il était ému par notre petit sacrifice ou s'il pleurait à la perspective de renoncer à son eau-de-vie bien-aimée. Puis il me donna une claque sur le bras et, hochant la tête en direction de Kane, il demanda : «Vous feriez ça pour *moi* ?

— Oui, répondîmes-nous en chœur.

— Eh bien, ça me fait plus plaisir que je ne saurais le dire, même en buvant un tonneau d'alcool pour me délier la langue.» Maram fit une pause pour plonger son gros index dans la chope et le mouiller avec les dernières gouttes accrochées aux parois. Ensuite, il se lécha le doigt et sourit. «Mais je dois dire que je ne voudrais pas priver mes amis. Ce n'est pas parce que je souffre que le reste du monde doit souffrir aussi.»

Je jetai un coup d'œil aux feux de camp de nos ennemis, puis me tournai pour regarder Maram. «Vu les circonstances, nous serons heureux de souffrir avec toi.

— Très bien», dit Maram en faisant un signe de tête à maître Juwain. «Maître, acceptez-vous d'être témoin de nos vœux ?

— Comme je l'ai déjà été dans le passé, répondit sèchement maître Juwain.

— Parfait, continua Maram. Dans ce cas, sauf, euh, nécessité médicale, je promets de renoncer à l'alcool jusqu'à ce que nous

trouvions celui que nous cherchons.

— Ha ! s'écria Kane. Disons plutôt qu'à moins que maître Juwain ne nous prescrive de l'eau-de-vie pour des raisons médicales, nous y renonçons tous.

— Parfait, parfait», approuva Maram en hochant la tête. Il leva sa chope et sourit. «Si nous retournions tous près du feu pour boire un dernier verre à notre résolution ?

— Maram ! criai-je presque.

— C'est bon, c'est bon !» dit-il. Il souffla bruyamment et pendant un instant, il ressembla à un soufflet vidé de son air. «J'essayais seulement de mettre ta propre résolution à l'épreuve, vieux. Et maintenant, si on allait goûter le délicieux ragoût de Liljana ? Ça, au moins, c'est encore permis, non ?»

Nous retournâmes tous près du feu et prîmes place sur nos fourrures de couchage installées tout autour. Je souris à Daj, le jeune garçon à l'âme sombre que nous avions ramené d'Argattha en même temps que la Pierre de Lumière. Comme il me rendait mon sourire, je remarquai qu'il n'était plus aussi désespéré ni aussi maigre que quand nous l'avions trouvé, esclave affamé, dans la ville sordide de Morjin. C'était une bonne chose, me dis-je en souriant. Cela remontait le moral et donnait du courage aux autres. Remerciant en silence Maram de me faire rire, je résolus de conserver ma joie de vivre aussi longtemps que je le pourrais. C'était le vœu que j'avais prononcé, moi, au sommet de la montagne sacrée surplombant le château où ma mère et ma grand-mère avaient été crucifiées.

Assis à côté de moi, Daj agita l'extrémité rougie de son tisonnier vers moi et s'écria : «En garde ! Exerçons-nous à l'épée jusqu'à l'heure de dîner !»

Il posa son bâton et sortit la petite épée que je lui avais offerte au départ de notre nouvelle quête. Son enthousiasme pour cette arme m'impressionnait et m'attristait à la fois. J'aurais préféré le voir jouer aux échecs ou de la flûte, ou même jouer à l'épée avec d'autres garçons de son âge. Mais cet enfant sauvage, me rappelai-je, n'avait jamais vraiment été un enfant. Je me souvenais comment, à Argattha, il avait combattu un dragon à mes côtés et planté une lance dans le corps de nos ennemis blessés.

«Il est *presque* l'heure de manger», nous cria Liljana. Tandis qu'elle remuait le ragoût à l'odeur délicieuse, ses seins lourds bougeaient contre son corps robuste et trapu. «Pourquoi ne vous entraînez-vous pas après dîner ?»

Ces paroles prononcées d'une bouche ferme avaient beau

ressembler à une question posée gentiment, il ne faisait pas de doute que nous devions remettre à plus tard nos exercices d'escrime. Sous ses cheveux gris argenté attachés, son visage aimable trahissait une volonté de fer. Elle aimait apporter à nos campements la chaleur et l'ordre d'un foyer en s'occupant de la cuisine, des repas, du lavage, de la conversation même, et de beaucoup d'autres détails de notre vie. Même si j'étais responsable de notre groupe dans notre quête à travers les steppes brûlantes et les montagnes glaciales d'Ea, son tempérament l'amenait à chercher à me diriger de l'intérieur. Par le biais de ses innombrables attentions et de sa dévotion sans faille, elle avait mis au jour les secrets de mon âme. Elle semblait prête à tous les sacrifices pour moi et elle ne cessait jamais, en paroles et en actions, de me faire savoir à quel point elle m'aimait. Cependant, sa plus grande qualité était qu'elle sollicitait ce qu'il y avait de meilleur en moi que ce soit comme guerrier, comme rêveur ou comme homme. Maintenant que l'intérieur du château de mon père avait été réduit en cendres, elle était la seule mère qu'il me restait.

«Il n'y aura pas d'escrime ce soir, dis-je à Liljana et à Daj, sauf si les Chevaliers Rouges attaquent. Nous devons tenir conseil.

— Très bien, mais j'espère que vous n'envisagez plus de les attaquer.» À travers la vapeur qui montait du ragoût, elle regarda Kane droit dans les yeux. Puis elle secoua la tête et demanda : «Estrella, est-ce que les galettes sont prêtes ?»

Estrella, une fillette mince et brune au visage vif et au sourire éclatant, applaudit pour indiquer que les galettes de rushk jaune, empilées sur un tapis d'herbe près de la plaque en fonte, étaient effectivement prêtes. Elle ne pouvait pas parler parce qu'elle aussi avait été esclave de Morjin et qu'il s'était servi de ses pouvoirs maléfiques pour dérober les mots à sa langue. Mais elle avait l'ouïe d'un chat ; en fait, il y avait quelque chose de félin en elle, dans son visage sauvage et triangulaire et dans la manière dont elle se déplaçait d'instinct et avec grâce comme si tout ce qui existait dans le monde devait être ressenti et savouré. Avec ses boucles noires tombant sur son cou, sa peau brillante et surtout ses grands yeux lumineux, elle avait une beauté primitive. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un d'aussi vivant, pas même Kane.

Presque sans y penser, elle prit une des dernières galettes sur le dessus de la pile et me la mit dans la main. Elle était encore chaude, mais pas assez pour me brûler. Quand je mordis dedans, son sourire me fit penser au soleil levant.

«Estrella, il ne faut pas servir avant que tout le monde soit assis», ordonna Liljana.

Estrella sourit également à Liljana, mais ne fit pas mine d'obéir. Au contraire, voyant que j'avais terminé ma galette, elle m'en donna une autre. Elle adorait m'offrir des petites joies comme manger une galette de rushk aux noisettes chaude. Il en avait toujours été ainsi entre nous depuis que je l'avais trouvée cramponnée à une froide muraille de château et lui avais évité de se tuer en tombant. Et depuis cette nuit sombre, avec ses jolis yeux et sa profonde détermination à vivre, elle m'avait évité un nombre incalculable de fois de tomber beaucoup plus bas.

«Cette enfant ne m'écoute jamais, se plaignit Liljana. Elle n'en fait qu'à sa tête.» Je souris parce que ce qu'elle disait était vrai. Je regardai Estrella essayer de fourrer une galette dans la main de Liljana. Elle ne paraissait pas lui en vouloir de ses regards sévères et de ses réprimandes. En réalité, il était évident qu'elle appréciait l'attention étouffante de Liljana et son désir de lui enseigner les bonnes manières, comme elle appréciait presque tout chez les gens qu'elle aimait. Sa volonté d'être heureuse était encore plus grande, me semblait-il, que l'envie de Liljana de refaire du monde le paradis qu'il était à l'Âge de la Mère. Cette dernière devait être contrariée que notre quête repose totalement sur cette enfant indomptable et magique.

«Elle a été esclave des Prêtres Rouges, expliqua Kane à Liljana. Qui pourrait lui en vouloir de refuser d'être aussi votre esclave ?»

Alors que Liljana arrêta de remuer le ragoût pour jeter un regard furieux à Kane, plus blessée que fâchée par ses paroles cruelles, maître Juwain se racla la gorge et dit : «Plus nous approchons d'Argattha, plus elle paraît savourer sa liberté.»

Nous étions beaucoup trop proches, pensai-je, de la sinistre ville de Morjin creusée au cœur sombre de la montagne noire appelée Skartaru. Notre itinéraire à travers le Wendrush nous avait inévitablement menés dans cette direction. Et il semblait qu'il avait inévitablement mis les chevaliers de la Garde du Dragon de Morjin à nos trousses.

Pendant qu'Estrella commençait à faire passer des galettes de rushk à tout le monde, Liljana appela Atara et commença à verser des louches de ragoût dans des bols en bois. Sortant de l'obscurité à la lisière du camp où étaient entravés nos chevaux, une jeune femme apparut et se dirigea droit vers nous, ce qui était un vrai miracle parce qu'un bandeau blanc noué autour de sa tête recouvrait les creux qui abritaient auparavant les plus beaux et les plus étincelants yeux bleu saphir. Atara Ars Narmada, fille du roi Kiritan assassiné et petite-fille adorée de Sajagax, se déplaçait avec l'assurance d'une princesse et

d'une guerrière. Par égard pour notre quête, elle avait délaissé la cape en peau de lion qu'elle portait habituellement pour adopter de simples vêtements en laine grise. Elle avait également abandonné les anneaux en or autour de ses bras souples et les perles en lapis-lazuli attachées dans sa longue chevelure blonde. Peu de gens, ailleurs que dans le Wendrush, reconnaîtraient en elle une Sarni. Mais elle tenait à la main le grand arc à double courbure des archers sarni et ceux-ci voyaient en elle la grande guerrière *imakla* de la Société des Manslayers. Moi, je voyais en elle une prophétesse aux pouvoirs immenses, capable de lire dans l'espace et dans le temps et, surtout, la seule femme que je pourrais jamais aimer.

«Vanora, Suri et Mata, me dit-elle en nommant trois de ses sœurs Manslayers, monteront la garde cette nuit, nous n'avons donc pas à craindre que les Zayaks essaient de nous voler nos chevaux.»

Pour la millième fois ce jour-là, je regardai vers l'endroit où nos ennemis étaient rassemblés. Comme Atara le savait parfaitement, je redoutais bien plus que cela.

Elle s'assit entre Liljana et maître Juwain et prit un bol de ragoût. Avant de s'autoriser à goûter, elle continua son rapport : «Karimah a organisé des patrouilles et nous n'aurons pas de surprise. Bajorak a fait de même.»

Dans la nuit qui tombait, les herbes de la steppe se balançaient et luisaient sous les étoiles. Les grillons chantaient et les serpents ondulaient à la recherche de lapins, de campagnols ou de toute autre proie. À quarante mètres sur notre gauche, Bajorak et près de trente guerriers danladi assis autour de leurs feux faisaient rôtir de la viande de sagosk sur de longues broches. Et à quarante mètres sur notre droite, Karimah et ses douze Manslayers, des femmes originaires d'une demi-douzaine de tribus sarni, préparaient leur dîner elles aussi. Que les Manslayers rejettent toute camaraderie avec les hommes danladi constituait la principale faiblesse de notre stratégie, à laquelle s'ajoutait le fait que les deux contingents de notre escorte sarni ne nous aimaient pas vraiment et n'avaient pas vraiment confiance en nous.

«Je dormirais mieux cette nuit si l'ennemi n'était pas si près, lui dit Maram.

— Hum, ennemi ou pas, tu dors mieux que tous les hommes que je connais, répliqua Atara. Mais ne t'inquiète pas, les sarni livrent rarement des combats nocturnes. Il n'y aura pas d'attaque cette nuit.

— Tu parles en tant que guerrière sarni ou en tant que prophétesse ?»

En réponse, Atara se contenta de lui sourire avant de poursuivre son repas.

«En fait, continua Maram, ce ne sont pas les Zayaks qui m'inquiètent, en tout cas pas avant le lever du jour, parce qu'à ce moment-là, je redouterai vraiment leurs flèches. Non, ce sont ces maudits Chevaliers Rouges. Que se passerait-il s'ils chargeaient notre camp pendant notre sommeil ?

— Ils ne le feront pas, le rassura Atara.

— Et s'ils le font quand même ?

— Ils ne le feront pas.» Atara leva la tête vers la lune brillante. «Ils craignent les flèches autant que toi. Et il y a assez de lumière pour en faire de bonnes cibles, en tout cas à courte distance.»

Je mis la main sur la poignée de mon épée dans son fourreau à côté de moi. «On ne peut pas tabler là-dessus, dis-je.

— Cela fait trois jours qu'ils restent à distance, expliqua Atara. Ils ne sont pas assez nombreux pour l'emporter.

— C'est justement ce qui m'inquiète, répliquai-je. Ils attendent peut-être des renforts.

— Exactement, dit Kane en serrant son bol de ragoût entre ses mains calleuses. C'est pour ça que s'il doit y avoir une bataille, on ferait mieux de les attaquer avant qu'il ne soit trop tard.»

Cela faisait trois jours et trois nuits que mes amis et moi avions la même discussion. Mais les montagnes se rapprochaient et il fallait prendre une décision.

«Nous ne sommes peut-être pas assez nombreux pour l'emporter nous non plus, dit Atara en levant la tête vers Estrella et Daj assis en face d'elle de l'autre côté du feu. Et que ferons-nous des enfants ?»

Bien sûr, quelle que soit notre décision, les enfants seraient en danger : si nous attaquions nos ennemis, ils courraient le risque d'être repris ou de mourir prématurément. Il en était ainsi pour tous les enfants, partout, même dans les pays lointains et encore libres. Maintenant que Morjin était en possession de la Pierre de Lumière et qu'il n'y avait plus d'opposition, tout le monde sur Ea serait soit crucifié soit asservi, ce n'était plus qu'une question de temps.

«Je peux me battre !» annonça Daj en dégainant sa petite lame.

Nous savions tous qu'il en était capable, et nous savions aussi qu'Estrella avait un cœur passionné. Cependant, sa destinée n'était pas de combattre l'ennemi avec une épée, mais avec une arme plus belle et plus profonde. Alors qu'elle me fixait de ses yeux sombres en

amande, je sentais en elle un courage inébranlable – et sa confiance absolue en moi pour nous entraîner dans la bonne direction.

«Il faut soit combattre, soit fuir, dis-je. Mais si nous fuyons, où nous réfugierons-nous ?

— On pourrait toujours passer par la montagne, mais au sud du Kul Kavaakurk, répondit Maram. Et reprendre ensuite vers le nord pour rejoindre l'école de la Confrérie. Nous perdriions nos ennemis dans les montagnes.

— C'est nous qui nous perdriions, intervint maître Juwain. Rappelez-vous, frère Maram, que...

— *Sar Maram*», le reprit Maram. Il leva la main pour montrer la bague ornée de deux diamants qui faisait de lui un chevalier valari.

«*Sar Maram*, si vous voulez, concéda maître Juwain en soupirant. Mais rappelez-vous que si cette école est restée ignorée du Seigneur des Mensonges, c'est uniquement parce que notre Grand-Maître n'a révélé son existence qu'à très peu de personnes. Aucune carte n'indique son emplacement. Je pourrai peut-être la trouver, mais seulement à partir de la gorge appelée Kul Kavaakurk.»

Pour la millième fois, je scrutai la sinistre paroi blanche des montagnes à l'ouest. Serions-nous capables de trouver l'école secrète de la Grande Confrérie Blanche ? Et si par miracle nous atteignions ce lieu de pouvoir au fin fond du labyrinthe des montagnes du bas Nagarshath, le Grand-Maître serait-il encore vivant ? Et, plus important encore, lui ou un autre maître de la Confrérie saurait-il nous dire dans quel pays le Maîtreya avait vu le jour ? Car on prétendait que ce grand Être de Lumière serait peut-être capable d'ôter à Morjin sinon la Coupe en or que constituait la Pierre de Lumière, du moins la possibilité de l'utiliser.

«Cette gorge existe forcément, dis-je à maître Juwain. Nous la trouverons certainement. Et si ce n'est pas demain, ce sera après-demain.

— Nous la trouverions plus facilement si nous mettions Bajorak dans la confidence, fit remarquer Atara. Il connaît certainement les gorges et les cols qui débouchent sur le pays danladi.

— Il se pourrait qu'il la connaisse, admit maître Juwain, mais peut-être pas sous ce nom. Et dans la mesure du possible, c'est un nom qu'il ne *doit* pas connaître.»

Il expliqua alors que, soumis à la torture ou attiré par l'or, Bajorak pourrait divulguer ce nom à Morjin et lui permettre ainsi de trouver l'emplacement de l'école en recoupant les connaissances du passé.

«Si le Dragon Rouge découvrait notre plus grande école si près d'Argattha, nous dit-il, cela constituerait un désastre plus grand que tout ce que je pourrais dire.»

Le feu dans lequel brûlaient des branches de peuplier que nous avions ramassées près d'un cours d'eau, craquait et sifflait. Je contemplais ses flammes tordues en m'étonnant de la quasi-impossibilité de cette nouvelle quête. Trop d'éléments devaient tourner en notre faveur si nous voulions réussir. Estrella serait-elle vraiment capable, le moment venu, de nous montrer le Maîtreya, comme cela avait été prédit ? Et dans l'affirmative, y avait-il le moindre espoir pour nous de l'enlever pour le mettre à l'abri avant que Morjin ne réussisse à le tuer ?

«Bien, dis-je, nous ne pouvons pas aller vers le sud comme le suggère Maram. Nous avons donc deux possibilités, soit nous faisons demi-tour et nous attaquons, soit nous continuons jusqu'au fameux Kul Kavaakurk en espérant perdre nos ennemis avant de leur avoir montré le chemin de l'école.»

Maître Juwain pinça les lèvres, consterné, car les deux alternatives lui répugnaient tout autant.

«Ou bien, intervint Maram, on peut encore tenter de semer les Chevaliers Rouges. Si vous craignez que je reste à la traîne et si vous ne voulez pas que je les affronte seul, je peux toujours partir dans une autre direction et essayer de vous retrouver plus tard. «Je me penchai pour prendre son bras et lui dis : «Non, cela ferait seulement de toi une proie facile et ça, je ne le supporterais pas. Quoi que nous fassions, nous resterons ensemble.

— Dans ce cas, on pourrait aller jusqu'à Délu et y rester jusqu'à l'année prochaine.»

Il expliqua alors que son père, le roi Santoval Marshayk, nous offrirait l'asile et peut-être même un navire et son équipage pour sillonner les terres d'Ea à la recherche du Maîtreya.

Je regardai fixement le ciel à l'ouest au-dessus des montagnes qui menaient au Skartaru et je vis en pensée un grand sablier plein de grains de sable étincelants comme des étoiles. Et à chacune de mes respirations, à chaque mot gaspillé en spéculations, à mesure que les minutes, les heures et les jours passaient, les grains de sable tombaient, s'écrasaient et s'éteignaient comme des braises réduites en cendres pendant que Morjin acquérait la maîtrise de la Pierre de Lumière.

«On ne peut pas attendre jusqu'à l'année prochaine, déclarai-je. Et nous sommes d'accord pour dire que notre meilleur espoir de trouver

le Maîtreya est d'aller à l'école de la Confrérie.

— Dans ce cas, dit Maram, le problème reste entier : on fuit ou on attaque ?»

Atara avait fini son repas et elle restait tranquillement assise entre Liljana et maître Juwain tandis que la lumière orange du feu dansait sur son visage bandé. Je savais qu'elle «voyait» parfois les herbes, les sauterelles et les autres détails du monde autour d'elle et que d'autres fois elle était vraiment aveugle. Tout comme il lui arrivait aussi de voir le futur, ou du moins les possibilités qu'il offrait.

«Atara, lui demandai-je, que penses-tu que nous devrions faire ?

— Fuyons, dit-elle. Voyons si ces Chevaliers Rouges sont de bons cavaliers.»

Elle attendit le temps pour mon cœur de battre cinq fois, puis se tourna vers moi et déclara : «Tu préférerais voir si ce sont de bons guerriers.»

Je serrai la poignée de mon épée sans rien dire.

«Il faut que je te prévienne, Val, ajouta-t-elle, il n'est pas sûr que les guerriers qui nous accompagnent se battront simplement parce que tu le leur demandes.»

Je tendis la main vers l'autre côté de la steppe et dis : «Nous avons cinquante hommes à nos trousses, des Chevaliers Rouges et des Zayaks. Tes guerrières sont des Manslayers, non ?

— Oui, bien sûr», admit-elle. Cette fois, ce fut à elle de saisir le grand arc débandé qu'elle avait placé à côté d'elle. «Et elles se battront, c'est sûr, si *je* le leur demande. Mais pour ce qui est de Bajorak et de *ses* guerriers, c'est une autre affaire.

— Il a accepté de nous escorter jusqu'aux montagnes.

— Oui, et il combattra certainement si nous sommes attaqués. Mais pour l'instant nous ne sommes que suivis.

— Dans ce pays, répliquai-je, et avec ce genre d'ennemis, c'est la même chose.»

Liljana débarrassa nos bols vides à grand bruit et nous servit de succulentes arbouses en dessert. Pendant le dîner, elle n'avait pas dit grand-chose, mais à cet instant, comme cela lui arrivait souvent, il ne lui fallut que quelques mots pour me piquer au vif : «Je crois que vous prenez trop de plaisir à haïr cet ennemi-là.»

Pendant un moment, je gardai les yeux baissés sur la poignée de mon épée, sur son pommeau en diamant et sur les brillants plus petits incrustés dans le jade noir. Puis, croisant le regard de Liljana, je

répondis : «Comment ne pas les haïr ? Ce sont peut-être ces chevaliers-là qui ont transpercé les mains et les pieds de ma mère avec des clous !

— Peut-être, admit-elle. Mais est-ce une raison pour *me* transpercer le cœur en allant vous jeter sur leurs lances ?»

Comme il m'était impossible de la regarder à cet instant, je me remis à surveiller les feux de nos ennemis de l'autre côté de la steppe en marmonnant : «Comment nous ont-ils retrouvés et qui est à leur tête ? Quelles sont leurs intentions ?»

En entendant cela, Kane se renfroigna et cracha : «Quelles sont *toujours* les intentions de Morjin ?

— Il faut que je le sache, dis-je en regardant mes amis autour du cercle. Il faut que *nous* le sachions si nous voulons prendre une décision.

— Certaines choses sont impossibles à connaître», déclara maître Juwain.

Je me tournai vers Atara et demandai : «Et ta boule de cristal ?

— Et d'autres, continua maître Juwain en me regardant puis en fixant Liljana, gagnent à être ignorées.»

Liljana plongea la main dans la poche intérieure de sa tunique et en sortit une petite figurine en forme de baleine. Elle avait l'éclat du lapis-lazuli et la teinte des courants profonds de l'océan. Il y a longtemps, au cours d'un autre âge, elle avait été créée dans une gelstei bleue.

«Me demandez-vous, me dit-elle, de plonger dans l'esprit de ces Chevaliers Rouges ?»

À ce moment-là, sortant de l'obscurité derrière le feu et semblable à un petit tourbillon d'étoiles, Flick fit son apparition. Ses nuances écarlates, argentées et bleues qui lançaient des étincelles et palpaient en rythme, me firent l'effet d'un avertissement. Qu'était donc cet être étrange qui m'avait suivi à travers tout Ea ? me demandai-je. Était-ce réellement un messenger des Galadins, un petit morceau de lumière d'étoile et du feu des anges ? Ou possédait-il une volonté propre et donc une vie et un destin bien à lui ?

Après avoir jeté un coup d'œil à Flick, maître Juwain se tourna vers Liljana et lui ordonna : «Non, n'utilisez pas votre gelstei !»

Puis il sortit sa propre pierre : le cristal guérisseur émeraude qu'il avait trouvé lors de notre première quête. Il le brandit devant le feu pour laisser la lumière tremblotante traverser sa matière translucide et verdâtre. Même s'il était difficile d'en être sûr dans la profondeur de la

nuît, une ombre semblait être tombée sur le cristal qui donnait l'impression d'être imprégné de ténèbres.

«C'est trop dangereux, dit-il à Liljana. Maintenant que le Dragon a récupéré la Pierre de Lumière, c'est sacrément dangereux ! Surtout pour vous.»

Maram et moi regardâmes maître Juwain avec stupéfaction, car nous ne l'avions jamais entendu jurer. Liljana, elle, contemplait sa gelstei au creux de ses mains en se balançant d'avant en arrière en rythme, comme si elle berçait un nouveau-né.

«Jamais je ne croirai que Morjin peut se servir de la Pierre de Lumière pour dénaturer ce cristal, déclara-t-elle. Comment ce qui est l'essence même de la pureté pourrait-il se soumettre à quoi que ce soit de corrompu ?

— La corruption vient certainement de Morjin et de notre faiblesse à lui résister, dis-je. Il souille tout ce qu'il touche.»

Je me tournai pour regarder le linge blanc qui entourait le visage d'Atara. Impossible de ne pas me rappeler que Morjin lui avait arraché les yeux de ses propres mains.

«C'est ça, dit Kane en jetant un coup d'œil à la pierre bleue de Liljana, toutes les abominations, toutes les dégradations de l'esprit. Mais les choses ne sont pas aussi simples que vous le pensez. Ne vous imaginez pas que vous comprenez Morjin – ni la Pierre de Lumière !

— Je comprends qu'on doit le combattre, et pas avec l'épée», répondit Liljana.

C'était une femme sage, mais également une femme de caractère. Aussi, saisissant sa figurine entre ses doigts, elle la plaça contre sa tempe.

«Non ! s'écria maître Juwain. Ne faites pas ça !»

Un jour, dans les profondeurs d'Argattha, là où les rochers empestaient le sang en putréfaction et la terreur, Liljana était entrée en contact avec l'esprit de Morjin. Et depuis, tout comme Estrella était incapable de parler, elle était condamnée à ne plus jamais sourire.

À l'instant même où la gelstei touchait sa tempe, elle poussa un cri de trahison et de douleur. Le cristal semblait la brûler comme un fer chaud et elle le laissa tomber dans l'herbe. Ses yeux se révoltèrent, laissant apparaître le blanc.

«Liljana ! m'écriai-je. Liljana !»

Il me fallut un moment pour me rendre compte que Maram, maître Juwain, Atara – et même Daj et Kane – avaient crié eux aussi. Atara

s'approcha de Liljana, passa son bras autour de ses épaules et appuya sa tête affaissée contre sa poitrine. Estrella prit sa main entre les siennes et la serra. Ces petites attentions durent avoir un effet magique sur Liljana car, bientôt, ses yeux retrouvèrent leur convergence. Elle se ressaisit et s'obligea à se redresser, respira dix fois profondément en soufflant à chaque fois lentement, puis essuya la sueur sur ses cheveux trempés. Enfin, elle récupéra sa gelstei bleue et la contempla luisante dans sa main ouverte.

Puis elle s'écria : «Il est là !

— Morjin ! criai-je en écho. Qu'il soit maudit ! Maudit !»

Daj se releva sur un genou et se pencha pour mieux voir le cristal de Liljana. Il demanda : «Comment ça ? Où ça ? Ici ?»

— Il est partout ! hoqueta Liljana. Il nous épie, il nous épie tout le temps.»

Elle referma son poing sur la pierre et la rangea dans sa poche. Atara la tenait toujours serrée contre elle et elles se balançaient toutes les deux d'avant en arrière, encore et encore.

Je posai alors à Liljana la question qui s'imposait, même si j'étais désolé d'être obligé de le faire : «Avez-vous pu pénétrer l'esprit des Chevaliers Rouges ?

— Non !» répondit-elle sèchement. Puis elle ajouta plus gentiment : «Il m'attendait. Morjin. Il m'attendait pour pénétrer *mon* esprit. Pour glisser en moi son âme et ses sentiments malsains. Ils sont froids et remplis de venin, comme des serpents. Je... ne peux pas dire. Vous ne pouvez pas savoir.»

Si, je *pouvais* savoir, pensai-je. Et je savais. Quand je fermais les yeux, les corps de ma mère et de ma grand-mère, cloués sur une planche, se faufilaient en moi de force. Mais ils n'étaient pas froids, ils étaient chauds, toujours trop chauds et ils hurlaient leur souffrance éternelle en brûlant, encore et toujours...

«Je regrette, dit Liljana à maître Juwain, mais vous aviez raison.»

Maître Juwain soupira et croisa ses petits doigts solides. «J'ai bien peur que ce ne soit désormais trop dangereux pour nous d'utiliser nos gelstei.

— Et dangereux de ne pas le faire, fis-je remarquer. Atara peut encore voir, parfois, grâce à son don, mais sans mes yeux je serais aveugle.»

Sur ces mots, je sortis mon épée de son fourreau. Même au cœur de la nuit, la longue lame brillait doucement. Le silustria dans lequel elle était forgée, semblable à de l'argent, reflétait la lumière des

étoiles et la renvoyait au centuple. À double tranchant, elle était plus dure que le diamant et assez acérée pour fendre l'acier. On l'appelait Alkaladur, l'Épée de la Vision capable de pénétrer les sentiments confus de l'âme pour libérer la lumière secrète qu'ils renfermaient. L'immortel Kalkin l'avait fabriquée à la fin de l'Âge des Épées et elle avait autrefois vaincu Morjin. On disait que la gelstei d'argent était l'une des deux pierres nobles. On disait aussi que la gelstei d'or qui composait la Pierre de Lumière était en résonance avec la gelstei d'argent, mais qu'elle n'avait aucun pouvoir sur elle.

«Rangez-la ! me dit maître Juwain en faisant le geste de la repousser de la paume de sa main. Utilisez-la pour combattre l'ennemi, si vous voulez, mais en attendant, remettez-la dans son fourreau.»

Levant mon épée magnifique, je la pointai vers les étoiles. Une jolie lumière argentée brilla le long de la lame et m'enveloppa le bras. Elle grandit autour de moi comme une mer lumineuse avant de se disperser pour baigner les herbes et les peupliers, et le reste du monde.

«Valashu !» s'écria maître Juwain.

Et je lui répondis : «Liljana a raison, l'ennemi est ici et partout. Et la bataille n'a pas de fin.»

Je regardai vers le nord et vers l'ouest, en direction du Skartaru où vivait Morjin. Bien qu'il me soit impossible de distinguer la Montagne Noire parmi les pics blancs moins élevés qui y menaient, je la sentais qui attirait mon esprit et ma mémoire et assombrissait mon âme. Et puis soudain, mon épée s'assombrit elle aussi. La gelstei de la lame que je tendais devant moi ne brillait pas plus que de l'acier poli ordinaire.

«Qu'il soit maudit ! murmurai-je, maudit !»

Je pointai alors mon épée vers le Skartaru et sa lame se mit à luire, puis à flamboyer en résonance avec la lointaine Pierre de Lumière, mais moins fort qu'auparavant.

«Il est là-bas, dis-je à voix basse. Il est assis sur son trône dégoûtant, la Pierre de Lumière entre ses mains dégoûtantes, et il regarde et il attend.»

Comment le monde pouvait-il supporter un être tel que Morjin et tous ses méfaits ? Comment les montagnes, le vent, les étoiles le pouvaient-elles ? Les astres lumineux déversaient leur éclat sur le Skartaru de la même manière que sur le Wendrush et sur les montagnes de mon pays. Pourquoi ? Et pourquoi brillaient-ils d'ailleurs ? À regarder avec autant d'intensité, mes yeux me faisaient

mal tandis que je méditais sur l'énigme des étoiles : si elles se laissaient consumer par le feu, elles tomberaient dans l'obscurité. Il en allait de même pour moi. Bientôt, je serais mort. Une flèche sarni me transpercerait la gorge ou je mourrais gelé en traversant les montagnes. Ou, plus vraisemblablement, dans un pays proche ou lointain, je tomberais dans un piège de l'une des armées de Morjin et je serais capturé et crucifié. Je descendrais dans ce royaume froid et sombre où j'avais envoyé tant d'hommes, et ce ne serait que justice. Cependant, il me semblait anormal, terriblement et atrocement anormal, qu'avec ma mort, le souvenir éclatant de ma mère, de mon père et de mes frères qui vivait en moi périsse également. Car alors, ceux que j'aimais le plus mourraient pour de bon et Morjin aurait assassiné ma famille et l'aurait arrachée au monde une deuxième fois.

«Valashu !» s'écria de nouveau maître Juwain.

Où, me demandai-je, allait la lumière d'une bougie quand le vent l'éteignait ? Était-il possible que le pays des morts ne soit pas cruel, mais calme et silencieux comme un long sommeil paisible ? Pourquoi Morjin me gardait-il un jour de plus dans ce monde de clous, de croix et de feu ?

«Valashu, votre épée !»

Je serrai la poignée en jade noir de mon épée ornée de cygnes et incrustée de sept diamants. Un jour, j'avais enfoncé sa lame acérée dans le cou de Morjin, mais par l'un de ses miracles diaboliques, il avait survécu. La prochaine fois, je ne raterais pas ma cible. Je lui plongerais la pointe trempée dans les étoiles droit dans le cœur. Un jour, Atara avait prédit qu'en tuant Morjin, je me tuerais. Bon, comme dirait Kane, qu'il en soit ainsi.

«Qu'il soit maudit ! murmurai-je en brandissant mon épée en direction d'Argattha. Maudit ! Maudit ! Maudit !»

Je couperais la tête de Morjin et je la mettrais au bout d'une pique pour que tout le monde puisse la voir. Je taillerais son corps en pièces, je verserais de la poix dessus et j'y mettrais le feu. Je sentirais sur mon visage la chaleur des flammes brûlant encore et toujours...

«Valashu !» crièrent ensemble maître Juwain, Liljana et Atara.

Soudain, ma vision s'éclaircit et je découvris, ébahi, que mon épée semblait avoir pris feu. Des flammes bleues couraient le long de la lame en silustria comme un revêtement infernal tandis que d'autres plus grandes, orange et rouges, se tordaient et bondissaient en dégageant une chaleur extrême. Le feu était si violent que je laissai tomber mon épée sur le sol. L'herbe était trop verte pour prendre feu aussi facilement, mais cela n'empêcha pas Liljana et Daj de

s'empresse de jeter de l'eau dessus. Abasourdis, nous regardâmes les flammes monter et descendre le long de la lame de mon épée, diminuer, perdre leur éclat et finalement mourir.

«Oh, Seigneur ! s'exclama Maram. Oh, Seigneur !

— Je ne savais pas que votre épée pouvait brûler comme ça ! me dit Daj.

— Moi, non plus», ajouta maître Juwain.

Et moi non plus. Kane lui-même, qui avait été Kalkin autrefois, le grand seigneur Elijin qui avait forgé cette épée de ses propres mains avec tout le savoir-faire des anges, la fixait mystérieusement. Ses yeux noirs paraissaient aussi froids que l'espace entre les étoiles et il se tenait parfaitement immobile.

«Cela ressemblait à l'enfer, dit-il finalement.

— Cela ressemblait à la *haine*», corrigea maître Juwain. De nouveau, il fit le geste de repousser mon épée abandonnée de la paume de sa main. «Ce feu émanait probablement de ce qui vous consume.»

Daj, qui était très éveillé pour son âge, contempla mon épée et demanda : «Ah bon ? Elle ne s'est pas enflammée parce que lord Morjin est en train de prendre le contrôle de la Pierre de Lumière ?»

Devant sa perspicacité, Liljana lui tapota la tête avant de se tourner vers moi. «Finalement, il se pourrait bien que ce soit la même chose, dit-elle.

— Quelle que soit la réponse, conclut maître Juwain, une chose est sûre, le Seigneur des Mensonges est en train d'apprendre les secrets de la Pierre de Lumière. Votre haine ne l'arrêtera pas. Rangez votre épée.»

Je me penchai pour prendre la poignée d'Alkaladur entre mes doigts. Le jade noir était froid comme l'herbe. Mais le silustria de la lame dégageait encore un peu de chaleur, comme un pavé au terme d'une longue journée d'été.

«Elle est sûrement maudite, dis-je en levant mon épée. Et moi aussi.»

Liljana tapa dans ses mains et secoua violemment la tête en agitant son doigt dans ma direction : «Ne dites jamais ça !»

Passant devant Daj et Estrella, elle vint s'agenouiller devant moi et posa sa main sur la mienne. D'une voix douce et affectueuse, elle me dit : «Vous n'êtes pas maudit ! Pas vous. Et vous ne devez jamais penser ça de vous.»

Je souris devant sa gentillesse, mais elle ne me rendit pas mon sourire. Lâchant un instant Alkaladur, je lui serrai la main. Puis je repris l'épée qui devait tracer mon destin.

«Morjin est réellement en train d'empoisonner les gelstei, m'exclamai-je. Ou il essaie de le faire.»

Un jour, me rappelai-je, dans une forêt près de chez moi, le prêtre de Morjin appelé Igasho m'avait décoché une flèche trempée dans du kirax. Le poison s'était frayé un chemin dans mon sang pour y distiller à jamais ses sombres sortilèges. Je me demandai si cette substance maléfique qui me liait à Morjin n'était pas en train de me tuer à petit feu. Tout en serrant mon épée de toutes mes forces, je sentais le kirax me brûler le ventre, le foie, les poumons à chaque respiration et m'enfoncer des aiguilles incandescentes dans les yeux et le cerveau.

«Qu'il soit maudit !» répétais-je en agitant mon épée vers le ciel.

À l'ouest, des nuages se formaient et cachaient les étoiles. Des éclairs fendaient le ciel et le tonnerre ébranlait la terre. Au loin dans la steppe, des loups poussaient leurs hurlements étranges et lugubres. À l'ouest aussi, les feux de camp de nos ennemis brûlaient sans relâche dans la nuit.

«Qu'ils soient maudits eux aussi !» criai-je en menaçant de mon épée les Chevaliers Rouges qui nous poursuivaient.

Je vis avec terreur mon épée d'argent s'enflammer de nouveau. Et puis soudain, quelque chose de sombre et d'effrayant comme un dragon me traversa la main, le bras et la poitrine en brûlant et alla plonger droit dans mon cœur.

«Il est là ! hurlai-je en bondissant sur mes pieds.

— *Qui* est là ? demanda maître Juwain. Il se leva à son tour et s'approcha de moi avec les autres.

«Morjin. Il est avec les Chevaliers Rouges !

— Morjin ? Ici ?» cria Kane. Ses yeux lancèrent des éclairs meurtriers en direction de la steppe. «Impossible !»

Atara se tenait à côté de moi, mais assez loin de la lame en feu. Elle posa sa main sur mon épaule pour me calmer. «Ton épée brillait comme d'habitude quand tu l'as pointée vers Argatha. La Pierre de Lumière doit donc y être encore. Et, comme tu l'as dit toi-même, Morjin aussi.

— Non, il est là, à un mille de l'autre côté de la steppe !

— Atara a raison», intervint maître Juwain. Il posa la main sur mon autre épaule. «Réfléchissez, Val : le Dragon ne se séparerait

jamaïs de la Pierre de Lumière, même pour un instant, même pour se lancer à vos trousses.

— Et s'il l'avait fait, ajouta Atara, il aurait quitté Argattha à la tête de toute son armée et pas d'une vingtaine de chevaliers.»

Alors que les éclairs illuminaient la montagne et que le feu gainait mon épée, mes amis essayèrent de me raisonner. Je les écoutais à peine, car je sentais vraiment la présence de Morjin trop près de moi. Comme d'habitude, les flammes de son être se tordaient et se déformaient dans des teintes de garance, de puce, d'incarnat et d'autres couleurs qui rappelaient son âme tourmentée.

«Je sais que c'est lui !» dis-je à Atara et à mes autres amis.

Alors Liljana s'approcha de moi et m'expliqua : «Votre don vous trompe. Comme le mien m'a trompée.»

Toute ma vie, me semblait-il, j'avais ressenti comme miennes les passions, les blessures et les joies des autres. Kane donnait à ce don le nom de *valarda* : deux cœurs battant à l'unisson et comme illuminés de l'intérieur par le feu d'une étoile. Il avait dit aussi qu'il était impossible que Morjin soit là, dans le camp ennemi, à deux mille mètres à peine de nous. Cependant, il paraissait impossible que la malveillance, la décomposition et la haine que je sentais cette direction puissent provenir d'un homme autre que Morjin.

«Vous vous souvenez d'Argattha ? demandai-je à Liljana. Morjin s'était arrosé la peau d'essence de rose pour masquer l'odeur de décomposition de sa peau, mais il n'avait pas pu couvrir la puanteur de son âme. Je... la sens ici.»

Liljana montra du doigt mon épée et les flammes qui montaient et descendaient le long de sa lame en tourbillonnant. Puis elle me dit : «Est-ce réellement ce que vous sentez ?»

Je remarquai que Flick, qui tournait comme une toupie dans l'espace hors de ma portée, paraissait garder ses distances avec moi.

Frôlant maître Juwain au passage, Liljana vint poser sa main sur les anneaux d'acier qui m'enserraient la poitrine. «Je crois, conclut-elle, que vous haïssez tellement Morjin que vous le sentez toujours près de vous maintenant. Là, dans votre cœur.»

Ses paroles me causèrent une telle souffrance que je cessai de respirer. Mon épée s'abaissa et ses flammes commencèrent à diminuer.

«Ceci constitue un grand danger pour vous, Val, fit remarquer maître Juwain. Vous vous rappelez la prophétie ? Si un homme dissimulant des ténèbres dans son cœur se prétend indûment l'Être de Lumière, il deviendra un nouveau Dragon Rouge, plus puissant et plus

terrible encore ?

— Mais ça, c'est fini, maître ! répondis-je. J'ai prouvé que je n'étais pas le Maîtreya !

— Oui, bien sûr. Mais avez-vous prouvé que vous ne pouviez pas devenir un nouveau Dragon Rouge ?»

Incapable de respirer, je contemplais les flammes qui rongeaient mon épée.

«Vous rappelez-vous votre rêve ?» me demanda maître Juwain.

Je hochai lentement la tête. Dans le passé, dans l'innocence de ma jeunesse, j'avais fait le vœu de mettre fin à la guerre.

«Mais je n'y peux rien ! hoquetai-je. Plus j'essaie de ne pas tuer, plus je tue. Et plus je provoque de guerres contre nous !»

Maître Juwain serra mon épaule, puis montra du doigt les feux de camp des Chevaliers Rouges. «Tuer, même par nécessité, est déjà mal en soi, dit-il. Mais tuer quand ce n'est peut-être pas nécessaire est bien pire. Et tuer comme vous vous sentez obligé de le faire, par vengeance et par haine... c'est tout ce contre quoi vous luttez depuis toujours.

— Mais ça non plus, je n'y peux rien !» Je clignai des yeux pour éviter d'être ébloui par les flammes de mon épée. «Morjin a crucifié dix mille hommes à Galda ! Il est en train d'empoisonner le monde !»

Je poursuivis en expliquant que Morjin allait utiliser la Pierre de Lumière pour contrôler les hommes, leurs envies, leurs peurs et leurs rêves, comme il essayait de le faire avec nos gelstei. Et bientôt, dans un an peut-être, ou même moins, tout Ea serait perdue, et bien d'autres choses encore.

«Vous le savez, dis-je à maître Juwain. Vous savez ce qui se passera à la fin.

— Je ne sais rien de la fin, répliqua maître Juwain. Je sais seulement qu'aujourd'hui comme toujours, si on utilise le mal pour combattre le mal, on devient mauvais.

— Oui, fis-je en serrant mon épée, mais si je ne le fais pas, le monde entier sombrera dans le mal et sera détruit.»

Là-dessus, le silence s'abattit sur notre campement. Le feu émettait des petits craquements et au loin, dans la prairie, un hibou hululait faiblement, mais personne ne parlait. Je contemplais mon épée en feu. C'était étrange de voir les flammes bleues et rouges lécher le silustria luisant sans paraître le toucher réellement.

Soudain, Liljana me dit : «Cela fait longtemps que Morjin essaie de vous transformer en goule. Il est possible qu'il puisse s'emparer de

votre volonté par l'intermédiaire de votre épée.

— Non, je ne le laisserai pas faire», répondis-je. Puis je souris tristement. «Mais s'il le fait, il faudra que Kane me tue – s'il le peut.

— Ah ! Val, Val !» s'écria Maram dont les grosses joues se couvraient de gouttes de sueur. Il jeta un regard à Kane. «Ne plaisante pas, pas dans ces circonstances !»

Personne, pensais-je, pas même Liljana, ne pouvait déchiffrer l'expression du visage de Kane à cet instant. Il était immobile comme la mort, le regard sur mon épée et la main posée sur la poignée de la sienne. Semblables à des braises, ses yeux noirs étincelants semblaient percer la nuit.

Brusquement, cet homme étrange prononça des paroles étranges : «La haine n'est que l'autre face de l'amour, pas vrai ? Comme le mal, celle du bien. Bon. Val hait Morjin comme Morjin le hait. Ne soyez pas si sûrs de ce qu'il en sortira.»

Pointant Alkaladur en direction des Chevaliers Rouges à un mille de là, je dis : «Là-bas, Morjin nous surveille et attend. Finissons-en maintenant, si nous le pouvons.»

Kane suivit mon regard et je sentis ses intestins se tordre en proie à une agitation inhabituelle. «Ne soyez pas si sûr qu'il est là. Le Seigneur des Mensonges nous a déjà tendu des pièges, pas vrai ? Partons demain pour les montagnes, le plus rapidement possible.» Maître Juwain acquiesça. «Oui, d'une manière ou d'une autre il a certainement semé la confusion. Faisons ce que Kane a dit.» Maram, bien sûr, était d'accord avec ce choix, de même que Liljana, Atara et Daj. Il n'était pas dans les habitudes d'Estrella de se prononcer contre moi ni même de prendre part au vote en tendant ou pas le doigt dans la direction des Chevaliers Rouges. Mais elle savait avec certitude tranquille qu'elle avait un rôle à jouer dans notre décision. Sans se soucier de mon épée en flammes, elle s'approcha de moi. Se découpant sur la courbe du monde plongé dans l'obscurité, avec ses traits fins et ses mèches de cheveux noirs, elle paraissait toute petite et toute menue. Debout devant moi, elle me regardait et ses jolis yeux cherchaient quelque chose de beau et de brillant dans les miens. C'était une *révélatrice*, me rappelai-je. Elle avait le don de trouver des choses et de découvrir les secrets qu'elles renfermaient ; une prophétesse mourante m'avait un jour promis qu'elle me montrerait le Maîtreya. Depuis la nuit où je l'avais rencontrée, elle me révélait aussi à moi-même, ce qui était à la fois une grâce et un supplice.

«Ne me regarde pas comme ça !» lui dis-je. J'agitai mon épée en direction de la steppe. «Si Morjin est vraiment là, il ne s'attend pas à ce qu'on l'attaque. Quand nous le ferons, Daj et toi partirez vers les

montagnes avec Liljana et maître Juwain. Vous y serez en sécurité. Quand nous aurons remporté la bataille, nous vous rejoindrons. À ce moment-là, ce sera fini... tout sera fini. Nous récupérerons la Pierre de Lumière, et beaucoup d'autres choses aussi.»

Le mal, j'en suis conscient, parle d'une voix éminemment séduisante. Il exploite nos désirs, nos peurs, nos illusions et nos haines. Il y a toujours une part en nous qui souhaite obéir à cette voix. Mais il y a toujours une voix plus profonde que nous pourrions également prendre à cœur si seulement nous voulions écouter. Tandis qu'Estrella me regardait avec sa confiance débordante, je l'entendis murmurer, pareille au chant des étoiles, qu'on pouvait réellement mettre un terme à la guerre ; que je pouvais prendre mon épée avec l'autre face de la haine ; qu'on pouvait toujours vaincre l'obscurité en brillant d'une lumière suffisamment éclatante.

«Estrella, murmurai-je. Estrella.»

Je me disais que je donnerais n'importe quoi pour qu'elle puisse devenir une femme sans connaître le fléau de la guerre et des meurtres.

C'est alors qu'elle me répondit à sa manière silencieuse, avec un sourire et regard éclatant. Elle posa une main sur mon cœur et l'autre sur la main qui tenait l'épée, et je vis les flammes diminuer, puis s'éteindre.

«C'est bon, on n'attaquera pas – pas ce soir, pas comme ça, déclarai-je en rengainant mon épée. Mais si Morjin est vraiment là, on finira bien par se battre.»

Là-dessus, je me rassis avec mes amis pour manger les baies fraîches qui constituaient notre dessert. Maram sortit sa bouteille d'eau-de-vie et je l'entendis murmurer dans sa barbe et s'ordonner à lui-même de ne pas la déboucher. Il se lécha les lèvres et se redressa avec fierté. À l'ouest, les éclairs continuaient à tourmenter le ciel, mais l'orage redouté n'éclata pas. Tandis que j'observais les feux de camp ennemis brûlant d'une lueur orange et floue, au loin dans la nuit, dans la prairie sombre autour de nous, les loups hurlaient aux étoiles.

2

À l'aube, le soleil comme une énorme boule de feu donnait une teinte rouge aux herbes vertes à l'est. Nous nous levâmes avec les premières lueurs du jour et avalâmes un rapide petit déjeuner froid composé de sagosk séché et de pain de guerre. Je me hissai sur le dos d'Altaru, mon grand destrier noir, et mes amis enfourchèrent leur monture. Les douze Manslayers se rangèrent derrière nous pour couvrir nos arrières. Karimah, leur capitaine, était une grosse femme joviale qui était presque aussi habile avec son couteau qu'avec les flèches qu'elle décochait avec une précision mortelle en se retournant sur sa selle. Bajorak et ses trente guerriers, montés sur leurs rapides petits chevaux des steppes, se placèrent devant nous en avant-garde. Si nous étions attaqués par l'arrière, ses hommes et lui pourraient très rapidement repasser à l'arrière pour soutenir Karimah et les Manslayers. Mais comme il me l'avait dit la veille : «De ce côté-là, je connais le danger, et je n'ai que mépris pour les Zayaks et encore plus pour les chevaliers du Crucifieur. Mais qui sait ce qui nous attend devant nous ?»

Alors que nous poussions nos chevaux au trot, puis au petit galop, j'observai ce jeune chef du clan des Taruns. Il n'était pas très grand, contrairement aux chefs sarni en général, mais il avait un air féroce qui pouvait facilement intimider un homme plus imposant. Son beau visage arborait trois cicatrices : une blessure de flèche et deux coups de sabre sur les joues qui avaient pour effet d'étirer ses lèvres et de lui donner l'air d'être constamment de mauvaise humeur. Comme ses guerriers, il portait beaucoup d'or autour de ses solides bras hâlés, de ses poignets et de son cou. Cependant, à la différence des hommes qu'il commandait, l'armure en cuir qui recouvrait son torse puissant avait des clous en or et non en acier. Un filet doré, entrelacé de perles de lapis-lazuli d'un bleu éclatant retenait sa longue chevelure blonde et brillait sur son front. Il avait les sens aiguisés d'un lion et pendant que nous galopions dans l'herbe, il se retourna pour me regarder de ses yeux bleus lumineux. J'aimais ses yeux : ils brillaient d'intelligence et de vivacité. Ils semblaient me dire : «D'accord, Valashu Elahad, on va mettre ces chevaliers ennemis à l'épreuve – et vous et les vôtres aussi.»

Pendant près d'une heure, tandis que le soleil montait dans un ciel

bleu cobalt, nous fonçâmes sur la steppe. Bajorak et ses guerriers formaient en un grand V devant nous, comme une volée d'oies, et les Manslayers restaient tout près derrière nous.

Les sabots de nos montures et ceux des chevaux de remonte et de bât résonnaient dans l'herbe verte et dans les rares buissons de fleurs jaunes. Des sturnelles ajoutaient leur chant aux bruits du monde : les stridulations des sauterelles, les ébrouements des chevaux et les lions qui rugissaient dans l'herbe haute. Je sentais au-dessous de moi les gros muscles saillants de mon étalon et son grand cœur. Si je le lui demandais, il galoperait jusqu'à la mort. À ma droite, Atara guidait aisément Flamme, sa jument rouanne. C'était l'un de ces jours où elle pouvait voir (?) les tertres et les autres accidents du terrain vallonné devant nous. Ensuite venaient Daj et Estrella qui ne pesaient pas lourd sur leurs poneys. Leur volonté et leur adresse compensaient la résistance qui leur manquait. Maître Juwain et Liljana les suivaient de près et Maram se démenait derrière eux. Sa montagne de graisse ondulait et tremblait sous sa cotte de mailles et il soufflait et suait en pressant son énorme cheval hongre pour le faire avancer. À la fin de notre courte colonne, Kane chevauchait à la même allure, monté sur une jument au mauvais caractère appelée Diablesse. Il semblait prêt à planter la pointe de son épée soit dans Maram soit dans l'énorme croupe de son cheval s'ils perdaient courage et se laissaient distancer. Mais nous avançons tous vite et bien – pas assez vite pourtant pour semer nos ennemis.

Pendant que nous galopions, je me retournais souvent pour observer la vingtaine de Chevaliers Rouges flanqués d'autant de guerriers zayaks. Par moments, un tertre se mettait entre eux et moi, je les perdais de vue et espérais les avoir semés pour de bon. Et puis ils franchissaient une élévation de terrain et, en se reflétant sur leurs armures carmin, le soleil détruisait mon espoir. Ils semblaient se maintenir à une distance d'environ un mille de nous ; impossible de dire s'il leur était facile de nous poursuivre d'aussi près ou s'ils avaient du mal à conserver ce rythme. Je devinais que c'étaient la peur et la haine qui les faisaient avancer. Je les sentais éperonnés par la colère de Morjin tout comme j'imaginais entendre le claquement de leurs cravaches au bout argenté sur les flancs ensanglantés de leurs chevaux.

«Qu'il soit maudit ! murmurai-je entre mes dents. Maudit !»

Au bout d'un moment, nous ralentîmes notre allure et nos poursuivants en firent autant. Puis nous fîmes une halte près d'un petit cours d'eau sinueux pour faire boire les chevaux et les échanger avec les chevaux de remonte. Bajorak, Karimah et Atara vinrent me rejoindre. Bajorak salua Maram d'un signe de tête et déclara : «Je

reconnais que vous, les *kradaks*, vous montez bien, même le gros.»

Le visage suant de Maram, empourpré par l'effort, rougit de fierté cette fois.

Puis Bajorak se retourna pour regarder en aval du ruisseau l'endroit où les Chevaliers Rouges s'étaient eux aussi arrêtés pour changer de chevaux. «Vous montez bien, en effet, mais pas assez bien, je crois. Les hommes du Crucifieur ne lâcheront pas prise. Leurs chevaux sont aussi bons que les vôtres et ils ont plus de remontes.»

C'était bien de Bajorak, pensai-je, de dire la vérité aussi crûment.

«On peut encore les semer, insistai-je.

— Non, vous ne pouvez pas. Vous ne réussirez qu'à tuer vos chevaux.»

Bajorak mit pied à terre et vint poser sa main sur le flanc en sueur d'Altaru. Je fus surpris que mon farouche étalon l'autorise à prendre cette liberté. Mais on dit que les guerriers sarni aiment leurs chevaux plus que leurs femmes et Altaru avait dû le sentir.

«Si vous, *kradaks*, aviez tous des chevaux comme lui, dit Bajorak en caressant Altaru, ce serait une autre affaire. Je n'en ai jamais vu de pareil. Vous ne m'avez toujours pas dit où vous l'avez trouvé.

— L'heure n'est pas aux histoires», répliquai-je. Me protégeant les yeux des rayons du soleil, j'observai le reflet rouge des armures de l'ennemi à un mille de là.

Bajorak cracha sur le sol. «Ces maudits Chevaliers Rouges ne bougeront pas tant qu'on ne bougera pas. Je me demande bien pourquoi.»

Sans répondre, je continuai à examiner les vingt-cinq chevaliers et les guerriers zayaks près du cours d'eau à l'est.

«Vous ne m'avez pas dit non plus, continua-t-il, pourquoi vous souhaitez traverser nos terres ni ce que vous cherchez dans les montagnes.»

En entendant cela, Kane s'approcha et grommela : «Ces informations seraient un fardeau pour vous. Nous vous avons donné assez d'or pour avoir le droit de chevaucher en silence. C'est suffisant comme fardeau, non ?»

Les yeux bleus de Bajorak lancèrent des éclairs tout comme le filet doré qui enveloppait ses cheveux et ses lourds bracelets en or. «L'or que vous nous avez donné n'est qu'une compensation pour la vie de mes guerriers au cas où nous serions obligés de combattre les hommes de Morjin, ou qui que ce soit d'autre. Mais ce n'est pas pour ça que

nous avons accepté de vous accompagner.»

Je le savais bien et Kane aussi. Je saisis son bras dur comme l'acier pour le retenir. Et Bajorak dont le sang bouillonnait poursuivit en disant ouvertement ce qui n'avait pas été dit jusque-là : «J'ai une dette envers les Manslayers et les dettes doivent être remboursées.»

Il fit un signe de tête à Karimah et la robuste matrone empoigna son arc et lui rendit son salut.

«Quand Karimah est venue me voir pour me demander d'escorter votre compagnie à travers nos terres, expliqua-t-il en me regardant, j'ai cru qu'elle était devenue folle. Les *kradaks* doivent être tués sur-le-champ, ou en tout cas soulagés du *fardeau* de leurs chevaux, de leurs armes et de leurs biens. "Ah, mais ces *kradaks*-là sont différents, m'a-t-elle dit. L'un d'eux est Valashu Elahad, celui qui est allé au grand conclave de Tria avec Sajagax et qui voulait forger une alliance contre le Crucifieur. Le fameux Elahad qui a repris la Pierre de Lumière à Argattha et dont tout le monde dit qu'il est peut-être le Maîtreya. "«

Pendant qu'il parlait, deux de ses capitaines s'étaient approchés avec leurs arcs bandés. L'un d'eux, Pirraj, était à peu près de la même taille que Bajorak, mais l'autre, qui s'appelait Kashak, était une sorte de géant, l'un des plus grands guerriers sarni que j'aie jamais vus.

«Et, continua Bajorak, cet Elahad voyage en compagnie d'Atara Manslayer, la propre petite-fille de Sajagax, la grande guerrière *imakla*, l'aveugle qui a tué soixante-dix-sept ennemis !

Et qui pourrait devenir, de mémoire d'homme, la seule femme de sa Société à recouvrer sa liberté.»

À ces mots, les lèvres sensuelles de Bajorak se retroussèrent en laissant voir ses dents blanches bien plantées. Ce sourire était censé être aimable, mais en raison des grosses cicatrices sur ses joues, il ressemblait plus à un rictus. À leur entrée dans la Société des Manslayers, toutes les femmes faisaient le vœu de tuer cent ennemis avant d'être autorisées à se marier. Bien sûr, peu d'entre elles y parvenaient. Mais celles qui accomplissaient ce terrible vœu étaient pratiquement libres de choisir le mari qu'elles voulaient parmi des guerriers sarni assurés d'engendrer avec elles les fils les plus forts et les plus féroces. Alors que le désir de Bajorak enflammait son sang, ma propre passion monta en moi, brûlante, furieuse, sauvage et douloureuse. Saisissant la poignée de mon épée, je lui jetai un regard mauvais. Ce fut au tour de Kane d'entourer mon bras de sa main pour me retenir.

«Alors, dit Bajorak en regardant Pirraj et Kashak, mes guerriers et moi avons accepté l'étrange requête de Karimah. Par curiosité. Nous

voulions voir si tous les *kradaks* étaient comme *eux*.»

Il tendit le bras vers les Chevaliers Rouges, plus bas, au bord du ruisseau. Puis ses yeux bleus et limpides me transpercèrent, provocants.

Provocant moi aussi, je lui répondis : «Pensez-vous que nous sommes comme eux ? Les Chevaliers Rouges sont autant nos ennemis que les vôtres. Ce qui est étrange, c'est que vous les autorisiez à se déplacer librement sur vos terres, et les Zayaks aussi.

— C'est vous qui le dites», marmonna-t-il. Il me jeta un regard perçant et entendu. «Je crois que vous voulez qu'on les attaque, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Ce sont vos yeux qui le disent», répondit-il.

Je continuais à observer l'éclat des armures rouges le long de la rivière à la recherche d'un étendard prouvant la présence de Morjin.

«Si nous les attaquons, demandai-je à Bajorak, vous joindrez-vous à nous ?

— Rien ne me ferait davantage plaisir», dit-il en me redonnant espoir. Et puis mon enthousiasme soudain retomba brusquement comme un oiseau transpercé par une flèche quand il ajouta : «Mais on ne peut *pas* les attaquer.

— Vous ne pouvez *pas* ? Ce sont des Crucifieurs ! Ce sont des Zayaks venus de l'autre côté du fleuve Jade !

— C'est vrai, reconnut-il en se retournant pour cracher dans leur direction, mais Morjin a payé pour qu'ils puissent traverser nos terres en toute sécurité.»

Voilà qui était nouveau pour nous. Nous nous rapprochâmes pour écouter ce que Bajorak allait dire.

«Dans l'obscurité de la dernière lune, expliqua-t-il, les Chevaliers Rouges sont venus voir Garthax avec de l'or. C'est qu'il est cupide, notre nouveau chef. Cupide et terrifié par Morjin. C'est pourquoi il a autorisé les chevaliers du Crucifieur à parcourir librement notre pays du fleuve Jade à l'Oro et de l'Astu aux montagnes de l'ouest. Il nous est interdit de les attaquer. Maudits soient-ils ! Et maudit soit Morjin pour venir souiller le sol danladi !»

Ses guerriers, hommes d'apparence sauvage au visage peint en bleu, aux cheveux blonds tressés et aux moustaches tombant sous le menton, approuvèrent d'un signe de tête le sentiment de Bajorak.

«C'est Morjin en personne qui a donné l'or à Garthax ? demandai-

je à Bajorak. Est-ce qu'il est à la tête des Chevaliers Rouges ?

— Je ne sais pas, répondit-il, mais si c'était le cas, on les attaquerait. Peu importe qu'il ait versé une montagne d'or à Garthax.

— De toute façon, ça finira comme ça !» aboya Kashak. Des croix bleues, assorties à la teinte de ses yeux où couvait la colère, brillaient sur ses joues brûlées par le soleil. «Attaquons-les tout de suite, avec les *kradaks* !

— En rompant l'engagement de notre chef ?

— Un chef qui passe un accord avec le Crucifieur n'est pas un chef ! Faisons ce qui nous plaît !»

Bajorak était aussi pressé d'attaquer que Kashak. Mais s'il avait un cœur enflammé, il gardait la tête froide. Interpellant alors Kashak et ses autres hommes, il demanda : «Êtes-vous prêts à engager le clan des Taruns contre notre chef ? Si nous brisons l'accord, ce sera la guerre avec Garthax.

— La guerre, oui, avec *lui*, dit Pirraj en agitant son arc. Nous sommes des guerriers, non ?»

À ce moment-là, Atara s'avança et son bandeau blanc brilla sous le soleil éclatant. Le visage froid et sévère, elle s'adressa aux féroces hommes du clan tarun. «Les guerriers ne doivent pas faire la guerre à leur chef. Ne peut-on pas persuader Garthax de rendre l'or ?»

Bajorak secoua la tête. «Vous ne le connaissez pas !

— Je sais ce que mon grand-père, Sajagax, disait du père de Garthax : qu'Artukan était un grand chef qui ne ramperait jamais devant Morjin. Un lion engendre-t-il un serpent ?

— Garthax n'est pas le digne fils de son père, fit remarquer Bajorak.

— Avez-vous essayé de l'aider à le devenir ?»

C'était là l'une des vertus d'Atara que d'essayer toujours de modifier la nature des hommes pour l'améliorer.

«L'aider ? *Lui* ? Vous ne comprenez pas. Garthax s'est disputé avec son père sur la question de savoir si on devait traiter avec Morjin. Et deux jours plus tard, Artukan est mort en buvant sa bière... Empoisonné !

— Empoisonné ! s'écria Atara. Ce n'est pas possible !

— Non, personne ne voulait le croire, surtout pas moi, répondit Bajorak. Mais on raconte qu'après avoir avalé sa première gorgée de bière, Artukan a crié qu'il avait la gorge en feu. L'une de ses femmes lui a offert de l'eau, mais il a dit que ça lui brûlait les lèvres. Tout... le

brûlait. Personne ne pouvait le toucher. On dit qu'il s'est arraché les yeux pour ne plus avoir à supporter le supplice de la lumière. Sa peau est devenue bleue, puis noire comme de la viande séchée. Il a hurlé comme un *kradak* sur le bûcher. Il a mis une journée à mourir.»

Le visage de maître Juwain blêmit. «Si ce que vous racontez est vrai, dit-il à Bajorak, ce poison était certainement du kirax.»

Probablement, pensai-je tandis que mon cœur envoyait mon sang enflammé dans mes veines. Et je serais certainement mort de la même façon, moi aussi, si l'assassin missionné par Morjin avait réussi à enfoncer sa flèche ne serait-ce que d'un dixième de pouce dans ma chair.

«Kirax, je ne connais pas ce poison», s'étonna Bajorak.

Maître Juwain lui expliqua alors qu'il n'était utilisé que par les Prêtres Rouges Kallimuns, et par Morjin.

Des éclairs dans les yeux, Bajorak regarda successivement maître Juwain, Kashak, puis Pirraj. Il fit un signe conjuratoire avec son doigt et s'exclama : «Trahison ! Abomination !

Si Garthax était vraiment de connivence avec Morjin, s'il l'est encore, alors...

— Alors il mérite qu'on lui arrache les paupières et qu'on l'attache en plein soleil pour être dévoré par les fourmis et les guêpes !»

Ces paroles terribles venaient d'Atara et en l'entendant prononcer le châtiment que les Sarni infligeaient traditionnellement aux empoisonneurs, mon cœur faillit se briser contre ma cage thoracique.

«Il mérite qu'on le castre et qu'on jette ses organes génitaux aux vautours !» ajouta-t-elle.

Je savais que l'un des problèmes d'Atara, c'était que quand sa foi en l'homme était déçue, elle pouvait devenir glaciale et tranchante comme un ange exterminateur.

«Si c'est vrai, dit Bajorak en hochant la tête, il mérite ce que vous dites. Mais nous n'en avons pas la certitude. D'après ce que nous avons appris sur Garthax, nous savons seulement que c'est possible.

— Alors tant que ce n'est pas prouvé, il reste votre chef, conclut Atara. Et vous devez le persuader de rompre son accord avec Morjin par la parole plutôt qu'avec des flèches et des couteaux à découper.

— Par la parole !» cracha Bajorak. Son regard passa d'Atara à Kane, puis à moi. «Valashu Elahad et vous tous, vous êtes allés à Tria avec Sajagax pour convaincre les Peuples Libres de s'unir contre Morjin par la parole. Et qu'est-ce que ça a donné ? L'Alonie est en

flammes et, dans les Montagnes du Levant, les propres Valari de l'Elahad se font la guerre. Et dans le Wendrush ! Les Zayaks envahissent ouvertement notre pays ! On dit que les Marituks se sont alliés au Dragon, et les Janjii aussi ! Et bientôt, ce sera le tour des Tukulaks, des Ursaks et des autres tribus. Ils envisagent de se mettre du côté du plus fort avant qu'il ne soit trop tard. Ils n'ont pas conscience de ce qu'ils sont ! Quel que soit le côté que les Sarni choisiront, ils seront victorieux. Et c'est pour cela que les Taruns et les autres clans danladi doivent choisir un autre chef avant qu'il ne soit trop tard. Et nous voterons avec eux !»

Là-dessus, il tendit la main vers son carquois et en sortit une longue flèche empennée. D'un geste rapide et sûr, il la fixa sur la corde de son arc, tira celle-ci jusqu'à son oreille et la relâcha en direction des Chevaliers Rouges et des guerriers zayaks.

Son grand arc en corne se détendit dans un bruit de tonnerre. La flèche siffla dans l'espace et alla s'enfoncer dans l'herbe à quelques centaines de mètres de là. Personne, pensai-je, pas même Sajagax, ne pouvait envoyer une flèche à un mille.

Les yeux de Bajorak brillaient, mais il soupira : «Atara Manslayer a raison. Tant que la trahison de Garthax n'est pas avérée, il reste notre chef. Et son maudit accord sera honoré.»

Nous avons appris une grande partie de ce qu'il venait de nous raconter pendant l'hiver passé avec Karimah et les Manslayers, car le Wendrush est le carrefour d'Ea et les nouvelles y circulent aussi librement que les troupeaux de sagosks dans ses plaines balayées par le vent. Cependant, je ne savais pas que les Marituks s'étaient alliés à Morjin. C'était une très mauvaise nouvelle, car il s'agissait d'une grande tribu, mais pas vraiment une surprise. À Tria, j'avais failli revendiquer la Pierre de Lumière pour moi, j'avais menti et tué un homme, et comme une pierre lancée dans de l'eau noire, ces terribles méfaits avaient eu des répercussions en chaîne sur nombre de peuples et de pays.

«C'est pour ça que nous n'attaquerons pas l'ennemi, poursuit Bajorak en se détournant des Chevaliers Rouges pour me regarder. Ils le savent. C'est pour ça qu'ils se déplacent avec autant d'impudence.

— Et si ce sont eux qui nous attaquent ?» se renseigna Maram. C'était une question qu'il ne pouvait s'empêcher de poser à Bajorak, et à lui-même.

«Ils ne le feront pas, répondit Bajorak. Ils ne sont pas assez nombreux... *pas encore*.

— *Pas encore ?* s'écria Maram. Ah, voilà qui ne me plaît pas du

tout, pas du tout. Qu'est-ce que vous voulez dire par *pas encore* ?

— Je crois que toutes les compagnies de Chevaliers Rouges et de Zayaks que Garthax a autorisées à pénétrer dans notre pays ne sont pas là.»

En entendant ces mots, Maram tendit le cou pour scruter l'horizon sans cesser de murmurer : «Oh, quel malheur, quel malheur !»

Bajorak l'ignora et me regarda droit dans les yeux. «Jusqu'à ce que Karimah me demande de vous servir d'escorte, je n'avais aucune idée de ce que ces compagnies cherchaient sur nos terres.»

Le regard tourné vers les Chevaliers Rouges qui semblaient attendre que nous remontions à cheval pour pouvoir reprendre leur poursuite, je ne répondis pas.

«Mais je ne comprends pas, continua-t-il, *pourquoi* ils sont à vos trousses.

— Ça, c'est très simple, dis-je. Nous sommes les ennemis de Morjin. Il est probablement prêt à donner beaucoup d'or à celui qui lui apportera nos têtes.»

Je posai la main sur la poignée de mon épée, puis je plongeai mon regard dans les yeux de Bajorak pour voir s'il était assez avide d'or pour nous trahir. Mais je n'y lus qu'une haine ardente à l'égard de Morjin et une fierté à toute épreuve.

Bajorak détourna alors les yeux pour observer nos ennemis. «Peut-être qu'ils veulent vraiment vous tuer. Mais peut-être qu'ils cherchent la même chose que vous.»

Contrarié par sa perspicacité, je répliquai : «Nous n'avons pas dit que nous cherchions quelque chose.»

Il sourit du mieux qu'il put et reprit : «Vos lèvres disent peu de choses, Valashu Elahad. Mais vos yeux chantent comme des ménestrels. Jamais je n'ai vu un homme avec un désir aussi fort que le vôtre.

— Peut-être, répondis-je, désirons-nous simplement traverser vos terres.»

Il tendit le doigt vers les pics enneigés à l'ouest. «Pour aller dans des montagnes sauvages où personne ne vit ?

— Peut-être que nous avons envie d'y vivre.»

Il tendit la main vers Estrella et Daj. «C'est bizarre d'emmener des enfants avec vous dans un tel voyage.

— C'est bizarre de vouloir trouver un endroit où ils pourront grandir en paix ?»

Le visage de Bajorak se radoucit. «Non, dit-il, ça ce n'est pas bizarre, si toutefois un tel endroit existe. Mais s'il existait, ce n'est certainement pas dans les terres sarni, si près de Sakai, que vous le chercheriez.

— Nous allons où nous devons aller, répondis-je. Est-ce que vous nous aiderez ?

— Nous vous aiderions plus facilement si vous nous aidiez.

— Nous chevauchons ensemble. Si nos ennemis vous attaquent, nous les combattons.

— Ça c'est bien. Mais ce serait encore mieux si vous nous faisiez confiance.

— Nous vous avons confié notre vie.

— Oui, mais pas ce qui vous pousse à la risquer.

— Kane vous l'a dit, ce serait un fardeau inutile.

— C'est ce que vous dites. Mais c'est un fardeau bien plus lourd que de ne pas savoir où nous allons et pourquoi. Ça met mes hommes en danger. Et je ne gaspille pas leur vie aussi facilement que l'or.»

Alors que la lumière du soleil se répandait sur le filet qui enserrait son front, j'appuyai fortement mon doigt sur la cicatrice en zigzag qui parcourait le mien comme un éclair et lui dis : «Il n'empêche, vous vous êtes engagé à nous accompagner. Est-ce que vous tiendrez votre engagement ?»

Les yeux emplis de colère, Bajorak regarda Pirraj, puis Kashak. Agitant son arc dans ma direction, il lança sèchement : «Nous autres, Taruns, nous respectons nos engagements ! Bon sang, Valashu Elahad, vous êtes un dur à cuire ! Et têtu avec ça ! Enfin, repartons, si c'est ce que vous voulez !»

Là-dessus, il enfourcha son cheval et s'éloigna au galop avec Pirraj et Kashak vers le coude de la rivière où le gros de ses hommes était rassemblé.

Liljana, qui avait passé un bras protecteur autour d'Estrella et de Daj, me dit d'un air réprobateur : «Vous avez été à peine poli avec lui. Je ne vous ai jamais vu vous comporter aussi durement.» Contemplant Karimah qui retournait près des Manslayers pour se préparer à partir, je lui répondis : «Nous ignorons presque tout de ce Bajorak et de ses intentions réelles. Et vous n'avez pas pu m'en dire grand-chose.»

Elle plaqua sa main sur la poche où elle avait rangé sa gelstei bleue. «Vous voulez vraiment que j'essaie de vous le dire ?

— Comme vous avez essayé avec les Chevaliers Rouges ?» Les

sourcils épais de Liljana se froncèrent. «Avec moi aussi, vous êtes dur. Terriblement dur. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?»

Son regard attristé me frappa comme un coup de poignard. Prenant sa main dans la mienne, je la rassurai : «Je vous demande pardon, Liljana. Vous n'avez rien fait. Et maintenant, si on essayait de semer ces satanés chevaliers avant que le soleil n'atteigne son point culminant ?»

Nous reprîmes la route et poursuivîmes notre course à travers le Wendrush. Nous menions nos chevaux de remonte trop durement. Les énormes bêtes avaient les poumons en feu et ce feu se répandait dans leur sang et torturait leurs muscles noués et leurs articulations fatiguées. Il se mit à faire chaud, pas aussi étouffant qu'aux mois de marud et de soal, mais trop chaud pour un début d'ashte. Le soleil monta plus haut et déversa sur nous ses flammes dorées. Je transpirais sous mes vêtements de laine, ma cotte de mailles et mon rembourrage en cuir. Le vent sur mon visage chassait un peu de cette humidité sans parvenir toutefois à rafraîchir mon corps ruisselant. Je me retournai et constatai que les autres aussi souffraient. Assis sur son cheval hongre brun et bondissant, Maram soufflait, grognait et suait comme un bœuf. Kane qui était habillé comme nous suait lui aussi. Cependant, à son habitude, il ne se plaignait pas. Ses yeux noirs semblaient me dire que les Chevaliers Rouges qui nous poursuivaient souffraient encore plus que nous dans leur armure plus épaisse.

Très vite, notre course tourna au supplice. Des mouches noires voraces bourdonnaient autour de nos yeux et de nos oreilles. J'observais Bajorak devant nous à la tête de ses guerriers plus légèrement vêtus. Tiendrait-il sa promesse, me demandai-je ? Ou espérait-il se servir de nous comme appât pour provoquer une attaque par d'autres compagnies de Chevaliers Rouges et de Zayaks venues se joindre à nos poursuivants ? Peut-être qu'à ce moment-là, Bajorak ferait appel à une armée de guerriers taruns dissimulée par ses soins quelque part dans les longues herbes de la steppe. Cela lui permettrait de détruire son ennemi et de prendre cet incident comme prétexte pour organiser une rébellion contre Garthax. Peu lui importerait que mes amis et moi-même, tous *kradaks* à l'exception d'Atara, soyons également anéantis.

Un jour, mon père m'avait dit qu'un roi devait s'efforcer de se mettre dans la peau des autres pour percevoir le monde à leur manière. Cela aurait dû être facile pour moi de connaître la vérité au sujet de Bajorak, plus facile que pour Liljana. Mais c'était plus dur. Une fois, dans les bas-fonds du Grand Océan du Nord, j'avais aperçu une huître qui se renfermait dans sa coquille quand elle était dérangée. Et je faisais de même avec mon don. Toute ma vie, j'avais

évit le rude contact avec les passions des autres. Pourquoi ? Parce que cela faisait mal, comme la poussière dans les yeux. Et surtout, parce que j'avais peur. Bajorak avait dit que Garthax n'était pas comme son père. Moi non plus, pensais-je, je n'étais pas comme le mien.

Je poursuivis ma course en observant les reflets dorés que renvoyait Bajorak devant moi et en me retournant pour étudier la tâche rouge que formaient les chevaliers de Morjin et les guerriers zayaks sur leurs petits chevaux galopant dans la plaine ensoleillée derrière nous. Pendant cette journée interminable, nous ne réussîmes pas à leur échapper. Nous n'étions plus qu'à trois milles des montagnes quand nous finîmes par nous arrêter pour monter notre camp près d'un ruisseau dévalant des sommets. Et comme le soir précédent, nos ennemis installèrent leurs tentes à un mille seulement de nous.

Nous étions tous fatigués et endoloris par les efforts de cette dure journée et personne n'avait vraiment envie de s'occuper des chevaux, d'aller chercher du bois et de l'eau, de faire du feu ni d'accomplir d'autres tâches de ce genre. Comme d'habitude au coucher du soleil, Liljana se chargea de tout. Elle voulut absolument préparer un repas chaud et ce fut bon de s'asseoir devant une écuelle de viande de sagosk saignante et de saucer le jus avec des galettes de rushk chaudes qu'elle avait faites elle-même, car elle avait exempté Daj et Estrella de leurs corvées. Les enfants étaient si épuisés, si las, qu'ils avaient du mal à tenir leur écuelle et à manger. Ils avaient le visage brûlé par le soleil et les cheveux couverts de poussière. Daj avait beau ne pas se laisser aller à geindre comme les autres enfants, et encore moins à pleurer, je savais qu'il avait la peau des jambes emportée et presque à vif. L'état d'Estrella était encore pire. Elle se tenait complètement immobile et luttait pour garder les yeux ouverts. Le moindre mouvement la faisait grimacer de douleur.

«Oh, quelle journée ! soupira Maram en s'attaquant à un morceau de viande rôtie à la hâte. C'est la chevauchée la plus éprouvante depuis la fois où le comte Ulanu nous a pris en chasse sur la route de Khaisham.»

Je ne risquais pas d'oublier cette journée qui s'était achevée par un poumon transpercé par une flèche pour Atara et par la mort de notre ami Alphanderry. Tout à coup, le goût de fer de ma viande me devint insupportable et je reposai mon couteau et mon assiette.

«Oh, oh, oh, mon pauvre petit corps douloureux !» gémit Maram. Sortant avec difficulté sa bouteille d'eau-de-vie, il croisa le regard de maître Juwain. «Je suis sûr que par une nuit comme celle-ci, une

boisson reconstituante s'impose, maître.

— Sûrement pas, répondit maître Juwain en prenant la bouteille pour la ranger. En tout cas, pas ce genre de boisson. Je vais nous préparer à tous une infusion qui nous apaisera au lieu de nous abrutir.»

Sur ces mots, il sortit quelques herbes de son coffret de médicaments et remplit une théière. La boisson chaude, sucrée avec du miel, calma légèrement nos membres endoloris. Après l'avoir bue, Daj et Estrella s'allongèrent presque immédiatement sur leurs fourrures. Liljana s'assit entre eux et leur caressa les cheveux en leur chantant une berceuse. Au bout d'un moment, couvrant les craquements du feu de sa voix douce, elle chuchota : «Nous ne pouvons pas avancer au même rythme demain, Val. Ce sont des enfants.»

Troublé par ses paroles, je me levai pour marcher le long du cours d'eau. Je m'arrêtai sous un vieux peuplier énorme et me tournai vers les feux de camp ennemis. De l'autre côté du ruisseau, Karimah avait posté des sentinelles qui passeraient la nuit à cheval pour prévenir toute attaque. C'est là que Kane me découvrit, fixant du regard leurs silhouettes sombres et fantomatiques en écoutant le murmure de l'eau sur les rochers polis.

«Vous ne devriez pas rester seul ici», me dit-il, debout devant moi, la main sur la poignée de son épée. Ses yeux fouillaient l'herbe à la recherche de lions autant que de guerriers zayaks embusqués.

«Je n'aurais pas dû emmener Daj et Estrella avec nous, lui confiaije. Il y a si peu de chances de réussir.

— Vous savez que c'était nécessaire, marmonna-t-il. Vous avez fait ce qu'il fallait.

— Vous croyez ? Ne les ai-je pas simplement privés des quelques jours de paix dont ils auraient pu jouir avant... avant qu'il n'y ait plus de paix pour personne ?

— Vous assumez trop de choses.

— Non, pas assez, répondis-je. Daj est résistant comme le diamant, mais Estrella souffre. Encore plus intérieurement qu'extérieurement. Je... ne peux pas vous dire. Elle voit trop au fond des choses. Il y a des endroits où elle a une peur panique d'aller. Et c'est comme si je l'emmenais dans les pires d'entre eux, si je la ramenaïs dans un tunnel noir et sans fin.

— C'est sa souffrance qui vous chagrine ou la vôtre ?

— Mais il n'y a pas de différence ! Surtout avec elle, c'est la même

chose.

— C'est une enfant rayonnante, me dit-il. À de nombreuses reprises, j'ai vu sa joie se communiquer à vous elle aussi.

— Même dans ces cas-là, répondis-je en écoutant le ruisseau, c'est comme boire trop de vin trop vite.»

Kane leva les yeux vers les étoiles et sa voix se fit étrange et sourde : «La *valarda* est un don de l'Unique, m'expliqua-t-il. Il vous faut encore apprendre à l'utiliser.

— C'est une malédiction ! m'exclamai-je en secouant la tête. Un fléau, comme une pustule sur la peau, comme une rupture du cœur.»

En entendant cela, il me saisit le bras et me secoua comme le fait un lion avec un agneau. Puis il grommela : «Autant dire que la vie est une malédiction. Et que la lumière est un fléau parce qu'elle apporte à nos yeux toute la laideur et tout le mal du monde !

— Oui, dis-je en sentant le feu brûler en moi. C'est ce qu'Artukan a dû penser quand le kirax l'a poussé à s'arracher les yeux.»

Cette fois, Kane me serra le bras si fort que je crus qu'il allait me rompre les os. «Dites ça à Atara. Dites-lui que vous maudissez vos yeux et les siens, et voyons ce qu'elle répondra !»

Me dégageant de son étreinte, je levai le regard vers le ciel à travers les feuilles sombres du peuplier agitées par le vent. Je trouvai les Sept Sœurs et le Dragon ainsi que d'autres constellations scintillantes. Les étoiles étaient si lumineuses là-haut, si belles. Lesquelles, me demandai-je, brillaient de la lumière de mon père et de ma mère et des autres membres de ma famille massacrée ?

«Vous avez vu ! dis-je à Kane. À Tria, vous m'avez vu de vos propres yeux tuer Ravik avec mon don ?

— Bon, c'est vrai, je vous ai vu. La *valarda* est une épée à double tranchant, pas vrai ?»

C'était déjà assez triste que les terreurs et les exaltations des autres se transmettent à moi. Pourquoi fallait-il aussi qu'ils soient frappés par mes passions, et en particulier par mes passions meurtrières, quand je perdais la tête ?

«J'ai assassiné un homme ! lui criai-je.

— Non, vous avez tué un prêtre Kallimun qui voulait tuer Atara.

— Vous ne comprenez pas !

— Vous croyez ? Bon. Je vous ai vu tuer des lapins et des bouquetins pour manger. Et combien d'ennemis avez-vous expédiés dans l'autre monde avec l'épée que vous portez ? Tuer, c'est toujours

tuer, non ? La manière dont nous tuons n'a pas d'importance, ce qui importe, c'est qui nous tuons.»

Le ruisseau murmurait dans l'obscurité, le vent faisait bruire les herbes de la steppe et, en moi, une petite voix me disait que Kane se trompait.

«Ça a forcément de l'importance, insistai-je. Comme tout ce que nous faisons.

— Les temps sont difficiles, Val. C'est pourquoi nous devons faire des choses difficiles.

— Des choses *difficiles*, oui.

— Est-ce que cela vous serait si difficile de dire à Bajorak que nous cherchons un grand trésor dans les montagnes de l'autre côté de l'Oro ? Et qu'après l'avoir trouvé, nous combattons l'or de Morjin avec le nôtre ? Est-ce que ce n'est pas proche de la vérité ?»

Cela me fit sourire. Écoutant mon cœur qui battait la chamade, je répondis : «J'ai appris... que le plus petit mensonge peut grossir, comme une morsure de rat peut être à l'origine de la peste.

— Nous avons besoin de Bajorak, vous le savez.

— Je ne lui mentirai pas.

— Mais vous ne pouvez pas lui dire la vérité sur notre but ! Que se passerait-il s'il se faisait capturer ? Et s'il dévoilait nos secrets pour de l'or ?

— Je n'ai pas plus confiance en lui que vous.

— Vous pensez qu'il se battra si on en arrive là ? Bon. Si c'était nécessaire, il ne vous faudrait pas grand-chose pour le pousser à combattre.»

Sentant bouillonner en moi ma fureur contre Morjin, je serrai les dents. Serait-ce vraiment difficile d'influencer Bajorak, ou qui que ce soit d'autre, avec un peu de cette flamme ?

«Non, je ne le ferai pas, dis-je à Kane.

— Non ? Quoi qu'il se passe ? Même si l'un de vos amis est menacé ? Et y a-t-il autre chose que vous ne ferez pas ?»

Je pris une profonde inspiration et la retins jusqu'à en avoir les poumons en feu. Puis je poursuivis : «Je ne torturerai pas. Je ne sacrifierai pas d'innocents, que ce soit pour vous sauver, me sauver ou même pour sauver les enfants. Je n'utiliserai pas la *valarda*... comme une épée pour semer la terreur ou pour mutiler. Et plus jamais pour tuer.»

Sous le regard furieux de Kane dans la demi-obscurité, je dégainai Alkaladur et contemplai le reflet scintillant des étoiles sur sa lame.

«Bon, dit-il en la regardant, et c'est avec cette bonté, cette pureté et cette sincérité que vous pensez combattre Morjin et sa perversité ?»

Je secouai la tête en souriant tristement. «Je ne suis ni bon ni pur et je n'ai pas la réputation d'être un exemple de sincérité. Qui suis-je donc pour combattre la perversité ?

— Ha ! N'est-ce pas là une question perverse en soit ?

— Je ne vous comprends pas ! lui dis-je. Un jour, au sommet d'une montagne, vous m'avez dit que je ne pouvais pas combattre Morjin à votre façon sans perdre mon âme !

— Bon. Peut-être que je mentais.

— Non, vous ne mentiez pas !»

Sa voix se radoucit. «Écoutez, mon jeune ami : nous faisons ce que nous devons faire, non ? Simplement, ne soyez pas si sûr qu'il est toujours facile de savoir ce qui est mal et ce qui ne l'est pas.»

Sur ces mots, il s'éloigna vers le campement d'un air digne.

Mon épée à la main, j'attendis que le monde plonge dans l'obscurité.

Je respirais les senteurs d'herbe et de feu de bois et l'odeur du sang frais de la proie d'un lion apportée par le vent. Je ressentais tout un tas de choses. Tout près de là, la petite troupe des chevaux était épuisée et passerait un mauvais moment au lever du jour. Je frissonnais de peur avec les mulots guettant les chouettes qui les chassaient et mon cœur sautait de joie avec les loups qui poursuivaient leur proie. Et au milieu de toute cette angoisse, de toute cette énergie, je me disais que dans ce combat incessant, il n'y avait pas de mal, il n'y avait que la terrible beauté de la vie. Cela faisait trop de choses à absorber pour moi, trop de choses pour n'importe quel homme. Et pourtant, je devais le faire car les étoiles aussi avaient une sorte de vie, plus profonde, plus sauvage et d'une durée infinie. Comment, me demandais-je, réussirais-je un jour à sentir le souffle de ma mère sur mon visage ou à entendre de nouveau le rire d'Asaru si je ne parvenais pas à m'ouvrir à cette flamme éternelle ?

À ce moment-là, sortant de la lumière éblouissante du feu de camp, Atara fit son apparition et s'approcha de moi. Brusquement, elle s'écria : «Val, ton visage, ton épée !»

Je savais qu'être ouvert à l'amour signifiait être vulnérable à la haine.

«Morjin est là», lui dis-je. Je pointai mon épée vers l'ennemi et elle se mit à rougeoyer comme de la braise. «Est-ce que tu peux le voir ?»

Atara sortit son cristal de prophétesse et le fit rouler entre ses mains. «Où que je regarde, maintenant, expliqua-t-elle, je vois Morjin. C'est pour ça que je répugne à regarder.

— Ton don est une malédiction, comme le mien», répondis-je.

Je poursuivis en lui racontant ma conversation avec Kane.

Elle se rapprocha un peu plus de moi et me prit la main. «Non, c'est exactement le contraire. Kane a raison : il te faut encore apprendre à utiliser la *valarda*.»

Dégageant ma main, je lui répondis : «Si je pouvais, je me l'amputerais comme j'ai coupé les mains et arraché le cœur à d'autres chevaliers.

— Non, je t'en prie, ne dis pas ça !

— J'ai commis des actes tellement affreux ! Et qu'est-ce que l'avenir me réserve encore ?»

Je jetai un coup d'œil aux feux de camp des Chevaliers Rouges. Alors Atara effleura ma joue pour tourner mon visage vers elle. «Aussi étrange que cela puisse te paraître, je ne sais pas ce que l'avenir te réserve. Mais je sais ce qui s'est passé. Et je sais où m'a conduite mon don.»

Elle leva sa gelstei, une petite boule blanche brillant sous le cercle blanc de la lune. «J'ai essayé de t'expliquer ce que c'est que de voir comme j'ai vu. De vivre. Quelle splendeur ! Quelle lumière éblouissante ! Il y a véritablement une infinité de possibilités : les rêves des étoiles attendant d'être concrétisés. Je les ai tous vus dans ce cristal. Et j'y suis restée trop longtemps. C'est merveilleux, plus encore que le battement d'ailes d'un papillon ou qu'un lever du soleil sur la mer. Mais c'est froid. C'est comme être pris dans la glace au sommet d'une montagne aussi haute que les étoiles. Et pendant tout ce temps, je suis seule, complètement seule.

— Une malédiction, répétais-je doucement en couvrant le cristal avec ma main.

— Non ! *Tu ne vois pas !* Le prix de toute cette beauté est une solitude effroyable, si effroyable qu'elle en est presque insupportable. Mais je l'ai supportée. J'ai l'ai même savourée, pour toi. Pour ton don. Tu es un tel don, Valashu. Tu as un cœur enflammé, si brillant, si admirablement beau ! Y a-t-il une glace que tu ne pourrais faire fondre ? Non, je le sais. Il n'y a que toi. Tu me ramènes dans le monde où tout est chaud et doux. Je ne veux pas savoir ce que ce serait que

de vivre sans toi. Tu es le seul être avec qui je ne me sens pas seule.»

Sa main était chaude contre la mienne. Et comme elle n'avait pas d'yeux pour pleurer, je pleurai à sa place.

«Kane m'a suggéré d'utiliser la *valarda* pour manipuler Bajorak, finis-je par dire. Comme un marionnettiste tirant sur ses ficelles.»

Elle sourit tristement et secoua la tête. «Kane est si *malin*. Mais parfois si obstinément aveugle.

— Comment dois-je utiliser la *valarda*, alors ?

— C'est toi qui le sais, répondit-elle de sa voix douce et fraîche comme le vent. Tu le sais depuis toujours et tu le sauras toujours quand viendra l'heure.»

Je levai les yeux vers les millions d'étoiles scintillant dans la nuit. Le ciel noir pouvait contenir leur splendeur, mais comment un homme le pourrait-il ?

«Et maintenant, me conseilla-t-elle, tu devrais te reposer un peu. Demain, la journée sera longue, et difficile, je crois. Viens te coucher, Val.»

Elle tira sur ma main pour m'entraîner vers le campement, mais je la lâchai pour prendre mon épée. «Plus tard», lui dis-je.

Je la regardai retourner près du feu comme elle était venue, en m'émerveillant une fois encore de la voir trouver son chemin sans utiliser ses yeux. Et je me demandai alors comment trouver mon propre chemin vers le but qui m'attendait. Je jetai un coup d'œil à Alkaladur dont le silustria brillait d'un éclat rouge sombre et violet. On l'appelait l'Épée du Destin. Comment, me demandais-je, la pointer vers tout ce qui était bon, beau et vrai ? Je me demandais aussi si je serais un jour libéré de la *valarda*. J'avais émis l'idée d'utiliser mon épée pour m'en débarrasser brutalement, mais autant essayer de m'amputer de mon visage, de mes membres et de toute ma chair – sans parler de mes souvenirs et de mes rêves – en espérant demeurer Valashu Elahad.

«C'est ça, murmurai-je. C'est exactement ça.»

Sur ce constat, mon cœur s'ouvrit soudain et mon épée se remplit de la lumière des étoiles. Alors, à ma grande surprise, sa substance se mit à rayonner d'un éclat glorieux, pur et profond. C'était la couleur secrète au cœur de toutes les autres, la couleur véritable où elles prenaient leur source. Elle flamboyait avec toute l'ardeur du rouge et brillait du bleu sacré de la nuit, et pourtant ces nuances de base – et les autres couleurs qu'elle contenait – étaient non seulement multiples et distinctes, mais elles parvenaient je ne sais comment à n'en former

qu'une. Kane l'appelait la «couleur des anges». Il disait qu'elle venait de très loin, de l'autre côté des cieux, de la splendeur des constellations proches du Rayon d'Or et qu'elle n'existait pas encore sur Terre, car la plupart des hommes n'avaient ni les yeux ni le cœur permettant de la voir.

«Elle est si brillante, murmurai-je, trop brillante.»

J'étais moi aussi incapable de supporter la beauté de cette couleur très longtemps. Aussi, tandis que le monde continuait son voyage dans la nuit, entraînant les étoiles étincelantes vers l'ouest, je regardai le glorieux s'évanouir et le rayonnement de mon épée faiblir, puis s'éteindre.

Ensuite, je retournai près du feu et m'allongeai sur mes fourrures pour dormir. Mais je n'y parvins pas. Alors que mon épée dans son fourreau attendait d'être dégainée, je savais que le glorieux demeurait quelque part en moi. Mais trouverais-je un jour la grâce nécessaire pour le faire surgir ?

3

Le lendemain, le soleil se leva sur le monde avec une lumière rouge éblouissante et gênante. Nous avalâmes un petit déjeuner rapide composé de galettes de rushk recouvertes de gelée et d'œufs d'oie que Liljana avait gardés en prévision d'une épreuve particulièrement difficile. Et si ce matin-là, notre chevauchée fut un peu moins rapide et cahotante que la veille, elle n'en fut pas moins très difficile. Nous nous dirigions vers le sud-ouest, parallèlement aux montagnes, sur un sol parsemé de buttes et de crêtes rocheuses. Nous traversâmes des ruisseaux aux eaux glaciales transformés en torrents marron tumultueux qui dévalaient des hauts sommets au-dessus de nous. Nous chevauchions tous avec raideur, obligeant à grand-peine nos chevaux fatigués à conserver une bonne allure. À plusieurs reprises, je me demandai pourquoi, car que nous progressions rapidement ou lentement, nos ennemis aux armures rouge carmin restaient toujours à un mille derrière nous.

«Ils n'ont certainement pas l'intention de nous attaquer, haleta Maram en amenant son cheval à côté de moi. À moins que Bajorak n'ait raison et qu'ils n'attendent du renfort.»

Pour parer à cette éventualité, Bajorak avait envoyé des éclaireurs fouiller les buttes et les étendues herbeuses du Wendrush.

«En fait, ajouta Maram, il est plus probable qu'ils aient simplement l'intention de nous suivre dans les montagnes.

— On ne peut pas aller dans les montagnes tant qu'ils sont derrière nous.

— Ah, de toute façon, on ne peut pas y aller tant qu'on n'aura pas trouvé le fameux Kul Kavaakurk. Où peut bien être ce défilé ? Comment être sûr qu'il existe vraiment ?»

Maram continua à se plaindre des incertitudes de notre nouvelle quête tout en scrutant les plis et les fissures du paysage rocheux sur notre droite. Sa voix retentissait dans le petit matin et maître Juwain surprit notre conversation. Il vint jusqu'à nous et dit à Maram : «Je suis sûr qu'il existe.

— Ah, maître, vous êtes un homme de foi.

— J'ai foi dans la tradition de notre Confrérie.

— Mais, maître, lui rappela Maram, ce n'est plus *notre* Confrérie.

— Et c'est précisément pour ça que vous ignorez sa tradition.

— Tradition ou légende ?

— Les *Chants du Chemin* ne sont certainement pas une légende, répliqua maître Juwain. Ils sont aussi vrais que les histoires du *Grand Livre des Âges*. Mais ils ne sont pas destinés au commun des mortels.»

Il poursuivit en expliquant que cette masse de connaissances ésotériques n'était confiée qu'aux maîtres de la Confrérie. Comme souvent quand il était à cheval – ou assis, debout ou même endormi – il serrait dans sa main son exemplaire de voyage du *Saganom Élu*.

«Ah, fit Maram, s'il y a une chose que je ne supportais pas dans la Confrérie, c'était bien cette folie des livres.

— Cet *amour*, vous voulez dire.

— Non, ça tient plus de la bibliolâtrie.

— Mais les *Chants du Chemin* ne sont inscrits dans aucun livre !

— C'est bien là le problème, rétorqua Maram en le piquant au vif, la Confrérie va jusqu'à adorer *l'idée* même d'un livre.»

Le visage sans charme de maître Juwain se plissa de chagrin. «C'est l'une des idées les plus nobles de l'être humain !

— Si noble que vous cachez cette tradition aux hommes ?

Tout ce qui est bon et vrai ne devrait-il pas être inscrit dans le *Saganom Élu* ?»

Véritablement peiné cette fois, maître Juwain pinça les lèvres. Puis brandissant son livre usé, il tenta d'expliquer à Maram : «Mais tout est inscrit dedans ! Cependant, vous devez comprendre que cette interprétation du *Saganom Élu* n'est que pour les hommes. On dit que les Elijins ont une version plus vraie des choses, inscrite sur des tablettes en or. Et que les Galadins ont la leur, plus complète et plus vraie encore, gravée dans du diamant, peut-être, ou déchiffrée dans le feu des étoiles, car ils sont éternels et ne peuvent être détruits et qu'il doit en être de même pour leurs écrits. Et les Ieldras ! Que peut dire un homme de ces êtres constitués de lumière pure ? Une seule chose : que leur savoir doit être le reflet le plus éclatant du seul et véritable *Saganom Élu*, la parole de l'Unique qui existait avant même les étoiles – et qui n'ayant jamais été créé ne peut pas être détruit.»

À mesure que les chevaux avançaient sur le sol irrégulier à un rythme éprouvant pour les os, maître Juwain se montrait de plus en plus éloquent et ses idéaux s'envolaient. Soudain, Maram le ramena brutalement sur terre.

«Ce que j'ai toujours détesté chez les Frères, dit-il, c'est que vous aviez toujours des secrets pour les hommes ordinaires, même les postulants comme moi à l'époque où... euh, j'aspirais encore à être un homme différent de ce que je suis.

— Mais nous sommes obligés de protéger nos secrets ! répliqua maître Juwain. Et de protéger ainsi ceux qui ne sont pas prêts à les entendre. Est-ce qu'on permet à un enfant de jouer avec le feu ? Que feraient la plupart des hommes si on leur donnait les pouvoirs du Dragon Rouge ?»

Je me retournai sur ma selle pour observer les Chevaliers Rouges qui avançaient derrière nous comme s'ils étaient reliés à nos chevaux par des chaînes. Une fois de plus, je me demandai si Morjin les accompagnait et ce qu'il ferait du pouvoir insondable de la Pierre de Lumière.

Maram dut deviner le cheminement de mes pensées, car il demanda à maître Juwain : «Et c'est pour ça que vous codez vos précieux secrets dans vos chants comme l'on cache de précieux bijoux et des gelstei dans de lointains châteaux ?

— Tout comme nous codons le chemin menant à la plus grande de nos écoles.»

En entendant cela, Maram soupira et se lécha les lèvres comme s'il avait envie d'un verre d'eau-de-vie. «Redites-moi les vers qui parlent de cette école.»

Cette fois, c'était au tour de maître Juwain de soupirer en disant : «Quand vous le voulez, vous comprenez très bien la poésie.

— Eh bien, j'imagine qu'il vaut mieux que je le veuille puisque vous m'avez honoré de ce précieux savoir qui d'après vous n'est pas une légende.

— Ce n'est pas une question d'honneur, lui expliqua maître Juwain. Si je venais à mourir avant que nous n'atteignions l'école, l'un d'entre nous au moins connaîtrait ces vers. Et maintenant, écoutez bien et tâchez de vous en souvenir :

*Entre l'Oro et le Jade,
Quand le soleil se couche au bord de la prairie,
Entre des rochers en oreilles d'âne
Apparaît le défilé du Kul Kavaakurk.*

Maram hocha la tête et ses lèvres épaisses répétèrent en silence. Puis il regarda maître Juwain et déclara : «Eh bien, les deux premiers vers sont très clairs, mais le troisième, qu'est-ce que c'est que ces

oreilles d'âne ?

— Ça aussi, c'est tout à fait clair, non ? Quelque part, à la lisière de la steppe, nous trouverons deux rochers en forme *d'oreilles d'âne* encadrant le chemin menant au Kul Kavaakurk.

— Pourquoi *deux* rochers ?»

Maître Juwain jeta à Maram un regard fatigué comme s'il se comportait en âne borné et difficile. «Combien d'oreilles a un âne ?

— Pas plus de deux, j'espère, à moins d'être un monstre que je n'aimerais pas voir. Mais pourquoi ce vers ne dirait-il pas :

Entre des rochers en oreilles d'ânes ?

Cela pourrait signifier deux ou trois ânes, et dans ce cas, il pourrait y avoir quatre ou six rochers, ou même plus.»

Tout en tirant sur son oreille abîmée, celle dans laquelle le prêtre de Morjin avait enfoncé un fer chauffé à blanc, maître Juwain contemplait les montagnes à l'ouest. «J'avoue que je n'avais pas envisagé cette possibilité, admit-il.

— Et c'est bien le problème avec vos *Chants du Chemin*. Comme aucun n'est écrit, comment faire ce genre de différence ?»

Maître Juwain se tut et nous continuâmes à avancer. Puis il tapa de nouveau sur son livre et dit à Maram : «Les mots inscrits là-dedans sont censés être clairs pour n'importe quel lecteur. Mais ceux des *Chants du Chemin* ne sont destinés qu'aux maîtres de la Confrérie. Et tous les maîtres savent, et vous devriez le savoir aussi, qu'il faut appliquer la Loi de Jaskar le Sage à toutes les énigmes.

— La Loi de Jaskar ? s'étonna Maram. Qu'est-ce qu'un homme de loi a à faire là-dedans ?

— Cette fois, c'est vous qui faites l'âne ! répondit sèchement maître Juwain.

— Ah, je dois reconnaître que je ne me souviens ni de Jaskar le Sage ni de ses lois.

— Jaskar le Sage, lui rappela maître Juwain, a été Maître Devin, puis Grand-Maître de la Confrérie Bleue à l'Âge de la Loi. Mais pour l'instant, peu importe qui il était. Ce qui nous intéresse, c'est le principe qu'il a découvert, à savoir que lorsque l'on est confronté à deux ou plusieurs options aussi logiques l'une que l'autre, c'est la plus simple qui doit être privilégiée.

— Ce qui veut dire que nous devons chercher les oreilles d'un âne, c'est-à-dire deux rochers et pas quatre, c'est ça ?

— C'est ce que je crois.»

Maram posa sa main sur ses sourcils épais pour scruter la grande muraille du Nagarshath qui longeait notre route. «Je n'ai rien vu qui ressemble à des oreilles, ni d'un âne ni d'un autre animal, et nous avons au moins parcouru cent quarante milles depuis le Jade, déclara-t-il.

— Et il en reste encore quarante avant d'atteindre l'Oro. Nous pouvons donc en déduire que nous tomberons sur ce site d'ici là.»

Jetant un coup d'œil à nos poursuivants, Maram remarqua : «Il vaudrait mieux que ce soit plus près d'ici que de là-bas. Je commence à avoir un mauvais pressentiment sur tout ça. J'espère que nous trouverons ces satanées oreilles d'âne, et vite.»

Après cela, nous chevauchâmes encore plus rapidement dans les herbes frémissantes le long des montagnes et les hommes qui nous suivaient en firent autant. Moi aussi j'avais un mauvais pressentiment à leur sujet et plus le soleil montait au-dessus de nous, plus cette impression s'exacerbait. Je me retournai souvent pour m'assurer que Karimah et ses Manslayers couvraient nos arrières tout en surveillant Bajorak et ses guerriers danladi déployés devant nous. Après avoir réfléchi à la petite discussion entre maître Juwain et Maram et à tout ce que mes amis m'avaient dit le soir précédent, je finis par pousser Altaru au galop pour aller m'entretenir avec l'opiniâtre chef du clan des Taruns.

Martelant l'herbe jonchée de pierres et piétinant accidentellement le nid d'une sturnelle, j'arrivai à la hauteur de Bajorak. Il leva alors la main pour ordonner une halte. Quand il vit mon regard, il me guida à l'écart de Pirraj, de l'énorme Kashak et de ses autres guerriers. Il arrêta son cheval près d'un gros rocher à environ cinquante mètres de ses hommes et me dit : «Que se passe-t-il, Valashu Elahad ?»

Je restai un moment à étudier le grand guerrier sarni aux membres, au cou et à la tête cerclés d'or et au visage orné des rayures bleues comme une sorte de tigre étrange. Et surtout, je plongeai mon regard au fond de ses yeux bleus éblouissants. Puis je lui demandai : «Est-ce que vous connaissez deux rochers en forme d'oreilles d'âne à la limite des montagnes ? Il doit y avoir un espace entre les deux, et peut-être un ruisseau ou une rivière.»

Il me regarda et ses yeux, comme des diamants bleus, se firent encore plus brillants et plus durs. Il répondit à ma question par une question : «Est-ce l'endroit où nous devons vous escorter ?

— Peut-être», répondis-je.

Son beau visage se renfrognait et il fit claquer sa cravache noire tressée sur sa main. «Je ne connais pas d'oreilles d'âne et ça ne

m'intéresse pas.»

Je ne parvins pas à dissimuler ma déception et il dut le sentir, car ses yeux se radoucirent. «Cependant, il y a deux gros rochers semblables à ceux que vous décrivez à environ dix milles au sud. On les appelle les Écus Rouges. Si c'est là que vous allez, vous aurez du mal à les trouver.

— Et pourquoi ?

— Parce que les Écus sont tournés vers l'est et que nous arrivons par le nord-ouest. D'où nous venons, nous n'en verrons que la tranche, et les rochers et les arbres sur les pentes derrière eux.»

Je continuai à l'observer, puis finis par lui demander : «Est-ce que ces Écus gardent l'entrée d'un défilé s'enfonçant dans les montagnes ?»

Il haussa les épaules. «Je n'en sais rien. Aucun Sarni n'est jamais allé dans les montagnes pour voir.»

Il se retourna pour faire claquer sa cravache en direction des sommets, puis dit : «Et il s'appelle comment ce défilé ?»

Nous nous mesurions du regard et quelque chose en lui paraissait me provoquer autant que je le provoquais. «Si les défilés ne vous intéressent pas, lui fis-je remarquer, je suppose que leur nom encore moins.»

Cette fois, il fit claquer sa cravache si fort sur sa main qu'une marque rouge se forma immédiatement – ni plus rouge ni plus brûlante, cependant, que sa colère envers moi. Il semblait se retenir de prononcer des mots qu'il pourrait regretter. Il détourna son regard pour contempler les montagnes, puis les Chevaliers Rouges qui s'étaient également arrêtés pour se reposer derrière nous. Enfin, ses yeux allèrent se poser sur mes amis regroupés ensemble devant les Manslayers. Avec un douloureux pincement au cœur, je compris qu'il observait Atara.

«Qu'ai-je fait, demanda-t-il, pour que vous me traitiez avec un tel mépris ?»

Et je répondis étourdiment : «Je n'ai pas de mépris pour vous. Seulement pour la façon dont vous regardez quelqu'un... que vous ne devriez pas regarder du tout.»

L'étonnement jaillit de lui comme la sueur qui brillait sur son front et formait des perles sur son filet doré. «Atara est une grande guerrière, me dit-il, et une *imakla* en plus ! Et par-dessus le marché, c'est une femme superbe. Comment un homme devrait-il regarder une femme comme celle-là, alors ?»

Pas avec convoitise, pensai-je, en luttant contre le nœud douloureux

qui montait dans ma gorge. *Pas avec un désir aussi fort.*

Il se tourna vers moi et son étonnement ne fit qu'augmenter. Il cria presque : «Vous êtes un Valari et c'est une Sarni – une demi-Sarni ! Elle est votre compagnon d'armes et elle n'a pas encore accompli son vœu ! Vous ne pouvez pas être fiancé avec elle !

— Non, nous ne sommes pas fiancés, réussis-je à dire. Mais nous nous sommes promis l'un à l'autre.

— Promis comment, alors ?»

J'observai Atara qui donnait à boire à Estrella dans sa corne à eau. «Promis avec le cœur.»

Je ne m'attendais vraiment pas à ce que ce sauvage guerrier danladi comprenne des sentiments aussi profonds et aussi tendres, car les Sarni battent leurs femmes quand elles les contrarient et font rarement preuve de gentillesse à leur égard. Aussi me surprit-il une fois de plus en disant : «Je suis désolé, Valashu, je ne la regarderai plus. Mais moi aussi je sais ce que c'est que d'aimer cette femme.»

Je lui lançai un regard furieux et lui dis : «Mon père m'a appris qu'on ne doit pas confondre le désir et l'amour.

— Non, on ne doit pas, admit-il. Mais je suis étonné d'entendre un Valari parler d'amour.

— Je me suis laissé dire que vous autres, Sarni, vous ne parlez d'amour que lorsqu'il s'agit de vos chevaux.»

Il tapota l'encolure de son étalon brun en souriant tristement. «C'est parce que vous savez peu de choses sur nous.»

Une certaine souffrance dans sa voix, insistante et vive, dissimulée sous plusieurs épaisseurs de cicatrices, m'amena à dépasser ma jalousie pour plonger dans les profondeurs de son être. Et ce que je sentis palpiter violemment en lui n'était que de l'amour. Impossible cependant de dire s'il s'agissait d'amour pour Atara, pour sa famille, pour ses chevaux ou pour le pays magnifique qu'il traversait. Cela n'avait pas d'importance, car en se répandant dans mon sang, cette flamme brillante m'ouvrit, et il me fut désormais impossible d'éprouver du mépris à son égard.

«Et vous, peu de choses sur nous», lui dis-je.

Ses yeux se radoucirent et il me répondit en me regardant étrangement : «J'ai entendu parler de ce que le Dragon Rouge a fait à votre pays. De ce qu'il a fait à votre mère et à votre grand-mère.»

Mes yeux se mirent à me piquer et les herbes vertes de la steppe derrière le visage farouche et triste de Bajorak devinrent floues.

Incapable de parler, je luttais contre la boule qui s'était formée dans ma gorge.

Lui aussi s'essuya les yeux, et d'une voix rauque et peinée, il ajouta : «Quand j'avais douze ans, les Zayaks ont franchi le Jade pour venir chercher des femmes. Ils nous ont pris par surprise et en ont enlevé plusieurs. Ma mère, et ma sœur, aussi – elle s'appelait Takiyah. Comme elles refusaient de frayer avec les Zayaks, leur chef Torkalax les fouetta avec sa cravache avant de les offrir à Morjin. Refusant également d'être esclaves à Argattha, elles tentèrent de se donner la mort pour empêcher les prêtres de Morjin de les posséder. Mais cela ne servit à rien. Ces salauds de Prêtres Rouges les violèrent quand même. Ensuite, Morjin les crucifia au motif qu'elles avaient essayé de soustraire l'usage de leurs corps aux prêtres. On raconte qu'il les a placées dans sa salle du trône pour servir d'exemple aux autres. Le récit de leur supplice nous a été rapporté par un vendeur de pierres précieuses qui faisait affaire avec mon père. Ce jour-là, mon père m'a fait jurer de ne jamais faire la paix avec les Zayaks ni avec Morjin.»

Au loin dans la steppe, un lion rugit et une sturnelle – peut-être celle dont Altaru avait détruit le nid – chanta avec colère. «Nous avons un seul et même ennemi, lui dis-je. C'est pour ça qu'il ne devrait pas y avoir de différend entre nous.

— Peut-être pas de différend. Mais l'ennemi de notre ennemi n'est pas forcément notre ami. Sinon, nous serions alliés aux Marituks qui détestent les Zayaks autant que nous.

— Il est difficile pour un Valari et un Sarni d'être amis.

— Et pourtant, la Manslayer et vous vous considérez comme amis, si ce n'est plus.»

Il m'étudiait et je vis qu'il cherchait quelque chose dans mes yeux, comme je cherchais quelque chose dans les siens. Je le trouvai sous son armure incrustée d'or, dans l'accélération soudaine de son pouls. C'était la promesse de la vie, le battement même du monde et le souffle des étoiles. Quand je lui ouvris mon cœur, je sentis le sien battre énergiquement, farouchement, et sincèrement.

«Les amis n'ont pas de secrets l'un pour l'autre, dit-il.

— C'est vrai», répondis-je.

Il me vint soudain à l'esprit l'idée que j'avais ma propre Loi. En effet, j'accordais une grande importance à ce que mon cœur me désignait comme sincère. Soit on avait foi en l'homme, soit on ne l'avait pas. Bajorak me regardait si franchement, sans suppliche ni duplicité, que je compris que je pouvais lui faire confiance et qu'il ne me trahirait jamais.

«Le défilé que nous cherchons s'appelle le Kul Kavaakurk.»

Et je poursuivis en lui expliquant la nature de notre quête. Seul le Maîtreya peut rivaliser avec Morjin pour la maîtrise de la Pierre de Lumière, lui dis-je. Nous n'avons aucune idée de l'endroit d'Ea où se trouve cet être au grand cœur, mais le Grand-Maître de la Grande Confrérie Blanche, dans l'ancienne école des montagnes au-dessus de nous, le sait peut-être. «L'espoir est mince. Mais si nous ne retrouvons pas le Maîtreya, que les Danladi, les Kurmaks ou les Valari refusent de faire la paix avec Morjin n'aura pas beaucoup d'importance. Car Morjin et tous ses alliés nous feront la guerre et nous détruiront un à un.

— Non, s'écria-t-il. Ça n'arrivera pas. Morjin nous anéantira peut-être, mais pas un à un.»

Là-dessus, il se pencha de son cheval et me tendit sa main calleuse. Je la pris dans la mienne et pendant quelques instants chacun testa la détermination l'un de l'autre. Puis, ne pouvant réfréner sa joie, il me regarda en souriant et dit : «Ami.»

Je souris à mon tour et hochai la tête. «Ami.»

Brusquement, je compris que cet échange sincère était comme un murmure prêt à se transformer en tornade.

«C'est bizarre, remarqua-t-il, que vous recherchiez ce Maîtreya plutôt que de l'or, des femmes ou le combat. Surtout vous qui êtes un grand guerrier, à ce qu'on dit.

— J'ai vu assez de guerres pour le restant de mes jours, même si je devais vivre encore dix mille ans.»

Et Bajorak me surprit une fois de plus en répondant : «Moi aussi.»

J'embrassai du regard les peintures sur son visage, le sabre glissé sous sa ceinture dorée tressée et le grand arc en corne accroché sur son dos. «Je n'ai jamais entendu un Sarni parler ainsi.»

Il sourit de nouveau, ce qui lui était difficile en raison des cicatrices qui lui barraient les joues. «J'ai des femmes et des filles et je ne voudrais pas qu'elles soient violées par qui que ce soit. J'ai un fils. J'aimerais l'entendre faire de la musique.»

Les yeux pleins d'étonnement, je lui souris.

«Promettez-moi, Valashu Elahad, que vous ne direz à personne ce que je viens de vous raconter. Que je parle d'amour est une chose. Mais si mes guerriers m'entendaient parler de mettre fin à la guerre, ils penseraient que je suis fou.

— C'est d'accord, dis-je en lui serrant la main, je vous le promets.»

Il me salua de la tête, une fois, d'un air farouche, puis fit faire demi-tour à son cheval et s'éloigna en direction de ses guerriers. Et je retournai auprès de mes amis qui formaient un cercle sur leur cheval entre les Danladi de Bajorak et notre arrière-garde Manslayer.

«Alors ? cria Maram à mon approche. De quoi avez-vous parlé ?»

Kane, lui, n'avait pas besoin que je lui raconte mon entrevue pour savoir ce qui s'était passé. Ses yeux noirs faisaient penser à deux disques en fer chauffés à blanc. «Alors, vous lui avez dit.

— Oui, répondis-je. Il le fallait.

— Il le *fallait* ?» Sous ses mâchoires brûlées par le vent, les muscles saillaient comme s'il était en train de mordre dans un morceau de viande. Je savais qu'il était furieux contre moi. «Ha ! On verra bien ce que ça donnera ! Votre destin vous appartient, pas vrai ? Certains attendent le leur, mais vous, il faut que vous vous précipitiez dedans comme un enfant dans l'ancre du dragon.»

Après cela, nous reprîmes notre course vers l'endroit dont avait parlé Bajorak. Nous parcourûmes cinq milles en moins d'une heure avant de faire une halte pour faire boire les chevaux près d'un petit ruisseau coulant lentement dans l'herbe. Je surveillais nos ennemis en me demandant une fois de plus pourquoi ils se donnaient tant de mal pour garder leurs distances avec nous.

«Ce doit être parce que Morjin ne veut pas que je voie son visage, dis-je à Atara qui buvait de l'eau dans sa corne à petites gorgées.

— Peut-être», répondit-elle. Debout près d'elle au bord du cours d'eau, Maram, Liljana et Kane écoutaient ce qu'elle avait à dire. «Mais pense aussi que si c'est *réellement* Morjin, il doit connaître, ou deviner, notre mission. J'imagine que ça doit être difficile, extrêmement difficile pour lui de choisir entre nous permettre de le guider jusqu'au Maîtreya et nous tuer pendant qu'il en a l'occasion.

— Il a peu de chances d'y parvenir, répliquai-je. Et s'il s'approche trop, c'est nous qui le tuons.»

Cependant, le destin devait me donner tort sur ces deux points. Juste au moment où nous nous penchions pour remplir nos cornes d'eau glacée, je vis Bajorak, un peu plus bas au bord du ruisseau, ranger soudain sa corne et mettre ses mains en visière sur son front. Il scrutait l'est, à l'endroit où un tertre couvert d'herbe empêchait de voir le terrain plus plat derrière. Quelques instants plus tard, un cheval tacheté et un guerrier sarni franchirent la butte à toute vitesse et galopèrent droit vers nous. Je reconnus Ossop, l'un des éclaireurs que Bajorak avait envoyés surveiller notre flanc.

Nous remontâmes rapidement à cheval et Kane, Atara et moi nous approchâmes pour voir pourquoi Ossop revenait si vite. Karimah et l'une de ses Manslayers se retrouvèrent elles aussi devant Bajorak au moment où Ossop cria : «Ils arrivent, par l'est, à cinq milles derrière moi !»

Il arrêta son cheval et nous apprit en haletant qu'une nouvelle compagnie de quinze Chevaliers Rouges et vingt-cinq guerriers zayaks supplémentaires se dirigeaient rapidement vers nous.

Je me retournai pour essayer de les voir, mais je n'aperçus rien d'autre que la butte balayée par le vent parallèle à l'horizon à l'est. Au nord-ouest, les Chevaliers Rouges qui nous avaient suivis jusque-là, remontaient à cheval, de même que les vingt-cinq guerriers zayaks qui les accompagnaient.

«Cette fois, nous n'avons plus le choix ! m'exclamai-je en regardant l'ennemi. C'est trop tard pour les attaquer, il faut fuir !»

Je tendis le doigt vers deux longues bandes de roche rouge délimitant la première chaîne des Montagnes Blanches à cinq milles de là. S'il s'agissait réellement de la tranche des Oreilles d'Âne – ou des Écus Rouges –, Bajorak avait raison de dire qu'elles n'y ressemblaient pas beaucoup vues de là.

«Arrêtez !» cria Kashak à Bajorak. En dépit de son air sauvage, de ses féroces yeux bleus surplombés de sourcils blonds en broussaille, je ne distinguais pas grand-chose de vraiment cruel dans cet homme énorme. Mais il était tout à fait capable d'assumer les cruautés de la vie d'une manière professionnelle et presque désinvolte.

«Arrêtez, je vous dis ! Nous avons accepté d'escorter les *kradaks* jusqu'aux montagnes et nous l'avons fait. Si nous restons là, coincés entre deux armées et ces maudits rochers, nous serons massacrés avec eux. Abandonnons-les donc à leur sort.»

Suspendu à ce que Bajorak allait dire, mon cœur s'immobilisa longuement entre deux battements. Cependant, sans hésiter un instant, il répondit à Kashak : «On ne les abandonnera pas !

— Mais nous avons gagné notre or et notre contrat a été rempli.

— Non, l'esprit du contrat n'a pas été rempli !

— Moi, je dis que si.

— Tu dis que si ! Mais qui est le chef des Taruns, toi ou moi ?»

Bajorak ne quittait pas Kashak des yeux et son regard était si féroce, si furieux que ce dernier se détourna très vite.

«On n'a pas le temps !» cria Bajorak à Pirraj et à ses autres

guerriers. Il se mit à donner des ordres et à redéployer ses hommes pour couvrir notre flanc gauche pendant notre fuite. Puis, faisant claquer sa cravache près de l'oreille de son cheval, il hurla : «Partons !»

Sans jeter un coup d'œil à Kashak derrière lui, il lança sa monture en direction des deux rochers rouges à cinq milles de là. Kashak n'hésita qu'un instant pour me regarder de ses yeux bleus et mornes. Ce guerrier sarni avait choisi librement d'accompagner Bajorak, il pouvait librement choisir de partir. Mais il ne voulait pas abandonner son chef et ses amis à l'heure de la bataille. Sans rancune ni ressentiment, il me dit : «Ça finit toujours comme ça, n'est-ce pas ? J'espère que vous savez vous battre, Valari. Enfin, on verra bien.»

Et sur ces mots, il abattit sa cravache sur le flanc de son cheval et s'éloigna au galop pour rejoindre ceux de son clan.

Il ne nous fallut que quelques instants à mes amis et à moi pour lancer nos montures en avant et gagner de la vitesse sur le terrain accidenté. Karimah et ses douze Manslayers nous suivaient de près, comme un bouclier de chevaux bondissants et de femmes aux cheveux filasse. Et derrière elles, à un mille à peine, les Chevaliers Rouges chargeaient dans notre direction comme s'ils s'étaient enfin décidés à réduire la distance entre nous. Je les entendais souffler dans leurs cornes de guerre et sentais le martèlement des sabots de leurs chevaux dans l'herbe. Je sentais aussi les battements du cœur de l'homme qui était leur maître. Il poussait ses hommes en avant avec toute sa rancune et toute sa volonté de la même manière que me harcelait mon sang, animé d'une ardeur et d'une violence que j'avais appris à détester.

C'est ainsi que débuta notre fuite effrénée vers les montagnes. Je chevauchais à côté de Daj et d'Estrella, car je craignais qu'elle ne soit trop fatiguée pour supporter une telle poursuite. Mais elle maintenait son cheval à vive allure et rien n'indiquait qu'elle était sur le point de s'effondrer, épuisée, ou de tomber. Maître Juwain et Liljana la surveillaient eux aussi. Ils avaient l'habitude des campagnes maintenant, et même s'ils ne se battaient pas, ils montaient presque aussi bien que les Danladi sur notre gauche et les Manslayers derrière nous. En revanche, Maram peinait presque autant que son cheval en sueur. Je sentais en moi l'épuisement de son corps massif comme une fatigue absolument insupportable.

Je ne fus pas surpris de constater que les Chevaliers semblaient gagner du terrain. Cependant, ils n'en gagnaient pas beaucoup : cent mètres par mille parcouru environ. Et nous couvrions ces milles à toute vitesse dans le vent qui nous fouettait le visage et dans le

martèlement des sabots sur le sol. Un mille de prairie disparut derrière nous, puis deux et trois. Les rochers appelés Oreilles d'Âne devenaient de plus en plus grands. À cette courte distance, je voyais plus que leur tranche. Apparemment, les *Chants du Chemin* de maître Juwain disaient vrai, car ces rochers se présentaient comme de grands triangles de pierre allongés, dressés vers le ciel. Derrière eux, les chaînes des Montagnes Blanches formaient des sommets encore plus hauts, tendus vers les nuages. Entre elles coulait un ruisseau. Une paroi rocheuse longeait l'Oreille au nord, de notre côté, et de l'autre côté du ruisseau, une chaîne plus petite paraissait protéger l'accès à la seconde Oreille au sud. Entre les gros rochers, je vis que le sol était accidenté et parsemé d'énormes pierres, terrain très difficile à négocier pour un cheval à grande vitesse.

Après avoir étudié la configuration du site, Bajorak vit les avantages évidents qu'il présentait en matière de défense, mais en tira une conclusion différente de la mienne quant à la stratégie à adopter. Alors qu'il ne restait plus qu'un mille à parcourir pour atteindre ce passage dans la montagne, il revint vers moi et me cria par-dessus le martèlement des sabots et le halètement des chevaux : «Je vais mettre pied à terre avec mes guerriers et me placer derrière cette paroi !»

En disant cela, habitué depuis toujours à adapter ses gestes à l'allure et aux bonds de son cheval, il tendit un doigt stable en direction de la paroi rocheuse au nord»

«Nous cueillerons avec des flèches tous ceux qui essaieront de passer entre les Écus ! hurla-t-il. Ça vous donnera le temps de vous échapper dans le défilé du Kul Kavaakurk, si défilé il y a !» Tandis qu'Altaru fonçait, ses muscles puissants se contractant à un rythme régulier, j'observais le ruisseau dévalant entre les rochers rouges. Impossible de dire si cet espace étroit débouchait sur un défilé, car il était dissimulé par les gros rochers et les flancs incurvés et boisés de la montagne.

«Non, répondis-je à Bajorak, vous avez décidé de ne pas nous abandonner et nous ne vous abandonnerons pas !

— Ne soyez pas stupide ! répliqua-t-il. Pensez aux enfants ! Pensez à l'Être de Lumière !»

Même si à chaque cahot de notre course à travers la steppe mon esprit semblait se vider de toute réflexion, je pensais à la fois à Daj et à Estrella et à la nécessité de notre quête. Cependant, je n'avais ni le temps de discuter avec Bajorak ni le cœur de le décourager. Car j'étais sûr que si mes amis et moi fuyions dans la montagne avec les enfants, les guerriers de Bajorak seraient inévitablement écrasés et nous nous retrouverions coincés dans le défilé par Morjin et ses Chevaliers

Rouges.

«Voilà ce qu'on va faire ! lui expliquai-je en hurlant. Comme vous avez dit, vous vous placerez derrière la paroi rocheuse avec vos guerriers – tous, sauf Kashak et son escadron !»

Je lui criai rapidement le reste du plan de bataille que j'avais imaginé. Bajorak parut vouloir me disputer le commandement de l'action, mais après m'avoir regardé dans les yeux un bon moment, il détourna le regard et hocha la tête en disant : «D'accord.»

Nous poursuivîmes notre charge en direction des Oreilles d'Âne, passant au trot, puis à la marche rapide quand le sol se fit irrégulier et escarpé. Je me retournai et vis que les Chevaliers Rouges et les guerriers zayaks s'étaient arrêtés à environ un demi-mille derrière nous. De toute évidence, ils avaient compris qu'ils ne pourraient pas nous rattraper avant que nous soyons installés derrière la paroi rocheuse. Et de toute évidence, ils attendaient l'arrivée des nouvelles compagnies de Chevaliers Rouges et de Zayaks dont avait parlé Ossop.

Quand le sol devint trop mauvais pour les chevaux, nous mîmes pied à terre et guidâmes nos montures dans les bois de part et d'autre du ruisseau. La progression sur les rochers et les pentes couvertes d'arbustes était très difficile, mais la nécessité nous faisait avancer à une vitesse diabolique. Bajorak et vingt-trois de ses guerriers arrivèrent derrière la paroi rocheuse et se déployèrent le long de ce mur comme des archers derrière les remparts d'un château. Ils détestaient se battre à pied, à l'écart de leurs chevaux attachés derrière eux, mais impossible de faire autrement. J'emmenai le reste de nos forces – les Manslayers de Karimah, les sept guerriers de Kashak et mes amis – derrière la paroi plus petite qui bordait la seconde Oreille d'Âne au sud. Là, les arbres et les bosses du terrain dissimulaient nos mouvements à l'ennemi, du moins l'espérais-je.

Tandis que Kashak s'installait avec ses hommes derrière des arbres et que Karimah attendait à proximité avec ses Manslayers, je me retournai pour parler à mes compagnons et amis. Après avoir demandé à Liljana d'approcher, je lui murmurai : «Voilà ce qu'on va faire.»

Je mis mes mains en cornet autour de son oreille et elle hocha lentement la tête. Puis elle sortit sa gelstei bleue, une figurine en forme de baleine et posa le puissant cristal contre sa tempe. Soudain, avec un hoquet qui me transperça comme une lance plantée dans les poumons, elle fit une grimace et poussa un cri de douleur. Puis elle écarta brusquement la main de sa tête et l'ouvrit. La gelstei bleue brilla dans le soleil intense. Quand ses yeux s'éclaircirent, elle me regarda et déclara : «C'est fait.»

Là-dessus, je fis venir maître Juwain, Daj et Estrella. «Liljana et vous, dis-je à maître Juwain, emmènerez les enfants dans la montagne. Nous vous rejoindrons quand nous pourrons. Et si nous ne pouvons pas, c'est à vous qu'il reviendra de trouver l'école de la Confrérie et le Maîtreya.

— Non, s'écria Daj en posant sa main sur sa petite épée. Je veux rester ici et combattre avec vous !»

Estrella non plus n'appréciait pas la tournure que prenaient les événements. Elle vint près de moi, passa ses bras autour de ma taille et refusa de me lâcher.

«Là, allons, lui dis-je en écartant ses mains aussi gentiment que je le pus. Il faut que tu ailles avec maître Juwain. Tout le plan en dépend.»

Elle secoua les boucles sombres devant ses yeux et leva la tête vers moi. Le soleil éclatant de midi se reflétait sur ses joues, son visage à l'ossature fine et sur son nez légèrement de travers qui avait dû être cassé dans le passé. Elle me sourit et je sentis toute sa confiance à mon égard se déverser en moi comme un fleuve de lumière. Je lui promis d'aller très vite les rejoindre, elle et Daj, dans les montagnes. Puis je la soulevai pour lui donner un baiser d'adieu.

«Karimah !» appelai-je en faisant signe à la robuste femme de venir près de nous. En dépit de sa corpulence, elle arriva en courant, son arc bandé à la main. «Accepteriez-vous de charger deux de vos guerrières d'escorter maître Juwain et les enfants sur quelques milles jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit sûr dans la montagne ?

— Bien sûr, lord Valashu, dit-elle en tirant sur son menton carré et en me regardant. Mais pas plus de deux. On ne va pas tarder à avoir besoin de toutes mes autres sœurs.»

Elle se retourna pour choisir deux de ses compagnes Manslayers. Je dis rapidement au revoir à maître Juwain, Liljana et Daj, et Maram, Atara et Kane firent de même. Puis je regardai une jeune lionne nommée Surya commencer à remonter le long du ruisseau entre les Oreilles d'Âne. Tenant leur cheval par les rênes, mes amis s'empressèrent de la suivre, imités par une autre Manslayer dont je ne connaissais pas le nom.

Quelques instants plus tard, ils disparurent derrière un gros bloc de grès arrondi et nous les perdîmes de vue. Je me retournai alors vers le Wendrush pour achever nos préparatifs de bataille.

4

Alors que retentissaient dans la prairie des cornes de bataille que nous ne voyions pas encore, je réunis tout le monde autour de moi. Karimah et Atara se serrèrent entre Maram et Kane avec Kashak et deux guerriers danladi. «Les Zayaks sont au nombre de cinquante, leur dis-je. Morjin va en envoyer au moins trois douzaines le long de la paroi rocheuse pour attaquer les hommes de Bajorak et les clouer sur place avec leurs flèches. Et il prendra les autres Zayaks et ses quarante Chevaliers Rouges pour remonter le cours d'eau.»

À ce moment-là, je montrai du doigt l'eau qui coulait entre la paroi de Bajorak et celle derrière laquelle nous nous cachions. «Il va essayer de contourner le flanc de Bajorak pour le surprendre par-derrière. Mais nous le recevrons ici avec nos épées et nos flèches.»

Sur ces mots, je dégainai Alkaladur et devant son éclat les hommes de Kashak et nombre de Manslayers ouvrirent grand la bouche, car ils n'avaient jamais vu une épée comme celle-là.

Jouant avec la corde tendue de son arc, Kashak me demanda : «Comment savez-vous que c'est ce que va faire Morjin ?»

Pointant le doigt derrière nous, à l'endroit où les Oreilles d'Âne s'élevaient au-dessus de ce que j'imaginais être le chemin menant au Kul Kavaakurk, je répondis : «Morjin ne peut pas aller dans la montagne tant qu'il n'aura pas délogé Bajorak derrière la paroi.

— Dans ce cas, il pourrait décider de ne pas aller dans la montagne. Ou encore d'assiéger notre position.

— Non, il aura peur que mes compagnons et moi lui échappions, expliquai-je. C'est pour ça qu'il attaquera, et vite, en dépit des pertes.»

Les sourcils broussailleux de Kashak se froncèrent et il me jeta un regard soupçonneux. «Vous semblez en connaître un rayon sur ce salaud de Crucifieur.

— Plus que je ne voudrais», dis-je en surveillant le feu qui couvait à l'intérieur de mon épée.

Il jeta un coup d'œil au terrain rocheux et escarpé sur lequel chargeraient les hommes de Morjin s'ils venaient de ce côté et s'étonna : «Pourquoi avez-vous demandé à Bajorak que nous restions avec vous, mon escadron et moi, alors que j'avais suggéré de vous

abandonner ?

— Précisément parce que vous aviez suggéré ça, répondis-je en souriant. Maintenant que vous avez décidé de rester, vous vous battez comme un lion pour prouver votre courage.»

Effrayé et impressionné, Kashak écarquilla les yeux et fit un signe conjuratoire avec son doigt. Il me regardait comme s'il craignait que je puisse lire dans son esprit.

«Je me battraï comme une troupe de lions !» s'exclama-t-il en brandissant son arc.

Je lui souris de nouveau et nous nous serrâmes la main comme des frères. Soit on croit en l'homme, soit on ne croit pas en lui.

Une corne retentit, mais le son était assourdi par les buttes du terrain qui nous séparaient de la steppe. Les deux forces ennemies devaient se retrouver sur la pente herbeuse au pied des parois rocheuses et se préparer à attaquer.

«Il faudrait voir comment ils se déploient», dit Kashak. Il désigna les rochers au-dessus de nous. «On pourrait monter là-haut en douce pour voir si vous avez raison.»

J'acquiesçai d'un signe de tête. Laissant ses hommes derrière nous en compagnie de Kane, d'Atara, de Maram et des Manslayers, Kashak et moi escaladâmes les rochers qui couraient devant la deuxième Oreille d'Âne. En arrivant près du sommet, nous nous mîmes à plat ventre pour parcourir les derniers mètres en rampant sur le sol comme des serpents. Un goût de terre dans la bouche, je jetai un coup d'œil au-dessus d'un rocher et Kashak en fit autant. Et voici ce que nous vîmes :

Au loin sur la steppe, à un quart de mille de là, environ quarante guerriers zayaks formaient une longue ligne au pied de la paroi de rochers à gauche, à l'endroit où s'étaient placés Bajorak et ses Danladi. Leur lourd arc à double courbure à la main, ils se préparaient à charger et à livrer une bataille d'archers. Les dix Zayaks restants avaient mis pied à terre et s'étaient rassemblés le long du cours d'eau avec quarante Chevaliers Rouges qui combattraient également à pied. Je cherchai le chef parmi ces Chevaliers recouverts de leur armure faite de mailles et de plaques carmin, mais je ne réussis pas à le distinguer.

«Ça se passe comme vous l'aviez dit ! me murmura Kashak. C'est comme si vous pouviez lire dans l'esprit de Morjin !»

Non pensai-je, *je n'ai pas ce don*. Mais Liljana, si. À ma demande, elle avait utilisé sa gelstei bleue une dernière fois, apparemment pour

découvrir les secrets de l'esprit de Morjin – et ses intentions pour la bataille qui s'annonçait. Et dans ce duel de pensées invisible, avec une volonté de fer et une grande habileté, elle lui avait laissé voir *nos* intentions : la fuite de notre compagnie dans la montagne avec les Manslayers comme escorte. Mais elle n'avait pas laissé Morjin voir que Kane, Maram, Atara et moi resterions embusqués à l'arrière avec les hommes de Kashak et le reste des Manslayers – en tout cas, c'est ce que j'espérais. C'était une ruse qui marcherait peut-être une fois, mais une fois seulement.

C'est alors que l'un des Chevaliers Rouges au-dessous de nous leva son bras et qu'une autre corne fit retentir un son à vous glacer le sang. Les quarante Zayaks à cheval se mirent à charger en direction de Bajorak et de ses guerriers. Et les Chevaliers Rouges, armés d'une masse ou d'une épée, commencèrent à avancer à vive allure entre les deux parois rocheuses.

«Ils arrivent !» chuchota Kashak.

Je restai pétrifié sur le sol, agrippant d'une main le rocher et de l'autre mon épée. Le monde entier parut se rétrécir jusqu'au moment où je ne vis plus ni la montagne, ni le ciel, ni les rochers courant à la lisière de la prairie d'un vert grisâtre. Je n'avais d'yeux que pour un seul homme : celui qui était à la tête des Chevaliers Rouges qui remontaient le cours d'eau entre les deux parois. Sur son surcot jaune brillait un gros dragon rouge. Sentant l'ardeur du soleil réchauffer mon épée et allumer en moi une fureur incontrôlable, je compris que cet homme était Morjin.

«Lord Valashu, ils arrivent !» murmura Kashak d'un ton plus insistant.

Il tira sur ma cape et je hochai la tête. Nous redescendîmes précipitamment la pente en rampant sur une dizaine de mètres avant de nous relever en position accroupie, puis de partir en courant rejoindre nos compagnons.

Il y avait trop peu d'arbres à cet endroit pour abriter tous les Sarni. Les guerriers de Kashak grommelèrent quand on leur ordonna de se cacher derrière eux et les Manslayers de Karimah faillirent se rebeller quand on leur demanda de s'allonger derrière des buissons de framboisiers. Je restai avec Kane, Maram et Atara derrière un rocher de la taille d'un chariot en attendant que l'ennemi fasse son apparition plus bas, au détour du ruisseau.

«Oh, Seigneur !» soupira Maram à mon intention. Il mit le doigt sur le tranchant de son épée dégainée : une kalama comme celle que Kane venait de porter à ses lèvres pour lui murmurer des paroles cruelles avant d'embrasser son acier étincelant. «Ce Kashak avait

raison, pas vrai ? Apparemment, ça finit toujours comme ça.»

Je jetai un coup d'œil sur ma gauche, de l'autre côté du ruisseau, vers les rochers où Bajorak attendait avec ses guerriers. Le terrain en courbe masquait la majeure partie de sa petite troupe, mais je savais qu'ils se tenaient prêts, car j'apercevais trois des Danladi qui se trouvaient le plus près de nous. Ils avaient tiré la corde de leur arc vers l'arrière et visaient de leurs flèches les Zayaks qui étaient sur le point d'escalader la colline pour les attaquer.

«Pourquoi, Val, pourquoi ? murmura Maram. Je devrais être assis au bord d'un cours d'eau dans les Montagnes du Levant et m'apprêter à manger un pique-nique préparé par ma bien-aimée. Regarde cette belle journée ! Ah, pourquoi, pourquoi, mais pourquoi ai-je accepté de quitter Mesh ?

— Chut ! chuchota Kane, furieux. Vous allez trahir notre présence !»

Je souris tristement, car Maram avait raison sur une chose : c'était une belle journée. Dans les collines derrière nous, les oiseaux chantaient. Le soleil baignait d'une lumière éclatante les rochers rougeâtres et les feuilles vert argent des peupliers. Au-dessous de nous, des deux côtés du ruisseau et sur les pentes rocheuses poussaient des millions de petites fleurs blanches. Atara les appelait «Souffles de la Vierge». Une douce brise agitait leurs pétales délicats qui scintillaient sous le soleil. Je me dis soudain que je devrais être en train d'en cueillir un bouquet pour Atara au lieu de serrer dans ma main une longue épée sur laquelle se formaient des fleurs de feu rouge orangé.

Nous entendîmes les ennemis avant de les voir, car ils faisaient beaucoup de bruit en remontant le ruisseau : des bottes heurtaient des cailloux, des grognements et des halètements se répandaient dans l'air tiède, des anneaux de cottes de mailles emboîtés les uns dans les autres cliquetaient et grinçaient sur les plaques d'acier qui couvraient leurs épaules, leurs avant-bras et leur torse. On entendait aussi vibrer les cordes des arcs, car les guerriers de Bajorak sur leur barre rocheuse faisaient pleuvoir leurs flèches sur eux. Des pointes en acier se brisaient sur les armures et les boucliers avec un bruit métallique terrifiant. Certaines d'entre elles devaient avoir atteint la chair dessous, car au pied des imposantes Oreilles d'Âne l'air résonnait des cris encore plus terrifiants d'hommes abattus ou mourants. Je me demandai si les hommes de Bajorak se concentraient sur les Chevaliers Rouges ou sur les guerriers zayaks plus vulnérables dans leur mince armure de cuir. Et soudain, nos ennemis débouchèrent dans la courbe du ruisseau et chargèrent droit vers nous sur les pentes couvertes de

fleurs.

Quand ils nous virent, c'était trop tard. J'attendis qu'ils soient assez près pour sentir leur sueur âcre, puis je hurlai : «À l'attaque !»

Les hommes de Kashak sortirent de derrière les arbres au moment même où les Manslayers de Karimah levaient leurs arcs au-dessus des buissons de framboisiers. Avec Atara, elles étaient au nombre de vingt et elles lâchèrent leurs flèches presque en même temps. À cette courte distance, la première volée tua une douzaine de guerriers parmi les Chevaliers Rouges et les Zayaks. Quelques flèches rebondirent sur les armures carmin, mais nombre d'entre elles atteignirent leur cible et se plantèrent dans la gorge ou dans le torse des Zayaks, ou même directement dans le visage vulnérable des Chevaliers Rouges. Je criai aux hommes de Kashak de rester à couvert sous les arbres, mais cette fois-ci, ils ne m'écoutèrent pas. Ces guerriers sarni habitués à se battre dans la steppe trouvaient honteux de se cacher derrière des arbres. À la deuxième volée, nos ennemis étaient mieux préparés ; les chevaliers se protégèrent le visage avec leur bouclier et les combattants zayaks décochèrent leurs flèches sur nous. Je poussai un grognement de douleur quand l'une d'elles, longue et empênée, vint frapper mon épaule sans réussir toutefois à transpercer ma solide armure de Godhra. Il n'y eut pas de troisième volée. Nos deux petites forces étaient si proches l'une de l'autre que le chef ennemi cria à ses hommes de réduire cette distance et de charger pour combattre corps à corps.

J'eus un frisson dans le dos en reconnaissant la voix de Morjin. C'était une voix forte, à la tonalité presque musicale, et elle vibrait avec assurance et autorité. Avec malveillance et vanité aussi, et une soif de cruauté qui me provoquait des brûlures d'estomac et me tordait le ventre de douleur. Les traits aussi étaient ceux de Morjin. Cependant, ce n'était pas le visage vieilli, hagard, aux yeux injectés de sang et à la peau grisâtre et flasque que je connaissais et qui était véritablement le sien, mais plutôt celui de sa jeunesse. Il était beau et agréable à regarder. Ses yeux dorés et limpides luisaient comme des pièces de monnaie nouvellement frappées. Ses cheveux épais, de la même couleur que ceux d'Atara, dépassaient de son heaume carmin. Bien que d'une corpulence moyenne, il se déplaçait avec une puissance que je sentais rayonner à trente mètres de lui. En réalité, il émanait de lui toute l'énergie et toute la cruauté d'un dragon.

Était-il possible, me demandai-je, qu'il ait retrouvé le pouvoir de me tromper avec les illusions qu'il envoyait aux autres hommes ? Ou bien avait-il trouvé dans la Pierre de Lumière une manière de se régénérer ? Il y avait quelque chose de bizarre en lui, dans sa manière de bouger et de scruter les pentes couvertes de fleurs devant lui. Il

paraissait percevoir les rochers, les arbres et les hommes debout à côté d'eux à la fois de près et de loin, comme un ange de la mort éternellement vigilant. Son regard croisa le mien et me transperça de sa haine. Les flammes de son être se tordaient dans des tons garance, bruns et incarnats mêlés à d'autres couleurs que je ne voyais pas bien. Le violent malaise que je ressentais me disait que ce devait être Morjin.

Sans prévenir, Atara lui décocha une flèche. Mais il bougea la tête au même moment et le trait passa en sifflant à côté de lui sans dommages. Il tendit alors son doigt vers elle. Le souffle coupé, Atara s'effondra contre le rocher. Je sentis sa seconde vue la quitter. Furieuse de se retrouver complètement aveugle et impuissante, elle agita son arc en direction de Morjin.

«Tuez cette sorcière !» cria-t-il à ses hommes. Puis, me désignant du doigt : «Tuez le Valari !

— Morjin ! hurlai-je en réponse, soyez maudit !»

Je me précipitai vers lui au moment même où il chargeait dans ma direction. Mais les Chevaliers Rouges qui étaient encore debout près de lui ne voulurent pas le laisser affronter directement la fureur de mon épée et quelques-uns d'entre eux se massèrent devant lui pour le protéger. J'abattis le premier en lui tranchant le cou. Le sang m'éclaboussa le visage et la douleur de l'homme que je venais de tuer me fit pousser un cri. Je n'étais que vaguement conscient des autres combats qui faisaient rage autour de moi alors que les guerriers de Kashak et les Manslayers dévalaient la pente avec leurs sabres étincelants pour aller à la rencontre des Chevaliers Rouges et des Zayaks. Une partie de moi voyait l'acier mordre dans les chairs et des pluies rouge vif arrosant les fleurs blanches à nos pieds. J'entendais les flèches siffler sur les rochers au-dessus de nous, des jurons et des cris et je savais que les hommes de Bajorak se battaient avec férocité contre les Zayaks à cheval. Mais je n'avais d'yeux que pour Morjin. Faisant voler en éclats le bouclier d'un chevalier d'une violente poussée, je me frayai un chemin vers lui. J'étais conscient de Maram à ma gauche et de Kane à ma droite qui plantaient leur épée dans les Chevaliers Rouges agglutinés devant leur seigneur pour le défendre. Le monde disparut dans une brume d'un rouge éclatant. Je tuai un autre de ses défenseurs et, brusquement, Morjin se retrouva devant moi sans protection.

«Mère ! m'écriai-je. Père ! Asaru !»

Je levai mon épée d'argent étincelante et dégoulinante de sang. Et c'est alors que l'un des guerriers de Kashak – à moins qu'il ne s'agisse d'une Manslayer – faillit me priver de ma vengeance. Un arc claqua et

une flèche vola. Mais comme précédemment avec Atara, Morjin sortit de sa trajectoire au moment même où le trait était décoché dans sa direction. Comme moi, il devait avoir une sorte sixième sens lui permettant de deviner quand les autres s'apprêtaient à lui asséner un coup fatal. Nous étions frères par le sang, me disais-je, liés l'un à l'autre par la violente brûlure du kirax autant que par la haine implacable que nourrissait notre âme.

«Morjin !

— Elahad !»

Je fis tourner mon épée dans sa direction, mais il para le coup avec une force incroyable. L'acier résonna contre le silustria et je sentis une puissance terrible courir le long de ma lame, passer dans mon bras et ma poitrine et manquer de faire voler en éclats mon squelette. Nous nous heurtâmes une fois, deux fois, trois fois, nous jetant l'un sur l'autre avant de nous écarter d'un bond. Grognant et soufflant, Maram se battait sur mon flanc gauche et tentait de tuer le chevalier devant lui. À ma droite, l'épée de Kane frappait avec une rage folle de taillader et de détruire. Son envie de tuer Morjin était aussi forte que la mienne. Mais le destin est le destin, et ce fut moi qui me précipitai pour abattre le dragon.

MORJIIIN !

Je tentai d'enfoncer la pointe brillante d'Alkaladur dans son cou, mais cette fois encore, il para le coup, puis faillit me couper la tête. Il abattait sans relâche son épée sur moi avec une adresse que je n'avais vue chez personne à part Kane. L'éclat de nos lames m'aveuglait presque et le fracas de l'acier résonnait sous mon crâne. Ce Morjin n'était pas le même que celui avec lequel je m'étais battu à Argattha. Dans la fureur de ses coups et de ses bottes, il se montrait imprudent, comme s'il s'ordonnait de m'étriper, mais se souciait peu de son propre corps. Cela le rendait beaucoup plus redoutable. Par deux fois, il fut à deux doigts de me transpercer. Alors que son épée me frôlait une fois de plus, son mépris pour moi éclata. Cependant, sa haine avait quelque chose d'étrange. Elle n'était pas immédiate comme le souffle d'une forge ou comme la mienne à son égard. Elle faisait plutôt penser aux rayons du soleil vus à travers un verre fumé. Ce qui ne l'empêchait pas d'être assez violente pour me tuer si je lui en laissais l'occasion.

«Regardez le Valari ! cria quelqu'un par-dessus le tumulte de la bataille. Son épée ! Elle flambe !»

Des flammes rouges et bleues couraient le long de ma lame étincelante et, plus je l'agitais, plus elles devenaient chaudes et brillantes. L'éclat intense de mon épée éblouit Morjin. Comme de

l'acier en fusion, la peur se répandit dans son regard et je sus alors que j'avais en moi la capacité de le tuer. Et il le sut aussi. Avec une audace née du désespoir, serrant son épée dans une main, il m'allongea brusquement une botte rapide, basse et profonde. Je fis un léger mouvement de côté et sentis la lame frotter contre l'armure qui protégeait mon ventre. Alors, comme un éclair, j'abattis Alkaladur sur son coude. Traversant complètement l'acier, le muscle et l'os, le silustria lui trancha le bras. La chaleur infernale brûla la chair : j'entendis le sang grésiller et sentis l'odeur des veines cautérisées. À ce moment-là, il me hurla un juron et saisit sa dague avec la main qu'il lui restait.

Quelqu'un cria : «Lord Morjin est blessé ! À lui ! À lui ! Tuez le Valari !»

Je relevai mon épée pour dépêcher Morjin au cœur de quelque étoile distante où il brûlerait à jamais. Mais à ce moment-là, l'un des Zayaks décocha une flèche dans ma direction. Je reculai la tête à l'instant même où elle allait me traverser le visage et me retrouvai dans la trajectoire d'une autre flèche lancée par un autre Zayak. Cette seconde flèche vint heurter ma tempe, trop en biais pour pénétrer ma cotte de mailles, mais avec suffisamment de force pour m'assommer. Une lumière blanche violente éclata dans mes yeux et le monde autour de moi devint flou. Je sentais Kane à ma droite et Maram à côté de moi agiter furieusement leur épée pour me protéger des masses et des lames des Chevaliers Rouges les plus proches. Quand ma vue s'éclaircit de nouveau, je vis Morjin entouré d'autres chevaliers qui lui bandaient le bras avec des lanières de cuir brut pour l'empêcher de saigner à mort et l'emportaient au bas du cours d'eau, à l'écart de la bataille.

«Morjin ! hurlai-je. Soyez maudit ! Vous ne m'échapperez pas !»

Avec mes amis, je taillai en pièces et transperçai le mur de chevaliers devant nous. De part et d'autre du ruisseau, les Manslayers et les Danladi se jetaient sur les Chevaliers Rouges et les Zayaks. Les flèches grésillaient et les sabres étincelaient. Comme promis, Kashak se battait comme une troupe de lions. Dans ce corps à corps avec les Chevaliers Rouges, comme pour les autres Sarni, son épée plus mince et son armure plus légère constituaient un désavantage qu'il compensait par une férocité et une force rares. Dominant de sa taille les Chevaliers Rouges, il les injurait tout en tranchant avec son sabre gorges et poignets avec une sauvagerie qui frappait les ennemis d'horreur. Il se jeta sur l'un d'eux et, utilisant son gros poing comme un bélier, il l'enfonça dans le visage de l'homme avec un craquement sinistre qui couvrit le fracas de la bataille. J'entendais aussi Kane qui grognait et jurait à ma droite tandis qu'un hurlement de rage montait

en moi. Bouillonnant d'une colère noire et silencieuse, je criai à Morjin le serment de ne jamais le laisser s'échapper.

Et alors que ses paladins l'emportaient le long des berges rocheuses du cours d'eau, loin de la butte devant les Oreilles d'Âne, il me répondit en vociférant : «C'est vous qui ne m'échapperez pas, Elahad ! Et tous les Valari ! Il est presque libre ! Le Baaloch est presque libre ! Et quand il arpentera de nouveau la terre, nous crucifions tous ceux de votre espèce, jusqu'à la dernière femme et au dernier enfant !»

L'image de ma mère et de ma grand-mère clouées sur une planche était gravée au fond de ma mémoire. D'un brusque coup d'épée, j'abattis soudain l'un des Chevaliers Rouges devant moi, puis un autre. Mes amis se jetèrent sur ces défenseurs de Morjin, imités par les Manslayers et les Danladi de Kashak. Nous en avions tué plus de vingt dont les corps ensanglantés écrasaient les fleurs blanches près du ruisseau et en rougissaient Peau. Mais ils avaient encore l'avantage du nombre, car eux aussi avaient massacré beaucoup trop de nos hommes. Pourtant, c'était nous qui les repoussions toujours plus bas le long du cours d'eau, à coups de sabre et de nos longues épées, sur le sol accidenté loin du passage entre les deux parois rocheuses. À travers les trouées mouvantes dans la foule des hommes devant moi, je vis quatre Chevaliers Rouges emporter Morjin vers une courbe du ruisseau où les ennemis avaient laissé leurs chevaux. Sur notre gauche, les Zayaks qui avaient attaqué Bajorak le long de la barre de rochers battaient en retraite et s'éloignaient au galop dans la steppe. Je compris que Morjin ne tarderait pas à enfourcher son cheval pour les rejoindre.

«Morjin ! criai-je de nouveau. Morjin !»

Impossible d'aller jusqu'à lui. Les épées étincelaient devant moi comme une barrière d'acier. Frustré, je hurlai de rage. Atara qui errait, aveugle, sur le champ de bataille en cherchant son chemin à tâtons sur les rochers et les cadavres avec le bout de son arc inutile, se rapprocha de moi, attirée peut-être par le son de ma voix. Elle brandissait son sabre inutilisé dans sa main et je savais qu'elle se battrait jusqu'à la mort pour me protéger. Deux des Chevaliers Rouges, pareils à des chacals, foncèrent sur elle pour profiter de sa cécité. Mais je fus encore plus rapide. Traversant le heaume du premier, je le fendis en deux avant de transpercer le second d'un coup dans la poitrine. Il mourut en brûlant de désir de serrer ses mains autour de la gorge d'Atara et d'entraîner cette femme sans défense avec lui dans les ténèbres.

C'est alors que je devins fou. Je me jetai sur les Chevaliers Rouges et les guerriers zayaks qui se retiraient lentement sur le terrain vallonné descendant jusqu'à la prairie du Wendrush. Jurant, grinçant

des dents et hurlant comme un loup, je frappai encore et encore bras, ventres, gorges et visages avec ma terrifiante épée. L'acier crissait et de terribles cris fendaient l'air. Taillés en pièces et décapités, les hommes s'effondraient devant moi. Les vivants se mirent à détaier par petits groupes. L'un des chevaliers lâcha son épée et demanda grâce, mais dans ma rage meurtrière, je n'entendis pas ses paroles et ne vis pas la capitulation dans ses yeux. Je l'abattis sans pitié, puis un autre et un autre encore. Et tout à coup, il ne resta plus d'ennemis debout autour de moi. Il n'y avait plus que Kashak, Maram et Kane éclaboussés de sang qui essayaient de reprendre leur souffle. Les quelques guerriers de Kashak qui n'étaient pas morts se rassemblèrent derrière nous avec Atara et les Manslayers restantes.

«Ils s'échappent ! me hurla Kane en pointant son épée ensanglantée vers la steppe. Morjin s'échappe... une fois de plus !»

Je vis alors que les quatre paladins de Morjin, regroupés autour de leur seigneur, s'éloignaient des montagnes au galop sur l'herbe ondoyante. Ils étaient déjà loin dans le Wendrush, en direction de l'est. Les Chevaliers Rouges et les quelques Zayaks qui avaient survécu au massacre avaient enfourché leurs chevaux et s'étaient lancés à leur suite, bientôt imités par les Zayaks qui avaient attaqué Bajorak.

«Il ne s'échappera pas ! criai-je. Poursuivons-le !»

Cependant, nos chevaux n'étaient pas à portée de main. Descendant en courant de ses rochers, Bajorak vint nous rejoindre. «J'ai perdu six de mes hommes, Kashak quatre et les Manslayers six, dit-il. Nous ne sommes plus que trente maintenant.»

Il m'expliqua alors que nous avions tué environ trente Chevaliers Rouges et tous les Zayaks qui avaient remonté le cours d'eau avec Morjin sauf deux. Avec les Zayaks que les hommes de Bajorak avaient abattus avec leurs flèches, nous avons éliminé plus de cinquante ennemis.

«Mais ils sont toujours plus nombreux que nous, dit Bajorak. Et si nous les poursuivons, il n'y aura pas d'effet de surprise.

— Je m'en fiche !

— Morjin est loin, maintenant !

— Plus on attend, plus il sera loin !

— Il y a peut-être d'autres compagnies, d'autres Chevaliers Rouges et d'autres Zayaks, répliqua Bajorak. Nous avons gagné. Morjin ne survivra peut-être pas à la blessure que vous lui avez infligée. Vous êtes libre de reprendre votre quête.

— Je m'en fiche, criai-je de nouveau en brandissant mon épée

flamboyante vers l'est. Notre ennemi est là-bas !»

Bajorak secoua lentement la tête. «Je ne le poursuivrai pas. Et mes guerriers non plus.

— C'est *Morjin* ! hurlai-je de rage. Il survivra et recommencera à tuer et à crucifier !»

Le feu qui tourbillonnait autour de mon épée devenait si chaud que Bajorak s'écarta de moi et que Kashak en fit autant. Mais Kane, le regard empreint d'une folie meurtrière, tendit le doigt en direction de Morjin qui s'éloignait de nous à toute vitesse et rugit : «Non, ce salaud ne survivra pas ! Tuez-le, Val ! Vous savez comment il faut faire !»

Mes yeux croisèrent ceux de Kane : nous marchions tous les deux dans un paysage en flammes. Et pourtant, en dépit du feu et de la chaleur épouvantable, c'était un paysage sombre, noir et affreux comme de la viande carbonisée.

«Tuez-le ! s'écria Kane en montrant Morjin. Il est affaibli ! C'est l'occasion où jamais !»

Alors que je fixais la silhouette de Morjin qui s'amenuisait, dans mes mains mon épée flamboyait de plus en plus. Le feu m'enflammait le visage et entretenait en moi un violent brasier. J'avais là une autre épée, plus belle et plus terrible encore. C'était un véritable éclair, toute la fureur et toute l'incandescence des étoiles. C'est avec elle que j'avais tué Ravik Kirriland. Je savais qu'il me suffisait de frapper avec cette épée de feu et de lumière pour abattre Morjin sur-le-champ.

«Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le !»

Père ! criai-je silencieusement. *Mère ! Nona ! Asaru !*

«Non, Val !» me supplia Atara en trébuchant sur le sol inégal. Elle trouva son chemin jusqu'à moi et posa sa main sur mon épaule. «Pas de cette manière !

— Faites-le !» rugit Kane.

Pouvais-je vraiment tuer Morjin avec la *valarda*, avec ma seule volonté ? Pouvais-je dire à la foudre où frapper ?

«Il s'échappe, bon sang ! Vous le laissez s'échapper !»

Non murmurait une voix en moi. *Non, non, non.*

«Tuez-le, tout de suite !

— Non, je ne le tuerai pas ! répondis-je à Kane en hurlant.

— Il a crucifié votre propre mère !»

MORJIIIIIN !

Fou de douleur, je lançai ce nom de toutes mes forces, comme une gerbe enflammée. Ma haine pour Morjin avait atteint un tel degré que je n'arrivais plus à la maîtriser, que je ne voulais plus la maîtriser. Peut-on empêcher une tornade de souffler ? Non, c'est impossible. C'est ainsi que l'éclair finit par jaillir hors de mon corps. Je sentis toute ma rage meurtrière fuser droit sur la petite silhouette de Morjin qui s'éloignait en galopant dans la prairie. Mais c'était trop tard. L'épée du courroux le frappa et l'assomma, mais ne le tua pas. Et je le regardai, impuissant, s'échapper vers le bord incurvé du monde.

«Il est trop loin ! hurla Kane. Vous avez attendu trop longtemps !»

Je baissai la tête, honteux d'avoir échoué à tuer Morjin, et plus honteux encore d'avoir failli le faire en souillant mon don sacré.

«Qu'il soit maudit !» cria Kane.

J'abaissai mon épée et contemplai ses flammes qui s'éteignaient lentement. Puis avec un bruit métallique de silustria et d'acier, je la rangeai dans son fourreau.

Me tournant alors vers Kane, je lui dis : «Je ne veux pas utiliser la *valarda* pour tuer si je peux l'éviter.»

Il me fixa un moment qui me parut durer plus longtemps que la rotation de la Terre dans la nuit. Son regard était terrible à soutenir. Finalement, il me cria : «Vous ne *voulez* pas ? Alors c'est vous qui êtes maudit !»

Il observa la silhouette rouge de Morjin qui s'évanouissait dans le néant de l'horizon miroitant. Puis il leva les mains vers le ciel et s'éloigna d'un air digne le long du ruisseau où les morts gisaient comme un tapis menant à un royaume que nul n'avait envie d'arpenter.

Ni Bajorak, ni Kashak, ni même Karimah, ne comprirent ce qui s'était passé entre nous, car ils ignoraient presque tout de la nature de mon don. Cependant, ils se rendaient compte qu'ils avaient assisté à quelque chose d'extraordinaire. Kashak regardait fixement Alkaladur avec sa poignée en jade noir et son pommeau en diamant. «Votre épée – elle brûlait ! dit-il. Mais elle n'a pas brûlé ! Comment est-ce possible ?»

Il fit un signe conjuratoire avec son doigt tandis que Bajorak, qui me dévisageait lui aussi, ajoutait : «Votre visage, Valari ! Il est brûlé !»

Je portai ma main à mon front. Il était chaud et douloureux, comme si j'étais consumé par la fièvre. Karimah me dit que j'étais rouge comme une tomate, comme si j'avais été attaché toute la journée sous le soleil ardent de l'été. Elle sortit une pochette en cuir

contenant un onguent que les Sarni au teint clair utilisaient pour éviter les coups de soleil. Atara le lui prit des mains, plongea ses doigts dedans et frotta ma joue avec la pommade à l'odeur âcre pour la faire pénétrer. Son contact sur ma peau abîmée me parut doux et frais.

«Viens, lui dis-je en m'écartant. Il y a de vrais blessés qui ont besoin de soins.»

Il en était ainsi pour toutes les batailles. Les hommes de Bajorak avaient des blessures de flèche au visage, aux jambes et en d'autres endroits du corps, et les guerriers de Kashak et les Manslayers avaient reçu des coups d'épée qu'il fallait panser. Mais ces durs combattants sarni étaient déjà occupés à bander leurs plaies. En réalité, à part contempler les corps des morts, il n'y avait pas grand-chose à faire pour mes amis et moi.

Désignant les hommes taillés en pièces gisant sur les jolies fleurs blanches qu'on appelle Souffles de la Vierge, je dis : «Il faut les enterrer.

— Les nôtres, oui, répondit Bajorak. Nous emporterons dans la steppe les Manslayers, nos guerriers et même les Zayaks pour les enterrer selon nos rites. Mais pour les hommes de Morjin, ils peuvent bien pourrir ici dans leur armure.

— Dans ce cas, décidai-je en jetant un regard à Maram, c'est nous qui leur creuserons des tombes ici.»

Maram, épuisé et ensanglanté par la bataille, me regarda comme si j'étais devenu complètement fou.

Quant à Bajorak, il me fit remarquer : «Non, le sol est trop rocailleux ici pour creuser. Et puis, on n'a pas le temps. Vous devez vous dépêcher de rejoindre vos amis.»

Il tendit le doigt vers l'endroit où le cours d'eau disparaissait entre les deux imposantes Oreilles d'Âne. «Partez pendant que vous le pouvez. Dix de mes guerriers sont morts pour que vous puissiez aller où vous devez aller. Rendez hommage à leur sacrifice, seigneur.

— Et vous ?»

Bajorak désigna d'un signe de tête Kashak, puis ses guerriers qui gardaient encore la barrière rocheuse au-dessus de nous avec leurs arcs et leurs flèches. «Nous resterons ici au cas où Morjin reviendrait. Mais je ne crois pas qu'il reviendra.»

Je levai le regard en amont du ruisseau vers les nombreux Chevaliers Rouges que nous avions tués. Ils demeureraient là, sans sépulture, à pourrir au soleil. C'était cela la guerre, pensai-je. Je

fermai les yeux et courbai la tête.

«Partez, me répéta Bajorak en appuyant sa main sur ma poitrine.

— D'accord, répondis-je en le regardant. Peut-être nous reverrons-nous un jour, dans de meilleures circonstances et dans un meilleur endroit.

— Je n'en doute pas, assura-t-il en serrant ma main dans la sienne. Adieu, donc, Valari.

— Adieu, Sarni.»

Là-dessus, passant mon bras autour des épaules d'Atara, je me tournai vers la montagne. Quelque part dans l'amas rocheux qui s'étendait à l'ouest, maître Juwain et Liljana nous attendaient avec les enfants. Et, espérais-je, Kane aussi.

5

Nous récupérâmes nos chevaux, puis nous entreprîmes de remonter le cours d'eau dans le passage entre les Oreilles d'Âne. Nous rattrapâmes mon ami au visage sombre à environ un demi-mille de là, dans la montagne. Il ne me dit rien et ne me regarda pas. Il rejoignit notre groupe sans formuler de nouvelles récriminations et reprit son poste habituel à l'arrière. Kane, me dis-je, ressentait peut-être une colère noire envers moi, plantée au fond de lui comme une épée, mais jamais il ne m'abandonnerait.

Le chemin au bord de l'eau était rocailleux et inégal et nous devions marcher devant les chevaux et les montures de rechange. Pas besoin de chercher les traces de nos amis, les pentes des contreforts étaient si raides et si densément boisées qu'il aurait été difficile à un cerf de les traverser. Maître Juwain et les autres ne pouvaient avoir emprunté qu'une direction le long du ruisseau qui s'enfonçait dans la montagne. Le paysage montait de plus en plus devant nous. Il n'était pas aussi majestueux que les hauts sommets du Nagarshath au nord, mais assez élevé tout de même pour qu'un vent glacial descendant de ses pics couverts de neige refroidisse l'atmosphère. On disait que les hommes ne vivaient plus dans cette partie des Montagnes Blanches, si toutefois ils y avaient jamais vécu. On disait aussi qu'aucun homme ne connaissait le chemin pour les traverser. J'espérais que ce dernier point n'était pas vrai, car si maître Juwain se révélait incapable de nous conduire au défilé du Kul Kavaakurk, et au-delà, nous nous perdriions dans ce vaste désert de glace.

Pendant un mille environ, le cours d'eau monta en zigzaguant et nous ne vîmes pas trace du défilé. Mais ensuite, les pentes de chaque côté se firent de plus en plus raides et, un mille plus loin, elles se dressaient comme des murs autour de nous. Elles s'élevèrent de plus en plus sur notre gauche et sur notre droite et, bientôt, il devint évident que nous étions entrés dans une gorge. En regardant vers l'ouest, à l'endroit où cette profonde fissure se frayait un chemin dans la terre en serpentant, on n'en voyait pas la fin. J'étais certain que nous ne tarderions pas à rattraper nos amis, car on ne pouvait sortir de ce piège à rats entouré de parois rocheuses que par les deux extrémités.

«Oh, que je n'aime pas cet endroit !» grommelait Maram en

donnant des coups de pied dans les pierres qui jonchaient le bord du ruisseau. Respirant avec peine, il contemplait les couches de roche sur les immenses parois qui s'érigeaient autour de nous. «Tu imagines ce qui se passerait si on se faisait surprendre là-dedans ?

— On ne se fera pas surprendre là-dedans, lui dis-je. Bajorak protège l'entrée du défilé.

— Oui, il protège cette entrée-là», répondit-il en tendant le doigt derrière nous. Puis il ramena son bras et indiqua la direction devant nous. «Mais de ce côté-ci, qu'est-ce qu'il y a ?

— Nos amis, bien sûr. Et maintenant, dépêchons-nous de les rattraper.»

Impossible cependant d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu : le sol était trop mauvais, et Atara, toujours aveugle, butait contre de grosses pierres qui manquaient de lui briser les genoux. Même si Maram avait attaché ses chevaux à la corde qu'il tirait et si je la tenais par la main, se frayer un chemin dans la gorge restait dangereux et laborieux. À la tombée du jour, il n'y avait toujours pas trace de nos amis. Apparemment, ils devaient avancer assez vite pour nous distancer.

Et soudain, au débouché d'une partie particulièrement étroite et profonde du défilé, nous tombâmes sur un endroit où les rives du cours d'eau s'élargissaient brusquement pour se couvrir d'arbres. Et là, derrière deux gros peupliers, avec une ligne de visée parfaitement dégagée, Surya et l'autre Manslayer pointaient leurs flèches sur nous. Leurs chevaux et ceux de nos amis étaient attachés à proximité.

Puis Surya, une femme très nerveuse et très maigre, cria : «C'est bon, ce n'est que lord Valashu et notre maîtresse !»

Surya relâcha la tension sur son arc et sortit de derrière son arbre, imitée par l'autre Manslayer dont le nom était Zoreh. Ensuite, émergeant de derrière d'autres arbres plus loin dans le défilé apparurent maître Juwain, Liljana, Daj et Estrella qui nous accueillirent avec des exclamations de soulagement et de joie.

«Nous avons gagné la bataille ! leur répondis-je, tandis qu'ils se hâtaient au bord du ruisseau pour nous rejoindre. Les Chevaliers Rouges ne nous poursuivront pas ici !»

Daj laissa échapper un cri de joie. Il courait le long du cours d'eau, évitant les pierres ou sautant par-dessus avec l'agilité d'un bouquetin. Quelques instants plus tard, Estrella jeta ses bras autour de moi et appuya son visage contre ma poitrine. Liljana arriva plus lentement. Elle aperçut le sang sur nos armures et sur nos vêtements. Puis elle examina mon visage et dit : «On dirait que vous avez été brûlé par du

feu.»

Son regard descendit se poser sur mon épée dans son fourreau et elle secoua lentement la tête.

Comme Surya et Zoreh me dévisageaient elles aussi, je fis un rapide compte rendu de la bataille, sans rien dire toutefois de mon épée enflammée ni de ma tentative ratée de tuer Morjin.

«Nous devons partir, alors, dit Surya. Six de nos sœurs sont mortes et nous devons partir.»

Elle se tourna vers Atara et contempla son visage bandé comme si elle essayait de résoudre une énigme. Puis elle la prit dans ses bras et lui baisa les lèvres. «Adieu, mon *imakla*. Nous chanterons pour les hiboux afin que vous retrouviez bientôt votre autre vue. Mais si elle ne revient pas, qui s'occupera de vous ? Faut-il vraiment que vous partiez avec ces *kradaks* ?

— Oui, il le faut, répondit Atara en serrant ma main dans la sienne.

— Alors nous chanterons aussi pour le vent afin que le souffle du destin vous ramène à nous.»

Là-dessus, Zoreh et elle récupérèrent leurs chevaux et commencèrent à s'éloigner dans la gorge. Et nous les regardâmes disparaître derrière les rochers dans l'un de ses tournants.

Nous décidâmes de ne pas aller plus loin ce jour-là. Nous étions tous trop fatigués par la bataille et par les nombreux milles de voyage harassant. Surya avait trouvé un emplacement que nous pouvions défendre aussi bien qu'un autre. Quatre archers, me dis-je, décochant rapidement leurs flèches en direction du virage, à l'endroit où le défilé se rétrécissait derrière nous, suffiraient à retenir une compagnie entière de Chevaliers Rouges. Il y avait de la bonne eau claire, même si le ruisseau n'était guère plus qu'un filet d'eau. Et au-dessus du cours d'eau, le sol entre les arbres était assez plat pour étendre confortablement nos fourrures. Il y avait aussi de l'herbe pour les chevaux et du bois mort en abondance pour le feu.

En dépit de notre fatigue, nous fortifiâmes notre camp avec des pierres et une barrière de branchages. Liljana sortit ses casseroles pour nous préparer un repas chaud tandis qu'Atara et Estrella se chargeaient de laver le sang sur nos vêtements dans le ruisseau et de réparer les trous de flèche ou d'épée qu'ils pouvaient présenter. Nous nous rassemblâmes autour du feu pour manger notre ragoût et nos petites galettes de rushk juste avant la nuit. Mais là, au fond de ce défilé où le cours d'eau se déversait sur des rochers, on n'y voyait déjà presque plus. La lumière du soleil avait du mal à se faufiler jusqu'à

nous et, dans l'ombre, les parois de la gorge étaient devenues grises.

Nous avions beaucoup de choses à examiner et je souhaitais avoir l'opinion de Kane, mais le vieux guerrier resta seul, debout derrière la barrière, à regarder fixement le cours d'eau du côté où l'ennemi attaquerait, si toutefois il attaquait. Son arc bandé et son carquois plein de flèches à portée de main, il mangeait son repas en silence.

«Ah, ce que j'aimerais vraiment savoir, moi, fit Maram en se léchant les lèvres, c'est ce qui va arriver à Morjin.»

Assis parmi nous autour du feu, il retournait de temps à autre les bûches rougeoyantes avec un long bâton.

«À moins qu'il ne saigne à mort, ce qui est peu probable, il se remettra de sa blessure, répondit maître Juwain. Il serait peut-être plus intéressant de se demander ce qui lui est arrivé. Et si Val a raison de penser qu'il s'agissait vraiment de Morjin.

— C'était forcément Morjin, dis-je. Un peu différent, c'est vrai. Il avait quelque chose de plus... et quelque chose de moins. Il avait quelque chose de bizarre, mais je sais que c'était lui.

— À moins qu'il n'ait un jumeau diabolique, c'était bien lui, approuva Maram.

— Mais comment en être vraiment sûr ? demanda maître Juwain. N'est-il pas le Seigneur des Illusions ? Peut-être a-t-il récupéré assez de pouvoir pour mettre dans vos yeux les images qu'il utilise pour tromper les autres gens.»

En entendant cela, Liljana secoua la tête. «Non, ce que nous avons affronté n'était pas une illusion. L'esprit de Morjin est puissant, horriblement puissant, et personne ne le sait mieux que moi. Mais il ne peut pas lancer des illusions capables de tromper autant de gens pendant toute une bataille en étant à Argattha, à des centaines de milles d'ici. Et il ne peut pas m'avoir trompée.

— Non», dis-je en tripotant ma cape mise à sécher sur un rocher près du feu. Je l'avais sentie s'imprégner du sang du bras coupé de Morjin et le col en portait encore une trace rouge. «Non, il a une grande force maintenant. Je l'ai éprouvée dans ses bras quand nous nous battions à l'épée.

— Ne peut-il pas s'agir du *vieux* Morjin tirant sa force de la Pierre de Lumière ? demanda maître Juwain. Et tirant également d'elle le moyen de vous tromper sur son apparence ?

— Non, insistai-je en effleurant la poignée de mon épée. Je sais qu'il a perdu son pouvoir d'illusion sur moi. Et la Pierre de Lumière n'est que beauté et vérité. Rien en elle ne peut permettre de créer des

illusions et des mensonges.»

Pendant toute une année, après que mes amis et moi eûmes rapporté la Pierre de Lumière d'Argattha, la Coupe en or avait rayonné sur nous comme un soleil. Son doux éclat me manquait terriblement, presque autant que ma famille assassinée. Depuis que Morjin nous l'avait reprise, je n'avais pas connu de jour véritable, seulement une succession sans fin de périodes sombres comme lorsque la lune éclipse le soleil.

«Dans ce cas, soupira maître Juwain, maintenant que nous avons éliminé plusieurs hypothèses, nous devons considérer que Morjin a réellement trouvé le moyen de se rajeunir.

— Je ne pensais pas que la Pierre de Lumière avait ce pouvoir, fit remarquer Maram.

— Moi non plus, reconnut maître Juwain.

— Et le cristal akashic ? demanda Atara. Ne renfermait-il pas d'indications à ce sujet ?»

Maître Juwain soupira de nouveau et son visage se crispa de regret. Depuis que le grand cristal akashic, dépositaire d'une partie de la tradition des Elijins, avait été cassé à Tria, les espoirs de maître Juwain d'acquérir cet immense savoir avaient été brisés eux aussi.

«Il en renfermait peut-être, dit maître Juwain. Si seulement j'avais eu plus de temps pour les chercher.

— Alors, vous ne savez pas vraiment», insista Atara.

Maître Juwain serrait l'écuelle de ragoût en bois entre ses mains comme si ses doigts brûlaient de toucher une substance plus douce et plus belle. «Non, probablement pas. Mais j'ai passé de nombreuses journées à fouiller le cristal akashic en suivant divers courants de connaissances. De cette manière, on acquiert un sens du terrain, si je peux dire. Et tout ce que j'ai appris sur la Pierre de Lumière m'amène à penser qu'on ne peut pas l'utiliser pour rajeunir son corps et son être. En fait, c'est exactement le contraire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, maître ? lui demandai-je.

— Pensez à ce que nous savons vraiment sur la Pierre de Lumière, dit-il en nous regardant. Et surtout au fait qu'elle doit être utilisée par le Maîtreya, et par lui seul. Mais utilisée *comment* ? Pour l'instant nous n'avons qu'une vague idée à ce sujet. Dans les mains de l'Être de Lumière, l'or véritable ; dans la Coupe Céleste, hommes et femmes boiront la lumière de l'Unique ? Bien sûr, bien sûr – mais qu'est-ce que cela veut réellement dire ? Nous savons que si le Maîtreya est ainsi, c'est pour *aider* l'homme à emprunter le chemin des Elijins et des

Galadins, puis celui des Ieldras eux-mêmes, en tendant encore et toujours vers l'Unique. En agissant ainsi, le Maîtreya s'élèvera au-dessus de tous les hommes par la grâce, la vitalité et la splendeur de son âme. Considérons maintenant ce qui se passe quand la Pierre de Lumière est revendiquée par quelqu'un qui n'est *pas* le Maîtreya. Prenons Morjin. De toute évidence, il a utilisé la Pierre de Lumière pour tenter d'acquérir le contrôle de toutes les autres gelstei – tout comme il a essayé d'asservir l'âme des hommes pour se rendre maître du monde. Il recherche les connaissances les plus sombres ! De cette manière, il tient entre ses mains non pas l'or véritable, mais quelque chose qui ressemble plutôt à du plomb et qui l'entraîne encore et toujours vers un abîme dépourvu de lumière. C'est ainsi qu'il s'est complètement avili dans son corps, dans son esprit et dans son âme. Il est immortel, c'est vrai, et ne peut pas mourir comme les autres hommes. Mais nous avons tous vu sa peau rêche, ses yeux sans vie, ses entrailles peu à peu envahies par la pourriture. Toute sa convoitise pour la Pierre de Lumière et tout son combat pour la maîtriser n'ont fait que le détruire petit à petit. Comment dans ce cas pourrait-il utiliser cette coupe pour retrouver sa jeunesse ?»

Je réfléchis longuement à ce que maître Juwain venait de dire en regardant à travers les flammes sinueuses du feu les parois de plus en plus sombres de l'abîme appelé Kul Kavaakurk. J'avais été si près de revendiquer la Pierre de Lumière pour moi ! Il s'en était fallu d'un doigt, d'un souffle, d'un battement de cœur.

Maram jeta un coup d'œil à Kane, silencieux et immobile comme une statue de pierre au-dessus de nous. «Notre ténébreux ami n'a-t-il pas dit à Argattha que la Pierre de Lumière n'avait pas le pouvoir de rajeunir ?»

Posant la main sur la poignée de mon épée, je me remémorai exactement ce que Kane avait dit dans la salle du trône de Morjin quand il était apparu comme l'un des Elijins : il avait dit que la Pierre de Lumière n'avait pas le pouvoir de conférer *l'immortalité*. Je le répétais à Maram et aux autres qui mangeaient tranquillement leur repas assis autour du feu.

Maram fit alors un signe de tête en direction de maître Juwain et lui dit : «Donc, il est *possible* que Morjin se soit rajeuni.

— C'est possible, reconnut maître Juwain. Personne ne sait grand-chose sur la Pierre de Lumière.»

Il leva les yeux vers Kane et nous en fîmes tous autant. Mais Kane garda le silence.

«Nous savons que Morjin tire une sorte de force de la Pierre de Lumière comme il le fait en se nourrissant de la peur et de l'adulation

des gens, ou même en buvant leur sang, dit Liljana. Nous pouvons donc supposer qu'il a trouvé un moyen de se régénérer, ne serait-ce que pour quelque temps.

— Oui, je le pense, acquiesça maître Juwain avec un nouveau soupir. À moins que nous ne trouvions une autre explication.»

La lumière du jour finissant suffisait à peine à éclairer les yeux noirs et insondables de Kane. Par son silence, il semblait nous signifier beaucoup de choses, notamment que la distance entre les Elijins et les mortels était aussi vaste que l'espace sombre entre les étoiles. Comme toujours, je devinais qu'il en savait beaucoup plus que ce qu'il était prêt à révéler sur le monde et sur lui-même, et à lui-même aussi.

«Enfin, dit Maram en levant le regard vers Kane, Morjin s'est battu comme un homme bien plus jeune, non ? En fait, je n'ai jamais vu personne se battre comme ça, à part Val – et Kane. Il jouit d'un *pouvoir* qu'il n'avait pas à Argattha. De plusieurs pouvoirs, peut-être. Il a pointé son doigt sur Atara et l'a rendue aveugle !»

Atara cessa de manger son ragoût et leva sa cuillère devant le bandeau blanc qui lui couvrait le visage. «Mais j'étais déjà aveugle.

— Tu sais bien ce que je veux dire.»

Elle sortit sa boule de prophétesse et la fit rouler entre ses longs doigts minces. «Morjin a du pouvoir sur ma gelstei, maintenant, rien d'autre.

— Mais ta seconde vue...

— Ma seconde vue va et vient comme le vent, elle l'a toujours fait. Je suis sûre que ce qui s'est passé sur le champ de bataille n'était qu'une coïncidence malheureuse.

— Malheureuse, en effet, fit Maram en la regardant. Mais si c'était autre chose qu'une coïncidence ?»

Atara secoua violemment la tête. Puis elle plaqua ses mains sur son bandeau et s'exclama : «Morjin m'a pris mes yeux et avec eux ma première vue. Ce n'est pas suffisant ?»

Comme il n'y avait rien à répondre à cela, nous continuâmes à manger devant le feu. Les coups et les raclements de nos cuillères dans les bols en bois paraissaient faire un bruit assourdissant.

Alors je lui pris la main et lui dis : «Si la prochaine bataille devait se produire avec un vent contraire, promets-moi, je t'en prie, de chercher un endroit sûr et d'y rester.

— Je sais que j'aurais dû, répondit-elle en pressant sa main dans la mienne. Mais j'étais sûre que ma vue pouvait revenir à tout moment,

si sûre. Et puis, ils étaient si nombreux et nous si peu. Je t'ai entendu appeler et j'ai cru que c'était à moi que ça s'adressait. Je pensais que tu avais besoin de mon épée.

— J'ai besoin de bien plus que ton épée.»

Ses doigts serrés autour des miens semblaient me promettre tout ce que je pouvais un jour espérer.

Maram, assis à proximité, nous jeta un regard mélancolique, comme s'il était en train de penser à sa fiancée, Béhira. «Ce que Morjin a dit sur le Baaloch m'inquiète, dit-il. Est-il possible qu'il soit sur le point de libérer Angra Mainyu ?

— Il mentait, pour me contrarier. Et pour vous frapper de terreur, toi et les autres.

— Probablement, admit maître Juwain. Mais comme nous l'avons déjà constaté, il n'a pas besoin de mentir quand la vérité lui est plus utile.

— Mais comment savoir la vérité ? demandai-je. Ne m'avez-vous pas appris un jour que Morjin a gardé la Pierre de Lumière pendant trente ans à la fin de l'Âge des Épées ? Et pendant dix fois plus de temps ou presque quand l'Âge de la Loi a cédé la place à l'Âge du Dragon ? S'il n'a pas libéré Angra Mainyu à cette époque, pourquoi devrions-nous craindre qu'il le fasse aujourd'hui ?

— Parce que avant, c'était avant, et aujourd'hui, c'est aujourd'hui, me répondit maître Juwain. La première fois qu'il a revendiqué la Pierre de Lumière, il l'a utilisée dans une bataille désespérée pour conquérir l'Alonie. La deuxième fois, il s'en est servi pour renverser l'ordre de l'Âge de la Loi, que tout le monde pensait éternel. Aujourd'hui qu'il a pratiquement conquis tout Ea, il l'utilisera certainement pour faire sortir son maître de Damoom.

— S'il le peut, il le fera, dis-je en me refusant toujours à croire au pire. Mais pourquoi penser qu'il le peut ?»

Brusquement, la main d'Atara se serra autour de la mienne. «Mais, Val, s'écria-t-elle, je l'ai vu et j'en ai déjà parlé !»

Nous savions tous que ce qu'Atara avait «vu» était vrai, à savoir que, sous la ville souterraine d'Argattha, loin sous la montagne, Morjin avait obligé ses esclaves à creuser de profonds tunnels dans la terre. Et là, à travers la roche, pareils aux impulsions électriques qui couraient le long des nerfs des hommes et, à travers les chakras, le long de leur colonne vertébrale, couraient les feux de la terre. Maître Juwain les appelait «courants telluriques». Leur pouvoir était immense : si maître Juwain avait raison, la Pierre de Lumière pouvait

être utilisée pour les diriger, comme les flammes d'une forge, sur les courants du monde de Damoom. À ce moment-là, la porte derrière laquelle était retenu Angra Mainyu prendrait feu et s'ouvrirait comme une grille en fer. Et Angra Mainyu, le Maléfique, serait libéré de sa prison et lâché sur Ea.

«Morjin est près, tout près de percer le bon tunnel, dit Atara. Le mauvais tunnel. Maintenant qu'il a la Pierre de Lumière, il ne tardera pas à trouver l'endroit exact où creuser. C'est une question de *mois*, pas d'années.»

Daj, qui avait été esclave dans les mines sous le premier niveau d'Argattha, approuva d'un signe de tête. «Ce pourrait être encore plus tôt. Un jour, j'ai entendu lord Morjin dire à l'un de ses prêtres que le Baaloch serait libéré avant un an. Et c'était avant qu'il ne reprenne la Pierre de Lumière.

— Eh bien, dans ce cas, soit Morjin se trompait, soit il mentait, répondit Maram à Daj, puisque ça fait plus d'un an que nous t'avons libéré d'Argattha.

— Morjin ne mentait pas quand je suis entrée en contact avec son esprit, intervint Liljana. Cela lui était impossible à ce moment-là. Il croit qu'il va libérer Angra Mainyu, et bientôt.»

Maître Juwain gratta le dos de sa tête chauve et dit : «Cela fait un an et demi que nous avons récupéré la Pierre de Lumière à Argattha. Depuis, Morjin a dû rester longtemps alité pour se remettre de la première blessure que Val lui a infligée. Ensuite, il lui a fallu de nombreux mois pour organiser et diriger l'invasion de Mesh. Et maintenant...

— Et maintenant, s'écria Maram plein d'espoir, nous avons réussi à le faire sortir d'Argattha, sans aucun doute avec la Pierre de Lumière. Une fois de plus, nous l'avons obligé à remettre à plus tard ce qu'il pourrait faire de pire.

— Peut-être, fit remarquer maître Juwain. Mais maintenant que Val l'a de nouveau blessé, il va rentrer à Argattha où réside sa plus grande chance d'y parvenir.

— Et c'est pour ça que nous devons trouver le Maîtreya, et vite», conclus-je en regardant la montagne au fond du défilé.

Je sentais mon cœur cogner fort contre mes côtes. Le Maîtreya lui-même serait-il capable d'empêcher Morjin d'utiliser la Pierre de Lumière ? me demandai-je.

«Mais bon, même si nous échouons, dit alors Maram, faudrait-il pour cela abandonner tout espoir ? Si ce que nous avons appris près

de Tria est vrai, Angra Mainyu a déjà arpenté d'autres mondes librement et ça ne l'a pas empêché d'être vaincu. Après tout, ce n'est qu'un homme, même s'il fait partie des Galadins.»

En disant cela, Maram leva des yeux pleins d'espoir vers Kane, car, autrefois, dans un autre monde, c'était lui qui avait immobilisé Angra Mainyu afin que la Pierre de Lumière puisse lui être arrachée.

Un éclair semblant venir de loin, traversa les yeux de Kane. Son regard tomba sur Maram. D'une voix cassante comme de l'acier qui se rompt, il ricana : «Ha ! Rien qu'un homme, dites-vous ! Un Galadin, c'est ça ? Imbécile ! Que feriez-vous si vous vous trouviez face à cet *homme* sur le champ de bataille ou s'il vous attaquait dans une clairière sombre ? Vous en mourriez – de peur. Et ça vaudrait mieux pour vous. Vous avez vu les Gris ! Ils sont terribles, n'est-ce pas ? Ils ont failli vous vider de votre âme, pas vrai ? Eh bien, ce sont des enfants de chœur jouant dans un champ de fleurs comparés à celui dont vous parlez.

— Je regrette de l'avoir fait, répondit Maram en tirant sur la cote de mailles qui lui recouvrait la gorge. Est-ce qu'il faut vraiment en parler ?

— Bon. En fait, il faut en parler», grogna Kane. Il avait l'air féroce à présent, comme un tigre, et cependant, dans ses traits taillés à la serpe, il y avait beaucoup de tristesse, de noblesse et d'enthousiasme. «Parlons-en une bonne fois pour toutes et ne revenons plus jamais sur le sujet. Ce que j'ai entendu et vu aujourd'hui comportait beaucoup trop d'inexactitudes. Et beaucoup trop d'auto-apitoiement. Maître Juwain a parlé des feux de la terre, ces courants telluriques que notre ennemi cherche à maîtriser. Val redoute les flammes de son épée. Feu et flamme -ha ! Parlons-en, du feu ! Il y a en chacun de nous quelque chose qui doit être complètement détruit. La fierté de Liljana de l'avoir emporté sur Morjin, pour cette fois au moins. L'apitoiement de Maram sur lui-même, le désir d'Atara de retrouver son intégrité physique et la fureur vengeresse de Val. Et la mienne, aussi. La peine que nous avons tous ressentie devant nos gelstei empoisonnées. Tout ça n'est rien. *Nous* ne sommes rien. Face à ce qui se prépare, aucune de nos vies n'a d'importance. Sauf que nous sommes tous importants, très importants, et tant que nous sommes vivants et que nous respirons, tout ce que nous faisons – chaque mot, chaque pensée, chaque acte – doit être plus pénétrant, plus précis même que l'épée de Val. Car si nous échouons, Morjin utilisera la Pierre de Lumière comme nous le craignons et il ouvrira le chemin vers Damoom.»

Tout en parlant, Kane allait et venait derrière la barrière de branchages, son arc bandé à la main. Ses yeux farouches ne restaient

pas en place, tantôt se tournant vers la courbe du cours d'eau, tantôt se posant sur nous. De temps à autre, il jetait un regard mauvais vers le ciel sombre.

«Alors, dit-il, *il* viendra avec le feu. Qui parmi nous sera capable de supporter ne serait-ce que sa vue ? Car ses yeux ressemblent à de la pierre en fusion, sa peau est rouge comme un fer chaud, ses cheveux forment une couronne de flammes. Sa bouche s'ouvre comme un puits de poix enflammée qui dévore tout. On l'appelle Angra Mainyu, maintenant. C'est le Baaloch, le Dragon Noir, mais il est plus fort que dix mille dragons. Votre haine, Valashu ? Comparée à la fournaise qui gronde en Morjin, elle ne représente que la flamme d'une allumette ; et elle n'est rien comparée au tourment pareil au feu des étoiles que subit Angra Mainyu. Car on l'a privé d'étoiles. Cela fait des âges et des âges que les Galadins l'ont emprisonné dans l'obscurité de Damoom, lui qui fut autrefois le plus grand des Galadins et le plus loyal.

Bon, bon. Il doit brûler de se venger d'Ashtoreth, de Valoreth et de leurs semblables. Ha, et de nos semblables également.

«Où serons-nous quand Morjin remettra la Coupe entre ses mains ? Où que nous soyons, même de l'autre côté des mers, sur l'île la plus éloignée, nous sentirons la terre trembler et nous verrons des nuages de fumée obscurcir l'atmosphère au moment où jaillira le feu de la montagne. Quand Angra Mainyu mettra la main sur les courants telluriques d'Ea, peu lui importera que la terre s'ouvre en deux. Il commencera par libérer ceux qui étaient avec lui dans son monde des ténèbres : Gashur, Yurlungurr, Yama, Zun. Une armée de Galadins, et d'Elijins aussi – ceux qui ont survécu. Ils partiront à la suite d'Angra Mainyu. Celui-ci commencera par se venger d'Ea et de ses habitants : nous qui l'avons privé si longtemps de la Pierre de Lumière. Dans tous les pays, les croix en bois pousseront comme des champignons. Le Baaloch soufflera sur celles où seront cloués les Valari et celles-ci s'embraseront. Il se réglera de chair, pas comme un lion qui mange des agneaux – pas seulement – mais comme un maître qui use les forces de ses esclaves jusqu'à l'épuisement. Tous les hommes seront ses goules, prêtes à bondir, à chanter et à formuler ses pensées selon ses caprices. Quand il aura fini de soumettre Ea, rien, pas même un brin d'herbe, n'osera dépasser du sol sans son autorisation.

«Alors, il tournera ses yeux flamboyants vers les cieux. Ceux qui l'auront suivi lui prêteront toutes leurs forces. Ils se préparent à ce jour depuis un temps presque impossible à évaluer. Ils revendiqueront un nombre incalculable d'étoiles. Le Baaloch s'emparera des courants stellaires emprisonnés dans le feu de ces étoiles. On dit que Morjin a cloué dix mille hommes sur des croix à Galda. Ce sont dix mille mondes qui seront la proie des flammes quand Angra Mainyu fera la

guerre à Ashtoreth, à Valoreth et aux autres Amshahs qui vivent toujours au-delà des étoiles sur Agathad. Mais les Galadins sont inextinguibles, pas vrai ? Ils ne peuvent être transpercés par le diamant ni brûlés par le feu, et l'âge ne peut les priver de leur beauté. C'est pourquoi, comme dans les âges passés, les âges des âges, Angra Mainyu tentera d'utiliser la Pierre de Lumière pour arracher aux Ieldras eux-mêmes le grand feu, le feu des anges.»

Kane était debout devant moi maintenant. Il fit une pause pour respirer à fond, puis plantant ses yeux dans les miens, il ajouta : «Mais ce sont les Ieldras, pas les Galadins – pas même Angra Mainyu – qui reçoivent le pouvoir de création. C'est pour cela qu'aucun Galadin n'a le pouvoir d'en *décréer* un autre. Cependant, Angra Mainyu ne le croira jamais, tout comme il n'acceptera jamais qu'il y ait des pouvoirs hors de sa portée, pas même la splendeur de l'Unique. Bon, bon. Finalement, à la fin de toutes choses, quand le temps sera épuisé et qu'il n'y aura plus d'espoir, les Ieldras seront obligés de faire la guerre à Angra Mainyu afin que le mal qu'il aura déchaîné sur Eluru ne se répande pas dans d'autres univers, les millions qui existent au-delà du nôtre et ceux innombrables à venir. Mais Angra Mainyu a été le premier et le plus grand des Galadins, et tant que les étoiles déverseront leur lumière sur la création, lui non plus ne pourra pas être détruit. Sachant cela, les Ieldras seront obligés de mettre fin à leur création. L'univers a été créé par le feu, il sera anéanti par le feu, et tout ce qu'il contient avec. Alors Eluru et l'ensemble de ses mondes et de ses magnifiques étoiles cesseront d'exister.»

Kane arrêta de parler et s'immobilisa de nouveau. Pendant un moment, mes amis et moi fûmes incapables de bouger. En dépit de leur jeune âge, Daj et Estrella avaient vu et entendu beaucoup de choses terribles, mais l'horrible fin de la Guerre de la Pierre que prévoyait Kane paraissait les frapper de terreur. Assis côte à côte, ils se tenaient par la main et regardaient fixement le ruisseau. Au-dessus de cette eau pâle apparut Flick et les lumières de son être éclatant semblaient palpiter d'inquiétude. Au-dessus de lui, les murailles menaçantes du Kul Kavaakurk devenaient de plus en plus sombres. Les couches de roche nue couraient le long du défilé d'est en ouest. Combien de temps, me demandai-je, avait-il fallu au cours d'eau pour creuser l'écorce de la terre ? Chaque couche paraissait représenter un million d'années et, alors que le ruisseau s'enfonçait de plus en plus dans la terre, couche après couche, la Guerre s'était poursuivie. Et pas seulement la Guerre de la Pierre, mais la guerre de toute vie contre la vie, pour triompher et dominer, pour être et devenir plus grand. Et pas seulement sur Ea et Eluru, mais dans tous les univers, à toutes les époques, éternellement. Les peuples étaient-ils partout touchés par la

guerre, me demandai-je ? Etait-il possible que tous les mondes et tous les univers soient condamnés comme cela semblait être le cas pour le nôtre ?

Maram, qui était le plus peureux et par conséquent le plus optimiste d'entre nous, ne pouvait supporter l'idée d'un tel dénouement. Il aimait trop les plaisirs de la vie pour imaginer qu'ils puissent disparaître un jour, même pour les autres. Alors il regarda Kane et dit : « Mais Angra Mainyu a déjà été vaincu une fois, il peut donc l'être de nouveau. Et c'est vous qui l'avez vaincu !

— Non, ce n'est pas moi, répondit Kane tandis qu'une étrange lumière s'allumait dans ses yeux. Et je vous l'ai déjà dit, il n'a pas été vaincu. De Damoom, il continue à répandre son fiel sur tout Eluru.

— Mais il y a été emprisonné, insista Maram. Il peut donc l'être de nouveau.

— Non, il ne le sera pas, expliqua Kane. Autrefois, il y a très longtemps, sur Erathe, dans la plaine de Tharharra a eu lieu une bataille, la plus grande de toutes les batailles. Une armée d'Amshahs y avait poursuivi Angra Mainyu et ses Daevas. Ashtoreth et Valoreth interdisaient ce genre de violence, mais Marsul et d'autres Galadins n'en tinrent pas compte. Et Kalkin non plus.»

Kane qui avait porté ce noble nom dans le passé se tenait grand et droit illuminé par la clarté des premières étoiles de la nuit.

«Ce jour-là, cent mille Valari ont trouvé la mort, continua-t-il. Et autant d'Elijins. Des Elijins tuant des Valari et d'autres Elijins, contre la Loi de l'Unique, et des Galadins comme Marsul et Varkoth tuant tout le monde, c'était ça l'horreur de cette journée. Maram appelle ça une victoire ! Ha ! Après ça, de nombreux Amshahs sont devenus fous. De remords, Darudin s'est jeté sur son épée, tout comme Odin, Sulujin et beaucoup d'autres guerriers. Mais il n'est pas facile pour les vivants d'effacer la tâche de telles atrocités et nombreux sont ceux qui gardèrent à l'âme l'ombre de Tharharra.»

Kane marqua une pause dans ce récit d'histoire ancienne datant d'avant l'histoire connue. Il se remit à aller et venir devant le feu comme ours en cage, serrant et desserrant le poing au rythme d'un cœur qui palpite.

«Les Amshahs sont venus une fois sur Erathe, dit-il, ils ne viendront pas sur Ea, surtout si le Baaloch et ses Daevas y sont en liberté. Le danger est trop grand. Ea est un Monde des Ténèbres, maintenant – enfin, presque. C'est ici que Morjin, qui était le plus honnête des hommes, est devenu le plus horrible d'entre eux. Ici, même les Amshahs les plus lumineux pourraient tomber sous le

charme d'Angra Mainyu. Comment les étoiles au-dessus de nous pourraient-elles supporter ne serait-ce qu'un Galadin déchu de plus ? Et puis, c'est aussi ici que se trouve le Jade Noir.»

Presque machinalement, ma main alla se poser sur mon épée. Sa poignée était incrustée de sept diamants semblables à des étoiles et sculptée dans du jade noir qu'on pouvait trouver dans la terre comme n'importe quelle autre pierre. Mais le jade dont parlait Kane était la gelstei noire, la plus rare des gelstei, fabriquée il y a très longtemps dans des fours à partir de matières inconnues et selon une technique depuis longtemps disparue. Et pas n'importe quelle gelstei noire.

Kane arrêta de marcher pour poser son arc sur les branches de la barrière. Puis il sortit une pierre noire, plate et brillante comme l'obsidienne et la garda dans la paume de sa main où elle émit une faible lumière. «Cette baalstei est petite, pas vrai ? Eh bien, celle que Kalkin a utilisée contre Angra Mainyu n'était pas plus grande – en taille. Mais elle avait un pouvoir immense, semblable à celui de la lune noire, car en elle étaient emprisonnés toutes les ténèbres de l'espace et le grand vide qui gît au sein de toute chose.»

Il demeura un instant immobile, le regard levé vers le ciel. Puis il reprit : «Vous ne pouvez pas imaginer l'étendue de son pouvoir, car d'une certaine manière le Jade Noir est l'ombre de la Pierre de Lumière. J'ai dit que les Ieldras seraient peut-être obligés de *défaire* l'univers mais, pour moi, le plus redoutable c'est le Jade Noir. En effet, même des hommes tels que Morjin pourraient l'utiliser pour dérober la lumière de ce monde-ci, et tout ce qui est brillant et bon.»

Le regard fixé sur Kane, Maram réfléchissait à ce qu'il venait de dire. Puis il lui demanda : «Mais pourquoi ne nous avez-vous pas dit que la gelstei noire que vous aviez utilisée contre Angra Mainyu était plus puissante que toutes les autres ?

— Parce que, répondit Kane, je ne voulais pas vous faire peur. Et je ne voulais pas me faire peur à moi-même. Quand on utilise cette gelstei, on est confronté à un froid si horrible, si intense qu'il transforme l'âme en un glaçon dur comme le diamant. Quand on l'utilise trop longtemps, on se perd dans un néant sans lumière auquel il était impossible d'échapper. C'est Angra Mainyu lui-même qui a fabriqué cette pierre maudite que nous appelons Jade Noir au début de la Guerre de la Pierre et il n'y en aura jamais d'autre semblable. Il y a très longtemps, elle a disparu. C'est pour cela qu'une fois le Baaloch libéré, il sera impossible de le capturer de nouveau.»

Maram se leva près du feu pour mieux voir le cristal noir qui semblait soudé à la main de Kane. Puis il demanda : «Si c'est Angra Mainyu qui a fabriqué la grande baalstei, comment Kalkin a-t-il mis la

main dessus ?

— Comment Kalkin a mis la main dessus, hein ?» répondit Kane. Il prononçait son ancien nom comme s'il entonnait un requiem pour un ami depuis longtemps disparu. C'est une histoire que je ne vais pas vous raconter ici, à moins que vous n'ayez l'intention de passer un mois dans cette maudite gorge, puis encore six mois. Disons seulement que la Pierre de Lumière n'est pas la seule gelstei pour laquelle se sont battus les Daevas et les Amshahs.

— Mais alors, comment a-elle été perdue ?»

Kane serra si fort ses mâchoires que j'entendis ses dents grincer. «Cette histoire est encore plus longue, répondit-il. Je peux juste vous dire que les créatures d'Angra Mainyu l'ont récupérée. Certains racontent qu'elle a été apportée sur Ea dans l'attente de son avènement.»

Je regardai une fois de plus les différentes couches de roche de l'abîme que la tombée de la nuit rendait presque noires. On avait l'impression que dans des âges interminables, dans des mondes innombrables, tout pouvait arriver – et que presque tout était arrivé. On avait également l'impression que les plis de la terre pouvaient receler des tas de choses sombres, y compris quelque chose d'aussi sombre et d'aussi terrible que l'ancienne gelstei noire.

Soudain, Kane serra le poing et le petit cristal parut disparaître. Quand il rouvrit la main, elle ne contenait plus que de l'air.

«Est-ce que vous croyez que la baalstei a été apportée sur Ea ? lui demandai-je alors.

— Où pourrait-elle avoir été emmenée à part ici ?»

Mon mystérieux ami avait l'art de faire disparaître les choses comme un magicien, pensai-je. Il avait sans aucun doute caché la gelstei noire quelque part sur lui, tout comme il gardait, cachées dans un coin de son âme, des choses encore plus puissantes.

«Un jour, lui dis-je, vous nous avez expliqué que les Galadins avaient envoyé Kalkin sur Ea. En même temps que Morjin et dix autres Elijins ?»

Les yeux de Kane se firent plus brillants et plus tristes. «Oui : Sarojin, Baladin et les autres. Je vous ai dit leurs noms.

— Oui, mais vous ne nous avez pas dit pourquoi vous aviez été envoyés ici. Pourquoi, si Ea était si dangereuse pour vos semblables ?

— C'était un risque, répondit-il en levant les yeux vers les premières étoiles de la nuit. Un dernier risque, désespéré. La Pierre de Lumière avait déjà été envoyée ici longtemps auparavant, ce qui était

déjà un risque énorme.»

Et ce dernier pari fait par Ashtoreth et les autres Galadins sur Agathad avait bien failli réussir : lors de la première Grande Quête, à la tête des autres membres de son ordre, Kalkin était parti récupérer la Pierre de Lumière. Mais Morjin était devenu fou ; il avait assassiné Garain et Averin afin de revendiquer la Pierre de Lumière pour lui seul. Alors, violant la Loi de l'Unique, Kalkin avait tué cinq des hommes de main de Morjin, et d'une certaine manière, il s'était tué lui aussi. Désormais, il ne restait plus que Kane.

«Bon, vous avez vu ce qui est arrivé aux Elijins qui sont venus sur Ea, poursuivit Kane. Cela pouvait-il vraiment être pire pour des Galadins de venir dans cet endroit maudit ?»

À ces mots, le visage de Liljana se crispa de colère. Tapotant le sol sous elle, elle dit sèchement à Kane : «Vous dites de ces choses ! Je ne veux plus entendre de telles calomnies ! La Terre est notre mère, notre mère à tous, même à vous !»

Kane regarda fixement Liljana et je sentis une onde de nostalgie étrange et froide le parcourir.

«Liljana a raison, renchérit maître Juwain. Vous ne pouvez pas rendre Ea responsable de la corruption de Morjin. Et vous ne pouvez pas non plus en rendre responsable la gelstei noire.»

Alors Kane répondit : «La plus grande des prophétesses a prédit qu'Ea engendrerait un ange noir qui libérerait le Baaloch.

— Ou encore, lui rappela maître Juwain, qu'elle donnerait naissance au dernier et plus grand des Maîtreya qui ferait entrer tout Eluru dans l'Âge de Lumière.»

Kane garda un moment les yeux fixés sur ses poings serrés. Puis il regarda maître Juwain. «Je sais que vous avez raison. Ce n'est ni la Terre ni même la gelstei noire qui empoisonne les hommes, mais leur cœur. Ce qu'il renferme.»

Il tendit la main pour prendre une poignée de terre. «C'est bien là le problème, pas vrai ? Y a-t-il un être né sur la Terre qui ne souffre pas, ne vieillit pas, et ne meurt pas ?

— Les Galadins, répliquai-je.

— Vous croyez ? Bon. Mais les Êtres Lumineux vieillissent dans leur âme. Et au bout du compte, eux aussi sont destinés à mourir.»

L'éclat de ses yeux rappelait la partie la plus belle et, cependant, la plus terrible de la Loi de l'Unique, à savoir qu'au moment de la Grande Progression, tous les Galadins étaient destinés à mourir en se transformant en lumière pour créer un nouvel univers et renaître ainsi

sous la forme sacrée de Ieldras.

«Et pour ce qui est de la souffrance, Valashu, ajouta-t-il, en dépit de ce que vous avez traversé, vous ne pouvez pas savoir. Combien de moustiques avez-vous écrasés ?»

Pendant un moment, sa question me laissa perplexe. Au souvenir des nuages de moustiques qui m'avaient sucé le sang dans le Vardaloon, ma peau se hérissa. «Des centaines. Des milliers, répondis-je.

— Auriez-vous pu les tuer aussi facilement si ça avait été des êtres humains ? Croyez-vous qu'ils ont souffert comme souffrent les hommes ?»

Moi, dont l'épée étincelante avait déjà tué plusieurs dizaines d'hommes, je lui dis : «Je sais que non.

— Exactement, fit Kane. Comparée à celle des Galadins, la douleur que connaissent les hommes, les femmes et les enfants est infime. Et pourtant, elle est considérable, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est précisément ça qui a fini par empoisonner le cœur pur et magnifique d'Angra Mainyu.»

Les paroles de Kane me firent l'effet d'un seau d'eau glacée. Assis près du feu, je clignai des yeux tandis qu'un frisson me parcourait le dos. «Jamais je n'aurais pensé vous entendre parler ainsi du Maléfique.»

Il me fit alors le récit suivant : «Angra Mainyu n'a pas toujours été Angra Mainyu. Il n'a pas toujours été mauvais. Bon. Il s'appelait Asangal et c'était le plus beau des hommes. On dit que quand il était encore un être humain, il aimait si profondément la vie qu'il n'aurait même pas écrasé un moustique. Et même qu'une fois, voyant un chien souffrir le martyr en raison d'une blessure ouverte rongée par les vers, il décida de retirer les vers, mais ne supportant pas de les voir mourir, il les lécha avec sa langue pour ne pas les écraser et les laissa ronger sa propre chair.»

En entendant cela, Daj eut une grimace de dégoût et Maram secoua la tête. Kane poursuivit :

«Asangal aimait tellement le monde qu'il pensait pouvoir se charger de toutes ses souffrances. Mais après être devenu un seigneur Elijin, puis le premier des Galadins, la douleur se transforma en un tourment auquel il ne pouvait pas échapper. En réalité, semblable à une robe de feu, elle le rendait fou. Il se mit alors à douter du dessein de l'Unique qui ne créait la vie que pour aboutir à de telles souffrances. Plus les âges passaient, plus il lui semblait cruel que les êtres soient obligés de supporter un tel supplice pour finir par mourir.

L'amour contrarié se transforme en haine, pas vrai ? Pour les Galadins comme pour les hommes. C'est ce qui s'est passé avec lui. Il s'est mis à haïr l'Unique et, dans sa haine, il a commencé à se sentir différent de Lui et de la création des Ieldras et en est venu à les maudire.

«Alors, pour la première fois, une peur épouvantable s'empara de lui. Pire que des vers de feu, elle le rongait, car il savait qu'il n'avait réussi qu'à se damner. Il ne pouvait pas supporter l'idée de devoir mourir un jour, comme tous les Galadins, pour s'élever. À mesure que le mal faisait son chemin destructeur dans son cœur, il ne pouvait plus supporter l'idée qu'un être, fût-il le plus grand des Ieldras, ou même l'Unique, soit plus grand que lui. Comment, en effet, pourraient-ils l'être alors qu'ils avaient accepté pour exister un monde aussi imparfait et aussi nuisible que le nôtre ? Il résolut donc de s'emparer de tout le pouvoir afin de refaire l'univers et de le transformer en un monde de bonté, de vérité et de beauté, sans souffrances, sans guerres, et surtout sans mort. Pour atteindre à ce but magnifique, par amour démesuré pour tous les êtres – en tout cas, c'est ce qu'il se disait –, il envahirait les cieux et ferait la guerre aux Ieldras, à tous les peuples et à tous les mondes qui s'opposeraient à lui. Et donc à l'Unique lui-même.»

À présent, Kane se tenait debout près de moi et il me regardait, le visage éclairé par les lumières rougeoyantes du feu aux flammes sinueuses.

«Vous voyez ? me dit-il, il est possible d'être trop bon.

— Peut-être», répondis-je. Je souriais, mais il n'y avait aucune douceur dans ce sourire, juste un goût de sang. «Mais ça ne risque pas de m'arriver, n'est-ce pas ?

— Bon sang, Val, vous auriez pu *tuer* Morjin !»

Je me mis debout devant lui. «Oui, répliquai-je, j'aurais pu. Et que se serait-il passé ensuite ? L'un de ses prêtres aurait-il quand même utilisé la Pierre de Lumière pour libérer Angra Mainyu ? Ou aurais-je réussi à la récupérer pour finir comme Morjin et en arriver à libérer moi-même Angra Mainyu ?

— Vous posez trop de questions», grommela-t-il. Et, désignant mon épée dans son fourreau, il ajouta : «Alors que vous aviez la solution entre vos mains !»

Mes doigts se refermèrent sur la poignée d'Alkaladur. «En effet, dis-je, j'avais bien *quelque chose* entre les mains.

— Bon sang, Val ! cria-t-il. Est-ce que vous lâcheriez le Baaloch contre nous ?»

Baissant la tête, je vis Daj serrer les dents pour résister au tremblement qui agitait son corps mince. Le visage de maître Juwain était devenu grave et ses yeux avaient perdu leur éclat, comme ceux de Liljana et de Maram. À ce moment-là, je me dis que notre espoir de mener à bien notre quête était suspendu comme le poids de l'univers à un fil aussi mince qu'un des cheveux blonds d'Atara. En fait, j'avais l'impression qu'il n'y avait absolument aucun espoir. Et dans ce cas, pourquoi ne pas simplement demander à maître Juwain de nous préparer à tous une potion pour mourir sur-le-champ, paisiblement ? La mort était-elle aussi terrible que je le craignais ? Était-ce vraiment un néant noir où régnait un froid glacial ? Était-ce un feu dévorant les chairs pour l'éternité ? Ou était-ce plutôt une sorte de chant merveilleux, une lumière éclatante nous transportant vers les étoiles ?

Non. m'entendis-je murmurer. Non.

Je jetai un coup d'œil à Estrella qui me regardait avec terreur. Et cependant, miraculeusement, avec une confiance aveugle. Ses jolis yeux vifs semblaient retenir les miens avec plus de force encore que les doigts de Kane sur mon bras. Elle brûlait de tant d'espoir ! Son visage radieux semblait rayonner de tant de vie ! Qui étais-je pour me résigner et accepter d'y mettre fin ? Non, pensai-je, ce serait indigne, lâche, mal. Pour elle autant que pour moi, j'agisrais comme s'il y avait encore quelque espoir.

«La plus grande des prophétesses elle-même ne peut pas voir toutes les fins, dis-je à Kane.

— Vous, en revanche, vous voyez votre propre fin. Et vous avez un peu trop hâte d'y parvenir, pas vrai ?»

Secouant la tête, je répondis : «L'an dernier, au Tournoi, quand Asaru, blessé à l'épaule, gisait dans son lit, le roi Mohan m'a dit ceci : "Un homme ne peut jamais être sûr que ses actes apporteront le résultat désiré ; il ne peut être sûr que des actes eux-mêmes. C'est pourquoi, chaque acte doit être bon et sincère en soi. "

— Un code du guerrier, c'est ça ? Agis avec noblesse, toujours avec honneur et souris à la mort si c'est ce qui doit en résulter. Le code des Valari.

— Oui, répondis-je, mieux vaut mourir que vivre la vie de Morjin ou de l'un de ses esclaves.»

Kane contempla un instant Daj et Estrella avant de se retourner vers moi. «Nous ne parlons pas, là, de la mort d'un guerrier solitaire, ni même d'une armée entière, mais de celle de tout l'univers et de tout ce qui existe !

— Je... sais.

— Vraiment ? Alors qu'est-ce qui est vraiment bon ? Où trouverez-vous la vérité ? Ça aussi, vous le savez ?

— Je le sais autant qu'on peut le savoir. N'est-ce pas inscrit dans la Loi de l'Unique ?

— Bon, bon, murmura-t-il en me jetant un regard furieux.

— N'est-il pas écrit qu'un homme ne peut en tuer un autre que pour défendre sa vie ? Et n'est-il pas également écrit que les Elijins n'ont pas le droit de tuer du tout ?

— Bon, bon.

— Pourtant, vous tuez avec un tel bonheur. Comme vous auriez voulu que je tue Morjin !»

En entendant ces mots, il saisit la poignée de son épée et sourit en découvrant ses longues dents blanches. Mais il n'y avait aucune joie dans son visage farouche.

«Vous êtes un Elijin ! insistai-je.

— Non. L'Elijin, c'était Kalkin. Moi, je suis Kane.»

Tendant la main vers lui, je lui dis : «Si je vous donnais l'épée qui est en moi, est-ce que vous tueriez avec ? Quelle est la loi pour la *valarda*?

— Je... ne me souviens pas.»

Dans son regard couvait un feu sombre, si brûlant qu'il était presque impossible à supporter. Je sentais son cœur battre en lui à grands coups furieux. Je compris alors que s'il est des gens qui n'acceptent pas leur médiocrité et qui redoutent plus que tout l'anéantissement dans la mort, il en est d'autres comme Kane qui, s'étant détournés de leur grandeur, redoutent encore plus la gloire de la vie. Depuis combien de temps ce guerrier du passé était-il seul dans l'ombre et les abîmes obscurs, loin de tous, et de lui-même ? N'était-ce pas une chose effroyable pour un homme que d'oublier qui il était vraiment ?

«Je sais que la *valarda* n'est pas destinée à tuer, lui dis-je.

— Bon. Vous croyez savoir ça, n'est-ce pas ?

— Ce doit être écrit quelque part dans la Loi de l'Unique.»

Les mâchoires serrées et les muscles de ses joues brûlées par le vent saillant comme des nœuds dans le bois, Kane paraissait me dévisager à travers un mur de flammes. J'avais l'impression que les veines de son cou ne parvenaient pas à contenir le sang qui battait furieusement en lui.

Brusquement, il sortit son épée de son fourreau et cria : «Alors, maudit soit l'Unique !»

Ses paroles semblèrent l'horrifier, tout comme le reste d'entre nous. Daj, rempli d'effroi, le contemplait en silence. Estrella elle-même paraissait découragée par son expression terrifiante.

Puis Kane murmura : «Ce que je voulais dire, c'est *qu'Asangal* a maudit l'Unique. Enfin, Angra Mainyu. Vous comprenez ?»

Je baissai les yeux sur ma main ouverte. Une pointe sanglante en traversait la paume jusqu'à l'os. La douleur de ce clou en fer était toujours présente, comme celle des autres pointes enfoncées dans les pieds et les mains de ma mère. «Oui, dis-je à Kane. Je comprends.»

Je sentais la pression douloureuse de l'épée qu'il serrait dans sa main. Il ne voulait pas me regarder, mais ne pouvait s'en empêcher. Ses yeux exprimaient ce que ses lèvres ne disaient pas : *Je suis damné. Et vous aussi.*

«Non, non !» m'exclamai-je. Je m'approchai de lui et mis ma main sur la sienne. «Paix, ami.»

Aussi doucement que possible, j'écartai ses doigts de la poignée de son épée et la lui enlevai. Abasourdi, doux comme un agneau, il me regarda la remettre dans son fourreau.

«Valashu», murmura-t-il.

Je pris sa main dans la mienne et restai là, le regard plongé dans le sien. À chaque battement de son grand cœur généreux, je sentais son sang chaud dans ma paume. Il montait en lui une telle joie de vivre ! Un tel éclat, pareil à la splendeur des étoiles, illuminait son être ! Quelle était réellement la vérité de la *valarda*, me demandai-je ? Seulement ceci : C'était bien une épée de lumière, mais c'était aussi bien plus que ça. Comme les étoiles déversant les unes sur les autres leur rayonnement intense, elle se communiquait d'homme à homme, de frère à frère, sans relâche, illuminant toutes les choses et s'adressant à la lumière intérieure qui était leur source.

«Kalkin», appelai-je en murmurant son nom. Un court instant, comme à travers un voile déchiré par un éclair, j'aperçus un être d'une puissance et d'une grâce rares. Mais cela ne dura qu'un instant.

«Non, non, chuchota-t-il, vous aviez promis.

— Je suis désolé.

— Non, c'est moi qui suis désolé. Que sais-je exactement de la *valarda*, hein ? Vous avez peut-être eu raison de garder cette épée-là dans son fourreau.»

J'eus l'impression que son regard m'ouvrait le cœur. «Si Angra Mainyu est vaincu, lui dis-je, je crois que ce ne sera ni par ma main ni par la vôtre, ni même par celle d'Ashtoreth et de Valoreth.

— Vous avez peut-être raison. Peut-être.

— Et c'est pareil pour Morjin.

— Bon, bon.

— Seul le Maîtreya pourra l'empêcher d'utiliser la Coupe en or. Et je crois que je ne serai jamais autorisé à poser les yeux sur cet Être de Lumière si je me sers de la *valarda* pour tuer.»

À ce moment-là, il me fit un sourire, un vrai sourire, chaud et doux comme du miel fondant au soleil. «Bon, eh bien, espérons qu'il n'y aura pas de tuerie ce soir. Paix, ami.»

Il retourna à la barrière et reprit son arc. Son sourire s'accrut encore et ses yeux amusés et ironiques étaient pleins d'un mystère que je ne serais jamais vraiment capable de comprendre.

L'obscurité tomba et bientôt il fit presque aussi noir qu'une nuit sans lune, car il y avait très peu de lumière au fond du défilé. Ses parois imposantes réduisaient le ciel à une bande d'étoiles se dirigeant d'est en ouest au-dessus de nous. Mais l'une de ces étoiles était la brillante Aras. Quand nous eûmes fini de faire la vaisselle et d'installer le campement, alors qu'Atara chantait une berceuse à Estrella et que Kane montait la garde, je m'allongeai sur la Terre mère pour veiller sur cette lumière étincelante qui éclairait la nuit comme un grand phare. Comment, me demandai-je, cette étoile de beauté et d'espoir lumineux pourrait-elle un jour s'éteindre ?

6

Le lendemain matin, mon réveil fut douloureux. Les blessures dues à la bataille, principalement des contusions dues à des armes pointues ou à de masses qui n'avaient pas réussi à traverser ma cotte de mailles, me faisaient mal. Le vent froid qui s'engouffrait dans la gorge faisait frissonner mon corps courbaturé, ce qui faisait encore plus mal. Et pendant les premières heures de la matinée, tandis que nous prenions notre petit déjeuner et levions le camp lentement et sans entrain, aucun rayon de soleil ne vint réchauffer directement le défilé. Nous étions tous épuisés, sauf Kane, peut-être. Cela aurait été agréable de rester là toute la journée à manger et à se reposer près d'un feu crépitant, mais nous devons nous éloigner le plus possible de l'extrémité de la gorge qui débouchait sur le Wendrush. Alors nous chargeâmes les chevaux et bûmes une infusion de maître Juwain pour chasser la fatigue. Puis nous repartîmes dans le défilé en serpentant entre les parois de roche nue et en nous enfonçant toujours plus dans l'obscurité du Kul Kavaakurk.

Pendant que nous nous frayions un chemin au bord de la rivière en repoussant du pied les pierres cliquetantes, je regardais souvent derrière moi en tendant l'oreille pour voir si nous étions poursuivis. Reniflant l'air frais, je faisais également appel à un autre sens, plus profond. J'entendais l'eau couler dans son lit et sentais l'odeur des feuilles de printemps s'agitant dans le vent, mais les seuls yeux posés sur nous étaient ceux des écureuils et des oiseaux qui chantaient dans les branches des innombrables arbres de la gorge. Apparemment, personne ne nous suivait, personne ne nous voulait de mal. Le seul ennemi à affronter ce jour-là, pensai-je, était en nous. L'horreur de ce qui gisait derrière nous après la boucherie de la veille nous hantait tous, même ceux qui n'avaient pas vraiment assisté à la bataille. Nous craignions ce qui nous attendait dans les vastes étendues des contreforts du Nagarshath pour lesquelles il n'y avait pas de cartes. En réalité, la peur était le pire de nos démons intérieurs. En effet, qui parmi nous ne contemplait pas le ciel en se demandant si le Maléfique était capable de dévorer jusqu'au soleil ?

Ce soir-là, après dîner, la peur finit par s'emparer de Maram. Il s'éloigna du feu de camp pour aller soigner le sabot blessé de son cheval – en tout cas, c'est ce qu'il prétendit. Mais je le suivis dans le

bosquet où les chevaux étaient attachés et le découvris fouillant dans les sacoches de la monture de rechange de maître Juwain. Avec la rapidité d'une belette volant des œufs, il sortit une bouteille d'eau-de-vie et la déboucha. Je courus jusqu'à lui et lui donnai une tape si forte sur le poignet que je faillis lui faire lâcher la bouteille. «Et ton vœu ?» lui criai-je.

Et il me répondit en hurlant : «Et ton vœu à toi, alors ?»

Tandis qu'il se débattait pour amener le goulot de la bouteille jusqu'à ses lèvres épaisses, je serrai plus fort les doigts autour de son gros poignet.

«Quel vœu ? lui demandai-je.

— Ah, ce que tu as dit quand on s'est connus, que notre amitié durerait toute la vie. Quel genre d'ami empêche son ami de boire pour oublier ses souffrances ?

— Le genre qui veut lui épargner une souffrance plus grande encore.

— Tu parles comme si nous avions l'éternité devant nous.

— Nous avons toute notre vie, Maram.

— Oui, toute notre vie, tant qu'elle durera. Mais combien de temps durera-t-elle ? Tu n'as donc pas entendu ce qui s'est dit hier soir ? Morjin pourrait bien libérer Angra Mainyu dans quelques mois, quelques jours peut-être. Alors pourquoi ne pas m'autoriser le seul petit plaisir qu'on puisse trouver dans cet endroit perdu ?»

Je lâchai son bras et restai devant lui. «Eh bien, bois, si c'est ce que tu veux !

— Je vais le faire, je vais le faire. Mais ne me regarde pas comme ça !»

Je continuai à fixer ses grands yeux bruns dans la pénombre.

«Bon sang, Val ! dit-il plus doucement. Je ferai ce que je voudrai, tu comprends ? Ce que je déciderai, moi. Et pour l'instant, je choisis finalement de ne pas boire. Tu m'as gâché mon plaisir, tant pis.»

Là-dessus, il remit le bouchon sur la bouteille et la ferma en tapant dessus d'un geste rageur. Puis il la replaça dans la sacoche de maître Juwain et, debout au pied de l'imposante paroi de la gorge, il me regarda fixement.

Nos cris avaient attiré les autres. Ils formèrent un demi-cercle autour de nous pendant que Maram disait en manière d'explication : «Toute cette discussion, hier soir, sur Angra Mainyu et les mondes finissant dans les flammes, c'était trop !»

Kane jeta un coup d'œil sur les courroies mal rattachées de la sacoche, mais ne fit aucun commentaire. Puis il dit : «Peut-être bien, oui.»

Il y avait une gentillesse dans sa voix que j'avais rarement entendue et ses yeux noirs posaient sur Maram un regard compatissant, ce qui était encore plus rare.

«Nous ne sommes que six contre Morjin et toutes ses armées ! s'écria Maram. Huit en comptant les enfants ! Comment réussirons-nous à tenir le Dragon en échec le temps de trouver le Maîtreya ?

— Nous étions un de moins quand nous sommes entrés dans Argattha, lui fit remarquer Kane.

— Mais Morjin est plus fort maintenant, non ? Je l'ai bien vu. Sacrement fort. Et en plus, il y a Angra Mainyu.»

Kane le dévisagea et une lumière intense s'alluma dans ses yeux. Brusquement, il lança d'une voix rageuse : «Fort, dites-vous ? Ha ! Ils sont faibles !»

Ses paroles nous laissèrent abasourdis. Je le regardai en secouant la tête. Cet homme, me dis-je, pouvait abriter de farouches contradictions, comme deux tigres en rut enfermés dans la même cage.

«Ils sont faibles, répéta-t-il en grommelant. Et qui sont les forts, les vrais puissants ? Ce sont ceux qui suivent la Loi de l'Unique, même si leur fidélité les mène à la mort. Ceux qui permettent au dessein de l'Unique de s'épanouir pleinement, car la vraie vie est dans la création. Morjin et son maître ne créent rien. Ils ont peur de tout, et surtout de leur propre faiblesse. Comme ils ont peur, ils haïssent et, en haïssant, ils se soumettent à tout ce qui est vil et mauvais. Daj a échappé à Argattha, Estrella aussi, mais comment les deux Dragons pourront-ils jamais se libérer de l'enfer qu'ils se sont créé à chaque clou planté dans la chair, à chaque œil arraché ? Comment pourront-ils se libérer des chaînes d'esclavage qu'ils se sont forgées ? Bon. Sachant cela, ils ont caché leur âme soumise sous des atours royaux et ont cherché à conquérir d'autres hommes pour prouver leur pouvoir sur la vie – et sur la mort. Mais les hommes réellement libres ne peuvent jamais être conquis, n'est-ce pas ? Pas dans leur âme, en tout cas. Toutes les étoiles peuvent mourir, leur éclat aussi, mais pas la lumière de l'Unique. C'est cela qui terrifie Angra Mainyu et Morjin. Et c'est pour cela qu'à la fin, nous gagnerons.»

Ses paroles stupéfièrent Maram plus qu'elles ne l'apaisèrent. Mais à cet instant au moins, elles firent reculer les démons qui le poussaient à trouver du réconfort dans sa bouteille d'eau-de-vie. Il se redressa et

regarda Kane fièrement, passant de l'état d'ivrogne à celui de chevalier valari. «Vous croyez vraiment qu'on peut gagner ?

— Nous devons absolument gagner – donc nous gagnerons.»

Kane, me dis-je, comprenait mieux que personne la nature du mal. Mais ce qu'il y avait d'atroce dans le mal, c'était qu'il ne suffisait pas de le comprendre pour l'empêcher de dévorer un homme vivant.

«Nous gagnerons, affirma maître Juwain en regardant Maram, à condition de ne pas baisser la garde. Est-ce que vous pratiquez toujours les *Méditations de la Lumière* ?

— Ah, peut-être pas aussi souvent que je le devrais.

— Et les *Chants du Chemin* ? Les apprendre vous apaiserait plus que l'eau-de-vie.

— Ah, je suis trop fatigué et il est trop tard. Mon cerveau me fait presque aussi mal que mon pauvre corps.

— Dans ce cas, je vais vous préparer une infusion qui vous réveillera.

— Et si je ne veux pas me réveiller ?»

Maître Juwain gratta le dos de sa tête luisante sans quitter Maram du regard. Il paraissait ne plus savoir quoi dire.

Ce fut Liljana qui vint à sa rescousse. Elle agita son doigt devant Maram, puis l'enfonça sous ses côtes en disant : «Combien ai-je passé de nuits à cuisiner et à laver pour que vous puissiez aller vous coucher le ventre plein ? Maître Juwain vous a demandé d'apprendre ses vers, et si vous ne le faites pas pour vous, vous devriez le faire pour nous.»

À ce moment-là, tout le monde se tourna vers Maram et il leva les mains en signe de défaite – ou de victoire selon le point de vue.

«C'est bon, c'est bon, dit-il, je vais les apprendre ces vers ridicules si c'est ce que vous voulez tous. Ce sera mieux que de vous avoir tous tout le temps sur le dos.»

Le sourire de maître Juwain ne dura que le temps qu'il fallut à Maram pour ajouter : «Je commencerai demain, alors.»

Soudain, Kane s'approcha de lui et le dévisagea comme un gros félin se préparant à bondir. Je savais qu'il ne faisait que provoquer Maram et qu'il ne poserait jamais la main sur lui. Mais Maram n'en était pas aussi sûr.

«C'est bon, c'est bon», répéta-t-il en poussant un gros soupir. Il se tourna vers maître Juwain et demanda : «Quels sont les vers pour ce soir ?»

Reprenant après maître Juwain, je l'entendis réciter : *Au bout de la gorge, un val boisé...*

Et il continua ainsi tandis que nous reprenions notre place autour du feu et buvions l'infusion épicée que maître Juwain nous avait préparée. Son but était que nous apprenions les *Chants du Chemin* nous aussi. Alors nous déclamâmes les vers à tour de rôle, nous corrigeant les uns les autres quand nous nous trompions. Nous ne répétâmes pas aussi longtemps que maître Juwain l'aurait souhaité parce que nous étions tous vraiment très fatigués. Mais quand vint le moment de nous retirer pour la nuit, nous emportâmes les paroles dans notre sommeil, et peut-être même dans nos rêves. Et je me dis que c'était une bonne chose, car dans les *Chants du Chemin* résidait la promesse qu'en faisant un pas après l'autre dans la bonne direction, un homme atteindrait toujours le terme de son voyage.

Le lendemain au lever du jour il faisait beau, ce que nous déduisîmes de la bande de bleu qui s'éclaircissait lentement au-dessus de nous. Nous reprîmes notre longue marche dans le défilé sur des pierres branlantes et à travers des bosquets de peupliers qui se parsemaient d'ormes et de chênes à mesure que nous nous enfoncions dans les Montagnes Blanches. Nous avons parcouru au moins vingt milles depuis notre bataille contre Morjin et ses Chevaliers Rouges. Aucun de nous n'avait idée de la longueur du Kul Kavaakurk, car les vers de maître Juwain n'en parlaient pas. Mais là, au fond de cette crevasse dans laquelle le vent s'engouffrait comme dans un entonnoir et nous arrachait les cheveux et les vêtements, le défilé semblait ne jamais devoir finir.

Et puis brusquement, au détour d'un méandre du cours d'eau, la gorge déboucha sur une large vallée. Ses versants, doux et vallonnés au nord, mais encore assez raides au sud de la rivière, étaient recouverts de forêt. Pour la première fois depuis deux jours, nous avions tout le soleil désiré ; ses rayons chauds se déversaient sur la roche, la terre et les feuilles et remplissaient entièrement la grande cuvette devant nous. Des montagnes plus petites, couvertes de chênes et de bouleaux mélangés à des trembles et à des sapins sur les hauteurs, bordaient cette cuvette et, derrière elle, culminaient les sommets blancs du Nagarshath. Comme la vallée se poursuivait dans le prolongement du défilé en direction de l'ouest, on avait l'impression qu'il fallait la traverser en longeant la rivière. Cependant d'autres possibilités de sortir de la cuvette s'offraient à nous : des crevasses et des cols entre les pentes autour de nous dans lesquels coulaient des ruisseaux plus petits qui venaient se jeter dans la rivière. N'importe lequel d'entre eux pouvait mener à l'école de la Confrérie, même si de toute évidence, le chemin serait difficile et dangereux.

«Bien, dit maître Juwain à Maram, alors que nous nous engageons dans la vallée, quel chemin doit-on prendre ?»

Et Maram récita :

*Au bout de la gorge, un val boisé,
Aux versants sud schisteux sertis de coquillages.
Vers le soleil couchant la vallée se divise ;
À gauche ou à droite le chercheur se dirige.
Souviens-toi de l'histoire ou perds-toi :
C'est par là que le roi Koru-Ki est parti.*

Debout à côté de son cheval, Maram jeta un coup d'œil sur la gauche en se léchant les lèvres. «Ah, mais qui a bien pu imaginer ces vers ? dit-il. "Aux versants sud schisteux semés de coquillages" ? En voilà une phrase difficile à prononcer ! J'arrive à peine à la dire !

— Ce n'est pas si difficile !» s'exclama Daj en se moquant de lui. Et puis, à toute vitesse comme un oiseau qui pépie, il répéta d'une voix flûtée :

Aux versants sud schisteux sertis de coquillages.

Maître Juwain lui décocha un sourire radieux et lui tapota la tête avant d'expliquer à Maram : «Les *Chants* ne sont pas censés être faciles à dire, mais à mémoriser, d'où le rythme, et l'allitération aussi.

— En tout cas, je l'ai mémorisée, répondit Maram. Mais cela me ferait une belle jambe si vous n'étiez pas là pour l'interpréter pour nous.»

Les *Chants du Chemin* étaient peut-être destinés à être facilement retenus, mais ils étaient conçus afin que seuls les adeptes et les maîtres de la Confrérie puissent les comprendre correctement. C'était ainsi que la Confrérie gardait ses secrets.

«Allons, allons, l'encouragea maître Juwain. Ces vers sont clairs comme de l'eau de roche.»

Montrant l'eau tumultueuse qui coulait devant nous, Maram marmonna : «Vous voulez dire clair comme de la vase !

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? De toute évidence, nous avons dépassé les Oreilles d'Âne et le Kul Kavaakurk et nous avons débouché dans cette vallée comme il est dit dans les *Chants*. Regardez ce rocher, là-bas ! C'est certainement du schiste, vous ne croyez pas ?»

Nous regardâmes tous dans la direction qu'il indiquait, de l'autre côté de la rivière, vers les versants presque verticaux au sud. La roche y était sombre, striée et friable et ressemblait assurément à du schiste.

«Je suis sûr que vous avez raison, lui dit Maram. Vous connaissez bien les pierres. Mais est-ce qu'il y a des *coquillages* dans ce schiste ? Qui est-ce qui est prêt à traverser la rivière pour aller voir ?»

Kane proféra un gros juron et enfourcha sa monture. Il fit entrer l'énorme cheval alezan dans l'eau qui semblait assez rapide pour emporter un homme, mais pas un animal aussi massif. En quelques mouvements puissants, le cheval atteignit l'autre rive et l'eau dégoulinant de ses flancs mouilla la roche. Ensuite, Kane avança à travers les arbres sur une centaine de mètres avant de mettre pied à terre et de commencer à grimper la pente abrupte. Au moment où il atteignait une plaque de schiste, nous le vîmes disparaître derrière un grand chêne.

«Il est aussi fou que Koru-Ki ! s'écria Maram en guettant son retour. Il traverserait un océan juste pour voir ce qu'il y a de l'autre côté !»

Quelques instants plus tard, Kane revint comme il était parti, un large sourire sur le visage.

«Alors ? demanda Maram. Vous avez vu des coquillages dans le schiste ?

— Des tas, répondit Kane dont le sourire s'agrandit.

— Je ne vous crois pas, vous mentez !

— Allez voir vous-même, dit Kane en montrant l'autre côté de la rivière.

— Vous croyez que je n'irai pas ?» Maram jeta un coup d'œil au cours d'eau rapide qui traversait la vallée et secoua la tête. «Bah, après tout, vous avez peut-être raison. L'un d'entre nous a risqué sa vie pour prouver la véracité de ces vers, ça suffit. Vous avez *vraiment* vu des coquillages ? Des coquillages marrants ? Je veux dire des coquillages marins ?

— Je vous l'ai déjà dit. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

— Eh bien, ça n'aurait pas été mal que vous rapportiez l'un de ces cailloux sertis de coquillages, non ?»

Kane éclata de rire et sortit un morceau de schiste épais, plat et long comme la main et le donna à Maram. Nous nous rassemblâmes tous autour de lui tandis qu'il étudiait la plaque grisâtre et passait le doigt sur les petits coquillages semblables à des pierres qui étaient incrustés dedans.

«Impossible ! s'exclama Maram. J'ai vu des coquillages comme ça sur le rivage du Grand Océan du Nord !

— Mais alors, comment sont-ils arrivés dans cette pierre ? » demanda Daj.

Kane se contenta de fixer la roche en silence tandis que nous l'examinions de plus près. Maître Juwain lui-même n'avait pas de réponse à lui donner.

« Peut-être, dit Atara, qu'il y a réellement eu autrefois une grande inondation qui a noyé toute la Terre, comme le dit la légende. »

Les yeux noirs de Kane transperçaient la plaque de schiste et il semblait perdu dans les strates infinies du temps. Finalement, il déclara : « Bon. La Terre est plus étrange que ce que nous croyons. Plus étrange que ce que nous *pouvons* imaginer. Qui en sondera jamais tous les mystères ? »

— Eh bien, conclut Maram en soulevant la pierre, puis en la glissant dans sa sacoche, voilà un mystère que j'aimerais conserver, si ça ne vous ennuie pas. Si je rentre un jour chez moi, je pourrai toujours la montrer pour prouver que j'ai trouvé des coquillages marins au sommet d'une montagne ! »

À ces mots je souris, d'une part parce que ce n'était pas Maram qui avait trouvé le morceau de roche et, d'autre part, parce qu'elle n'avait pas été prise au sommet d'une montagne. Toutefois, cela me remontait le moral de voir qu'il envisageait encore de rentrer chez lui. Ainsi, il gardait encore un peu d'espoir au fond de lui.

« Pour rentrer chez vous, il faut passer par la vallée, lui dit maître Juwain. Tout le monde est convaincu qu'il faut la traverser ? »

— En direction du soleil couchant, approuva Maram en tendant le doigt vers l'ouest. Mais je n'arrive pas à voir si elle se divise vraiment au bout. »

Protégeant mes yeux avec ma main, je regardai de l'autre côté de la vallée. Celle-ci semblait s'achever sur un gros bloc montagneux s'élevant vers l'ouest. Mais c'était au moins à trente milles de là et la vue était bouchée par les plis et les fissures des versants de part et d'autre.

« Allons-y, alors, proposa Atara. On verra ce qu'on verra. » Ses lèvres esquissaient un léger sourire et cela me réchauffa le cœur de voir qu'elle était capable de plaisanter sur sa cécité. Elle enfourcha sa jument et dit : « Allons-y, Flamme ! » Puis elle la guida sur la bande d'herbe qui longeait la rivière et je fus encore plus heureux de constater qu'elle avait mystérieusement retrouvé sa seconde vue.

Nous suivîmes le cours d'eau vers l'ouest. C'était une belle journée balayée par une douce brise de printemps. Autour de nous, aux

endroits où les arbres cédaient la place à de vastes étendues d'herbe, la terre était recouverte de fleurs sauvages en touches violettes et blanches. Nous avions l'impression d'être complètement seuls dans ce paysage magnifique et paisible. Notre moral remontait en même temps que le relief, pas aussi haut peut-être que les grands sommets qui luisaient au loin, mais assez pour espérer bénéficier d'un jour ou deux de répit, sans bataille ni épreuves.

Et il en fut ainsi. Le premier soir, nous montâmes notre camp dans la vallée sur un beau terrain herbeux surplombant la rivière. Pendant que Kane, Maram et moi nous occupions des fortifications, Liljana, Estrella et Daj commencèrent à préparer le dîner et Atara partit chasser dans la forêt. La fortune lui sourit car, une heure plus tard à peine, elle revint avec un jeune cerf sur les épaules. Ce soir-là, nous nous régâlâmes de gibier rôti ainsi que de petites galettes de rushk et de paniers entiers de framboises qu'Estrella avait trouvées dans les bois. Maître Juwain récita les *Chants du Chemin* pour Maram et un peu plus tard, Kane sortit le luth qu'il avait hérité d'Alphanderry. Il jouait rarement pour nous et quand il le faisait c'était beau et étrange, mais cette nuit-là, il pinça les cordes de son luth et chanta d'une voix superbe et grave. Il paraissait presque heureux et cela me rendait heureux moi aussi. Il chanta pour nous des hymnes de gloire, des récits triomphants et l'exaltation de toutes les choses à la fin des temps. Il portait en lui une grande tristesse, profonde et tumultueuse comme les océans, et cela donnait une nuance mélancolique à ses mélodies. Mais dans quelque recoin secret de son cœur, il abritait aussi un feu plus intense et plus brillant que tout ce qu'Angra Mainyu pouvait espérer maîtriser un jour. Pendant qu'il chantait, cette ineffable flamme semblait projeter ses paroles dans la vallée où elles résonnaient comme des clochettes en argent avant de monter dans l'air froid et transparent au-dessus des sommets couverts de neige en direction des étoiles étincelantes.

Cette musique immortelle fit sortir Flick de l'obscurité au-dessus des cordes vibrantes du luth. Au début, cet être étrange apparut sous la forme d'une toile argentée, incroyablement fine, ornée de millions de petites pierres précieuses claires comme des diamants non taillés. De ces innombrables points jaillissaient des fils de feu qui traversaient le treillis et faisaient scintiller l'ensemble de sa silhouette d'une jolie lumière. Plus Kane jouait, plus cette lumière s'intensifiait. Je vis avec une grande joie ce rayonnement faire émerger du néant de multiples couleurs : du rouge et de l'or, du vert forêt et du bleu ciel – et du glorieux profond et chatoyant. Et alors que Kane continuait à chanter, les couleurs se mirent à scintiller et à tourbillonner avant de se mélanger, de prendre corps et de se fondre pour former la silhouette

et le visage d'Alphanderry. Et soudain, le compagnon que nous avions perdu apparut près du feu devant nous. Sa peau mate et ses cheveux noirs et bouclés paraissaient presque réels, tout comme ses traits fins et ses dents blanches bien plantées que révélait son sourire éclatant et irrésistible. Encore plus réel semblait son rire généreux qui rappelait ce qu'il y avait d'immortel en lui : sa beauté, sa joie de vivre et sa grâce. Une fois déjà, à Tria, cet Alphanderry-là s'était matérialisé en tant que messager des Galadins pour me prévenir d'un grand danger.

«Ahura Alarama», dis-je en murmurant le véritable nom de Flick. Puis j'ajoutai : «Alphanderry.

— Valashu Elahad, répondit-il. Val.»

Kane arrêta de chanter et reposa son luth pour contempler avec ébahissement son vieil ami.

«Il parle ! s'exclama Daj. Comme dans la salle du trône du roi Kiritan !»

Le jeune garçon s'avança et, avec beaucoup d'audace, tendit le bras pour toucher Alphanderry, mais sa main passa à travers dans une explosion de lumières.

Cela fit rire Alphanderry et, montrant Daj du doigt, il dit : «Il parle. Mais je ne me rappelle pas l'avoir vu dans la salle du trône du roi Kiritan.»

En disant cela, il tendit la main pour toucher Daj, mais sa main à lui aussi passa à travers l'enfant aussi facilement que la mienne fendait l'air. Il éclata de rire de nouveau et se tourna vers Estrella. Le regard tendre et triste, il ajouta : «Mais la fillette ne parle toujours pas, n'est-ce pas ?»

Les yeux écarquillés d'étonnement et le visage rayonnant de joie, Estrella avait l'éloquence de volumes entiers de poésie.

«Mais d'où venez-vous ? demandai-je à Alphanderry. Et pourquoi êtes-vous là ?

— Et vous Val, d'où venez-vous ? rétorqua-t-il. Et pourquoi chacun de nous est-il là ?»

J'attendais une réponse à ce qui était peut-être la question fondamentale de la vie, mais il se contenta de dire : «Je suis ici pour chanter. Et pour jouer.»

Et sur ces mots, il tendit le bras pour prendre son luth, mais ses doigts passèrent à travers. C'était aussi difficile pour un être comme lui de saisir un objet matériel que ça l'était pour un homme d'appréhender le royaume de l'esprit, me dis-je.

«Bon, fit Kane en pinçant les cordes du luth, je vais jouer pour vous et vous chanterez.»

Et c'est ce qu'ils firent. Assis autour d'eux, nous écoutâmes tous Kane tirer des notes vibrantes et mélodieuses du luth et Alphanderry interpréter une chanson si belle qu'elle nous fit monter les larmes aux yeux. Cependant, les paroles jaillissaient dans la langue musicale des Galadins que maître Juwain lui-même avait du mal à comprendre. Aussi, quand il eut fini, Alphanderry regarda maître Juwain et en traduisit une partie :

*L'aigle lève un œil interrogateur
Et part à tire-d'aile vers le soleil et le ciel
La baleine plonge dans la pénombre de l'océan
Toujours cherchant, toujours chez elle*

*Sans cesse le monde passe du jour à la nuit ;
Tout reçoit à la fois lumière et ténèbres
Le crépuscule suit le déclin de la lumière
La nuit devient le jour quand se retirent les ténèbres.*

*Par son souffle l'Unique crée toutes les choses :
Les fleurs, les oiseaux, les rois marqués par les étoiles ;
Les êtres à chaque souffle rêvent de repartir
Arpenter les étoiles et leur mère patrie.*

*Les sommets éblouissants allument un désir profond ;
Et dans le cœur un feu plus profond encore.
Le chemin vers le ciel couronné d'étoiles
Monte sans cesse mais toujours redescend.*

Alors que Kane reposait son luth, Alphanderry regarda maître Juwain et sourit.

«Dois-je comprendre, lui demanda maître Juwain, que ces paroles m'étaient destinées ?»

Ce qu'il y avait de merveilleux dans la musique d'Alphanderry, c'était que tous ceux qui l'écoutaient pensaient qu'il ne chantait que pour eux.

«Disons simplement, lui répondit-il, qu'il y a dans ce chant un message qu'un maître de la Confrérie ferait bien de prendre à cœur. Surtout si le maître en question doit guider ses compagnons de quête à travers les lieux sombres du monde.

— Vous a-t-on envoyé ici pour me dire cela ?» demanda maître

Juwain.

En réponse, le sourire d'Alphanderry s'élargit encore.

«Qui vous a envoyé, alors ? Est-ce vraiment les Galadins ?»

Cette fois, le visage amusé et profondément mystérieux d'Alphanderry se chargea de tristesse. À l'intention de maître Juwain et de nous tous, il répondit : «J'aimerais pouvoir rester pour répondre à vos questions, pour chanter et pour rire, et même pour manger la délicieuse cuisine de Liljana. Hélas, je ne peux pas.»

Il leva les yeux vers le ciel où Icesse, Hyanne et les autres étoiles scintillantes du Collier de la Mère venaient de dépasser le zénith. C'était dans cette direction, me dis-je, que se trouvait Ninsun, le lieu de résidence des Ieldras. Ainsi que la lumière qui en émanait par le biais des faisceaux de glorie du Rayon d'Or.

«Si vous pouviez rester ne serait-ce que quelques instants de plus, insista maître Juwain, vous pourriez me dire si...

— Je ne peux vous dire que ce que j'ai», dit Alphanderry avec un sourire radieux. Puis il ajouta :

*Le chemin vers le ciel couronné d'étoiles
Monte sans cesse mais toujours redescend.*

Il tendit le bras pour toucher la main de maître Juwain, mais ce geste impulsif ne servit qu'à illuminer sa peau tannée d'une lumière semblant venir des étoiles. Là-dessus, Alphanderry s'évanouit pour redevenir le tourbillon de lumières que nous appelions Flick. Seul son sourire parut s'attarder au moment où ce dernier disparaissait à son tour dans le néant.

«Ah, comme notre petit ami me manque !» s'écria Maram en fouillant l'obscurité.

Je vis que Kane aussi scrutait la nuit. Ses yeux sombres tremblaient comme s'ils étaient inondés de larmes.

«Mais je me demande ce qu'il a voulu dire, continua Maram en se tournant vers maître Juwain. Ses vers sont encore plus mystérieux que vos *Chants du Chemin*.»

Maître Juwain tendit les mains vers le feu qui sifflait. Ses doigts se refermèrent comme s'il essayait de saisir sa chaleur.

«Il est possible, dit-il finalement, que les vers qu'Alphanderry a chantés appartiennent aux véritables *Chants du Chemin*.

— Aux véritables *Chants* ? s'étonna Maram.

— Peut-être devrais-je dire, aux *Chants* plus profonds ? Aux chants supérieurs. Tout comme il existe des vers qui indiquent comment se rendre dans divers endroits d'Ea, il en est qui décrivent le chemin de l'homme vers l'Unique.»

Il poursuivit en expliquant que le chemin pour devenir Elijin, Galadin, puis Ieldra était infiniment plus difficile à trouver que celui du sanctuaire secret de la Confrérie.

«Notre Ordre, expliqua maître Juwain, a passé près de dix mille ans à tenter d'apprendre et d'enseigner ce chemin. Mais nous n'en avons compris qu'une petite partie et enseigné encore moins. Les Elijins le connaissent certainement, et les Galadins aussi. Mais ils ne nous parlent pas. »

Tout le monde se tourna vers Kane qui demeura muet comme une tombe devant le feu.

«Enfin, reprit maître Juwain, les anges ne nous parlent pas à nous, habitants d'Ea. Mais je suis sûr que dans d'autres mondes, ils partagent avec le Peuple des Étoiles et la Confrérie éternelle les vers de ce que j'appelle les véritables *Chants du Chemin*.

— Et pourquoi ceux-ci sont-ils ainsi favorisés ? demanda Maram en levant les yeux vers le ciel.

— Ce n'est pas eux qui sont favorisés, répondit maître Juwain. C'est plutôt nous, habitants d'Ea, qui ne le sommes pas. Voyez-vous, les véritables *Chants du Chemin* sont dangereux à entendre.

Pensez aux *Chants* simples que je vous ai enseignés. Mal compris ou appris dans le désordre, ils pourraient amener un homme à dégringoler d'une falaise. Ceci est encore plus vrai des *Chants* supérieurs qui sont censés guider les hommes sur le chemin des Elijins et les Elijins sur celui des Galadins.»

La peur qui envahit alors le visage de Maram rappelait la chute d'Angra Mainyu – et celle de Morjin.

«Je remarque que vous dites guider les *hommes* ?» dit Liljana à maître Juwain sur un ton de reproche. Sa voix était coupante comme l'un de ses couteaux de cuisine.

«C'est une façon de parler, se défendit maître Juwain. Les femmes doivent emprunter le même chemin que les hommes, bien sûr.

— Oh, nous *devons*, c'est ça ?» Le caractère trempé que Liljana abritait au fond d'elle enflammait son doux visage. «Vous voulez dire, marcher derrière les hommes.

— Non, non, pas du tout. Vous devez marcher à nos côtés.

— Comme c'est aimable à vous d'accepter notre compagnie !»

Maître Juwain se gratta le dos de la tête en soupirant. «Je voulais simplement dire que notre chemin est devant nous, ensemble.

— Oh, vraiment ?»

Liljana se rapprocha de maître Juwain et s'agenouilla près de lui. Elle plaça son pouce contre le bout de ses autres doigts, les redressa et les pointa dans sa direction. Du fond de sa gorge monta un sifflement qui ressemblait en *tout point* à celui d'un serpent. Et brusquement, rapide comme une vipère, elle frappa d'un mouvement sec du bras et du poignet le bas du dos de maître Juwain.

«Pour moi, votre chemin est celui du serpent, lui dit-elle.

— Parce que le vôtre ne l'est pas ?

— Il y a serpent et serpent. Le nôtre est le grand cercle de la vie. Nous l'appelons Ouroboros.»

Ce qui suivit alors, tandis que le feu mourait et que la nuit s'obscurcissait, fut une longue discussion sur les différents chemins ouverts à l'homme et à la femme. Liljana parla de l'énergie vitale sacrée, enfouie en chacun de nous, et des moyens que les Maitriches Télus avaient trouvés pour la stimuler et la renforcer. Maître Juwain, lui, s'intéressait principalement à la transcendance et à la manière de retourner dans les étoiles. Je ne prétends pas avoir saisi toutes les subtilités et toutes les justifications de leur différend, car leurs propos étaient souvent ésotériques, légalistes et même mesquins. Je compris que leur dispute remontait à la scission de l'ordre des Sœurs et des Frères de la Terre longtemps auparavant, à l'Âge de la Mère. Et pareils à des frères d'une même famille qui ont emprunté des chemins différents dans la vie, ils se disputaient d'autant plus férocement qu'ils partageaient un langage commun et une profonde connaissance l'un de l'autre. Tous deux voyaient dans le serpent l'incarnation de l'énergie vitale. Tous deux enseignaient l'ouverture des chakras, ces roues de lumière qui tournent dans chaque homme, chaque femme, chaque enfant. Mais ils leur donnaient des noms différents et leur prêtaient un but distinct.

Remarquant que Daj suivait de très près leur discussion, maître Juwain se tourna vers lui pour lui expliquer : «À la Confrérie, nous enseignons la voie du Kundala. À notre naissance, elle gît lovée dans chacun d'entre nous. Il y a un *Chant* qui le dit :

Autour de l'épine dorsale dort le serpent.

*Dans son cœur jaillit un feu.
Le serpent se réveille, se rappelle, languit,
Et remontant le dos comme du feu, il brûle.*

*Traversant les chakras un à un,
Jusqu'à briller comme le soleil,
Il explose soudain, couronne de lumière :
Un ange s'élance vers le ciel étoilé.*

«C'est cela le chemin de l'homme, dit-il à Daj. Il est droit, même s'il est difficile et dangereux. Nous possédons tous sept corps correspondant chacun aux sept chakras de l'épine dorsale, et tous doivent s'éveiller à tour de rôle.»

À ces mots, Daj écarquilla les yeux, puis regarda sa main fine en se tapotant la poitrine. «Comment pouvons-nous avoir plus d'un corps ?»

En entendant cela, maître Juwain sourit. «Nous n'avons qu'un corps *physique*, c'est vrai. Mais nous avons également le corps des passions associé au deuxième chakra que nous appelons *svadhisthan*, et aussi le corps mental.

— Je ne savais pas qu'on appelait ça des corps. C'est bizarre.

— Mais tu comprends qu'il est impossible à un jeune garçon de devenir un homme avant de s'être complètement développé, n'est-ce pas ?»

En réponse, Daj roula des yeux comme si maître Juwain lui avait demandé combien faisaient deux et deux.

Sans se laisser décourager, maître Juwain poursuivit : «Hélas, la plupart des hommes ne dépassent pas ces trois corps et ne les mènent jamais à leur complet développement. Le corps physique, par exemple, peut être stimulé pour soigner toutes les blessures et même faire repousser un membre tranché. Il est potentiellement immortel.»

À ce moment-là, nous nous tournâmes tous vers Kane, mais il ne dit rien et nous non plus. «Mais quel est le quatrième corps, alors ? demanda Daj. – C'est le corps des rêves également appelé corps astral. Il constitue un pont entre la matière et l'esprit et il est stimulé par *Yanahata*, le chakra du cœur.»

Là-dessus, maître Juwain tendit le bras pour poser sa main noueuse sur la poitrine de Daj.

«Plus haut encore, continua-t-il, il y a le corps éthérique qui forme la matrice de notre corps physique et de notre potentiel de perfection, puis le corps céleste. C'est là que réside notre sixième vue, la vue de

l'infini. Le corps le plus haut est le corps kéthérique qui est associé au chakra *sahastara* au sommet de la tête.» À ce moment-là, maître Juwain ébouriffa les cheveux de Daj avant de poursuivre en expliquant que de chacun des corps émanait une aura de couleur différente : rouge pour le premier chakra, orange pour le deuxième, et ainsi de suite jusqu'au sixième chakra qui diffusait une lumière violette intense. Quant au chakra le plus élevé, quand il était complètement éveillé, il produisait une gerbe de lumière blanche et pure.

En entendant cela, Daj échangea un sourire avec maître Juwain et récita :

*Traversant les chakras un à un,
Jusqu'à briller comme le soleil.
Il explose soudain, couronne de lumière :
Un ange s'élance vers le ciel étoilé.*

«Oui, c'est exactement ça, dit maître Juwain, la voix pleine d'émotion. Quand chaque partie de notre être est complètement éveillée, le Kundala jaillit et nous relie au ciel comme un éclair. Alors, comme des anges, nous arpentons les étoiles.»

À ces mots, Liljana se renfrogna et jeta un regard mauvais à la main de maître Juwain posée sur la tête de Daj. Puis elle protesta : «Ce n'est pas tant que le serpent jaillit, mais plutôt qu'il illumine notre être de l'intérieur. Alors, quand nous sommes pleinement éveillés, comme la Terre mère tournant sa face vers le soleil, nous attirons à nous le feu des étoiles.»

Elle soupira et, jetant un regard de reproche à maître Juwain, elle ajouta : «Et comme vous devriez le savoir, ce serpent s'appelle Ouroboros.»

Elle parla alors de cette image primitive que son Ordre considérait comme sacrée. Ouroboros, dit-elle, existait en chacun de nous sous la forme d'un gros serpent se mordant la queue. Cela rappelait le grand cercle de la vie, la manière dont la vie se nourrissait d'autres vies en tuant et en consommant, et se perpétuait néanmoins à travers les âges en apparaissant sous une infinité de formes et en devenant de plus en plus forte. Ouroboros, continua-t-elle, changeait de peau un million de millions de fois et était immortel.

«Il y a en chacun de nous une flamme sacrée impossible à éteindre. Semblable à un anneau de feu, elle est éternelle, car elle se nourrit à la fois des feux du ciel et de ceux de la terre. Et notre voie consiste à

apporter ce feu à chaque partie de notre être, puis aux autres, et enfin à tout ce qui est. De cette manière, nous éveillons tout ce qui existe et le plongeons plus profondément dans la vie.» Jusque-là, Atara avait très peu parlé. Mais quand elle ouvrit la bouche, sans s'embarrasser de détours, ses paroles fusèrent comme des flèches en direction de maître Juwain et de Liljana : «Le chant d'Alphanderry signifiait certainement que vos chemins sont aussi importants l'un que l'autre et qu'en fin de compte ils ne font qu'un.»

Cela fit sourire Kane qui gardait un silence troublant. Quant à Maram, ignorant délibérément l'essence de ce que maître Juwain et Liljana avaient à dire, il marmonna : «Ah, je n'ai jamais rien compris à ce satané symbolisme du serpent. Les serpents sont dangereux. Et les gros serpents – les dragons – sont mauvais.»

Maître Juwain se chargea d'essayer de répondre à cette objection. Se grattant le dos de la tête, il expliqua : «Ce qui rend les serpents mortels, c'est la force, et donc la vie, qu'ils ont dans leurs anneaux. Pour ce qui est du dragon que nous avons combattu à Argattha, il était mauvais comme tous les êtres et toutes les choses que Morjin et Angra Mainyu ont corrompus. Mais le dragon en soi ? Pour moi, c'est essentiellement du feu. Et si le feu peut être utilisé pour torturer des innocents, il peut aussi l'être pour allumer les étoiles.» Je trouvais qu'il avait bien répondu, mais Maram reprit : «Eh bien, moi, je n'aimerai jamais ces animaux glissants et ondulants, qu'on les trouve dans des poèmes et des livres anciens ou en marchant imprudemment dessus dans de hautes herbes.»

Liljana lui jeta un regard pénétrant. «Vous en avez peur, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Votre peur n'est bonne ni pour vous ni pour nous. Si vous passiez plus de temps à mettre en pratique les leçons de maître Juwain et à activer les chakras supérieurs, vous ne seriez pas aussi inquiet.

— Mais je croyais que vous méprisiez le chemin de maître Juwain ?

— Mépriser ? Je ne peux pas me permettre de tels sentiments. Nous avons quelques sujets de désaccord, c'est tout.»

D'après ce que je savais, les Sœurs de Maitriche Télou enseignaient également la stimulation des chakras, mais elles numérotaient et nommaient ces roues de lumière différemment : Malkuth, Yesod, Tiphereth, et sept autres encore. Curieusement, Liljana appelait Keter le chakra le plus élevé, celui qui correspondait presque exactement au corps kéthérique de la Confrérie associé au chakra couronne du

sommet de la tête.

«Vous vous arrêtez trop souvent au premier chakra, dit Liljana à Maram, parce que vous craignez pour votre précieuse vie. Cela vous pousse à aller vers le deuxième chakra dans un besoin pressant d'engendrer d'autres vies. Et, comme nous l'avons tous remarqué, vous y demeurez beaucoup trop souvent et sans vergogne.

— Bon, et alors ?» lui répondit sèchement Maram.

Se ralliant momentanément à Liljana et à sa critique, maître Juwain ajouta : «Cette complaisance stimule votre deuxième chakra au détriment des autres et vous vous y retrouvez piégé. Cela vous rend vulnérable à la luxure, ainsi qu'à l'ivrognerie et aux autres vices qui l'accompagnent.»

Maram jeta un regard du côté des chevaux où l'eau-de-vie était à l'abri dans les sacoches. Il se lécha les lèvres. «Ah, voilà exactement ce que je ne supporte pas dans la Confrérie et dans ses coutumes. Vous êtes beaucoup trop sobres. Avec votre satanée haleine d'abstinents, vous éteindriez la plus douce des flammes dans le but d'allumer vos fameuses torches supérieures. Et pourquoi ? Pour pouvoir passer vos journées – et vos nuits – à angoisser sur une transcendance qui pourrait ne jamais avoir lieu ? Ce n'est pas une vie ! Si j'avais une bouteille à la main, je porterais un toast à l'ivrognerie là, tout de suite, dans le merveilleux présent, et cent autres à la luxure !»

Il jeta de nouveau un coup d'œil vers les sacoches comme s'il espérait que maître Juwain ou moi en sortirions une bouteille et le relèverions de ses vœux. Puis il secoua la tête et marmonna : «Bien, puisque je ne peux pas boire à ce qu'il y a de meilleur dans la vie, je vais chanter. Attendez un instant, que je compose mes vers – attendez !

À ce moment-là, il leva sa main droite et posa son autre main sur ses yeux fermés. Ses lèvres remuaient en silence, mais de temps en temps, il s'écriait : «Attendez, encore un petit moment. J'y suis presque.»

Pendant que Kane remettait deux nouvelles bûches dans le feu, nous restâmes assis à écouter ses crépitements et ses sifflements en regardant Maram. Finalement, il ôta sa main de son front épais et leva les yeux vers nous. Il souriait de toutes ses dents. Il se mit debout et, les poings sur les hanches, il dévisagea maître Juwain et s'exclama de sa voix de stentor :

*L'homme supérieur cherche ce qui est supérieur :
Vieux livres, cristaux brillants, ailes d'ange.
Il vit dans le désir et l'exigence*

De ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est vrai.

*Et là il se glisse, se love et demeure
Dans les clameurs des enfers supérieurs ;
Dans les sixième ou septième roues de lumière
La douleur naît de trop de clairvoyance.*

*Mais sous la ceinture brûle un feu délicieux,
La plus douce façon d'assouvir le désir.
Dans l'étreinte d'une femme, dans la chaleur du vin
Un bonheur absolu, véritable et divin.*

*Je suis un homme du deuxième chakra
Je prends mon plaisir où je peux,
Une taverne, une table ou un divan -
Je suis un homme du deuxième chakra.*

Tout en récitant ces vers et tous ceux qui s'échappaient de sa bouche comme des oiseaux libérés de leur cage, il agitait le poing, puis à chaque refrain, tortillait des hanches d'une manière suggestive. Quand il eut enfin fini, il nous sourit, debout devant le feu sur lequel se détachait sa silhouette. Personne ne savait quoi dire.

Et puis, brusquement, Kane éclata de rire et applaudit et nous en fîmes tous autant. Atara lui dit : «Hum, si tu étais resté chez les Kurmaks et avais pris femmes comme te le proposait mon grand-père, les pouvoirs de ton deuxième chakra auraient été mis à l'épreuve.

— Combien de femmes ?

— Les grands chefs en prennent dix, vingt même, mais on dit que seul un grand homme comme Sajagax pouvait les satisfaire.»

Elle sourit à Liljana qui ajouta alors : «Notre ordre a découvert que quand une femme réveille le Volcan que nous appelons Netzach, il lui faut dix ou vingt *hommes* pour assouvir son feu.

— Vous croyez ? répondit Maram en clignant de l'œil et en effectuant une nouvelle rotation des hanches. Je dois vous dire que ma, euh, *puissance*, n'a jamais été complètement mise à l'épreuve. C'est peut-être idiot d'envisager d'avoir Béhira pour seule épouse et de me plier aux coutumes valari.

— Est-ce que tu préférerais les coutumes sarni ? lui demanda Atara.

— Dans ce domaine, oui. Je prendrais vingt femmes, si je le pouvais. Et je les, euh, distrairais toutes en une seule nuit.

— Mes compatriotes ? s'exclama Atara. Elles te tueraient avant l'aube.

— C'est toi qui le dis.»

Atara s'esclaffa : «Et tu leur demanderais de t'appeler Maram aux Vingt Cornes, je suppose ?

— Parfaitement, parfaitement. Cela susciterait une certaine curiosité autour de moi, non ?

— Je comprends ! Et tu serais heureux de satisfaire cette curiosité avec d'autres femmes que les tiennes, pas vrai ?

— Ah, dit-il en émettant un borborygme et en rotant de satisfaction, enfin quelqu'un qui me comprend.

— Je comprends que si tu agis ainsi avec les femmes de ma tribu, leurs maris et leurs pères tireront leur épée et feront de toi un Maram *sans* corne.»

Dans la lumière tremblotante du feu, le visage joyeux de Maram parut blêmir. «Finalement, marmonna-t-il, je pense que je ne ferais pas un très bon guerrier sarni. Il va falloir que je m'entraîne avec d'autres femmes sur le chemin.»

Atara jouait avec son sabre posé à côté d'elle. Soudain, la féroce jeune femme l'avertit : «Si tu veux, mais n' imagine surtout pas t'entraîner avec moi.»

En entendant cela, Maram leva les mains d'un geste de découragement, comme si tout le monde était toujours d'accord pour penser le pire de lui. Son regard tomba sur Liljana qui lui dit : «Je vous préviens, si vous apportez vos cornes à une matrone expérimentée des Maitriche Télû, il y a de fortes chances pour qu'elle vous tue – de plaisir. Mais peut-être trouverez-vous une gentille sorcière quelque part dans ces montagnes ?»

Les sommets blancs et menaçants du Nagarshath luisaient faiblement sous les étoiles. Il semblait n'y avoir aucun être humain, et encore moins une femme consentante, à mille milles à la ronde.

«Maram ferait mieux de s'entraîner à répéter les vers que je lui ai enseignés, conclut maître Juwain. Et maintenant, si on allait tous se coucher pour faire une bonne nuit ? Demain, nous remonterons cette vallée et nous verrons ce qu'il y a au bout.»

Il sourit à Maram et ajouta : «Vous voulez bien me redire la strophe qui s'y rapporte ?» Et, une fois de plus, Maram récita consciencieusement :

*Au bout de la gorge, un val boisé,
Aux versants sud schisteux sertis de coquillages.
Vers le soleil couchant la vallée se divise ;
À gauche ou à droite le chercheur se dirige.
Souviens-toi de l'histoire ou perds-toi :
C'est par là que le roi Koru-Ki est parti.*

À l'exception de Kane qui prit le premier et le plus long des tours de garde, nous nous enveloppâmes tous dans nos capes et nous allongeâmes sur nos fourrures. Maram s'étendit près de moi et je l'entendis chantonner des vers pendant près d'une heure. Mais pas ceux que maître Juwain souhaitait. Souriant, je m'endormis bercé par la voix de mon incorrigible ami :

*Je suis un homme du deuxième chakra
Je prends mon plaisir où je peux...*

La rivière qui serpentait dans les bois et la prairie me faisait malgré moi l'effet d'un énorme reptile marron. Aucun gros rocher ni aucun autre obstacle ne venaient bloquer notre chemin. Le sol était bon, souple sous les sabots des chevaux et fournissait tout le fourrage dont ils avaient besoin pour nous transporter plus haut dans ce pays magnifique.

Vers midi, on apercevait nettement l'endroit où la vallée s'achevait au pied de la montagne et en fin d'après-midi, nous atteignîmes la fourche dont parlaient les *Chants du Chemin*. À gauche de la montagne, la vallée se dirigeait vers le sud et à droite, un grand sillon dans la terre s'éloignait vers le nord entre les proéminences rocheuses.

Assis sur nos chevaux, nous étudiâmes la prochaine étape de notre voyage. Maître Juwain, après avoir examiné la nature du terrain, se tourna vers Daj et dit :

Souviens-toi de l'histoire ou perds-toi :

C'est par là que le roi Koru-Ki est parti.

«Eh bien, jeune Dajarian, c'est par où ?»

Et Daj lui répondit : «Vers le nord, je pense. Le roi Koru-Ki n'est-il pas parti à la recherche du Passage du Nord et du chemin menant aux étoiles ?

— Tu le sais très bien, intervint Liljana. Ne t'ai-je pas enseigné que les Anciens croyaient que tous les océans de tous les mondes communiquaient les uns avec les autres ? Et qu'il y avait un passage vers d'autres mondes dans la partie la plus septentrionale du nôtre ?»

Daj regarda Liljana et hocha lentement la tête.

«Très bien, alors», dit maître Juwain. Il sourit à Maram. «Demain, nous prendrons vers le nord, nous sommes d'accord ?

— Ah, nous étions d'accord avant d'arriver ici. Ces vers-là, étaient faciles à décoder, eux.

— En effet. Mais plus on approche de notre destination, plus les *Chants* deviennent difficiles à comprendre. Campons ici cette nuit et réfléchissons-y.»

Et nous fîmes comme il avait dit. Ce soir-là, après dîner, j'entendis

Maram répéter les strophes des *Chants du Chemin* et les vers de mirliton épiques qu'il s'obstinait à y rajouter. Quoi qu'il en soit, guidés par les *Chants du Chemin*, nous poursuivîmes notre route les jours suivants à travers le dédale de montagnes, de vallées et de gouffres qui composaient cette partie du bas Nagarshath. Nos chevaux montaient encore et encore traversant des forêts d'ormes et de chênes et des bosquets d'épicéas bleus avant de redescendre encore et encore. Mais alors que les milles disparaissaient derrière nous, il devint évident que notre route sinueuse montait plus qu'elle ne descendait et que, petit à petit, nous grimpons de plus en plus haut. Chaque camp que nous installions nous paraissait plus froid que le précédent. Au quatrième jour après la Fourche du Roi, comme nous l'appelions, il plut tout l'après-midi et le soir, cette pluie se transforma en neige. Nous passâmes une nuit affreuse à remettre du bois dans le feu, blottis le plus près possible de ses flammes dansantes et emmitouflés dans nos capes comme des nouveau-nés. Le lendemain, cependant, le soleil se montra et illumina les rochers et les arbres saupoudrés de neige d'un éclat semblable à des millions de diamants. La chaleur du printemps ne tarda pas à faire fondre cette fine couche blanche. Nous empruntâmes une longue vallée regorgeant de cerfs, de campagnols et d'oiseaux gazouillants et nous savourâmes la douceur d'ashte.

Brusquement, juste après midi, nous tombâmes sur un point de repère mentionné dans les *Chants*. Maître Juwain tendit la main vers la droite en disant : «Frère Maram, voulez-vous bien nous donner les vers concernés ?» Et Maram, sans se formaliser d'être ainsi appelé, récita :

*Sur une colline, tel un château, un rocher
Où vivent l'aigle, le milan et le faucon.
Des palissades de grès contemplez
Le lac aux trois kuls aussi bleu que le ciel.*

Alors qu'Altaru baissait la tête pour brouter l'herbe riche du printemps qui formait un tapis sur le soi, assis sur son large dos, je lui caressai le cou. Puis je levai les yeux vers la colline en question. Tout en haut, une barre de grès en dents de scie entourait un gros bloc rocheux et faisait penser aux remparts d'un château.

«C'est sûrement là, s'écria Maram en maintenant sa main sur son front. Mais je ne vois pas d'aigle.»

À ce moment-là, Daj qui avait la vue la plus perçante de nous tous montra à gauche de la montagne une tâche noire qui planait dans les airs et demanda : «Ce n'est pas un rapace ?»

Et Kane lui répondit : «Si, fiston, c'est même un faucon.

— Si j'étais un aigle, dis-je, en observant les rochers escarpés autour de nous, je crois que c'est là que j'installerais mon aire.

— Si tu étais un aigle, répliqua Maram en tendant le doigt vers le nord, tu n'aurais pas besoin d'escalader cette montagne pour contempler le paysage de l'autre côté comme le suggère le poème.

— Tu veux dire, *nous* n'aurions pas besoin d'escalader, n'est-ce pas ?

— Moi ? Moi ?» s'exclama Maram. Il posa ses mains sur son ventre et me regarda : «Tu n'es pas en train de me demander de descendre de cheval et de hisser mon pauvre corps fatigué jusqu'au...

— Si, bien sûr.

— Mais ces ascensions sont bonnes pour les aigles et les bouquetins, pas pour les taureaux comme moi.

— Taureaux ? Hum, fit Atara du haut de son cheval. Éléphant, plutôt, avec ce que tu manges.»

Ignorant cette moquerie, Maram continua : «*Toi*, tu es un homme de la montagne.

— Oui, et c'est pour ça que je t'accompagnerai. Et *toi*, tu me réciteras la strophe suivante.»

Maram soupira, puis hocha la tête à contrecœur. Nous décidâmes alors que Maram, maître Juwain et moi escaladerions la montagne pendant que Liljana et les autres prépareraient le déjeuner pour notre retour.

Notre ascension se révéla moins longue et moins difficile que ne le craignait Maram. Ce qui ne l'empêcha pas de souffler comme un bœuf en suivant la piste d'un cerf et de jurer lorsqu'il manqua de se tordre la cheville sur les pierres instables d'un éboulis. En l'entendant grogner et gémir, on avait l'impression qu'il était sur le point de mourir d'épuisement. Mais j'étais sûr que s'il manifestait sa souffrance aussi bruyamment, c'était pour m'impressionner. Et pour nous rappeler à tous les deux les grands sacrifices qu'il acceptait de faire pour moi.

Nous finîmes par atteindre la crête où le vent qui soufflait fort rafraîchit nos vêtements trempés de sueur. Appuyés contre la barre de grès au sommet, nous regardâmes en direction du nord-ouest où un énorme massif aux cimes couvertes de neige s'élevait à l'horizon comme une forteresse blanche infranchissable. Mais entre lui et nous s'étendait un paysage de collines sauvages et de lacs qui s'étaient formés à leur pied. Tous étaient bleus. Impossible de dire lequel était

celui que mentionnaient les *Chants*.

«*Le lac aux trois kuls*» répéta Maram en observant le paysage au-dessous de nous. C'est bien beau, mais de quoi s'agit-il ? Un "kul" est un passage, une gorge, et aucun de ces lacs n'est entouré de trois gorges, ni même d'une seule.

— Etes-vous sûr que le poème parle de lac aux trois kuls ? lui demanda maître Juwain.

— Vous voulez dire que j'ai mal compris le *Chant* ?

— En effet. Il fallait entendre *drakul*.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas corrigé plus tôt ?

— Parce que je voulais vous donner une chance d'élucider les *Chants* tout seul. Nous n'atteindrons jamais notre but avec notre seule mémoire.

— Mais qu'est-ce qu'un *drakul*, alors ? Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Vous êtes sûr ? Rappelez-vous vos leçons d'ardik ancien.

— Vous voulez que j'essaie de me souvenir de mes cours de cette langue aride et rébarbative que je m'efforce d'oublier depuis des années ?»

Maître Juwain soupira et gratta sa tête recouverte d'un bonnet de laine. «Si vous me citez les vers suivants, alors. Combien de fois vous ai-je répété que les indices permettant de résoudre un vers énigmatique se trouvent dans les strophes précédentes ou suivantes ?

— Bien», dit Maram. Puis il récita avec application :

*Les deux langues du lac sont ruisselets chantants,
Ondulant et sifflant au pied des collines dentées.
Une froide langue lèche le soleil couchant,
Mais votre route coupe l'astre d'or.*

«Non, non, s'écria maître Juwain. Là aussi, vous avez mal compris le dernier vers. C'est : Votre route coupe la *Shaida*!

— La *Shaida* ? s'exclama Maram dont la voix tonitruante se noya dans les mugissements du vent. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Repensez à vos leçons. Vous ne vous rappelez pas ?

— Non.»

Maître Juwain fit glisser ses ongles sur le grès rugueux sous sa

main, puis se tourna vers moi. «Et vous Val, vous vous rappelez ?»

Après avoir réfléchi un moment, je répondis : «*Shaida* est un mot tiré d'une langue beaucoup plus vieille et incorporé à l'ardik ancien. Est-ce que ça n'avait pas un rapport avec les dragons ?»

Maître Juwain sourit en faisant oui de la tête. Et là, au sommet de cette colline ventée, tandis que des aigles décrivaient des cercles dans le ciel au-dessus de nous, il prit quelques minutes pour répéter une leçon qu'il avait dû nous enseigner quand nous étions enfants. Deux chemins, nous dit-il, menaient à l'Unique. Le premier était celui des animaux et de tout ce qui poussait. Il était simple : c'était l'harmonie primitive de la vie. Le second chemin, lui, n'était emprunté que par l'homme – et les dragons. Eux seuls, continua maître Juwain s'élevaient contre la nature et cherchaient à la dominer et à la maîtriser : l'homme avec toute son intelligence et son désir d'un monde meilleur, le dragon avec son orgueil et son feu. En réalité, comme les hommes forgeaient le minerai de fer pour en faire des socs de charrues et des épées et utilisaient la fureur étincelante des pierres de feu, leur chemin était aussi appelé Chemin du Dragon. C'était un chemin difficile, dangereux et cruel, car il menait à la guerre et au conflit avec le monde – et même, semblait-il, avec l'Unique. Mais, d'après maître Juwain, comme le grand Kundalini remontant les chakras, cette lutte déboucherait finalement sur une plus grande harmonie.

«Le Peuple des Étoiles connaît certainement un paradis que nous ne pouvons qu'imaginer. Les Elijins et les Galadins aussi, nous dit maître Juwain. C'est-à-dire qu'ils le connaîtraient sans Angra Mainyu et ses disciples. J'ai bien peur que leur chemin soit encore le nôtre. Nous l'appelons le Chemin de Gauche.»

À ce moment-là, il fit un signe de tête à Maram. «Et maintenant, ajouta-t-il, vous disposez de tous les indices nécessaires pour décrypter ces vers.»

Maram réfléchit longuement en tirant sur sa barbe et en observant le ciel bleu et les lacs encore plus bleus qui miroitaient au-dessous. Puis, désignant à l'ouest le plus long d'entre eux, il se lança : «Allons-y. Nous sommes sûrement censés apercevoir un lac en forme de *drakul*. De toutes ces étendues d'eau, seule celle-ci fait vraiment penser à un dragon ou à un serpent. Et, regardez, deux cours d'eau se jettent dedans, ou, plutôt en sortent devant ces collines dentées. Ils font un peu penser à des langues, il me semble. C'est pourquoi je dirais qu'il faut suivre le ruisseau le plus au sud, vers la gauche.

— Très bien, dit maître Juwain en hochant la tête. J'arrive à la même conclusion.»

Notre itinéraire étant ainsi défini, nous redescendîmes la colline et nous assîmes pour manger des œufs d'oie frits et du pain à la farine de blé grillé sur un petit feu. Puis après avoir vérifié le chargement des chevaux, nous leur fîmes contourner la base de la colline surmontée du rocher en forme de château. Nous frayant un chemin dans des bois épais, nous montâmes et redescendîmes les ravins qui sillonnaient les versants de la montagne pour aboutir finalement de l'autre côté, dans la vallée des lacs. Ce soir-là, quand nous installâmes notre camp, le lac du dragon était parfaitement visible devant nous, à l'ouest. Ses deux langues d'eau que rougissait le crépuscule reflétaient les rayons du soleil couchant.

Il nous fallut presque toute la journée du lendemain pour atteindre le lac en question, car nous devions contourner d'autres collines et d'autres lacs sur un sol rendu marécageux par toute l'eau qui aboutissait à cet endroit. Nous finîmes cependant par y arriver et commençâmes à avancer à travers la végétation dense de sa rive sud. Nous fîmes une halte pour la nuit dans un bosquet de grands bouleaux où nous parvenaient la légère puanteur d'une moufette ainsi que le cri des oies et les battements d'ailes du gibier d'eau sur le lac. Le lendemain, nous marchâmes jusqu'au ruisseau mentionné dans les *Chants*, puis nous longeâmes ce petit torrent en direction de sa source, au sud, avant de tourner vers l'ouest et le nord. Autour de nous, les collines se firent de plus en plus hautes. Pendant les deux jours suivants, nous décrivîmes ainsi un cercle d'un mille et débouchâmes derrière l'énorme massif que nous avions vu du château en grès. Et là, comme le disaient également les *Chants*, nous trouvâmes une route qui serpentait d'avant en arrière en montant toujours plus haut dans une toundra aride vers ce qui ressemblait à un col bloqué par la neige entre deux sommets de la montagne.

«Ah, je n'aime pas ça du tout, dit Maram alors que, debout près de nos chevaux, nous contemplions les pics blancs devant nous. C'est beaucoup trop haut !

— Mais on n'est pas obligés de passer au-dessus du col, fit remarquer Daj, il faut juste l'emprunter.

— Je m'en fiche, c'est quand même trop haut. Il va faire froid là-haut, un froid à nous glacer le souffle, j'en suis sûr. Et s'il y a des ours ?»

Il continua à se plaindre ainsi pendant quelque temps avant de reporter son mécontentement sur la route que nous devions suivre pour monter vers les sommets. C'était une vieille route construite avec des pavés de granit finement découpés dans les rochers autour de nous et qui avait dû être bonne autrefois. Quoique très usés, certains pavés

étaient encore parfaitement jointifs, mais le temps, le gel et la neige en avaient fendu un grand nombre réduisant par endroits la route à un simple sentier caillouteux. Au-dessous de nous, elle disparaissait tout bonnement dans un mur d'arbres et dans la terre sombre où ils poussaient. Rien n'indiquait d'où cette route pouvait venir. Elle continuait au-dessus de nous, traversait la montagne et menait, espérons-nous, droit à l'école secrète de la Confrérie.

«Je pense que nous devrions camper ici ce soir, dit Maram.

— Non, répondit maître Juwain en désignant le grand passage entre les deux montagnes, je pense qu'il faut monter le plus haut possible. Vous connaissez les vers. Pouvez-vous les dire, s'il vous plaît ?»

Après avoir acquiescé à contrecœur, Maram récita :

*Approchez-vous du mur aux ides d'ashte
Pour y attendre le terme de la nuit ;
Par ciel clair, aux premières lueurs du jour.
Enfoncez-vous dans une nuit plus noire.*

«Mais nous sommes déjà tout près du mur ! dit Maram à maître Juwain.

— Pas assez. Je pense que ces vers signifient que nous devons être prêts à réagir rapidement au moment indiqué. Allons, continuons.»

Nous repartîmes donc. L'ascension fut longue et pénible mais pas particulièrement dangereuse. Comment le craignait Maram, il se mit à faire plus froid. Après avoir traversé une rangée de pins, la route déboucha sur une toundra. Par endroits, des plaques de neige irrégulières recouvraient le flanc de la montagne et la route.

Nous devons briser cette croûte et nous frayer un chemin dans ces petites particules de givre de la taille d'un grain de maïs qui crissaient sous nos pas. En dépit de nos bottes, les pieds nous élançaient et s'engourdisaient tandis que d'impitoyables rafales de vent venues de l'ouest nous transperçaient. Heureusement, le ciel formait un grand dôme bleu et restait parfaitement dégagé dans toutes les directions. Pendant un moment, le soleil nous apporta un certain réconfort, puis il disparut plus à l'ouest, derrière les sommets escarpés de la montagne. À ce moment-là, il se mit à faire vraiment froid, assez pour geler nos vêtements collants de sueur et atteindre notre peau. Quand arriva l'heure d'installer notre camp en haut de la route, tout le monde grelottait et le moral était au plus bas.

Désignant le col où la route s'enfonçait dans un tunnel sombre taillé dans le mur blanc au-dessus de nous, Maram fit remarquer : «On aurait plus chaud si on dormait là-dedans.

— Oui, admit Daj, mais les *Chants* disent que nous devons attendre à l'extérieur.

— Maudits *Chants*, marmonna Maram. Ils ne veulent rien dire.

— Justement, répliqua Daj. C'est nous qui devons leur trouver un sens.»

Atara, qui avait commencé à décharger des fagots sur l'un des chevaux de bât, dit alors à Maram : «Il ferait effectivement plus chaud dans le tunnel. Et s'il y a des ours dans cette montagne, je suis sûre que c'est là qu'ils ont installé leur tanière.

— Des ours ? s'écria Maram. Non, non. Je suis sûr qu'ils sont sortis de leur sommeil d'hiver et qu'ils sont redescendus pour se nourrir de baies et de truites. Ils ont du bon sens, *eux*, au moins !»

Pour se distraire de la peur des ours qui le rongeaient, il mit toute son énergie à décharger du bois et de faire du feu. Comme maître Juwain et moi, il devait se rappeler le grand ours blanc qui nous avait attaqués dans un col similaire des Montagnes Blanches. Personne cependant ne mentionna cet animal fou que Morjin avait transformé en goule pour ne pas effrayer les enfants, et nous par la même occasion. Je priai seulement qu'aucun ours-goule, aucun tigre des neiges ni aucun autre animal sauvage manipulé par Morjin ne vienne nous dénicher ici. C'était déjà bien assez difficile de devoir trouver notre chemin dans ce paysage accidenté et dans les *Chants* qui constituaient notre carte pour y parvenir.

Nous passâmes presque toute la nuit assis près du feu. Le terrain était trop pentu, trop caillouteux et trop froid aussi pour s'allonger. Nous fîmes des coussins avec nos fourrures de couchage et nous blottîmes les uns contre les autres sous nos capes qui formaient comme une tente en laine au-dessus de nous. Assise entre Atara et moi, Estrella s'endormit la tête contre mon flanc. Le dos solide et chaud de Maram appuyait contre le mien. De cette manière, nous nous soutenions l'un l'autre en nous protégeant un peu du froid.

Cette nuit-là, je dormis très peu et maître Juwain et Kane pas du tout. Tantôt ils discutaient à voix basse de la signification des *Chants du Chemin*, tantôt ils demeuraient silencieux, le regard levé vers les étoiles. Je faisais de mon mieux pour ne pas quitter des yeux ces points de lumière éclatante, mais je dus m'assoupir, car je fus réveillé au milieu de la nuit par le poids de la main de Kane qui me secouait doucement l'épaule. Debout au-dessus de moi, sans sa cape, il

montrait les constellations qui s'épalaient dans le ciel.

«Regardez, Val, murmurait-il. Le Bélier est sur le point de se coucher.»

Dans le froid mordant, nous réveillâmes les autres et levâmes le camp. Il suffisait pour cela de jeter quelques poignées de neige dans les braises et de rouler nos fourrures de couchage avant de les attacher sur le dos des chevaux. En guise de petit déjeuner, nous mangeâmes du pain de guerre que nous fîmes descendre avec un peu d'eau froide. Et puis nous attendîmes.

Tandis qu'à l'ouest les dernières étoiles du Bélier se couchaient derrière l'horizon, une faible lumière se répandit sur le monde baignant les montagnes autour de nous d'un éclat inquiétant. Sur un signe de tête de maître Juwain, nous allumâmes les lampes que nous avions préparées pour l'occasion. Et puis, sans perdre davantage de temps, nous nous engouffrâmes dans le tunnel en haut de la route.

Aucun de nous ne savait ce que nous allions y trouver. Nous fûmes presque déçus par l'austérité et le tracé long et droit de ce boyau. La route qui le traversait paraissait bonne et solide et l'écho des sabots des chevaux sur les pavés se répercutait au-dessus et tout autour de nous. La lumière de nos lampes à huile éclairait un cylindre qui semblait avoir été creusé dans la montagne en faisant fondre la roche. Les parois arrondies et le plafond au-dessus de nous luisaient, lisses et noirs, et ressemblaient plus à des plaques d'obsidienne qu'à du granit fondu. Maram pensait que le tunnel avait été percé à l'aide de grandes pierres de feu par les Ymanirs, géants hirsutes qui avaient occupé autrefois la majeure partie des Montagnes Blanches et y avaient bâti des cités souterraines, des ponts invisibles et d'autres merveilles encore. Ce passage en faisait sûrement partie, me dis-je, tandis que nous descendions sa pente douce dont on ne voyait pas la fin. Qui, à part les Ymanirs, pouvait avoir percé un tunnel de plusieurs milles de long à même le rocher ? me demandai-je.

«Comme Ymiru me manque ! lança Maram dans l'air froid et immobile. Il était mélancolique, c'est sûr, mais c'est le seul homme plus grand et plus fort que moi que j'aie jamais rencontré. Et c'était un bon compagnon, aussi. S'il était ici, je suis sûr qu'il saurait nous expliquer le mystère de ce satané tunnel et nous dire ce qui nous attend de l'autre côté.

— Mais nous avons le poème pour ça, fit remarquer maître Juwain. Pourquoi ne le récitez-vous pas ?

— Récitez-le, vous, lui dit Maram. Ma tête ne marche jamais très bien à cette heure maudite.

— Très bien, fit maître Juwain avant de déclamer :

*Et de la longue obscurité à l'aube,
La route descend, et cependant monte : Continuez !*

«Chut, silence maintenant ! fit Kane à voix basse. On ne sait rien sur cet endroit ni sur ce qu'il peut abriter.»

Ses paroles nous calmèrent et nous continuâmes à avancer plus vite, et plus discrètement aussi. Il faisait terriblement froid dans ce long tube dans la terre, même si. Dieu merci, il n'y avait pas de vent. Au bout de quelques centaines de mètres, nous tombâmes sur des os jaunâtres éparpillés sur le sol en petits tas. À leur vue, Maram se mit à trembler. Cependant les os ne paraissaient pas humains. Je murmurai à Maram et aux autres qu'un tigre des neiges avait dû se réfugier ici et y apporter ses proies pour les dévorer. Mais cela n'apaisa pas Maram pour autant. Approchant son cheval à côté du mien, il marmonna : «Des tigres des neiges ? Oh, Seigneur ! Ils sont encore pires que les ours !»

Les os avaient une vieille odeur de moisi et je ne sentais la présence d'aucun tigre des neiges ni d'aucun être à part nous. Pourtant, il y avait quelque chose d'étrange dans ce tunnel, un peu comme si, d'une manière ou d'une autre, la roche fondue qui le tapissait devinait notre présence et était vivante. Alors que nous nous enfoncions plus profondément à l'intérieur, je perçus comme venant des profondeurs une sorte de martèlement qui faisait penser à un tambour, ou plutôt aux battements d'un cœur.

Tout comme maître Juwain, je me demandais si le revêtement d'obsidienne du tunnel n'était pas en réalité une gelstei inconnue. D'une certaine façon, toutes les gelstei résonnaient entre elles, même faiblement, et à travers la poignée de mon épée, je ressentais un fourmillement étrange qui remontait le long de mon bras et passait dans mon corps pour aboutir, brûlant, au creux de mon estomac. Il me poussait à avancer encore plus vite dans l'obscurité étouffante.

«Val, murmura Maram dans l'air froid. Je me sens mal, comme dans le Marécage Noir.

— Ne t'inquiète pas, murmurai-je à mon tour, nous sommes presque au bout.

— Tu es sûr ? Comment peux-tu en être sûr ?»

Nous continuâmes à avancer un bon moment, mais je suis incapable de dire sur quelle distance et pendant combien de temps.

Nos lampes s'épuisaient et commençaient à trembloter et à s'éteindre une à une. Nous n'avions pas emporté d'huile pour les recharger. Soudain, dans le fracas des sabots ferrés des chevaux sur la pierre froide, nous aperçûmes enfin une petite tache de lumière devant nous. Nous commençâmes à courir dans sa direction. L'air explosait dans nos poumons et la tache se faisait de plus en plus grosse. Et brusquement, nous débouchâmes à l'air pur.

Nous nous rassemblâmes sur une petite plate-forme rocheuse à flanc de montagne. Un vent froid nous fouettait le visage. Devant nous, au nord et à l'est, s'étendait l'un des sites les plus inhospitaliers que j'aie jamais vus. Au loin, à l'horizon, ne luisaient que de hauts sommets irréguliers couverts de neige et, entre eux, des rivières de glace blanche. Il semblait n'y avoir dans ce paysage aucun endroit plat ni aucune touche de vert.

«Ça ne peut pas être la Vallée du Soleil ! s'exclama Maram. Personne ne peut vivre ici !»

En réalité, même un tigre des neiges et une marmotte auraient eu du mal à survivre dans ce lieu pris dans la glace. Des congères recouvraient la route devant nous. Ce petit ruban de pierre paraissait plonger le long de l'arête d'une barre rocheuse avant de remonter et de disparaître dans le flanc et la neige d'une autre montagne.

«On a dû faire une erreur. Ou alors, ce sont les *Chants* qui nous ont fourvoyés, dit Maram.

— Non, nous n'avons pas fait d'erreur, haleta maître Juwain dans le vent glacial. Et les *Chants* disent toujours la vérité.»

Alors Maram répéta :

*Et de la longue obscurité à l'aube,
La route descend, et cependant monte : Continuez !*

«Eh bien, ajouta-t-il, nous l'avons traversé ce maudit tunnel, et si nous allons plus loin, nous mourrons de froid. La route s'achève ici, et même si elle continuait, je ne la suivrais pas. Et il ne reste plus de vers !»

Mais il se trompait. Tandis que Kane lui faisait signe de se taire, maître Juwain dit : «Oui, taisez-vous maintenant. Nous n'avons pas beaucoup de temps.»

Puis il récita :

*Par le col entre les pics, tel un rayon d'or
Le soleil levant montrera le chemin.
Avant que l'astre ne dévoile toute sa face
Dirigez-vous vers un endroit plus élevé.*

«Là-dedans ? s'écria Maram en montrant le désert glacé devant nous. Je n'irai pas. Je ne peux pas. D'ailleurs, pourquoi faudrait-il se précipiter vers notre fin ?

— Chut, silence maintenant, lui intima Kane. Silence.»

Il regardait maître Juwain qui avait levé son doigt vers l'est en direction de deux grands pics. Le col qui les séparait rougeoyait sous les rayons du soleil sur le point de se lever.

«C'est pour ça que nous devons venir ici aux alentours des ides d'ashte, expliqua maître Juwain. Vous voyez, à cette date, la déclinaison du soleil, l'angle exact de ses rayons au moment où il se lève...»

Sa voix se perdit dans les hurlements du vent tandis que les premiers rais de lumière jaillissaient du col et tombaient droit sur nous. Leur éclat était si éblouissant que nous dûmes nous protéger les yeux et détourner le regard pour ne pas être aveuglés.

«Ainsi, poursuivit maître Juwain, les rayons du soleil devraient illuminer l'endroit exact de ce paysage qui mène à notre destination. Cherchons-le avant qu'il ne soit trop tard.

— Je ne peux rien chercher, se plaignit Maram en regardant du coin de l'œil et en clignant des paupières pour échapper à l'éclat aveuglant du soleil. Je n'y vois rien. C'est beaucoup trop lumineux !

— Dépêchez-vous», cria Liljana à maître Juwain. Elle était debout à côté de son cheval et tenait ses rênes à la main. «Si vos vers valent quelque chose, il faut se dépêcher. Quels sont les vers suivants, déjà ? Les derniers ?

Alors maître Juwain lui dit :

*Si vous êtes saisis d'étonnement et d'orgueil,
Laissez Kundalini vous guider ;
Mais hâtez-vous ou constatez :
Qui tarde longtemps est perdu plus longtemps.*

«Le Kundala se lève toujours, expliqua maître Juwain. Il se dirige droit vers son but. Mais je ne vois pas comment y monter ici, à moins que ce ne soit au sommet de cette montagne.»

Se protégeant toujours les yeux, il tendait le doigt droit devant nous. Alors Liljana lui demanda : «Vous êtes sûr que vous vous rappelez correctement les vers ?

— Vous êtes sûre que vous vous appelez Liljana Ashvaran ?»

J'avais rarement senti une telle mauvaise humeur dans sa voix ou un tel orgueil. Et brusquement, alors que le soleil montait un peu plus haut au-dessus du col et brillait encore plus fort, le visage de maître Juwain se décomposa. Je le vis perdre ses couleurs, et Liljana aussi.

«Eh bien ? lui dit-elle. Que se passe-t-il ?»

Et maître Juwain, qui plaçait la vérité presque au-dessus de tout, répondit : Il y a un *petit* risque que je me sois trompé en répétant les vers. Mais ça n'a pas d'importance.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Les vers sont peut-être :

*Si vous êtes saisis d'étonnement et d'orgueil,
Laissez le serpent sacré vous guider.*

Il se racla la gorge et ajouta en regardant Liljana : «Pour mon Ordre, bien sûr, le serpent sacré et le Kundala ne font qu'un.

— Et si l'auteur de ces vers connaissait le sens plus profond des choses ? lui demanda Liljana. Et si son serpent sacré était plutôt Ouroboros ?

— Impossible !» s'exclama maître Juwain.

À présent, comme une boule de feu rouge, le soleil était presque entièrement levé au-dessus du col et sa lumière éblouissante était impossible à contempler.

«Impossible !» répéta maître Juwain.

Il se tourna vers la montagne derrière nous. En dépit du jour qui se levait, il me semblait qu'il faisait de plus en plus sombre, car l'espoir de trouver notre chemin s'évanouissait rapidement devant l'ardeur du soleil.

Soudain, j'entendis maître Juwain murmurer les paroles d'une chanson qu'Alphanderry avait chantée lors d'une nuit magique :

*Les sommets éblouissants allument un désir profond ;
Et dans le cœur un feu plus profond encore.*

*Le chemin vers le ciel couronné d'étoiles
Monte sans cesse mais toujours redescend.*

«Demi-tour !» s'écria tout à coup maître Juwain en montrant l'entrée du tunnel et la montagne enneigée étincelant sous les rayons incandescents du soleil. «Demi-tour, tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard !»

Il fit faire demi-tour à son cheval et pénétra dans le tunnel. Maram hurla alors : «Vous êtes fou ? Il fait noir comme dans un four là-dedans ! Je n'y retournerai pas tant qu'on n'aura pas trouvé un moyen de rallumer les lampes !»

Tendant le bras, je lui arrachai des mains les rênes de sa monture et suivis maître Juwain. Atara prit la main vide de Maram dans la sienne pour l'entraîner derrière nous. Tout de suite, Liljana, Estrella et Daj leur emboîtèrent le pas. Et Kane, à son habitude, ferma la marche.

C'est ainsi que nous retournâmes dans le tunnel. Au moment où nous mettions le pied à l'intérieur, il s'anima. Les murs lisses se mirent à briller avant de prendre une couleur blanche translucide et de déverser une lumière laiteuse. C'était plus qu'il n'en fallait pour y voir. Cependant, il y avait peu de choses pour retenir l'attention. Le sol du tunnel semblait être constitué des mêmes pavés que la route que nous avions empruntée un peu plus tôt. L'air était froid et se faisait de plus en plus dense à mesure que nous avancions dans ce long boyau creusé dans la terre.

«Val, je me sens mal ! gémit Maram. J'ai la tête qui tourne comme si j'avais bu trop de vin.»

Je ressentais la même chose que lui, et les autres aussi même s'ils ne se plaignaient pas. Mais il semblait n'y avoir rien d'autre à faire que de suivre maître Juwain plus avant dans l'air glacial de ce mystérieux tunnel.

Tout à coup, l'air autour de nous cessa d'être froid. Tout en diffusant une lumière stable et pure, les murs et le plafond paraissaient palpiter d'une manière inquiétante. Je me retournai pour dire à Maram derrière moi que tout irait bien, mais au moment où j'ouvrais la bouche pour lui parler, sa silhouette tremblota et s'évanouit dans une myriade de petites lumières avant de se réunifier et de se matérialiser de nouveau.

«Oh, Seigneur ! s'écria Maram en me regardant d'un air abasourdi. Oh, Seigneur ! Partons tous d'ici avant de disparaître à jamais sans laisser de traces !»

À cet instant, Altaru laissa échapper un long hennissement à vous

glacer le sang. Il secoua sa grosse tête, frappa du sabot les pavés assez fort pour produire des étincelles, puis rua et battit l'air de ses jambes. Il faillit assommer maître Juwain et j'eus toutes les peines du monde à garder ses rênes dans ma main.

«Là, mon vieux ! lui dis-je en lui caressant le cou. Là, du calme !»

Les autres chevaux se mirent à leur tour à hennir d'inquiétude. Kane me cria alors : «Bandons-leur les yeux comme nous l'avons fait pour traverser le pont des Ymanirs au-dessus de la gorge !»

Et nous fîmes ce qu'il avait dit. Avec la peur qui nous rongait le ventre comme un acide, il ne nous fallut pas longtemps pour couper quelques bandes de tissu dans un rouleau d'étoffe et les nouer autour des yeux des chevaux.

Après ça, nous avançâmes encore plus vite. J'essayais de ne regarder ni la silhouette tremblotante de maître Juwain ni celle de Maram ni les parois évidées et palpitantes du tunnel. Tirant sur les rênes d'Altaru, je me concentrais sur le bruit régulier de ses pas sur les pavés. J'essayais de ne pas tenir compte des moments où ce rythme se déréglait et où les gros sabots de mon cheval paraissaient ne frapper que de l'air. Je ne voulais pas écouter Maram qui se plaignait de ne pas trouver trace des os qui jonchaient l'entrée du tunnel, car je n'avais d'yeux que pour la sortie maintenant. Devant ce cercle de lumière qui s'élargissait et s'illuminait, nous nous mîmes tous à courir. Maître Juwain fut le premier à atteindre l'ouverture du tunnel et à sortir. Je le suivis quelques instants plus tard et poussai un cri d'admiration et de joie. Apparemment, le serpent s'était bien mordu la queue, car à nos pieds s'étendait, non pas le paysage accidenté et la longue route par laquelle nous avons pénétré dans le tunnel, mais une magnifique vallée verdoyante. Et quelque part, au centre peut-être, sur le bord de la rivière bleue au-dessous de nous devait se trouver un ensemble de vieux bâtiments en pierre constituant l'ancienne école de la Confrérie.

8

Cependant, debout sur une bande de terre à l'entrée du tunnel, nous passâmes un bon moment à chercher en vain cette école légendaire. Kane longea les sommets sur notre gauche pour voir s'il apercevait quelque chose tandis que maître Juwain s'avancait avec précaution sur les rochers à notre droite. Ils revinrent en disant qu'on ne voyait pas trace de l'école ni d'aucune habitation d'ailleurs.

«Peut-être, dit maître Juwain en montrant le paysage vallonné couvert de bois au-dessous de nous, l'école est-elle cachée, dissimulée par la configuration du terrain.

— Dans ce cas, essayons de trouver un meilleur point de vue, proposa Kane.

— Du moment que ce point de vue est plus bas et pas plus haut, répliqua Maram. Il faut rudement froid sur ces hauteurs.»

Nous commençâmes à descendre la pente accidentée en direction de la vallée et découvrîmes entre les arbres plusieurs portions de terrain dégagé qui auraient pu appartenir à un ancien sentier. Au bout d'une heure, après avoir contourné une grosse butte, nous nous rassemblâmes sur une longue plate-forme nue qui offrait une excellente vue sur presque toute la vallée. Mais tout ce que nous aperçûmes, ce furent des arbres et des prairies désertes et l'éclat bleu vif de la rivière.

«Finalement, il se pourrait bien que vos *Chants* nous aient fourvoyés», se plaignit Maram à maître Juwain.

Les mâchoires crispées, maître Juwain se préparait à répliquer aux doutes incessants de Maram quand soudain, quelque part au milieu des arbres au-dessous de nous, on entendit quelqu'un chanter au loin. Je réussis à distinguer une douce mélodie mais pas les paroles. Même s'il était peu probable qu'un ennemi veuille nous mettre en garde joyeusement, Kane et moi dégainâmes notre épée.

Quelques instants plus tard, un petit homme âgé qui remontait le chemin fit son apparition. Il portait de simples vêtements de laine naturelle et utilisait un bâton de berger en guise de canne. Je vis qu'il avait la peau couleur blé et les yeux en amande des Sungs. Son visage ridé était encadré de cheveux blancs, longs et épais. En dépit de son âge évident, il se déplaçait avec l'agilité d'un homme beaucoup plus

jeune.

«Salutations, étrangers ! s'exclama-t-il d'une voix chaude et mélodieuse. Vous semblez avoir parcouru un long chemin.»

En entendant ces mots, maître Juwain se gratta le dos de la tête et examina attentivement le vieil homme. Puis il répondit : «Le chemin d'un étranger est toujours long.

— Sauf, bien sûr, s'il n'est pas étranger au Chemin», continua le vieil homme en souriant.

Maître Juwain sourit à son tour et salua le vieil homme d'un signe de tête. Ayant ainsi échangé l'ancienne formule qui permet aux membres de la Confrérie de se reconnaître et de se saluer lors de rencontres fortuites, les deux Frères s'avancèrent et s'étreignirent. Maître Juwain donna son nom, puis les nôtres, et le vieil homme déclara s'appeler maître Virang.

«Je vous félicite d'avoir trouvé votre chemin jusqu'ici, dit-il à maître Juwain en lui rendant son salut. Mes Frères seront curieux de savoir pourquoi vous avez amené des étrangers dans notre vallée.»

En face de lui, Kane et moi avions encore notre épée à la main et il nous jeta un regard long et pénétrant. J'avais l'impression qu'il était capable d'ôter les diverses couches de mon être pour déchiffrer mon âme. Maram lui demanda alors : «C'est bien la Vallée du Soleil, alors ? Nous n'en étions pas sûrs, car nous n'avons rien vu qui ressemble à une école. Vous ne vivez pas sous terre, si ?»

En prononçant ces mots, il frissonna. Etant donné que les Ymanirs qui avaient peut-être creusé le mystérieux tunnel au-dessus de nous avaient également construit la ville souterraine d'Argattha dans ces mêmes montagnes, c'était une hypothèse envisageable.

Cependant, sa question fit sourire maître Virang. «Non, nous sommes des hommes, pas des taupes, et nous vivons comme la plupart des hommes.

— Mais vous vivez où ? demanda Maram. Je jurerais qu'il n'y a pas de hutte ni même de cabane dans toute la vallée.

— Vraiment ?»

Maître Virang qui avait une main dans sa poche, regardait Maram d'un air bizarre. Puis il se tourna vers moi. L'espace entre mes yeux se mit à picoter d'une manière à la fois agréable et inquiétante. Brusquement, je découvris que j'étais capable de distinguer plus clairement les arbres dans le lointain. C'était comme si, jaillissant d'une mare d'eau trouble, je me retrouvais dans l'air frais et vif.

«Oui, *vraiment*, marmonna Maram. Nous avons regardé partout.

— Vous croyez ? demanda maître Virang. Mais avez-vous regardé par là ?»

En disant cela, il tendit le bout de son bâton vers le bas de la pente au-dessous de nous en direction de la partie la plus dégagée de la vallée, à l'endroit où la rivière la coupait en son centre. L'air recouvrant ce paysage vert et ensoleillé se mit à miroiter. Et tout à coup, je serrai mon épée d'étonnement en voyant apparaître à quelques milles de là, sur les berges du cours d'eau, de nombreux bâtiments en pierres blanches émergeant de la lueur tremblotante. Ils se détachaient si nettement qu'il semblait impossible de les avoir manqués.

«Sorcellerie !» s'écria Maram, encore plus étonné que moi. Il secoua la tête en regardant maître Virang et recula d'un pas. «Vous cachez votre école sous le voile de l'illusion !»

Liljana aussi paraissait troublée par l'apparition soudaine de l'école, et encore plus par maître Virang. De sa voix la plus aigre, elle lui dit : «Nous ne savions pas que les maîtres de la Grande Confrérie Blanche connaissaient les artifices du Seigneur des Illusions.»

Mais maître Virang se contenta de répondre à son regard mauvais par un sourire. «Obliger les autres à voir ce qui n'est pas est vraiment une illusion, et cela nous est interdit, à nous comme à tous les hommes. Mais les aider à voir ce qui est, c'est leur conférer la vraie vision et la grâce de l'Unique.»

Saluant Liljana d'un signe de tête, il ajouta : «Et notre école est bien réelle. Mais, vous êtes fatigués par le voyage. Voulez-vous accepter notre hospitalité ?»

Il avait formulé son invitation officiellement et poliment sous forme de question, mais notre réponse ne faisait aucun doute. En effet, nous étions tous curieux de savoir comment on avait réussi à nous cacher l'école de la Confrérie, et plus encore, d'en découvrir les secrets et les coutumes.

Alors maître Virang redescendit le chemin devant nous en faisant tournoyer son bâton dans sa main. Pareil à un bouquetin, il sautait carrément d'un rocher à l'autre tandis que nous avançons plus lentement en tirant nos chevaux. Il nous fallut presque toute la matinée pour atteindre la vallée et déboucher de la forêt dans les jardins de l'école au-dessus de la rivière. Nous traversâmes un verger de pommiers, des bosquets de frênes et des roseraies ainsi que des champs de seigle, d'avoine et d'orge. Comme le laissait entendre son nom, avec son paysage verdoyant dans le printemps radieux, la Vallée du Soleil était chaude et lumineuse, surtout aux environs des ides d'ashte. Elle était entièrement entourée d'un cercle de hautes

montagnes blanches qui la protégeaient en grande partie du vent et de la neige.

Ce refuge au fond de la chaîne du Nagarshath n'égalait en rien l'éclat et la magnificence d'Alundil, la ville de cristal des Ymanirs au pied de la Montagne de l'Étoile du Matin. Mais il dégagait une beauté tranquille et baignait dans un calme profond. Il paraissait exister hors du temps et n'être en rien concerné par les coutumes et les guerres du monde. Nous sentions tous qu'il dissimulait d'anciens secrets. Les deux cents Frères qui vivaient là tiraient leur subsistance de la terre grâce à un dur labeur effectué dans la joie. Nous dépassâmes ces hommes modestes, vêtus de simples tuniques de laine, qui travaillaient dans les champs avec des houes, fabriquaient des bougies ou encore frappaient le fer chaud dans l'échoppe du forgeron. D'autres gardaient des moutons dans les prés à flanc de colline ou vquaient aux multiples tâches nécessaires à la prospérité de ce qui était en fait une petite ville. Cependant, comme nous devions l'apprendre, la principale occupation des Frères restait les disciplines ou métiers traditionnels de la Grande Confrérie Blanche. Et chacun de ces sept métiers était personnifié par un maître révééré et, bien sûr, par le Grand-Maître de la Confrérie en personne.

Maître Virang, qui était en réalité le maître de Méditation, nous aida à nous installer dans deux des maisons d'hôtes de l'école, juste au-dessus de la rivière. Liljana, Atara et Estrella prirent place dans la plus petite et le reste d'entre nous dans la seconde. Dans ces constructions au toit en pente raide qui me rappelaient les chalets de mon pays, nous passâmes des heures immergés dans l'eau chaude pour débarrasser nos corps froids et endoloris de la saleté du voyage. Ce fut bon d'enfiler une tunique propre et, plus encore, de s'asseoir devant un repas chaud. Pour le déjeuner, maître Virang s'était occupé de nous faire servir de la soupe au poulet et du pain frais ainsi que du fromage et des baies. Il nous laissa seuls devant ces mets réconfortants, mais revint une heure plus tard enlever maître Juwain pour un entretien privé avec le Grand-Maître.

Impossible de savoir de quoi ils parlèrent durant ce long après-midi, car maître Juwain ne nous rejoignit qu'en fin de journée, au moment où nous retrouvions toute la communauté des Frères pour un banquet dans la Grande Salle. Cependant, nous étions si occupés à échanger des civilités avec les Frères emplis de curiosité que maître Juwain ne trouva pas un instant pour nous parler. Il avait le visage crispé et inquiet et je me demandai si le Grand-Maître lui avait donné de mauvaises nouvelles ou s'il l'avait réprimandé de nous avoir conduits jusque-là.

Je n'eus pas à attendre longtemps la réponse à ces questions – et à

d'autres qui me tourmentaient davantage encore. Après le repas, nous fûmes invités à prendre une infusion avec les Sept, surnom donné aux maîtres de la Confrérie. Par une belle nuit claire, nous nous rendîmes dans l'un des bâtiments à proximité. C'était là, dans cette petite annexe en pierre, que le Grand-Maître se retirait de temps en temps dans le silence ou recevait les maîtres de Musique, de Méditation et les autres maîtres auxquels il désirait parler. En effet, l'espace circulaire dans lequel nous les retrouvâmes ressemblait beaucoup à une salle de méditation. Sur toute la longueur et toute la largeur, le sol était recouvert de tapis de laine blanche et de multiples coussins. Des vases emplis de fleurs fraîches avaient été installés dans des niches creusées dans les murs. Sur ces parois incurvées de granit blanc étaient inscrits divers symboles : pentagramme, gammadion et caducée ; soleil et aigle, cygne et étoiles. En plusieurs endroits, un artisan du passé avait sculpté le Grand Serpent en forme d'éclair – et de dragon se mordant la queue. Les douze piliers qui supportaient le dôme au-dessus de nous arboraient également des glyphes. Les nombreuses chandelles de la pièce éclairaient les silhouettes du Sagittaire, du Bélier, du Dauphin et des neuf autres signes du zodiaque. Le dôme lui-même était lisse et sans motifs à l'exception de douze fenêtres rondes qui laissaient entrer la lumière des étoiles.

Cette clarté semblait se rassembler au creux d'une coupe dorée posée sur un piédestal en marbre sous la fenêtre la plus au nord.

Par sa taille et sa forme, sinon par son rayonnement, elle ressemblait en tout point à la Pierre de Lumière. Immédiatement, sentant le silustria de mon épée chanter en sa présence, je devinai qu'il devait s'agir d'un objet en gelstei d'argent. Ce devait être, pensai-je, l'une de ces fausses Pierres de Lumière fabriquées à l'Âge de la Loi. Un jour, dans la Bibliothèque de Khaisham, mes amis et moi étions tombés sur un récipient comme celui-là, en gelstei d'argent, auquel on avait donné la forme et la couleur de la Pierre de Lumière, dans une vaine tentative de capter ses pouvoirs. Cependant, comme toutes les gelstei d'argent, cette coupe entraînait en résonance avec l'or véritable et n'en constituait pas moins un authentique trésor.

La pièce avait pour seuls meubles trois longues tables à thé incrustées de minuscules triangles de lapis-lazuli, de coquillages et de jais, sur lesquelles étaient installées des petites tasses à thé rondes. Quand mes compagnons et moi-même entrâmes dans la pièce, le Grand-Maître et ses frères se levèrent derrière elles pour nous accueillir. À Tria, je m'étais assis à la table de rois, mais ces sept maîtres de la Grande Confrérie Blanche en imposaient tout autant par leur présence et leur autorité.

Le plus grand des Sept, et le plus étonnant, était le Grand-Maître

lui-même. Il se nommait Abrasax, mais comme ses Frères trouvaient l'expression «Grand-Maître Abrasax» trop compliquée, la plupart d'entre eux l'appelaient simplement «Grand-Père».

Son âge me parut difficile à déterminer. Sa tête était couronnée de cheveux blancs bouclés qui retombaient en vagues sur ses joues et son menton en formant une barbe absolument magnifique. Celle-ci offrait un contraste saisissant avec son visage buriné et sillonné de rides, brun comme la peau tannée d'un taureau. D'après maître Juwain, le père d'Abrasax était un ancien chef de la tribu des Tukulaks et sa mère, une jeune fille karabuk qui avait été enlevée pour servir de concubine. Abrasax réunissait en lui les traits les plus beaux des Sarni et des Karabuks. Il avait la longue tête bien formée des Sarni et un visage ferme et symétrique. Ses mains robustes donnaient une impression de force ; je les imaginais aisément manipulant l'un des arcs de guerre rigides des Sarni, sinon le grand arc de Sajagax. Cependant, son nez s'évasait en un petit triangle délicat et parfait, probablement comme sa mère dont il devait avoir la peau. Il avait de grands yeux liquides comme ceux des chevaux, débordants de bonté, de grâce et de sagesse, et de quelque chose d'autre aussi. Dans la manière dont il me regardait, avec douceur et passion, j'avais l'impression troublante qu'il était capable de percevoir en moi des choses que personne d'autre n'avait vues – ni Atara, ni Kane, ni même ma mère, mon père et ma propre grand-mère.

Il me fit signe de m'asseoir en face de lui, à la table centrale. Je m'installai sur un gros coussin avec maître Juwain à ma droite et Liljana à ma gauche. Maître Virang s'assit à la droite d'Abrasax et maître Matai, le maître Devin, se joignit également à nous. On rapprocha les deux autres tables de la nôtre, bout à bout, pour n'en former qu'une seule, toute en longueur. Maram et Kane prirent place à celle qui se trouvait à ma droite et maître Okuth et maître Storr s'assirent en face d'eux. Atara, Estrella et Daj se mirent à ma gauche en face de maître Yasul et de maître Nolashar, le maître de Musique. Je ne pouvais m'empêcher de dévisager cet homme d'âge moyen. Comme la plupart des Frères, ses cheveux étaient coupés très court, mais ils étaient aussi raides et aussi noirs que les miens. Il avait également le long nez et les yeux noirs de la plupart des gens de mon peuple, et son nom et son comportement réservé et attentif révélaient l'ascendance et l'éducation d'un guerrier valari. Mais à présent, il semblait avoir abandonné l'épée au profit de la flûte et du luth et la guerre au profit de la musique.

Dès que nous fûmes tous installés, les portes derrière nous s'ouvrirent et six jeunes Frères entrèrent avec de grandes théières bleues. Ils les posèrent devant nous avec des pots de crème et des

coupes remplies de miel. Je pris mon infusion nature, à la manière des Valari, et maître Nolashar fit de même. Mais la plupart des autres rajoutèrent de la crème et remuèrent leur boisson avec de petites cuillères en argent qui tintaient contre les parois des tasses. La Confrérie utilisait des dizaines de tisanes réalisées à partir de centaines d'herbes et celle que je bus ce soir-là était aussi sucrée que des cerises, aussi forte que de l'eau-de-vie et aussi fraîche et tonifiante que de la menthe poivrée.

Abrasax attendit que les jeunes Frères soient ressortis après avoir accompli leur tâche. Il sourit avec gentillesse à Daj et à Estrella, puis son visage se fit sévère. Il nous regarda tous l'un après l'autre, en particulier maître Juwain, et déclara : «Tout d'abord, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue dans notre école. Cela fait presque cent ans qu'aucun étranger à notre Ordre n'était pas venu se réfugier ici, car nos règles sont nécessairement très strictes et nous les enfreignons rarement. Cependant, maître Juwain nous a expliqué pourquoi il avait dû conduire des étrangers jusqu'ici. J'approuve sa décision et les autres Frères aussi. Tant que vous respecterez nos règles, vous pourrez rester ici autant que vous voudrez.»

Sa voix était grave, forte et pleine d'assurance. Cependant, contrairement à celle d'un roi, elle ne comportait ni orgueil ni menace voilée, simplement de la curiosité et une exigence de vérité. Aussi, avec toute la franchise dont j'étais capable, je le saluai d'un signe de tête et lui dis : «Merci, Grand-Père. Si nous le pouvions, nous passerions un an dans cet endroit merveilleux. Mais comme maître Juwain vous l'a certainement expliqué, nous avons des choses urgentes à régler ailleurs. C'est pourquoi, je vous demande non seulement votre hospitalité, mais aussi votre aide.»

Abrasax échangea un bref regard avec maître Virang, puis avec maître Storr, un homme plutôt corpulent, à la peau claire pleine de tâches de rousseur et aux yeux bleus et limpides comme des aiguës-marines. Puis il répondit : «Notre hospitalité vous est acquise, bien sûr ; quant à notre aide dans votre quête, nous sommes réunis ici ce soir pour décider si nous *pouvons* vous aider et si cette aide serait judicieuse.»

Sa méfiance évidente à notre égard parut transpercer Maram comme la pointe d'une lance. Prenant une gorgée de thé, mon ombrageux ami marmonna : «Le feu du dragon est sur le point d'embraser le monde, et les maîtres de la *Confrérie* en sont à discuter de l'opportunité de nous aider ?»

Abrasax se contenta de le regarder fixement. «Vous devez comprendre, frère Maram, qu'il y a beaucoup de choses en jeu. En fait,

comme vous l'avez dit, c'est le monde entier qui est en jeu.

— Je vous en prie, Grand-Père, répliqua Maram, appelez-moi Sar Maram, je ne suis plus un frère maintenant.

— Tous les hommes sont des frères, lui rappela maître Abrasax, mais ce sera comme vous le demandez. Sar Maram, donc.»

Maram hocha la tête comme s'il aimait vraiment beaucoup ce nom, même si de toute évidence maître Storr et deux des autres maîtres présents le désapprouvaient. Il contempla les théières sur la table et je pus presque ressentir son vif regret qu'elles ne soient pas remplies d'eau-de-vie ou de tout autre alcool à la place.

«Peu d'hommes, qu'ils soient frères ou pas ont vu ce que nous avons vu et combattu avec autant d'acharnement pour libérer Ea des griffes du Dragon Rouge, dit-il à Abrasax en hochant la tête dans ma direction.

— Vous avez combattu avec acharnement, c'est vrai, admit Abrasax. Mais la férocité dans la bataille, et même la volonté, ne suffiront jamais pour vaincre le Dragon. En ce moment même où nous parlons, il se prépare à saisir sa chance. Est-ce que maître Juwain vous a mis au courant ?

— Non, grommela Maram en secouant la tête, il n'en a pas eu le temps.

— Nous avons reçu de terribles nouvelles d'Alonie, continua Abrasax. Le comte Dario Narmada est mort, assassiné par l'un des Kallimuns de Morjin. Le baron Maruth a proclamé l'indépendance de l'Aquantir et le baron Monteer à Iviendanhall et le duc Parran à Jérolin ont fait de même. À Tria, Breyonan Eriades s'est allié avec les Hastars pour traquer tous les Narmada de la branche du roi Kiritan.»

Abrasax regarda Atara et dit : «Je suis désolé, princesse.»

Atara tourna son beau visage grave vers lui. «Moi aussi, je suis désolée, répondit-elle. Le père de mon père a reconquis les duchés et les baronnies dont vous parlez et a restauré la grandeur de l'Alonie. Le comte Dario aurait peut-être pu conserver l'unité du royaume. Personne d'autre n'est assez fort pour le faire.

— Pas même le seul enfant légitime du roi Kiritan ?»

Atara mit la main sur le linge blanc qui lui bandait les yeux. «Une femme, et une aveugle, en plus ? Non, je suis Atara Manslayer, maintenant, et personne d'autre.

— Dans ce cas, on peut dire que l'Alonie n'existe plus.»

Atara eut un rire amer. «Morjin n'aura même pas besoin d'envoyer

une armée vers le nord pour la réduire en cendres.»

Abrasax massa les profondes rides au coin de ses yeux et déclara : «Galda est tombée, Yarkona et Surrapam aussi. Dans tous les pays, nos écoles sont mises au jour et brûlées une à une. Nos Frères sont passés au fil de l'épée. Et cependant, la pire des nouvelles est venue d'Argattha.»

Ses paroles piquèrent la curiosité de Liljana. Tournant son visage rebondi vers lui, elle demanda : «Et comment cette nouvelle vous est-elle parvenue ?»

Abrasax plongeait profondément son regard dans le sien avant de répondre : «Nous allons être aussi francs avec vous que nous espérons que vous le serez avec nous. Voyez-vous, cela faisait très longtemps que nous avions une école secrète à Argattha. Mais il y a à peine cinq mois, elle a été découverte et le dernier membre de notre ordre, Frère Songya a été capturé et crucifié. Nous essayerons de réinstaller l'école, mais...»

Un silence tomba sur les tables à thé et se répandit dans la pièce. Je levai les yeux vers les fleurs dans les niches et les anciens glyphes gravés sous le plafond de pierre. Les fenêtres rondes étaient illuminées par la lumière des étoiles.

«Avant de mourir, poursuivit Abrasax, Frère Songya nous a avertis qu'on creusait des galeries sous la ville. Comme vous le savez, il y a un grand chakra de la Terre à cet endroit, le plus grand d'Ea. Les tunnels creusés par les esclaves de Morjin ont presque atteint le cœur de ce chakra. Seule une grande veine de quartz sur laquelle se brisent les pics et les pelles a arrêté les travaux. Si Morjin avait une pierre de feu, tout serait perdu. Tout est déjà pratiquement perdu.

— Ne parlez pas comme ça, Grand-Père», lui dit maître Yasul. Le maître de la Mémoire était un vieil homme à la peau d'ébène dont la tête chauve était coiffée de cheveux blancs frisés serrés. Il était probablement originaire de Karabuk ou d'Uskudar, mais paraissait tellement à l'aise dans cette pièce calme qu'il aurait pu y être né. «Il y a encore de l'espoir.»

Abrasax prit sa tasse et but une longue gorgée de tisane. Puis il balaya les tables du regard. «En tout cas, il faut agir comme s'il y avait de l'espoir. Mais j'ai dit que la franchise était de mise ce soir et nous ne devons pas nous détourner de la vérité. Il suffit au Dragon Rouge d'acquérir un tout petit peu plus de maîtrise de la Pierre de Lumière pour ouvrir le grand chakra. Quand ses feux seront libérés...»

Sa voix s'étrangla. Il regarda maître Yasul et maître Juwain et ajouta : «Quelques faibles flammes se sont déjà échappées. Il ne va pas

tarder à lâcher le Baaloch sur le monde.»

À l'évocation du maître de Morjin, Angra Mainyu, la Bête Ignoble, tout le monde se tut et but son infusion en silence. C'est alors que maître Juwain dit à Abrasax : «Et le Maîtreya, Grand-Père ? N'est-il pas évident que nous devons le trouver et l'aider à empêcher le Dragon Rouge d'utiliser la Pierre de Lumière ?»

Abrasax tira sur sa longue barbe. «Non, ce n'est pas aussi évident que vous le voudriez. Avec votre aide, Valashu Elahad a récupéré la Pierre de Lumière, mais il se l'est fait voler par le Dragon Rouge. Si nous perdions également le Maîtreya, alors il n'y aurait vraiment plus aucun espoir.»

En entendant cela, je pris une courte inspiration et déclarai :

«Si le destin nous amène à trouver l'Être de Lumière, soyez sûr que nous ne le perdrons pas.»

Je regardais fixement Abrasax, et les six autres maîtres et lui me dévisageaient eux aussi.

Abrasax fit un geste en direction de maître Matai. Celui-ci avait les boucles souples et le teint doré de bon nombre de Galdiens et ses yeux bruns incisifs semblaient percevoir beaucoup de choses. Puis le Grand-Maître dit : «Notre maître Devin pense que nous vivons les derniers jours de notre âge et que la Valkariade est proche.»

Il y avait du respect et de l'impatience dans sa voix quand il prononça le nom de ce grand moment à la fin de l'histoire où tous les hommes et toutes les femmes s'élèveraient pour devenir des êtres supérieurs : les Arduns rejoindraient le Peuple des Étoiles, le Peuple des Étoiles accèderait à l'ordre des Elijins qui iraient prendre leur légitime place de Galadins nouvellement couronnés. Quant aux Galadins, dans la gloire d'une nouvelle création ils deviendraient des sortes de dieux.

«L'Âge de Lumière est forcément tout proche, dit Abrasax. L'Âge de Lumière ou le Skardarak. Dans ce cas, toutes les étoiles s'éteindront et le froid et les ténèbres régneront à tout jamais.»

Il inspira profondément et retint sa respiration avant de souffler lentement avec un bruit rauque. Puis il reprit : «Et tout comme nous voyons deux possibilités pour le monde, et seulement deux, nous n'avons le choix qu'entre deux options : confier la quête du Maîtreya à maître Juwain et à ses compagnons ou pas. Discutons franchement les uns avec les autres maintenant afin que nous puissions prendre notre décision. Maître Yasul ?» Le maître de la Mémoire me dévisagea en tirant sur les plis de peau sombre sous sa mâchoire étroite. «Valashu Elahad, dit-il, parle de son désir et de celui de ses amis de faire une

quête pour retrouver le Maîtreya, mais est-ce là leur véritable vocation ? Ils forment un groupe étrange. Nous devons être sûrs des gens que maître Juwain nous a amenés.

— Et qui sont ces gens que maître Juwain nous a amenés ? » demanda maître Storr. Ses yeux bleus étincelaient dans la lumière intense des chandelles. Je me demandais dans quel pays il avait vu le jour : Nédou ? Thalu ? Eanna ? Passant une main brusque dans ses cheveux blancs et clairsemés, le maître des Galastei cracha : « Un prétendant au trône de Délu, une héritière de la Maison des Narmada descendante du roi Kiritan et l'unique fils survivant du plus grand des rois valari. Moi, je dis : méfions-nous de l'orgueil des princes. Méfions-nous de leur véritable objectif. Et Kane, ce chevalier sans seigneur. Ce sont tous des hommes d'épée. »

Posant la main sur la poignée de mon épée placée à côté de moi, je regardai Kane qui m'avait appris à utiliser cette arme terrible avec la ferme volonté de détruire tous ceux qui s'opposeraient à moi.

« Et puis il y a Liljana Ashvaran, ajouta maître Storr en fixant de ses yeux bleus et froids la femme qui était comme une mère pour moi. Maître Juwain nous a simplement dit que c'était une noble d'Alonie qui avait rejoint Valashu Elahad et ses compagnons pour la Grande Quête. Drôle de vocation pour quelqu'un de son âge, de son rang et de son sexe, non ? »

À vrai dire, je n'avais entendu parler d'aucune autre femme, noble ou pas qui soit partie à la recherche de la Pierre de Lumière dans les régions les plus reculées d'Ea.

Le joli visage rond de Liljana, se fit intense et lumineux comme une pleine lune. S'adressant à maître Storr, elle répondit : « Qu'est-ce qui vous fait penser que les nobles impulsions sont si rares ? Si j'en crois ce qu'on m'a dit, l'objectif de votre Ordre est de stimuler ce qu'il y a de plus noble chez l'homme. »

Devant la riposte de Liljana, maître Storr plissa les yeux et échangea des regards peinés avec maître Yasul et les autres maîtres. Je me dis qu'il n'était pas habitué à ce qu'une femme – ou qui que ce soit – s'adresse à lui aussi sèchement.

Puis il pointa sa petite cuillère en direction de Liljana. « Faire des cachotteries à ceux qui sont susceptibles de vous aider n'est certainement pas ce qu'il y a de plus noble. »

— Et de quelles cachotteries m'accusez-vous ? »

Maître Storr ne répondit pas. Ses yeux de glace se firent encore plus froids et il la dévisagea avec une violence grandissante. Liljana glissa sa main dans la poche de sa tunique et serra les dents en signe

de défi. Finalement, elle sortit son poing et l'agita dans sa direction. «Vous n'y arriverez pas, vous n'y arriverez pas ! s'exclama-t-elle.

— Vraiment ?» répliqua maître Storr.

En réponse, les yeux bruns et doux de Liljana devinrent si brûlants qu'il finit par cligner des paupières et par se détourner.

S'adressant alors à Abrasax, Liljana expliqua : «Votre maître des Galastei essaie d'utiliser *ceci* pour lire dans mon esprit !»

À ces mots, elle ouvrit la main et montra son cristal bleu.

«Il essaie d'en prendre le contrôle, et de me manipuler moi aussi ! Comme le Dragon Rouge !

— Non. Je voulais seulement savoir ce que vous nous cachez, rétorqua maître Storr. Comme l'a dit maître Matai, nous devons être sûrs de vous.

— Pas de cette façon ! Vous n'avez pas le droit.

— Je suis le maître des Gelstei.

— Pas de *ma* gelstei. Est-ce que vous me voleriez mon journal et forceriez sa serrure pour le lire ?

— Je ne présenterai pas d'excuses. Il y a trop de choses en jeu et nous devons faire ce que nous devons faire.

— Est-ce là la coutume des maîtres de la Confrérie ? Est-ce noble ?»

Ils auraient pu se disputer comme ça toute la nuit si Abrasax n'avait fini par lever la main et par dire à Liljana : «Maître Storr a livré trop de batailles contre le Dragon Rouge et il lui arrive de faire du zèle pour protéger la Confrérie. Vous avez raison, forcer l'esprit des gens n'est pas dans nos habitudes. Je m'en excuse en notre nom à tous. Mais maître Storr a aussi raison quand il dit qu'il y a trop de choses en jeu et qu'il ne peut pas y avoir de secrets dans cette pièce.»

Liljana était assise en face d'Abrasax. Elle avait dû se rendre compte que de tous les Sept, c'était lui qui l'étudiait avec le plus d'attention. Elle le regardait elle aussi avec toute la force de sa volonté, comme si elle lui ordonnait de se concentrer sur autre chose. Mais apparemment, personne, pas même Liljana, ne pouvait faire baisser les yeux au Grand-Maître.

«Vos Sœurs, lui dit-il ont toujours fait beaucoup trop de mystères.

— Mes... Sœurs ?» s'étrangla Liljana. Ce fut l'une des rares fois où je la vis chercher ses mots.

— Niez-vous appartenir à la Communauté des Sœurs ?

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Je suis un maître Liseur, n'est-ce pas ? Vos chakras émettent tous des flammes. Comment pourrais-je ne pas interpréter leurs couleurs ? Et sentir que votre aura scintille comme celle de quelqu'un qui a reçu la formation des Maitriche Télus.»

Liljana échangea un bref regard avec Kane et maître Juwain avant de me jeter un coup d'œil. Quelque part en elle, elle parut se débarrasser d'une lourde cape. Brusquement, elle redressa la tête et déclara à Abrasax : «Je suis la Matérix des Maitriche Télus.»

Tous les Sept, sauf Abrasax, sifflèrent comme un seul homme. Maître Yasul se pencha en avant pour parler à voix basse avec maître Nolashar tandis que maître Matai échangeait des regards pleins de ressentiment avec maître Virang. Tout à coup, maître Storr s'écria : «C'était donc ça son secret ! Un secret bien noir !»

Il fixa Liljana en silence, et maître Matai et les autres frères en firent autant – même maître Okuth au visage si aimable.

Mais s'ils pensaient intimider ou même faire honte à Liljana, c'est qu'ils ne la connaissaient pas. Plus ils laissaient voir leur désapprobation et leur crainte, plus elle devenait radieuse et forte. Soudain, elle leur dit : «On nous a déjà traitées de sorcières, mes Sœurs et moi.

— Personne n'a dit ça, répondit maître Storr.

— Vos lèvres, peut-être pas, mais vos yeux le disent.»

Maître Storr se frotta les tempes un instant avant de demander à Liljana : «Niez-vous avoir dans le passé failli introduire l'une de vos Sœurs dans les appartements de Morjin en tant que concubine ? Avec l'intention de l'empoisonner, comme les Maitriche Télus ont autrefois empoisonné le roi Daimon et nombre d'autres personnes ?

— Le roi Daimon Hastar, rétorqua Liljana à maître Storr, était presque aussi mauvais que Morjin. Après sa mort prématurée, l'Alonie a joui de près de cinquante ans de prospérité et de bonne gouvernance.

— Empoisonneuses», marmonna maître Storr. Puis, plus bas : «Sorcières.

— Nous avons fait ce que devons faire ! Pendant que vos coutumes échouaient à éduquer et à édifier, nous devons supporter un tyran assoiffé de sang après l'autre !»

Je me tournai vers la droite et vis que Kane souriait sauvagement, ses lèvres retroussées sur ses longues dents blanches.

S'efforçant de l'ignorer, maître Storr dit sèchement à Liljana : «Vos coutumes à vous, c'était le poison, la séduction et même le viol de l'esprit des hommes !

— Non, cela ne faisait pas partie de nos coutumes. Vous ne savez rien de nous !» Liljana se tourna vers Abrasax et ils se regardèrent fixement pendant un moment qui parut durer une heure. La bienveillance qui émanait de lui parut envelopper

Liljana. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle était la femme la plus dure que j'aie jamais connue, mais elle pouvait aussi être la plus douce parfois.

Finalement, Abrasax se leva de son coussin et fit le tour des tables pour venir se placer devant elle. Il tendit le bras et, saisissant sa main, la releva devant lui. Du bout des doigts, il essuya les larmes sur sa joue. Puis, devant nos yeux ébahis, il se pencha pour embrasser ses paupières humides. Ensuite, s'adressant à maître Storr, aux autres Frères et à nous tous, il déclara : «La guerre sera là bien assez tôt, ne la laissons pas entrer dans cette pièce. Autrefois, les membres de notre Confrérie et les Sœurs des Maitriche Télû étaient comme des frères et sœurs. J'aimerais qu'il en soit de nouveau ainsi.»

Il serra la main de Liljana et la salua d'un signe de tête. Puis, fixant maître Storr d'un air sévère, il retourna à sa place.

Le silence se fit dans la pièce et pendant un moment, les sept maîtres de la Confrérie se contentèrent de siroter leur infusion. Des sentiments forts circulaient entre eux comme d'invisibles courants. Finalement, maître Storr me regarda et déclara : «Pour faire cette nouvelle quête, Valashu Elahad et ses compagnons devront livrer, entre autres, une guerre de l'esprit. Leur voyage sera dangereux et il est un péril que nous devons évoquer maintenant puisque Liljana Ashvaran y a déjà fait allusion. J'aimerais voir vos autres gelstei.»

Accédant à sa demande, je sortis Alkaladur de son fourreau. Le silustria argenté de mon épée brilla dans la lumière des étoiles. À son tour, maître Juwain produisit sa varistei émeraude. Liljana plaça sa petite baleine bleue sur la table et Atara entoura de ses mains sa boule de voyante. À contrecœur, Kane fouilla dans sa poche et montra sa baalstei noire taillée en forme d'œil aplati. Enfin, Maram posa doucement sa pierre de feu rouge rubis et longue comme son avant-bras sur sa table.

«Ah, mon pauvre, pauvre cristal ! dit-il en contemplant le réseau de fines fissures qui le parcourait. La bataille contre ce maudit dragon a eu raison de lui.»

Abrasax se contenta de le dévisager. «Cette bataille-là n'est rien à

côté de celle qu'il vous reste à livrer contre le Dragon Rouge.

— Ah, mais je ne veux pas me battre du tout», marmonna Maram. Quelque chose dans l'attitude d'Abrasax paraissait l'encourager à se livrer. «Ça a failli me détruire, vous comprenez. La folie du monde : son imbécillité et sa cruauté. Si seulement j'avais du temps pour l'amour ! Si seulement je pouvais réparer ce magnifique cristal, je trouverais peut-être le moyen de réparer mon cœur.

— Je ne suis pas sûr que tout le monde voit le rapport», répondit Abrasax en balayant la pièce du regard.

Maram regarda longuement son cristal. «Pour utiliser la gelstei rouge, il faut rassembler le feu et le canaliser. Pour le diriger vers une cible unique, vous comprenez ? Pour l'amour et pour le cœur, c'est la même chose. Si je réussissais à réparer mon cœur, je trouverais peut-être le grand amour qui m'est destiné.»

Abrasax sourit et se leva de nouveau. Redressant les épaules, il respira à fond. Puis il contourna maître Okuth et maître Storr assis à la table de Maram et ce dernier se tourna vers lui. Abrasax plaça ses mains au-dessus de la tête de Maram et les y maintint un moment avant de les amener sur ses épaules, puis sur ses flancs. «Vous avez un grand cœur, Sar Maram Marshayk, dit-il, rempli de flammes rayonnant d'un vert magnifique. Cependant, elles pourraient brûler plus fort, beaucoup plus fort, si elles n'étaient pas concentrées ici, au-dessous de votre chakra svadhisthan.»

En disant cela, il posa la main sur le ventre de Maram et lui sourit.

«Ah, déclara Maram en m'adressant un signe de tête, je ne pense pas que ce soit le bon moment pour réciter l'"homme du deuxième chakra" ?

— Non, je ne crois pas», répondis-je.

Abrasax fronça les sourcils d'un air soucieux et appuya sur le ventre de Maram. «Votre soleil décrit son orbite entre cet endroit et le chakra de votre cœur. C'est un grand tourbillon de feu orange avec des traînées bleu-vert et rouge foncé.»

La main d'Abrasax était toujours appuyée contre Maram et je pouvais presque apercevoir l'orbe éclatant dont il parlait.

«Votre cœur va très bien, dit-il à Maram. Et vous avez assez de temps pour l'amour – tout le temps du monde. Mais qu'est-ce que vous aimez par-dessus tout ?»

Maram me jeta un regard inquiet, puis se tourna vers Abrasax. «Il y a une femme, quelque part dans le monde. Une femme qui peut recevoir mon cœur et, euh, *tout* mon être. Ses hanches et ses seins sont

arrondis comme les collines et la mer, et les courbes mêmes de la terre. Et, comme le mien, son désir est infini. Certains hommes cherchent les femmes les plus belles, d'autres les plus douces ou les plus pures. Moi, je rêve de la plus passionnée.»

En entendant cela, Abrasax s'éclaircit la gorge : «Vous devez faire attention à ce que vous désirez. Et même à ce que vous vous murmurez à vous-même. La terre écoute. Il y a des puissances que personne ne comprend tout à fait. Ses feux nourrissent les nôtres et ce que nous imaginons au fond de nous peut se matérialiser. »

Il enfonça sa main dans la poitrine de Maram, puis refit le tour des tables pour rejoindre ses coussins. Il s'assit et fixa Maram qui entourait son cristal rouge de son énorme main et baissa les yeux dessus pour en examiner les fines fissures.

«Ils doivent *tous* se méfier de leur gelstei, dit maître Storr en regardant Maram puis Liljana. Chaque fois qu'ils utiliseront leurs cristaux sacrés, Morjin se servira de la Pierre de Lumière pour pénétrer plus profondément en eux et détourner leurs pouvoirs à son profit.»

Je contemplai le silustria de mon épée et mes amis firent de même avec leur gelstei.

«D'ailleurs, continua maître Storr en observant lui aussi nos pierres, je leur conseillerais de nous donner leurs gelstei à garder.»

À ces mots, Maram referma la main sur les surfaces planes de sa pierre de feu et je serrai plus fortement la poignée de mon épée.

«Vous donner ça ? s'écria Maram en tenant son long cristal rouge pointé sur maître Storr. Autant me demander de me séparer de, euh, des parties les plus intimes de mon être afin qu'elles ne me causent pas de problèmes.

— Je sais, dit Atara en faisant tourner sa boule entre ses mains, que si j'ai reçu ce cristal, c'est dans un but bien précis.»

La réponse de Kane fut la plus simple et la plus directe de nous tous. Il leva sa pierre noire devant nos yeux puis, refermant son poing autour d'elle, s'exclama : «Ha !»

Abrasax regarda maître Storr en soupirant. «Je vous avais dit que cela se passerait ainsi. Et si quelqu'un parmi nous peut le comprendre, c'est bien vous.»

Maître Storr baissa la tête sans rien dire et reporta son attention sur l'éclat de nos cristaux.

«Voici la situation, nous expliqua alors Abrasax. Partout sur Ea, Morjin parvient à pénétrer l'esprit des hommes. De cette manière, il

prend le contrôle de leurs bras, de leur voix et de leurs yeux. Et les gens non plus ne sont pas prêts à abandonner ces parties de leur être pour l'en empêcher. Cependant, je vous préviens : si vous utilisez vos gelstei, soyez sûrs que Morjin en prendra peu à peu le contrôle.

— Même mon épée ? demandai-je en tenant sa lame de manière à refléter la lumière des chandelles de la pièce.

— La gelstei d'argent sera la dernière pierre à être détournée, si toutefois elle peut vraiment l'être, répondit maître Storr. Il est possible que seul le Maîtreya, en pleine possession des pouvoirs de la Pierre de Lumière, puisse agir sur le silustria de votre épée – et seulement aux fins les plus nobles. Mais je n'en suis pas vraiment sûr. C'est pourquoi je vous conseillerais moi aussi de ne pas l'utiliser.»

En entendant cela, Kane sourit en serrant ses grandes mains l'une contre l'autre. «Et suivez-vous ce conseil vous aussi ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous dire ?» dit maître Storr.

Kane désigna la ceinture de maître Storr, puis maître Okuth et Abrasax. «Que cachez-vous au fond de votre poche ?»

Abrasax échangea alors un sourire entendu avec maître Storr, puis dévisagea Kane. «Vous êtes très perspicace. D'où tenez-vous cela ? Que cachez-vous au fond de *vous* ?»

Tandis qu'il examinait Kane, le sourire d'Abrasax s'élargit. Je savais que mon mystérieux ami détestait être l'objet de ce genre de curiosité. Le regard brûlant de colère, il contenait difficilement sa fureur. Soudain, il se leva face au Grand-Maître de la Confrérie.

Pour supporter le regard de Kane comme le faisait Abrasax, il fallait être courageux. Pas besoin d'être liseur pour apercevoir le feu qui paraissait jaillir de ses yeux noirs. Tandis que les chandelles vacillaient sur leur support et que les autres maîtres respiraient à fond ou retenaient leur souffle, Abrasax continuait à fixer Kane. Pareils à des océans sous la lune, les yeux du Grand-Maître devenaient de plus en plus brillants et il me sembla que ce rayonnement s'étendait à ses cheveux et à sa barbe, puis se répandait sur sa tunique en flots écarlates et orange parmi d'autres couleurs. Et pourtant, ce n'était rien comparé à la splendeur qui enveloppait Kane. Il donnait l'impression d'être sous un arc-en-ciel dont les nuances, accrochées à son corps comme une robe de feu, s'intensifiaient peu à peu, s'illuminaient et se mettaient à miroiter. Une lumière blanche et des éclairs de glorie couronnaient sa tête farouche. Je le contemplai, pétrifié, sans réussir à croire ce que mes yeux ou tout autre organe sensoriel me disaient être vrai. Cette vision pénétrante au cœur de l'être de Kane ne dura qu'un instant. Je clignai des yeux et elle disparut. Et je retrouvai devant moi

mon vieil ami de toujours : sauvage, obstiné et joyeux, défiant Abrasax ou tout ce qui dans le monde pourrait tenter de contrarier ses projets ou même de le maîtriser.

Les autres maîtres et mes compagnons observaient Kane avec émerveillement. Secouant la tête, maître Storr s'écria : «Non, ce n'est pas possible. Pas ce chevalier solitaire !»

Abrasax s'inclina alors devant Kane et dit : «Je ne pensais jamais vivre assez longtemps pour croiser votre chemin, lord Elijin.»

Et maître Storr répéta : «Ce n'est pas possible !»

Abrasax respira profondément. Son regard passa de maître Storr à maître Matai, puis à Kane. «C'est pourtant vrai. Cet homme n'est pas un chevalier solitaire. Comme le maître Devin et moi-même l'avions déduit, l'un des Anciens de l'ordre des Elijiks a indiscutablement accompagné ce groupe dans Argattha. Et trouvé le chemin de notre vallée. Dans le temps, son nom était...

— Je ne suis pas celui dont vous parlez, l'interrompt Kane dans un grognement. Je l'étais peut-être autrefois, mais maintenant, je suis Kane.

— Kane, alors, concéda Abrasax. Mais vous avez bien été envoyé sur Ea avec onze autres membres de votre Ordre pour trouver et garder la Pierre de Lumière pour le Maîtreya, n'est-ce pas ?

— Bon, dit Kane en lui lançant un regard furieux.

— Et parmi ces onze, un seul autre a survécu, Morjin.

— Bon», répéta Kane.

Abrasax et les autres maîtres ne quittaient pas Kane des yeux. Je remarquai que maître Storr qui le considérait avec effroi le transperçait de ses yeux bleus et durs. «S'il s'agit bien de lui, il a péché presque autant que le Dragon Rouge. Si nous l'aidons à retrouver le Maîtreya, comment être sûr qu'il ne tombera pas encore plus bas ?»

Traitant les terribles doutes du maître des Galastei par le mépris, Kane demeura immobile comme une statue de granit.

«Comment connaître à coup sûr le comportement final d'un homme ou d'une femme ? demanda Abrasax en regardant ses pairs. Maître Juwain dit qu'à Argattha, Kane a rendu la Pierre de Lumière à Valashu alors qu'il aurait pu la garder pour lui. Sommes-nous sûrs que nous nous serions tous montrés aussi loyaux ? Assurément, Kane a passé avec succès l'épreuve capitale.»

Maître Storr lui-même parut se rendre à son raisonnement et il salua Kane d'un signe de tête. Celui-ci grogna alors à Abrasax : «Et si

on parlait des *maîtres* de la Confrérie, maintenant ? Vous dites qu'on ne doit pas avoir de secrets et pourtant vous cachez au fond de vos poches quelques babioles extrêmement puissantes, n'est-ce pas ?»

Abrasax sourit à maître Storr. «Ne vous avais-je pas dit qu'il était impossible de dissimuler quelque chose à un Elijin ?»

Là-dessus, il fit un signe à maître Matai qui fouilla dans sa poche et en sortit une petite pierre sphérique qui brillait comme un rubis. «La Première Gelstei», dit-il. Maître Virang nous montra à son tour une pierre qu'il appela la Deuxième Gelstei et qui luisait d'un éclat orange doré. Maître Nolashar produisit une pierre jaune en forme de soleil, maître Okuth une gelstei verte en forme de cœur, puis maître Yasul et maître Storr des cristaux de couleur bleue et violette dont les noms étaient la Cinquième et la Sixième Gelstei. Finalement, Abrasax exhiba une sorte de bille transparente et brillante comme le diamant. C'était, nous dit-il, la Septième Gelstei : la dernière et la plus importante des pierres appelées Grandes Gelstei.

«Vos cristaux sont puissants et rares, expliqua-t-il, mais il n'y a sur Ea aucune autre gelstei comme celles-ci, car elles n'ont pas été produites sur la Terre.»

Il poursuivit en disant que seuls les anges, ou plutôt les Galadins, possédaient l'art de fabriquer les Grandes Gelstei. Puis il leva sa pierre transparente et la montra à Kane. «Ce sont les Elijins envoyés sur Terre qui ont apportés ces pierres avec eux, n'est-ce pas ?

— Bon, grommela Kane. Nuriin, Mayin et Baladin étaient responsables des pierres. Et Manjin, Durrikin, Sarojin et Iojin, aussi. Et au cours des années, tous ont été tués dans ce monde maudit. Je croyais ces pierres perdues.»

Il inspira profondément et douloureusement avant de dire à Abrasax : «Cela a dû être extrêmement difficile de les retrouver et de les ramener ici.

— Il a fallu des âges pour y parvenir, répondit Abrasax. De nombreux Frères ont péri au cours de cette quête.

— Comme *vous* mourrez si vous continuez à les utiliser.

— Nous pensons que le Dragon Rouge ne sait pas encore que nous les avons. Et nous devons les utiliser, ne serait-ce que ce soir, car nous avons quelques expériences à réaliser.»

Il tenait sa pierre transparente dans le creux de sa main. Elle brillait d'une douce lumière blanche tandis que les cristaux des autres maîtres luisaient d'un éclat allant de l'écarlate et de l'orange au violet intense.

«Nous avons des questions à poser à la fillette», déclara Abrasax en regardant Estrella. Puis, se tournant vers moi, il ajouta : «Et à vous aussi, Valashu Elahad.»

Le silence se fit dans la pièce. Je hochai la tête en direction d'Estrella, puis d'Abrasax. Ensuite, serrant la poignée de mon épée dans ma main, j'attendis que les sept maîtres de la Confrérie me testent – sinon au cours d'un véritable combat, du moins éprouvant mon âme.

Abrasax tourna son grand corps majestueux vers Estrella qui était assise, pratiquement immobile, sur son coussin devant sa table. Il la considéra longuement en silence. Ses yeux bruns liquides semblèrent se vider de toute pensée, de toute interrogation même, tout en se remplissant d'une lumière étrange et pénétrante. Dans sa paume ouverte, la pierre ronde brillait comme une étoile. Celles des autres maîtres paraissaient être en résonance avec elle, se nourrissant de son éclat et le lui restituant à la fois.

Finalement, les yeux du Grand-Maître retrouvèrent leur convergence. De sa voix grave et assurée, il annonça : «Je n'ai jamais vu d'aura semblable à celle de cette enfant. Elle est si pure. C'est comme si les flammes de ses chakras tendaient vers une seule couleur, une seule direction. Et puis elle est brillante, si extraordinairement brillante.»

Abrasax continuait à contempler Estrella qui lui rendait son regard, tranquillement assise sur son gros coussin rouge. Le sourire heureux de la fillette paraissait réjouir le cœur d'Abrasax dont le visage entier s'illumina d'un sourire qui vint accentuer les rides profondes autour de ses yeux.

«Etrange, murmura-t-il en la regardant. Il y a vraiment quelque chose d'étrange chez cette enfant.

— Est-il possible que ce soit vraiment une révélatrice ?» demanda maître Storr.

Abrasax hocha la tête. «Je suis sûr que c'en est une. Maître Juwain ne s'y est pas trompé.

— Mais c'est quoi une révélatrice ?» interrogea Daj installé à côté d'Estrella. C'était la première fois de la soirée qu'il se risquait à prendre la parole. «Maître Juwain a essayé de nous l'expliquer, mais je n'ai pas bien compris.

— Je ne suis pas sûr de le savoir vraiment moi-même, répondit Abrasax. Mais d'après le *Livre des Illuminations*, ce qui est clair, c'est que les révélatrices sont de belles âmes pures qui ont le don de voir au fond des choses et des êtres, et en particulier du Maîtreyà. Je pense qu'Estrella saura reconnaître l'Être de Lumière là où personne ne l'a vu, pas même le Maîtreyà lui-même, peut-être.»

Il poursuivit en expliquant qu'alors que j'étais destiné à être le gardien de la Pierre de Lumière, et par conséquent celui du Maîtreya, une révélatrice telle qu'Estrella annonçait son avènement.

«Dans ce cas, Grand-Père, intervint maître Matai, vous devez croire que la prophétie de Kasandra se réalisera et que la fillette désignera le Maîtreya ?

— Je crois à la prophétie. Elle sera attirée vers lui comme un papillon de nuit l'est vers sa femelle à des milles de distance.»

Même si à cet instant je n'arrivais pas à voir l'aura d'Estrella comme Abrasax, elle semblait être la personne la plus lumineuse de la pièce et l'éclat de ses yeux éclipsait jusqu'au silustria de mon épée.

«Quel dommage qu'elle ne puisse pas nous parler ! dit maître Matai. J'aurais aimé savoir où et quand elle est née. Le thème astral d'une révélatrice doit être proche de celui d'un Maîtreya.

— C'est vraiment dommage qu'elle ne puisse pas parler», renchérit maître Okuth. C'était un homme plutôt petit dont les doux yeux verts semblaient contenir des océans de bonté. «Par compassion, et pour elle, j'aurais aimé avoir l'occasion de la guérir de son infirmité.»

Brandissant sa varistei, maître Juwain dit alors : «Avant que le Dragon Rouge ne récupère la Pierre de Lumière, j'ai essayé à plusieurs reprises d'utiliser mon cristal pour la guérir, en vain. Mais bien sûr, je ne suis qu'un maître guérisseur ; vous, vous êtes le maître guérisseur.

— Je crois que vous avez fait tout ce qu'il est possible de faire, répondit maître Okuth. En tout cas, jusqu'à ce qu'on découvre le Maîtreya et qu'il entre en possession de ses pouvoirs. Pour l'instant, mon pouvoir à moi est limité. Comme vous, j'ai la garde d'une gelstei verte, mais le Dragon Rouge sait que nous possédons cette pierre et je n'ose pas l'utiliser.

— Dans ce cas, comment comptez-vous guérir Estrella ?

— En fait, je n'y compte pas. En tout cas pas ici, et pas ce soir. Mais il est possible que grâce à la Grande Gelstei, elle soit capable de nous parler d'une manière intelligible pendant un court instant.

— Et quelles en seront les conséquences pour elle ? Et si elle ne voulait pas parler ?»

Tous les yeux se tournèrent vers Estrella qui grignotait tranquillement une miette de gâteau, le regard posé sur maître Okuth.

— Il ne devrait pas y avoir de conséquences, dit maître Okuth.

— Au contraire, ajouta maître Matai. Ceux qui ont vu leurs chakras ouverts par la Grande Gelstei en ressortent plus forts et plus

vivants.

— Et vous croyez que pour faire parler l'enfant, il suffit de l'ouvrir de cette façon ? demanda maître Juwain à maître Okuth.

— En réalité, c'est plus compliqué que ça, expliqua alors maître Okuth. Beaucoup plus compliqué. Disons simplement que le pouvoir des sept Pierres Ouvrantes se manifeste par le son et entre en résonance avec la musique secrète inhérente à toute chose.»

En entendant cela, Kane se renfroga et me jeta un coup d'œil. Je savais que mon ombrageux ami détestait quand les Frères parlaient d'une manière aussi mystérieuse.

«Vous avez ma promesse que cette expérience ne fera aucun mal à Estrella, nous assura Abrasax. Mais acceptera-t-elle de s'y soumettre ?»

Estrella lui jeta un regard totalement confiant, puis hocha rapidement la tête.

«Bien, dit Abrasax. Si nous commençons ?»

Il tendit la main au creux de laquelle se trouvait la gelstei transparente en direction d'Estrella et les autres maîtres firent de même avec leurs cristaux. Ignorant ce qui l'attendait, Estrella se tenait droite et immobile. Elle paraissait à la fois curieuse et perplexe devant les pouvoirs des sept vieux maîtres et de leurs mystérieuses pierres.

Alors que nous attendions tous, le souffle court, les sept Pierres Ouvrantes se mirent à luire. Je sentis plutôt que je ne vis les sept roues de lumière le long de l'épine dorsale d'Estrella se mettre à scintiller en réponse à la sollicitation des gelstei. Le rouge de la Première pierre, celle de maître Matai, parut transmettre son feu au chakra le plus bas d'Estrella, comme si quelque chose venu de l'intérieur de l'enfant l'appelait. Et nous entendîmes tous cet appel sous la forme d'une note unique, limpide et retentissante qui faisait des allers-retours entre Estrella et la gelstei. De la même manière, les autres maîtres ouvrirent les autres chakras de la fillette et une magnifique mélodie se répandit dans l'air frais de la pièce. Je parvenais presque à voir les couleurs de cette musique. J'avais l'impression que la pierre violette et brillante de maître Storr plaquait de profonds accords avec un organe du langage dissimulé à l'intérieur de la tête d'Estrella. La gelstei de maître Yasul, la Cinquième, bleue comme le saphir, resplendissait d'un éclat plus intense que toutes les autres. Elle semblait faire monter une chanson joyeuse dans la gorge d'Estrella. Brusquement, celle-ci éclata d'un rire charmant comme un tintement de clochettes. Puis sa bouche s'ouvrit et des mots parfaitement formés commencèrent à sortir de ses lèvres en un flot argentin :

«Je voulais *tellement* parler pour vous dire des choses Val, Maram,

Atara et tout le monde, pour *tout* vous dire, et maintenant il y a tout le temps du monde, mais si peu de *temps*. Maintenant, je peux reparler et c'est un miracle, mais ça ne durera pas, car rien ne dure et pourtant tout...»

Elle continua à bavarder ainsi tandis que nous l'écoutions, abasourdis. Sa voix était douce, passionnée et parfaitement claire. Elle avait une grande musicalité et la clarté des notes d'une flûte et offrait des similitudes avec la diction et le phrasé d'Atara et de Liljana, comme si elle prenait modèle sur ces deux femmes qu'elle adorait pour parler. Cependant, ce torrent de paroles était porté par une joie sauvage qui n'appartenait qu'à elle. Elle donnait l'impression de vouloir faire entrer le monde entier dans quelques respirations rapides :

«... tout est si beau et je te suis si reconnaissante, Val – Val, Val, Val ! – si reconnaissante de m'avoir sauvé la vie. Reconnaisante à *vie*. Je voulais tellement chanter avec vous et avec Kane, notre brillant, sanglant et magnifique Kane, et avec vous tous. Chanter et rire : rire de Maram et de ses blagues idiotes, stupides et merveilleuses. Pleurer avec Atara. Pas d'yeux, pas de larmes, pas d'espoir, apparemment, mais de l'amour – de l'amour, de l'amour, de l'amour ! Il y a *tant* à dire. Et si peu, une seule chose en réalité, et je devrais être heureuse de pouvoir reparler presque comme je le faisais au fond de moi, pas en paroles mais en une sorte de musique qui donne naissance à des mots. Vous voyez ce que je veux dire ? C'est comme le chant des oiseaux, si joli, si pur, tellement dans l'instant présent et pourtant éternel. Cette chose magnifique – elle *me* chante ! Je suis si heureuse ! Je ne peux pas m'empêcher de chanter moi aussi pour les oiseaux, pour le ciel et pour le monde, et tout me répond sous forme de rubis et d'arcs-en-ciel, de chants pour le soleil, et parfois même de silence. *Le* silence. Il me tire en arrière, bientôt, très bientôt, mais s'il vous plaît, ne soyez pas tristes pour moi ! Ces feux que les gelstei des vieux maîtres allument en moi flambent comme des petits soleils, mais bientôt ils perdront de leur éclat, je le sens ; ils s'épuiseront rapidement, mais sans jamais s'éteindre tout à fait. Parce qu'ils brûlent toujours, même dans les choses les plus sombres : la gelstei noire, les croix calcinées et la haine. Même dans les morts, Val ! Dans ton père et dans ta mère, et dans les miens, où qu'ils soient, parce que personne n'est jamais réellement mort et qu'il y a une lumière qui brille toujours, *la* lumière, la lumière, la lumière...»

Tandis que les flammes des chandelles projetaient des ombres dansantes sur les murs sculptés de la pièce, nous regardions tous Estrella. Finalement, elle parut ne plus rien avoir à dire et demeura tranquillement assise sur son coussin, les doigts entrelacés. Impossible

de savoir si elle faisait une pause ou si elle avait replongé dans le silence plus profond des muets.

Abrasax hocha alors la tête et déclara : «Voilà qui était remarquable.

— Oui, remarquable», acquiesça maître Storr, mais d'une voix pleine de condescendance. Il paraissait considérer Estrella comme une simple d'esprit. «Je suis sûr que tout le monde a été touché par ton... enthousiasme, lui dit-il. Cependant, je ne suis pas sûr que nos questions aient reçu une réponse.

— Mais vous ne m'avez pas encore posé de question !» lui répondit-elle. Elle lui sourit, puis se mit à rire doucement et je sentis son larynx vibrer comme les cordes d'un luth.

«Tu dois savoir ce que nous voulons savoir, petite.»

Estrella observa les sept maîtres de la Confrérie qui étudiaient chacune de ses expressions. «Je crois que vous voulez tout savoir», dit-elle.

Le revêche et sérieux maître Storr lui-même sourit en entendant cela. «Non, pas *tout* – en tout cas, pas ce soir. Mais nous aimerions en savoir plus sur le Maîtreya. Peux-tu nous dire quelque chose sur lui ?

— Mais je l'ai déjà fait !»

Maître Storr se frotta les yeux et la regarda fixement. «Parler de nouveau après un si long silence doit être très fatigant pour toi. Pour ta gorge, pour tes poumons... et même pour ton esprit. Je ne suis pas sûr que nous ayons tous compris ce que tu as dit.»

Elle lui répondit par un sourire, comme si elle était absolument désolée qu'il soit incapable comprendre les choses les plus simples.

«C'est pourquoi, reprit maître Storr en rougissant, nous avons encore des questions que nous aimerions...

— Mais pourquoi ne les posez-vous pas, alors ?»

Maître Storr respira à fond en serrant son cristal violet dans ses doigts. «Tu es une révélatrice, lui dit-il. C'est indubitable. Mais comment se fait-il qu'une révélatrice soit capable de reconnaître un Maîtreya ?

— Comment le saurais-je, répliqua-t-elle, puisque je ne l'ai pas encore reconnu ?

— Mais tu dois bien avoir une idée !»

Estrella repoussa ses boucles sombres autour de ses yeux et jeta un coup d'œil à Abrasax. «Comment reconnaissez-vous le Grand-Père quand vous le croisez sur un chemin ?

— Mais je le *connais* ! Cela fait presque cinquante ans que je le connais !

— Je connais l'Être de Lumière depuis cinquante mille ans. Depuis que les étoiles brillent. Depuis toujours, en fait.»

Maître Storr agita sa main dans l'espace et secoua la tête. Il paraissait abandonner tout espoir de comprendre quoi que ce soit à ce qu'elle lui racontait.

Choisissant une nouvelle tactique d'interrogatoire, maître Matai lui demanda alors : «Peux-tu me dire où et quand tu es née ?

— Je suis désolée, je ne m'en souviens pas. Dans la Ville des Ténèbres, peut-être.»

— À Argattha ? Mais personne ne t'a jamais dit ton âge ?

— Non, je ne crois pas. C'est important ?

— Ça pourrait permettre de confirmer l'horoscope du Maîtreya.

— Mais si vous avez fait son thème astral, vous savez déjà quel âge il a et où il est né !»

Cette fois, c'était au tour de maître Matai de lever la main en signe d'énervement.

C'est alors qu'Abrasax lui dit : «Estrella, est-ce que tu as une idée de l'endroit où se trouve le Maîtreya ?»

D'un geste rapide et joyeux, elle hocha la tête.

«Où ça, alors ?»

Et elle répondit : «Ici.

— Ici ? s'étonna Abrasax. Tu veux dire sur Ea ? Dans ces montagnes ?

— Non, ICI, avec nous dans cette pièce, j'espère. Il est là.»

Abrasax fronça les sourcils. Il semblait aussi perplexe que maître Matai et maître Storr. «Mais alors, demanda-t-il, qui est le Maîtreya ?»

Sans hésitation, elle me regarda et répondit : «C'est Val.»

Mon cœur se mit soudain à battre violemment et douloureusement dans ma poitrine. Je ne voulais pas croire ce que je venais d'entendre.

Et Abrasax non plus, apparemment, car il dit : «Tu étais à Tria avec Valashu quand il a été prouvé avec certitude qu'il ne pouvait pas être le Maîtreya. Et maintenant, tu nous dis que c'est lui ?

— Oui, c'est lui», insista Estrella en me souriant. Puis elle se tourna vers la table à la droite de la mienne et ajouta : «Et c'est Maram aussi.

— Sar Maram Marshayk !» s'écria Abrasax.

Stupéfait, Maram écarquilla les yeux en tapotant son ventre rembourré et éructa.

«Oui, lui ! dit Estrella. Et maître Storr aussi.»

Le maître des Galastei regarda Abrasax en secouant la tête. Maître Okuth qui était assis à côté de lui annonça alors en brandissant son cristal vert : «L'enfant est fatiguée, nous devrions mettre fin à cette expérience.

— L'enfant est plus que fatiguée, renchérit maître Storr, elle souffre d'hallucinations.

— Non, seulement de confusion mentale, je crois, dit maître Okuth. Nous savons qu'en la rendant muette, le Dragon Rouge a endommagé son esprit. Nos gelstei lui ont permis d'émettre des mots, mais apparemment, elles n'ont pas réparé les dommages. Entre ses paroles et ce que nous en comprenons, et nos paroles et ce qu'elle comprend, il y a quelque chose d'incompatible. C'est comme entre l'huile et l'eau.

— Ses paroles, intervint maître Storr qui parlait devant Estrella comme si elle faisait partie des bibelots de la pièce, sont aussi peu fiables qu'une fine couche de glace sur un étang. Je ne vois pas comment on pourrait lui faire confiance pour reconnaître le Maîtreya.»

Liljana assise près de moi en eut soudain assez du manque de politesse de maître Storr. Elle se pencha vers la table à côté d'elle et entoura Estrella de son bras. «Vous utilisez des mots, mais vous manquez de précision dans leur emploi. Kasandra a prophétisé qu'Estrella *montrerait* le Maîtreya, pas qu'elle se contenterait de le reconnaître.

— Je ne suis pas sûr de voir la différence, répliqua maître Storr.

— Je ne suis pas sûre que vous la voyiez non plus, dit Liljana en attirant Estrella contre elle et en jetant un regard mauvais à maître Storr. Alors, qui est-ce qui souffre d'hallucinations ?»

En entendant cela, Abrasax leva la main comme pour demander la paix et intervint : «Et moi, je ne suis pas sûr que ce sont les mots, quelle que soit leur interprétation, qui aideront Estrella à accomplir la prophétie. Son esprit a peut-être été endommagé, mais pas ses yeux et certainement pas son cœur.

— Dans ce cas, grogna maître Storr, pourquoi ne pas achever l'expérience comme prévu ?»

Abrasax approuva d'un signe de tête et demanda à Estrella : «Tu es

d'accord ?

— Oui, je suis d'accord», répondit-elle en hochant la tête à son tour. Elle s'affaissa légèrement sur son coussin et se frotta les yeux. «Mais je suis *vraiment* fatiguée. J'aimerais parler, parler toute la nuit et vous comprendriez peut-être, mais je suis si, si fatiguée. Il faisait si beau et si chaud à l'intérieur, mais maintenant, il commence à faire froid et ça fait mal. Alors, s'il vous plaît, rendez-moi à mon silence.

— Mais il y a d'autres choses qu'elle pourrait nous dire, reprit alors maître Storr, et...

— Je vous en *prie*, j'ai mal ! dit Estrella. J'ai mal, j'ai mal, j'ai mal...»

Abrasax la contempla un instant avant de s'incliner devant elle. Puis il referma ses doigts sur sa gelstei transparente qui parut se mettre en sommeil et perdre son éclat. Les autres maîtres y virent le signal de ranger leurs pierres. Immédiatement, Estrella se redressa sur son siège. Je la sentis plonger dans une mare profonde et silencieuse. Son visage s'illumina d'un sourire de satisfaction qui en disait plus long que tous les océans de mots.

À ce moment-là, Abrasax fit un signe à maître Storr qui se pencha sur le côté. Il souleva un coffret en ébène fendu et nous le montra, puis demanda qu'on débarrasse la table d'Estrella. Quand Liljana et moi eûmes aidé maître Nolashar et maître Yasul à mettre les tasses à thé et les assiettes sur notre table, maître Storr se leva et alla placer le coffret devant Estrella. Avec une immense vénération, il l'ouvrit et en sortit un à un plusieurs objets : un stylo à plume en verre, une cuillère en jade, une pièce d'échec (le roi blanc) sculptée dans de l'ivoire ancien, un anneau en or tout simple. Puis il contempla les bibelots qui luisaient doucement sur la table.

«L'un de ces objets, dit-il à Estrella, a appartenu au dernier Maîtreya, Godavanni le Glorieux. Sauras-tu le reconnaître ? Je veux dire, nous le *montrer* ?»

Son visage devint impénétrable, comme un masque fer, afin de ne pas trahir l'objet dont il s'agissait, et celui des autres maîtres aussi. Osant à peine respirer, ils attendaient de voir ce qu'Estrella allait faire.

Avec la vivacité d'un oiseau battant des ailes, elle tapa dans ses mains. Son visage s'illumina et elle sourit joyeusement. Puis, sans hésitation, elle tendit les mains et les referma sur le coffret en bois.

«Parfait ! s'exclama maître Virang. ! Absolument parfait ! – C'est bien une révélatrice», renchérit maître Nolashar. Maître Storr pinça les lèvres comme si quelqu'un lui avait enfoncé de force une cerise aigre dans la bouche. Il observa Estrella, puis Liljana et dit : «Matérix des

Maitriche Têlu, vous n'avez pas appris à cette enfant à lire dans les esprits, n'est-ce pas ?» Pour toute réponse, Liljana lui lança un regard furieux. De toute évidence, maître Storr n'aima pas ce qu'il vit dans son esprit à elle, car il détourna les yeux et fixa la boîte dans les mains d'Estrella.

«Nous savons que Godavanni gardait trois pierres chantantes dans ce coffret. Les pierres ont été perdues il y a très longtemps, et les chansons aussi, peut-être, mais il nous reste au moins ça.» Estrella reposa la boîte sur la table et lui sourit. Abrasax dit alors à maître Storr. «C'est suffisant, vous êtes d'accord ? Je crois réellement que cette fillette nous montrera le Maîtreya.»

Maître Storr se frottait la mâchoire en contemplant le coffret. «J'en viens à le croire moi aussi. Mais la question à laquelle il faut répondre avant tout est : Valashu Elahad peut-il la conduire jusqu'à lui ?» Là-dessus, il se tourna vers moi.

«Dites-moi où on peut le trouver, répondis-je à maître Storr et j'y conduirai Estrella avec mes amis – et avec vous aussi si vous ne me faites pas confiance.

— Voilà bien des paroles audacieuses, prince Valashu, répliqua maître Storr. Nous avons appris avec quelle audace vous vous êtes présenté comme le Maîtreya et avez revendiqué la Pierre de Lumière pour vous-même. À quelle fin ? On peut se le demander. Vous vous seriez proclamé seigneur de guerre d'une grande alliance, commandant en chef de cent mille épées, roi des rois. Espérez-vous à présent que la découverte du Maîtreya vous permettra de revendiquer cette autorité ?»

Le regard de mépris qu'affichait le visage de maître Storr me fit grincer des dents et la colère envahit mon cœur. M'adressant aux sept maîtres qui me dévisageaient, je leur dis alors : «Quel homme peut affirmer en toute sincérité que son but est aussi pur que l'enfant qui vient de naître, qu'il est libre de tout désir de s'attirer la considération des autres hommes ou d'acquérir de l'emprise sur eux ? Qui peut déclarer que tous les actes de sa vie ont été dirigés droit vers un seul objectif, comme une flèche ? Vous-même, maître Storr, maître des Gelstei, avez-vous rejoint la Confrérie uniquement par amour de la connaissance et par désir de vous rendre utile sans penser jamais à devenir le meilleur et à voir vos efforts reconnus ? Ne vous demandez-vous jamais si votre étude des gelstei ne cache pas un désir plus profond de les contrôler et de les utiliser ? Vous semblez avoir entendu beaucoup de choses à mon sujet, mais vous en savez bien peu. Je suis un homme d'épée, comme vous l'avez dit. Si je pouvais, je la réduirais en miettes. Ainsi que toutes les épées partout dans le

monde. Il fut un temps où je ne voulais rien d'autre que rejoindre la Confrérie, comme vous avez eu le privilège de le faire, pour jouer de la flûte et passer ma vie à faire de la musique. Mais j'avais des devoirs : envers ma famille, envers mon père, envers mon pays. Et tous les pays. Le destin a voulu que je récupère la Pierre de Lumière avec l'aide de mes amis et qu'elle soit de nouveau volée par le Crucifieur. Y a-t-il eu un seul moment où je n'ai pas désiré lever des armées contre lui et le voir réduit en pièces ? N'ai-je jamais eu envie, depuis, d'arracher la Coupe Céleste de sa main ensanglantée par la force des armes ? Si je vous disais non, vous décèleriez le mensonge dans ma voix. Écoutez donc la vérité : j'avais six frères et j'aurais hurlé de joie de voir n'importe lequel d'entre eux devenir roi de Mesh avant moi. J'avais une mère, un père et une grand-mère. Tous sont morts à cause de moi. Quatre mille guerriers de Mesh parmi les plus courageux aussi. Tout le monde le sait. Je suis un paria maintenant. C'est pourquoi je ne peux plus espérer devenir roi de Mesh et encore moins seigneur d'une grande alliance. Tout ce qu'il me reste, c'est d'essayer d'empêcher le Dragon Rouge de perpétrer le pire. C'est ma raison de penser, de sentir et de respirer. Je n'ose même pas espérer qu'un jour viendra où je pourrai jeter ceci dans la mer et reprendre ma flûte.»

Sur ces mots, je brandis mon épée et regardai les sept maîtres qui m'observaient. Maître Storr me fixait de ses yeux bleus et froids et je devinai qu'il ne voyait en moi que ma rage de vaincre Morjin.

Cependant, il en allait autrement pour Abrasax. Il m'étudiait de l'autre côté de la table en tirant sur sa barbe. «Nous savons que des signes vous désignaient comme le Maîtreya.

— Oui, il y avait des signes.

— Mais vous avez ignoré le signe encore plus fort de la vérité au fond de vous, n'est-ce pas ?»

Je retenais mon souffle, troublé qu'il puisse lire en moi avec autant de perspicacité. «Oui, lui dis-je enfin, je l'ai toujours su. Mais je ne voulais pas le savoir. Je voulais... réparer toutes les injustices. Alors j'ai revendiqué la Pierre de Lumière.»

Et un vent mauvais de destruction et de mort avait suivi ce crime. Abrasax, pensai-je, comprenait très bien cela, comme il me comprenait moi aussi. Il n'avait nul besoin de se placer en accusateur et en juge alors que je m'étais déjà condamné si durement moi-même. Mais il n'était pas disposé à me voir agir comme mon propre bourreau. Je sentais émaner de lui une grande indulgence, et quelque chose d'autre aussi : l'avertissement que la haine de moi pouvait me détruire plus sûrement que toutes les flèches ou tous les poisons de Morjin. Les yeux

qu'Abrasax posait sur mon visage étaient doux et cependant inflexibles. Plonger dans ce regard brun et profond me donnait envie de lui accorder une confiance sans réserve.

«Je ne savais ni qui était le Maîtreya, ni ce qu'il était, continuai-je. Et malgré ce qu'Estrella nous a dit ce soir si magnifiquement, je ne sais toujours pas.»

Je lançai un coup d'œil à Estrella pour voir si mes paroles la décevaient, mais elle se contenta de me sourire.

«Maître Juwain nous a fait un rapport sur le cristal akashic que vous aviez trouvé dans la forêt des petits hommes, dit Abrasax. Dommage qu'il ait été cassé : vous auriez pu y trouver les informations que vous cherchiez. Mais il y a d'autres cristaux.»

Je regardai de l'autre côté de la pièce la Fausse Pierre de Lumière dorée sur son socle de marbre au pied de la fenêtre, puis je me tournai vers les sept maîtres de la Confrérie qui gardaient les Grandes Gelstei à l'abri des regards. «Vous avez un cristal akashic ? demandai-je.

— Non, nous n'en avons pas, répondit Abrasax. Mais nous avons ceci.»

En disant cela, il sortit un livre de sous le tas de coussins derrière lui et me le montra. Sa couverture paraissait constituée d'une substance luisante et dure qui faisait penser à du bois laqué. Des glyphes dorés se détachaient dessus mais je ne parvins pas à les lire, car les caractères m'étaient inconnus. Abrasax posa le livre sur notre table. Il l'ouvrit et la surprise me fit écarquiller les yeux, car les pages ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Abrasax les feuilleta rapidement et je me dis qu'il devait y en avoir des milliers, chacune plus mince qu'une feuille de papier de riz et transparente comme une vitre. Les doigts robustes d'Abrasax donnaient l'impression de pouvoir déchirer ou casser facilement ces pages qui s'enroulaient comme du tissu en produisant un petit tintement. Quand je lui fis part de mes craintes, Abrasax sourit. «Ces pages sont très solides. Tenez, essayez de les tourner.»

Je pris l'une d'elles entre mon pouce et mon index. Elle me parut étrangement fraîche au toucher et résistante comme un vieux parchemin.

«Je l'ai lu il y a très longtemps, expliqua Abrasax. Après avoir parlé avec maître Juwain tout à l'heure, j'ai demandé à Frère Kendall d'aller le chercher dans la bibliothèque afin que nous puissions nous y référer ce soir.

— Vous le lisez *comment* ? demanda Maram. Ces pages n'ont pas de caractères !

— Vous croyez ? rétorqua Abrasax avec un sourire. Peut-être ne les regardez-vous pas comme il faut.»

Sur ces mots, il ouvrit le livre à une page qu'il avait marquée et maintint sa main au-dessus. Soudain, Maram poussa un petit cri d'étonnement et je l'imitai, car le cristal transparent prenait une teinte blanchâtre comme du blanc d'œuf en train de cuire. Des centaines de glyphes semblables à des petits vers firent leur apparition et envahirent la page sur plusieurs colonnes.

«Sorcellerie ! cria Maram à Abrasax en abattant sa main sur la table à côté du livre. Je vous accuserais bien de sorcellerie, comme je l'ai fait avec maître Virang, mais je suppose que vous allez simplement me dire que vous ne faites que m'aider à voir ce que j'avais déjà sous les yeux ?»

Abrasax échangea un sourire avec maître Virang, puis revint à Maram et au livre. «Non, cette fois, l'explication est plus simple, car l'écriture n'était pas sous vos yeux. Seuls ceux qui possèdent la clé du livre peuvent l'ouvrir et faire apparaître les caractères.

— Mais vous n'avez fait aucun geste pour l'ouvrir, à moins qu'il ne suffise d'agiter la main comme un prestidigitateur. Où est la clé ?»

Abrasax montra son front du doigt et répondit : «Là-dedans. Chaque livre est codé pour s'ouvrir à une phrase qui doit être mémorisée et gardée à l'esprit ou, quelquefois, prononcée à voix haute.

— Comme les *Chants du Chemin* ?»

Abrasax acquiesça d'un signe de tête. «La Confrérie doit protéger ses secrets. Et ses trésors.

— Mais je n'avais jamais entendu dire que la Confrérie avait de tels trésors ! dit Maram en contemplant le livre avec émerveillement.

— Moi non plus, renchérit maître Juwain en l'examinant lui aussi.

— Mais quel est son secret ? demanda Maram. De toute évidence, les pages sont constituées d'une sorte de gelstei, mais quelle gelstei et comment la fabriquez-vous ?

— On l'appelle le *védastei*, expliqua Abrasax en faisant glisser son doigt le long de la page de glyphes. Et je n'ai pas dit que c'était nous qui avions fabriqué ce livre, seulement que nous le protégeons. Et que nous l'aimions pour son contenu. Ce sont justement ces connaissances concernant le Maîtreya qui nous intéressent ce soir.

Il se racla la gorge et, appuyant son doigt sur le texte vers le milieu de la page, il lut pour nous : «Il est l'Être de Lumière qui habite deux mondes ; il est la lumière dans les ténèbres et la vie qui ne connaît pas

la mort.»

Se détachant sur l'une des fenêtres au-dessus de nous, j'aperçus Flick qui tournoyait dans un tourbillon de lumières argentées. Je me rappelai alors qu'à Tria les Galadins m'avaient envoyé cet être lumineux pour me parler du Maîtreya par le biais d'un poème que je récitai à Abrasax :

*Les Êtres de Lumière qui vivent et meurent
Entre la Terre tourbillonnante et le ciel
Arrêtent le soleil, enflamment toute chose
Et réunissent la Terre et les deux.*

*Les Êtres sans peur trouvent le jour dans la nuit
Et en eux la lumière éternelle,
Dans la fleur, l'oiseau et le papillon.
Dans l'amour : mourant ainsi, ils ne meurent pas.*

Je me tus et fis un signe de tête à Abrasax. Tapotant son livre, il me dit : «Ces mots ne concordent-ils pas avec vos vers et avec ce qu'Estrella nous a dit ce soir ?»

Brusquement, Maram rabattit sa main sur la table et les tasses s'entrechoquèrent. Il regarda Abrasax et grommela : «Estrella n'a absolument pas parlé de *deux* mondes. Pour ma part, je ne connais que ce monde-ci. Ce devrait être largement suffisant, n'est-ce pas ? Eh bien non, à la Confrérie, il faut toujours que vous en évoquiez un autre !»

En réponse à cela, Abrasax feuilleta les pages du livre. Il dut trouver le passage qu'il cherchait, car il hocha soudain la tête et dit à Maram : «Ces mots ont été écrits par maître Li de la Confrérie avasienne.

— La Confrérie avasienne ? Ah, je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est parce qu'elle a existé dans un autre monde, celui de Varène, il y a très longtemps, répondit-il sans autre forme d'explication. Et maintenant, écoutez, car ceci porte précisément sur le Maîtreya.»

Les yeux brillants, tirant sur sa barbe blanche et mousseuse, il se mit à lire :

«Il existe deux royaumes : l'Unique et le multiple. Le premier est incréé, inextinguible, infini. Certains disent qu'il est merveilleux comme la lumière du soleil par une parfaite journée de printemps. Le second royaume est créé et tout ce qui y vit souffre, vieillit et meurt. Il n'est que clous et flammes, beauté qui se fane, quelques instants de douceur et de rêves nobles. Certains l'appellent le monde, d'autres l'enfer. Le chemin de l'homme consiste à s'élever toujours plus haut

vers les cieux et le soleil. Mais pour dépasser le monde et aller vers l'Unique, nous devons nous dépasser nous-mêmes. C'est presque comme mourir, n'est-ce pas ? Le nouveau-né cesse d'exister pour devenir un enfant et l'enfant cesse d'exister pour devenir un homme. Et tous les hommes doivent en faire autant s'ils désirent emprunter le chemin des anges. C'est là qu'intervient la plus sublime des morts, quand les Galadins périssent dans leur corps et se transforment en lumière pour créer un nouvel univers. Comment avoir une foi inconditionnelle dans la légitimité d'un tel sacrifice ? Comment ne pas redouter qu'un tel chemin ne mène à l'anéantissement total de l'être ?»

Abrasax cessa de lire et me regarda. «Et pourtant, il ne faut pas avoir peur. Surmonter sa peur est le premier devoir de tout guerrier, qu'il soit guerrier de l'épée ou de l'esprit. Beaucoup n'y parviennent pas. Même parmi les anges.»

Il marqua une pause et prit une gorgée d'infusion pour s'humidifier la gorge. Puis il me dit : «À Tria, vous avez appris la vérité sur Angra Mainyu, n'est-ce pas ?»

En entendant cela, je haussai les épaules et jetai un coup d'œil à Kane. «Un homme peut-il vraiment savoir quelque chose des Galadins ?

— Nous savons quand même ceci, répondit Abrasax. Angra Mainyu, comme trop de ses pairs, en est venu à redouter le destin des Galadins et donc à s'accrocher à son corps comme une sangsue à la chair vive. Ainsi, au lieu de devenir infiniment plus grand en s'offrant à l'univers, il tente de sucer le sang de tout ce qui existe et d'absorber l'univers en lui – et devient ainsi infiniment moins grand.»

Je réfléchis un moment à ses paroles avant de lui demander : «Et le Maîtreya ?

— Le Maîtreya est envoyé pour guérir les êtres comme le Maléfique et pour empêcher les autres de choir comme lui.»

Je me souvins du sang jaillissant de la bouche de mon père en train de mourir et des milliers de gens gisant, immobiles, dans l'herbe rougie de la Prairie des Culhadosh. Je sentis les yeux menaçants de Morjin me clouant sur une croix enflammée tandis que mon cœur, en proie à un horrible malaise, tambourinait dans ma poitrine. «Est-ce que c'est possible ? demandai-je à Abrasax.

— Il faut que ça le soit.» Il lança un coup d'œil à Estrella tranquillement assise à sa table. «Avec son immense joie de vivre, le Maîtreya est envoyé pour montrer à tous les êtres qu'ils abritent au fond d'eux des lumières qui ne meurent jamais. Et qu'en fin de

compte, les deux royaumes ne font qu'un.»

Maram paraissait contrarié par ce qu'il entendait, car il tapotait la table carrelée avec le fond de sa tasse comme pour signaler son agacement. Attirant l'attention d'Abrasax, il lui demanda : «Etes-vous en train de dire que quand nous pénétrons dans votre royaume infini, une partie de nous continue à briller, et que par conséquent il n'y a pas de mort véritable ?

— C'est ce que je crois», répondit Abrasax.

Maram fixa le fond de sa tasse vide en marmonnant. «Par conséquent, je suppose qu'il n'y a rien à redouter.

— Vous avez bien compris, dit Abrasax dans un sourire.

— Je comprends qu'il n'y a *rien* à redouter et c'est précisément ce qui me fait peur : le grand vide obscur qui nous avale à la fin de la vie. Vous dites que cette inexistence est pleine de lumière. À vous en croire, la joie des Êtres de Lumière en est la preuve. Mais qui, je vous le demande, est jamais revenu du pays des morts pour le raconter ?»

Abrasax semblait ne pas avoir de réponse à cette question. Pendant un moment, il se concentra sur son infusion. Puis son regard se durcit et s'illumina, et il s'écria : «Maître Virang ! Maître Matai ! Maître Storr !»

Il donna des instructions pour déplacer les tables et tous ceux qui se trouvaient dans la pièce. Atara, Estrella et Daj vinrent nous rejoindre autour de nos deux tables et les Sept prirent place à la leur avec maître Yasul et maître Nolashar. Les objets qui étaient toujours là furent remis dans la précieuse boîte en ébène, tous sauf la pièce d'échec en ivoire. Abrasax posa le vieux «roi» sculpté de quatre pouces de long exactement au milieu de la table. Puis lui et les autres maîtres ressortirent leurs sept pierres rondes et, brandissant leurs gelstei, formèrent un cercle autour de la pièce d'échec.

«L'heure est venue de vous en dire davantage sur les Grandes Gelstei, déclara alors Abrasax. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ait oublié le récit de la création dans les *Origines* ?

— Vous voulez parler de la manière dont les Ieldras ont créé le monde en chantant ?» demanda Daj de sa voix flûtée.

Son savoir nouvellement acquis le faisait rayonner de fierté. Abrasax sourit et acquiesça d'un hochement de tête. Puis il reprit : «Le récit du *Saganom Élu* est poétique et magistral, et sûrement vrai. Mais il ne dit pas tout. Comment, pourrait-on se demander, les Ieldras ont-ils fait exactement pour amener le dessein de l'Unique à son complet épanouissement ?»

Il se tourna vers Kane et ajouta : «Vous devez certainement le savoir.

— Bon. J'ai oublié, si tant est que je l'aie jamais su.»

Abrasax sourit tristement, puis nous dit qu'un grand nombre de livres de la bibliothèque de la Confrérie contenaient des informations sur ce sujet ésotérique. Il nous raconta une histoire étonnante dont une partie nous avait été révélée à mes amis et à moi un an plus tôt, dans l'amphithéâtre des Urudjins près de Tria : «Il y a sept couleurs et elles créent toute la beauté du monde et tout ce que nous voyons. Et les sept notes que nous tirons d'une trompette ou d'un luth forment les mélodies de toutes les musiques. Il en est de même avec les sept Pierres Ouvrantes et la création du monde. Les gelstei qui se sont cristallisées dans le feu primitif étaient infiniment plus grandes que ces petites pierres que la Confrérie a le privilège de posséder. Et elles offraient toutes les possibilités de vie qui sont illimitées. Car pendant que les Ieldras chantaient, les grands cristaux vibraient comme les cordes d'une harpe et faisaient naître et donnaient forme à tout ce qui existe.»

Maram examina les gelstei qui brillaient dans les mains des maîtres avant de demander : «Etes-vous en train de dire que ces pierres-là possèdent une partie du pouvoir des légendaires gelstei ?

— Elles ne sont pas légendaires, lui répondit Abrasax. Elles existent, quelque part dans les étoiles, au-delà d'Agathad.

— Mais ont-elles toujours le pouvoir de créer ?

— Oui. Et de *décréer*. Tout comme ces pierres-là.»

Il fit un signe de tête à maître Matai dont le cristal rouge s'embrasa comme l'œil d'un démon. Puis la pierre de maître Virang, la Deuxième Gelstei, s'enflamma d'un feu orange tandis que celles des autres maîtres s'allumaient à leur tour dans toute une série de nuances. Au moment où la pierre transparente d'Abrasax commençait à émettre une violente lumière blanche, tous les cristaux se mirent à produire des sons. On aurait pu appeler cela musique, mais les sonorités discordantes et stridentes qui sortaient des pierres remplissaient la pièce d'un gémissement qui faisait davantage penser à une plainte mortuaire qu'à une chanson. Celui-ci augmenta en intensité et devint peu à peu si insupportable pour les tympans et les nerfs que je fus obligé de plaquer mes mains sur mes oreilles. Stupéfait, je vis la pièce d'échec en ivoire perdre de sa substance et se mettre à vaciller dans la douce lumière des chandelles. Et puis, brusquement, elle s'évanouit dans l'atmosphère avec un claquement de métal qui se rompt.

«Sorcellerie !» s'écria Maram. Il alla à la table des maîtres et se

glissa sans ménagement entre maître Yasul et maître Storr, puis il passa sa main sur la surface nue de la table à l'endroit où était posée la pièce d'échec.

«Il a disparu, s'exclama Daj. Le roi a disparu. Mais où ?

— Ah, il a disparu dans le néant, marmonna Maram. Dans l'enfer. On dirait qu'il a été annihilé comme l'âme des hommes quand s'éteint la flamme de la vie.»

Penchés sur leurs gelstei, les sept maîtres paraissaient méditer. Puis Abrasax dit à Daj et à Maram : «Attendez !»

Quelques instants plus tard, dans un tintement de clochettes, la pièce d'échec réapparut devant nous en scintillant. Tandis que je clignais des yeux, Maram tendit ses gros doigts pour s'en emparer avant qu'elle ne disparaisse de nouveau.

«Encore de la sorcellerie !» cria-t-il en serrant fermement l'ivoire sculpté dans sa main comme s'assurer de son existence.

Et Abrasax lui répondit : «Ne soyez pas si sûr de savoir ce qui est et ce qui n'est pas.»

Maram rejeta d'un geste cette explication. «Moi, je crois que d'une manière ou d'une autre vous nous avez caché ce qui a toujours été là. Ensuite, vous avez fait en sorte que nous le voyions de nouveau.»

Abrasax tendit la main pour reprendre la pièce d'échec à Maram en secouant la tête. Puis il nous montra à tous le roi blanc étincelant.

«Non, ce n'est pas ainsi que cela se passe, dit-il. Pendant un instant, *ceci* a réellement été décréé. Mais nos gelstei sont petites et n'ont qu'un petit pouvoir. Et nous autres, les sept maîtres, en avons encore moins. Il n'est pas du ressort des hommes de décréer les choses.

— Bon», grogna Kane. Ses yeux noirs semblèrent devenir encore plus noirs, comme deux morceaux d'inexistence capables d'avalier non seulement un objet en ivoire sculpté, mais des univers entiers.

«Et ce n'est pas du ressort des Elijins, ni même des Galadins, ajouta Abrasax en regardant Kane, puis Maram. Les Ieldras, et les Ieldras seuls, ont reçu le pouvoir de créer et de décréer.

— Si seulement les Ieldras pouvaient *décréer* Angra Mainyu, dit Maram. Et Morjin, et toutes les créatures malfaisantes du monde.

— Ce n'est pas non plus ainsi que cela se passe, répondit Abrasax en lui rendant la pièce d'échec. Conformément au dessein de l'Unique, les Ieldras créent le monde en chantant. Mais une fois qu'il est créé, aucune partie ne peut être décréée. *Toutes* sont nécessaires. Rien ne

peut être soustrait simplement parce que cela paraît odieux ou mauvais.»

Tout en contemplant Maram qui faisait tourner la pièce d'échec entre ses doigts, je dis : «Si Morjin mettait la main sur vos gelstei, il essaierait de les utiliser pour *nous* soustraire au monde ainsi que beaucoup d'autres choses qu'il déteste.»

Abrasax acquiesça d'un hochement de tête. «Et avec Angra Mainyu, ce serait encore pire. Une fois libéré de Damoom, il essaierait d'utiliser la Pierre de Lumière pour s'emparer de la plus grande des Grandes Gelstei afin de décréer les Ieldras eux-mêmes. Je pense qu'il échouerait. Mais son échec serait à l'origine d'un cataclysme et d'un incendie et il obligerait les Ieldras à détruire tout ce qui existe.»

Je me tournai et levai les yeux pour regarder par les fenêtres les étoiles au loin. «Mais pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Je ne suis pas sûr de comprendre moi-même, reconnut Abrasax avec un profond soupir. En tout cas, pas complètement. Cependant, il me semble que si les Ieldras supportent ce qu'il y a de mauvais dans le monde, c'est parce que cela donne parfois naissance à quelque chose de très beau. Mais une fois que tout aura sombré dans les ténèbres à jamais, à quoi cela servira-t-il de faire souffrir tout ce qui vit sans rédemption ni fin.»

À quoi, en effet ? me demandai-je en pensant à ma mère disloquée et ensanglantée, clouée sur sa planche en bois.

Tandis que Maram continuait à jouer avec la pièce d'échec, Abrasax se tourna vers moi et dit : «Je crois que cela répond à la fois à votre question et à celle de sar Maram. Si ce roi peut revenir du royaume de l'incrée, un prince peut vaincre sa peur de la mort – ainsi, en mourant, il ne mourra pas. Mais ceci ne sera possible qu'avec l'aide du Maîtreya, je crois.

— Si vous croyez vraiment cela, m'écriai-je, pour l'amour du monde, aidez-nous à le trouver !»

À ces mots, maître Storr referma ses doigts autour de sa gelstei : «C'est pour l'amour du monde – et beaucoup, beaucoup d'autres choses – que nous devons être sûrs de vous. Quand on verse du vin dans un récipient fendu, non seulement on le gaspille, mais on participe à la destruction du récipient.

— Je n'échouerai pas ! répliquai-je à maître Storr en criant presque.

— Paroles audacieuses, dit-il. Mais que se passera-t-il si vous échouez quand même ?»

Le silence se fit dans la salle tandis que les sept maîtres me dévisageaient. Et puis maître Okuth déclara : «Si le Maîtreya est tué ou tombe entre les mains de Morjin, il n'y aura plus d'espoir de guérir un jour Angra Mainyu. Et donc plus d'espoir pour Ea et les autres mondes d'Eluru.

— Le risque est plus grand que tout ce qu'on peut imaginer, ajouta maître Virang. Et pas seulement pour le monde, mais pour vous. Si vous tombez entre les mains de Morjin ou péchez comme l'a fait son maître...

— Mais il faut prendre le risque ! m'exclamai-je. Sinon, c'est comme si on était déjà morts !»

Pendant un moment, tout le monde resta silencieux. L'odeur des différentes tisanes infusant dans l'eau chaude se répandit dans la pièce. Puis Abrasax m'étudia avec une troublante perspicacité. «Votre comportement, Valashu, l'ardeur dans vos yeux, tout ce que vous avez tenté et réalisé, sont la preuve que vous avez atteint l'idéal valari. Et pourtant, je pense que votre bravoure vous vient de l'attirance que vous éprouvez pour ce que vous redoutez le plus.»

Essayant de soutenir son regard implacable, je ne répondis pas.

«Vous aimeriez que les autres vous voient comme un homme courageux, et vous aimeriez vous voir ainsi vous-même. Mais vous avez terriblement peur de cette inexistence dont le prince Maram a parlé, n'est-ce pas ?»

J'avais du mal à le regarder. Hochant la tête, j'acquiesçai : «Oui.

— Et vous craignez aussi, continua-t-il tandis que les Sept se penchaient vers moi, que ce soit Morjin qui vous condamne à l'exil dans ce royaume sans lumière.»

Oui, oui, oui ! Et comme j'avais peur, je haïssais ; et comme je haïssais, mon cœur souffrait d'une colère noire et profonde qui m'empoisonnait le sang et ternissait tout ce qu'il y avait de beau et de bon en moi. Comme j'aurais voulu pourfendre de mon épée ce mal terrifiant qui me consumait ! Mais il m'était impossible de le trancher tout simplement comme on se débarrasse d'un membre gangrené.

«Et surtout, reprit Abrasax en plongeant son regard dans le mien, vous avez peur de votre haine pour Morjin.

— Elle est en train de me tuer !» m'écriai-je.

La fureur qui jaillit de moi atteignit Liljana, maître Juwain et ceux qui étaient assis près de moi avec la violence d'une rivière en crue. Elle atteignit également les sept maîtres dont les visages devinrent livides et maître Storr s'accrocha au bord de la table comme pour

éviter d'être emporté. Maître Juwain posa alors sa main au milieu de mon dos et je pris trois longues inspirations.

«Vous voyez, dit Abrasax, votre haine est une chose terrible et nous la redoutons nous aussi.

— Je suis désolé, finis-je par dire d'une voix entrecoupée. Il aurait mieux valu que je naisse agneau ou que je sois castré !»

Le sourire d'Abrasax me fit l'effet d'un seau d'eau froide lancé sur mon visage. «Ne prenez pas le manque de passion pour de la vertu, dit-il. Nous devons célébrer toutes les passions comme nous célébrons la vie.

— Même la haine ?

— Oui, même la haine. L'homme vertueux n'est pas celui qui n'a pas de haine, c'est celui qui la maîtrise complètement, comme il maîtrise toutes ses passions, et la canalise vers un but louable, *par des moyens louables.*»

À cet instant, j'échangeai un regard sombre avec Kane, car Abrasax avait mis le doigt sur le dilemme qui me tourmentait. Me tournant vers le Grand-Maître, je répondis : «Trop souvent, j'ai l'impression que si je ne rends pas à Morjin le mal pour le mal, il triomphera. Et que si je me bats de cette façon, ce sera quand même le mal qui triomphera.

— Je sais, c'est difficile, reconnut-il. Mais il faut que vous trouviez un moyen d'utiliser les passions violentes qui vous habitent, même les mauvaises et les honteuses, dans un but plus grand, comme le fait l'Unique en créant le monde. Si vous mettez le feu à un morceau de charbon n'importe comment, il brûle et est réduit en cendres. En revanche, si vous maniez le feu à la manière de la terre, du soleil et des étoiles, vous obtiendrez un diamant. Cette autocréation est la voie des anges, leur mission et leur épreuve fondamentales.»

Il s'approcha de ma table pour verser de la tisane dans ma tasse et son regard calme semblait me rappeler que j'avais au fond du cœur les clés de deux royaumes opposés : la joie éclatante de vivre et la rage de tuer.

Maître Storr, qui s'était remis de mes paroles inconsidérées, tendit son doigt vers moi : «Nous avons tous ressenti la passion du prince Valashu ce soir. À cause d'elle, il a tué un homme à Tria. Combien de temps s'écoulera-t-il avant qu'il ne tue de nouveau ?»

Jamais ! m'écriai-je dans le château glacial de mon esprit. Puis, m'adressant à maître Storr et aux autres, je répondis : «J'ai juré de ne plus jamais utiliser la *valarda* de cette manière. Et c'est pour ça que Morjin est vivant !»

Il aurait été plus exact de dire que si Morjin avait survécu à notre dernière bataille, c'était à cause de mes hésitations, ou parce que j'avais autant de contrôle sur mon don que sur la foudre.

«C'est curieux que Morjin ait quitté Argattha en ce moment, me fit remarquer Abrasax. En effet, votre rencontre avec lui a quelque chose d'étrange. Je crois que vous avez bien fait de ne pas le tuer avec cette épée secrète qui est la vôtre. D'après ce que je comprends de la Loi de l'Unique, la *valarda* ne doit servir que les objectifs les plus nobles.»

Oui, pensai-je, *c'est ainsi que cela devrait être*. J'avais tellement souhaité ressentir les désirs les plus profonds des autres, rêver leurs rêves et leur faire partager les miens ! Et pourtant, trop souvent la *valarda* s'était révélée une malédiction. Sentant mon cœur battre dans ma gorge, je dis : «Toute ma vie, j'ai souffert des passions des autres. Et voilà que maintenant, il semble que j'aie appris à leur infliger les miennes, et même à tuer.»

Abrasax me dévisagea un instant avant de répondre : «Vous devez certainement vous douter que vos sentiments et vos passions, aussi puissants soient-ils, ne sont pas suffisants pour tuer quelqu'un ?»

Je lui jetai un regard effrayé en attendant la suite.

«Vous êtes-vous jamais demandé quelle était la véritable nature de la *valarda* ?

— Seulement depuis que je suis capable de penser et de ressentir !

— Dans ce cas, vous êtes-vous jamais demandé si votre ouverture aux autres n'était pas le début d'une ouverture à bien d'autres choses ? Je crois en effet qu'elle mène à *l'identification* aux autres et, en fin de compte, à l'univers tout entier. Et au Maîtreya.

— Mais je ne suis pas le Maîtreya !

— Non, vous ne l'êtes pas. Mais vous avez déjà utilisé une partie du pouvoir qui doit être le sien. La grande force de l'âme, les passions les plus intenses du monde, doivent passer par lui. Cette force, Valashu, peut être mise au service du mal comme du bien.»

Il poursuivit en expliquant qu'en dernier lieu, ce feu des anges pouvait être utilisé pour détruire des univers entiers, comme les Ieldras étaient parfois obligés de le faire, ou pour en créer de nouveaux.

Il se tut et se versa une nouvelle tasse d'infusion. C'est alors que je lui dis : «Si ce que vous dites est vrai, le Maîtreya possède la *valarda* à un degré bien plus grand que moi.

— Peut-être. Mais plutôt que de dire que le Maîtreya possède la *valarda*, je dirais qu'il *est* la *valarda* même, car telle une fenêtre il doit

laisser entrer la lumière de tout ce qui est.»

Au-dessus de nous, les douze fenêtres rondes se remplissaient de la faible lueur des étoiles et le dôme semblait capturer les exhalaisons des Sept qui ne me quittaient pas des yeux.

«Le Maîtreya, dis-je à Abrasax et à tous les autres, doit être capable de faire jaillir la lumière de la Coupe Céleste. Et nous devons le trouver avant Morjin.»

Le domaine de maître Virang était la méditation, pas la télépathie, mais je devinai qu'il se faisait l'écho des pensées d'Abrasax quand il me demanda : «Est-ce que vous cherchez le Maîtreya pour empêcher Morjin d'utiliser la Pierre de Lumière ou pour des raisons plus personnelles ?

— Les deux», répondis-je honnêtement.

Deux flammes brûlaient dans mon cœur, pensai-je. L'une, rouge et noire me détruirait si je la laissais faire. L'autre, bleue comme l'azur, me reliait à toutes les lumières du ciel.

«Avant de décider de vous aider, nous devons être sûrs de vous, répéta une fois de plus maître Storr. Sûrs, en tout cas, que vous pouvez utiliser la *valarda* pour le meilleur et non pour le pire. Nous permettez-vous de vous tester à ce sujet ?»

Je hochai la tête et le regardai : «S'il le faut.

— Bien, fit maître Storr. Veuillez vous lever, s'il vous plaît.»

Je fis ce qu'il me demandait et allai me placer à côté des tables sous le dôme de la salle. Les Sept se rassemblèrent autour de moi. Tous tendaient l'une des grandes gelstei en direction de ma poitrine.

«Ah, ne le faites pas disparaître lui aussi», leur cria Maram de son coussin au-dessous de moi.

Cela fit sourire Abrasax qui présentait dans sa main ouverte une petite sphère colorée, de même que maître Yasul, maître Matai et le reste des Sept. Tous, et en particulier maître Storr, me regardaient intensément. Je sentais leurs yeux me transpercer comme des aiguilles brûlantes en divers points de mon corps.

Leurs mains qui rayonnaient maintenant de l'éclat de leurs cristaux semblaient pénétrer en moi et m'ouvrir aux tourbillons de lumières qui montaient et descendaient le long de mon épine dorsale.

«Ça brûle, n'est-ce pas ?» me dit Abrasax. Alors que son cristal brillait d'une lumière blanche, ses yeux se remplirent d'inquiétude à mon égard. «Vous la sentez dans votre ventre, n'est-ce pas ? Toute votre haine du Dragon Rouge.»

Au plus profond de mon ventre, derrière mon nombril, la flamme rouge déchaînée brûlait comme de la pierre en fusion. Pendant un moment, je la vis comme Abrasax la voyait : rouge comme du sang frais, avec des traces allant de l'orange au noir comme de la fumée. Je sentais qu'elle ne tarderait pas à me tuer, si je la laissais faire.

«Il y a un proverbe, expliqua Abrasax, aussi vieux que les étoiles : Pour cesser de brûler, il faut se transformer soi-même en feu.»

Là-dessus, les pierres des Sept se mirent à briller comme un arc-en-ciel. Des roues de lumières éclatantes, des mêmes couleurs que celles que produisaient les cristaux, tourbillonnaient le long de ma colonne vertébrale. Au fond de moi, la flamme rouge se faisait de plus en plus chaude. Je savais que si je la laissais faire, elle était capable de réduire en cendres tout l'univers avec ma haine implacable. À cet instant, elle me consumait presque, car chaque battement de mon cœur la faisait remonter dans ma poitrine. Mais il y avait aussi l'autre flamme, pure et bleue comme Aras, Solaru et les étoiles les plus brillantes.

Pour cesser de brûler ; il faut se transformer soi-même en feu.

Fermant les yeux, je sentis alors les étincelles brûlantes de la flamme rouge venir nourrir l'éclat de la bleue. C'était moi qui voulais qu'il en soit ainsi. Celle-ci devint de plus en plus brillante. Moi aussi. Tout mon être, du centre de mon corps vers mes bras et mes jambes, mes pieds et mes mains, se mit à scintiller et à chanter sous l'effet d'une nouvelle vie. Alors, dans une éruption de joie, une gerbe de feu violette parut me traverser le ventre, le cœur et la gorge puis, prenant un éclat blanc et pur, venir remplir les espaces noirs et brillants derrière mes yeux. Pendant un moment interminable, je disparus réellement dans un feu si éblouissant qu'il baignait tout l'univers d'une lumière infinie.

Finalement, je retrouvai mon état normal. Sentant le souffle d'Abrasax s'accélérer et son sang affluer, j'ouvris les yeux pour voir ce qu'il voyait et poussai un cri d'étonnement. Les auras des Sept, d'Atara, de Kane et de tous ceux qui étaient dans la pièce se touchaient, flottaient, tourbillonnaient et scintillaient dans un nuage de lumière. Ce rayonnement vivant paraissait être attiré par moi comme l'eau par une crevasse dans la terre et changer de couleur pour acquérir l'éclat sacré et éblouissant du glorre. À ce moment-là, je dégainai mon épée et la pointai vers le sommet du dôme. À son tour, Alkaladur resplendit de cette couleur parfaite.

«Du feu, en effet», dit Abrasax.

Puis il rangea sa gelstei et maître Storr et les autres maîtres en firent autant. Alors les auras de tous ceux qui étaient rassemblés dans la salle disparurent. Mais le silustria de mon épée continua à brûler

d'une ineffable flamme.

«Vous voyez ? demanda Abrasax à maître Virang et à maître Storr. Vous voyez ? C'est exactement ce que maître Juwain avait dit sur le prince Valashu.»

Tout le monde regarda le glorre illuminant mon épée disparaître lentement et se transformer en une lueur argentée. Je rengainai Alkaladur et me tournai vers Abrasax.

«Ça suffit comme épreuves pour ce soir», dit-il en me souriant.

Maître Storr baissa les yeux sur Maram qui avalait son infusion d'un trait. «Et les autres, alors ?

— Ils sont guidés par Valashu, lui répondit Abrasax. Ce qui vaut pour lui vaut pour eux. S'il parvient à surmonter ce qu'il y a de pire en lui comme il vient de le faire ce soir, je crois que les autres y parviendront également.

— Vous parlez de lui presque comme s'il s'agissait du Maîtreya ! fit remarquer maître Storr en m'observant.

— Non, Valashu n'est pas l'Être de Lumière. Mais je crois que leurs destins, comme les fils d'une tapisserie, sont étroitement mêlés. Je suis sûr que c'est le prince Elahad qui doit mener à lui. Vous êtes d'accord, maître Matai ?»

Le maître Devin, debout en face de moi, sourit à Abrasax. Puis, interrogés par Abrasax, les autres maîtres acquiescèrent à leur tour, même maître Storr qui hocha la tête à contrecœur.

«Je suppose qu'il nous faut faire confiance à Valashu et à ses amis», déclara-t-il.

Finalement, me dis-je, soit on croit en l'autre soit on n'y croit pas.

«Oui, nous devons leur faire confiance avec toute la force de notre foi, dit Abrasax. Et leur donner toute l'aide possible. Tous les signes vont dans ce sens.

— Ah, mais dans *quel* sens ?» demanda Maram en jouant avec sa barbe. «C'est toute la question, non ?»

Abrasax sourit avant de demander : «Maître Matai, voulez-vous nous montrer le parchemin ?»

Les Sept retournèrent à la table inoccupée et mes amis et moi nous rassemblâmes autour d'eux. Maître Matai sortit un grand parchemin jauni qu'il déroula et posa sur la table afin que tout le monde puisse l'examiner. Sur sa surface brillante étaient inscrits un grand cercle et divers symboles indiquant la position des planètes et des étoiles au moment de ma naissance. Je vis qu'il s'agissait d'une copie de mon

thème astral préparé par maître Sébastian de l'école de Mesh un an auparavant à peine.

Maître Matai passa un doigt sur un glyphe en forme de corne représentant le signe du Bélier avant de dire : «Comme maître Sébastian et maître Juwain l'ont découvert à Mesh, l'horoscope de Valashu est presque identique à celui de Godavanni. Et comme ils l'ont établi, le thème astral de Valashu est celui d'un Maîtreya.

— Alors il ne faut pas lui en vouloir d'avoir cru qu'il pouvait être le Maîtreya !» cria presque Maram.

Maître Matai lui lança un regard glacial et secoua la tête pour le faire taire. Puis il reprit : «Comme on dit, les étoiles incitent, elles ne contraignent pas. Il y a toujours d'autres signes. Et d'autres étoiles.

— Je regrette, mais je ne comprends toujours pas où maître Sébastian s'est trompé, intervint maître Juwain en appuyant ses coudes sur la table pour examiner l'horoscope.

— C'est parce qu'il ne s'est pas trompé, répondit maître Matai. Difficile de trouver un meilleur devin que lui sur tout Ea, surtout en matière d'astrologie. Non, maître Sébastian n'a pas *commis* d'erreur. Mais il a *omis* quelque chose, quelque chose d'essentiel.»

Sur ces mots, il sortit un second parchemin et le déroula sur le mien.

«Les Maîtreya naissent toujours à la fin des âges, nous expliqua-t-il. Et à la fin de cet âge-ci, le dernier âge, celui qui, nous l'espérons, donnera naissance à l'Âge de Lumière, les étoiles sont extrêmement fortes. Cela fait des années que je les étudie et, pendant des années, j'ai cru que l'étoile du Maîtreya s'élèverait au-dessus des Montagnes du Levant. Mais j'en ai découvert une autre, plus brillante qui s'est levée dans un autre pays. Il y a maintenant vingt-deux ans, au moment où le Rayon d'Or s'enflammait comme jamais auparavant et comme il ne l'a fait qu'une fois depuis.»

Je jetai un coup d'œil à la date que maître Matai avait écrite à l'encre sur le parchemin : le neuf triolet de l'année 2792, le jour de ma naissance.

Examinant les symboles inscrits dans le grand cercle, maître Juwain demanda : «Et pour quel pays cet horoscope a-t-il été dressé ?

— Pour l'Hespéru. Dans le Haraland, au nord, quelque part au pied des montagnes, à l'est de Ghurlan, mais à l'ouest de fleuve Rhul.»

L'Hespéru ! eus-je envie de crier. Peu de pays sur Ea étaient aussi lointains et aucun n'était aussi difficile d'accès.

«Mais nous ne pouvons pas aller là-bas ! brailla Maram. C'est

impossible !

— Bon, difficile certainement, mais pas impossible», dit Kane, les yeux brillants.

Il nous expliqua alors que l'on pouvait achever notre traversée des Montagnes Blanches, passer par l'immense forêt d'Acadu, puis choisir entre deux itinéraires : celui du sud à travers les royaumes du Dragon et celui du nord à travers le Désert Rouge.

«Ah, parfait ! grogna Maram. On va avoir le choix entre finir sur une croix ou mourir de soif dans le désert.»

Je me retournai pour lui jeter un coup d'œil. Je ne voulais pas qu'il effraie les enfants ni qu'il se fasse peur à lui-même.

«Réfléchis, Val ! me dit-il. Même si le Maîtreya est vraiment né en Hespéru, il peut très bien l'avoir quitté depuis longtemps, avoir été capturé comme esclave ou même avoir été tué. Moi je dis que c'est de la folie de partir au bout du monde sur la seule foi des calculs d'un nouvel astrologue.»

J'attendis que le sang ait abandonné son visage empourpré, puis je lui demandai : «Mais que peut-on faire d'autre ?

— Ah, je n'en sais rien, marmonna-t-il. Pourquoi faudrait-il que nous fassions quelque chose ? Et s'il faut vraiment faire quelque chose, est-ce que ce ne serait pas suffisant de collaborer avec la Confrérie ? Je suis sûr que le Grand-Maître a demandé aux écoles d'Hespéru de chercher le Maîtreya. Laissons-les le trouver.»

Maître Juwain jeta un coup d'œil à Maram par-dessus son épaule et lui demanda : «Avez-vous oublié la prophétie de Kasandra ?

— Vous voulez dire que Val trouvera le Maîtreya dans l'endroit le plus sombre ?»

Hespéru, sous la terreur du roi Arsu et des Kallimuns, sans parler de Morjin, me paraissait bien l'endroit le plus sombre d'Ea.

«Il y a autre chose que vous devriez savoir, ajouta maître Matai en appuyant son doigt sur l'un des symboles inscrits sur le parchemin. Je crois que l'éclat de l'étoile du Maîtreya ne durera pas longtemps.»

J'échangeai un coup d'œil avec Maram. Il arrive que les décisions soient prises non pas en paroles, mais dans le silence d'un regard.

«Mais on va mourir sur la route d'Hespéru ! gémit-il. Oh, quel malheur, quel malheur !»

Là-dessus, il frappa du poing sur la table derrière lui, si fort que les tasses s'entrechoquèrent et que quelques gouttes sombres et ambrées s'en échappèrent. «Est-ce que je ne pourrais pas avoir au moins un

verre d'eau-de-vie avant d'être transformé en nourriture pour vers ? Il n'y a donc pas de remontants dans cet endroit maudit ?

— Il y a ceux que vous avez dans le cœur», lui répondit Abrasax en souriant.

Rejetant la tentative de réconfort d'Abrasax d'un mouvement de sa main grasse, Maram se tourna vers moi. «Tu ne vois donc pas que c'est de la folie, Val ? Cette nouvelle quête, c'est de la folie furieuse !

— Eh bien, il faut que tu sois fou toi aussi pour venir avec nous.

— Parce que je viens avec toi ? Vraiment ?

— Tu ne viens pas ?

— Ah, mais bien sûr que si, bon sang ! Et c'est bien ça le pire ! Jamais je ne pourrais t'abandonner !»

Nous retournâmes nous asseoir à nos places d'origine. Abrasax entama un long récit racontant comment l'un des anciens Maîtreya, dans un autre monde, pendant la Guerre de la Pierre qui avait duré un âge, avait chanté pour une étoile appelée Ayasha pour l'empêcher de mourir dans une explosion de lumière. Nous bûmes de nombreuses tasses d'infusion. Finalement, il se fit tard. Par l'une des fenêtres, j'apercevais les étoiles du Dragon qui descendaient vers l'ouest. Mais Kane, sous le charme de la voix mélodieuse d'Abrasax, écoutait toujours, et Daj et Estrella aussi. Cependant, alors que Kane pouvait rester réveillé nuit après nuit, et peut-être plus longtemps encore, les enfants qui tombaient de sommeil se mirent à bâiller.

«Je crois que ça suffit pour ce soir», déclara Abrasax en refermant le livre aux pages en cristal qu'il lisait. Je rengainai mon épée et mes compagnons rangèrent leurs gelstei. «Demain, il faudra commencer à vous préparer pour un long voyage et nous vous y aiderons.»

Il se tourna pour dévisager Atara, Daj, Estrella et les autres membres de notre groupe l'un après l'autre. Finalement, il posa son regard sur moi. «Je crois de toute mon âme que vous trouverez le Maîtreya conformément à la prophétie. Et je crois aussi que c'est *votre* cœur qui vous dira quoi faire à ce moment-là. Rappelez-vous Valashu, la création est tout. C'est pour elle que nous naissons.»

Il se leva lentement et se dirigea vers le socle supportant la coupe en gelstei d'argent. Après l'avoir soulevée avec précaution,

il la rapporta à notre table et la posa dessus. Puis il ordonna :

«Ramenez-nous l'Être de Lumière ici et nous l'aiderons lui aussi. À défaut de la Coupe en or, nous placerons celle-ci entre ses mains. À ce moment-là, nous saurons vraiment qui est le maître de la Pierre de Lumière.»

Là-dessus, nous rejoignîmes nos chambres pour nous reposer. Je restai des heures réveillé, la main sur la poignée d'Alkaladur à côté de mon lit. Une flamme éclatante brillait toujours en moi. Comme un élixir fortifiant, j'avais envie de la transmettre à Atara qui dormait dans la petite maison à côté de la mienne, à Estrella, à Liljana et à tout le monde. Je ne pouvais m'empêcher d'espérer que nous réussirions à créer quelque chose de beau tout en sachant qu'une route interminable de sang, de destruction et de mort s'étendait devant nous.

10

Nous passâmes les jours suivants à nous reposer et à préparer ce que Maram ne cessait d'appeler notre «folle quête». Dans la chaleur du printemps qui s'épanouissait, nous nous régaliions de bons plats nourrissants afin de préparer notre corps aux épreuves que nous rencontrerions bientôt. Nous nous efforcions également de renforcer notre âme et notre esprit. Maître Juwain passait des heures à la bibliothèque de l'école à étudier des cartes et à lire des récits sur les pays que nous devions traverser. Dans un effort sans précédent pour unir les connaissances des Sœurs et celles des Frères, Liljana et Abrasax tenaient conseil. Maître Nolashar nous enseigna à Estrella et à moi des airs secrets à jouer à la flûte pour chasser les humeurs chagrines. Et nous retrouvions tous maître Virang dans l'annexe de pierre pour apprendre à stimuler nos chakras par la méditation. Pareil à une armure tissée de lumière, ce rayonnement invisible était censé nous protéger de la malveillance et des mensonges du Dragon Rouge, et même du froid, de la faim et des ravages de notre propre désespoir.

Au bout d'une petite semaine d'entraînement, les autres maîtres et le Grand-Maître lui-même se joignirent à nous pour la méditation. Les Sept apportèrent leurs cristaux et s'en servirent pour stimuler le feu de nos chakras. Comme nous l'expliqua Abrasax, cela nous aiderait à nous ouvrir au feu des anges et à une vie plus noble.

«C'est le pouvoir et l'objet des Grandes Gelstei, nous dit-il un beau matin alors que les alouettes chantaient dans les cerisiers du verger voisin. Ou en tout cas, l'objet de ces petites pierres que nous avons la chance de posséder. Nous les utilisons avec vous comme le fait, pensons-nous, le Peuple des Étoiles quand il crée des anges.

— Ah oui ! s'écria Maram en tapotant son ventre rebondi et en laissant échapper un rot incongru, c'est vrai que j'ai tout d'un ange ! Maram aux cinq cornes va devenir Maram aux ailes d'or. Bientôt, j'en suis sûr, les hommes ordinaires seront obligés de s'incliner devant moi et de m'appeler lord Elijin !»

Secouant la tête d'un air réprobateur devant ces sarcasmes, Abrasax lui dit : «Pour l'instant, ce n'est pas la peine de vous inquiéter du poids de cette charge. Le Chemin est long, très long, même pour le Peuple des Étoiles et nous n'en avons redécouvert qu'une partie.»

Il se tourna vers Kane comme s'il espérait qu'il dirait quelque chose sur ce sentier que les êtres humains empruntaient depuis la nuit des temps pour rejoindre les cieux. Mais Kane se contenta de contempler les murs de pierre de la salle en silence.

«Je dois avouer, grommela Maram en appuyant sa main sur son ventre, son plexus solaire, son cœur et sa gorge, que je ne me sens pas très différent de ce que j'étais avant d'entreprendre ce travail.

— C'est parce que votre feu est bloqué, coincé au niveau de votre deuxième chakra», le réprimanda maître Storr.

En réponse, Maram lui jeta un regard belliqueux et remua les hanches d'un mouvement suggestif. Maître Storr le dévisagea d'un air méprisant.

Abrasax, lui, se montra plus aimable. Souriant à Maram, il lui dit : «Laissez faire le temps.

— Ah, le temps, marmonna Maram. Combien de temps me reste-t-il avant que la bougie ne s'éteigne ?»

Il se leva en soupirant et contempla le soleil couchant par la fenêtre de la salle. Puis il se tourna vers Abrasax. «Vous semblez avoir eu tout le temps du monde, Grand-Père, et pourtant, ça n'a pas empêché la vieillesse de couvrir vos cheveux de neige, si vous voulez bien me pardonner de parler aussi franchement.»

Abrasax sourit. «Je vous pardonne, Sar Maram. Mais les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. Par exemple, quel âge me donnez-vous ?»

Maram regarda Abrasax et je pus presque l'entendre retirer mentalement dix ans à son estimation pour remercier le Grand-Maître de sa gentillesse. «Ah, je dirais soixante-dix ans.»

Le sourire d'Abrasax s'élargit. «Je suis né l'année où le Dragon Rouge a détruit la Confrérie Dorée et s'est emparé de la Fausse Gelstei. C'était en...

— 2647 ! s'exclama Maram. Mais c'est impossible ! Cela vous ferait cent-quarante-sept ans !

— Je vous en prie, Sar Maram, cent-quarante-six, le reprit Abrasax avec un grand sourire. Je ne fêterai mon prochain anniversaire qu'en segadar.

— Mais c'est impossible !» répéta Maram. Son regard passa d'Abrasax à Kane. «Seuls les Elijins sont immortels et...

— Nous autres Sept, l'interrompit Abrasax, n'avons pas obtenu l'immortalité. Nous n'avons obtenu que la longévité. Entre autres

choses.

— Ah, et quelles autres choses ? » demanda Maram très intéressé.

En réponse, Abrasax s'approcha de lui, plaça ses longues mains ridées de part et d'autre du torse de Maram puis, brusquement, le souleva en l'air comme un enfant. Et Maram, qui n'avait rien d'un ange, donna un instant l'impression de voler. Il poussait des cris en battant des bras comme si c'étaient des ailes. Je clignai des yeux, abasourdi, car avec tout ce qu'il avait avalé la semaine précédente, il devait bien peser dans les cent trente kilos.

Abrasax le reposa à terre et Maram le regarda comme si lui non plus ne pouvait pas croire ce qui venait de se passer. « Vous ressemblez à un vieil oiseau, mais vous avez la force d'un ours !

— Je suppose que je dois vous remercier », répondit Abrasax.

Maram lui serra la main comme s'il voulait tester sa force.

Abrasax serra à son tour et Maram réussit à dire en grimaçant : « Un ours ? Que dis-je ? Un taureau, vous êtes vraiment un vieux taureau ! Et tout ça grâce au travail que vous effectuez avec vos petits cristaux ? Quels autres, euh, *pouvoirs* avez-vous acquis ? »

Abrasax sourit. « Quels sont les pouvoirs que vous aimeriez acquérir par-dessus tout ?

— Est-il besoin de le demander ? Un taureau n'a que deux cornes, moi j'en ai cinq ! Je suis un vrai dragon. Si vous saviez comme je brûle ! Alors, ce que j'aimerais, c'est renforcer ce feu qui brûle si agréablement.

— Il n'y a pas que le plaisir dans la vie, Sar Maram. Et le plaisir est autre chose que ce petit chatouillement dans le bas-ventre que vous recherchez avec tant d'acharnement.

— Oui, il y a la bière et l'eau-de-vie, répliqua Maram. Et ce qui me titille là en bas, ce n'est pas un petit chatouillement, ça ressemble davantage au feu d'un dragon ! »

Sans répondre, Abrasax examina Maram de ses yeux perçants.

« Un vrai feu de dragon, je vous dis ! Et, n'en déplaise à maître Storr qui prétend que je suis bloqué, je peux le maîtriser à ma guise !

— Vous êtes sûr ? Dans ce cas, vous ne m'en voudrez pas de vous mettre à l'épreuve, n'est-ce pas ?

— Quel genre d'épreuve ?

— Une épreuve qui devrait vous être plus agréable que vos duels d'ivrognes.

— Vraiment ? » Maram considéra sa proposition en souriant. « Quand est-ce qu'on commence, alors ? »

Abrasax se dirigea vers maître Okuth pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Maître Okuth salua, s'excusa et quitta la pièce. Pendant qu'il vaquait à ses affaires, assis autour des tables à thé, nous attendîmes en compagnie des autres maîtres. Une demi-heure plus tard, il revint avec une petite fiole contenant une substance d'un rouge sombre qu'il versa dans la tasse de Maram et remua avec une petite cuillère en argent. Puis il donna la tasse à boire à Maram.

« Ah, je dois dire que votre potion ressemble étrangement à du sang, s'exclama celui-ci en reniflant le breuvage. »

— C'est une teinture faite à partir de la glande pinéale du serpent Adil, répondit maître Okuth. Cela devrait faire disparaître votre blocage et permettre au kundala de monter en vous. »

Maram mit de nouveau le nez dessus. « Vous êtes sûr que ça ne m'empoisonnera pas ? Que ça ne me paralysera pas, euh, comme du venin de serpent ? »

— Cela ne paralysera que vos résistances. »

Comme Kane, maître Juwain et Liljana, je regardais fixement Maram en attendant de voir s'il se déciderait à boire. Les maîtres de la Confrérie l'observaient eux aussi. Alors, mis une fois de plus au défi de boire pour participer à une épreuve, Maram haussa les épaules et avala d'un trait l'infusion de couleur rouge.

« Beurk ! s'écria-t-il. Baaah, oh, Seigneur, c'est absolument infect ! »

À la recherche d'un peu de compassion pour ses souffrances, il regarda maître Okuth, mais ce dernier se contenta de le dévisager sévèrement en sortant sa petite pierre verte en forme de cœur. À leur tour, les autres maîtres sortirent leur gelstei et, après avoir fait signe à Maram de se lever, se rassemblèrent autour de lui.

Abrasax donna alors ses instructions à Maram. « Vous devez essayer de visualiser ce que vous aimez le plus. Gardez cette image en vous et laissez-la vous appeler. »

— Ah, vous voulez dire visualiser celle que j'aime. Faire en sorte qu'elle m'appelle. »

— Non, Sar Maram, dit Abrasax. Ce n'est pas ce que je veux dire. Pour la réalisation des caprices et des rêves, nous avons d'autres potions et d'autres exercices. Vous nous avez dit que vous étiez un homme de ce monde-ci. Il y a quelque chose dans ce monde – quelque chose que vous avez eu dans la main et dans le cœur – que vous aimez plus que tout. Gardez-le dans votre cœur maintenant. Et dans votre

esprit. Laissez-le en appeler au feu le plus profond de votre être et le faire remonter en vous en même temps que les kundalini s'élèvent vers les cieux.»

À ce moment-là, Maram me sourit et je compris qu'il éprouvait une profonde satisfaction à garder pour lui ce qui lui semblait le plus digne d'être aimé. S'agissait-il de Béhira ? me demandai-je. De l'eau-de-vie de Galda que Vishakan, le chef des Niurius, lui avait fait goûter un jour ? De l'odeur de la terre au plus beau jour de sa vie ? Je ne le saurais probablement jamais.

Maram ferma les yeux et les Grandes Gelstei des Sept se mirent à chanter pour Maram dans un arc-en-ciel de feu. Pendant près d'une heure, les maîtres pratiquèrent leur magie sur mon ami. Finalement, à un moment donné, je sentis quelque chose s'ouvrir en lui. Une grande flamme passa du premier et du deuxième chakra au troisième, puis au quatrième et aux derniers comme des amis se passant une torche enflammée de main en main. Elle devenait de plus en plus chaude, comme le soleil de soldru. Maram finit par ouvrir les yeux et me regarda avec un air de triomphe. Il lança un grand cri de joie qui ébranla les pierres du dôme au-dessus de nous et un feu d'artifice parut illuminer son visage quand il s'exclama : «C'est comme si la jouissance de mon bas-ventre s'étendait à l'ensemble de mon corps et de mon cerveau ! Vous aviez raison, Grand-Père, c'est bien plus agréable que la bière, et même que l'eau-de-vie !

— Plus agréable que les femmes ? le taquina Atara.

— Ah, peut-être bien, oui.» La main sur son cœur, Maram respirait avec difficulté et d'une manière irrégulière. Brusquement, le doute voila son regard. «Mais c'est presque trop agréable, si vous voyez ce que je veux dire.»

Liljana dont les Maitriche Télou avaient d'autres moyens d'allumer les feux du corps, lui dit : «Maintenant, vous savez pourquoi mes Sœurs sont redoutées.

— Redoutées ou désirées ?»

Liljana pointa son doigt vers lui et secoua la tête. «Il vaut mieux que nous ayons trouvé refuge ici plutôt que dans l'un de nos sanctuaires. Mes Sœurs sont capables de vous faire mourir de plaisir si vous n'y prenez pas garde.

— Vraiment ? De toute façon, j' imagine qu'il me faudra bien mourir un jour et je ne vois pas de moyen plus agréable de le faire.»

Quel que soit le sort que nous réservait notre quête, durant nos derniers jours à l'école de la Confrérie, nous consacra mes toutes nos pensées et tous nos sentiments à acquérir davantage d'énergie vitale.

Tandis que le printemps se réveillait, que le soleil déversait sa chaude lumière dans la vallée – et que les Sept déversaient l'éclat de leurs gelstei sur nous –, nous devenions de plus en plus vigoureux, comme les jeunes pousses bouillonnantes de sève des cerisiers. Mes compagnons et moi nous sentions plus vivants. Nous découvrîmes que nous avions besoin de moins de sommeil, et pendant nos heures d'éveil, nous nous sentions plus réveillés. Même si nous n'acquîmes pas le pouvoir de régénération de Kane, dont j'avais vu un jour la chair faire repousser une oreille tranchée, Abrasax nous expliqua que nous pourrions survivre à des traumatismes et à des blessures susceptibles de tuer de simples mortels.

«Mais je pense que c'est votre esprit qui aura à supporter les plus grandes épreuves», nous dit-il un beau matin. Ce devait être notre dernière journée dans la Vallée du Soleil et nous nous étions rassemblés avec les maîtres dans le verger de cerisiers, sous un arbre couvert de fleurs neigeuses. «C'est à lui que le Seigneur des Mensonges s'attaquera. Il tentera même d'aspirer votre âme. Il nous faut aborder ce sujet maintenant. Si votre chemin doit vous mener en Acadu, il est un danger que vous devez à tout prix éviter.»

Le visage de Maram blêmit. Maître Juwain, qui était assis dans l'herbe couverte de pétales blancs, les mains jointes comme un livre fermé, demanda alors : «Et de quel danger s'agit-il, Grand-Père ?»

Abrasax regarda longuement maître Juwain en serrant les lèvres. «J'aimerais vous faire un exposé complet à ce propos, dit-il enfin. Voulez-vous m'accompagner à la bibliothèque ?

— Bien sûr, acquiesça maître Juwain.

— Estrella, ajouta-t-il alors en se tournant vers la fillette, il y a un livre qui devrait vous en apprendre davantage que moi sur ce danger. Il est en quelque sorte perdu dans les piles d'ouvrages de la bibliothèque. Tu veux bien nous aider à le retrouver ?»

Estrella hocha la tête en souriant.

Curieux de connaître le développement de ce nouveau mystère, nous nous levâmes tous et suivîmes Abrasax qui prit le chemin de la bibliothèque. Le bâtiment se dressait au milieu du parc de la Confrérie et était construit dans la même pierre blanche que tous les autres édifices de la vallée. De hauts piliers en ornaient la façade et le mur de derrière était carrément enfoncé dans le flanc d'une colline. Bien que plus vaste que la grande salle, elle était loin d'être aussi grandiose que la bibliothèque du palais du roi Kiritan – sans parler de l'immense bibliothèque incendiée de Khaisham.

Nous montâmes les sept marches qui menaient à la porte et

entrâmes dans l'unique pièce de la bibliothèque à la suite d'Abrasax et des sept maîtres. Là, assis à de longues tables en bois, une dizaine de Frères lisaient, penchés sur de vieux ouvrages. Une dizaine d'autres travaillaient dur à préserver les connaissances des plus anciens et des plus fragiles d'entre eux en recopiant les mots sur de nouvelles pages avec des plumes trempées dans l'encre noire dont le grattement remplissait la pièce silencieuse. Les nombreux livres poussiéreux et friables, empilés sur les étagères recouvrant les quatre murs, semblaient attendre d'être restaurés par les Frères. J'en comptais environ sept mille. Nous apprîmes que tous avaient été indexés et répertoriés et je ne comprenais pas comment l'un d'entre eux pouvait avoir été égaré.

Je cherchai en vain des livres merveilleux aux pages en cristal comme celui qu'Abrasax nous avait lu cette fameuse nuit dans l'annexe en me demandant si les Frères les gardaient quelque part dans un meuble fermé. Mais Abrasax n'en parla pas.

Il nous fit traverser la pièce jusqu'au mur du fond. Entre deux des grandes étagères qui s'élevaient à six pieds au-dessus de nos têtes pendait une grande tapisserie représentant l'un des plus grands événements de l'histoire d'Ea : Le roi Julamesh remettant la Pierre de Lumière entre les mains de Godavanni le Glorieux. Avec beaucoup de précaution, Abrasax écarta la tapisserie qui dissimulait une petite porte dans le mur de pierre. Sans un mot d'explication, il la poussa. La porte s'ouvrit vers l'intérieur d'un passage en grinçant sur ses gonds.

«Ah, des portes secrètes et des passages obscurs, dit Maram en toussant nerveusement. Cela me rappelle trop Argattha. Où nous emmenez-vous, Grand-Père ?»

Abrasax s'arrêta pour se retourner et nous sourire. «Eh bien, dans la bibliothèque.

— Que voulez-vous dire, demanda Maram en agitant la main en direction de l'un des Frères maculés d'encre concentrés sur leur travail. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

— Ce n'est que la salle de lecture», répondit Abrasax. Il se tourna pour passer la porte et pénétrer dans le passage. «Ça, c'est la bibliothèque.»

Nous le suivîmes dans un couloir en pierre dépourvu d'éclairage. Une douce lumière baignait l'ouverture à vingt mètres devant nous. Les maîtres la franchirent et entrèrent dans la salle qui se trouvait derrière, et je fis de même. Alors que je secouais la tête avec incrédulité, mon cœur remonta brusquement dans ma gorge comme si je venais de sauter d'une falaise dans un plan d'eau, car je me trouvais face à un vaste espace ouvert si profond que j'avais peur de regarder

en bas. Je rejoignis mes amis et les maîtres sur une sorte de balcon qui permettait de contempler cette immense caverne. Heureusement, une balustrade en pierre avait été construite au bord de la loggia. Sans cela, il aurait été facile pour quelqu'un souffrant de vertige de dégringoler et de plonger dans le vide.

«Oh, Seigneur ! s'exclama Maram en regarda par-dessus le garde-fou. Oh, Seigneur !»

En fait, la loggia faisait partie de l'étage supérieur qui avait été creusé dans le rocher de ce puits cylindrique et s'étendait tout autour de sa circonférence. À vol d'oiseau, l'autre côté de l'étage semblait se trouver à un demi-mille de nous. Il y avait de nombreux, de très nombreux niveaux : deux cent quatre-vingt-quatre, nous révéla Abrasax. Les étages étaient séparés par des bandes de roche dont la substance nacrée ne pouvait appartenir qu'à une sorte de gelstei. Elle émettait une douce lumière blanche qui illuminait toute la bibliothèque et ses innombrables ouvrages.

Il devait y en avoir des millions. Chaque niveau de douze pieds de haut contenait dix étagères qui avaient été creusées à même la roche en formant des renforcements encore plus profonds. Comme dans toutes les bibliothèques, les étagères croulaient sous les livres. Abrasax quitta le balcon et nous guida dans le premier étage où je passai ma main sur les vieilles reliures. Tous les ouvrages étaient en cuir et en papier et ne paraissaient en rien différents des livres que j'avais lus. Et dans cette partie de l'étage, comme je pus le constater à la lecture des titres, tous étaient soit des copies des diverses versions du *Saganom Élu*, soit des commentaires du livre sacré. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse y avoir autant d'écrits sur le Livre des livres, soigneusement rangés sur des étagères de granit lisse courbes s'étendant presque à l'infini.

«Je comprends qu'on puisse perdre un livre ici, dit maître Juwain à Abrasax. Si tous les étages contiennent le même nombre de volumes que celui-ci, il doit y avoir plus de trente millions d'ouvrages !

— Pour être précis, il y en a quarante millions dix mille quarante-trois, nous informa Abrasax avec un sourire.

— Mais c'est plus qu'il n'y en avait dans la Grande Bibliothèque !

— En effet. Mais nous avons eu plus de temps pour les réunir que les bibliothécaires de Khaisham.

— Mais comment avez-vous réussi à en acquérir autant, Grand-Père ? Et où sont les livres en cristal que vous appelez *védastei* ? Qui a construit votre bibliothèque et comment a-t-elle été réalisée ?»

Maître Juwain avait d'autres questions pour Abrasax auxquelles ce

dernier essaya de répondre en nous ramenant sur la loggia, puis dans un escalier de pierre qui menait au balcon du second étage.

«Aucun d'entre nous, expliqua Abrasax en désignant d'un signe de tête maître Storr et maître Yasul, n'a été capable de déterminer qui a construit cette bibliothèque. Quand notre Ordre s'est installé ici à l'Âge de la Loi, le Grand-Maître Théodorik a découvert la bibliothèque à peu près telle que vous la voyez aujourd'hui. Il est possible que ce soit les Aymaniri, qui s'appellent aujourd'hui Ymanirs, qui aient creusé cette caverne en faisant fondre la roche à l'aide de pierres de feu avant même de construire Argattha. Mais ça pourrait être encore plus vieux : beaucoup, beaucoup plus vieux. Parmi nous, certains pensent qu'il pourrait s'agir d'un miracle des Âges Anciens.

— Mais les livres ne peuvent pas remonter aux Âges Anciens !» s'écria maître Juwain.

Nous étions descendus jusqu'au huitième niveau et d'un ample geste de la main, maître Juwain montra de vieux volumes qui racontaient *l'Épopée de Kalkamesh*, la *Geste de Nodin et d'Yurieth* et d'autres récits célèbres qui constituaient l'histoire d'Ea.

«Non, vous avez raison, répondit Abrasax à maître Juwain. Ces livres-là viennent du monde entier, comme tous les autres. En revanche, il se pourrait que les védastei ne soient pas de ce monde.»

Il nous fit descendre dix étages de plus et le bruit de nos bottes claquant sur les marches de pierre se perdait dans l'immense espace ouvert de la bibliothèque.

Je pouvais presque entendre Maram se plaindre de l'inévitable remontée des nombreux escaliers. Comme moi, il devait se demander si les constructeurs de la bibliothèque n'étaient pas en réalité des anges capables de voler simplement d'un étage à l'autre. Il devait falloir des heures, pensai-je, pour aller chercher un livre dans les étages les plus bas et remonter péniblement jusqu'à la salle de lecture. En observant maître Yasul et maître Virang qui descendaient sans peine derrière Abrasax, je compris soudain que les Frères disposaient d'un nombre infini d'heures et d'années pour accomplir leur tâche – et d'une énergie pratiquement inépuisable.

Nous atteignîmes le vingtième, puis le vingt-cinquième niveau. Là, les volumes en cuir et en papier cédaient la place aux livres en cristal. Abrasax nous apprit que la plupart des livres de ces étages, pour autant que les Frères aient pu le déterminer, traitaient de poésie et de chansons. Finalement, nous débouchâmes sur une loggia au trente-troisième niveau. Abrasax nous entraîna sur cette étroite galerie de pierre incurvée. Dans un quasi-silence, nous passâmes devant des étagères de merveilleux védastei dont il m'était impossible de deviner

le sujet, car je ne pouvais pas lire l'écriture gravée sur les couvertures laquées et colorées.

«Ah, je n'ai jamais vu autant de bouquins ! me murmura Maram. Pas même dans la Grande Bibliothèque.»

Après avoir traversé encore deux des douze loggias de ce niveau, nous atteignîmes une série d'étagères dont tous les livres portaient le même titre. Abrasax en sortit un et passa son doigt sur les caractères en or inscrits sur sa couverture bleue. Puis il prononça un seul mot : «*Skaadarak*.

— Vous voulez dire le *Skardarak* ?» demanda maître Juwain en articulant soigneusement le nom de la Grande Apocalypse de la fin des temps, quand l'univers tomberait définitivement dans un âge de ténèbres.

«Peut-être, répondit Abrasax. Voyez-vous, nous avons réussi à traduire le titre du livre, mais son contenu nous est toujours inconnu.»

Il ouvrit le volume et feuilleta ses centaines de fines pages de cristal. Elles demeurèrent aussi blanches que des feuilles de glace.

«Mais ne pouvez-vous pas les déverrouiller, tout simplement ? s'écria Maram.

— Non, nous ne pouvons pas. Nous avons essayé et nous continuerons à essayer, mais nous n'avons découvert la clé que d'une partie des védastei.»

Il nous expliqua alors que les Frères avaient trouvé des mots-clés pour environ trois mille védastei dont la plupart étaient situés dans les étages supérieurs.

«Tous ces livres, poursuivit-il en montrant l'étagère d'un grand geste de la main, sont toujours un mystère pour nous.»

Il se pencha par-dessus le garde-fou pour regarder le puits lumineux qui formait le reste de la bibliothèque. «Les ouvrages au-dessous de ce niveau n'ont toujours pas été déchiffrés. Ce sont tous des védastei, jusqu'au niveau cent vingt et un.

— Et au-dessous ? demanda maître Juwain.

— Au-dessous, il n'y a pas de livres.

— Mais vous avez dit qu'il y avait deux cent quatre-vingt-quatre niveaux ?

— En effet. Et la plupart de leurs étagères sont vides.

— Mais pourquoi ? Ceux qui ont construit la bibliothèque espéraient-ils acquérir assez de volumes pour les remplir ?

— On ne sait pas», dit Abrasax. Puis il leva son précieux védastei. «Tout comme nous ne savons pas ce que contient cet ouvrage.»

Maître Juwain hocha la tête. «Si les védastei ont réellement été écrits dans les Âges Anciens et apportés sur Ea, qu'est-ce qui vous fait penser que l'un d'eux parle peut-être d'un danger dans la forêt d'Acadu à *notre* époque ?»

Maître Yasul, le plus grand remémoreur de la Confrérie, répondit à la place d'Abrasax : «Il est possible que certains de ces védastei n'aient pas réellement été *écrits*. Dans le petit nombre de livres que nous avons réussi à ouvrir, au cours de nos diverses lectures, nous avons constaté que le texte changeait selon les différentes connaissances recherchées et les questions que nous avions à l'esprit. En réalité, plutôt que de dire que nous lisons les védastei, il serait plus exact de dire que ce sont eux qui nous lisent.»

Il continua en affirmant que d'une manière ou d'une autre, les védastei transmettaient les Archives akashiques qui constituaient une sorte de mémoire de tout ce qui s'était passé dans l'univers.

«Ah, il y a des choses qui ne devraient jamais être archivées, dit Maram en jetant un coup d'œil au livre qu'Abrasax tenait dans sa main. Et jamais lues par quelqu'un d'autre, si vous voyez ce que je veux dire.»

Abrasax sourit à Maram. «Vous n'avez pas à craindre que ce livre-là fasse connaître vos exploits à qui que ce soit – à moins qu'il ne s'agisse de votre courage devant l'inconnu.»

Abrasax le reposa sur son étagère, puis se tourna vers Estrella qui se tenait près du garde-fou avec Daj et contemplait la bibliothèque. «Nous avons des raisons de croire que l'un de ces volumes, ayant pour titre *Skaadarak* » contient les informations que nous cherchons, lui dit-il. Tu veux bien essayer de le trouver pour nous ?»

Estrella leva les yeux vers les étagères pleines de livres de l'autre côté du garde-fou, fit un geste avec ses doigts et redressa la tête. Traduisant pour elle, Daj dit : «Estrella aimerait savoir combien il y a de livres intitulés *Skaadarak*.

— Presque trois cents», répondit Abrasax. Après avoir indiqué l'endroit où était rangé le premier des ouvrages concernés, il se déplaça d'une dizaine de pieds sur le même étage et alla tapoter le dos rouge foncé du dernier qui brillait sur l'une des étagères du milieu.

Estrella sourit et hocha la tête. Puis elle se mit à marcher lentement devant les rayons de livres. Elle ne pouvait pas dire ce qu'elle cherchait et nous ne pouvions pas le deviner, car la même écriture fine était gravée sur toutes les couvertures. Finalement, elle

s'arrêta. Les yeux rayonnants, elle examina la rangée de volumes juste au-dessus de sa tête. Soudain, elle tendit vivement la main vers l'un des védastei et Abrasax l'aida à le retirer de l'étagère. Sa couverture, sur laquelle étaient gravés des glyphes d'un rouge éclatant, était brillante et noire comme de l'obsidienne.

«Une véritable révélatrice», dit maître Matai en la saluant d'un signe de tête.

Maître Storr, lui, regardait Estrella d'un air sceptique, comme s'il la soupçonnait d'avoir pris un livre au hasard en espérant que personne ne s'en rendrait compte.

Abrasax souleva la couverture pour nous montrer ses pages transparentes et vides. Maître Juwain lui demanda alors : «Mais si vous n'avez pas la clé, comment allez-vous l'ouvrir ?

— Une révélatrice est peut-être capable de trouver autre chose que des objets, répondit-il en souriant à Estrella. Au cours des siècles, nous avons élucidé des centaines de clés pour ces livres et nombres d'entre elles sont liées les unes aux autres ou même pratiquement identiques.»

Il prit une profonde inspiration et récita :

*Pour acquérir le contrôle des gelstei,
Pour libérer la parfaite mémoire
De la bibliothèque sans âge des deux,
Le mot parfait sera la clé.*

«Estrella, peux-tu nous dire si certains de ces mots sont proches de ceux que nous cherchons ?»

Mais Estrella se contenta de secouer la tête en fixant le livre.

«Et ces vers-là ? Ecoute :

*Le maître Liseur chercha la clé
Des feuillets sans reliure des deux ;
Un million de mots il prononça, puis il dit :
Ouvre-toi – et il en fut ainsi.»*

Estrella leva les mains en signe d'impuissance et secoua de nouveau la tête.

Maram grogna : «Ça pourrait prendre toute la journée !»

Et ils continuèrent ainsi. Abrasax, qui souhaitait essayer de nombreuses autres clés, récitait un poème après l'autre. Seuls deux

d'entre eux parurent éveiller l'intérêt d'Estrella. Et même s'il ne fallut pas tout à fait la journée entière à Abrasax pour épuiser la liste de ses poèmes, cela dura longtemps. Nous eûmes l'impression de passer des heures serrés les uns contre les autres sur un ruban de pierre entre les livres rangés sur les rayonnages de l'étage et le garde-fou qui nous évitait un plongeon d'un demi-mille jusqu'au niveau le plus bas. Tandis que résonnait la voix grave d'Abrasax dans l'immense caverne, nous commençons à avoir des crampes dans les jambes et passions d'un pied sur l'autre.

«Mais c'est impossible ! cria finalement Maram à Abrasax.

Autant demander à des singes de gribouiller sur une feuille de papier dans votre pièce là-haut en espérant que l'un d'eux finira par tomber par hasard sur le bon poème !

— Rien n'est impossible, Sar Maram, répondit Abrasax. Estrella a indiqué deux ou trois poèmes qui pourraient mener à la clé de ce livre. Pour d'autres clés et d'autres livres, nous avons moins d'éléments de départ. Il y a des références à vérifier, des permutations de mots à effectuer. Avec le temps...

— Mais combien de temps avons-nous ? demanda Maram. N'avons-nous pas prévu de partir demain ? Pour ma part, j'ai envie d'en finir le plus vite possible avec cette quête insensée, s'il faut vraiment repartir en quête. Ne pouvez-vous pas nous dire simplement quelle sorte de danger nous devons éviter en Acadu sans nous faire un rapport complet sur le sujet ?»

Abrasax soupira et échangea un regard avec maître Virang et maître Matai. «Je suppose que c'est ce que je vais être obligé de faire», dit-il.

Il respira profondément en appuyant son doigt sur les caractères écarlates gravés dans la couverture du livre, puis il reprit : «Je crois que *Skaadarak* est le mot souche de deux autres termes : le Skardarak, moment où tout plongera à jamais dans les ténèbres. Et un lieu obscur d'Acadu que les habitants du pays appellent Skadarak.»

Dans le silence des interminables rayonnages de la bibliothèque, le mot parut rester suspendu dans l'air immobile sentant le renfermé. Nous attendions tous qu'Abrasax continue. Finalement, Maram demanda : «Et qu'est-ce que c'est que le Skadarak ?

— C'est un lieu où l'atmosphère terrestre est plongée dans des ténèbres si profondes que la lumière ne peut s'en échapper. À cet endroit, il y a quelque chose de noir, comme un trou dans l'âme du monde. Quelque chose qui assombrit jusqu'à la Terre.

— Quelque chose ? s'écria Maram. Quelle sorte de chose ?»

Abrasax regarda le livre qu'il tenait dans sa main, puis maître Storr. «Malheureusement, nous ne le savons pas vraiment. Nous ne disposons que de récits et de ce que nous savons de l'atmosphère terrestre. Ceux que nous avons envoyés en Acadu pour éclaircir ce mystère ne sont pas revenus.

— Oh, parfait ! s'exclama Maram. J'imagine que votre sombre mystère les a avalés, comme dans le Marécage Noir ?

— Je crois, poursuivit Abrasax, que ce qui gît près du cœur d'Acadu est pire que le Marécage Noir. Voyez-vous, ce quelque chose attire les gens.

— Oh, parfait, parfait !»

Maître Juwain réfléchit avant de demander : «Mais qu'est-ce qui peut être à l'origine du Skadarak ? Une ouverture vers l'un des mondes des Ténèbres ? Une sorte de gelstei ?

— Je ne connais aucune gelstei ayant un tel pouvoir, dit maître Storr.

— Et les noires ?» interrogea maître Juwain en lança un coup d'œil à Kane.

Maître Storr répondit : «Je n'ai jamais entendu parler d'une gelstei noire capable d'attirer les gens comme le Skadarak est censé le faire.»

Liljana qui était celle qui avait le plus de sens pratique dans notre groupe, dit à Abrasax : «Si vous savez où se trouve cet endroit, je suis sûre que nous pourrons l'éviter. Et s'il nous attire, nous ne l'écouterons pas.»

Hochant sa tête neigeuse, Abrasax répondit : «Il se trouve au nord de Varkeva, près du fleuve Ea. Du moins est-ce ce que nous pensons. Nous pensons aussi que chacun d'entre vous a le pouvoir de ne pas écouter. Et ça, finalement, c'est le point essentiel de notre bataille contre le Dragon Rouge et le Maléfique enchaîné sur Damoom.»

Il laissa échapper un long soupir et se tourna vers maître Juwain. «Vous, maître guérisseur, cela fait des années que vous conseillez de rester sourd aux paroles de Morjin. Et pourquoi ? Parce que c'est vous qui désirez le plus les entendre.»

Maître Juwain gratta sa tête chauve un moment avant de dire : «Oui, je crains que vous n'ayez raison, Grand-Père. J'ai toujours pensé que le Dragon Rouge, comme n'importe quel homme, laisserait entrevoir ce qu'il sait vraiment dans ses paroles et ses écrits. Vous savez, ce savoir secret qu'il possède forcément.

— Le savoir dont vous parlez est un savoir maléfique, répondit Abrasax.

— Et comment pourrait-il en être autrement ? Peut-on comprendre vraiment la lumière sans connaître l'obscurité ?

— Je crois que vous avez toujours été trop curieux de cette obscurité.

— Oui, vous avez raison. C'est mon défaut.

— Alors promettez-moi que vous continuerez à lutter contre elle.

— Je promets, Grand-Père.»

Abrasax lui sourit. «Plus votre groupe approchera du Skadarak, plus vous serez vulnérables. Surtout à cause de vos gelstei.»

Il se tourna vers Atara. «Vous, princesse, vous devez faire très attention à ce que vous verrez dans votre cristal, si vous êtes vraiment obligée de regarder dedans. Morjin va essayer de construire un monde parfait et de vous le montrer. Et il tentera de vous attirer dedans. C'est comme ça qu'il a séduit des rois et même des hommes avisés.»

Atara se redressa avec raideur et une froideur s'empara d'elle quand, serrant sa boule de prophétesse dans sa main, elle répondit : «En me privant de mes yeux, le Seigneur des Mensonges a perdu le pouvoir de me séduire. Je prendrai néanmoins votre conseil à cœur, Grand-Père.»

Abrasax soupira de nouveau avant de s'adresser à Liljana, à Kane, puis à chacun d'entre nous afin de nous avertir des moyens que Morjin était susceptible d'employer pour nous frapper en utilisant nos gelstei et nos faiblesses dans le but de nous plier à sa volonté comme il l'avait fait pour tant d'autres gens. Ensuite, tapotant le livre noir qu'Estrella avait trouvé sur son étagère, il déclara : «Je vais l'emporter dans mes appartements et méditer dessus. Peut-être trouverais-je la clé pour l'ouvrir et serais-je capable vous en dire davantage.»

Je dévisageai Abrasax sans rien dire en me promettant que quelle que soit la nature du Skadarak, et où qu'il soit, je m'efforcerais d'en éloigner mes compagnons à n'importe quel prix.

«Sortez, maintenant, dit Abrasax. Allez vous asseoir dans le verger de cerisiers ou marchez au soleil, si vous voulez. Profitez de ce jour de paix.»

Et c'est ce que nous fîmes. Nous sortîmes de la bibliothèque par où nous étions venus. Abrasax se retira dans ses appartements avec son livre et les autres maîtres nous laissèrent pour vaquer à leurs occupations. Cet après-midi-là, mes compagnons et moi nous promenâmes dans le parc de l'école et fîmes nos adieux aux Frères dont nous avions fait la connaissance. Ils nous offrirent des cadeaux : des pots de beurre parfumé à la pomme, des tisanes rares, des épices

pour la cuisine et d'autres aliments pour le voyage. Nous nous couchâmes de bonne heure et nous réveillâmes juste avant l'aube du vingt-troisième jour d'ashte. Un ciel bleu, limpide et lumineux, annonçait du beau temps pour la route.

Abrasax et les autres maîtres se rassemblèrent dans la cour devant les écuries pour nous dire au revoir. Alors que les coqs chantaient et que les insectes de la saison naissante faisaient entendre des bruits de bourdonnement et de claquement, le Grand-Maître s'excusa de ne pas avoir réussi à déverrouiller le livre qui traitait du Skadarak.

«J'ai veillé toute la nuit, nous dit-il, mais certains ouvrages ont nécessité des mois voire des années pour s'ouvrir – pour ceux que nous sommes parvenus à ouvrir.

— Ce n'est pas grave, Grand-Père, répondis-je. Le Skadarak ne peut pas être pire qu'Argattha et nous y avons survécu.»

Au moment même où je prononçais ces paroles, je les regrettai. Je sentis Atara se raidir intérieurement comme si elle attendait un coup fatal. Car si elle avait bien survécu à Argattha, comme je venais de le dire, quelque chose en elle était mort.

«Essayez de ne pas oublier, me prévint maître Virang, que le Skadarak n'est que l'un des dangers que vous aurez à affronter et ce n'est peut-être pas le pire. Un long chemin vous attend pour mener à bien cette quête et vous devez vous armer contre les attaques du Seigneur des Illusions.

— Nous aurions plus de chances si vous acceptiez de nous accompagner en Hespéru», fit remarquer maître Juwain à maître Virang. Puis à Abrasax : «Vous ne voulez pas reconsidérer votre décision ?»

Cela semblait presque idiot d'imaginer ces sept vieillards entreprenant un dangereux voyage dans les contrées reculées d'Ea. Mais, me rappelant soudain la facilité avec laquelle Abrasax avait soulevé Maram du sol et l'aisance avec laquelle maître Virang escaladait les collines escarpées, je me dis que la véritable sagesse voudrait que l'un d'entre eux, ou eux tous, viennent avec nous.

«Je suis désolé, répondit Abrasax en contemplant la vallée, mais notre place est ici.»

Une expression mystérieuse et grave dans le regard, il essaya alors de nous expliquer : «Comme le corps, la Terre a des chakras supérieurs et des royaumes. C'est dans ces royaumes, supérieurs à tous les autres, que nous devons combattre la malveillance du Dragon Rouge. Et nous ne pouvons le faire qu'à partir d'un lieu de grand pouvoir, à l'endroit où les feux de la Terre sont les plus brillants.»

Se rendant à cette explication, maître Juwain inclina la tête et Abrasax lui prit la main et ajouta : «Assurez-vous simplement de garder vos propres feux allumés. Nous, nous attendrons avec impatience votre retour avec celui qui brille plus que tout.»

Là-dessus, il sourit, nous serra la main à tour de rôle et nous donna à tous un baiser sur le front, même à Kane. Puis il lança : «Au revoir. Puissiez-vous marcher dans la lumière de l'Unique.»

Je montai sur le dos d'Altaru dont la robe noire luisait dans la lumière du petit matin. Il planta son sabot dans le sol avec impatience. Mes amis enfourchèrent leur monture à leur tour et nos chevaux de remonte et de bât, lourdement chargés de provisions, furent attachés à la queue-leu-leu derrière nous. Un jeune étudiant avait également sorti de l'écurie deux autres chevaux, car maître Storr et l'un de ses disciples, un certain Frère Lorand nous accompagneraient afin de nous montrer le chemin pour sortir de la vallée.

Notre lente chevauchée vers les montagnes ne nous prit que quelques heures dont nous profitâmes pleinement absorbant la chaleur du soleil et l'air délicieusement parfumé. Des gerbes de fleurs roses et violettes poussaient le long du chemin. Quelque part dans les bois environnants, une alouette fit entendre son chant aigu et cristallin. Jamais dans ma vie un jour ne m'avait semblé aussi beau et aussi lumineux. Kane, rayonnant d'une volonté farouche de triompher de tous les obstacles, avançait à côté de moi sur son gros cheval brun. Cependant, j'étais tout à fait conscient que notre enthousiasme ne pouvait pas durer. Et quand l'ombre de ces doutes me traversait le cœur, toutes les certitudes de victoire de Kane et mes propres espoirs inébranlables réapparaissaient totalement vains, l'expression du désir fou d'hommes désespérés refusant d'accepter leur défaite.

Nous repartîmes vers le tunnel par le chemin que nous avions emprunté à l'aller en serpentant sur une pente raide. Les sabots des chevaux heurtaient des pierres branlantes qui dégringolaient la route avec fracas. Juste devant l'ouverture du tunnel où une arche en pierre soigneusement taillée invitait à entrer et à avancer, nous fîmes une halte pour boire de l'eau et manger quelques raisins secs.

«Ah, nous voilà à une autre entrée, dit Maram en plissant les yeux vers le soleil à l'est. Mais l'aube est terminée depuis longtemps, non ?»

La chevauchée avait donné des couleurs à la peau claire de maître Storr qui repoussa ses cheveux fins et clairsemés en arrière. Il sourit à Maram et répondit : «Le soleil à l'aube aux ides d'ashte n'est qu'un des éléments qui animent la gelstei du tunnel. Il y a la lumière des Sept Sœurs en conjonction avec la lune. Et il y a ça.»

Il sortit de sa poche un cristal à peu près de la longueur de son

doigt. Il était opaque avec une patine rougeâtre qui faisait penser à de la rouille.

«Qu'est-ce que c'est ? demanda Maram. Une de vos gelstei secrètes ?

— C'est une clé, lui expliqua maître Storr. Et, oui, c'est une gelstei.»

Il la tendit en direction du tunnel et nous vîmes le cercle sombre devant nous se remplir d'une lumière d'un blanc laiteux. Je sentis une pulsation comme venue des profondeurs de la roche du tunnel me parcourir les veines tandis que mon cœur se mettait à battre plus vite.

«Eh bien, si on allait à l'intérieur ? suggéra maître Storr. L'entrée est assez facile.

— Ah, je n'aime pas ça, dit Maram. Je n'aime pas ça du tout. C'est vrai que c'est plutôt facile de trouver la manière d'entrer. C'est trouver la manière d'en sortir qui m'inquiète.»

Maître Storr tendit le cristal à Frère Lorand, un jeune homme frêle, à la tête longue et étroite et au visage empreint de sérieux. Et il lui ordonna : «Concentrez-vous comme je vous l'ai appris. Il ne faudrait pas semer frère Maram.»

Son sourire impitoyable, découvrant ses petites dents jaunies, n'était pas fait pour rassurer Maram ni les autres membres de notre groupe. Mais maître Storr n'était pas un homme cruel, il était juste prudent, difficile et méfiant. Tandis que nous nous avançons vers le tunnel, il nous révéla certains secrets qu'il avait jusqu'alors gardés pour lui : «Il y a dix-sept tunnels semblables à celui-ci dans cette partie des Montagnes Blanches d'après ce que nous avons pu déterminer. Le Grand-Maître pense que, selon toute probabilité, ce sont les Aymaniri qui les ont construits. Mais maître Yasul et moi croyons plutôt qu'ils remontent aux Âges Anciens, comme la bibliothèque. Tout ce que nous avons pu réellement deviner à leur propos, c'est qu'ils sont reliés à d'autres tunnels dans d'autres montagnes.

— Mais reliés *comment* ? demanda Maram. Et comment cela est-il possible ?»

Maître Storr considéra Maram de ses yeux bleus et durs et répondit : «Comment cela pourrait-il ne *pas* être possible ? Toutes les choses sont reliées entre elles au plus profond d'elles-mêmes, dans leur cœur. C'est pour cela que l'Unique s'appelle ainsi et pas le Deuxième ou le Troisième.»

C'était la première fois que nous entendions maître Storr s'essayer

à l'humour et tout le monde lui sourit. Puis Maram reprit ses questions : «Si toutes les choses sont reliées à tout, en fait, ça n'explique rien. Comment se fait-il que je sois encore ici dans cette vallée perdue en votre compagnie, aussi agréable soit-elle, au lieu d'être en train de boire un ou deux verres de bière meshienne en compagnie de ma bien-aimée d'un simple claquement de doigts ?»

Sur ces mots, il fit claquer son majeur contre son pouce et regarda autour de lui comme s'il était déçu que son geste fruste ne l'ait pas transporté par magie loin de cette vallée.

Maître Storr continuait à le dévisager : «La clé, bien sûr, c'est de trouver *comment* les choses sont reliées. Nous savons par exemple qu'Ea communique avec d'autres mondes dans des endroits de pouvoir comme les Vilds et dans les lieux où les feux de la Terre ont été perturbés ou concentrés.

— Comme le Marécage Noir ? Kane dit que quand nous avons traversé ce maudit marais, nous sommes passés dans d'autres mondes.

— Exactement. Et même des mondes de ténèbres. On sait que le Marécage Noir mène à ce genre d'endroits de la même manière que du côté de l'Étoile de Nord, l'océan se jette dans les mers des mondes habités par le Peuple des Étoiles.

— Alors vous croyez à la légende du roi Koru-Ki ?»

Les yeux brillants, maître Storr répondit : «Tous les mondes sont reliés par l'eau sur le plan physique comme ils le sont par les éthers sur les autres plans.

— Mais ça n'explique toujours pas le tunnel.»

Maître Storr, me sembla-t-il, n'appréciait pas l'impatience de Maram de connaître la vérité des choses et une note d'irritation se glissa dans sa voix.

«Comme je vous l'ai dit, il y a d'autres façons d'établir ces connexions. Ceux qui ont créé ce tunnel doivent avoir fabriqué une gelstei qui a ouvert le chakra terrien sur lequel le tunnel a été construit. Puis il s'est servi de ses feux pour ouvrir d'autres chakras dans d'autres lieux afin d'établir un passage.

— Alors il est possible de passer dans d'autres *mondes* de cette manière ?

— Pas par ce tunnel, pour autant que nous le sachions. Mais il existe peut-être d'autres tunnels traversant d'autres montagnes quelque part sur Ea qui mènent aux mondes du Peuple des Étoiles.

— Mais, demanda Maram, serait-il possible de passer dans une autre partie de ce monde-ci par ce tunnel ? Ah, par exemple, de se

rendre en Hespéru en un instant ?»

De nouveau, il fit claquer ses doigts et maître Storr le regarda d'un air désapprobateur. «Nous ne connaissons pas de tunnel comme celui-ci en Hespéru, ni même à l'extérieur des Montagnes. Mais si vous en découvrez un pendant votre voyage, ne manquez pas de me le faire savoir.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Maram en regardant l'entrée éclairée du tunnel. Mais je ne comprends toujours pas comment en entrant *ici*, on sortira *là-bas* alors que *là-bas* n'est pas un simplement un autre tunnel, mais un tunnel parmi dix-sept.

— Vous n'avez donc rien écouté de ce que je vous ai dit ? lui demanda maître Storr. En réalité, il n'y a *qu'un* tunnel dont les dix-sept parties sont reliées. Comment sont-elles reliées ? Géométriquement, bien sûr, d'une manière que nous ne comprenons pas tout à fait. Mais nous savons qu'elles sont aussi reliées par la pensée et la volonté. C'est ça la clé, Sar Maram. Quand vous cherchiez notre école et que vous êtes retournés dans le tunnel que le soleil avait animé, sa gelstei a deviné votre souhait de venir à nous et vous a fait déboucher dans notre vallée. Si vous aviez désiré une autre destination et que vous vous soyez suffisamment concentrés dessus, c'est cet endroit que vous auriez trouvé.

— Ah, mais que se passerait-il si le tunnel s'animait et que nous ne désirions rien ?» La voix de Maram retentit et se perdit dans les murs de gelstei courbes et palpitants devant nous. «Parce que nous avons peur ou que nous sommes troublés ?

— C'est une expérience que nous n'avons pas voulu réaliser, dit maître Storr. Sans doute finiriez-vous par aboutir dans quelque vallée perdue.

— Et Morjin, alors ? Ne craignez-vous pas qu'il apprenne à maîtriser la gelstei du tunnel ?

— Il est possible qu'il ne connaisse pas son existence. Il n'est pas omniscient, vous savez. Et maintenant, si vous le voulez bien, taisez-vous, s'il vous plaît, et laissez frère Lorand apprendre comment fonctionnent ces tunnels.»

Personne parmi nous, pensai-je, ne se réjouissait à l'idée que maître Storr se serve de notre situation pour former son jeune élève, mais cela faisait partie des coutumes de la Confrérie. En réalité, cependant, il y avait peu de risques que Frère Lorand nous guide mal, car lui-même était guidé par maître Storr qui était concentré sur sa gelstei à l'aspect rouillé et encourageait son élève d'un sourire bref et d'un mot aimable. Notre passage dans le tunnel se déroula à peu près

comme le précédent. Nous nous alignâmes derrière maître Storr. Je m'étais mis à la tête de mes compagnons, suivi d'Atara, Liljana, Daj et Estrella, et maître Juwain et Maram chevauchaient juste derrière la fillette à la joie irrésistible. À l'arrière, Kane surveillait étroitement ce que regardait Estrella, examinant les teintes mouvantes de la gelstei sur les parois dans l'espoir que quelque chose retiendrait son attention. Les chevaux à qui nous avions bandé les yeux trottaient nerveusement tandis que nous luttions tous contre une sensation de vertige et contre la nausée qui s'emparait de notre estomac. Maram gémit en voyant maître Storr vaciller comme un fantôme avant de réapparaître un instant plus tard. Nous eûmes l'impression de marcher longtemps et de parcourir une distance encore plus grande sur les pavés froids de la route. Mais au bout de quelque temps, comme maître Storr ne cessait de le promettre à Maram, nous finîmes par nous rapprocher de plus en plus de la tâche de lumière au bout du tunnel.

Comme la fois précédente, nous débouchâmes dans une vallée, mais celle-ci était très différente de la Vallée du Soleil. Au-dessous de nous, au bas d'une pente raide et fortement boisée courait une longue et profonde gorge entre deux chaînes de montagne découpées. Nous étions plus hauts, il faisait plus froid et une fine croûte de neige blanchissait les rochers au-dessus de la limite des arbres. Le bleu du ciel avait disparu pour céder la place à une épaisse couche de nuages gris-blanc.

Debout à côté de nos chevaux, sur le sol rocailleux devant le tunnel, nous tentions de reprendre notre souffle en balayant du regard ce paysage accidenté. Maram se pencha au-dessus de ses genoux comme s'il était sur le point de restituer son petit déjeuner. Puis il tendit le doigt vers la vallée en hoquetant : « Mais de quel côté sommes-nous ? Je n'arrive même pas à voir ce satané soleil ! Je suppose que c'est le nord, mais il me semblait que nous marchions vers le sud ou l'est, peut-être. »

Maître Storr s'approcha de lui et posa sa vieille main sur son épaule. « Nous sommes au nord-ouest. La vallée décrit une courbe vers l'ouest et contourne le pied de cette montagne en forme de dôme. Elle vous mènera en Acadu. »

— Vous en êtes sûr ? Et si nous nous perdons ?

— Cela vous rassurerait-il si je vous enseignais un *Chant du Chemin* pour vous guider ?

— Ah, est-ce vraiment nécessaire ?

— Non, pas vraiment, répondit maître Storr en souriant. D'ici, vous ne pouvez aller que vers l'Acadu. Mais il vous faudra trouver

votre chemin dans la grande forêt en vous adaptant à la situation.»

Il serra Maram dans ses bras, puis moi et tous les autres, et nous dit : «Vous devez entreprendre cette quête avec un seul objectif en tête. Mais si vous trouviez de nouvelles gelstei au cours de votre voyage, je vous serais à jamais reconnaissant de les rapporter à notre école afin que nous puissions les étudier. Vous paraissez doués pour trouver des gelstei. Espérons que ça marchera aussi pour le Maîtreya.»

Comme l'avait fait Abrasax, il nous enjoignit de marcher dans la lumière de l'Unique avant de rassembler les guides de son cheval et de repartir dans le tunnel avec Frère Lorand.

«Bien, me dit Maram tandis que nous contemplions cette nouvelle vallée, si on en finissait ?»

Acquiesçant d'un hochement de tête, je me retournai pour tirer sur les rênes d'Altaru et me diriger vers la sombre forêt d'Acadu.

Nous passâmes le reste de la matinée à nous frayer un chemin pour descendre dans la vallée. La route était mauvaise. J'en avais déjà vu d'aussi anciennes, mais celle-ci s'était pratiquement désintégrée en une longue bande sinueuse de roche défoncée et de terre. À l'approche du fond de la vallée où coulait une rivière entre des rives abruptes, elle disparaissait complètement dans la forêt. Nous devons faire attention à l'endroit où nous posons les pieds sous peine de nous tordre une cheville ou un sabot sur un rocher dissimulé dans les broussailles ou sur une racine. Nous marchions lentement, par nécessité, en guidant nos chevaux sur le sol accidenté. Et cependant, telle la flamme d'une allumette brûlant de plus en plus fort en nous, une nécessité plus grande, nous poussait à avancer. Nous savions tous que si notre quête avait peu de chances d'aboutir, ces chances seraient réduites à néant si nous perdions une semaine, un jour ou une même heure à nous prélasser.

Après un déjeuner rapide, composé de sandwiches au jambon et au fromage arrosés de cidre pétillant, il se mit à pleuvoir ce qui ajouta à la difficulté de notre descente. À l'approche du cours d'eau, le terrain s'aplanit et Maram laissa échapper un grognement de reconnaissance avant de se remettre à jurer au moment où la pluie se transformait brusquement en trombes d'eau cinglantes qui nous faisaient plisser les yeux et frissonner en courbant le dos sous nos capes.

«Je suis fatigué et j'ai froid, se plaignit-il en fin d'après-midi. Et je recommence à avoir faim aussi. Pourquoi ne pas en rester là pour aujourd'hui et voir si nous pouvons faire griller un peu d'agneau que les Frères ont emballé pour nous avant qu'il ne pourrisse ?»

Cependant, Kane insista pour que nous poursuivions notre chemin une heure encore avant de monter le camp, et c'est ce que nous fîmes. Mais le temps de trouver un terrain plat au-dessus de la rivière et de déballer les affaires que transportaient les chevaux, la faim avait rendu Maram assez maussade, puis très en colère quand il se rendit compte que toutes les brindilles, tous les bouts de bois et toutes les branches qu'il trouvait en fouillant les bois étaient trempés. Pendant que le jour céda à la nuit, il passa une heure de plus à tenter maladroitement d'allumer un feu avec des allumettes et des bandes de tissu avant de finir par abandonner. Se sentant à la fois malheureux de

son sort et honteux de nous avoir déçus, il s'assit sur un gros rocher mouillé, puis sortit sa pierre de feu et la garda entre ses mains comme un enfant mort.

«Oh mon pauvre, pauvre cristal ! gémissait-il en donnant des petits coups de pied dans la pile de bois à côté de lui. Si ce satané dragon ne t'avait pas abîmée, j'aurais transformé ce tas de petit bois en charbon avec un *vrai* feu.

— Peut-être que ça marcherait mieux si tu utilisais du papier plutôt que du tissu, lui fit remarquer Atara assise près de lui.

— Du papier ? Quel papier ?»

À ce moment-là, nous nous tournâmes tous vers maître Juwain qui protesta : «Déchirer l'un de mes livres ? Pourquoi ne pas m'arracher la peau pour en faire du feu tant que vous y êtes ? Il faudrait qu'on meure de froid pour que j'envisage cette possibilité.

— Ah, répondit Maram, de toute façon, ça n'a pas d'importance. Le problème, ce n'est pas le petit bois. Ces satanées branches sont mouillées jusqu'à la moelle, et moi aussi.»

Nous sortîmes deux grandes toiles imperméables et les tendîmes sur des bâtons. Puis nous nous assîmes en cercle dessous, le regard fixé sur le tas de bois trempé dans le jour finissant. Liljana avait pris Daj sous sa cape et Atara avait fait de même avec Estrella. Nous écoutions la pluie tambouriner sur la laine à l'odeur âcre et s'écraser sur les feuilles des arbres au-dessus de nous.

Atara tourna son bandeau mouillé vers le cristal de Maram et lui demanda : «Tu te rappelles la prophétie concernant ta pierre de feu ?

— Tu veux dire qu'elle provoquerait la fin de Morjin ?

— Oui. Mais je ne vois pas comment ça pourrait arriver.

— C'est parce que tu ne veux pas croire qu'elle sera un jour réparée. Moi, je *sais* qu'elle le sera, insista Maram. Et à ce moment-là, je jure que je ferai un feu comme on n'en a jamais vu sur Ea. Et ensuite, je ferai griller ce maudit Morjin comme un ver !

— Ha ! s'exclama Kane en venant lui donner une claque sur l'épaule. Vous n'êtes même pas capable de faire rôtir un petit agneau pour le dîner ! Il va falloir se contenter de fromage froid et de pain de guerre ce soir.»

Et il en fut ainsi. Assis sous la pluie battante, nous mangeâmes ces rations peu appétissantes avec résignation. Les deux bâches n'empêchaient pas le déluge oblique de nous tremper. Pour la centième fois, Maram se plaignit que nous n'ayons pas emporté de tentes, et pour la centième fois, Kane lui expliqua que les tentes

étaient beaucoup trop encombrantes et beaucoup trop lourdes pour les chevaux qui ployaient déjà sous le poids des provisions. En fait, ils ne pouvaient même pas transporter assez d'avoine et de nourriture pour parcourir la moitié du trajet jusqu'en Hespéru. Puisant constamment dans nos réserves, nous serions arithmétiquement contraints de nous réapprovisionner en chemin et Kane regrettait amèrement cette obligation.

«Mais c'est inévitable, dit Maram.

— Inévitable, dites-vous ? Eh bien moi, je dis qu'en se débarrassant de certaines provisions, on pourrait emporter plus de nourriture.»

Maram jeta un regard soupçonneux à Kane et répondit : «J'espère que vous ne voulez pas parler de l'eau-de-vie et de la bière !»

Kane tourna ses poignets vers le haut pour permettre à la pluie de remplir le creux de ses mains. «Apparemment, la boisson ne manquera pas, en tout cas, pas jusqu'au désert.

— L'eau-de-vie, n'est pas une simple boisson, c'est un médicament. Et un médicament drôlement nécessaire par une nuit comme celle-ci. On aurait tous bien besoin d'un peu de sa chaleur.»

Cependant, maître Juwain n'était pas tout à fait prêt à céder. «Pourquoi ne vous entraînez-vous pas à faire remonter le feu des kundalini le long de votre colonne vertébrale comme Abrasax vous l'a appris ? Cela vous réchaufferait bien mieux.

— Ah, une femme me réchaufferait encore mieux, gémit-il. Si seulement j'avais une bonne tente pour me protéger de la pluie et si mes fourrures de couchage étaient sèches, je me glisserais dedans avec elle, j'entourerais de mes bras son pauvre corps glacé et frissonnant et ensuite, comme le silex et le briquet, comme une allumette approchée d'un baril de poix, comme un tisonnier plongeant dans un lit de braises, je...

— Maram, lui dis-je, je croyais que tu avais appris à réorienter le feu qui est en toi ?

— Et alors ? Qu'est-ce que ça fait ? Je suis sûr que si je le voulais, je pourrais le réorienter, comme tu dis. Mais pourquoi est-ce que je le voudrais ? C'est trop dur, trop incertain, trop... contre nature, si tu comprends ce que je veux dire. Je suis un homme destiné à vivre sur la Terre, pas dans les étoiles. Et ça fait trop longtemps que je n'ai pas tenu de femme dans mes bras, beaucoup trop longtemps.»

Et sur ces lamentations, il essaya de s'installer pour dormir du mieux qu'il put et nous en fîmes tous autant. Il plut toute la nuit et quand nous ouvrîmes les yeux, une lumière triste et grise tentait de se

frayer un passage entre les nuages sombres au-dessus de nous et la pluie tombait à verse. Affrontant la douleur de nos membres froids et raides, nous reprîmes notre descente dans la vallée. Le bruit de succion des sabots des chevaux dans la boue et les fougères trempées était presque couvert par le grondement de la rivière et la pluie incessante.

Vers le milieu de l'après-midi, cependant, ce torrent diminua légèrement. Puis, alors que la vallée débouchait sur un paysage plus bas et plus plat, il se transforma en un crachin tenace. C'est ainsi que nous pénétrâmes enfin dans la grande forêt acadienne. Cette vaste étendue boisée de cinq cents milles de long allait de Sakai au nord-ouest à Uskadar et Karabuk au sud-est. Nous avions l'intention de la traverser d'est en ouest dans sa partie la plus septentrionale par une route de moins de deux cents milles de long. Cela nous ferait passer bien au nord de Varkeva qui était la plus grande et la seule véritable ville d'Acadu. Et, nous l'espérions, également au nord du lieu sombre dont Abrasax avait parlé. Maître Juwain avait emporté avec lui une carte d'Acadu, même si elle ne nous était pas d'une grande utilité. Elle indiquait les rares grandes routes du pays, mais celles-ci nous étaient interdites. Inscrite à l'encre dans le parchemin résistant de la carte, il y avait la position des quelques ponts enjambant les cours d'eau, mais il nous faudrait trouver des gués ou des passeurs en chemin.

Cela ne m'inquiétait pas de m'engager dans ces bois inconnus sans sentier pour nous guider et, tout en le qualifiant de mystérieux et même de surnaturel, Maram m'enviait souvent mon sens de l'orientation. J'étais né ainsi, je pouvais déterminer l'est et l'ouest, le nord et le sud avec la même précision qu'un pilote de navire se dirigeant à l'aide des étoiles. Même par un jour sombre et sans soleil comme celui-là, je n'avais aucun problème pour guider mes compagnons droit vers l'ouest.

La clarté de la forêt me facilitait encore la tâche. Nous n'avions pas besoin de route ni de piste de gibier pour cheminer sous les grands chênes et les ormes, car le sol était remarquablement dépourvu d'arbustes, de bois mort et autres broussailles. L'herbe poussait un peu partout, sous les arbres et dans des clairières où ils avaient été abattus. Des antilopes et des moutons, en troupeaux immenses, paissaient. Atara sortit une flèche et la pointa vers l'un de ces moutons gras dont les cornes spiralées, enroulées près de la tête, faisaient penser à un casque. Mais soudain, renonçant à le tuer, elle abaissa son arc.

«Nous avons déjà de l'agneau cru en réserve, dit-elle et qui sait si nous pourrions cuisiner ce soir – ou même demain.»

En entendant cette remarque, qui n'était pas censée être une

taquinerie, Maram, furieux, fit la moue, mais ne dit rien.

«En tout cas, intervins-je, on ne devrait pas manquer de viande ici. Je n'ai jamais vu de forêt aussi riche en gibier.»

Maître Juwain nous expliqua alors que cela n'était pas dû à la générosité naturelle d'Acadu, mais à la volonté de l'homme. Il avait lu dans l'un des livres de la bibliothèque des Frères que nombre d'Acadiens, dédaignant le dur labeur que représentaient certaines cultures comme celles de la pomme de terre et de l'orge, préféraient élever des animaux. Tous les ans à l'automne, quand le sol de la forêt était particulièrement sec, ils mettaient le feu aux broussailles. Celles-ci étaient remplacées par de l'herbe qui permettait à des animaux tels que des antilopes, des moutons, des cerfs, des bovins sauvages et même quelques sagosks d'engraisser et de prendre des forces.

En fait, c'était toute cette forêt immense qui grouillait de vie. Pendant que nous guidions nos chevaux sous une voûte vert émeraude de plusieurs milles, nous vîmes des ratons laveurs et des écureuils détalier devant nous et nous aperçûmes aussi des renards, des campagnols et des mouffettes. Nombre de ces arbres étaient comme de vieilles connaissances pour moi et cela me réjouissait le cœur de voir des chênes, des bouleaux et des noyers blancs aussi droits et aussi hauts. D'autres espèces comme les houx et les châtaigniers étaient plus rares dans les Montagnes du Levant et dans les autres pays que j'avais traversés. Et il y avait des arbres que je n'avais jamais vus auparavant, en particulier deux que maître Juwain identifia comme un charme et un micocoulier au feuillage tombant et touffu qui, d'après lui, faisait un peu penser à un balai de sorcière. Une multitude d'abeilles bourdonnaient dans des champs de fleurs : des pâquerettes, des pissenlits et des gerbes d'achillée blanche. Cependant, il semblait y avoir peu de moustiques et d'autres nuisibles qui nous avaient tant tourmentés dans le Vardaloon. C'était vraiment l'une des plus belles forêts que j'aie jamais vues.

Et pourtant, dès que j'entrepris la traversée d'Acadu, je me sentis mal à l'aise. Le peu que nous savions sur cet endroit perdu, me disais-je, suffisait à inquiéter n'importe qui. Apparemment, de nombreuses années auparavant, vingt-trois «rois» régnaient entre les deux grandes chaînes les plus basses des Montagnes Blanches. À présent, Morjin les revendiquait. Peu désireux d'engager d'importantes forces pour soumettre cette région sauvage, le Dragon Rouge avait envoyé à la place, dans ces vastes étendues, des corps d'assassins et des Prêtres Rouges pour tuer, mutiler et convaincre afin de terroriser les Acadiens disséminés et les plier à sa volonté.

Cependant, ce danger était connu et quantifiable, même si nous

n'avions aucune information sur la position et les effectifs de l'ennemi. Ce qui me contrariait le plus, c'était *l'inconnu* : des rumeurs concernant d'étranges bêtes capables de vider en un clin d'œil les membres d'un homme de leur énergie vitale et même de le transformer en pierre. Morjin avait-il également envoyé en Acadu des représentants des terribles Gris ? me demandai-je. Le pis de tout, pensais-je, c'était la peur de ce lieu sombre nommé Skadarak dont Abrasax nous avait parlé. Même la beauté des épervières orangées sur lesquelles nous marchions et l'éclat des plumes écarlates d'un tangara croisant notre chemin ne réussirent pas à me débarrasser de ce pressentiment. Je pouvais presque respirer sa noirceur comme une odeur fétide corrompant le parfum des pervenches et des autres fleurs autour de nous. Il paraissait s'adresser à moi en murmurant comme un vent mauvais et m'appeler faiblement dans le lointain.

Quand nous installâmes le camp à la tombée du jour, je devinai qu'aucun de mes amis ne sentait l'attraction de cet endroit, du moins pas encore. Ils s'occupaient joyeusement de tirer de l'eau et de construire des fortifications rudimentaires avec des branches trempées. Cependant, cette bonne humeur diminua quelque peu quand Maram échoua une fois de plus à faire du feu. Heureusement, la pluie finit par s'arrêter et le pan de ciel bleu qui émergea des nuages juste avant la nuit annonçait pour le lendemain un meilleur temps pour voyager et, nous l'espérions tous, du bois plus sec.

Pendant toute la journée suivante, je maintins le cap le plus à l'ouest possible. À part quelques lapins, quelques cerfs et des oiseaux gazouillants, nous ne croisâmes personne – ce qui était notre but. Quelques collines basses se dressèrent en travers de notre chemin et nous n'eûmes aucun mal à les contourner. Profitant des nombreuses trouées entre les arbres, le soleil généreux nous réchauffa et sécha également les bois. Ce soir-là, Maram réussit enfin à allumer un feu, un bon feu chaud et crépitant. Mais quand Liljana déballa le gigot d'agneau pour le faire cuire, elle fronça le nez en le reniflant et déclara : « Il a pourri ! » Kane s'approcha pour le sentir et dit : « Il est un peu avancé, c'est vrai. Mais j'en ai mangé de pires. Pourquoi ne pas le faire rôtir quand même ? »

— Pour empoisonner les enfants ? lui demanda-t-elle en passant son bras autour des épaules d'Estrella. C'est vous qui vous occuperez d'eux s'ils sont malades ? »

Elle lui dit qu'il pouvait le faire rôtir et le dévorer lui-même s'il voulait. Mais comme aucun d'entre nous n'avait très envie de manger ni de goûter cette viande avariée, il prit le gigot d'agneau et le lança loin dans les bois. « Je ne vais pas festoyer devant vous. Faisons-en profiter les renards ou les ratons laveurs. Eux, au moins, ne sont pas

difficiles.»

Sans se démonter, Liljana commença néanmoins à préparer ce qu'elle appelait «un bon repas» : des œufs frits avec des tranches de bacon, des petites galettes de blé couvertes de beurre de pomme et des baies fraîchement cueillies en dessert. Cette nuit-là, nous nous couchâmes réchauffés et le ventre plein. Même le hurlement des loups quelque part au fond des bois ne réussit pas à troubler notre sommeil.

Juste après le lever du jour, nous reprîmes notre route vers l'ouest. Atara, son arc à la main, était déterminée à tuer l'un des moutons sauvages de la forêt pour le dîner – ou peut-être même un cerf. Mais curieusement, de toute la matinée, nous ne vîmes rien de plus gros qu'une mouffette comme gibier. Le vent à travers les arbres me rappelait le lointain murmure que j'avais entendu en pénétrant en Acadu. Il apportait également une vague odeur de viande pourrie. Altaru sentit cette puanteur avant moi. Ce furent la contraction de ses gros naseaux noirs et un hennissement inquiet montant dans sa gorge qui m'alertèrent. Nous parcourûmes encore deux milles sous les érables et les micocouliers et l'odeur se fit plus forte, étouffante presque. Et soudain, cent mètres plus loin, nous tombâmes sur une clairière herbeuse jonchée de cadavres de moutons. Ils gisaient entassés n'importe comment les uns sur les autres. J'en dénombrai rapidement vingt-trois. Tous avaient été tués d'une flèche noire plantée dans leur laine blanche tachée de sang.

«Oh, Seigneur ! s'exclama Maram d'une voix sourde en maintenant son écharpe sur sa bouche et sur son nez. Pauvres petits agneaux ! Qui a bien pu en tuer autant pour les laisser ensuite pourrir ici ?»

C'était une question qui n'avait presque pas besoin de réponse. Comme Kane le vérifia rapidement, les flèches noires avaient été fabriquées à Sakai et portaient la marque du Dragon Rouge.

«Hum, fit Atara en contournant le troupeau massacré. Les hommes de Morjin doivent avoir des flèches en abondance pour se permettre d'en gaspiller autant en les abandonnant ainsi.

— Ce n'est pas du tout du gaspillage, répondis-je en comprenant soudain à quoi rimait ce terrible forfait. En tout cas pas un gaspillage aux yeux des hommes de Morjin. Ils ont certainement laissé ces flèches comme une signature.

— Une mise en garde, tu veux dire, corrigea Maram. Eh bien moi, ça me suffit amplement pour fuir cet endroit.»

Kane, qui avait reniflé l'un des moutons et testé la rigidité de ses membres, lui répondit : «Ces bêtes sont mortes depuis trois jours. Il y a probablement longtemps que celui qui a fait ça est parti.

— C'est vous qui le dites, grommela Maram.

— Ce qui est bizarre, intervint maître Juwain, c'est qu'aucun charognard ne se soit attaqué aux cadavres.»

Non, non, pensai-je. Le feu qui m'entraîna par le nez et se répandait en brûlant dans mon sang me fit chanceler. *Ce n'est pas bizarre du tout.*

Comme Kane, Liljana se risqua à découvrir son nez pour respirer la puanteur des moutons en putréfaction, puis elle annonça : «Je crois que ces flèches étaient empoisonnées au kirax. Il infecte la chair de telle manière que quand elle pourrit, elle dégage une odeur de corne brûlée. Si j'arrive à la détecter, ce doit être pareil pour les blaireaux et les ours.»

Sur les lèvres d'un grand nombre de moutons, il y avait des nuées de mouches bourdonnantes attirées par du sang noir. J'imaginai que les bêtes, complètement affolées par la terrible souffrance que provoquait le kirax, avaient dû se sectionner la langue et se casser les dents en claquant frénétiquement des mâchoires.

«Partons d'ici, dis-je, partons le plus vite possible.

— Très bien, répliqua maître Juwain, mais nous allons être confrontés à un choix difficile, et vite. À votre avis, combien avons-nous parcouru de milles en Acadu ?

— Je dirais quarante. Quarante-cinq, peut-être. Si votre carte dit juste, nous devrions tomber sur le fleuve Tir dans environ cinq milles.

— Et comment pensez-vous le traverser ?

— Venez, répondis-je en remontant sur mon cheval, venez tous. Poursuivons notre route jusqu'au fleuve, nous verrons ensuite comment le franchir.»

Tandis que nous chevauchions dans un bosquet de chênes, le vent léger sur notre visage emporta l'odeur fétide des moutons abattus. En dépit de ce qu'il avait affirmé à Maram, Kane scrutait les bois autour de nous de ses yeux noirs et perçants à la recherche des tueurs de moutons et je faisais de même. Au bout de quatre milles environ, l'air devint humide et nous entendîmes le grondement de l'eau à travers les arbres. Après nous être frayé un chemin à travers d'épaisses broussailles, nous débouchâmes sur le Tir en crue dont les eaux traversaient la forêt en bouillonnant.

«Abrasax a dit qu'il y avait eu beaucoup de neige cet hiver, soupira maître Juwain. Nous devons être au plus fort de la fonte du printemps.»

Je contemplai ce torrent d'eau marron tumultueuse qui débordait des berges boueuses du Tir. Si nous essayions de passer à cet endroit,

même les chevaux seraient emportés par le fleuve.

Nous repartîmes donc en longeant la bande de végétation plus dense au bord la rivière. Environ tous les quarts de mille, nous nous frayions de nouveau un chemin à travers les fougères et les arbres pour chercher un endroit où passer le fleuve à gué. Mais comme les eaux du Tir paraissaient rapides et profondes tout au long de son cours, nous reportâmes nos espoirs sur la découverte d'un bac.

Finalement, quelques milles plus loin, nous tombâmes sur une clairière plantée d'orge au milieu de laquelle se dressait une solide ferme en rondins. Dans la cour devant la maison, quelques poules gloussaient en picorant des grains de blé. Il n'y avait pas de grange susceptible d'abriter des vaches ou des chevaux de trait et la porcherie accolée à l'habitation était vide. Je trouvais bizarre de ne voir personne occupé aux tâches ménagères ou travaillant dans les champs par une aussi belle journée.

«Ils ont peut-être fui la région comme j'ai suggéré de le faire», marmonna Maram. Debout près de nos montures à l'entrée de la clairière, nous observions la maison. «Peut-être qu'on devrait rentrer à l'intérieur pour voir s'ils ont laissé des provisions que nous pourrions, euh, emporter.

— Tu ne crois pas que l'on pourrait au moins frapper à la porte, avant de dévaliser ces pauvres gens ?» lui dit sèchement Atara.

C'était ce qui semblait le plus sage. Mais soudain, lançant un regard perçant de l'autre côté de la clairière, Kane tendit la main vers la maison. «Vous voyez les croix découpées dans les murs et dans la porte ?»

Plissant les yeux, je scrutai ces marques sombres sur le bois de la maison qui ressemblaient à des croix noires faites à la peinture. Cependant, je compris immédiatement qu'il devait s'agir de meurtrières. Quand je lui en fis la remarque, Kane eut un sourire amer.

«Bon, il serait plus prudent qu'un seul d'entre nous aille frapper à la porte», conclut-il. Puis il regarda Maram et sourit de nouveau.

Et Maram le regarda à son tour comme s'il était devenu fou. «Vous ne croyez tout de même pas que je vais aller tranquillement jusqu'à la maison sous la menace de flèches, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui avez eu l'idée d'entrer, lui rappela Kane.

— Ah, eh bien dans ce cas, on ferait peut-être mieux de poursuivre notre chemin.

— Appelez au moins les éventuels habitants tapis à l'intérieur de

l'habitation, lui dit Kane. C'est vous qui avez la voix la plus forte de nous tous, pas vrai ?»

Alors, utilisant ses mains comme porte-voix, Maram lança un bonjour tonitruant qui ébranla les arbres au-dessus de nous. Dans le silence qui suivit ce braillement, une voix de femme aiguë et lointaine derrière la croix sombre de l'une des archères, répondit : «Allez-vous-en ! On ne parle pas aux inconnus, ici !

— Nous ne sommes que de pauvres pèlerins ! cria alors Maram. Et nous voudrions vous demander un peu d'hospitalité !

— Allez-vous-en ! hurla de nouveau la femme. Les Crucifieurs ont déjà tout pris, nous n'avons rien à offrir !

— Dites-nous au moins où nous pouvons trouver un bac dans les environs pour traverser la rivière !

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Vous voulez me tuer vous aussi ? Je vous en prie, allez-vous-en !»

La voix angoissée de la femme évoquait une grande perte, un mari tué en tentant de défendre cette petite ferme, peut-être, ou une fille enlevée. Posant ma main sur l'épaule de Maram, je lui dis : «De grâce, faisons ce qu'elle demande et cessons de la torturer !»

Maram hocha la tête et des larmes de tristesse lui montèrent aux yeux. Je l'entendis murmurer : «Les pauvres gens ! Quel malheur, quel malheur !»

Nous contournâmes la maison et ses champs et entrâmes dans les bois au bord de la rivière. Dans l'obscurité entre les arbres, des corbeaux lançaient leurs cris rauques qui résonnaient comme un avertissement. Nous arrivâmes bientôt à une autre ferme où un homme en haillons binait son champ. Quand il nous vit approcher, il lâcha sa binette et se précipita dans sa maison. Lui aussi nous cria de nous en aller et de retourner dans notre pays, quel qu'il soit. Nous dépassâmes deux autres fermes dont les maisons et les champs avaient été réduits en cendres, puis une autre où les corps d'une fillette et d'un petit garçon gisaient sur des éclats de bois à côté d'un tas de bûches. Leurs tuniques toutes simples étaient tachées de sang et déchirées. Une hache couverte de sang noir séché avait été jetée sur une souche d'arbre à proximité. À côté d'eux se trouvait probablement leur père car, plantée dans la terre noire et fertile devant la maison, se dressait une croix rudimentaire sur laquelle un homme avait été cloué. J'eus l'impression qu'il était jeune, comme moi, mais c'était difficile à dire, car la croix et le corps étaient tous deux carbonisés. C'était un spectacle horrible à voir et j'attirai Estrella contre moi pour lui couvrir le visage avec ma main. Et tandis qu'elle pleurait sans retenue, je

gardai son corps mince, secoué de chagrin, contre le mien.

«Oh, Seigneur ! s'écria Maram au bord des larmes lui aussi. Oh, Seigneur, oh, Seigneur !»

Mais Daj, qui ne devait pas avoir plus de onze ans, contemplait ce terrible spectacle d'un œil sec, comme s'il voulait en graver le souvenir dans sa mémoire.

Alors Liljana lui couvrit le visage à lui aussi, car elle ne supportait pas qu'il voie de telles abominations, lui qui avait déjà connu trop de choses horribles à Argattha. Puis elle dit : «J'aimerais bien savoir combien de Prêtre Rouges Morjin a envoyés dans cette forêt maudite.

— Bon, pas tant que ça, grogna Kane. Le Crucifieur ne peut sûrement pas se permettre d'envoyer beaucoup d'hommes pour soumettre un pays aussi isolé.

— Ses hommes sont peut-être peu nombreux, dit maître Juwain en montrant d'un geste de la main les arbres autour de nous, mais ils ne manquent pas de bois pour perpétrer leurs crimes. Je crois que la terreur qu'ils ont engendrée n'a rien à voir avec leur nombre.»

J'acquiesçai d'un signe de tête. Luttant contre la boule douloureuse qui montait dans ma gorge et manquait de m'étouffer, je réussis à dire : «Enterrons-les.»

Parmi mes compagnons, seul Kane envisagea de me contredire. Mais ses yeux croisèrent les miens et il plongea son regard en moi. «D'accord, dit-il finalement, mais faisons vite.»

Les pluies de printemps avaient ramolli la terre riche en alluvions et, même si cela nous prit plus de temps que Kane ne l'aurait voulu, nous n'eûmes aucun mal à creuser trois tombes assez profondes. Après avoir étendu les trois Acadiens assassinés sous trois monticules bien nets, je dis une prière pour les morts et confiai leurs âmes aux étoiles. Puis ce fut l'heure de partir.

Mais Kane qui montait la garde son arc à la main me fit signe d'approcher. Il murmura : «Regardez là-bas, derrière cet orme au sud des champs. Il y a un homme qui nous observe dans le bois.»

Au milieu des arbres, à environ cent mètres de là, j'aperçus la silhouette d'un homme revêtu d'une cape. Il était face à nous et ne paraissait armé que d'un bâton. Et quand il devint évident que nous l'avions découvert, il ne fit mine ni de s'armer ni de s'enfuir.

«Il ne nous veut certainement pas de mal, dit Maram d'une voix haletante en se hâtant avec son arc. Sinon, il nous aurait attaqués pendant que nous étions occupés à creuser les tombes.»

Le mystère de l'identité de cet homme ne tarderait pas à être

résolu, car il se mit à marcher droit vers nous. Complètement indifférent au fait de se précipiter à portée d'arc de trois archers inconnus, il se frayait un chemin entre les pousses d'orge carbonisées à l'aide d'un grand arc débandé utilisé comme une canne. Je vis que c'était un homme âgé, avec des mèches de cheveux poivre et sel désordonnées tombant d'une tête carrée et massive. Une barbe négligée de la même couleur recouvrait son visage rougeaud qui paraissait solide et buriné comme un bloc de granit. Il n'était pas très grand, mais il avait des bras et un torse puissants. Ses vieux yeux étaient gris-vert et usés comme la cape toute simple qui recouvrait son corps robuste.

«Les étoiles soient louées ! me dit Maram en voyant l'homme approcher. Ses yeux sont aussi humains que les tiens, ça ne peut pas être un Gris !»

L'homme avança plus près et tendit sa main ouverte dans notre direction en s'écriant d'une voix rauque : «Je m'appelle Tarmond. À qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Mirustral, répondis-je en donnant la traduction en ardik de mon nom qui signifiait "Étoile du Matin". Désignant Kane de la tête, je dis à l'inconnu : «Et voici Rowan Madeus», ce qui était l'un des nombreux noms de mon ami.

Puis je présentai mes autres compagnons à tour de rôle en donnant les noms que nous étions convenus d'utiliser pour notre voyage. Cette petite tromperie me chagrina, mais elle était inévitable. Impossible de pénétrer au cœur des royaumes du Dragon en donnant notre véritable nom à tous ceux que nous rencontrions.

«De quel pays venez-vous ?» demanda Tarmond en contemplant les longs cheveux blonds d'Atara. Son regard alla ensuite d'Estrella à Maram, puis de nouveau à moi comme s'il essayait de résoudre un mystère. «Les Crucifieurs exceptés, il y a peu d'étrangers dans notre forêt ces temps-ci, et aucun ne voyage avec des compagnons aussi bizarres que les vôtres.

— Cela ne vous a pas empêché de marcher vers nous, étrangers, sous la menace de nos arcs. N'est-ce pas curieux ?»

Tarmond dévisagea Kane des pieds à la tête comme s'il n'appréciait pas trop ce qu'il voyait.

Puis brusquement, se frappant un grand coup dans la poitrine, il lui répondit : «Je n'ai pas peur de vos flèches. Pour un homme comme moi, dont les fils ont été tués par les Prêtres Rouges et les filles enlevées pour servir de concubines, une flèche dans le cœur serait une bénédiction.»

Le chagrin qui émanait de lui était si grand que je dus fermer mon propre cœur pour ne pas me mettre à hurler de douleur.

«Nous avons entendu dire que le Dragon Rouge avait envoyé des prêtres dans votre pays, lui dis-je.

— Ils sont partout, expliqua Tarmond. Et en même temps, ils ne sont nulle part, car ils se déplacent secrètement ou déguisés et rallient même de bons Acadiens à leur cause. On raconte que le Dragon Rouge a lui-même fourni à ses prêtres des capes qui les rendent invisibles.»

En disant ces mots, il regardait la croix carbonisée qui se dressait au-dessus de nous comme si, tel un spectre, l'un de ces prêtres secrets pouvait se trouver à côté.

Liljana s'approcha de Tarmond et lui prit la main. «Ne craignez-vous pas que l'un d'entre nous soit un prêtre déguisé ?»

Un sourire triste se dessina lentement sur les lèvres de Tarmond. «Les Prêtres Rouges n'enterrent pas ceux qu'ils tuent ou crucifient. Et ils ne pleurent pas les morts.»

À ce moment-là, il regarda Estrella, puis moi.

«Vous faites peut-être partie des prêtres ou de leurs acolytes, continua-t-il, mais dans ce cas, ce serait la plus grande supercherie que j'aie jamais vue.

— C'est parce que vous n'avez pas vu toutes les illusions du Seigneur des Mensonges», grogna Kane en continuant à observer Tarmond d'un œil soupçonneux.

Tarmond regarda Kane et un léger doute assombrit son visage. «Vous paraissez en savoir plus sur le Crucifieur qu'il n'est sain pour un homme.

— C'est peut-être le cas. Comme vous dites, ses prêtres sont partout et ils n'apprécient guère les groupes de pèlerins comme le nôtre.»

Tarmond baissa les yeux sur la garde rayée et ébréchée de l'épée de Kane dans son fourreau. «Des pèlerins, oui, mais des pèlerins bien armés.»

Liljana, qui avait le mensonge plus facile que moi, lui dit alors : «Je viens de Tria et maître Javas aussi. Le garçon et la fillette sont mon neveu et ma nièce. Rowan et Mirustral sont des chevaliers qui nous protègent, et Basir aussi. Mathéna fait partie des guerrières de Thalu – peut-être avez-vous entendu parler d'elles ? Nous cherchons le Puits de la Régénération dont on dit qu'il se trouve dans le Désert Rouge. On dit aussi qu'en plus de la guérison, il confère la sagesse.»

Elle poursuivit en parlant de maître Javas et de sa quête de connaissances et du souhait d'Estrella de guérir de son silence. La cécité d'Atara, elle, était incontestable, même si, de toute évidence, Tarmond était troublé de la voir se déplacer aussi facilement et porter un arc comme si elle pouvait vraiment décocher des flèches sur une cible. Je me dis que l'histoire que nous avions imaginée pour justifier notre groupe n'était pas très bonne. Elle avait beau contenir des éléments de vérité – le Maîtreya pourrait certainement faire jaillir un rayonnement guérisseur au creux de la Pierre de Lumière – je savais que les gens devinaient toujours quand on mentait.

«Je n'ai jamais entendu parler de ce Puits de la Régénération, dit Tarmond. Mais si vous avez l'intention d'aller dans le Désert Rouge, vous avez une longue route devant vous, et une route difficile.

— Elle serait moins difficile si nous trouvions un moyen de traverser le fleuve, fit remarquer Liljana. Il doit sûrement y avoir un bac dans les environs.

— Oui, il y en a un, répondit Tarmond en montrant du pouce par-dessus son épaule. À quatre lieues d'ici, au bord de la rivière. Mais Redmond, le passeur, est un ami des Crucifieurs et on ne peut pas compter sur sa discrétion, si c'est ce que vous recherchez.»

À ces mots, ses yeux se posèrent sur la poignée de mon épée. Pour cacher son étincelant pommeau en diamant et les sept brillants incrustés dans le jade noir, j'avais confectionné un étui grossier en daim qui pouvait passer pour une bonne prise en cuir.

«Cependant, ajouta Tarmond, je connais un pêcheur qui avait un bac dans le temps. Il acceptera peut-être de vous faire traverser le fleuve. Son nom est Gorson et il est de mon village.»

Il nous dit que son village se trouvait à une lieue et demie de là, en amont de la rivière. Il rentrait chez lui, précisa-t-il, après un voyage de près de vingt lieues dans le sud.

«Venez, nous proposa-t-il, voyageons ensemble. Nous partagerons un peu de pain et peut-être échangerons-nous aussi quelques histoires. Ça fait au moins dix ans que je n'ai pas parlé à quelqu'un d'étranger à ces bois, à l'exception, bien sûr, des maudits Crucifieurs, et eux mentent.»

Comme j'aurais pu le deviner, Kane n'était pas du tout disposé à se joindre à ce vieil inconnu, même pour une distance de cinq milles. Mais si nous voulions obtenir les services de Gorson, le pêcheur, nous avions besoin de Tarmond pour nous présenter à lui et éventuellement pour le convaincre. Alors, à contrecœur, Kane me fit oui de la tête.

«Très bien, dis-je à Tarmond, nous vous accompagnerons jusqu'à

votre village. Comment s'appelle-t-il ?

— Gaie-rivière. Il a été nommé ainsi en des temps plus heureux, quand le roi d'Emeraude régnait sur cette partie d'Acadu.»

Nous quittâmes la ferme incendiée et son odeur de brûlé et de mort. Ce fut un vrai bonheur de pénétrer dans un bosquet d'ormes et d'érables dont les feuilles trilobées frémissaient dans la brise. C'était bon de respirer le parfum des pâquerettes et des pervenches et d'entendre le gazouillis des passereaux. C'était bon aussi d'écouter Tarmond parler de sa vieille voix rauque, car c'était un homme passionné et sage qui avait vu beaucoup de choses au cours de sa longue vie. L'histoire qu'il nous raconta était vieille et triste. C'était en quelque sorte l'histoire même d'Ea.

Il y a longtemps, dit-il, à l'époque des rois de la Forêt, la paix régnait à Acadu. Bien sûr, ces rois avaient moins de pouvoir que le roi Danashu d'Anjo, moins même que n'importe lequel de ses ducs ou de ses barons. Cela n'avait pas d'importance, car dans ce temps-là, le royaume d'Uskudar au sud était divisé, le Dragon Rouge dormait encore, et Acadu n'avait pas d'autres ennemis. Et surtout, Acadu n'avait qu'une loi, la Loi de l'Unique, car le Peuple acadien était le plus libre et le plus pieux à la fois.

Mais le Dragon finit par se réveiller en même temps qu'une mystérieuse obscurité au plus profond d'Acadu. Les rois de la Forêt, habitués à écouter le chant des anges sylvestres et la Loi de l'Unique, commencèrent à entendre d'autres voix. Ils se querellèrent et mobilisèrent des armées pour se battre jusqu'à la mort. Les seigneurs de guerre renversèrent les rois et des chefs de tribu se rebellèrent contre les seigneurs de guerre, clan contre clan, jusqu'au moment où on ne fut plus en sécurité que dans sa famille ou dans son village, et l'anarchie se répandit. Pendant ces années sombres, nous expliqua Tarmond, les Acadiens s'entretinrent et cette terre riche en hommes et en bienfaits s'appauvrit.

C'est alors que sous prétexte d'aider ce royaume déchiré, le Dragon Rouge commença à envoyer des missions en Acadu : des spécialistes de la mine pour chercher de nouveaux filons d'or ; des prêteurs sur gages pour distribuer de l'argent et rétablir un commerce disparu depuis longtemps ; des soldats pour protéger les villages et les domaines qui en feraient la demande. Et il envoya également des Prêtres Rouges pour prendre en charge la spiritualité des mineurs, des prêteurs sur gages et des soldats, et de tous les Acadiens désireux de connaître le Chemin du Dragon.

«Ce sont ces maudits Prêtres Rouges, dit Tarmond en cheminant dans les bois, qui sont à l'origine de ces temps de malheur. Ils ont

promis aux Acadiens que s'ils suivaient le Chemin du Dragon, ils deviendraient riches et même immortels. Mais selon la Loi de l'Unique, l'immortalité est l'apanage des Elijins et des Galadins.»

En disant cela, il regardait Kane, mais mon silencieux ami se contenta de lui lancer un regard mauvais de ses yeux noirs qui avaient traversé les âges.

«Il y a eu des gens pour dire que le discours des Prêtres était une abomination et qu'il fallait les abattre, continua Tarmond. Ils s'appelaient les Gardiens de la Forêt : c'étaient les meilleurs chasseurs d'Acadu. Ils se sont mis à chasser les Prêtres comme des cerfs ou des sangliers. Mais les Prêtres ne sont pas une proie facile. Avec les prêteurs sur gages et les mineurs, Morjin a dépêché davantage de soldats pour les protéger. Et il a envoyé les Hommes Fantômes qui n'ont ni yeux ni cœur. On raconte que d'un souffle ils peuvent figer le sang d'un homme et aspirer son âme avant de le dévorer vivant.»

En entendant mentionner ces êtres démoniaques qui ne pouvaient être que les redoutables Gris, Maram frissonna et épongea la sueur sur son cou. Puis il demanda à Tarmond : «Et aucun autre Acadien n'a rejoint la rébellion ?»

Tarmond sourit tristement. «Si beaucoup, bien sûr ! Et nous continuons à le faire. Mais plus nous nous battons avec acharnement, plus les Crucifieurs se font cruels et plus leurs méfaits deviennent effroyables.

— Mais il n'y a personne d'ascendance royale qui pourrait rallier une armée contre vos envahisseurs ?» demandai-je.

Tarmond secoua sa tête massive. «À Varkeva, Urwin le Boiteux se prétend Comte Sauvage, mais il est sous l'emprise de Yatin, le plus rouge des Prêtres Rouges, si vous voyez ce que je veux dire. Tous les chefs qui ont un cœur sincère et un arc solide sont découverts par les Prêtres et assassinés à mesure qu'ils se présentent.

— Mais comment ? insistai-je. Il y a peu de Prêtres et les Acadiens sont nombreux.

— Pas autant qu'on pourrait l'espérer, répondit Tarmond en frottant les rides profondes creusées dans sa peau burinée. En plus, ils ont peur. Et pas seulement des Prêtres Rouges, mais les uns des autres. Voyez-vous, aucun Acadien ne peut savoir qui est affilié à l'ordre du Dragon et qui ne l'est pas.»

Il poussa gros soupir et, tout en plantant le bout de son arc dans le sol de la forêt au rythme de ses pas lourds, il nous décrivit cette société secrète d'hommes et de femmes qui avaient fait allégeance au Dragon Rouge. C'étaient des victimes d'illusions et des dépravés qui

croyaient aux mensonges du Dragon Rouge, expliqua Tarmond. Ils participaient aux rituels secrets des Prêtres qui sacrifiaient des innocents et buvaient leur sang ; certains aspiraient à être ordonnés acolytes et même à devenir Prêtres. Pendant que Tarmond nous parlait d'un certain Edric, un homme de sa région qui avait accédé à ce rang élevé bien qu'infâme, je pensais à Salmélu, mon pair valari qui avait trahi son propre peuple et manqué de me tuer d'une flèche trempée dans du kirax.

«C'est la peur qui cause notre perte», disait Tarmond. Il proposa de nous arrêter au bord d'un ruisseau pour déjeuner, et c'est ce que nous fîmes. Il partagea avec nous un pain et du mouton rôti qu'il transportait dans son sac à dos. Nous lui découpâmes des tranches de fromage dans une roue hermétiquement emballée dans de la cire rouge et lui offrîmes également des poignées de framboises. «Votre propre frère peut être un espion de l'ordre du Dragon et une femme peut livrer sa propre fille si elle subit assez de pressions. Peu de gens sont capables d'affronter les tisonniers des Prêtres Rouges ou la perspective d'être cloués sur une croix.»

Tout en mâchonnant la viande de mouton coriace, je regardais l'arc en bois d'if usé de Tarmond. Il avait beau ne pas porter d'épée, il n'en était pas moins un homme de fer. «Et pourtant, vous combattez les Prêtres Rouges, n'est-ce pas ? lui dis-je.

— Que voulez-vous faire d'autre ? demanda-t-il en enlevant les miettes dans sa barbe. Nous nous battons, mais c'est trop tard et nous sommes trop peu nombreux. En plus, nous ne sommes pas unis. J'ai été choisi pour me rendre à Chante-rivière, à Vert-bois et dans d'autres villages pour proposer d'élire un véritable Comte Sauvage afin de lever une armée. Mais ces temps-ci, personne ne fait confiance à quelqu'un venu d'ailleurs et bien peu à ceux de leur propre village.»

Il se leva et remit son sac sur son dos. «Les Acadiens sont des gens bien, avec un grand cœur. Mais ils ont trop peur.»

Là-dessus, nous reprîmes notre marche dans la forêt. Nous dépassâmes des fermes dont les habitants devaient connaître Tarmond, mais personne ne le salua. À chaque rebuffade, chaque regard plein de honte silencieuse, chaque regard soupçonneux que nous lançaient ces propriétaires terriens, j'entendais Tarmond marmonner tout bas : «Nous sommes des gens bien, nous sommes, au fond de nous, un peuple fort et généreux.»

Nous arrivâmes bientôt à proximité de Gaie-rivière au confluent du Tir et d'une rivière beaucoup plus petite. D'après Tarmond, c'était un tout petit village avec un moulin, un grenier, un quai pour une poignée de bateaux de pêche, une vingtaine de maisons et pas grand-

chose d'autre. Son bâtiment le plus grand était la maison communale construite en gros rondins de chêne à la lisière du bois. Dans les périodes fastes, les villageois de Gaie-rivière l'utilisaient comme lieu de rencontre pour boire une bière et passer du bon temps ensemble. Dans les périodes difficiles, ils pouvaient s'abriter derrière ses épais rondins et ouvrir les volets des meurtrières.

«Nous sommes presque arrivés», dit Tarmond tandis que nous nous ouvrons un chemin dans les fougères plutôt denses de cette partie de la forêt. Il montra devant nous une étendue boisée qui paraissait infinie. «Après ces érables et derrière une petite colline, nous tomberons sur la maison communale. Je vous paierai à tous un bon verre de bière, à l'exception des enfants, bien sûr.» À cette offre, les yeux de Maram s'illuminèrent et ses jambes semblèrent animées d'une énergie nouvelle. Il respira à fond et déclara : «On doit être tout près, j'entends le fleuve.»

Moi aussi, je l'entendais. À travers le mur vert des arbres devant nous nous parvenait le bruit d'un torrent. Je sentais l'humidité dans l'air. Soudain, le vent tourna et je sentis également autre chose qui me plut beaucoup moins : la puanteur de la mort. Altaru laissa échapper un horrible hennissement et je dus tirer sur ses rênes pour l'empêcher de ruer et de battre l'air de ses sabots.

«Ho, vieux, lui dis-je en lui caressant le cou. Du calme, là, du calme.»

Tarmond s'était figé sur place et scrutait les bois, pétrifié. «Je suis vieux et mes sens se sont émoussés, déclara-t-il enfin, mais il y a une odeur épouvantable dans l'air.»

Le vent apporta une plainte aiguë et lointaine, comme d'un enfant appelant sa mère. Des ondes de douleur et de peur se répandirent dans ma poitrine et je fermai les yeux.

Tarmond posa sa main sur mon épaule et me demanda : «Voulez-vous monter avec moi jusqu'au sommet de cette colline ?»

J'acquiesçai d'un signe de tête. Kane et Atara s'approchèrent alors leur arc à la main et nous escaladâmes tous les quatre la pente douce de la butte. Debout derrière les arbres, nous contemplâmes l'eau boueuse du Tir et le petit village construit sur ses rives au-dessous de nous. Il était tout à fait tel que Tarmond l'avait décrit. Mais des ruines fumantes de deux maisons montaient des volutes noires et des charognards décrivait des cercles dans l'air au-dessus.

La maison communale en bois était constituée de troncs d'arbres durcis et de ses trois cheminées en pierre sortaient des spirales de fumée. Il y avait des hommes tout autour du bâtiment. En dépit du

motif répété de petits dragons de couleur rouge sur leurs boucliers ronds, ce n'étaient de toute évidence ni des chevaliers ikuriens ni des Gardes du Dragon ni des soldats d'élite de Morjin. Je me dis que ce devait être des mercenaires. Leur chef était un homme corpulent, revêtu d'une armure complète, qui tenait à la main une épée à double tranchant. Un surcot jaune orné d'un dragon assez petit le recouvrait des épaules aux genoux.

«C'est Harwell l'Incendiaire ! murmura rageusement Tarmond d'une voix entrecoupée. De la Clairière d'Argent à cinq lieues d'ici. Il a été l'un des premiers d'entre nous à rejoindre l'ordre du Dragon. On raconte que pour le récompenser, c'est Arch Yatin en personne qui l'a fait chevalier.»

Sans ajouter un mot, Tarmond banda son arc, sortit une flèche de son carquois et plaça le trait empêné sur la corde. Tout en se préparant à décocher sa flèche, il ne quittait pas Harwell du regard.

«Arrêtez, lui murmurai-je. Ce n'est pas comme ça que vous protégerez votre peuple !

— Comment, alors ? répondit-il en chuchotant. Les *pèlerins* que vous êtes ont-ils l'intention de prendre part à notre combat ?»

Les yeux sombres de Kane fixés sur moi me criaient de toute leur force : «Non». À ce moment-là, Daj arriva en courant derrière moi et détourna notre attention de la maison communale. Sa mince silhouette bondissait par-dessus les branches et les arbres morts avec la grâce d'un jeune cerf. Il hoqueta : «Je veux voir.»

S'agenouillant à côté de moi dans les fougères, il observa les hommes qui assiégeaient la maison communale. Quatre soldats montaient la garde près d'un chariot chargé de seaux recouvert d'un enduit noir et de deux tonneaux de quelque chose qui ressemblait à de la poix. Les autres soldats munis de haches et de marteaux étaient occupés à clouer des planches ensemble. Une de leurs constructions était presque finie : c'était une sorte de petite paroi en bois de trois pieds de large et six pieds de haut dotée de poignées clouées au dos et de pieds à la base pour l'empêcher de tomber.

«Qu'est-ce que c'est ? me murmura Daj.

— C'est un mantelet, répondis-je.» Je lui expliquai alors qu'un soldat pouvait s'abriter derrière pour se rapprocher de son objectif en l'utilisant comme bouclier contre les flèches et les autres projectiles. «On dirait qu'ils ont l'intention de mettre le feu à la maison.»

À cette fin, l'un des archers alluma soudain un linge enroulé autour de la pointe de l'une de ses flèches. Il la lança et celle-ci décrivit un arc enflammé qui finit sa course sur le toit de la maison. La

flèche s'enfonça et continua à brûler. Mais ce n'était pas si simple de mettre le feu aux bardeaux trempés par les dernières pluies.

De l'une des croix sombres découpées dans la maison, une flèche jaillit en sifflant et alla se planter dans le tronc de l'un des arbres derrière lesquels se tenaient les archers d'Harwell.

«Quand les mantelets seront finis, dis-je à Daj, les soldats s'avanceront et imbiberont la maison de poix.»

Et alors, pensai-je, les murs en rondins brûleront comme des allumettes.

«Demi-tour ! murmurai-je. Il faut se concerter.»

Posant ma main sur l'épaule de Tarmond, je l'obligeai à redescendre la pente sur quelques dizaines de mètres. Liljana et Maram vinrent nous rejoindre. Je leur expliquai rapidement ce qui était sur le point de se passer de l'autre côté de la colline.

«Je n'aime pas beaucoup ce que nous avons vu autour de cette maison, grogna Kane en plantant ses yeux noirs dans les miens. Et j'aime encore moins ce que je vois maintenant.»

À ce moment-là, la brise se transforma en murmure et, montant du bas de la colline, les pleurs assourdis d'un bébé emplirent l'air.

«On ne peut pas abandonner ces gens aux Crucifieurs ! dis-je à Kane.

— Les gens meurent ! répondit-il d'une voix hargneuse. C'est comme ça ! Nous ne sommes que quatre. Cinq si l'on compte ce vieillard.»

L'expression sur le visage de Tarmond indiquait que je pouvais vraiment compter sur lui pour décocher ses flèches avec précision.

Pour la centième fois, je repensai aux paroles que m'avait dites le roi Mohan : personne ne peut prévoir les résultats d'une action et par conséquent juger de son bien-fondé. Une action, me dis-je, est soit bonne soit mauvaise. Je me tournai vers Kane : «Il se peut que nous n'atteignons même pas le Désert Rouge vivants. Mais aujourd'hui, nous sommes vivants pour aider ces gens.

— Ce n'est pas notre combat ! grommela Kane. Etes-vous prêt à tout mettre en péril pour des inconnus ?»

L'âcreté de la fumée me rappela les ruines du château de mon père et tous ceux qui y avaient massacré ou brûlé. «C'est notre combat ! insistai-je. Et ces villageois sont nos frères, comme tous les peuples !»

Kane n'était pas homme à accepter aisément sa défaite, mais il me regarda fixement pendant un long moment et finit par hocher la tête.

Je me tournai alors vers Maram et le feu qui brûlait dans mon cœur se communiqua instantanément au sien. «Ah, je suppose que si je fuis, je serai le seul», dit-il. Dans un élan de bravoure, il tira son épée avec un bruit de ferraille et je fis une prière pour que personne ne l'ait entendu. Son sourire me réconforta comme une gorgée d'eau-de-vie.

Atara avait bandé son arc et attendait, une flèche à la main. Elle avait «vu», expliqua-t-elle, quatre archers de l'autre côté de la maison communale, cachés dans un bosquet.

Je chargeai Kane d'une grande manœuvre de contournement : il ferait le tour de la maison par les bois pour rejoindre le bosquet abritant les archers qu'Atara avait vus. Tandis que Maram, Atara et moi emmenions nos chevaux au sommet de la colline,

Tarmond marcha près de moi. Je lui fis prendre position derrière un gros érable. Maram et moi sortîmes nos arcs et les bandâmes. Et nous attendîmes.

J'avais une sensation de froid dans le ventre, comme si j'avais bu des litres d'eau glacée.

«J'ai les mains qui transpirent ! me murmura Maram. C'est vraiment pas pour moi ce truc-là !

— Tu as fini troisième au tournoi, lui rappelai-je. Tu es l'un des meilleurs archers des Montagnes du Levant !

— Mais on n'est pas dans les Montagnes du Levant. Et ici, c'est différent, on tire sur des hommes. Ils peuvent riposter !»

Quand il se fut écoulé assez de temps pour permettre à Kane d'atteindre le bosquet de l'autre côté de la maison et de s'occuper des quatre archers comme lui seul savait le faire, je sifflais : «Prêts ! Visez !»

Atara pouvait se servir de son arc courbe à genoux, mais comme Tarmond, Maram et moi devions nous tenir debout pour décocher nos flèches et viser nos cibles au-dessous de nous. Il y avait quatre archers derrière des arbres qui nous tournaient le dos.

Je murmurai : «Tendez !»

Comme un seul homme, nous raidîmes notre bras gauche en amenant la hampe garnie de plumes de notre flèche à notre oreille.

«Tirez !»

Le claquement de nos quatre cordes fit l'effet d'un coup de tonnerre. Les quatre flèches traversèrent l'espace. Celles de Tarmond et d'Atara allèrent se planter en plein milieu du dos de deux archers mercenaires. Ils moururent en poussant un cri. Devinant peut-être

mon intention meurtrière, mon homme bougea juste au moment où je lâchai ma flèche qui transperça son armure légèrement sur le côté et l'atteignit peut-être au poumon. Lui aussi poussa un cri atroce et glougloutant. Quant à la flèche de Maram, elle manqua complètement sa cible et alla se ficher dans un tronc d'arbre.

«Oh, Seigneur ! gémit-il. Je te t'avais dit ! Je te l'avais dit !

— En selle !» lui hurlai-je en laissant tomber mon arc.

Les cris des trois archers touchés avaient alerté Harwell et ses hommes. Le gros «chevalier» aux cheveux gris flottant de sous son casque conique, se retourna et s'exclama en nous montrant du doigt : «Nous sommes attaqués !»

Quatre de ses mercenaires se mirent immédiatement à l'abri derrière leurs boucliers, mais les hommes qui travaillaient sur les mantelets furent plus lents à prendre le leur. Atara tua l'un d'eux d'une flèche en travers de la gorge et, au même moment, Tarmond en décocha une autre qui se planta dans la poitrine du dernier archer.

Pendant que Tarmond continuait à tirer sur eux, Maram, Atara et moi enfourchâmes notre cheval et dévalâmes la pente douce à travers les arbres en direction de l'ennemi.

Harwell eut la présence d'esprit d'aligner ses mercenaires devant le chariot afin de protéger leurs arrières et de se mettre à l'abri des flèches lancées de la maison communale derrière eux. Ils formaient une ligne de dix hommes face à nous, leurs boucliers collés les uns aux autres. Tandis que nous approchions à grand bruit, je sentis l'odeur de la peur se répandre dans l'air. Les mercenaires écarquillaient les yeux, abasourdis. Ils n'avaient pas de lance pour résister à une charge de chevaliers à cheval. Et ils devaient être complètement sidérés par Atara avec son bandeau blanc et son grand arc sarni qui décochait des flèches en dévalant la colline droit sur eux.

«Aieeouuuu !»

Soudain, un cri terrible fendit l'air. Cela avait quelque chose à voir avec le grondement d'un orage et le rugissement d'un félin. Et brusquement, jaillissant comme un tigre sur le côté du chariot, véritable tornade de fer et de mort, Kane tomba sur les arrières des mercenaires. Avant même qu'ils ne se rendent compte qu'ils étaient attaqués par ce nouvel ennemi furieux, Kane en abattit deux à coups d'épée. C'en fut trop pour les derniers hommes d'Harwell. Prenant leurs jambes à leur cou, ils s'enfuirent tous ensemble vers les bois dans différentes directions.

Cela nous facilita encore la tâche pour les tuer. Atara tira une flèche à bout portant avec une telle force que celle-ci transperça la

bouche d'un mercenaire et ressortit derrière sa tête. Pendant que Kane se mettait à l'ouvrage avec son épée et que Maram se jetait sur un autre homme en lui enfonçant sa lance dans le dos, je me précipitai avec la mienne sur un grand soldat à la barbe rousse. Il eut le temps de lever son bouclier et la pointe de ma lance se planta dans le bois peint et se brisa au moment où l'homme jetait son écu par terre. C'est alors que je dégainai mon épée. Le mercenaire essaya de parer mon attaque avec la sienne, mais comme ses autres compagnons, il manquait d'habileté et était incapable de résister à un vrai chevalier. Je fis tourner Alkaladur et sa lame étincelante, fendant son armure médiocre, traversa la peau et les os. Je tuai encore deux autres mercenaires à côté de moi avec une indifférence de boucher. Cette boucherie machinale me faisait presque plus horreur que la rage meurtrière que j'éprouvais à l'égard de Morjin.

La bataille fut bientôt terminée. Je me tournai et vis Maram, appuyé contre le flanc de son cheval, retirer sa lance du cou d'Harwell mort. Il avait le visage atrocement blême, mais ne semblait pas avoir été blessé. Je fus ravi de constater qu'Atara non plus. Elle descendit de sa jument rouanne et entreprit de récupérer les flèches plantées dans le corps des trois hommes qu'elle avait tués.

«... six, sept, huit», marmonnait Kane qui comptait les cadavres des ennemis, debout près d'un mercenaire mort. «Neuf, dix, onze. Ils sont tous là. Vous avez eu vos quatre archers ?

— Oui, répondis-je. Et vous ?

— Oui. C'était exactement comme Atara l'avait dit : ils étaient quatre, à l'écart les uns des autres. Toute leur attention était occupée par la maison et ils ne m'ont pas entendu sortir du bois.»

Il tapotait la poignée de son épée et le sourire qui illumina son visage farouche ne me plut pas du tout.

Ensuite, alors que Tarmond descendait la colline dans notre direction, les portes de la maison communale s'ouvrirent et les habitants de Gaie-rivière commencèrent à sortir en masse.

12

Je m'aperçus que Tarmond tenait son épaule ensanglantée d'où dépassait la hampe d'une flèche brisée. «Le quatrième archer a tiré en même temps que moi», expliqua-t-il.

Les villageois qui se rassemblaient autour de nous s'émerveillaient de ses exploits autant que des nôtres. Ils étaient au nombre de vingt-cinq : des mères et des grands-mères, des enfants vêtus de lainages miteux et quelques vieillards courbés. Nous passâmes un bon moment à discuter avec eux. Le seul homme en âge de se battre était un forestier aux épaules larges, à la barbe épaisse et aux cheveux noirs hirsutes. Par l'espace qui séparait ses dents rougies, il cracha un jet de liquide à l'aspect peu engageant. Il était habillé tout en vert. Tarmond nous le présenta sous le nom de Berkuar. En apercevant la blessure de Tarmond, cet homme rustre lui dit : «J'ai assisté à du beau travail d'archer aujourd'hui, mon ami.»

Se tournant vers mes compagnons et moi, il ajouta : «Et j'imagine que vous avez bien manié vos épées et vos lances. Ce sont des armes que je connais mal. Nous, dans la forêt, nous nous fions à ça.»

Sur ces mots, il leva son arc et posa la main sur l'étui de son long couteau.

«Les Crucifieurs aussi portent des épées», fit-il remarquer en me dévisageant. Il fit un pas en avant et enfonça un doigt sale dans l'ouverture de ma cape qui laissait entrevoir ma cotte de mailles. «Et une armure aussi, mais pas dans un métal aussi beau que cet acier. Vous dites que vous êtes des chevaliers en route pour le Désert Rouge ?»

Nous lui racontâmes la même histoire qu'à Tarmond et il nous raconta la sienne. En réalité, Berkuar faisait partie des Gardiens de la Forêt, des Verts, comme on les appelait. Il était venu à Gaie-rivière pour voir ce que valait Taddeum, un jeune homme qu'il voulait recruter pour sa société. Mais l'un des rivaux de Taddeum, Grimshaw, les avait trahis et avait fait venir Harwell et les mercenaires à Gaie-rivière. Dans la bataille qui avait suivi, les mercenaires d'Harwell avaient tué, entre autres, presque tous les combattants du village et menacé de le réduire en cendres pour le punir d'avoir abrité Berkuar. Nous étions arrivés juste à temps pour assister à l'ultime combat des

survivants dans la maison communale.

«Nous étions confrontés à un choix atroce, nous expliqua une femme d'âge moyen appelée Rayna. La croix ou le feu. Sans compter que parfois, les Crucifieurs vous clouent sur la croix et y mettent quand même le feu. J'étais prête à trancher la gorge de ma fille et de mon petit-fils, et la mienne par la même occasion.»

À ce moment-là, elle passa son bras autour des épaules d'une jeune femme qui allaitait un nouveau-né et nous montra la dague qu'elle portait à la ceinture.

Puis elle nous dit : «Nous vous devons la vie et si nous le pouvions, nous vous offririons un banquet. Mais le temps presse. Ce qui s'est passé ici va se savoir. Des dizaines de Crucifieurs vont venir – peut-être même le Prêtre Rouge qu'on appelle Vogard ou Arch Yatin. Nous avons peut-être le temps d'enterrer nos morts, mais ensuite il nous faudra partir dans la forêt.»

Imaginer ces pauvres gens traqués se cachant dans les bois et vivant comme des sauvages me désolait, mais cela semblait inévitable. Pour sa part, Rayna était si reconnaissante d'être encore en vie qu'elle ne se plaignait pas. Comme elle nous l'expliqua, elle était acadienne et, comme telle, appartenait à un peuple solide et plein de ressources qui avait vécu des milliers d'années des bienfaits de la forêt et qui survivrait plusieurs milliers d'années encore.

En revanche, celui qui n'avait pas survécu, c'était Gorson, le passeur. Il était mort, semblait-il, en défendant ses bateaux contre les Crucifieurs. Cependant, il s'avéra que la barge qu'il utilisait en secret pour faire traverser le Tir à ses concitoyens était intacte. Tarmond nous dit que si nous étions capables de l'utiliser tout seuls, nous pouvions la prendre en remerciement.

«Si je le pouvais, je viendrais bien avec vous», dit-il. Puis, serrant son bras transpercé par la flèche, il ajouta : «Mais un groupe de pèlerins comme vous n'a que faire d'un vieillard blessé. Et ma place est auprès des miens.»

Pendant qu'il parlait, Liljana et maître Juwain, accompagnés de Daj et d'Estrella descendirent la colline en tirant leurs montures et les chevaux de bât. Maître Juwain était disposé à aider les cinq villageois blessés dans la bataille, et en particulier Tarmond. Mais les rudes habitants de Gaie-rivière préféraient s'occuper eux-mêmes de leurs semblables.

«Je pourrais les guérir rapidement, me dit maître Juwain à voix basse en me prenant à l'écart, si je pouvais utiliser ma gelstei. Comme je ne peux pas, j'imagine qu'ils devront ôter leurs flèches et se

recoudre tout seuls. Malheureusement, depuis le temps, ils n'ont eu que trop l'occasion de le faire.»

Alors que nous nous préparions à traverser le village en ruine en direction du fleuve, Tarmond échangea quelques mots avec Berkuar. Puis il nous dit : «De l'autre côté de la rivière, les bois sont denses et il y a peu de sentiers. De plus, à trente milles d'ici, vous allez tomber sur un autre fleuve. Si vous le souhaitez, Berkuar est prêt à vous montrer le chemin à travers la forêt et vous indiquer un gué où franchir l'Iskand.»

Nous étions tous très désireux d'accepter le forestier pour guide, mais jetant un regard mauvais à Berkuar, Kane me prit par le bras et m'entraîna à l'écart du groupe. Puis il lança d'une voix rageuse : «Faire confiance à ce sale inconnu pour nous emmener au bon endroit ? Ah non ! Et s'il était de connivence avec les Crucifieurs ? Ces Acadiens sont prompts à trahir leurs semblables, non ? Et si leur attaque était un coup monté pour nous persuader de venir à leur secours ?»

Je regardai Kane comme si quelque mauvaise boisson lui avait fait perdre la raison. «Est-il vraisemblable ou même possible que Berkuar ait trompé les Crucifieurs en même temps que nous ? Et qu'est-ce qui pouvait lui faire croire que nous viendrions en aide aux villageois ?»

Je jetai un coup d'œil à Berkuar qui se tenait près de Tarmond, l'air renfrogné. Il semblait éprouver presque autant de soupçons à notre égard que Kane envers lui.

«Je ne sais pas ! répondit Kane avec hargne. Bon, il veut bien nous guider en Acadu. Mais nous guider où, hein ? Dans un piège, peut-être, où ses complices s'empareront de nous et nous tortureront pour nous faire dire tout ce que nous savons.» Je lui expliquai que si Berkuar était notre ennemi et qu'il avait

voulu nous tendre un piège, il lui suffisait de conduire Harwell et ses mercenaires jusqu'à nous dans les terres sauvages de l'autre côté de la rivière. Puis je lui donnai une claque sur l'épaule et ajoutai : «Vous êtes devenu trop soupçonneux, mon ami. Je crois que vous vous êtes laissé contaminer par l'atmosphère malsaine de ces bois.»

Rejoignant ensuite les autres, je dis à Berkuar : «Nous nous sommes concertés et nous serions très honorés de vous avoir pour guide.»

Je le saluai d'un signe de tête, mais il ne paraissait pas comprendre ce geste, ni aucun geste de politesse d'ailleurs. Il cracha de nouveau sur le sol avant de déclarer : «Dans ce cas, partons. Il n'y a pas de temps à perdre.»

Après avoir fait nos adieux à Tarmond et aux autres villageois, nous contournâmes la maison communale à la suite de Berkuar. Nous traversâmes un bosquet où gisaient quatre archers dont la gorge tranchée béait comme une bouche rouge. La courte marche dans les rues de Gaie-rivière nous permit de découvrir d'autres spectacles atroces. Il y avait des morts partout, devant les maisons en bois propres et en travers de notre chemin. Impossible de les éviter, même en marchant avec précaution. Très vite, je m'aperçus qu'à force de marcher dans la terre ensanglantée, mes bottes avaient pris une teinte rouge marron.

Nous trouvâmes les bateaux de Gorson amarrés à un quai avançant dans le fleuve. La barge qu'il utilisait pour faire traverser la rivière était une construction énorme qui ressemblait davantage à un radeau avec une petite rambarde qu'à un véritable bateau. Faire monter les chevaux dessus se révéla difficile, en particulier pour Altaru qui avait déjà voyagé sur l'eau et qui détestait ce moyen de transport. Pendant que je le tirais à bord, il enfonça son sabot dans le pont du bateau, si fort que je crus qu'il allait le réduire en miettes. Mais l'embarcation était assez solide pour résister à un fleuve en crue. Après avoir fait monter les autres chevaux et embarqué à notre tour, nous larguâmes les amarres et laissâmes le courant nous emporter au milieu du Tir. Kane, Maram, Berkuar et moi poussions le bateau à contre-courant à l'aide de longues perches que nous enfoncions dans la rivière. Ce moyen de navigation pouvait paraître maladroit, mais il nous permit néanmoins d'atteindre l'autre rive.

Comme prévu, la forêt y était plus dense que dans la partie d'Acadu que nous avions déjà traversée. Il semblait y avoir peu d'habitants dans les environs, car personne ne brûlait les broussailles qui formaient de petits murs de fougères, de bois-boutons et autres arbustes. Nous aurions eu du mal à nous frayer un passage dans un tel fouillis. Nous avions de la chance, me disais-je, d'avoir un accompagnateur pour nous guider jusqu'à un chemin qui traversait les bois pratiquement droit vers l'ouest.

Ce jour-là, nous n'allâmes pas très loin parce qu'il se faisait tard et que nous étions tous épuisés. Nous entreprîmes d'installer notre campement dans une clairière avec un cours d'eau et de la bonne herbe pour les chevaux. Berkuar paraissait s'amuser de voir Kane insister pour fortifier le camp avec une barrière de branchages et de bois mort comme d'habitude, mais il n'expliqua pas pourquoi. Il n'était ni très bavard ni très aimable. Cependant, il assumait volontiers sa part des corvées de fin de journée. Il alla chercher du bois pour le feu, puis aida Liljana à préparer le dîner. Celui-ci consistait en un énorme jambon que l'un des villageois nous avait offert. Liljana le

faisait tourner sur une broche et la graisse tombait dans le feu en sifflant et en crépitant. L'odeur sucrée salée de la viande en train de rôtir me mettait l'eau à la bouche.

Après dîner, alors que Kane répartissait les tours de garde pour la nuit, Berkuar sortit un sachet de noix marron rouge et en offrit une à Maram qui devait prendre la première veille. Quand Maram lui demanda de quoi il s'agissait, Berkuar répondit : «On les appelle "noix de barbark". On les garde dans la bouche sous la langue et elles vous permettent de rester réveillé et vous donnent des forces.»

Là-dessus, Berkuar cracha un jet de salive rouge dans le feu dont les flammes se mirent à fumer et à se tordre en le transformant en vapeur.

Maram examinait d'un air dubitatif la noix dure et brillante dans la main sale de Berkuar. «Est-ce que ça, ah, réjouit aussi l'esprit, comme l'eau-de-vie ?

— Oui, mais sans l'hébétude. Et ça confère à l'homme une force de taureau dans le bas-ventre.

— Dans ce cas, donnez-m'en une !» s'écria Maram et, saisissant prestement le fruit dans la main de Berkuar, il ouvrit la bouche, prêt à le glisser dedans.

«Arrêtez ! s'exclama maître Juwain qui était assis de l'autre côté du feu entre Liljana et Estrella. Rappelez-vous votre vœu !

— J'ai fait le vœu de renoncer à l'eau-de-vie et à la bière.

— Dans l'esprit, cela voulait dire renoncer à tous les stupéfiants. Et puis, que savons-nous de ces noix de barbark ? Je n'en ai jamais entendu parler.»

Berkuar fit une grimace à maître Juwain et ses dents brillèrent d'un éclat rouge. Un autre homme aurait peut-être expliqué patiemment la classification de la noix de barbark parmi les autres plantes médicinales, son mode de récolte et de préparation, ou encore raconté que son utilisation par les Acadiens reposait sur une longue et respectable tradition. Mais pas Berkuar. Plongeant la main dans son sac en cuir, il lança une poignée de fruits sur le sol et dit : «Prenez-en ou n'en prenez pas, c'est comme vous voulez.» Puis il s'empara d'une outre et se dirigea vers le cours d'eau. «Quel homme étrange, déclara maître Juwain en s'approchant pour examiner les noix. J'espère que ces fruits, quelle que soit leur nature, ne lui ont pas dérangé l'esprit.»

Au matin cependant, Berkuar salua l'aube d'un œil bleu et limpide en s'étirant des pieds à la tête et nous aida à lever le camp avec une bonne humeur inébranlable. Il se déplaçait avec une sorte de grâce

animale et une puissance qui me rappelait Kane. Il paraissait n'éprouver aucune sympathie ni aucun intérêt pour Maram et pour moi, ni pour aucun être humain d'ailleurs. Je devinais qu'il réservait son amour aux fleurs et aux feuilles, aux lapins qui détaient dans le chemin devant nous, aux cerfs qui broutaient les fougères et même aux écureuils qui s'enfuyaient dans les branches au-dessus de nous. Ses larges narines palpaient dans la brise comme s'il aspirait tous les parfums de la forêt, et beaucoup d'autres choses encore. Il avançait pratiquement sans bruit dans ses bottes en cuir souple. Quand il s'agissait de discuter avec nous, c'était un homme silencieux, mais il se montrait souvent aussi bruyant qu'un oiseau qui gazouille. En effet, il aimait parler à ses amis ailés, comme il les appelait, en produisant des trilles avec sa langue épaisse ou en imitant leur chant. Ses sifflements, aussi mélodieux que ceux d'un oiseau chanteur, étaient merveilleux à entendre. En traversant un bouquet de chênes, il lança une série de *tsip-tsip* impossibles à distinguer de ceux des tangaras écarlates qui lui répondaient. J'avais l'impression étrange qu'il leur communiquait des secrets que ni moi ni mes compagnons n'étions destinés à entendre.

Un peu plus tard dans la matinée, alors que nous nous reposions dans une autre clairière, Maram essaya d'entamer la conversation avec lui. Il s'approcha de moi et, plaçant la main sur mon épaule, il lui dit : «Mirustral aussi sait parler aux animaux. Il a toujours su s'y prendre avec eux.»

Piqué par la curiosité, Berkuar essuya ses doigts gras dans sa barbe, puis montra un rouge-gorge posé à proximité sur le sol de la forêt. «Et qu'est-ce qu'il vous dit, cet oiseau-là ?»

Dans la brise matinale qui me balayait le visage, j'aperçus une libellule près de quelques savoyanes et une fritillaire orange vif qui se balançait dans une parcelle de pissenlits. Quelque part au fond des bois, un lynx en colère poussait des cris stridents. Autrefois, me rappelai-je, quand j'étais enfant et que je parcourais librement les forêts de Mesh, j'aimais tellement la nature sauvage qu'il me semblait que j'avais passé une alliance avec ces animaux, et avec tout ce qui vivait, d'ailleurs. Pourquoi, me demandais-je à l'époque, l'homme apparaissait-il trop souvent mauvais et la nature bonne ? Qui pouvait contempler des bois par une parfaite journée de printemps sans s'émerveiller de la beauté du monde et de cette manière qu'ont les choses de battre d'un seul cœur et de partager un feu secret ?

Finalement, je répondis à Berkuar : «Ce rouge-gorge est affamé comme le sont toujours les rouges-gorges. Surtout au printemps.

Il est à l'affût d'un ver à ramener à ses petits.

— À l'affût ? dit Berkuar alors que nous observions l'oiseau qui

dressait la tête à droite et à gauche. Comment le savez-vous ?

— Mirustral *sait* des choses, intervint Maram en me serrant l'épaule. Et les animaux savent qu'il sait. C'est comme ça qu'il les attire.»

Je levai les yeux vers Maram et secouai la tête pour le mettre en garde. Ce n'était pas la peine d'en apprendre trop à Berkuar ni à n'importe quel autre inconnu sur mon don de *valarda*.

À présent, Berkuar paraissait soudain très intéressé par moi. Montrant du doigt une buse qui s'élevait dans le ciel bleu au-dessus de la cime des arbres en poussant son cri discordant, *kii-ah*, il me dit : «Voyons comment vous appelez cette buse. Peu de gens sont capables d'imiter correctement le cri de la buse à épaulettes.

— Je n'en suis pas capable moi non plus, répondis-je. Je n'ai jamais su imiter les animaux.

— Alors comment faites-vous pour les appeler ?»

En réponse, je me mis debout et tournai mon visage vers le ciel. Je levai les yeux vers la buse qui baissa les yeux vers moi. Et quand nos regards se croisèrent, il y eut comme un éclair

de reconnaissance, une décharge électrique. C'était comme si la buse et moi nous connaissions depuis un million d'années et étions destinés à rester frères un million d'années encore.

«Viens, murmurai-je dans le silence de mon cœur. Ashvarii, viens à moi !»

On disait que quand on appelait un animal par son véritable nom, il faisait ce qu'on lui demandait.

La buse poussa de nouveau son cri de chasse discordant et ce son résonna au fond de ma gorge. Brusquement, sans prévenir, l'oiseau ramena ses ailes vers l'arrière et plongea droit sur moi. Je tendis le bras. Au dernier moment, semble-t-il, la buse battit des ailes et dans une frénésie de plumes se posa sur mon avant-bras et serra dans ses griffes ma cape et la cotte de mailles dissimulée dessous.

Daj et Estrella accoururent pour assister à ce petit miracle et Maram écarquilla les yeux de surprise.

La buse tourna son œil noir et brillant vers moi. Mon grand-père appelait ce genre de rapace Ashvarii. C'était un oiseau magnifique. Comme son nom l'indiquait, il avait des plumes rousses sur les épaules et ses ailes étaient striées de noir et de blanc. Cinq bandes blanches étroites ornaient sa queue noire. La nature avait conçu cet oiseau aux lignes pures pour chasser dans le vent et voler droit comme une flèche. Il m'observa un moment comme s'il se demandait pourquoi

j'étais si lourd et si terrestre. Puis il cria de nouveau et, dans une explosion de muscles et de plumes, se détacha brusquement de mon bras et s'envola, s'élevant encore et encore, vers la cime des arbres.

«Bizarre, dit Berkuar en me considérant d'un œil nouveau. Très bizarre.»

Il m'apparut soudain que cela faisait longtemps que je n'avais pas appelé un animal de cette manière. Cela permettait d'espérer que les mensonges et les massacres de l'année précédente ne m'avaient pas complètement corrompu. Ashvarii serait-il venu à moi si j'avais été à jamais contaminé par la haine ? Comment était-il possible de haïr à la vue d'un être aussi beau ? me demandai-je.

Et soudain, une ombre ternit mon regard, car je venais de comprendre que Morjin haïrait cet oiseau pour la seule raison qu'il appartenait à un royaume qui ne serait jamais à lui et qu'il volait en toute liberté.

«Bizarre, murmura de nouveau Berkuar. À Acadu, on n'appelle pas les oiseaux de proie comme vous venez de le faire, mais on dit que cet art est pratiqué dans d'autres pays. S'agit-il d'un oiseau à vous, dressé à sa naissance ?

— Je ne l'avais jamais vu auparavant, répondis-je. Et cet animal n'appartient à personne et à rien d'autre qu'au ciel.»

Là-dessus, nous reprîmes notre route vers l'ouest. Nous ne revîmes pas la buse, mais les bois étaient pleins d'autres oiseaux : des fauvettes et des corbeaux, des moineaux, des pies-grièches et des étourneaux. Nous aperçûmes aussi de nombreux animaux à quatre pattes parmi lesquels beaucoup de cerfs. Ce soir-là, nous nous régalâmes d'un jeune mâle tué par Berkuar. Il passa près d'une heure à laver son corps sans vie dans l'eau fraîche et à chanter pour son esprit avant de nous permettre de le préparer et de le faire cuire. Maram paraissait s'être entiché de cet homme étrange et de ses coutumes. Très impatient de prendre la première garde, il proposa même d'assurer également la mienne et celle de maître Juwain. La nuit fut calme. Daj et Estrella dormirent blottis l'un contre l'autre devant le feu entre Atara et Liljana. Aux alentours de minuit, Berkuar qui était réveillé héla un grand-duc quelque part dans les bois. Le hululement grave qui lui répondit semblait aussi naturel que le vent, mais il m'inquiéta quand même.

Juste avant l'aube, je fus réveillé par une pression insistante de Kane sur ma main. Agenouillé au-dessus de moi, son arc bandé à la main, il débordait de colère. Quand mes yeux réussirent enfin à accommoder, il pencha la tête et me murmura : «Il y a des hommes tout autour de nous dans les bois.»

Pendant que je me levais pour m'emparer de mon épée, Kane se retourna vivement et sortit une flèche. Il la plaça sur la corde de son arc qu'il tira en arrière et visa Berkuar qui montait la garde près de la barrière en bois protégeant notre camp. Je réveillai rapidement les autres, y compris Daj et Estrella. Atara et Maram prirent eux aussi leurs armes avant de venir nous rejoindre Kane et moi face à Berkuar.

«Bon. Ainsi vous nous avez attirés dans un piège !» lui lança Kane d'une voix rageuse.

Les premières lueurs du jour suffisaient à peine à distinguer les troncs gris des arbres qui nous entouraient et les petites fougères gris-vert sur le sol de la forêt. La brume matinale recouvrait les bois silencieux. Entre les arbres, j'aperçus à travers les volutes de brume des hommes qui formaient un grand cercle autour de nous. Ils devaient être plus de trente. Ils portaient de longues capes avec capuche et étaient armés d'arcs et de flèches qu'ils tiraient vers l'arrière sur des cordes presque invisibles. Ils semblaient attendre un signal ou un appel.

«Tuez-moi, dit Berkuar à Kane et vous mourrez transpercés de dizaines de flèches, et vos amis aussi !»

Maram, accroupi près du sol comme s'il espérait que nos légères fortifications suffiraient à le protéger, s'écria : «Est-ce que ce sont les Gris ? Non, non, ils sont trop nombreux pour une compagnie de Gris et les Visages de Pierre ont des couteaux, pas des arcs, n'est-ce pas ?

— Nous sommes les Verts», lui répondit Berkuar. Puis il se tourna vers Kane. «Nous sommes les Gardiens de la Forêt et nous devons empêcher les ennemis d'entrer en Acadu. Si vous en faites partie, vous êtes effectivement tombés dans un piège.

— Nous vous avons dit qui nous étions !» répliqua Kane en tirant davantage sur son arc.

Rares étaient les hommes capables de faire baisser les yeux à Kane au comble de la colère, mais Berkuar ne paraissait pas craindre sa mort imminente. «Vous avez parlé d'une quête du Puits de la Régénération et donné des noms qui à mon avis ne sont pas les vôtres.

— Nous avons tué vos ennemis !

— Vous avez tué ce traître d'Harwell et ses maudits Crucifieurs qui étaient bien nos ennemis. Mais étaient-ils aussi les vôtres ? Ou avez-vous organisé l'attaque de Gaie-rivière et sacrifié ces hommes pour gagner ma confiance ? Les Kallimuns ont fait des choses plus sournoises, et bien pires, pour tenter d'infiltrer notre société.»

La brume se dispersa découvrant les hommes autour de nous. Kane

finit par cligner des yeux, mais il ne lâcha pas sa flèche. Je sentis sa consternation d'être confronté à un homme encore plus soupçonneux que lui le ronger comme un acide.

«Val», murmura-t-il.

Il hocha la tête comme s'il admettait que si ces hommes étaient là, c'était à cause de sa méfiance maladive. Il chercha mon pardon du regard en s'en remettant à moi pour arranger les choses.

À ce moment-là, Berkuar lança un sifflement semblable à celui d'un chardonneret. Kane se concentra de nouveau sur lui et sur la trentaine de Verts qui commençait à avancer lentement vers nous dans les bois, comme un nœud coulant qui se referme.

«Quel est votre nom ? me demanda Berkuar. Votre nom de naissance ?»

Je n'hésitai qu'un instant avant de répondre : «Valashu Elahad. De Mesh.»

Puis je lui dis les noms de mes compagnons et les pays où ils avaient vu le jour, dans la mesure où je les connaissais. Estrella ne pouvait pas dire d'où elle venait. Quant à Kane, personne ne savait quel nom son père et sa mère lui avaient donné à l'heure de sa naissance – et peut-être ne le savait-il pas lui-même.

«Et ce Puits de la Régénération ? Etes-vous vraiment à sa recherche ?»

Tandis que je plongeais mon regard dans les yeux bleus de Berkuar que la lumière du petit matin rendait gris, ma respiration montait et descendait. Soutenant mon regard, lui aussi respirait vite, comme un oiseau. Je savais que j'abritais en moi un grand pouvoir : si je disais la vérité, toute la vérité, de tout mon cœur, les hommes me croiraient.

«Nous cherchons la Pierre de Lumière, répondis-je. Ou plutôt celui qui est capable de l'utiliser et qu'on appelle le Maîtreya.»

Aussi rapidement que possible, d'une voix basse qui l'obligeait à dresser l'oreille, je lui parlai de nos combats contre Morjin et de notre quête dans le lointain Hespéru.

«Qu'est-ce qu'il dit ?» cria l'un des Verts à l'extérieur de notre camp. C'était un homme de grande taille, lourd et hirsute comme un sagsok, qui s'avéra s'appeler Gorman. «Donne-nous le signal et nous le criblerons de flèches !

— Tuons-les tous de toute façon et finissons-en !» lança un autre homme. Celui-ci, presque aussi grand que moi, était maigre et anguleux comme un morceau de bois trop taillé.

«Tuer le sorcier ? cria un troisième Vert. Tu n'as pas vu comment il a appelé la buse ? Tu veux qu'il lance un dragon à nos trousses ?»

Berkuar les ignora et continua à m'observer d'un air bizarre. Finalement, il me dit calmement : «Le cœur de cette buse était aussi sincère que le mien et je ne pense pas qu'un tel oiseau aurait accordé sa confiance à un ennemi. Je vous crois. Et je crois à votre histoire, aussi incroyable soit-elle, même si je n'en ai vraisemblablement pas entendu le dixième.»

Là dessus, il fit signe à ses compagnons de baisser leurs arcs, puis s'avança vers moi à portée de mon épée. Sans se préoccuper de cette arme redoutable, il me prit dans ses bras et me serra contre son corps velu et dur avec toute la force d'un ours. Retroussant ses lèvres, il découvrit ses dents tachées par les noix de barbak. C'était la première fois que je le voyais sourire.

Ensuite, je convainquis Kane de m'aider à ouvrir la barrière en bois et nous invitâmes la trentaine de Verts à partager notre petit déjeuner. La plupart de ces hommes sombres continuaient à se méfier de nous, même s'ils voulaient bien voir dans mon amitié avec la buse un signe fort et favorable. Berkuar leur raconta alors ce qui s'était passé à Gaie-rivière et notre rôle dans la bataille de la maison communale. Ils n'en avaient pas entendu parler parce qu'ils parcouraient les terres sauvages à l'ouest du Tir. Quelques-uns d'entre eux avaient une femme et des enfants à Gaie-rivière et ils furent heureux d'apprendre par Berkuar qu'ils étaient encore en vie. Ils s'approchèrent de moi pour me serrer la main en guise de remerciement et remercièrent même Kane pour l'usage cruel qu'il avait fait de son couteau dans le bosquet derrière la maison communale. Ils appréciaient l'art de manier le couteau presque autant que celui de se servir d'un arc et de flèches.

C'est ainsi que dans le petit matin brumeux, nous fîmes ensemble un petit festin. Le bois de nos fortifications servit à faire du feu. On fit rôti du gibier et on raconta des histoires. Berkuar respecta notre nécessité de garder secrète une partie au moins de nos quêtes, passée et présente. Qui mieux que cet Acadien aux abois pouvait savoir que le plus endurci des hommes pouvait craquer et trahir ses amis si on le clouait sur une croix ou si on le menaçait de torturer ses enfants ?

Entre deux bouchées de viande de cerf noircie, Berkuar dit : «L'époque ne pourrait pas être pire ni plus étrange. Il se passe des choses terribles au fond de la forêt. J'ai entendu parler de bûcherons dont le Crucifieur avait capturé l'esprit avant de les soumettre à sa volonté, comme des marionnettes, afin qu'ils abattent leurs amis et leur famille à coups de hache, et j'y crois. Il y a ceux que vous appelez les "Gris". Ils gèlent le sang des hommes comme l'hiver gèle l'eau et

volent les enfants dans leur lit. Dans les bois, loin à l'ouest, quelque chose transforme les hommes en pierre. Et puis il y a le Skadarak.»

En entendant Berkuar prononcer ce nom, je frissonnai. Il s'en rendit compte et poursuivit.

«C'est un endroit très très maléfique. Les arbres y poussent noirs et tordus et les animaux dévorent leurs petits. Quand on passe à proximité, on est attiré sans s'en rendre compte. Si on se trompe de chemin dans la forêt, on est capturé comme une mouche dans une toile d'araignée. Et on est dévoré par cette Chose Sinistre.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette Chose Sinistre ? demanda Maram.

— C'est le Skadarak, répondit simplement Berkuar en regardant Maram. Vous n'avez pas écouté ce que j'ai dit ?»

Il continua en expliquant que dans le Skadarak, la forêt elle-même devenait une sorte d'entité vivante : ancienne, puissante et maléfique.

«On nous a conseillé d'éviter cet endroit, dis-je à Berkuar.

— Et c'est un bon conseil. Mais si vous voyagez vers l'ouest en direction du Désert Rouge, vous aurez du mal à l'éviter.

— Pourquoi ? Vous ne savez pas où il se trouve ? On ne peut pas le contourner ?

— Je sais où il se trouve, fit Berkuar. Mais par où le contourneriez-vous ? Au nord du Skadarak, dans les montagnes, vous tomberez sur des mines. Les Prêtres Rouges et les soldats y grouillent comme des mouches sur une brebis écorchée. Au sud, sur une centaine de milles, il y a les Marais Froids. Et au sud des marais se trouvent les terres qui entourent Varkeva où les armées d'Urwin le Boiteux, les cadres des Prêtres Rouges, et les Gris aussi, vous découvriront probablement et vous accuseront de ce qui s'est passé à Gaie-rivière quand la nouvelle se sera répandue.»

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire en mordant dans un morceau de viande de cerf qui était carbonisé à l'extérieur et rouge sang à l'intérieur comme l'aiment les Verts. «Mais vous, hommes en vert, vous devez parcourir votre pays librement si vous voulez combattre votre ennemi comme vous le faites. Par où passeriez-vous pour traverser l'Acadu ?»

Pittock, l'homme grand et anguleux que j'avais remarqué un peu plus tôt, répondit à la place de Berkuar : «Si nous devons aller vers l'ouest, nous traverserions la région des mines à l'endroit où les montagnes sont le plus accidentées ou nous passerions au sud des Marais Froids. Mais nous ne voyageons pas comme vous.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Maram.

— Nous pouvons escalader des parois rocheuses nues s'il le faut. Nous n'avons pas de chevaux qui hennissent et s'ébrouent et laissent dans le sol des traces de la profondeur d'une mare», expliqua-t-il. Puis il lança à Maram un regard qui en disait long.

«Et nous ne piétons pas les fougères avec la délicatesse d'un bœuf. Nous nous déplaçons à pied, silencieux comme les cerfs et presque aussi invisibles que les wéryans.

— Les wéryans ? s'étonna Maram. Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai jamais entendu parler de cet animal.

— C'est parce que personne n'en a jamais vu», répondit mystérieusement et de façon exaspérante Pittock.

Berkuar ne fit pas grand-chose pour nous éclairer sur cette bête sauvage «invisible» et probablement fantastique. Mais il m'apparut soudain comme un ange gardien quand, semblant se décider, il crispa les mâchoires et déclara : «Il y a bien un passage au fond de la forêt, au nord des Marais Froids, juste au sud du Skadarak. Un passage étroit. Je sais que je peux trouver un sentier pour le traverser.

— Vous êtes sûr ? demanda Maram. On nous a conseillé de ne pas approcher de cet endroit et votre itinéraire ne semble pas vraiment l'éviter.»

Berkuar haussa les épaules et cracha dans le feu. «Vous avez le choix : soit vous vous risquez à passer tout près du Skadarak, soit vous êtes presque certains d'être découverts par les Prêtres Rouges.

— Oh, parfait ! s'exclama Maram en levant les yeux vers le ciel au-dessus des branches d'arbre. Pourquoi ai-je toujours la chance d'être confronté à des choix aussi formidables ?»

Je regardai Berkuar en essayant de ne pas rire. «Si vous acceptiez de nous conduire de l'autre côté du Skadarak, nous aurions effectivement beaucoup de chance.

— Je vous emmènerai de l'autre côté du Skadarak, jusqu'aux montagnes qui forment la limite d'Acadu», dit-il.

Il me sourit et nous nous serrâmes la main pour sceller notre nouvelle camaraderie. Puis il désigna pour nous accompagner Gorman et Pittock, et un homme brun d'apparence sévère du nom de Jastor.

«Et les autres ? demanda Maram en montrant d'un geste de la main les autres Verts qui mangeaient leur petit déjeuner autour des différents feux. Je ne sais pas quels dangers nous rencontreront en chemin, mais il vaudrait mieux les affronter avec trente archers supplémentaires plutôt qu'avec trois.

— Peut-être, répondit Berkuar. Mais nous avons nos propres dangers à affronter. Et une vengeance à exercer.»

À ce moment-là, il se tourna vers un homme mince aux cheveux gris appelé Tari qui devait être l'un des capitaines des Verts. Ils échangèrent une série de sifflements semblables au chant de l'alouette, puis Berkuar dit : «Mes hommes doivent s'occuper des survivants de Gaie-rivière et poursuivre nos ennemis. Le Prêtre Rouge répondant au nom d'Edric a envoyé Harwell et les Crucifieurs dans les bois autour de Gaie-rivière. C'est un véritable serpent et, comme tel, il sera pourchassé et tué.»

Ainsi, pensai-je en sirotant le thé que Liljana avait préparé pour nous, un, ou plusieurs, Verts finirait par trouver Edric, à la tête d'une compagnie de Crucifieurs peut-être, se dirigeant à travers bois vers Chante-rivière ou quelque autre village au bord du Tir. Ils le surprendraient au milieu des arbres et le cribleraient de flèches. En représailles, Arch Yatin enverrait davantage de Prêtres Rouges et de soldats qui se vengeraient en crucifiant et en assassinant, et le cycle de mort s'étendrait et se poursuivrait encore et toujours. Qui étais-je pour l'arrêter, moi qui avais attiré tant de morts et de destructions sur mon peuple et sur ceux qui m'étaient le plus chers ? En réalité, je détestais la guerre autant que je haïssais Morjin, mais celle-ci n'aurait pas de fin tant qu'on n'aurait pas retrouvé l'Être de Lumière et qu'il n'aurait pas revendiqué la Coupe Céleste. Toute ma volonté devait se concentrer sur ce but unique, car je ne voyais pas d'autre espoir.

Voilà pourquoi j'avalais mon thé amer et regardais Tari et les autres Verts en silence. Dans une heure, après le petit déjeuner, ils partiraient vers l'est à la recherche de leur destin et mes amis et moi, guidés par Berkuar et ses trois compagnons forestiers, tenterions de nous frayer un passage au fin fond de la forêt la plus sombre.

13

Toute la journée, nous avançâmes à bonne allure à travers bois. Au bout de quelques milles, comme l'avait promis Berkuar, nous traversâmes l'Iskand à gué et débouchâmes sur une forêt moins dense. Il y avait de nombreux habitants dans cette partie d'Acadu qui s'étendait entre l'Iskand et le grand fleuve Ea, et Berkuar et ses hommes en connaissaient beaucoup. Mais ils choisissaient des sentiers qui passaient à l'écart des villages et même des petites fermes éparpillées dans la forêt. Nous aurions pu y reconstituer nos provisions et les économiser, bien sûr, mais Berkuar s'était mis d'accord avec Kane pour garder secrète notre présence en Acadu, si tant est que c'était encore possible. De toute façon, lui et ses compagnons méprisaient la plupart des produits raffinés qu'ils auraient pu réquisitionner dans les fermes de leurs compatriotes, préférant à la place dépendre de leur arc pour fournir, si je peux dire, notre table en viande. Cerfs, sangliers et moutons sauvages fraîchement tués, noix diverses et fruits tels que mûres et pommes constituaient une grande partie de l'ordinaire des Verts.

Comme Pittock nous l'expliqua fièrement, leurs préférences culinaires leur conféraient une résistance et une force de loups errants. Ses compagnons et lui marchaient à côté de nos chevaux, dans les fougères et sur les feuilles mortes, à un rythme plus facile à tenir sur quatre pattes que sur deux. Mais, nous dit-il, il avait des jambes dures comme du bois et un souffle pareil au vent d'ouest. S'il le fallait, les Verts étaient capables de marcher trente milles sans s'arrêter, de faire une halte pour avaler quelques bouchées de gibier sanguinolent et de repartir pour trente autres milles.

Cet après-midi-là, dans une région pleine de champs de cerisiers couverts de fleurs d'un blanc neigeux, nous tombâmes sur le fleuve Ea. Berkuar connaissait un passeur qui nous transporta de l'autre côté. Maram, ravi de laisser derrière lui cette vaste étendue d'eau, voulut lui donner une pièce d'or pour le payer de ses efforts, mais Berkuar le dissuada de faire preuve d'une telle largesse. Il fit remarquer que le passeur devait déjà se douter que nous n'étions pas du tout de vrais pèlerins, ce n'était pas la peine qu'il s'imagine en plus que nous étions de riches commerçants.

Quand nous eûmes traversé quelques milles de terres cultivées à

l'ouest de l'Ea, les fermes se firent plus rares et, peu à peu, la forêt s'épaissit. Bientôt, le sol se mit à monter et le paysage devint plus vallonné avec des bois encore plus sauvages. Nous choisîmes un bon emplacement pour passer la nuit, sous des chênes imposants et au bord d'un cours d'eau qui descendait des petites collines en murmurant.

«Les mines ne sont pas très loin d'ici», dit Berkuar pendant que nous déchargions les chevaux. Il tendit le doigt vers le mur d'arbres à l'ouest. «À vingt milles dans cette direction, les montagnes se font plus hautes et c'est là que les hommes du Crucifieur cherchent de l'or. La rangée de collines s'étend sur trente milles au sud en direction du Skadarak.

— Et quelles sont les dimensions de cet endroit ? demanda maître Juwain en dépliant sa carte et en la défroissant.

— Personne ne le sait vraiment, répondit Berkuar. Mais en faisant un grand détour de cinquante milles le long de ces collines, comme nous devons le faire si nous voulons éviter les Crucifieurs, nous arriverons aux Marais Froids. Là, nous reprendrons vers l'ouest en suivant la limite inférieure du Skadarak.»

C'est alors que maître Juwain formula la question qu'un Maram de toute évidence très inquiet tremblait de poser : «Mais si vous ne connaissez pas vraiment les dimensions du Skadarak, comment savez-vous qu'il y a un passage entre les marécages et lui ?

— Parce qu'un jour mon père s'est aventuré par là. Il en est revenu et a pu nous le raconter. À moins que le Skadarak ne se soit étendu ces dernières années, nous trouverons le passage qu'il a emprunté.

— À moins qu'il ne se soit *étendu* ! s'écria Maram. Quelque chose vous fait penser que c'est possible ? Oh, voilà une perspective qui ne me fait pas saliver, mais alors pas du tout !»

Ces mots firent l'effet d'un signal pour Jastor et Gorman qui crachèrent tous les deux ensemble de minces jets de salive rouge sur le sol car, comme Berkuar et le sinistre Pittock, eux aussi chiquaient des noix de barbak. Cet homme émacié, aux joues sillonnées de cicatrices, regarda fixement Maram et dit : «Berkuar ne nous a pas dit grand-chose à votre sujet, à part que vous êtes un chevalier de Mesh qui se trouve, paraît-il, dans les Montagnes du Levant. Est-ce que les chevaliers de votre pays ont l'habitude de se plaindre comme ça quand ils sont obligés d'affronter un danger ?

— Je suis né à Délu, répondit Maram. Eh bien oui, à Délu nous sommes plus raisonnables et plus civilisés et nous nous plaignons quand il faut se plaindre. Ce qui est le cas quand on est confronté, non

pas à un simple danger, mais à une véritable folie.»

Maram prit une gorgée d'eau dans sa tasse et la fit tourner dans sa bouche comme s'il regrettait que ce ne soit pas de l'eau-de-vie. Puis il ajouta : «Et pour ce qui est des dangers, vous ne pouvez pas imaginer. Pour ma part, j'ai résisté au siège d'une grande ville et combattu à la lance contre la Garde du Dragon du Seigneur des Mensonges dans une bataille mémorable. Et j'ai traversé les plus hautes montagnes de la Terre et affronté un dragon cracheur de feu et...»

Je tendis le bras et posai la main sur le genou de Maram pour le faire taire. Berkuar, conformément aux coutumes des Verts, avait dit à ses compagnons forestiers ce qu'ils devaient savoir et rien de plus. Lui-même en savait très peu. Mais plus tard cette nuit-là, alors que la lune éclairait les feuilles des arbres au-dessus de nous, je le rejoignis près des fortifications de notre campement et nous parlâmes de beaucoup de choses. Je lui racontai ce que je savais du Maîtreya. Lui, qui était un homme pieux à sa manière rustre et violente, avait retenu de nombreux passages du *Saganom Élu*, même s'il ne savait pas lire. Il me surprit en récitant des vers qui me fendirent le cœur :

*Pour ce qui est du Maîtreya
Une chose est certaine
Toujours en son for intérieur
Il saura qui il est
Quand viendra l'heure
De revendiquer la Pierre de Lumière.*

«Si c'est vrai, et il faut que ça le soit, étant donné que la Pierre de Lumière est désormais entre les mains du Crucifieur, le Maîtreya lui-même ne doit pas savoir qui il est réellement. Alors comment vous, Valashu, le reconnaîtrez-vous ?»

Et je lui répondis : «Ceci n'est pas écrit dans le *Saganom Élu*, mais c'est néanmoins vrai. Le Maîtreya est celui qui en tout temps, en toutes circonstances, demeurera fidèle à l'Unique. Il considérera tous les hommes de la même façon. Et dans son cœur, comme un feu, brûlera un courage inébranlable.

— Tant de bravoure, dit Berkuar en serrant le cuir qui entourait son arc. Tant de grâce impossible. Je crois qu'il doit en être ainsi. Mais il y a un million d'habitants en Hespéru. Vous ne pouvez pas aller tous les trouver et plonger votre regard dans leurs yeux à la recherche de ce feu.

— Non, nous ne pouvons pas.»

C'est alors que je lui parlai de la prophétie de Kasandra selon

laquelle Estrella nous désignerait le Maîtreya.

«Je vois, fît Berkuar en suçant une noix de barbak. Maintenant, je comprends pourquoi vous avez emmené des *enfants* avec vous.

— Cela semblait le seul moyen.

— Le seul moyen, murmura-t-il tandis que ses yeux reflétaient la lumière de la lune. Oui, je crois qu'il y a un moyen – il le faut.

L'heure doit être venue. L'Être de Lumière va se présenter ! Jamais je n'aurais espéré vivre assez longtemps pour voir ce jour !»

Au cours des nombreux milles que nous avions parcourus depuis Gaie-rivière, jamais je n'avais vu Berkuar aussi excité et aussi heureux et je ne soupçonnais même pas qu'il était capable d'un tel enthousiasme. Je le relevai de sa garde, mais il me confia qu'il lui serait impossible de dormir et nous passâmes les deux heures suivantes près de la barrière en branchages à contempler les bois qui scintillaient en échangeant les rêves qui nous tenaient à cœur.

Le lendemain matin, nous repartîmes avec un moral qui paraissait s'élever au-dessus de la cime des arbres et se déployer dans le bleu profond du ciel comme une volée de cygnes. La température était agréable, nous avions fait le plein de bonne nourriture et il ne semblait pas y avoir d'ennemis dans les environs.

Mais dans ce monde, de tels moments de bonheur ne peuvent pas durer. Le jour se transforme en nuit ; les ventres se vident ; les nuages voilent le soleil. Tandis que nous longions la rangée de collines, vers le sud et légèrement à l'ouest, la douce brise de printemps tourna et se mit à souffler du nord et l'air se fit de plus en plus froid. Cela ne nous empêcha pas de parcourir une bonne distance et, à l'heure où nous nous arrêtâmes pour monter le camp ce soir-là, nous avions fait quelque trente milles. Cependant, la bruine qui commença à suinter du ciel gris au coucher du soleil annonçait une détérioration du temps dans la nuit, et c'est ce qui arriva. Une pluie froide se mit à tomber d'un ciel presque noir. Elle éteignit nos petits feux et trempa nos vêtements. Berkuar proposa d'abandonner le campement pour chercher refuge sous l'épais feuillage d'un tilleul, ce que nous fîmes. L'idée d'abandonner la protection de notre barricade en bois ne plaisait pas beaucoup à Kane, mais celle de voir les enfants attraper le froid de la mort lui plaisait encore moins.

Pendant pratiquement toute la nuit, Maram pria à voix haute pour que cesse ce déluge glacial. Ses invocations tonitruantes couvraient le bruit assourdissant de la pluie frappant les feuilles, les rochers, les branches et nos capes en laine trempées et ruisselant à torrents sur la terre. Nos bâches ne nous étaient pas d'un grand secours. Tout ce que

je pouvais faire, c'était m'entourer le cou de l'écharpe en laine blanche que ma grand-mère m'avait tricotée autrefois. Et attendre. Quand un peu avant l'aube la pluie se transforma de nouveau en crachin, il me sembla devoir en remercier le ciel, ou peut-être Maram.

Cependant, le temps ne se leva pas et il se mit à faire encore plus froid. Après un triste petit déjeuner constitué de vieux gibier et de fromage, nous repartîmes aussi rapidement que possible, courant presque à côté de nos chevaux pour réchauffer un peu nos corps engourdis. Le vent tomba, ce qui était une bonne chose, mais avec le calme s'abattit un silence étouffant nous donnant à tous l'impression qu'on nous posait une couverture mouillée sur le visage pour nous asphyxier. Nous parcourûmes cinq milles de bois dégoulinants, puis dix autres. Nous devons approcher des Marais Froids et du corridor de forêt où nous prendrions à l'ouest pour dépasser le Skadarak.

Je devinais cet endroit quelque part dans les arbres devant nous. Chaque mètre de fougères glissantes et de branches mortes s'accrochant à mes jambes, chaque furlong nous enfonçant davantage dans cette forêt sauvage semblait nous rapprocher de lui. Cela se traduisait par un refroidissement de mon sang qui paraissait devenir plus épais et plus lourd, comme le miel en hiver. Je l'entendais murmurer à mon esprit contre mon gré des mots cruels de torture et de désespoir, des souvenirs de clous et d'épées plantés dans la chair et des rêves aussi sinistres que des cadavres en décomposition. J'en avais presque le souffle coupé. Dans la terreur larvée qui montait en moi, je sentais la présence de Morjin. Je le sentais près de moi, comme toujours désormais, mais là, dans ces bois sombres et humides, j'avais l'impression que l'air était infecté par l'odeur répugnante de sa chair. Quand nous installâmes notre camp ce soir-là, Liljana déploya de gros efforts pour nous cuisiner un excellent ragoût de lapin, mais je me rendis compte que je ne pouvais pas en avaler une bouchée. C'était comme si un gros poing, enfoncé au creux de mon estomac, repoussait mes entrailles contre ma colonne vertébrale.

«Vous devriez manger quelque chose», me dit Liljana alors que j'étais assis près du feu avec Maram et maître Juwain. Elle se tenait au-dessus de moi, une assiette de ragoût entre les mains. «Pour garder vos forces.»

J'avais peur que Liljana ne continue à me sermonner, mais au lieu de cela, elle donna l'assiette à Daj, se plaça derrière moi et appuya ses doigts réchauffés par le feu en divers points de mon cou, de ma tête et de mon visage. En une demi-heure à peine, par son massage, elle m'avait suffisamment débarrassé de ma nausée pour me permettre de manger. Je lui souris, reconnaissant et surpris, parce que je ne savais pas que ses mains pouvaient opérer un tel miracle. Cela m'attrista

qu'elle ne puisse pas me rendre mon sourire.

Plus tard dans la nuit, alors que j'étais allongé près de Maram et de Kane et que j'essayais de dormir, la nausée m'envahit de nouveau. Je fis des rêves sombres et sanglants. Le voile qui séparait la Terre du monde des morts paraissait devenir fin et transparent comme de la gaze. Une partie toujours en éveil de mon esprit savait que le Skadarak avait quelque chose à voir avec Morjin et le Maléfique qu'il servait. J'essayais de me prévenir. Mon cœur me murmurait qu'il y avait un danger que je ne voyais pas. Alors que j'essayais de mettre des mots sur ce pressentiment, je me réveillai. J'ouvris mes yeux collés et, sans savoir ce que je faisais, je m'écriai : «Il arrive !»

Mes hurlements réveillèrent tout le monde. Je m'assis et vis Maram qui se saisissait de son épée pendant qu'Atara et Berkuar repoussaient leurs capes et sortaient leurs arcs, imités par Jastor et Pittock. Daj et Estrella se frottaient les yeux en se rapprochant instinctivement du corps doux de Liljana.

Kane était déjà debout et traversait à toute vitesse les quelques mètres qui le séparaient des fortifications de notre camp où Gorman montait la garde. Ce dernier avait placé une flèche sur son arc et lui faisait décrire un grand cercle en scrutant les bois tout autour de nous.

«Que se passe-t-il, Valashu ? me demanda-t-il.

— Je... ne sais pas», répondis-je.

Tirant Alkaladur de son fourreau, je me levai. Les arbres se dressaient hauts et droits dans le silence des bois et les fougères formaient une épaisse couverture sur le sol. Il faisait trop sombre pour y voir quelque chose. La lumière de la lune avait du mal à traverser la couche de nuages et de feuilles au-dessus de nous, mais elle baignait néanmoins l'atmosphère d'une lueur grise. Dans le périmètre autour de nous, il n'y avait aucun bruit, aucun mouvement. Et soudain, derrière un vieil arbre cassé et biscornu de la taille d'un homme, quelque chose bougea et une voix âgée et grinçante nous cria : «Je viens de loin. Je vous en prie, je voudrais du feu et de la nourriture !

— Là !» s'exclama tout à coup Gorman en montrant les bois.

Les autres Verts s'approchèrent de lui et scrutèrent les arbres gris et fantomatiques devant nous. Kane fit de même, mais tourna très vite son regard dans d'autres directions en fouillant les bois alentour, et Berkuar l'imita. Les deux vieux guerriers s'y connaissaient en matière d'embuscade.

«Juste un peu de pain, fit la voix en s'adressant de nouveau à nous. Avec un peu de viande et du sel pour l'agrémenter, si vous en avez.»

Je rejoignis Gorman et aperçus un homme qui boitait dans notre direction. Il s'appuyait sur sa canne et se déplaçait lentement comme s'il souffrait. Sa robe à capuchon empêchait de voir son visage.

«Arrêtez ! lui cria Kane. Arrêtez-vous et montrez-vous !»

Le vieil homme, si c'en était vraiment un, se rapprocha encore en traînant des pieds comme s'il ne l'avait pas entendu.

«Arrêtez ! Otez votre capuchon ! Nous avons des flèches pointées sur vous et nous tirerons si vous ne faites pas ce que je dis !»

Gorman, Jastor et Pittock tendirent la corde de leur arc en bois d'if. Debout sur leur droite, un peu plus loin le long de la barrière, Berkuar guettait une attaque par l'arrière, son arc prêt à l'emploi. À ma grande déception, je remarquai qu'Atara avait reposé son arc et sorti son épée à la place.

«Tout est noir», murmurait-elle.

Le vieil homme fit un pas de plus dans notre direction. Maram demanda : «Et s'il était trop vieux pour nous entendre ?» Kane lui-même, pensai-je, hésiterait à abattre un vieil homme sourd et désarmé.

Derrière nous, à l'endroit où maître Juwain attendait en compagnie de Liljana et d'Estrella près de l'un des feux, Daj jaillit soudain et bondit sur la barrière. Il leva la tête juste assez haut pour voir par-dessus, puis hurla : «Il arrive ! Le Dragon arrive !» Un feu malsain bien connu se répandit dans mon sang comme un éclair. Je sentis brûler en moi des flammes aux teintes de garance, de puce et d'incarnat. Jetant un coup d'œil au vieil homme qui enfonçait sa canne dans la terre noire en continuant à se rapprocher, je criai : «C'est Morjin !»

Les Verts n'eurent pas besoin d'en entendre davantage pour lâcher leurs flèches et Berkuar décocha également la sienne. À une distance de dix mètres, même dans la semi-obscurité, ces archers renommés ne pouvaient pas rater leur cible. Et pourtant, ils la ratèrent. Leurs flèches passèrent en gémissant à côté du vieil homme sans le toucher et s'enfoncèrent dans les bois à travers les broussailles. Immédiatement, ils s'apprêtèrent à sortir d'autres flèches des carquois qu'ils portaient en bandoulière.

Cependant, le vieil homme fut encore plus rapide. D'un geste fulgurant, comme une lame tordue se détendant d'un coup, il se redressa, ôta sa cape et la lança au visage de Kane en se précipitant vers nos fortifications. Il me fallut un moment pour reconnaître les cheveux dorés et dénoués et le beau visage furieux de Morjin. *Il est fou*, pensai-je.

Il ne peut quand même pas espérer franchir notre barrière en bois sans se retrouver face à nos épées. Et s'il met un peu de temps à passer par-dessus, il recevra aussi d'autres flèches.

«Seigneur des Mensonges ! lança soudain maître Juwain derrière moi. Seigneur des Illusions ! Val, faites attention, les forestiers n'ont pas de gardiennes !»

Sa mise en garde arriva un instant trop tard. Au moment même où Morjin tirait une épée et bondissait vers la barrière, j'entendis Gorman crier : «Aïe, un dragon – nous sommes attaqués par un dragon !

— Et par un loup-garou, aussi ! hurla Pittock. Ça brûle ! Au feu !»

Comme Morjin se hissait au sommet de la barrière, je m'apprêtai à lui planter mon épée dans la poitrine. C'est alors qu'une flèche siffla et s'abattit dans mon dos. Je la sentis transpercer ma cape et la cote de mailles au-dessous et s'enfoncer dans le muscle le long de ma colonne vertébrale. J'en eus le souffle coupé et la douleur me suffoqua, ce qui laissa le temps à Morjin de me sauter dessus. Kane se jeta en avant pour le tuer, mais une autre flèche grésilla dans la nuit et transperça son épaule l'obligeant à lâcher son épée. Il cria comme un tigre enragé, non pas parce qu'il avait mal, mais parce qu'il venait de perdre l'usage de son bras droit. Il tarda un peu à sortir son poignard et, pendant ce court instant, tandis que l'air brûlait comme du feu dans mes poumons, Morjin m'attaqua.

Mes yeux étaient fixés sur l'épée de Morjin : une mince lame d'acier s'abattant comme un serpent en direction de ma gorge. Je ne vis pas mes autres compagnons, les enfants y compris, lutter contre les forestiers que les illusions avaient rendus fous et les maîtriser avec l'aide de Berkuar. Je ne vis pas Atara, debout derrière moi, agitant désespérément son épée à droite et à gauche.

Ce fut Maram qui me sauva. Au dernier moment, il réussit à abaisser son épée sur l'épaule de Morjin tandis que Kane entraînait en collision avec lui de l'autre côté. De sa main valide, Kane saisit la poignée de l'épée de Morjin et la lui arracha des doigts. Maram bouscula Morjin de son gros corps et le fit tomber à terre. Kane se jeta alors sur lui à son tour pendant que je levais mon épée pour la lui planter dans la tête.

«Tuez-le !» rugit Kane. Son cri ressemblait à celui d'un animal. «Tuez-le tout de suite ! Qu'est-ce que vous attendez ?»

Étouffé par la boule de feu dans ma gorge, j'avais du mal à respirer.

«Tuez-le !»

Je dirigeai la pointe de mon épée vers le front de Morjin. Il attendait, ses yeux dorés et effrayants levés vers moi. Ceux-ci avaient quelque chose d'étrange. Les flammes du feu à proximité leur conféraient une affreuse lueur orange, mais aucune lumière ou presque ne paraissait les illuminer de l'intérieur. Je sentais la peur de mourir de Morjin, écœurante et terrifiante, mais cela n'avait rien à voir avec la puanteur immonde de la chair corrompue du grand Dragon Rouge que j'avais combattu à Argattha. Ce Morjin-là avait quelque chose de bizarre, me dis-je. Il ne luttait pas sous le gros poids de Maram, ce qui de toute façon ne lui aurait pas servi à grand-chose avec un seul bras. Je lui avais coupé l'autre à la Bataille des Oreilles d'Âne. Il aurait dû se débattre comme un serpent furieux et me cracher des paroles venimeuses ; il aurait dû m'accabler de sa haine noire et insondable. Au lieu de cela, pendant un moment, il n'y eut dans ses yeux doux et ambrés que douleur et confusion.

«Une corde !» demandai-je. En attendant, je retins mon épée et je regardai Morjin. «Berkuar, apportez-moi une corde !

— Val, qu'est-ce que tu fais ? dit Maram en haletant dans l'air humide de la nuit. Tue-le, comme te l'a dit Kane !

— Non, je ne peux pas ! Ce n'est pas Morjin !»

Je baissai les yeux vers cet homme immortel dont les splendides cheveux dorés étaient tout emmêlés et sales dans la poigne sauvage de Kane. Quelque chose en lui m'interpellait et m'amenait à penser qu'il était encore plus jeune que moi.

«C'est-à-dire, c'est Morjin, mais en même temps, ce n'est pas lui. Je ne sais pas comment l'expliquer.»

Berkuar se dirigea vers les chevaux qui s'ébrouaient et piaffaient et ramena trois cordes. Il en utilisa deux pour attacher Pittock et Gorman ; Jastor n'avait pas besoin de subir le même traitement parce qu'il était assis dans la boue, une flèche dans la poitrine. Apparemment, c'était Pittock ou Gorman, complètement affolés par les illusions, qui l'avaient tué en tirant à tort et à travers.

Nous utilisâmes la troisième corde pour ligoter Morjin, ou plutôt la créature que nous appelions par ce nom. Maram et Kane le relevèrent et lui maintinrent le dos contre la barrière en bois pendant que Berkuar lui entourait la poitrine, le ventre et les cuisses avec la corde avant de l'attacher à quelques grosses branches derrière lui. L'épée de Maram avait traversé la cote de mailles qui recouvrait l'épaule de Morjin et du sang rouge sombre en suintait. Mais ce dernier ne semblait accorder aucune attention à sa blessure. Il était entièrement concentré sur Berkuar.

«Il n'a pas de gardienne ! cria de nouveau maître Juwain. Berkuar, ne croyez pas ce que vous voyez et ne tenez pas compte de ce que vous entendez !»

Je donnai à Daj un morceau de bois épais en forme de gourdin et le chargeai de monter la garde auprès de Gorman et de Pittock. Puis Berkuar s'avança vers Morjin et le frappa au visage avec le bord de son arc ce qui lui mit la bouche en sang. «Cette chose m'a trompé avec sa première illusion et j'ai manqué ma cible, dit-il. Mais j'ai ma propre gardienne : mon père m'a enseigné des méditations contre le mauvais œil.»

Comme je le savais très bien, certains hommes étaient capables de tenir en échec les illusions de Morjin par leur seule volonté, sans l'aide des gelstei appelées gardiennes.

Kane était en face de Morjin et le regardait bizarrement, avec du dégoût et de l'effroi, mais sans haine. La flèche que l'un des Verts lui avait décochée dépassait de son épaule. Mon sombre ami brûlait lui aussi d'une volonté impénétrable, capable de commander aux veines de son épaule blessée d'arrêter de saigner tandis que sa rage repoussait les vagues de douleur qui auraient accablé un homme ordinaire. Il se tenait droit comme un jeune chevalier et n'accordait pas plus d'attention à la flèche qu'à un oiseau qui se serait perché sur son épaule.

«Il faut que je retire cette flèche, lui dit maître Juwain. Et vous, Val, enlevez votre armure, que l'on voie la gravité de votre blessure.»

Je sentais le sang couler dans mon dos à l'endroit où la flèche m'avait enfoncé dans la chair les anneaux en acier de ma cotte de mailles, mais ni les anneaux ni la flèche ne s'y étaient logés. Et je sentais autre chose aussi. J'observai la manière dont Kane observait Morjin. Mon épée se mit alors à briller d'une lumière blanche et je compris une chose.

«Bon, marmonna Kane. Bon.»

Je lui dis : «Vous saviez. Dans la bataille, quand je lui ai coupé le bras, vous saviez qui c'était.

— Bon, et alors ?

— Vous saviez ce qu'il était, n'est-ce pas ? Dites-le nous alors.

— Que voulez-vous que je vous dise, hein ? Comme vous l'avez deviné, ce n'est pas Morjin. Mais comme vous l'avez également deviné, c'est aussi Morjin.

— Je ne comprends pas, répondis-je en secouant la tête. Comment peut-il être les deux ?

— Parce que c'est une abomination ! s'écria Kane d'un ton rageur. La plus infecte et la plus atroce des abominations !»

Il nous expliqua alors comment Morjin, à l'aide d'une gelstei verte, avait dû créer de sa propre chair cette créature sans mère et en faire un adulte sans avenir sous l'abominable tutelle de sa main et de son esprit.

«C'est une drogoule ! dit Kane. De toutes les goules, ce sont les pires, car elles n'ont pas d'esprit propre et n'en ont jamais eu.

— Je ne savais pas que de telles choses étaient possibles, fit remarquer maître Juwain en sortant sa varistei et en la regardant fixement.

— Eh bien, ces choses sont possibles pour les Elijins, et pour les Galadins aussi, même si ça fait longtemps qu'elles sont interdites.»

Kane se renfrogna en essayant de plier les doigts de son bras droit qui pendait sous son épaule blessée. Puis il s'avança et de sa main gauche saisit les cheveux de la drogoule et rabattit violemment sa tête en arrière contre les branches de la barrière.

«Parle, dit-il d'un ton rageur. Est-ce que tu nies être celui que tu es ?»

Le visage de la drogoule était immobile comme un morceau de marbre sculpté, et aussi beau. Il ne s'agissait pas d'une illusion que le vieux Morjin décrépît souhaitait montrer aux gens, mais plutôt de la grâce et de la splendeur de sa jeunesse qui ensorcelaient autrefois tous ceux qui le regardaient.

«Je ne parle pas, dit-il à Kane en le regardant avec mépris, quand c'est *vous* qui me l'ordonnez.

— On ne devrait pas le laisser parler du tout, prévint maître Juwain. De toutes ses armes, il ne lui reste que sa langue et celle-ci a tué plus d'hommes que mille épées.»

Comme toujours, maître Juwain disait vrai. Mais je savais qu'une partie de lui avait encore plus envie que moi d'entendre la voix d'or de Morjin : comme une lyre merveilleusement accordée, capable de produire la musique la plus douce et la plus fascinante, elle pénétrait au plus profond de tous ceux qui l'écoutaient pour attiser leurs craintes, leurs désirs, leurs vanités et leurs rêves les plus sombres.

«Est-ce que ce que Kane a dit de vous est vrai ? demandai-je à la drogoule.

— Je ne parle pas non plus quand c'est vous qui l'ordonnez. Mais puisque vous me le demandez avec un tel intérêt, Valashu Elahad, je vous réponds oui, ce que *Kalkin* a dit est à peu près vrai, bien qu'il ne

puisse pas espérer comprendre.»

La drogoule sourit et, un instant, je faillis oublier qui elle était et ce qu'elle était. Sentant un grand vide qui lui tordait le ventre, je lui demandai : «Est-ce que vous avez faim, ou bien cela fait-il partie de votre ruse ?

— J'ai toujours faim, répondit la drogoule.

— Bon, elle a faim, et alors ? cria Kane. Elle n'a qu'à avoir faim !

— Non, dis-je. Il faut lui donner à boire et à manger.

— Mais Val, pensez à ce que cette chose vous a fait ! Qu'on la laisse souffrir !»

La solitude qui brûlait dans les yeux de la drogoule, aussi vaste que le ciel par une nuit claire, révélait une souffrance que je pouvais à peine appréhender. «Elle souffrira encore plus si elle a des forces pour le faire», répliquai-je à Kane.

C'était facile de dire qu'il fallait donner à manger à notre prisonnier, mais aucun d'entre nous n'avait envie de porter une tasse à ses lèvres ni de lui mettre un croûton de pain à ronger devant la bouche. Kane continuait à regarder la drogoule d'un œil mauvais. Finalement, Estrella ramassa une outre et se dirigea vers elle, mais je la lui pris des mains et m'occupai moi-même de la drogoule et de cette tâche repoussante.

Puis je m'armai de courage pour interroger cet être étrange et redoutable. Je savais que ce serait dangereux. Et je savais que la créature de Morjin me dirait des choses que je ne voulais pas entendre.

14

Atara, qui sentait peut-être ma détresse, s'approcha de la drogoule et se plaça devant elle. Ce fut elle qui lui posa l'une des questions qui me torturait : «Comment nous avez-vous trouvés ?»

Et cet homme ligoté qui était presque Morjin lui répondit : «Et vous, comment trouvez-vous les choses maintenant que je vous ai pris vos yeux ?»

Tournant son visage bandé vers la drogoule, Atara garda le silence, une flèche serrée dans sa main.

La drogoule lui dit : «Le monde devient de plus en plus sombre, n'est-ce pas ?»

Puis son regard tomba sur moi et les veines de mon cou se mirent à brûler tandis que mon épée étincelait dans ma main.

Je lui dis : «Il me trouvera toujours, maintenant. C'est le kirax, n'est-ce pas ?»

Il répondit dans un sourire : «Notre sang ne fait qu'un. Comment pourrais-je ne pas retrouver le battement de mon propre cœur ?

— Notre sang ne fait pas qu'un ! criai-je. Mes ascendants sont de nobles rois alors que vous, vous revendez le Maléfique en personne pour père !

— Je suis votre père, continua la drogoule. Comme je vous l'ai déjà dit, tout ce que vous êtes aujourd'hui est mon œuvre.»

En dépit de la fraîcheur de la nuit, une sueur chaude suintait dans ma main et rendait la poignée de mon épée glissante. La haine dans les yeux de la drogoule, si semblable à celle de Morjin, et si semblable à la mienne, m'était insupportable.

«Vous êtes le Seigneur des Mensonges ! m'écriai-je. Vous êtes le Crucifieur !

— Je suis votre frère, répliqua-t-il. Si j'avais deux bras et si je n'étais pas attaché avec cette corde, je vous serrerais contre moi !»

La proximité de cette drogoule de Morjin me provoquait des sécrétions acides de dégoût qui me rongeaient le ventre. Je pointai mon épée sur sa gorge. Il aurait été facile de mettre fin à ses mensonges sur-le-champ. Cependant Morjin, l'immortel et véritable

Morjin, qui devait se trouver à cet instant à trois cents milles de là dans le trou sombre d'Argattha, en sortirait indemne – mais était-ce bien sûr ?

J'ordonnai à mon bras d'abaisser mon épée, respirai profondément et dis : «Je vous parle comme si vous étiez Morjin. Mais vous êtes une goule, n'est-ce pas, une drogoule ? Morjin actionne votre bouche et y met des paroles. Il fait bouger vos bras et vos jambes. Si c'est le cas, votre souffrance n'est-elle pas aussi la sienne ? Quand je vous ai coupé le bras, a-t-il ressenti la douleur lui aussi ?»

En entendant ces mots, la drogoule frissonna. Pendant un moment, ses yeux s'éclaircirent et un être inconnu me regarda comme à travers un grand vide. Puis l'ambre de ces yeux dorés parut s'enflammer et devenir rouge tandis que le visage de la drogoule se marquait de rides que je ne connaissais que trop bien. Son sourire devint celui de Morjin : lumineux, orgueilleux, angoissé et cruel.

«Un marionnettiste sent-il la douleur quand le bras en bois de sa marionnette se brise net ? dit-il.

— Il serait plus intéressant, intervint Atara assise à côté de moi, de se demander si un *homme* sent quelque chose quand il enfonce ses pouces dans les yeux de quelqu'un d'autre ou quand il lui plante des clous dans les mains.

— Je le sens, bien sûr», répondit la drogoule. Elle se tourna vers Atara, puis de nouveau vers moi. «Valashu sait très bien à quel point sa souffrance est devenue la mienne.

— Vous vous en nourrissez, n'est-ce pas ? À la manière dont vos prêtres boivent le sang de leurs victimes.

— La souffrance nous rend plus fort. Je vous en parlais dans la lettre que je vous ai écrite.

— Alors vous ne devez pas vous soucier de la souffrance que vous avez infligée à cette chair qui est la vôtre, dis-je au Morjin qui se trouvait si loin.

— C'est vous qui m'avez coupé le bras avec votre maudite épée. Mais cela soulève une question : une marionnette peut-elle vraiment souffrir ?»

Pendant qu'il parlait, les muscles de sa mâchoire se crispèrent et commencèrent à trembler. Il se mit à grincer des dents. La lumière du feu révélait la haine épouvantable qui lui rongait les yeux. Soudain, il secoua la tête et ses lèvres se retroussèrent dans une grimace angoissée. L'être qui me regardait à ce moment-là était-il le véritable Morjin ou seulement sa drogoule ? Impossible de le savoir.

«Je souffre vraiment, répéta-t-il. Tout ce qui est chair souffre. Et c'est quand *il* vient me chercher que je souffre le plus.

— Quand *qui* vient vous chercher ? demanda maître Juwain et se rapprochant.

— Le Dragon.

— Mais n'êtes-vous pas lui, issu de sa chair et de son sang ? N'a-t-il pas marqué votre esprit de son empreinte et façonné le vôtre comme si c'était le sien ?

— Je ne sais pas, répondit-il à maître Juwain. Je n'ai aucun souvenir de ce que j'étais avant d'être. Et maintenant...

— Maintenant ? demanda maître Juwain.

— Et maintenant, c'est comme ça : le monde entier se résume à une caverne creusée dans la roche noire ; c'est là que je vis avec le Dragon. Dès que je fais, dis ou pense quelque chose qui va l'encontre de la volonté du Dragon, il vient me chercher avec son feu. C'est comme être plongé dans une cuve de *relb* en fusion. Si je déplais un peu au Dragon, il me brûle un peu seulement. Par exemple, il ne prend que mes pieds et mes jambes. Mais si je le défie ou tente de le faire, alors il me brûle entièrement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des ténèbres, et le Dragon. Lui est toujours là, vous comprenez ? Il n'y a pas d'échappatoire. Parce que finalement, je suis le Dragon !»

Il prononça ces mots avec flamme et dans ses yeux terribles éclatait sa volonté de dévorer maître Juwain et tout ce qui était.

«Je n'aurais pas dû vous le demander», dit maître Juwain en détournant le regard. Une expression de dégoût déformait son visage comme si on l'avait obligé à avaler des ordures. «On ne devrait pas la laisser parler.

— Maître Juwain a raison, approuva Kane. N'écoutez pas cette chose. Elle essaie seulement de susciter votre pitié pour que vous ne la tuiez pas comme vous devez le faire.»

Cela ne m'empêcha pas de donner encore un peu d'eau à la drogoule avant de lui demander : «Mais quand le Dragon dort, comme il doit le faire parfois, retrouvez-vous votre volonté ? Pouvez-vous dire la vérité de votre cœur ?

— Je ne sais pas. Je ne sais jamais vraiment si ce que je dis vient de moi ou de lui. Je ne sais jamais quand je suis moi et quand je suis lui.

— Mais qui êtes-vous vraiment ?

— Qui est-on vraiment ? me demanda-t-il. Je suis ce que je suis.»

Quand il prononça ces paroles, son visage s'adoucit et ses yeux se vidèrent de leur haine. Ils étaient comme deux eaux profondes et dorées qui m'appelaient. Attaché à la barrière devant moi se trouvait un homme jeune qui paraissait avoir mon âge. Il dégageait une certaine innocence et un désir immense de vivre. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir la joie de son cœur, pareil à un gros tambour rouge, qui battait au rythme de la vie, comme celui de tous les êtres, qu'ils soient lions, écureuils ou hommes – ou même drogoules d'un homme.

Qu'est-ce qu'un homme, en fait ? me demandai-je. *Qu'est-ce que c'est que sentir, respirer et être ?* Si je me posais ces questions, si je me repassais tous les moments et tous les souvenirs de ma vie à la recherche du véritable Valashu Elahad, que trouverais-je ? N'y avait-il pas toujours un être plus profond et plus sincère qui se retournait pour me regarder ? Et au centre même, comme un joyau parfait dissimulé au milieu des pétales d'une rose, n'y avait-il pas une lumière étincelante qui illuminait tout ce que je pensais, sentais et faisais et avait toujours conscience de moi ? Une lumière unique, la même pour tous, brillant dans le papillon, l'oiseau ou l'homme, ou même dans la drogoule, veillant toujours, comprenant toujours, luisant comme une étoile et...

«Valashu ! cria Maître Juwain qui semblait à mille milles de là. Ne la regardez pas comme ça !»

Quand je voulus chercher cette lumière resplendissante à l'intérieur de la drogoule, comme elle-même devait le faire, en écartant les pétales de la rose, je ne vis que les yeux dorés de Morjin qui me regardaient.

«Non ! hoquetai-je. Non !»

Je m'obligeai à tourner la tête. Cela paraissait aussi difficile que d'arracher ses mains clouées sur une croix. Quand je me retournai vers la drogoule, il y avait des larmes dans ses yeux. Cela me donna envie de pleurer sur le supplice que Morjin avait infligé à sa propre chair.

«Votre pitié vous perdra, grogna Kane. Rappelez-vous que c'est cette drogoule qui a conduit ces ignobles chevaliers jusqu'à nous, qui a tué les soldats de Bajorak, et qui a réussi, je ne sais comment, à vous suivre en Acadu pour vous tuer.»

À ce moment-là, le visage de la drogoule parut aussi tourmenté que celui du véritable Morjin. Je devinais que cela devait lui être très difficile de contrôler sa créature de si loin, et encore plus de détourner la Pierre de Lumière au profit de son odieux objectif.

«C'est pour ça que tu nous as suivis, n'est-ce pas ? dit Kane à la

drogoule et faisant un pas vers elle. Ou avais-tu un plan plus élaboré ?»

En réponse, la drogoule se contenta de le regarder.

«Bon sang ! hurla Kane. Tu vas parler quand je te le demanderai, c'est moi qui te le dis !»

Là-dessus, il commença à arracher du bois mort à la barrière à côté de lui et à l'empiler autour des jambes de la drogoule. Puis il s'écria : «Bon, tu veux vraiment savoir ce que ça fait de brûler ? Ne crois pas qu'il restera quelque chose de toi. Quand tu mourras, c'est *toi* qui mourras, et on n'en parlera plus.

— Kane ! lançai-je. Ça suffit !»

Je posai ma main sur son épaule, un peu trop près de l'endroit où s'était plantée la flèche. Il grimaça de douleur et moi aussi. Je regardai la drogoule et l'éclat sinistre de la peur qui brillait dans ses yeux. Je sentais la terreur sortir par les pores de sa peau.

«Je vais mourir, m'expliqua la drogoule. Je vais sûrement mourir puisque j'ai échoué avec vous.

— C'est à moi de décider, lui dis-je en serrant plus fermement mon épée dans ma main.

— Non, ce n'est pas à vous. C'est *lui* qui m'a donné la vie et il peut me la reprendre.» La drogoule ferma les yeux un moment et respira longuement et avec peine. Puis elle leva les yeux vers moi et dit : «Et il la reprendra. Il m'ordonnera de mourir afin que vous sachiez qu'il n'y a pas d'espoir.

— Il y a toujours un espoir, répliquai-je en effleurant l'écharpe que ma grand-mère m'avait faite.

— Pas toujours, répondit-elle avec un sourire. Sans ma permission, vous n'irez jamais au-delà du Skadarak.»

Désignant Berkuar d'un signe de tête, je ripostai : «Notre compagnon connaît le chemin.

— Il connaît peut-être le chemin qui existait autrefois, mais le Skadarak s'est étendu.

— Nous trouverons un moyen de le traverser, dis-je à la drogoule et nous poursuivrons notre route.

— À la recherche du Maîtreya ? Finalement, je devrais peut-être vous laisser passer.

— Vous avez un grand pouvoir sur les hommes», répondis-je. Je jetai un coup d'œil sceptique sur mon épée qui brillait d'un éclat argenté. «Sur les gelstei aussi, peut-être. Mais vous n'avez aucun

pouvoir sur la Terre elle-même.

— Vraiment ? » La drogoule se redressa en se débattant contre ses liens. « Je suis le Seigneur de la Pierre de Lumière, n'est-ce pas ? Par conséquent, je suis le Seigneur et le Maître de la terre. »

Je contemplai une fois de plus mon épée qui luisait d'un éclat intense. « Non, répliquai-je, vous ne l'êtes pas encore. »

La drogoule eut un sourire sans humour : « Non, pas encore, c'est vrai, mais bientôt. Et à ce moment-là, mon pouvoir sera sans limites et éternel. »

Kane qui ne voulait pas entendre ce discours orgueilleux serra le poing comme s'il voulait frapper la drogoule et, de nouveau, je lui posai la main sur l'épaule.

« En attendant, continua-t-elle, je suis le maître des gelstei et c'est pour ça que vous ne réussirez jamais à passer le Skadarak. Il le sait, lui. »

Ses yeux étaient pointés sur Kane qui s'écarta de moi et scruta par-dessus la barrière la forêt obscure à l'ouest. Il refusait de me regarder.

« C'est le Jade Noir, dit la drogoule. La grande gelstei noire. »

Puis il parla de la Guerre de la Pierre et de la gloire de son maître, Angra Mainyu. Il prétendait que le seul but de ce dernier était de dénoncer le Grand Mensonge et de susciter une nouvelle création – et d'y prendre sa place légitime de Marudin. Mais, disait-il, les Galadins avaient éprouvé de la jalousie à son égard et Kalkin avait volé la plus grosse des gelstei noires pour s'en servir contre lui : c'était cette pierre qui avait causé la déroute d'Angra Mainyu à la Bataille de Tharharra. Les Galadins avaient ensuite emprisonné l'être le plus brillant de tout Eluru dans le désert obscur de Damoom. À cause de ce crime, un sort avait été jeté au Jade Noir : le cristal trahirait Kalkin et attirerait les ténèbres de Damoom sur l'âme de Kane et de tous ceux qui le suivraient.

« Kalkin a essayé d'échapper à la vengeance du Jade Noir, continua la drogoule. Il a apporté la pierre ici, en Acadu, dans l'espoir que ce lieu magnifique l'aiderait à échapper à l'emprise du cristal. Mais autant essayer de fuir son propre regard de damné. Le Jade Noir n'a fait que répandre des ténèbres tout autour de lui, et même sur tout Ea comme nous l'avons tous constaté. Désespéré, Kalkin a jeté le cristal. Cela fait des milliers d'années qu'il se trouve ici, en Acadu. Et c'est ainsi qu'il est devenu le Skadarak. »

Pendant un moment, je crus que Kane n'avait rien entendu de ce que la drogoule avait dit. Il se contentait de la regarder avec des yeux

vides comme des puits asséchés. Brusquement, pris d'une rage folle, il se retourna violemment, se pencha au-dessus du feu et s'empara d'un morceau de bois enflammé. Puis il revint vers la drogoule et s'écria : «Encore un mensonge et vous mourrez par le feu !

— Je dirai ce que je dois dire, que vous me menaciez ou pas. Mais je dis la vérité.

— Non, vous mentez ! hurla Kane. Sur l'ordre d'Angra Mainyu, vos semblables ont empoisonné mon vin avec du pavot. Et quand j'ai été endormi, ils m'ont volé le Jade Noir et l'ont apporté id pour lui venir en aide !»

Rappelant un animal menaçant, le visage de Kane était terrible à regarder. J'avais peur que ce ne soit lui qui mente et que la drogoule ne dise la vérité.

C'est alors que la drogoule ajouta à mon intention : «Même si vous échappez au Skadarak physiquement, votre âme n'y échappera pas. Regardez Kane ! Regardez-moi et regardez-vous ! Bientôt, très bientôt, le Dragon utilisera le Jade Noir pour transformer tous ceux qu'il voudra en goules.

— Soyez maudit ! rugit Kane. Maudit !»

Il fit le geste de frapper la drogoule avec le tison, mais je me glissai entre eux et le lui arrachai des mains. Un instant, j'eus l'impression d'être face à un animal de légende. Comme toujours, Kane tremblait de rage comme un lion ; ses yeux, pareils à ceux d'un aigle, lançaient des éclairs et ses longues dents blanches paraissaient aussi puissantes que celles de requin. Et puis brusquement, mes yeux virent clair et je me rappelai que mon dangereux ami était vraiment.

«À quoi bon continuer à échanger des paroles avec le Seigneur des Mensonges ?» lui dis-je. J'inspirai profondément l'air sombre de la nuit en espérant que cela me permettrait de vider mon esprit d'une grande partie de ce que j'avais vu et entendu. «Déchirons un bout de tissu et bâillonons sa bouche de drogoule.

— Et après, hein ? interrogea Kane en me regardant d'un air furieux. Vous avez l'intention de l'abandonner ici pour servir de repas aux ours ?»

Comme Kane venait de le dire, on ne pouvait pas le laisser là. Mais on ne pouvait pas non plus traîner cette créature haineuse à travers tout Ea et encore moins la libérer. Apparemment, il ne restait qu'une alternative.

Je me mis devant la drogoule et saisis mon épée à deux mains. Combien d'hommes avais-je tués, me demandai-je ? Je ne les avais pas

comptés, mais tous leurs visages étaient gravés en moi. Un de plus ne ferait certainement qu'entacher un peu plus mon âme. Cependant, je n'avais jamais passé par l'épée un homme attaché et sans défense. Je savais que Kane se ferait un plaisir d'exécuter la drogoule à ma place, mais il me semblait que ce devoir m'incombait.

«Libérez-moi, me dit-elle en lançant un magnifique sourire à Atara. Menez-moi au Maîtreya et votre femme retrouvera la vue.

— Vous n'avez pas ce pouvoir, rétorquai-je.

— J'ai la Pierre de Lumière, me rappela-t-elle. J'ai donc tout le pouvoir du monde.

— Non.

— Libérez-moi et vous serez élevé au rang qui vous revient. Pour vous Valashu, il n'y aura pas de mort.»

Un instant, la poignée de mon épée parut se ramollir, se déformer, puis s'animer en se tordant comme les anneaux d'un serpent. Je faillis la jeter loin de moi. «Vous mentez, dis-je à la drogoule – comme toujours, vous mentez.

— Est-ce vraiment un mensonge que de dire que vous connaissez mon cœur comme personne ? Tout comme je connais le vôtre ?

— Non, non.»

La drogoule me regardait de ses yeux doux et dorés habités par la terreur de mourir, et par autre chose aussi. Quelque chose de profond et de beau en elle m'interpellait. C'était un appel à être frères. Et en même temps, quelque chose d'autre de vil et de sombre lui refusait cette fraternité et me hurlait que seules ma soumission, ma flatterie et mon adulation lui donneraient satisfaction.

«Comment pourrais-je le tuer ? demandai-je à Kane – et à moi-même.

— Bon, Val, c'est bon – donnez-moi votre épée et je vous donnerai sa tête !»

J'hésitais. Je me rappelais que Kane m'avait dit un jour que

Morjin avait le sentiment qu'il aurait pu être noble et grand et qu'il pourrait encore l'être.

Je dis à la drogoule : «Il y a de la bonté en vous, je le sens !»

Alors que je prononçais ces mots, les ténèbres se répandirent dans ses yeux. Luttant contre ses liens, tout son corps tressauta, puis frissonna. J'eus l'impression que des écailles dures, du *relb* en fusion et des griffes noires et terribles prenaient possession de son cœur.

«Il y a de la bonté en vous, insistai-je.

— Vraiment ?» demanda-t-il. Sa voix était devenue dure comme de la glace.

Mes yeux s'accrochèrent aux siens et le monde parut disparaître.
«Oui, dis-je.

— Soyez maudit, Elahad ! Ne me regardez pas comme ça ! lança-t-il d'un ton rageur. Vous et les vôtres êtes toujours d'une arrogance !

— Mais c'est la volonté de l'Unique ! m'écriai-je.

— Je maudis l'Unique ! me hurla-t-il. Vous voulez savoir ce que c'est que l'Unique ? Eh bien je vais vous le dire.»

Il respira profondément, puis laissa échapper un torrent de paroles qui s'apparentait plus à une explosion de rage qu'au discours d'un être humain : «L'Unique donne naissance à tous les êtres, des vers de terre aux hommes et à moi. Nous sommes dotés du libre arbitre, en tout cas ceux qui ne l'abandonnent pas à quelqu'un de plus grand. Mais parce qu'il est cruel et inhumain de vivre dans cet enfer qu'est le monde, quelques-uns parmi nous, ceux qui sont vraiment grands, s'obligent à être encore plus cruels et plus inhumains. Certains appellent cela le mal. Certains hommes, et maître Juwain et son Ordre en font partie, enseignent que les forts et les grands ne font le mal que par ignorance, en croyant à tort qu'ils font le bien. Au pis, disent-ils, ceux de notre espèce sont cruels tout en sachant que ce qu'ils font est mal, comme si c'était impossible de l'éviter. Personne ne veut connaître la vérité, à savoir que c'est l'Unique qui a voulu cela en créant l'enfer dans lequel je vis et en me dotant de ma parfaite volonté d'être le Dragon Rouge. Je fais ce que je fais *parce que* c'est mal. Et *j'aime* ça.»

Il marqua une pause pour permettre à ses paroles de me transpercer comme des clous. Ses yeux avaient la dureté d'un marteau ; toute la lumière semblait les avoir désertés ne laissant à la place que du métal noir.

Il reprit. «J'aime que les hommes me craignent en tant que Crucifieur, car je suis né pour cet emploi comme d'autres le sont pour être sculpteurs ou ménestrels. C'est mon art. J'ai écrit sur le sujet. J'ai dit que l'Unique souhaite par-dessus tout que je crée la plus grande et la plus belle de toutes les choses possibles.»

Il me regardait en se léchant les lèvres. Je sentis qu'il avait la gorge sèche. Mais ses yeux ne me suppliaient plus de lui donner de l'eau et, de toute façon, même s'il m'avait imploré, je ne lui aurais même pas fait la grâce de lui cracher dans la bouche.

Il sourit en baissant les yeux sur son unique main qui dépassait

sous un morceau de corde. «Avec ces doigts, me dit-il, j'ai arraché le foie du ventre d'un jeune garçon et, pendant qu'il hurlait, je l'ai mangé.»

Je m'éloignai de lui en secouant la tête. Maître Juwain demanda de nouveau qu'on bâillonne la drogoule. Je vis que Daj qui surveillait Gorman et Pittock avait lâché son gourdin pour plaquer ses mains sur ses oreilles. Je devinai qu'Atara se réjouissait d'être aveugle et de ne pas pouvoir regarder le visage du monstre. Kane, cependant, ne quittait pas des yeux cet être effroyable comme s'il était subjugué. Estrella se contentait de le dévisager et d'écouter. Ne pouvant supporter qu'elle en entende davantage, je levai de nouveau mon épée et remarquai que toute la lumière l'avait abandonnée.

«Oui, tuez-moi, dit la drogoule. Croyez-vous que cela *lui* importe ? Croyez-vous que cela m'importe à moi ?»

J'hésitai une fois de plus. Pendant un moment, je ne sus plus qui de la drogoule ou de Morjin me parlait.

«Que vous disent mes yeux ? me demanda-t-il. Implorèrent-ils votre grâce ? Soyez maudit ! Vous qui êtes aussi maudit que moi !

Que vous disent les yeux de tous ceux que vous avez tués avec cette épée ignoble ? Entendez-vous leurs voix ? Ecoutez !»

Les yeux plongés dans ceux pleins de haine de la drogoule, je brandissais Alkaladur derrière ma tête. Je sentis plutôt que je ne vis le silustria de mon épée se mettre à luire d'un rouge épouvantable.

«Combien de personnes ai-je tuées, Valashu ? interrogea-t-il. Combien d'étoiles y a-t-il dans le ciel ? Chacune d'entre elles, comme cela a dû être le cas pour vous, m'a dit ceci : Je meurs pour vous. Je vous donne ma vie afin que la vôtre brille plus fort. C'est *cela* ma volonté. J'arrache un foie vivant de la poitrine d'un homme et cela me nourrit. Ma faim est plus vaste que tous les océans du monde. Je bois le sang des veines tranchées d'une femme et je deviens effectivement plus grand, de plus en plus brillant – aussi brillant que toutes les étoiles entre Ea et Agathad. Et toute la création se réjouit de voir son objectif atteint.»

À présent, je voyais les flammes courir le long de mon épée. Il semblait n'y avoir qu'un moyen de les éteindre.

Et la drogoule parlait toujours. Les mots coulaient de sa bouche d'une voix claire et mélodieuse, mais ils me rongeaient comme du poison. «Et certaines morts, Valashu, nous nourrissent plus que d'autres, n'est-ce pas ? Vous savez de quelles morts je parle. Vos frères...

— Arrêtez !» hurlai-je. Les diamants incrustés dans la poignée de mon épée entamaient mes mains crispées. «Taisez-vous !

— Vos frères ne sont pas morts sous mes yeux, c'est vrai, mais vous, vous les avez vus s'éteindre, n'est-ce pas ? Votre père, aussi. Quant à votre grand-mère et à votre mère...

— Non !»

Debout près de moi, Kane ne put en supporter davantage. Rapide comme l'éclair, il se jeta en avant et enfonça son poing dans la bouche de la créature. Ce coup puissant aurait abattu un bœuf, il n'assomma la drogoule qu'un instant. Ses yeux se voilèrent comme si elle était victime d'une commotion, puis s'éclaircirent très vite et se remplirent du désir de nous détruire Kane et moi. Elle me cracha au visage du sang et des dents, et quand elle retrouva la parole, ses mots n'étaient plus aussi joliment formés.

«Il faut que je vous le dise, Valashu. Il le faut. Je vous ai écrit que votre mère n'avait jamais demandé grâce, ce qui est vrai. Mais elle vous a appelé.

— Non», murmurai-je. La chaleur de mon épée enflammée me brûlait les mains, mais je ne pouvais pas la lâcher. Et je ne pouvais pas l'abaisser non plus, même d'un pouce. «Non, non.

— Pendant que je plantais les clous, dit la drogoule, c'est à vous qu'elle pensait. Et ses dernières paroles ont été pour vous elles aussi. Voulez-vous que je vous les dise ?

— Non !

— Je vais vous les dire.» Ses yeux semblaient plus rouges que mon épée et elle avait les lèvres maculées de sang. «Elle vit en moi, maintenant, vous savez. Elle parle, toujours, comme elle a parlé ce jour-là. Elle dit...

— NON !

— Valashu.»

Abasourdi, j'entendis le timbre et le rythme de voix de la drogoule se modifier pour imiter parfaitement celle de ma mère. En fermant les yeux, j'aurais pu imaginer que c'était elle qui se trouvait attachée et torturée en face de moi. Je ne savais pas que Morjin et sa drogoule avaient ce pouvoir.

«Valashu», répéta-t-il, cette fois encore avec la magnifique voix de ma mère. Elle renfermait un amour infini pour moi et toute la douleur du monde. «Pourquoi m'as-tu laissée mourir ?»

Qu'est-ce que haïr un homme ? C'est serrer les dents, avoir la peau

en feu et des clous enfoncés dans les yeux. C'est un tunnel de feu. Le cœur bat avec la rage d'infliger à l'autre sa propre souffrance multipliée par mille. Et puis de le détruire, entièrement, de le rayer de la vie de manière à ce qu'il ne reste rien de lui – pas une parole, pas une lueur dans les yeux, pas un cheveu sur la tête.

«Morjin !» hurlai-je. Mon souffle explosa et parut ébranler les feuilles des arbres tout autour du camp. «Je vous tuerai – je jure que je vous tuerai !»

Dans mon cœur la *valarda* flambait, rouge et terrible, avec plus d'intensité encore que mon épée. L'idée me vint soudain que si je m'en servais pour frapper, Morjin pourrait bien ressentir un coup mortel, même à travers sa drogoule.

«Non, Val ! cria subitement Atara. Rappelle-toi ta promesse !»

Je m'étais promis de ne plus jamais tuer avec la *valarda*. Pouvais-je tenir cet engagement intenable ? Je le tiendrais, me dis-je, il le fallait, sous peine de mourir. Mais j'avais tué de nombreux hommes avec mon épée et j'en tuerais certainement beaucoup d'autres. La drogoule avait peut-être de la bonté en elle, comme tous les hommes. Mais elle était mauvaise aussi, presque aussi mauvaise et aussi perverse que Morjin, et elle devait être détruite.

«Valashu.»

Contractant violemment tous les muscles de mon corps, les yeux noirs de haine, je fis tournoyer Alkaladur au-dessus de la tête de la drogoule. La vitesse de la lame fendant l'espace raviva les flammes et produisit un murmure en déplaçant l'air brûlant. Une lumière intense apparut soudain. À cet instant, je sus que je ne pouvais pas tuer la drogoule de cette manière. Au dernier moment, je retins mon coup, arrêtant le bord de mon épée un demi-pouce au-dessus de sa tête.

«Sois maudit, Elahad !» rugit-il.

Relevant Alkaladur, je déclarai : «Nous emmènerons la drogoule avec nous dans le Skadarak pour nous aider à trouver notre chemin.»

À ces mots, les yeux de la drogoule se remplirent de quelque chose de noir et d'ignoble. C'était toute la malveillance de Morjin concrétisée et palpable comme du fer maculé d'excréments.

«C'était bon de faire mourir votre mère, me dit-elle. Mais quand je vous tuerai vous, quand j'arracherai votre cœur pour le manger, je chanterai de joie !»

La peur qui essayait de percer sur son visage implacable m'était insupportable. La peur et la haine, la haine et la peur – la vie de la drogoule semblait se résumer à ça. Et puis soudain, une lumière

s'alluma en elle et j'eus l'impression qu'il y avait quelque chose qu'elle haïssait encore plus que moi. Elle ferma les doigts de son unique main, secoua la tête d'avant en arrière et se tortilla en tirant sur les cordes qui s'enfonçaient dans sa poitrine. Ses yeux, ses splendides yeux dorés se posèrent alors sur moi. Une clarté se répandit en eux. C'était comme si elle regardait droit dans mon cœur et souriait. L'espace d'un instant, fugitif comme un souffle, j'eus l'impression de sentir un aigle battant des ailes dans le vent en criant qu'il était libre. «Elahad !»

La bouche de la drogoule s'ouvrit largement découvrant ses dents rougies. Alors, tandis que la haine reprenait possession de ses yeux, tandis qu'un poison pire que le kirax se répandait en elle, ses mâchoires se refermèrent brusquement, avec une telle force que je sentis ses dents lui couper la langue et se casser. Ses yeux se révélsèrent et une écume sanglante se mit à bouillonner sur ses lèvres. Elle hurla. Je sentais toutes les fibres de son cou et de ses membres se tordre de douleur. Tout son corps se débattait comme un poisson harponné, tirant de quelque source obscure une puissance telle que ses spasmes secouaient toute la barrière à laquelle elle était attachée. Folle de rage, elle se jeta en avant en criant. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle arracha un gros morceau de bois à moitié enraciné dans le sol et plongea sur moi au moment où la clôture cédait. Tirant sur la corde qui la retenait toujours, elle me cracha du sang dans les yeux. Elle poussait des hurlements de douleur si atroces, si intenses que je crus qu'elle allait me crever les tympans. Et puis soudain, elle mourut.

«Morjin», murmurai-je. Je m'en voulais de sentir les larmes me piquer les yeux. «Morjin.»

La drogoule gisait dans la boue à mes pieds, tordue et entortillée dans la corde toujours attachée à la branche. Je fis tourner mon épée pour la couper. Maître Juwain s'approcha et posa sa main sur la gorge de la drogoule pour s'assurer qu'elle était bien morte, mais je savais qu'elle l'était.

Ensuite, Kane découpa la créature en pièces à l'aide d'une hache. Il insista pour que nous enterrions chaque morceau dans un trou différent creusé dans le sol humide de la forêt. Nous enterrâmes également Jastor. Maintenant que la drogoule avait été exterminée, il n'y avait apparemment plus de risque à détacher Pittock et Gorman.

Mais nous ne serions jamais vraiment en sécurité. Tandis que Maram se réjouissait que nous ayons tué un nouveau monstre, Atara s'éloigna toute seule d'une dizaine de mètres dans les bois. Cela faisait une heure que l'aube était levée et nimbait les arbres d'une lumière grise et terne. Debout sous un vieux chêne, la main sur son bandeau,

elle secouait la tête. Je pouvais presque ressentir le froid qui s'emparait d'elle quand elle avait une vision. Brusquement, ses paroles me glacèrent encore plus quand elle annonça : « Cette drogoule n'était que la première. Il y en aura deux autres, chacune plus terrible et plus puissante que la précédente à mesure que Morjin acquerra du pouvoir sur la Pierre de Lumière. »

Ce fut tout ce qu'elle nous dit. Tout ce qu'elle voulut bien nous dire en dépit de Maram qui lui fit du charme en prétendant que ce n'était pas juste qu'elle ne nous révèle qu'une partie de notre avenir. Mais les prophétesses étaient ainsi, elles avaient leurs propres codes et vivaient avec des mystères que personne d'autre ne pouvait comprendre.

« Malgré tes prédictions, j'espère bien ne jamais revoir de drogoule, déclara Maram à Atara en scrutant les bois en direction de l'ouest. Si nous nous dirigeons par là, je pense que notre voyage sera suffisamment difficile comme ça. »

À ce moment-là, il me regarda comme si je pouvais encore revenir sur notre décision de traverser la forêt acadienne. Mais j'anéantis ses espoirs en secouant la tête. Malgré la journée froide et grise qui annonçait du mauvais temps pour voyager, je lui dis que nous devions continuer à avancer dans cette sombre partie de la forêt appelée Skadarak sans nous inquiéter des paroles de la drogoule.

Ce matin-là, cependant, nous ne nous aventurâmes pas plus loin, et l'après-midi non plus. La rencontre avec la drogoule nous avait tous épuisés et Kane et moi avions des blessures à soigner. La mienne était moins grave que la sienne. Dans la fraîcheur du matin humide, Liljana et maître Juwain m'aidèrent à ôter mon armure et son rembourrage en cuir. La force de la flèche que m'avait décochée soit Gorman soit Pittock avait transpercé le cuir et ma peau le long de ma colonne vertébrale. Maître Juwain m'expliqua qu'heureusement, la blessure n'était pas très profonde. Pendant qu'il la nettoyait et la frottait avec l'un de ses onguents à l'odeur nauséabonde avant de la recoudre, je restai assis sur une branche cassée, frissonnant dans la brume qui donnait la chair de poule à ma peau nue. Après cela, je ne pouvais plus me tenir droit et encore moins bouger sans ressentir une violente douleur me traverser le dos comme un coup d'épée.

Quant à Kane, maître Juwain eut beaucoup de mal à retirer la flèche, car sa pointe barbelée s'était prise dans les veines et les tendons. Il diagnostiqua une déchirure du chakra du nerf allant de l'épaule de Kane à sa poitrine. L'inquiétude assombrit ses yeux gris et il se mordit la lèvre. Ce genre de blessure, dit-il, était bien plus grave qu'il n'y paraissait, car elle empêchait l'énergie permettant les sensations tactiles de circuler dans le bras de Kane. La plupart des hommes atteints d'une telle blessure perdaient l'usage de leur bras qui s'atrophiait et pendait inutilement à leur côté.

«Peut-être, proposa maître Juwain en sortant sa varistei verte, devrais-je tenter de vous soigner avec ça, même si je dois vous avouer que j'ai peur de l'utiliser.

— Ha, rangez votre cristal ! s'exclama Kane en baissant les yeux sur son bras posé dans l'écharpe que maître Juwain avait confectionnée pour le soutenir. Je me suis guéri tout seul de blessures pires que celle-là.»

Groman et Pittock vinrent s'excuser de nous avoir tiré dessus. Il s'avéra que c'était la flèche de Gorman qui avait atteint Kane et il lui dit : «Pardonnez-moi, mais j'ai vu un dragon sauter par-dessus la clôture, vous jeter à terre et vous piétiner. J'ai décoché ma flèche pour l'empêcher de vous déchirer avec ses griffes. En tout cas, c'est ce que je croyais.»

Il se frappait la tête du poing comme s'il voulait se punir d'avoir été trahi par ses yeux. De la même manière, Pittock raconta qu'il avait vu un loup-garou enflammé s'emparer de moi. «J'avais entendu dire que le Crucifieur était aussi appelé le Seigneur des Illusions, expliquait-il, mais jamais je n'aurais pensé qu'il avait un tel pouvoir.»

Maître Juwain répéta qu'à son avis, maintenant que la drogoule était morte, Morjin n'était probablement plus capable d'imposer des illusions à Pittock et à Gorman, ni à aucun d'entre nous. Cependant, pour plus de sécurité, il donna sa gardienne à Pittock tandis qu'Atara donnait la sienne à Gorman et que Liljana attachait son cristal rouge sang autour du cou de Berkuar. L'esprit de maître Juwain était aussi résistant que le diamant et Liljana, dont l'esprit était peut-être plus résistant encore, serait à l'abri de toute illusion tant qu'elle ne s'ouvrirait pas au danger en utilisant sa gelstei bleue. Quant à Atara, privée d'yeux pour l'éternité, Morjin n'avait aucun pouvoir de lui faire voir quoi que ce soit puisqu'elle-même n'en était plus capable.

Nous passâmes l'après-midi à nous reposer en buvant du thé chaud puis, plus tard, en mangeant un riche ragoût de gibier que Liljana prépara pour nous. J'appréhendais de m'enfoncer dans le Skadarak avec un Kane qui ne pouvait se servir que d'un seul bras. Quels monstres, me demandais-je, devrions-nous affronter et comment les combattre alors que le plus fort d'entre nous pouvait à peine manier son épée ?

D'autres questions tout aussi douloureuses me hantaient. Je n'arrêtais pas de penser à ce que la drogoule m'avait dit. Ce soir-là, alors que nous étions tous assis près du feu, nous eûmes enfin l'occasion d'en parler.

«Vous avez dit que les hommes d'Angra Mainyu vous avaient empoisonné avec du pavot et vous avaient volé le Jade Noir, dis-je à Kane qui était assis à côté de moi, son bras blessé en écharpe. Mais alors, pourquoi a-t-il été apporté sur Ea ?»

Ses yeux noirs se firent encore plus noirs et il me regarda d'un air mauvais. «Bon, vous croyez que je sais absolument tout ?» répondit-il, exaspéré.

En entendant cela, maître Juwain qui jouait toujours les conciliateurs, se racla la gorge et se mit à parler d'une voix aussi mesurée que possible : «Pour répondre à cette question, je crois qu'il faut se référer à la prophétie de Midori Hastar, à savoir, qu'Ea donnera naissance au plus grand et au dernier des Maîtreya. Nous espérons tous qu'il en sera ainsi, mais le Baaloch et ceux de son espèce le redoutent. Il est donc tout à fait possible que le Maléfique ait envoyé le Jade Noir ici pour contribuer à la défaite du Maîtreya ou empêcher

son avènement.

— Je pense c'est possible, approuva Liljana, pour une fois d'accord avec lui. Et dans ce cas, on peut imaginer que les Galadins ont ensuite envoyé la Pierre de Lumière pour contrecarrer les pouvoirs du Jade Noir.»

Kane se contentait de contempler le feu. Mais même s'il ne donnait pas son avis sur cette hypothèse, son silence semblait confirmer l'esprit de ce qu'avaient dit maître Juwain et Liljana.

«Ce qui m'étonne, moi, intervint Maram dans l'air frais de la nuit, c'est ce que la drogoule a dit à propos d'un sort jeté au cristal. Est-ce que c'était un mensonge de plus ? Sinon, qui a jeté ce sort et comment ?»

Le regard concentré sur le feu qui crépitait, Kane attendit un bon moment avant de répondre. Finalement, il déclara : «Sur ce point, la drogoule a dit vrai, mais elle a travesti la réalité pour en faire un mensonge. Ce sont les Daevas eux-mêmes, tout à leur empressement d'obéir à la volonté d'Angra Mainyu, qui ont jeté le sort. Et ce sont eux qui ont corrompu le cristal. La gelstei noire contient toutes les ténèbres, pas vrai ? C'est pourquoi elle absorbe tout ce qui est sombre chez tous ceux qui essaient de l'utiliser, et qu'y a-t-il de plus sombre que les Daevas qui ont suivi Angra Mainyu à part le Maléfique en personne ?»

Même à trois pieds de distance, je sentais le cœur de Kane cogner contre ses côtes comme un animal emprisonné dans un réduit sans lumière.

«Mais, insista Maram, Morjin pourrait-il utiliser le Jade Noir comme l'a dit la drogoule ? Pour transformer les gens en goules ?»

Kane se tourna vers Maram et ses paroles nous glacèrent encore plus que le froid humide de la nuit : «Oui, c'est possible.»

Il respira à fond et j'en fis autant, imité par Atara assise de l'autre côté. Puis il poursuivit, sur un ton plus aimable cette fois : «Mais il faudrait d'abord qu'il maîtrise la Pierre de Lumière.

— Qu'il la maîtrise ou simplement qu'il acquière plus de pouvoir sur elle ? demanda Maram. Si Morjin peut nous faire ce qu'il a fait à sa drogoule à l'aide du Jade Noir, alors il faut le retrouver et le détruire.»

Il fallut un moment à Maram pour se rendre compte de ce que ses paroles impliquaient. Atara tourna son visage vers lui et lui dit : «Tu suggères qu'on aille le chercher et qu'on le détruise nous-mêmes ?

— Ai-je vraiment dit ça ?» marmonna Maram comme s'il se parlait

à lui-même. Il semblait abasourdi par sa propre audace. «C'est que nous sommes tout près de lui, non ?

— En effet, répliqua Kane en levant sa main valide comme s'il voulait sentir l'air. Et si nous nous approchons trop, c'est vous qui serez détruit par le Jade Noir.»

Il expliqua alors que ce n'était pas possible d'aller tranquillement au cœur du Skadarak, de ramasser le Jade Noir sur le sol, puis de le réduire en miettes à coups de hache.

«Il a été apporté ici il y a très longtemps, ajouta-t-il. Il doit être enterré sous des couches de terre.

— À moins qu'il n'ait été placé dans une sorte de caverne, suggéra Maram.

— Si c'était le cas, je ne me risquerais dans cette caverne, et vous non plus.» Kane sourit à Maram, mais la froideur de son regard lui donna le frisson. Il reprit : «Non, je suis sûr que la terre a avalé le Jade Noir. Il faudrait creuser pour le déterrer.»

Berkuar réfléchit à ce qui venait d'être dit en mâchouillant l'une de ses noix de barbare, puis cracha dans le feu. «Les hommes du Crucifieur exploitent des mines d'or pas très loin du Skadarak. Et s'ils s'étaient lancés là-dedans pour extraire autre chose ?

— Non, ils n'oseraient pas, répondit Kane. Et de toute façon, ils n'y parviendraient pas. Morjin le sait. Car le Jade Noir et la terre ne doivent plus faire qu'un.»

Il nous raconta que la gelstei noire avait probablement empoisonné la terre et que la terre avait nourri le cristal de ses propres feux sinistres.

«Si vous saviez tout ça, lui dit maître Juwain, pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant pour nous le dire ?

— Parce que je ne savais pas.» Kane leva les yeux vers les arbres derrière la clôture reconstruite autour de nous. «Il y a de nombreux endroits maléfiques sur Ea, pas vrai ? Je ne les ai pas tous visités et jusqu'à ce que la drogoule parle du Skadarak, je n'en savais pas plus que vous.

— Mais vous avez dû vous en douter après la discussion que nous avons eue avec maître Storr dans la bibliothèque.

— Bon. Et alors ? Je crois que vous aussi vous vous en doutiez.»

Maître Juwain réfléchit en grattant sa tête chauve. Puis il dit à Kane : «Si les hommes de Morjin ne recherchent pas le Jade Noir, qu'en est-il de Morjin lui-même ? Ou de l'une de ses drogoules ?

— Non, lui non plus ne s’y risquerait pas, répondit Kane. Quand on prend un dragon pour allié, on a intérêt à se méfier. C’est la même chose avec le Jade Noir. La Pierre de Lumière pourrait peut-être lui donner un peu de pouvoir sur lui, mais pas sur la terre même dont il fait partie intégrante maintenant – pas encore. Ce serait la terre que le dévorerait.»

Il regarda maître Juwain en soupirant, puis il ajouta : «Mais s’il était libéré, Angra Mainyu, lui, oserait. Bon. Et il revendiquerait le Jade Noir pour lui-même.»

Je pris une gorgée de thé en contemplant les lueurs du feu qui jouaient dans le miroir noir des yeux de Kane. «La drogoule a parlé d’un Grand Mensonge et du combat que menait Angra Mainyu pour devenir le Marudin, lui dis-je. Ce mot m’est inconnu. Savez-vous ce qu’il a voulu dire ?

— Oui», fit Kane. Son soupir était presque impossible à distinguer d’un grondement. «J’en ai déjà parlé, en partie. J’ai raconté comment Asangal est tombé dans le mal par amour pour le monde et est devenu Angra Mainyu. Bon. Et comment il était tombé encore plus bas par peur et par haine. Ce qu’il haïssait plus que tout, c’était de devoir inévitablement disparaître pour devenir Ieldra et il maudissait l’Unique qui avait fait les choses ainsi. Il maudissait la création elle-même. Mais la mort n’est qu’une partie de la vie, pas vrai ? Tout comme la souffrance creuse des trous dans l’âme pour faire place à la joie. C’est vous qui l’avez dit un jour. Angra Mainyu refuse de l’admettre. Il appelle cette vérité le "Grand Mensonge". Il a juré de recréer complètement l’univers, lui-même, bien qu’il n’appartienne qu’à l’ordre des Galadins et n’en ait pas le pouvoir.»

Kane marqua un temps d’arrêt pour boire un peu de thé. Puis, posant ses yeux sur moi, il poursuivit : «Mais il recherche le pouvoir comme une chauve-souris recherche le sang. Tout le pouvoir des Ieldras, et davantage. Il dit que la partie la plus importante du Grand Mensonge était que les Galadins devaient mourir pour devenir Ieldras. Car il pense qu’il peut y avoir un autre ordre au-dessus des Galadins. Il appelle cet ordre les "Marudins" : ceux qui n’auront pas à mourir pour se transformer en lumière, mais baigneront toutes les choses de lumière comme les rayons du soleil tombant sur la terre. Un être et un seul, le Marudin, est destiné à gouverner cet ordre. Et donc à gouverner la création.» Il mit la main dans sa poche et en sortit la baalstei ovale qu’il gardait toujours sur lui. «J’ai dit que le Jade Noir n’était pas plus grand en taille que cette petite babiole que j’ai arrachée à ce maudit Gris. Vous avez vu les sept gelstei d’Abraxax et de ses frères, elles ne sont pas plus grandes. Mais les premières grandes gelstei, constituées au commencement des temps à partir du

feu des anges cristallisé, étaient énormes au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Et leur pouvoir aussi. Les Ieldras les ont utilisées pour créer Eluru. Quelque part dans les étoiles autour de Ninsun se trouvent toujours les premières gelstei. Bon. Angra Mainyu aimerait se servir du Jade Noir pour arracher le pouvoir de ces cristaux aux Ieldras comme il a déjà tenté de le faire pendant la Guerre de la Pierre.»

Kane contemplait la petite gelstei noire dans la paume de sa main. Estrella et Daj s'approchèrent timidement de lui pour voir s'il allait ajouter quelque chose. Maram prit une gorgée de thé pendant que Berkuar crachait une fois de plus dans le feu. Le bois craqua et siffla.

«Peut-être qu'on devrait vraiment trouver le Jade Noir et le détruire, dis-je. – Non, Val, murmura Kane, ce n'est pas possible.» En allant me coucher ce soir-là, je me disais qu'il serait bien plus risqué de combattre les forces de Morjin au nord ou de barboter dans les Marais Froids au sud que d'affronter les ténèbres que nous pourrions trouver dans le Skadarak. Mais en réalité, je n'en savais rien. Et une vérité plus profonde murmurait avec passion dans quelque coin reculé de mon esprit que j'avais envie de contempler la partie la plus sombre du monde pour m'assurer que la lumière que je portais en moi était assez brillante pour me guider à travers cette obscurité.

Nous repartîmes le lendemain matin vers l'ouest. On avait beau être à la fin du mois d'ashte, la chaleur de l'été ne parvenait pas à se frayer un passage dans ces bois du sud. Il se mit même à faire plus froid et le crachin s'épaissit jusqu'à devenir une sorte de nuage gris continu qui nous enveloppait comme une couverture mouillée. Je clignais des yeux pour lutter contre l'humidité tandis que Maram léchait des gouttes d'eau sur sa moustache. Nous avançons péniblement, un mètre après l'autre, dans les fougères ruisselantes.

Berkuar prit la tête et je lui emboîtai le pas suivi d'Atara, de maître Juwain, de Liljana et des enfants. Maram marchait avec Kane qui avait insisté pour garder nos arrières en dépit de sa blessure. Berkuar déploya Pittock et Gorman loin dans les bois, sur notre droite et sur notre gauche, pour couvrir nos flancs. À gauche, Gorman devait également guetter l'apparition des Marais Froids et donner l'alerte si nous étions sur le point de nous égarer sur un sol bourbeux ou même dans des sables mouvants. Je guidai Altaru pour m'adapter plus facilement au rythme de Berkuar et pour sentir le sol ferme sous mes bottes. Et puis la douleur qui me transperçait le dos à chaque pas était légèrement moins grande en marchant qu'en me tenant droit sur une selle cahotante.

D'après les calculs de Berkuar, nous devons atteindre les Marais Froids au bout de dix ou quinze milles, et il s'avéra qu'il avait raison.

Nous sentîmes l'odeur de cette vaste étendue d'eau stagnante et de végétation en train de pourrir longtemps avant de la voir. À travers les arbres flottait une puanteur qui rappelait celle du Marécage Noir. L'air écœurant semblait empirer encore les choses. Des particules de crachin se chargeaient de cette infection et la déposaient dans nos narines, dans nos cheveux et sur nos vêtements. Le simple fait de respirer était une épreuve désagréable.

«Pouah ! s'exclama Maram en s'éventant avec sa main. Si ça sent aussi mauvais ici, dans les bois, je ne veux même pas imaginer ce que ce serait de traverser ces maudits Marais.»

Berkuar lui répondit : «Personne ne traverse les Marais Froids. Et maintenant, silence, si vous ne voulez pas attirer un démon !»

Comme ses amis Verts, Berkuar croyait que les âmes des sorciers et des autres êtres maléfiques étaient condamnés à errer dans les endroits maudits du monde tels que les Marécages Froids. Ces démons pouvaient même prendre la forme de loups-garous et d'autres bêtes féroces capables de dévorer un homme ou de le vider de son sang.

«Démons !» marmonna Maram derrière moi. Puis j'entendis un bruit de claque. «C'est le quatrième moustique que je tue sur un demi-mille et je n'en ai vu aucun en Acadu. Ah, j'ai l'impression que ce n'est pas bon signe. Vous ne vous rappelez pas le Vardaloon ? Les moustiques y étaient pires que tous les démons.»

Plus nous nous rapprochions de la puanteur âcre des Marais, plus les insectes les moins appréciés de Maram se faisaient nombreux. Ils ne nous attaquaient pas en masse et ne nous bouchaient pas les narines comme dans le Vardaloon, mais nous avions l'impression que chaque fois que nous frôlions un buisson, nous dérangions des dizaines de ces petites bestioles noires. Elles traversaient l'air et trouvaient inmanquablement leur chemin vers nous avant de se poser avec la douceur d'un flocon de neige sur nos mains, notre front et nos cheveux. Leur vrombissement était un supplice pour nos oreilles.

«Vous ne nous avez pas avertis de ça, grommela Maram à Berkuar en se donnant une claque dans le cou. Maintenant, je sais pourquoi personne ne traverse les Marais !»

Berkuar se contenta de lui sourire, puis cracha dans sa main. Il frotta le jus de la noix de barbark sur ses joues et sur son front. Cette immonde substance rouge paraissait éloigner les moustiques.

Soudain, un trille sur notre gauche prévint Berkuar que Gorman avait trouvé quelque chose. Nous changeâmes de cap pour nous diriger vers lui, que sa pèlerine verte rendait presque invisible au milieu des feuilles d'un arbousier. Nous marchions aussi

silencieusement que possible entre les arbres, principalement des chênes et des marronniers. En nous rapprochant de Gorman, nous vîmes ce qu'il avait vu : la forêt semblait s'achever à une centaine de mètres devant nous. Il nous entraîna derrière un vieux chêne tordu jusqu'au sommet d'une butte derrière laquelle la forêt disparaissait dans une grisaille épaisse. Nous le rejoignîmes. Au-dessous de nous, dans une vaste dépression mal drainée de plusieurs milles, un immense marécage s'étendait vers le sud. Des herbes submergées et quelques arbres solitaires dépassaient de cette eau immobile. À sa surface flottait une vase verte et des poches de brume s'accrochaient à elle comme des lambeaux de vêtements sur un lépreux.

«C'est vrai que les moustiques sont terribles ici, dit Berkuar à Maram. Mais ce n'est pas pour ça que personne ne traverse les Marais Froids.»

Un homme sur des échasses, expliqua-t-il, aurait du mal à trouver le fond de cet étang puant dans lequel nageaient des bêtes ressemblant à des lézards et capables de renverser nos chevaux. Et puis il y avait aussi des sables mouvants.

«Je crois que même les oiseaux ne le survolent pas, ajouta-t-il. Notre itinéraire le contourne par le nord, mais en restant le plus près possible de lui.

— Ah, le plus près possible des moustiques, aussi, fit remarquer Maram en frôlant son oreille de sa main. Ce sera pire ce soir. On ne pourrait pas s'éloigner au moins de quelques milles de ce marécage ?

— Quelques milles pourraient nous amener dans le Skadarak, répondit Berkuar.

— Alors qu'on passe à gauche ou à droite, on est condamnés, conclut Maram en chassant d'une claque un moustique sur son nez rouge. Enfin, je suppose que mieux vaut un danger que l'on connaît qu'un danger que l'on ne connaît pas.»

Nous passâmes le reste de la journée à nous frayer un chemin autour des Marais Froids. Il nous était impossible d'avancer tout droit car, par endroits, le sol au-dessus des Marais était rocheux et accidenté tandis qu'ailleurs des bras d'eau bourbeuse qui paraissaient s'enfoncer profondément dans la forêt nous bloquaient le passage nous obligeant à faire un détour plus au nord. Les piqures et le bourdonnement constant des moustiques, le frottement de nos vêtements trempés et l'air gris et étouffant nous rendaient tous irritables. Et puis il y avait autre chose. Au début, personne ne l'exprima clairement, mais je sentais quelque chose au loin qui appelait mes compagnons, et qui m'appelait moi aussi. C'était comme une voix annonçant dans un murmure des plaisirs immenses ou, plutôt, une incitation malsaine à

jouer des pièces d'or aux dés. Cette chose enivrante, qui s'emparait de nous et nous pénétrait avec la douceur d'un parfum sur la peau, comportait la promesse que toutes nos souffrances ne tarderaient pas à prendre fin et que nos rêves se concrétiseraient bientôt.

Pittock, qui paraissait très solide et très réservé, fut le premier à en parler. Quand nous nous arrêtâmes pour monter le camp, regardant vers le nord à travers les arbres, il annonça : «On est tout près – j'en suis sûr. Je ressens comme une démangeaison dans les os que je ne parviens pas à gratter. J'aimerais continuer dans cette direction tout en sachant que c'est de la folie. Mon oncle s'est perdu dans ces bois et, maintenant, je comprends pourquoi.»

Debout près de lui, Berkuar regardait lui aussi vers le nord. «La créature de Morjin disait la vérité, en tout cas sur ce point. Le Skadarak s'est étendu.»

Puis il ajouta que le lendemain, il faudrait essayer de coller encore plus aux Marais Froids sous peine d'y pénétrer sans le vouloir.

Daj qui brandissait un morceau de bois comme une épée, se fendit brusquement devant lui et demanda : «Mais comment saurons-nous si nous y sommes entrés ?»

C'était une question simple, une question d'enfant. Et c'était une bonne question, aussi, car elle portait en elle l'essence même de notre difficile situation.

La nuit s'écoula lentement sans que l'énorme masse nuageuse qui pesait sur la terre se rompe. Comme Maram l'avait anticipé, les moustiques se firent plus nombreux, de même que les chauves-souris qui les mangeaient. Sinistres comme des démons, elles fendaient l'air avec un bruit sourd. Mais ce n'était pas le genre de chauves-souris qui buvait du sang, en tout cas pas du sang humain. Pittock et Gorman qui montaient la garde près de nous, leur arc à portée de main, scrutaient l'obscurité à la recherche de chauves-souris vampires, de loups-garous et de choses encore pires.

Alors que j'essayais de dormir, j'entendis Gorman grommeler à Pittock : «La drogoule t'a fait croire que tu voyais un loup-garou. J'espère que tes yeux ne te feront pas prendre un cerf pour un dragon.

— Mes yeux ? répondit Pittock. Mes yeux vont très bien. Ce sont les tiens qui m'inquiètent.

— J'ai des yeux de lynx, répliqua Gorman.

— C'est pour ça que tu as tué Jastor ?

— Tu m'accuses de l'avoir tué ? C'est ta flèche qui l'a transpercé !

— *Ma* flèche ? dit Pittock. À la Bataille des Chênes Submergés, je

t'ai donné cinq flèches pour remplacer celles que tu avais perdues. Je suis sûr que c'est l'une d'elles qui a tué Jastor.

— Ah, tu es sûr !

— Tu as toujours tiré comme un pied, marmonna Pittock.

— À la Ferme des Bœufs, j'ai planté une flèche dans l'œil de l'un des Crucifieurs à cinquante mètres !

— Un coup de chance. À la Bataille du Lac Endormi, tu as planté une flèche dans le ventre de ce pauvre Thorgard.

— Comment peux-tu dire ça ? cria presque Gorman. Thorgard est sorti à découvert avant le signal de Berkuar et on a considéré que c'était un accident. Personne d'autre ne me tient pour responsable !

— Oui, mais Thorgard était mon cousin.»

Les deux hommes continuèrent à se disputer ainsi pendant un bon moment jusqu'à ce que Berkuar se lève pour mettre fin à leur querelle. Il les envoya tous les deux se coucher et monta la garde à leur place. Mais Gorman resta près d'une heure à mâchouiller une noix de barbak en marmonnant et Pittock demeura réveillé près du feu à contempler les flammes rouges.

Je crois que cette nuit-là, nous dormîmes tous mal, même Estrella dont le sommeil était généralement paisible et naturel comme une brise de printemps. À plusieurs reprises, je l'entendis gémir comme si elle était la proie de quelque rêve sombre dont elle ne parvenait pas à se réveiller. Même Liljana, qui lui chanta une berceuse allongée à côté d'elle, ne réussit pas à la calmer.

Le matin froid et gris n'apporta pas d'amélioration du temps. Nous étions tous ankylosés comme si le crachin avait réussi à nous pénétrer jusqu'aux os. La douleur dans mon dos était si aiguë que je pus à peine m'asseoir pour manger les œufs d'oie et les galettes que Liljana prépara pour le petit déjeuner. Maître Juwain avait changé mon pansement et déclaré que la blessure ne s'était pas infectée, mais cela ne m'empêchait pas d'avoir l'impression d'être rongé par un acide. À son habitude, Kane ne se plaignait pas, mais son visage arborait l'expression d'un ours dérangé dans sa tanière et prêt à mordre tous ceux qui croiseraient son chemin.

Nous partîmes vers l'ouest en longeant le marécage puant. Très vite cependant, nous tombâmes sur un bras de rivière à l'eau visqueuse qui nous obligea à faire un détour par le nord. Deux ou trois milles plus loin, des collines crayeuses nous empêchèrent de nous rapprocher des Marais et nous forcèrent à couper à travers bois. C'est là, au milieu de chênes, d'ormes et de saules de près de cent pieds de

haut, que la brume nous tomba dessus. Filtrant à travers les cornouillers et les arbres plus petits, elle nous enveloppa d'une grisaille étouffante. En quelques instants à peine, elle s'épaissit et il devint impossible d'apercevoir la cime des arbres. Peu de temps après, c'étaient les arbres que nous avions du mal à distinguer.

«Je ne vois plus où je vais !» me cria Berkuar en levant la main. Je me rapprochai de lui et ses forestiers et tous mes compagnons se pressèrent derrière moi. «On devrait peut-être attendre ici que le brouillard se lève.»

J'enfonçai ma botte dans de vieilles feuilles détrempées. Le sol autour de nous était plat et bourbeux. «Il faudrait peut-être attendre des jours, et ce n'est pas un endroit pour installer un campement.»

Berkuar secoua la tête. «La brume est trop épaisse, on va se perdre.

— On ne se perdra pas, lui dis-je. S'il le faut, on s'encordera comme on l'a fait dans le Marécage Noir.

— C'est un bon plan, admit Berkuar, mais je n'y vois pas à dix pieds devant moi et on se perdra quand même.

— Non, on ne se perdra pas, insistai-je en tendant le doigt devant nous. L'ouest est par là.»

J'étais aussi sûr de cette direction que je l'étais de la différence entre ma main droite et ma main gauche.

«Je suis sûr que l'ouest est bien par là, répondit Berkuar, mais serez-vous capable de maintenir ce cap dans un mille ?

— Val en sera capable», intervint Maram en s'approchant de nous. Et puis sa foi en moi parut s'évanouir. «Sauf si, bien sûr, il perd son sens de l'orientation comme ça lui est arrivé dans le Marécage Noir.

— Si je perds mon chemin, promis-je, je vous le dirai et on montera le camp sur place. Maintenant, partons.»

Personne parmi nous ne souhaitait passer une nuit comme celle de la veille. Je crois que nous nous disions tous qu'après dix ou vingt milles de marche difficile nous devrions nous retrouver bien au-delà du Skadarak.

«Bien dit Berkuar, mais dirigeons-nous à l'ouest et au sud pour être sûrs de rester près des Marais.»

Il nous fallut un moment pour encorder les chevaux. Puis, pointant le nez dans la brume vers le sud-ouest, je partis devant dans la forêt humide et immobile. Des oiseaux chantaient, mais nous ne les voyions pas. Nous tombâmes sur un bras de rivière à l'odeur nauséabonde et cela nous rassura. Ensuite, je me dirigeai pratiquement droit vers

l'ouest. C'était étrange et désagréable de se déplacer presque sans rien voir entre les arbres silencieux, mais cela ne paraissait pas particulièrement dangereux. Le sol restait plat. Le pire, c'étaient les moustiques et quelques rares arbres morts et souches pointues difficiles à apercevoir avant d'être sur le point de trébucher dessus. Mais à mesure que nous avançons, le sol de la forêt s'éclaircissait et se dégageait, et cela nous rassura encore plus parce que Berkuar nous avait dit que les broussailles devaient se raréfier à l'extrémité ouest des Marais Froids. J'étais complètement sûr de mon sens de l'orientation ; c'était comme si le fer dans mon sang, pareil à une girouette dans le vent, m'indiquait infailliblement le chemin. J'étais certain que nous ne tarderions pas à laisser loin derrière nous et les Marais et le Skadarak.

«Ce n'est pas si terrible que ça, Daj !» s'exclama Maram. Il semblait vouloir rassurer l'enfant – ou se rassurer lui-même. «Tu aurais dû nous voir dans le Marécage Noir. Non, il vaut mieux que tu n'aies pas vu ça. Val s'est évanoui comme un fantôme et j'ai cru que je l'avais perdu pour toujours. Le temps y dévorait la lune – tout un mois lunaire en une seule nuit. Il y avait un dragon aussi, je crois. Plus tard, Kane nous a expliqué que pendant quelques instants, nous avons dû arpenter les mondes des Ténèbres et peut-être même Charoth. Je suis obligé de le croire. Cette nuit-là a duré dix fois plus longtemps que cette journée et j'ai bien cru qu'elle n'en finirait jamais.

— J'aimerais bien que ce brouillard finisse, lui dit Daj. Ici, il fait presque aussi sombre de jour que dans les mines de la Ville des Ténèbres.

— Ne parle pas de cet endroit, répondit Maram en se donnant une claque dans le cou. Au moins, il n'y avait pas de moustiques là-bas. À ce propos, ça fait une heure que je suis un peu moins harcelé par eux. Cela doit signifier que nous approchons de la limite de ces maudits Marais, non ?»

La question de Maram inquiéta Berkuar qui demanda que l'on s'arrête. Debout près de moi, il renifla l'air, puis il dit : «Je ne sens pas les Marais.

— Moi non plus, renchérit Maram. Hourra, hourra !»

Berkuar me regarda à travers le brouillard et déclara : «On n'a pas pu parcourir toute cette distance. Les marécages devraient encore se trouver au sud.

— Peut-être que le vent a emporté l'odeur en tournant», suggéra maître Juwain.

Mais il n'y avait pas de vent, rien que des bois immobiles,

silencieux et humides. «Vous êtes sûr de la direction ? me demanda Berkuar. Nous avons peut-être dévié vers le nord.

— Vos flèches dévient-elles ou volent-elles tout droit ?» répliquai-je.

Gorman qui s'était éloigné d'une dizaine de mètres pour chercher la mousse sur les troncs et les autres signes indiquant le nord se redressa brusquement et s'écria : «Regardez ce jeune arbre ! C'est un chêne, un chêne blanc, même. Son tronc est devenu noir et il est tordu comme un vieillard !»

Nous remarquâmes alors que les arbres autour de nous avaient quelque chose de bizarre, car leurs troncs aussi étaient noirs et tordus comme s'ils étaient malades.

«Cet endroit est malsain, dit Gorman. Dépêchons-nous de le fuir.

— Pour nous précipiter vers un endroit encore pire ? lui demanda Berkuar. Restons ici jusqu'à ce que le brouillard se lève et que nous puissions voir ce qui nous entoure.»

Il n'émit pas d'autres doutes sur mes compétences de chef, mais insista fortement pour attendre, quoi qu'en dise mon sens de l'orientation. Finalement, nous arrivâmes à un compromis : si la brume ne s'était pas dissipée à midi ou peu de temps après, nous continuerions vers l'ouest.

«Mais comment saurons-nous qu'il est midi ?» demanda Daj en levant les yeux dans le brouillard aveuglant.

Si mon sens de l'orientation était pratiquement intact, selon moi, il n'en allait pas de même pour ma notion de l'heure. Aussi répondis-je à Daj : «Il faudra deviner.»

Et nous attendîmes. Maram et Berkuar allumèrent deux petits feux autour desquels nous nous rassemblâmes pour nous réchauffer. Une heure s'écoula, puis une autre et j'étais sûr que midi aussi était passé. Daj fut le premier à remarquer un vent léger soufflant dans la forêt et la dispersion de la brume. Maram s'écria que nous étions sauvés, mais il s'avéra qu'il s'était réjoui trop vite, car à mesure que le vent chassait le brouillard et que le temps commençait à se dégager, nous voyions de mieux en mieux les bois qui nous entouraient : de tous côtés, les arbres étaient atrophiés et tordus, leurs troncs noircis, et une rouille brunâtre rongait leurs feuilles. De vieux chênes qui auraient dû avoir la stature et majesté d'un roi ne faisaient que vingt ou trente pieds de haut. Comme Gorman l'avait dit, nombreux étaient ceux qui étaient déformés comme des vieillards infirmes. Il poussait peu d'arbustes et il n'y avait aucune fleur sur le sol gris foncé de la forêt. Je posai ma main dessus et il me parut trop chaud, comme si la terre elle-même

brûlait de fièvre.

«La forêt maudite, dit Berkuar en me regardant. Nous sommes certainement entrés dedans.»

Je ne répondis rien parce que je ne pouvais plus nier que je nous avais amenés à l'endroit même qu'Abrasax nous avait conseillé d'éviter.

16

Pendant un moment, alors que nous attendions près des feux et que le brouillard se dissipait, Berkuar me dévisagea fixement. Je devinai que Maram n'appréciait pas son regard accusateur, car il prit ma défense en déclarant : «Ce n'est pas la faute de Val.

— Est-ce que j'ai dit que ça l'était ? lui demanda Berkuar. Le Skadarak s'est peut-être tellement étendu qu'il est impossible de ne pas s'y égarer. La seule chose qui importe maintenant, c'est comment nous allons trouver le chemin de la sortie.»

Ce courageux forestier ne dit pas ce qui était évident, à savoir qu'il s'était perdu dans la brume et était incapable de distinguer le nord du sud. De plus, son œil exercé à repérer les mousses et autres signes de ce genre ne lui donnait aucune indication d'orientation, car il n'en poussait pas sur ces arbres malades.

Au-dessus de nous, les nuages formaient toujours une couche si épaisse et si grise qu'aucune lueur blanche ne signalait la position du soleil. Gorman nous expliqua qu'il en était souvent ainsi en Acadu à la fin d'ashte et que cela durait plusieurs semaines d'affilée.

«L'ouest est par là dis-je en montrant droit devant nous. Je tirai mon épée qui brilla faiblement quand je la tournai vers ma droite. «Vous voyez ? Argattha devrait être au nord d'ici, et Alkaladur le confirme.»

Un jour, mon épée lumineuse nous avait conduits à Argattha où se trouvait la Pierre de Lumière.

«Partons, ordonnai-je.

— Si vous vous trompez, répliqua Pittock, on risque de se retrouver au cœur du Skadarak.

— Oui, c'est vrai. Mais si nous avançons tout droit, nous finirons par ressortir de l'autre côté. Et maintenant, en route.»

Nous éteignîmes les deux feux avec de la boue malodorante et reprîmes notre voyage vers ce qui pour moi ne pouvait être que l'ouest. Nous nous déplaçons sans difficulté, car il n'y avait là ni fougères ni buissons pour entraver nos pas. Avec la dissipation de la brume, le crachin avait cessé lui aussi et il s'était mis à faire frais plutôt que froid. Sans l'horreur des bois malades et la crainte de ce qui

en était la cause, cet après-midi de marche aurait même pu être agréable. C'était une forêt sombre, bien sûr, plus sombre même que le Vardaloon. Autour de nous les arbres n'arboraient pas beaucoup de vert. Ils poussaient noirs comme du bois de chauffage brûlé et leurs feuilles dévorées par les vers laissaient apparaître des tâches brunes et rouge sang. Mais le pire, me disais-je, ne provenait pas des nuages omniprésents qui bloquaient le soleil ni des troncs d'arbres noircis. C'était plutôt l'impression que quelque chose leur dérobait leur vie et ternissait leur lumière essentielle.

Et il en allait de même pour nous que pour les arbres. Plus nous progressions dans les bois, plus nous sentions notre énergie vitale diminuer et se tarir. La terre elle-même semblait nous appeler à entrer en elle d'une voix grave, traînante et effrayante. À la fin de la journée, nous devions lutter pour bouger nos membres. C'était comme essayer de se sortir d'un lac figé par la neige fondue.

«J'ai froid, marmonna Maram tandis que nous avançons péniblement. Je suis fatigué et j'ai faim. Et soif. C'est bien un soir à boire un peu d'eau-de-vie, non ?

— Souviens-toi de ta promesse», lui dis-je. Ma voix, même à mes oreilles, sonnait rauque et monocorde comme celle d'un perroquet. «L'eau-de-vie est réservée à un usage médicinal uniquement et tu n'es pas malade.

— Ah bon ? Tout mon corps me fait l'effet d'une énorme contusion.» Il marqua une pause et ses yeux vitreux embrassèrent les bois qui s'assombrissaient autour de nous. «Et puis, ce n'est pas vraiment mon corps qui a besoin d'un médicament, c'est mon âme.»

Ce soir-là, ne trouvant pas de cours d'eau limpide sur les berges duquel faire halte, nous montâmes notre camp au milieu de la forêt monotone. Maram voulait bien faire un grand feu, mais Kane dut l'obliger, de même que Gorman et Pittock, à ramasser du bois mort pour les fortifications. À vrai dire, cela ne paraissait pas nécessaire. Cependant, dans le but d'inciter Maram à bouger, Kane parla de panthères rendues folles, d'ours transformés en goules et même de démons susceptibles de nous attaquer au cours de la nuit. De tout l'après-midi, cependant, nous n'avions pas vu un seul animal plus gros qu'un ver de terre, ni aucune trace d'être humain. Mais cela ne nous étonna guère, car qui aurait pu être assez fou pour pénétrer dans une forêt aussi atroce que celle-là ? Kane nous avertit qu'après notre rencontre avec la drogoule, Morjin pourrait bien envoyer une compagnie de soldats à nos trousses ou même la deuxième drogoule mentionnée par Atara. Mais comme un Maram découragé le fit remarquer d'une voix blanche, pourquoi s'en donnerait-il la peine

alors que cet endroit sinistre et maudit ferait le travail à sa place ?

Maître Juwain nous dirigea dans une méditation de la lumière et cela parut chasser une grande partie de la tristesse qui nous rongait, en tout cas pour un moment. Je réaffirmai ma conviction que nous pourrions sortir de ce bois quand nous le voudrions. Devant notre situation difficile, Liljana eut une réponse plus pratique : elle se força à cuisiner le meilleur repas possible. Tard dans la nuit, nous mangeâmes du gibier rôti et des galettes sucrées avec du beurre de pomme et des confitures que les Frères nous avaient données. En dessert, il y eut des figues, puis Liljana nous prépara exceptionnellement quelques tasses de café.

Ce festin aurait suffi à rassasier n'importe quel homme, mais Maram mangea pour trois, fourrant la nourriture dans sa bouche avec une gloutonnerie excessive, même pour lui. Cependant, il eut la grâce de complimenter Liljana pour sa cuisine et l'habileté de louer son dévouement qui l'avait poussée à travailler tard dans la nuit pour notre estomac et notre corps, sans parler de notre esprit : «Ah, soyez bénie, Liljana, soyez bénie ! Personne d'autre que vous n'aurait pu produire un repas aussi délicieux dans un tel endroit, et personne d'autre n'aurait même essayé. Ce soir en me couchant, je serai un homme meilleur.»

Ses paroles remontèrent le moral de Liljana bien mieux que n'importe quelle méditation de maître Juwain. Elle exigea même de rester debout pour laver elle-même la vaisselle afin que nous prenions tous une bonne nuit de repos, ce qui n'était pas une mince affaire, car elle disposait de peu d'eau pour le faire. Contente, joyeuse presque, elle se mit au travail – enfin, jusqu'au moment où elle découvrit que Maram avait pris un pot de confiture de fraises et l'avait mangé tout seul. Elle trouva le récipient abandonné dans des feuilles à la place de Maram près du feu. Brandissant le pot vide, elle le secoua devant Maram et son humeur passa instantanément de la bonne volonté envers tous les hommes à une fureur rare et effroyable : «Comment avez-vous pu avaler tout ça en un seul repas ? Ne me dites pas qu'il n'y avait pas assez à manger !»

Maram bégaya : «Je... je, ah, j'ai mangé comme je mange toujours ! Ai-je besoin de votre permission pour avoir un peu de confiture ?

— Vous avez mangé *toute* la confiture, il n'y en a plus !

— Ah, peut-être plus de fraises, mais vous avez des pots de myrtilles et de cerises, et du beurre de pomme aussi.

— Mais la confiture de fraises était la préférée de Daj ! Vous le saviez et vous l'avez quand même mangée.

— Je suis désolé, répondit Maram. Croyez-moi, je ne sais pas comment vous dire à quel point.

— Vous êtes désolé de vous être fait prendre, c'est tout, criait Liljana d'une voix perçante. Vous vous moquez de Daj autant que de moi, sans ça vous en auriez gardé au moins un *peu*.»

Daj, terrifié par la colère de Liljana, se tenait à côté d'elle et la regardait comme si elle s'était transformée en louve.

«Vous êtes un porc, dit-elle à Maram. Un gros porc et vous ne vous souciez de personne ni de rien en dehors de ce qui est dans votre auge devant vous !»

Les paroles de ce genre peuvent être un poison pour l'âme. Et elles peuvent même se révéler un poison pour l'âme de celui qui les prononce. Liljana, debout les mains sur les hanches, regardait Maram d'un œil mauvais et il le lui rendait bien. Finalement, il marmonna quelque chose à propos de chevaux qu'il fallait étriller et s'éloigna du feu d'un air digne.

Je pris Liljana à part et serrai sa main dans la mienne pour essayer de lui prendre un peu de son feu. «S'il est quelqu'un parmi nous qui doit nous réunir et non nous séparer, c'est bien vous.»

Mes paroles parurent la calmer, mais un peu seulement. «Tout ce que j'ai dit à Maram est vrai ! me dit-elle.

— Oui, c'est vrai. Mais vous devez savoir que c'est justement parce que c'est vrai que vous ne devez pas le dire.

— Je le sais très bien», répondit-elle en baissant les yeux vers le sol. Puis elle me regarda. «Merci de me le rappeler. Anahita Kirriland, la Matérix qui m'a précédée, m'avait prévenue que je pouvais être aussi assassine que Morjin si on me provoquait, et j'ai toujours su qu'elle avait raison. Mais ce Maram est si provocateur ! Quelquefois, il m'arrive de penser qu'il me déteste !

— Non, expliquai-je en lui souriant. Il vous traite comme il traiterait sa propre mère.

— Vous le croyez vraiment ? Il se montre parfois si peu *respectueux*.

— Vous croyez qu'il ne le sait pas ? Vous croyez qu'il ne sait pas qui il est et qu'il ne souhaite pas s'améliorer comme chacun d'entre nous ?»

À ces mots, le visage de Liljana se radoucit et elle aurait pu sourire si Morjin ne l'avait pas privée de cette grâce. Elle se remit à laver ses casseroles, sinon avec joie, du moins avec plus d'entrain. Et je m'éloignai pour aller parler à Maram.

Je le trouvai à trente mètres de notre camp, assis dans le noir sur une branche morte près d'un arbre malade. À mon arrivée, il sursauta et glissa sa main sous sa cape. Il gémit : « Ah, Val, Val, cette femme me déteste !

— Mais bien sûr que non, répondis-je en m'approchant davantage. Elle n'est pas dans son état normal, c'est tout – aucun de nous n'est dans son état normal.

— Non, je pense au contraire qu'elle est *trop* elle-même, si tu vois ce que je veux dire. Ah, quel malheur, quel malheur ! »

L'auto-apitoiement de Maram me parvenait par vagues qui me donnaient mal au ventre. Mais alors qu'il ouvrait la bouche pour se plaindre de son sort pour la millièmè fois, autre chose me parvint également : une haleine chargée d'eau-de-vie.

Bouleversé par ma fureur soudaine, je lui hurlai : « Tu as bu !

— Oui, et alors ? répondit-il en hurlant lui aussi.

— Et où est la bouteille ? »

De sous sa cape, Maram sortit un flacon d'eau-de-vie débouché et à moitié plein à en juger par le bruit du liquide à l'intérieur. Sa vue acheva de me mettre en rage. Je lui envoyai un coup de poing qui l'atteignit au bras et lui fit lâcher la bouteille. Celle-ci rebondit sur la branche et tomba sur le sol de la forêt et l'eau-de-vie sombre se répandit par terre.

« Qu'est-ce que tu as fait ? » s'écria-t-il.

Il plongeait en avant pour s'emparer de la bouteille comme s'il espérait sauver au moins quelques gouttes de liquide. Mais je lui saisis le bras et l'en empêchai d'une secousse.

« Qu'est-ce que tu as fait, *toi*, hurlai-je. Ta promesse...

— Maudite promesse ! cria-t-il. Nous sommes tous maudits dans cette forêt maudite ! »

Un instant, je fus tenté de chasser le désespoir de son visage d'une claque. Mais le sentiment d'indignation et de trahison qui émanait de lui arrêta mon geste. Je serrai de nouveau le poing et me mordis les doigts avant de lui dire : « Je... suis désolé. Je t'en prie, pardonne-moi. »

Et puis ce fut mon tour de m'éloigner dans le bois. Alors que l'eau des feuilles mortes pourries ressortait sous mes bottes, je m'efforçai de respirer à fond comme maître Juwain me l'avait appris. J'essayai de méditer sur l'éclat du soleil levant comme il me l'avait aussi appris dans l'une de ses méditations de la lumière. Rien ne semblait marcher.

Je m'appuyai contre le tronc d'un arbre déformé, incapable de calmer les battements de mon cœur qui bondissait dans ma poitrine comme un lièvre fuyant un prédateur vorace.

«Morjin», murmurai-je, Morjin.»

Sans savoir comment, je compris qu'il nous attaquait par l'intermédiaire du Jade Noir. Ce cristal maudit m'appelait dans la forêt noircie. Sous mes bottes, la terre elle-même paraissait me mépriser et promettait de décomposer bientôt ma chair et mes os.

Comment est-ce possible ? me demandai-je. *J'ai failli frapper mon meilleur ami.* La terre sombre du Skadarak en appelait à ce qu'il y avait de plus sombre en moi.

Valashu.

J'avais des impulsions. Tout le monde a des impulsions. Terrifié par la bête qui refermait ses mâchoires sur ma nuque, j'avais envie de courir pour lui échapper et, en même temps, j'avais envie de me jeter sur les genoux de Liljana pour sangloter comme si elle était ma mère. Chaque fois que je regardais Atara, mes bras tremblaient de la serrer contre moi et d'embrasser ses lèvres magnifiques, de l'enlever et de la remplir de la semence de notre enfant. La blessure dans mon dos était un scandale contre lequel il fallait absolument s'élever. Toutes les blessures que j'avais reçues depuis mon enfance, celles du corps comme celles de l'âme, exprimaient la souffrance. La douleur du kirax qui brûlait dans mon sang était un feu auquel je ne pourrais jamais échapper. Elle me donnait envie de hurler que la vie était un horrible supplice. Mes doigts mourraient d'arracher son foie à Morjin et de le jeter aux chiens et ma langue était impatiente de goûter son sang. La nuit se faisait de plus en plus noire. Seul dans les bois sans lumière, j'avais envie de libérer toutes ces impulsions, et des centaines d'autres – même la plus sombre et la plus mortelle d'entre elles – comme on lâche des rats enragés.

Un peu après minuit, je rejoignis le camp. Maître Juwain était assis près de l'un des feux, les yeux fixés sur une page du *Saganom Élu*. Il semblait relire sans cesse les mêmes vers. Atara était devant l'autre feu, à la recherche d'un autre genre de savoir. Quand je pris place à côté d'elle, tout son corps sursauta et ses doigts tâtonnèrent pour trouver mes mains et mon visage.

«Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je.

— Tout est sombre à présent», répondit-elle.

Le cœur de cette femme courageuse palpitait de terreur.

«On réussira à sortir d'ici, lui promis-je. Demain.

— Ça n'a plus d'importance. Tout est sombre comme si la lumière ne devait jamais revenir. Comme si la lumière ne *pouvait* jamais revenir.»

J'essayai d'amener ses doigts à mes lèvres, mais elle ôta sa main de la mienne. La froideur qui émanait d'elle aurait gelé jusqu'aux rayons du soleil.

«Atara, murmurai-je.

— Non, ne dis rien, répondit-elle en chuchotant. Va te coucher et reprends des forces pour demain. Laisse-moi seule.»

Me pliant à son désir, je lui souhaitai une bonne nuit, mais j'étais incapable d'aller me coucher. Je la laissai assise en silence près du feu, privée d'yeux pour l'éternité.

Tout en faisant les cent pas devant les silhouettes endormies de Daj et d'Estrella, je ressassais tous les moyens de tuer Morjin. Un jour, Atara m'avait prévenu que sa mort entraînerait la mienne. Mon destin semblait se précipiter vers moi comme une grosse pierre noire lancée par une catapulte. Impossible de faire un pas de côté pour l'éviter. Intense et écoeurante, la peur me donnait des sueurs froides, mais cela m'était presque égal.

Bien plus tard, mes pas m'emmenèrent jusqu'à la bordure ouest de notre campement où se trouvait Kane, penché au-dessus de la clôture, le visage tourné vers la forêt obscure. Et alors que maître Juwain regardait fixement les mêmes vers de son livre, Kane, lui, ne regardait rien.

«Valashu, me dit-il finalement d'une voix qui retentit comme un roulement de tonnerre sourd et lointain. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je n'arrête pas de penser à Morjin, avouai-je.

— Moi aussi. Et à Asangal.

— Pourquoi appelez-vous le Maléfique ainsi ?

— J'essayais de me rappeler ce qu'il était avant... avant.»

J'écoutai les ronflements d'ivrogne de Maram près du feu, puis je demandai : «Et comment était-il ?

— Je crois qu'il vous ressemblait beaucoup.» Il se tourna et les flammes du feu vinrent lécher le centre de ses yeux noirs. «Et il pensait trop à la mort, aussi.»

Tandis que le monde dans lequel nous nous trouvions nous entraînait toujours plus profondément dans la nuit, il resta là à me dévisager. Son regard sombre semblait s'emparer de moi et m'attirer dans un escalier tournant qui s'enfonçait encore et encore dans la terre

noire, toujours plus bas, à jamais.

«Asangal en avait peur, me dit-il d'une voix grave et presque irréelle. Bon. Et comme il en avait peur, il la refusait.»

Et comme il la refusait, continua Kane, Asangal avait entrepris de combattre de tout son être ce qu'il appelait le Grand Mensonge. Le résultat était perceptible et visible tout autour de nous dans la terre empoisonnée du Skadarak et dans notre âme.

«Mais Valashu, expliqua-t-il, avant de devenir un Elijin, un homme doit absolument surmonter sa peur de la mort, vous comprenez ?»

Les Elijins, poursuivit-il, étaient destinés à devenir des Galadins, tout comme les Galadins étaient condamnés à mourir pour devenir des êtres supérieurs. Certains, comme Ashtoreth et Valoreth, trouvaient cette transformation glorieuse. Mais pour d'autres, ce destin lointain et redouté était une menace qui devenait au cours des âges un terrible supplice.

«Est-ce que vous comprenez pourquoi ?» me demanda Kane.

Je pensais très bien le comprendre. Aussi lui répétais-je les paroles que Morjin m'avait dites – et que je me disais maintenant à moi-même : «Parce que personne ne peut supporter l'idée d'être anéanti. Personne ne peut supporter l'inexistence éternelle de la nuit.

— C'est vrai, personne, dit-il d'un ton rageur. Mais ce n'est pas ça le pire. Non, ce n'est ni ce qu'il y a de pire ni ce qui est le plus profondément redouté.

— Qu'est-ce qui peut être pire que ça ?»

En réponse, il se pencha, ramassa une poignée de terre et sa main se referma autour d'elle. «Au fur et à mesure de sa vie, l'homme absorbe encore et toujours une partie de plus en plus importante du monde. S'il vit sincèrement, il s'ouvre à la beauté, à toutes les splendeurs de la terre. Bon. Il *crée* ces splendeurs, pas vrai ? Et en créant, comme un père avec son enfant, il en arrive à aimer chaque jour plus profondément ce qu'il façonne. Et c'est pourquoi il ne supporte pas d'en être séparé par la mort.»

Je pensai aux magnifiques yeux bleus d'Atara et aux enfants que Morjin nous avait pris en les lui arrachant. Mes propres yeux brûlant de rage, je lui dis : «Il l'a tuée, en partie, comme il a tué ma mère et ma grand-mère, pour toujours. Qu'il soit maudit, et la mort aussi !»

En entendant cela, Kane secoua la tête. Il me prit la main et y pressa une motte de terre. «C'est ce que dit Morjin, et Angra Mainyu aussi, mais vous, vous ne devez pas dire ça. – Qu'est-ce que je devrais dire alors ?» Il secoua de nouveau la tête. «Bon. Eh bien pour l'Unique,

la mort est censée être un cadeau, pas une malédiction. Pourquoi ? Parce s'il vivait éternellement, l'homme voudrait voir tout ce qui existe, goûter à tout ce qui est, absorber la totalité du monde et créer le sien. Mais l'homme, fut-il Galadin, n'est jamais qu'un être fini, pas vrai ? Sa soif d'infini ne peut donc que grandir encore et encore jusqu'à devenir brûlante et le consumer dans une flamme effroyable. Ensuite, en dépit de son amour pour le monde, tout ce qui était doux deviendra amer, ce qui était nouveau vieillira trop vite, ce qui donnait de la lumière tombera dans les ténèbres et les pousses vert tendre de l'amour se transformeront en haine violente et profonde. Alors l'homme dira non à toute création et surtout à lui-même.»

Il balaya du regard notre campement et les silhouettes allongées de nos amis. À voix basse, il ajouta : «Bon, Val, bon. Il y a mille façons de haïr la vie, mais une seule façon de l'aimer vraiment.»

Là-dessus, il referma sa main sur la motte de terre au creux de mes doigts, puis reprit sa veille, le regard fixé sur les bois sombres et silencieux.

Le jour se leva quelques heures à peine plus tard, mais il parut s'écouler une éternité avant que les arbres autour de nous ne s'éclaircissent pour prendre une teinte gris noir. Maram grogna quand on le réveilla et se plaignit d'un terrible mal de tête. Nous nous déplaçons tous comme si nous avions bu du vin empoisonné au pavot. Avec nos membres lourds et pratiquement vidés de toute motivation et nos esprits aussi confus qu'un vol d'oiseaux confronté à une éclipse de soleil, repartir dans les bois se révélait un supplice. Dans ce lieu, je le savais, la terre était malade et comme folle. Bientôt, il apparut clairement que nous étions complètement perdus. Je tirai mon épée pour éclairer notre chemin, mais son silustria se contenta de briller faiblement quelle que soit la direction dans laquelle je la pointais avant de faiblir à mesure que nous avançons en donnant l'impression qu'il ne lui restait plus jamais. Curieusement, mon sens de l'orientation ne m'avait pas abandonné et je continuais à nous guider sur la terre empoisonnée. Nous parcourûmes cinq milles, puis deux encore. L'ouest m'appelait à travers les bois gris détrempés aussi sûrement qu'une cloche. Pourquoi, me demandais-je, avions nous la sensation que nous ne faisons que nous enfoncer de plus en plus profondément dans le Skadarak ?

Parce que, ici, murmurait une voix au fond de moi, ton sens de l'orientation est faussé.

Pendant un long moment, je ne voulus pas tenir compte de cette voix intérieure. Mais vers midi, en voyant Atara trébucher sur des racines d'arbres et les enfants fixer les chênes rabougris avec des yeux

vides et sombres, j'ordonnai une halte. Pendant que Pittock et Gorman s'éloignaient à la recherche d'indices pour s'orienter, je me tournai vers Berkuar : « Cette forêt est vraiment maudite. Ici, le nord ressemble à l'ouest et l'ouest devient le sud, puis l'est. Et apparemment, tous les chemins semblent aller dans la même direction.

— Celle du Jade Noir, marmonna-t-il.

— Il m'appelle, lui dis-je.

— Il nous appelle tous », répondit-il en essuyant la sueur sur son front. Il bougea sa mâchoire comme s'il allait cracher, puis avala une gorgée de jus de barbak.

Brusquement, un hurlement épouvantable résonna au loin dans les bois. Je me retournai pour chercher Pittock et Gorman derrière les troncs d'arbre noircis. Gorman était debout, adossé à un vieil orme. Pittock lui avait planté son long couteau dans le ventre et, debout près de lui, poussait et enfonçait son arme plus profondément en tournant.

« Pittock ! s'écria Berkuar. Pittock, bon sang ! »

Il sortit son propre poignard et se précipita vers eux en bondissant à travers bois.

Je le suivis de près et Kane fit de même. Mais nous ne pûmes rien faire. Avant que nous n'ayons parcouru dix mètres, Pittock avait arraché son couteau au corps de Gorman et avait laissé tomber son compatriote agonisant sur le sol. Brandissant son poignard ensanglanté dans la forêt, il criait : « Il a tué mon cousin. Qu'il soit maudit ! Que son père, sa mère et le monde entier soient maudits pour leur avoir donné naissance à eux et à tous ceux de leur espèce ! »

Là-dessus, il retourna son long couteau contre lui et se l'enfonça sous les côtes et dans le cœur. Il s'effondra sur le sol, mort, en laissant des traînées sanglantes sur le tronc de l'orme auquel il s'agrippait.

« C'était une querelle qui les opposait depuis longtemps », dit Berkuar en s'approchant de ses hommes. Il avait prononcé ces mots comme s'il considérait que ce meurtre était inévitable et je lui en voulus. « Enterrons-les. »

Estrella fut la seule à verser des larmes pour les deux malheureux forestiers et à chercher gentiment des fleurs à mettre sur leurs tombes. Mais dans cette forêt malade, elle n'en trouva pas.

Nous eûmes besoin de toute notre volonté pour sortir des pelles et creuser deux longs trous pour coucher Gorman et Pittock dans la terre. Les ensevelir ainsi paraissait inutile. En fait, tout paraissait inutile.

« Nous sommes perdus », déclara Atara en cherchant à tâtons les rênes de son cheval. C'était la dernière personne que je m'attendais à

voir exprimer son désespoir. «Je ne vois pas comment sortir d'ici.

— C'est parce qu'il n'y a pas de sortie», grommela Maram. Lançant un regard mauvais à maître Juwain, il ajouta d'un ton rageur : «Si vous connaissez des *Chants du Chemin* pour cet endroit, dites-le-nous !»

Mais maître Juwain se contenta de secouer la tête en serrant la reliure en cuir de son livre inutile.

«Peut-être que le seul moyen d'en sortir, c'est d'aller au cœur du Skadarak, fis-je remarquer.

— Non, Val, dit Kane.

— Si c'est vraiment le Jade Noir qui nous appelle, répondons à son appel. Nous découvrirons le cristal noir et nous le détruirons.»

À ces mots, Kane tira son épée et la planta dans le sol. «Pouvez-vous détruire la terre à laquelle il est intimement mêlé ?

— Peut-être qu'une fois le cristal détruit, la terre d'ici aura moins de pouvoir sur nous.

— Vous ne voyez donc pas, intervint maître Juwain, que c'est précisément ce que Morjin veut que vous pensiez ?

— Je le vois très bien, répliquai-je, avec une morgue dans la voix qui ne me plut pas. Cela ne nous empêchera pas de détruire le cristal et, un jour, Morjin lui-même.»

Le sinistre éclat qui illumina mon regard à cet instant n'eut aucun mal à attiser les braises qui couvaient en Kane. Son visage se fendit d'un sourire féroce et il me regarda en disant : «Bon. Après tout, c'est peut-être le seul moyen.»

Estrella s'approcha de moi et me prit la main. J'étais certain qu'elle voulait me dire qu'elle m'aiderait à trouver le Jade Noir, Mais écartant ses cheveux bouclés de ses yeux remplis de larmes, elle me regarda d'un air terrifié.

Daj vint près de moi et parla pour elle : «Doit-on vraiment chercher ce cristal ? *Pourquoi* n'y a-t-il pas d'autre moyen ?»

Maître Juwain posa sa vieille main rugueuse sur la tête de Daj. «Abrasax nous a dit de ne pas répondre à l'appel de ce cristal, me rappela-t-il. Vous étiez d'accord, Val.

— Si je l'étais, j'étais un idiot.» Je fermai les yeux pour échapper aux battements sinistres et haineux de mon cœur. «Vous comprenez, je ne sais pas comment faire pour ne pas écouter.»

Je rouvris les yeux et fixai maître Juwain dans un silence accusateur.

«Eh bien, avant tout, il y a les *Méditations de la Lumière*.

— Est-ce qu'elles ont aidé Gorman et Pittock ? Est-ce qu'elles vous ont aidé vous-même ?»

L'expression angoissée sur son visage disait que ces méditations lui avaient été de peu d'utilité.

«La vérité, lui dis-je, c'est qu'il faut que j'écoute. Comment détruira-t-on le mal si on ne le comprend pas ?»

Si la logique de mes paroles ne réussit pas à convaincre maître Juwain, la force de ma volonté lui fit adopter notre nouvelle façon de voir les choses. Une lueur dans ses yeux gris, il hocha la tête et avoua : «En réalité, moi non plus je ne sais pas comment faire pour ne pas écouter.»

C'est ainsi que nous reprîmes notre pérégrination sans nous retourner pour jeter un regard vers les tombes de Gorman et de Pittock. Au bout de quelques milles, nous fîmes une halte pour scruter les arbres tordus qui nous retenaient prisonniers. Liljana fit circuler une outre d'eau. Maître Juwain s'éloigna dans les bois à la recherche d'un chemin pour en sortir. En tout cas, c'est ce qu'il prétendit.

Quand mon tour de boire arriva, je vis Liljana, en proie à une panique soudaine, tapoter la poche de sa tunique, puis glisser la main dessous avant de s'écrier : «Ma gelstei, elle a disparu !

— Vous êtes sûre ?» lui demandai-je. Je me précipitai vers elle, imité par Kane et par Maram.

«Elle a disparu ! cria-t-elle de nouveau.

— Bah, elle a dû tomber, dit Maram. Pendant que vous dormiez, peut-être.»

Elle pinça les lèvres et siffla : «Elle n'est pas tombée ! J'y faisais bien trop attention. On a dû me la prendre.»

Elle le fixait d'un regard meurtrier.

À ce moment-là, prenant la défense de Maram, maître Juwain dit à Liljana : «Je suis désolé, mais elle est vraiment tombée. Je l'ai trouvée la nuit dernière pendant que vous ronfliez.»

Là-dessus, il sortit la main de sa poche et brandit la petite figurine bleue de Liljana.

«Mais pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée, alors ? hurla Liljana. Et pourquoi avoir attendu toute la journée pour me le dire ?»

Elle s'approcha de lui et sa main jaillit avec la rapidité d'un serpent prêt à mordre. Mais maître Juwain s'avéra plus rapide.

Ecartant le cristal d'un geste brusque, il le mit hors de sa portée.

«Maître Juwain !»

Maram et moi avions crié son nom ensemble avant de nous précipiter vers Liljana pour lui saisir les bras et l'empêcher d'enfoncer ses doigts dans la gorge de maître Juwain ou dans quelque autre chakra dangereusement vulnérable.

«Rendez-la-lui ! ordonnai-je à maître Juwain.

— Mais je voulais juste la mettre en sécurité, répondit-il, vexé. Et protéger Liljana. Dans ces bois si sombres, la tentation de l'utiliser doit être très...

— Rendez-la-lui !» répétai-je.

Il me regarda fixement en serrant si fort ses doigts autour du cristal que tout son bras tremblait. Puis au prix d'un gros effort, il s'obligea à ouvrir le poing et lâcha la figurine dans la main tendue de Liljana qui la fourra immédiatement au fond de sa poche en lui jetant un regard mauvais.

«Vous, lui dit-elle avec un mépris acerbe, vous avez essayé de l'utiliser, n'est-ce pas ? Pour lire dans l'esprit de Morjin ?

— Son esprit», répondit-il comme s'il prononçait un mot magique. Ses yeux se voilèrent comme éblouis par une lumière intense. «Que savons-nous vraiment de lui ? Il a été Elijin, autrefois, mais ses pensées sont-elles très différentes de celles des mortels ? Peut-être. Peut-être. Je sais que ses paroles nous paraissent mauvaises, folles même, mais tout cela doit cacher une logique. Si nous découvriions la source de son intelligence qui, je l'admets, est très grande, nous découvririons peut-être le pourquoi et le comment du grand Dragon Rouge. Le pourquoi et le comment de beaucoup d'autres choses. Les secrets qu'il garde ! Il a des connaissances que l'homme n'a pas. Peut-être même la connaissance du mystère de l'esprit... du sien en tout cas. Et si on pouvait plonger dedans et trouver les courants qui lui ont donné naissance ? Je peux presque les voir ! Chaque pensée doit prendre forme individuellement, comme les vagues sur la mer. Parfois, l'une d'entre elles, plus importante, en submerge une autre, puis une autre et encore une autre – une infinité de digressions, de distractions et de pensées secondaires, comme chez n'importe quel autre homme. Mais toujours avec cette logique plus profonde que révèle l'analyse des perceptions, des signes et des manifestations, toujours avec ces techniques et ces déductions infinies, vous comprenez. Il doit y avoir un moyen de séparer ces vagues pour comprendre comment elles naissent les unes des autres, empiètent les unes sur les autres en s'engloutissant et en s'anéantissant à mesure qu'elles se forment et se

reformer, toujours modelées par la source de toutes les vagues : la manière dont l'esprit même de l'Unique forme les pensées et entraîne la création soudaine de toutes les choses. Morjin *doit* chercher ce secret fondamental, ce secret suprême, brillant comme un joyau parfait gisant toujours plus bas sous les couches sans fin et dans les profondeurs des vagues et...

— Maître Juwain !» criai-je en le prenant fermement par le bras et en le secouant. Soudain, son délire de pensée pure l'abandonna, pour un moment en tout cas, et son regard s'éclaircit. C'est alors que je lui demandai : «Avez-vous utilisé la gelstei de Liljana ?»

Il secoua la tête avant d'admettre : «Presque. Si Liljana ne se méfiait pas autant de moi...

— *Moi?* Me méfier de *vous* ?» se récria Liljana.

J'intervins : «Il faut mettre fin à cette querelle une bonne fois pour toutes. Sinon, on finira tous comme Gorman et Pittock.»

J'eus l'impression que maître Juwain voulait s'opposer à moi, mais il se mordit brusquement la lèvre et hocha la tête. Liljana se contenta de nous jeter – à lui et à moi – un regard mauvais. Puis elle fit demi-tour et s'éloigna à pas lourds en direction des chevaux.

Là-dessus, nous nous enfonçâmes plus profondément dans les bois. Personne ne parlait et nous poursuivîmes notre route dans un terrible silence. Les arbres du Skadarak commençaient à se raréfier et étaient de plus en plus rabougris et noircis par la maladie dont ils souffraient. Une sorte de champignon puant, d'un noir verdâtre, collait au sol de la forêt et salissait nos bottes. Nous avions du mal à convaincre les chevaux de planter leurs sabots dedans et de continuer à avancer. Quant à nous, marcher encore et toujours était un véritable supplice, mais il nous semblait impossible d'y échapper. Car au fond de chacun de nous résonnait une voix grave. Elle promettait des délices infinis et de savoureuses boissons pour apaiser le feu de l'existence. En fait, elle nous promettait tout. Elle ne cessait de nous appeler sur un ton sinistre et terrifiant auquel aucun d'entre nous ne pouvait résister.

Comment faire pour ne pas écouter ? me demandai-je. Posant ma main sur mon épée, j'essayai d'attirer dans mon esprit toute la lumière qu'elle contenait. Cela ne suffit pas. Je guettaï la voix d'Atara acceptant une promesse de mariage et imaginai nos enfants jouant gaiement dans le jardin d'une petite maison au bord d'un ruisseau, et cela ne suffit pas non plus. Je me rappelai avoir promis à ma grand-mère de ne pas me laisser détruire par mon envie dévorante de tuer Morjin, mais la voix cruelle m'appelait toujours.

Nous arrivâmes à un endroit où il n'y avait plus ni arbre ni aucun

autre être vivant. Le sol devant nous était nu et noirci, jonché d'ossements en grande partie humains. Je ressentis une chaleur étrange et malsaine semblant émaner du centre de la terre.

Soudain, Altaru rua et hennit en fendant l'air de ses sabots. Je lui caressai le cou et lui murmurai : «Là, vieux, du calme. Tout va bien se passer.»

Je lui expliquai que nous étions tous les deux assez forts pour pénétrer au cœur de cet enfer noir et pour en ressortir. Je pouvais écouter la voix du Skadarak, juste un peu, pour apprendre comment la contrer. Elle ne pouvait pas avoir de pouvoir sur moi car, en fin de compte, moi seul avais du pouvoir sur moi.

«Bon», dit Kane en balayant du regard cette étendue de terre brûlée à jamais.

Ses yeux sombres paraissaient refléter parfaitement le paysage noir devant nous. À ce moment-là, mes autres compagnons me regardèrent pour voir si je les entraînerais dans cette direction.

J'entendis Daj murmurer : «Tout va bien, Estrella.» Debout avec elle à côté des chevaux, il lui tenait la main tandis qu'elle refoulait ses larmes.

Je savais que si je faisais un pas de plus et mettais le pied sur cette terre désolée, je n'en ressortirais jamais. Il est des trous si noirs et si profonds qu'on ne peut pas leur échapper. Cela n'avait pas d'importance. Le Jade Noir devait être déterré et détruit, me disais-je. Je tournai mon visage vers le cœur du Skadarak.

Non, me murmura une voix. *Non*.

Mes yeux se perdirent dans une énorme explosion de haine noire. Le kirax brûlait en moi. Je sentais que Morjin essayait de me transformer en goule. *Maudit soit l'Unique pour m'avoir réservé un tel destin*, pensai-je. Je savais que même si par quelque miracle j'échappais à cet endroit, mon âme resterait marquée par sa malignité : je n'éprouverais pas plus de pitié pour les autres que pour moi ; je passerais mes ennemis par le fil de l'épée même s'ils me demandaient grâce ; je torturerais des prisonniers avec des fers chauffés à blanc pour leur faire dire leurs secrets ; et je tuerais tous ceux qui s'opposeraient à moi avec le feu éclatant de la *valarda*.

C'est alors qu'il me vint une pensée encore plus sombre : je m'en moquais. Morjin avait parlé de trois niveaux dans le mal, mais je compris qu'il y en avait un quatrième qui était simplement de ne pas se soucier de ses mauvaises actions. Je ferais ce que je devais faire, ce que je voulais faire, et tant pis pour le monde. Cela semblait inévitable. M'armant de courage, je me préparai à franchir le pas

définitif et fatidique.

Non.

Je regardai Berkuar qui semblait plus que désireux de me suivre dans cet enfer noir. Mais je sentis en lui un violent ressentiment envers moi pour l'avoir conduit jusque-là. Je savais qu'il devait penser que c'était un piège et qu'en fin de compte, je l'avais trahi. Les traîtres étaient toujours prompts à soupçonner les autres de trahison. Et les Verts n'étaient-ils pas de véritables démons de la trahison comme l'avaient prouvé Gorman et Pittock ? Bien sûr que si et, très bientôt, au premier signe d'hostilité de Berkuar, il me faudrait tirer mon épée et l'abattre. De la même manière, il me faudrait tuer Kane, car je savais qu'il écoutait le même appel sinistre que moi et qu'il serait contraint de me transpercer de son épée avant que je ne me jette sur lui. Maram devrait être tué, ici ou dans le désert, parce qu'un jour son comportement égoïste causerait notre mort à tous. Maître Juwain aussi était condamné à tomber sous mes coups d'épée, car je savais que très bientôt, il essaierait de nouveau de lire dans l'esprit tordu de Morjin. Et Atara ? Ne serait-ce pas miséricordieux de mettre fin aux tourments de cette pauvre femme ? Ce serait la chose la plus difficile que j'aie jamais été obligé de faire – un coup rapide dans le cœur – mais d'une certaine manière, ce serait aussi la plus généreuse. *Ce que l'on doit faire par amour, pensai-je, est au-delà du bien et du mal. Je dois tuer Atara comme je tuerais pour elle des milliers de milliers de fois et comme je mourrais pour elle avec joie.* D'ailleurs, je mourrais bientôt, de malpropre main, car j'étais réellement maudit d'avoir même pensé à tuer l'être que j'aimais le plus. Mais avant de retourner mon épée contre moi, je devais poignarder et réduire en pièces tous mes ennemis. Ils étaient partout. Car la guerre était partout et ne cesserait jamais. Dans cette guerre éternelle, je jouerais un rôle d'autant plus grand et d'autant plus meurtrier que le nombre et la puissance de mes ennemis s'accroîtraient. Et là, au cœur du Skadarak, vivait mon pire ennemi. Il devait être tué. Tous les êtres nés sur cette terre maudite et contaminée devaient être éliminés et la plus grande partie de cette terre perfide aussi. Je n'avais pas créé le monde ainsi. Mais je devais participer à sa disparition en taillant avec mon épée insatiable dans la chair de tous ceux qui s'opposeraient à moi et dans la croûte noircie de la terre ; je devais sentir leur sang chaud couler comme de la lave rouge et tuer tout ce qui vivait afin d'accomplir mon destin, tuer, tuer toujours...

Valashu.

Le murmure de mon âme était devenu si faible, si lointain que je l'entendais à peine. La voix sombre et cruelle du Skadarak m'appelait dans un bruit de tonnerre semblable à celui d'une montagne de feu

s'ouvrant en deux. Comment, me demandai-je pour la centième fois, faire pour ne pas l'écouter ?

«Mère, chuchotai-je. Ashtoreth.»

La femme qui m'avait donné le jour vivait-elle vraiment au-delà des étoiles avec les Galadins ? Pouvait-elle entendre mon appel ou était-elle aussi sourde et aussi condamnée que moi ?

«Mère», chuchotai-je de nouveau. Puis un autre nom, celui d'un vieil ami, me vint spontanément aux lèvres : «Ahura Alarama.»

Ce simple mouvement de lèvres au passage de mon souffle provoqua l'apparition de Flick. L'être de lumières scintillantes tourbillonna devant moi et, très rapidement, ses couleurs s'illuminèrent et prirent l'apparence d'une silhouette que j'aimais beaucoup. En un instant, Alphanderry se retrouva entre le cercle de terre noire jonchée d'ossements et moi.

Il était en tout point semblable à mon vieux compagnon : sa crinière noire et bouclée tombait sur ses doux yeux marron. Sa peau brillait d'un beau brun doré où perçait une nuance de glorie. Et sa voix résonnait gaiement, débordante de son immense joie de vivre. Sans attendre que Kane stupéfait, atteint dans son âme, sorte son luth pour l'accompagner, il chanta simplement pour nous. Il sourit, ses lèvres sensuelles s'ouvrirent et du fond de sa gorge retentit un chant merveilleux. Il s'éleva comme le vent et, pareil au chant des étoiles, se fit de plus en plus aigu et de plus en plus beau. Ses notes pures et magiques louaient la vie sous toutes ses formes – même la nôtre. Nous écoutâmes et les larmes nous montèrent aux yeux. Et, tel un océan qui se vide, Alphanderry continua à chanter, encore et encore...

«Valashu» me murmura une voix. C'était la voix de mon sang, le son et l'âme mêmes de mon cœur battant. «L'ouest est par là.»

Je tournai pour regarder vers la gauche et légèrement derrière moi. Sous la protection du chant immortel d'Alphanderry, mon sens de l'orientation reprenait vie. Ou plutôt, je pouvais de nouveau le sentir en moi, brillant, solide et chaud, car certaines choses ne peuvent jamais mourir vraiment. J'entendis mon destin, mon véritable destin m'appeler. Si nous prenions à travers les arbres derrière nous, nous nous dirigerions droit vers la sortie du Skadarak.

La sarojinyil alla valhalla...

Tandis qu'Alphanderry continuait à déverser sa musique dans ce paysage désolé d'arbres noircis et de terre contaminée au plus profond d'elle-même, je parvins à entendre plus nettement l'ensemble de mon être et à me rappeler qui j'étais vraiment.

«Atara», criai-je à ma compagne aveugle et bien-aimée qui se tenait près de moi. Puis j'appelai tous mes amis à côté de moi par leur nom. «Nous ne pouvons pas pénétrer là-dedans, dis-je en désignant le cœur du paysage dévasté. Laissons le Jade Noir où il est. Il est des choses sur lesquelles les hommes n'ont pas de pouvoir.»

Pendant un moment, le monde entier parut s'arrêter et demeurer suspendu au-dessus de la pointe d'une épée. Maram essuya la sueur sur son front et maître Juwain se gratta le dos de la tête.

Liljana ferma les yeux en proie à une terrible bataille intérieure. Kane fixa l'obscurité. Il tremblait de tout son corps comme un tigre sur le point de bondir.

«Kane ! criai-je en lui saisissant le bras. Kane !»

Il me regarda alors et un éclair de triomphe illumina ses yeux. «Bon, fit-il. Bon.»

Liljana murmura : «Il est des choses sur lesquelles les *femmes* n'ont pas de pouvoir.»

Maître Juwain dit : «Vous avez raison, Val. Pourquoi lui donner l'occasion de nous détruire ?»

Il s'approcha de Liljana et lui prit la main. «Je regrette d'avoir emprunté votre gelstei. Cela ne se reproduira plus jamais.

— Je regrette de m'être emportée contre vous», répondit Liljana. Puis elle ajouta : «Si je devais mourir au cours de ce voyage, je veux que vous preniez ma gelstei et que vous la gardiez en lieu sûr.»

Ils se saluèrent et s'étreignirent. En voyant cela, soulagé, Berkuar éclata de rire et cracha joyeusement sur le sol devant nous. À ce moment-là, Maram me demanda : «Mais nous sommes toujours perdus, n'est-ce pas ? Comment trouverons-nous le chemin de la sortie ?

— Nous ne sommes pas perdus», répliquai-je. Je tirai Alkaladur et pointai mon épée scintillante dans la direction que mon sang me soufflait : la direction de mon destin. «En allant par là, nous sortirons du Skadarak et pénétrerons dans le désert, puis en Hespéru.

— Tu en es sûr ?» dit Maram.

Je fermai les yeux un instant pour écouter la voix forte et limpide d'Alphanderry et celle encore plus profonde qui résonnait en moi. Puis je regardai Maram et lui répondis : «Oui, j'en suis sûr.»

Tirant doucement sur les rênes d'Altaru, je fis tourner mon grand cheval confiant vers l'ouest. Nous traversâmes la forêt presque morte en marchant sur un sol noirci et dévasté. Comme un ange,

Alphanderry nous accompagna. Et tout au long des interminables milles du Skadarak, il ne cessa de chanter sa merveilleuse et inextinguible mélodie.

C'est ainsi que nous quittâmes cet endroit abominable. Nous marchâmes vers l'ouest toute la journée, et le lendemain également. Daj ne demanda pas comment nous saurions que nous étions sortis du Skadarak, nous savions tous que d'une certaine manière, nous n'en sortirions jamais. Cependant, il arriva un moment où les arbres furent de nouveau grands et sains autour de nous, avec des feuilles vertes et brillantes qui voltigeaient dans le vent frais et pur. L'appel redoutable du Skadarak se transforma en murmure, puis parut s'éteindre. À ce moment-là, Alphanderry nous quitta. Notre scintillant ami s'évanouit simplement dans le néant d'où il était né. Nous étions tous tristes de nous retrouver seuls, mais nous espérions qu'un peu du chant d'Alphanderry continuerait à résonner en nous et à nous protéger contre les ténèbres infinies.

Nous pleurâmes Pittock et Gorman, regrettant vivement la perte de leurs arcs car, en dépit de leurs défauts, c'étaient d'excellents guerriers. Nous n'en parlâmes pas. Nous ne parlâmes pas de la pire des choses qui nous étaient arrivées dans le Skadarak, ni ensemble ni à nous-mêmes. Nous étions comme des meurtriers honteux de leurs actes réintégrant la compagnie des hommes honnêtes. Nous atteignîmes un petit cours d'eau et passâmes des heures à laver la puanteur de la sinistre forêt sur nos vêtements. Nous nous baignâmes dans l'eau froide et frottâmes notre peau nue jusqu'au sang, mais il semblait impossible de se débarrasser du mal qui collait à nous en se lavant.

Je n'exprimai qu'une seule fois le doute terrible qui me rongea désormais jusqu'à la moelle. Nous avons traversé un autre cours d'eau et nous étions en train de déterminer notre itinéraire quand je pris Kane à part. «Je suis fatigué, si fatigué, lui dis-je. Je n'ai plus de courage pour ça.

— Quoi ? De quoi parlez-vous ?

— Vous devriez peut-être prendre le commandement.»

La colère et l'étonnement enflammèrent ses yeux. «*Moi*, commander ? Ha, je ne suis pas un meneur d'hommes ! On m'obéit, on ne me suit pas. C'est à vous que revient ce devoir.

— Mais j'ai failli nous mener à notre perte !

— Bon. Et alors ? J'ai été au bord de l'anéantissement un millier de fois. C'est la vie, pas vrai ? Finalement, vous nous avez conduits hors de ces bois maudits et c'est tout ce qui importe.

— Vraiment ? Je suis...

— Vous êtes une étoile, Valashu. Une étincelante et magnifique étoile, finalement. Vous avez suivi sa lumière et j'ai fait de même. Alors, le présent c'est le présent, et à présent, nous sommes ici dans cet endroit magnifique. Il nous reste peut-être un million de milles à parcourir. Je ne veux plus entendre parler de ce qui est derrière nous, compris ?»

Là-dessus, il me serra le bras et je sentis une partie de son inépuisable force couler en moi. J'acquiesçai d'un hochement de tête et il me sourit.

Cependant, accepter de diriger les autres est une chose, les convaincre de continuer à avancer quand eux non plus n'ont pratiquement plus d'espoir au cœur en est une autre. Après la traversée du Skadarak, Atara tomba dans un silence si profond et si glacial qu'elle semblait avoir perdu l'usage de la parole. Elle n'avait pas retrouvé sa seconde vue. Je sentais qu'au fond d'elle, elle attendait désespérément que je lui indique comment sortir de ses ténèbres.

Quant à Maram, il essayait de trouver du réconfort dans les mots. Le lendemain matin, nous repartîmes dans une forêt remplie d'oiseaux gazouillants et il chanta presque aussi gaiement qu'eux. Mais dans sa grosse voix tonitruante, on sentait la bravade. Je savais qu'il tentait de rassembler ses forces pour combattre ses vieux démons – à moins qu'il ne s'efforce d'oublier.

Alors je lui dis : «Plus tard, quand nos petits-enfants seront mariés, en buvant ensemble un verre d'eau-de-vie, nous nous demanderons comment nous avons pu un jour être aussi proches du désespoir.

— Tu le crois vraiment ? Et si nous nous trompons ?

— Nous ne pouvons pas nous tromper, Maram – en tout cas, pas nous tromper les uns les autres. Et c'est pour ça que nous gagnerons.»

Cela le fit sourire. «Ce sont des paroles courageuses, vieux, et je t'en remercie. Mais je ne sais pas – vraiment, je ne sais pas.»

Nous poursuivîmes notre trajet dans les bois tièdes et dégagés. Parfois le chant de Maram se gonflait d'un véritable espoir, mais pas toujours. J'avais appris une chose dans le Skadarak : notre cœur est toujours libre. Le Maîtreya lui-même, pensais-je, était incapable de sauver un homme qui ne souhaitait pas l'être.

Pendant deux jours encore, nous progressâmes vers l'ouest en

direction des montagnes. Ashte avait cédé la place à soldru et les nuages au-dessus de nous finirent par passer à l'est. Le ciel s'éclaircit et l'ardent soleil de soldru put traverser les feuilles vertes et luisantes au-dessus de nous pour faire pleuvoir sur nous ses rayons éclatants. Des arums et des soucis arboraient leurs couleurs dans des clairières tapissées d'herbe. Par les rares trouées dans la voûte de la forêt, nous apercevions une haute paroi de pics blancs qui devenait de plus en plus grande.

Finalement, nous atteignîmes une région d'Acadu faiblement peuplée que Berkuar semblait très bien connaître. Il nous guida sur des pistes de gibier et de vieilles routes étroites. Nous aurions pu y avancer plus rapidement, mais j'avais donné l'ordre d'adopter une allure tranquille. Nous étions tous épuisés par le voyage, en particulier Daj et Estrella. Ils ne se plaignaient pas et se montraient aussi résistants que peuvent l'être des enfants, mais en fin de compte, c'étaient encore des enfants. À plusieurs reprises, nous nous arrêtâmes pour leur permettre de jouer au bord d'un ruisseau ou de cueillir des pommes dans le verger d'un des fermiers qui avaient élu domicile dans ces bois isolés. L'un d'eux, un propriétaire terrien corpulent appelé Graybuck, nous invita à nous régaler de jambon rôti, de purée de pommes de terre et de légumes verts fraîchement ramassés dans ses champs. Il insista pour nous abreuver de bière maison, même Maram dont il balaya les vœux d'un geste de la main.

«La bière est la seule boisson qui convienne à des amis», dit Graybuck qui tenait ce discours installé autour d'une table avec sa femme et ses cinq enfants dans une longue salle. Il tourna son visage lourd et rougeaud vers Maram. «Pour une fois, vous pouvez certainement oublier votre vœu pour trinquer avec des *amis*, non ?

— Ah, certainement, répondit Maram. Un vœu est sacré, bien sûr, mais qu'y a-t-il de plus sacré que l'amitié ?»

J'observais en silence Roseen, la fille aînée de Graybuck qui remplissait la chope de Maram de bière mousseuse. En voyant comment ce dernier regardait la jeune femme potelée vaquer à ses occupations comme s'il était prêt à troquer contre elle la tarte aux pommes et les douceurs de son dessert, je me mordis la lèvre.

«Aux Gardiens de la Forêt ! s'écria Graybuck en levant sa chope et en faisant un signe de tête à Berkuar. Puissent-ils chasser les Crucifieurs de nos bois.»

Il poursuivit en racontant les ravages que les soldats de Morjin avaient commis entre le pays minier et le nord. Il salua notre courage et notre sens de l'orientation pour avoir traversé le Skadarak sans dommage et évité ainsi les hommes qu'il haïssait.

«Ils redoutent vos arcs, dit-il à Berkuar, et ils sont peu nombreux à avoir osé s'aventurer ici, au fond des bois, même si j'ai entendu dire que l'an dernier ils avaient brûlé la ferme de Finlay à vingt milles d'ici à peine et enlevé ses filles. Mais si vous vous dirigez vers le sud, comme vous devez le faire, vous trouverez une forêt pleine de soldats. Ils ont installé une garnison à Nayland, entre les Marais Froids et la montagne.

— Et si nous traversons la montagne au lieu de la contourner ? demandai-je.

— Traverser la montagne ? s'étonna Graybuck. Pas avec des chevaux et des enfants. Il n'y a pas de col pour les franchir.»

Kane observait Graybuck en buvant sa bière à petites gorgées. «Pas de col du tout ? dit-il finalement.

— Eh bien, il y a un passage étroit à environ trente milles d'ici, mais il est maudit.

— Maudit, dites-vous ? s'exclama Maram. Maudit *comment* ?

— On raconte qu'il y a une chose, là-bas, qui transforme les hommes en pierre.

— Qui transforme les hommes en pierre !» s'écria Maram. Puis il éructa et marmonna : «Oh, parfait, parfait !

— Ça ne peut pas être vrai, dit maître Juwain à Graybuck. Ce n'est probablement qu'une légende.

— Je ne sais pas, répondit Graybuck. J'ai entendu des gens raconter que cette Faiseuse de pierre leur avait pris des parents. On l'appelle la Yaga.

— La Yaga, grommela de nouveau Maram en contemplant sa chope vide.

— Personne ne s'est donc aventuré dans ce passage pour faire mentir la légende ? demanda maître Juwain.

— Iriez-vous dans le Skadarak pour faire mentir ceux qui disent qu'un homme peut y être capturé comme un insecte dans une toile d'araignée ?»

Maître Juwain, qui me regardait en se grattant le dos de la tête, ne répondit rien.

«Nous restons à l'écart de cette partie de la montagne et des zones les plus à l'ouest de la forêt, expliqua Graybuck. Et je vous conseille d'en faire autant si vous ne voulez pas être transformés en statues pour le restant de vos jours. Maintenant, il se fait tard et j'ai un arpent à désherber demain. Aussi, je vous souhaite une bonne nuit.»

Plus tard dans la soirée, quand Maram fut revenu de la grange où, dit-il, il était allé aider Roseen à traire les vaches, nous tîmes conseil en bordure du verger de Graybuck où nous avions monté notre camp. Depuis que nous avons quitté l'école de la Confrérie, nous discutons de la route à emprunter pour aller en Hespéru. L'heure était venue de prendre une décision définitive.

«Bon, dit Kane. Rien n'a changé. Nous avons deux itinéraires possibles, l'un par les terres du Dragon, l'autre à travers le Désert Rouge.

— Six cents milles par Sunguru, le chemin le plus long ?» Maître Juwain soupira et secoua la tête. «C'est déjà assez dur d'être obligés d'aller en Hespéru.»

Nous étions tous d'accord avec lui. La chaleur dans le Désert Rouge avait beau être torride, cela ne pouvait pas être aussi dangereux que de nous montrer dans tous les villages et toutes les villes de Sunguru à forte densité de population sur une distance de six cents milles.

«Maintenant, si nous passons par le désert, nous avons encore deux possibilités : à travers la montagne ou autour.»

Cependant, pour la contourner nous serions peut-être obligés de nous frayer un passage au large de la garnison de Nayland. Pis encore, à l'extrémité de la chaîne des Yorgos, dans les Montagnes Blanches, à l'endroit où elles s'achevaient sur la frontière entre Uskudar et Sunguru, nous trouverions et les forteresses et les garnisons des armées du roi Orunjan et du roi Angand.

«On ne pourrait pas se contenter de les contourner ? suggéra Maram. Mieux vaut un danger connu que cette Faiseuse de pierre de Yaga dont parle Graybuck.

— Il se pourrait bien qu'il n'y ait pas de danger du tout», répondit maître Juwain dont les yeux gris brillaient de curiosité. Les Confréries ont enquêté sur de nombreuses histoires de gens transformés en pierre, et toutes se sont révélées fausses.

— Ah, je ne sais pas, je ne sais pas, marmonna Maram. Peut-être qu'il existe un autre passage que Graybuck ne connaît pas.»

Nous nous tournâmes tous vers Berkuar qui frottait sa mâchoire couverte d'une barbe épaisse. Il cracha dans le feu et déclara : «Graybuck a raison, il n'y a pas d'autre passage que celui-là dans la montagne.»

Maram regarda Berkuar et demanda : «Vous êtes sûr ?

— Aussi sûr que vous l'êtes d'avoir un nez dans votre visage jouflu.

— Ah, fit Maram, vous connaissez bien ce pays, n'est-ce pas ? Que pensez-vous de cette Faiseuse de pierres ?

— Je n'ai jamais emprunté ce passage, alors je ne sais pas vraiment. Mais un jour, mon grand-père a vu quelque chose à l'entrée du passage qui pourrait bien être un homme en pierre. Il s'est approché jusqu'à un quart de mille avant de rebrousser chemin.»

Maître Juwain dit qu'à son avis c'était probablement une configuration rocheuse naturelle ou même une sculpture de pierre faite par les Anciens, et il réaffirma son désir d'étudier ce mystère.

«Je sais comment aller jusqu'au passage, proposa Berkuar. Je vous y emmènerai si c'est ce que vous décidez.»

À ce moment-là, il se tourna vers moi, et maître Juwain et Maram firent de même. Je tirai mon épée et vis que le silustria prenait un éclat de gloire quand je la pointais vers l'ouest. «Maître Juwain a sûrement raison quand il dit que cette Yaga est une légende. Mais même s'il se trompe, je préfère m'aventurer dans le passage plutôt que de devoir combattre pour passer par le sud. J'en ai assez de tuer.»

Atara et Liljana furent d'accord, et Kane et même les enfants aussi. Finalement, se rendant à l'avis du groupe, Maram hocha la tête et grommela : «On a survécu aux terribles Visages de Pierre, j'imagine qu'on doit pouvoir éviter cette *Faiseuse* de pierre, de quelque nature qu'elle soit. Mais j'ai un mauvais pressentiment.»

Le lendemain matin, nous fîmes nos adieux à Graybuck et à sa famille et repartîmes en direction des montagnes. Pendant les premiers milles, nous nous frayâmes un chemin à travers les broussailles d'un bois envahi par des bourdaines, des sumacs et d'innombrables fleurs. Puis nous atteignîmes une route se dirigeant vers le nord et légèrement à l'ouest. Pendant le reste de la journée, alors que le terrain s'élevait devant nous, nous chevauchâmes sur cette route abandonnée sous une voûte d'ormes, de chênes et de sycomores immenses. Nous dépassâmes un vieux bûcheron et un ou deux chasseurs, mais nous ne vîmes pas trace des hommes de Dragon ni de qui que ce soit d'autre. Ce soir-là, nous installâmes notre camp sur la rive d'un cours d'eau qui traversait la route. Au dîner, nous mangeâmes une partie du sanglier que Berkuar avait tué et Maram avala pratiquement un jambon entier à lui tout seul. La quantité de nourriture que mon ami pouvait ingurgiter quand la faim s'emparait de lui était effrayante.

Au matin, nous nous frayâmes un chemin en suivant le ruisseau. Le sol montait de plus en plus et devenait aussi de plus en plus rocailleux. Les grands arbres nous cachaient pratiquement toute la vue sur les montagnes, mais nous pouvions presque sentir la neige et la

glace dans le vent frais et rafraîchissant qui soufflait de ces hauts sommets. Finalement, nous débouchâmes sur un manteau de granit où seuls poussaient quelques buissons et un unique caroubier dans les fentes du rocher. Debout près du torrent, nous contemplâmes la paroi montagneuse devant nous. Elle était si proche qu'on avait l'impression qu'il suffisait de tendre le bras pour la toucher.

«Le col est là, dit Berkuar en désignant un endroit où la montagne paraissait fendue en deux. Le ruisseau passe dedans.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Maram.

— Que je sache, il n'a pas de nom, répondit Berkuar.

— Dans ce cas, je l'appellerai Kul Kharand, répliqua Maram. À moins que quelqu'un n'y voie un inconvénient ?»

Cela me fit sourire, car en ardik ancien, *kharand* signifiait «réalisation des rêves». J'étais reconnaissant à Maram des efforts qu'il déployait pour garder espoir.

Il nous fallut deux heures de plus pour atteindre le Kul Kharand. Nous guidâmes les chevaux sur les rochers de la rive nord du cours d'eau. Les fers de leurs sabots résonnaient sur le granit dur. Si quelqu'un gardait le passage, pensai-je, il nous entendrait arriver à un mille.

Finalement, nous débouchâmes sur une vaste cuvette au sol jonché de pierres et aux arbres maigres et clairsemés. Berkuar fut le premier à apercevoir une statue sculptée avec un bras levé et une main tendue vers le passage, comme si elle invitait les voyageurs à se diriger vers lui.

«Ce doit être l'homme que votre grand-père a vu», dit Maram à Berkuar.

Il n'ajouta pas ce que son visage crispé exprimait clairement : que le grand-père de Berkuar avait été bien inspiré en refusant l'invitation de la statue.

Nous nous dirigeâmes vers elle couverts par Kane et Berkuar qui escaladèrent discrètement la pente rocheuse, leur arc bandé et muni d'une flèche à la main. C'était une statue en pierre lisse représentant un homme de taille moyenne, nu, avec des muscles extrêmement délicats sur une ossature fine. Un sourire presque aussi beau que celui d'Alphanderry illuminait les traits du visage de la statue qui était merveilleusement expressif et vivant.

«Remarquable, dit maître Juwain en examinant la statue et en tendant la main vers elle. Un travail vraiment remarquable.»

La pierre était étrange, sombre comme de l'obsidienne et lisse

comme du marbre, mais son grain était parcouru de curieuses stries rougeâtres.

«Regardez, ajouta-t-il. Pas une seule marque de ciseau !

— Est-ce censé m'encourager ? demanda Maram.

— Seuls les Anciens ont pu réaliser une telle sculpture, déclara maître Juwain.

— Je ne sais pas, dit Berkuar en crachant un jet de jus de noix de barbak rouge en direction du pied de la statue. C'est possible.

— Oui, c'est possible, répéta Maram. Mais il y a aussi une autre possibilité, n'est-ce pas ?

— Votre Yaga Faiseuse de pierre ? demanda maître Juwain.

— Oui, *ma* Yaga, si vous voulez. Vous vous rappelez la gelstei violette d'Ymiru ? Et si cette Yaga possédait une gelstei violette et s'en servait pour transformer les hommes en pierre ?»

Là-dessus, il donna une claque sur le visage de la statue avant de reculer vivement comme s'il craignait de la voir s'animer.

«Je n'ai jamais entendu dire qu'on pouvait utiliser la gelstei violette de cette façon», dit maître Juwain.

Il se tourna vers Kane qui renchérit : «Bon. Je ne suis pas sûr qu'on puisse l'utiliser pour ça.»

Il fit une pause pour respirer à fond et l'expression de soulagement sur le visage de Maram céda instantanément la place à la terreur quand il ajouta : «Mais je ne suis pas sûr non plus qu'on ne puisse pas le faire.

— Personne ne semble sûr de rien, grommela Maram. Moi en tout cas, je suis sûr d'une chose : je n'aurais jamais dû quitter Mesh. J'aurais dû épouser Béhira, je le sais. J'aurais pu me régaler de sanglier rôti et boire tranquillement la meilleure des eaux-de-vie jusqu'à la fin de mes jours, aussi peu nombreux soient-ils. Si je veux regagner un jour les bras de ma bien-aimée, je crois qu'on ferait mieux de trouver un autre chemin pour traverser la montagne.»

Finalement, Kane en eut assez des inquiétudes et des jérémiades de Maram. Montrant le passage derrière la statue, il gronda : «Le voilà, votre chemin ! Si vous voulez retrouver votre bien-aimée, qui qu'elle soit et où qu'elle soit, c'est par là !»

En entendant cela Atara, debout à côté de son cheval, tourna son visage vers le passage. Son cœur parut se glacer et le froid se répandit dans ses membres.

Je m'approchai d'elle et, posant ma main sur sa joue, la ramenai

doucement vers moi avant de lui demander : «Qu'est-ce que tu vois dans le défilé ?»

Et elle me répondit : «Je ne vois rien – absolument rien, maintenant.

— Mais tu as peur d'y pénétrer ?

— Oui, j'ai peur, reconnut-elle. Mais j'ai aussi peur d'aller vers le sud, l'est et le nord. Les ténèbres sont partout.»

C'était là une réponse de prophétesse, une réponse inutile, et je serrai les dents, frustré. Puis je dégainai mon épée, et quand je la pointai vers le passage derrière la statue, elle se mit à briller d'un glorre intense.

«On continue», annonçai-je. Puis me tournant vers Berkuar, j'ajoutai : «Vous nous avez amenés jusqu'ici à grands frais et nous vous en sommes extrêmement reconnaissants. Mais vous ne connaissez pas plus que nous le terrain devant vous. Il est temps de se dire adieu.

— Quoi ? Vous abandonner à la Yaga ?»

Aucun des arguments que j'avancai ne parvint à le convaincre de se séparer de nous. Il ne nous avait pas laissés tomber dans le Skadarak, dit-il, il n'allait certainement pas prendre ses jambes à son cou maintenant.

«Si vous voulez bien de moi, je vous accompagnerai au moins jusqu'au désert.»

Je souris et lui serrai la main, puis regardai Kane et mes amis en faire autant. Ensuite, avec Berkuar à ma droite et Kane en arrière-garde, je partis en tête vers le passage.

Nous nous engageâmes dans la montagne en suivant le ruisseau. L'eau bouillonnante tombait sur des pierres lisses dans un lit serpentant entre deux énormes masses rocheuses. Le défilé, qui mesurait environ deux milles à l'endroit le plus large, se rétrécissait parfois pour n'en faire plus qu'un demi. Les arbres y étaient rares. Parmi eux il y avait quelques érables argentés que je n'avais pas vus dans cette partie d'Acadu. L'air était bon et pur et résonnait du chant des fauvettes, des martinets et des autres oiseaux. Dans les buissons bordant le cours d'eau, le chèvrefeuille couvert de fleurs dégageait un parfum puissant et agréable. *S'il y a jamais eu une Faiseuse de pierre ici, pensai-je, elle a choisi un lieu magnifique pour y exercer son art.*

En montant, nous vîmes d'autres statues mystérieuses. Elles paraissaient posées au hasard sur le sol des deux côtés du ruisseau. La plupart représentaient des silhouettes solitaires debout près d'un arbre ou à genoux près du cours d'eau, mais, perchées sur une proéminence

rocheuse, quatre d'entre elles formaient un tableau, serrées les unes contre les autres et dos à dos comme si elles surveillaient les quatre coins cardinaux. La plupart représentaient des hommes : des jeunes sveltes et des grands-pères âgés appuyés sur une canne en pierre ; des hommes à la barbe grise pleins de dignité et de beaux galants, et des brutes aux muscles développés qui faisaient penser à des guerriers. Nous ne vîmes que trois sculptures de femmes dont l'une portait un enfant dans ses bras rigides. Toutes les statues étaient nues. Toutes étaient sculptées dans la même pierre étrange que la première que nous avions vue, mais que nous ne retrouvions nulle part dans les rochers du défilé.

«Magnifique travail, répéta maître Juwain. Vraiment magnifique.»

Et c'est vrai que c'était magnifique. Pourtant, je trouvais que certaines statues étaient moins belles que d'autres. Ce jour-là et le suivant, plus nous nous enfoncions dans la montagne, plus les sculptures me troublaient. L'expression gravée sur leur visage était réaliste, bien sûr, mais *trop* réaliste. Quelques-unes souriaient comme celle de l'entrée du défilé, mais trop nombreuses étaient celles qui trahissaient les passions les plus crues : la stupéfaction, la rage, le dégoût, la haine et la terreur que traduisaient les mâchoires serrées en un rictus et les yeux qui leur sortaient presque de la tête. Ces œuvres étaient laides, pas laides à la manière de maître Juwain dont la noblesse absolue se transcendait paradoxalement en beauté. Non, me disais-je, la laideur de ces statues frappait Pâme de terreur et faisait regretter d'être vivant.

De toute évidence, Maram ressentait la même chose que moi, en pire, car il ne cessait de marmonner en marchant, de marmonner, d'éructer et de mâchouiller une noix de barbak qu'il faisait rouler dans sa bouche. Finalement, au troisième jour de notre traversée de la montagne, tandis que nous suivions un autre ruisseau dans la partie la plus occidentale du passage, il n'y tint plus. Fixant l'une des sculptures, il cracha la noix et un jet de liquide rouge avec, puis annonça : «Je crois que celui qui a fait ces œuvres était fou. Et si je continue à les regarder, je vais devenir fou moi aussi.»

Pour se calmer, il se mit à fredonner un air joyeux. Puis, voyant que cela ne réussissait pas à lui remonter le moral, il entonna les nouveaux couplets de ce qui était devenu sa chanson préférée :

*L'homme supérieur brûle de la terreur mortelle
D'être emprisonné dans les sphères inférieures
Dans la chair, dans le sang, dans le souffle des femmes,
Partout il redoute le sceau de la mort.*

*Alors il vit dans les hauts d'un château
Où tout n'est que pureté et lumière,
Mais tout à son zèle sec et transcendant
Il en oublie de vivre, de rêver et sentir.*

*Dans le cri d'extase d'une femme,
Je trouve mon immortalité ;
À chaque baiser, chaque caresse, chaque étreinte
Je chante les louanges éternelles du désir.*

*Je suis un homme du deuxième chakra
Je prends mon plaisir quand je peux
Auprès de jeunes filles, de matrones, de harpies
Je suis un homme du deuxième chakra.*

«Silence ! aboya finalement Kane. Silence, maintenant ! Vous chantez assez fort pour réveiller les morts !

— Et alors ? répondit sèchement Maram. Vous croyez que c'est important ? S'il y a une Yaga tapie quelque part, vous ne croyez pas qu'avec le vacarme que nous faisons, il y a longtemps qu'elle a découvert notre présence dans la gorge ?»

Nous fîmes quelques pas de plus dans le fracas métallique des sabots des chevaux sur la roche nue. Kane inspectait chaque buisson, chaque arbre, chaque rocher autour de nous de ses yeux perçants. Et maître Juwain, Liljana et Berkuar faisaient de même. Ce formidable chasseur serrait si fort son arc que les articulations de ses doigts étaient blanches. Je brandissais mon épée en cherchant avec mon septième sens des traces de la Faiseuse de pierre ou de tout autre être vivant. Quant à Maram, il entonna à tue-tête un nouveau couplet :

L'homme supérieur recherche ce qui est supérieur...

Alors que nous suivions un méandre du cours d'eau, Maram aperçut une statue particulièrement étonnante. Cessant de chanter, il grimpa sur la plate-forme rocheuse sur laquelle elle était perchée. C'était une sculpture de femme, grande et forte, avec des jambes comme des troncs, des fesses énormes, des hanches larges et de gros seins tombants. Son visage était hideux. Les yeux étaient féroces, le nez tordu, rongé par la petite vérole, la bouche figée dans une expression furieuse. De longues ficelles en pierre pendaient de sa tête difforme. Son auteur l'avait représentée les bras tendus, comme pour accueillir un amant diabolique.

«Oh, seigneur !» s'exclama Maram en la contemplant. Berkuar le rejoignit son arc à la main et déclara : «Elle est si laide qu'elle a dû se

transformer toute seule en pierre.

— Ah, je ne sais pas», dit Maram. Il alla jusqu'à la statue et posa sa main sur son ventre rond, puis la fit glisser franchement sur la pierre lisse. «Regardez ces hanches ! Quelles cuisses magnifiques ! Avez-vous déjà vu des seins comme ça ? Si elle était réelle, vous imaginez les enfants robustes qu'elle pourrait donner à un homme ?»

Tandis que Daj et Estrella restaient à l'écart de cette chose terrifiante, Liljana leva les yeux vers elle. «Il y a des âges, on faisait des sculptures comme celle-là pour représenter la Grande Mère. Mais je n'en ai jamais vu avec un visage aussi peu engageant.

— Le pire, ce sont les yeux, dit Berkuar en frissonnant. C'est vrai, ils sont assez froids pour transformer un homme en pierre.

— Ah, je ne sais pas répéta Maram. Ses yeux ont quelque chose. Ils sont froids, oui, mais vous ne voyez pas qu'en fait ils cachent une passion dévorante ? Quel genre d'artiste a pu sculpter des yeux aussi étranges et aussi profonds ?»

Soudain, il plissa le front, perplexe. S'approchant tout près de la statue, il plongeait son regard dans le sien en soufflant sur son visage effroyable.

«Bizarre, très bizarre, marmonna-t-il avant d'annoncer : On dirait qu'il y a une fine couche de pierre émaillant une sorte de gemme qui rappelle une améthyste. Je ne sais pas, mais si je pouvais juste la gratter avec mon couteau, je...»

Alors qu'il s'apprêtait à prendre sa dague à sa ceinture, sa voix s'étrangla soudain et je sentis mon souffle se figer dans mes poumons. Mes yeux eux-mêmes semblèrent se pétrifier tant ce qu'ils voyaient paraissait incroyable : les bras de la statue s'étaient ramollis et avaient pris une couleur brun doré avant de s'animer et de se refermer autour de Maram pour le serrer contre sa poitrine. Les bras plaqués le long du corps, Maram se débattait en suffoquant sans pouvoir rien faire. La statue, ou ce que c'était en réalité, semblait dotée d'une force inimaginable. Elle souleva Maram du sol aussi facilement que s'il s'agissait d'un enfant. Ses lèvres de pierre se retroussèrent en un sourire terrifiant sur de longues dents blanches et des gencives écarlates. Ses yeux commençaient à devenir limpides. La carapace d'émail fondit et se transforma en un violet éclatant provenant, je finis par le comprendre, d'une gelstei pure.

«La Faiseuse de pierre ! s'écria Berkuar. C'est la Yaga !» Levant son arc, il pointa sa flèche sur cette chose diabolique. Kane, à vingt mètres derrière lui, hurla : «Ne tirez pas ! Vous allez blesser Maram !»

Mais Berkuar n'en tint pas compte. Se détendant brusquement, la

corde claqua et le formidable archer décocha sa flèche. Celle-ci atteignit directement la Faiseuse de pierre au cou, mais la pointe se brisa sur la peau rigide et la flèche rebondit et ricocha sur les rochers derrière elle.

«Reculez ! cria Atara. Liljana, maître Juwain, aidez-moi à emmener les enfants derrière les arbres !»

La Faiseuse de pierre éclata d'un rire tonitruant qui lui agitait le ventre. Presque suave et agréable à entendre, ce rire prometteur de tourments était néanmoins terrible. Elle tourna ses yeux violets vers Berkuar.

«Reculez ! m'ordonna Kane en s'écartant d'un bond. Val, mettez-vous derrière un arbre !»

Je demeurai figé sur une plaque rocheuse nue, mon épée serrée entre mes deux mains. Si la Faiseuse de pierre pouvait bouger de cette façon, me disais-je, sa carapace de pierre devait être assez fine et je devais pouvoir la traverser et atteindre la chair vivante qui se trouvait dessous. Mais j'étais trop loin de Maram pour frapper la chose qui l'étreignait. «Reculez ! Val, reculez !»

La Faiseuse de pierre posa son regard sur Berkuar qui sortit d'un geste vif une autre flèche de son carquois. Mais il n'eut pas le temps de la placer sur sa corde. Une lueur affreuse et intense s'alluma dans les yeux de la Faiseuse de pierre. Le visage de Berkuar prit une teinte violette et il se figea, immobile, une flèche emprisonnée entre les doigts. Je vis avec horreur la chair de sa main, de son visage et de son cou se transformer en pierre. Même les poils fournis de son visage et ses cheveux devinrent gris noir et se pétrifièrent.

«Reculez, Val, reculez ! fit la Faiseuse de pierre d'une voix douce et moqueuse. Allez vous cacher derrière un arbre, si vous en avez le temps !» Elle commença à tourner sa lourde tête vers moi. Je crois que de toute ma vie je n'ai jamais couru aussi vite qu'à cet instant. Volant littéralement par-dessus les rochers, je m'abritai derrière un gros chêne et pressai mon flanc contre l'écorce résistante. Si la Yaga faisait le tour de l'arbre pour venir me chercher, je l'égorgerais avant de mourir.

«Ha, ha, tu es rapide, petit homme, et je te laisse ta petite vie, si c'est ce que tu veux, chantonna-t-elle. J'ai assez de viande pour dix ans et, de toute façon, c'est ce grand dragon d'homme que je veux.» J'entendis Maram grogner de terreur. Puis me parvint le bruit de bottes dures comme la pierre frottant sur le rocher. La Yaga semblait s'éloigner. C'est alors qu'elle entonna une parodie de la ritournelle que Maram aimait tant et qu'elle devait avoir entendue :

*Je vis seule depuis neuf cents ans
Dans la montagne, les déserts et les étangs puants,
Régaland les voyageurs chaque fois que je peux
En attendant que vienne mon homme dragon.*

*Ni savant ni mage ni roi venu d'en haut
S'il doit être calme, doux ou froid.
Mon homme est le désir de la terre en fusion
Son bas-ventre est tendu et son sang bouillonnant.*

*Il vient me chercher, serpent puissant,
Pour étancher ma soif intense et puissante,
Et faire que naisse en mon sein de miel
La fleur immortelle du Marudin.*

*Je suis née de la semence d'un ange,
Puits sans fond aux besoins insatiables ;
Mon temps est venu de m'accoupler et concevoir
Je suis née de la semence d'un ange.*

Sa voix s'évanouit dans la brise légère, et les cris de Maram avec.
Et je restai là, pétrifié par la peur atroce d'avoir perdu mon meilleur
ami pour toujours.

18

Quand nous eûmes l'impression qu'il n'y avait plus de danger, nous nous réunîmes autour de la silhouette figée de Berkuar, presque pétrifiés nous aussi tant nous étions abasourdis par ce qui venait de se passer.

«Eh bien maintenant, déclara maître Juwain en passant sa main sur la tête de Berkuar, on sait qu'il est possible de transformer un homme en pierre.»

Mon regard passa de Berkuar à maître Juwain. Ce fut la seule fois de ma vie où j'eus envie de le frapper.

«S'il est possible de faire ça, demanda Liljana en tapotant la main rigide de Berkuar avec la jointure de ses doigts, est-il possible d'opérer la transformation inverse ? Comme la Yaga semble l'avoir fait pour elle-même ?»

Aucun de nous ne le savait. Mais de toute évidence, si nous voulions aider Berkuar, il fallait trouver un moyen de convaincre la Yaga de le faire.

«De toute façon, dis-je en prenant ma décision, nous ne pouvons pas abandonner Maram. La seule solution, c'est de partir à sa recherche.»

Je jetai un regard dans le défilé où le soleil descendait vers l'ouest pareil à une boule de feu. «Il nous reste moins de deux heures de jour devant nous.

— Mais les enfants ? demanda Atara. Ne vaudrait-il pas mieux que j'attende ici avec eux ? Au moins jusqu'à ce que vous ayez trouvé où cette chose a emporté Maram ?»

Contemplant Daj et Estrella littéralement accrochés à ses flancs, je me refusai à rappeler à Atara qu'elle n'était pas en mesure de les protéger.

«D'accord, dis-je finalement. Mais maître Juwain et Liljana resteront ici eux aussi. Kane et moi irons plus vite tout seuls.»

C'était une décision difficile qui ne satisfaisait personne. Mais cela semblait la solution la plus sage. Kane et moi poursuivrions la Yaga jusqu'à sa tanière, puis nous conviendrions de ce qu'il fallait faire.

«Je doute fort que vous la revoyiez, expliquai-je à Liljana. Mais si elle réussit à nous contourner et revient, vous devez essayer de contrer son esprit à l'aide de votre gelstei.»

D'un signe de tête, Liljana donna son assentiment à ce plan dangereux.

Puis Kane et moi, l'arc et l'épée à la main, repartîmes à toute vitesse dans le défilé. Nous n'avions aucun mal à suivre cette femme monstrueuse. Elle écrasait les arbustes de petite taille et laissait entre les arbres de grosses et profondes empreintes dans le sol aux endroits les moins rocailleux. Dans notre course au-dessus du cours d'eau, nous nous efforcions toujours de rester à proximité d'un grand arbre afin de pouvoir plonger derrière lui au moindre éclair violet, car nous ne voyions pas comment nous protéger autrement des terribles yeux de la Yaga.

À un mille de l'endroit où nous avions laissé Berkuar transformé en statue de pierre, les traces tournaient vers la droite et remontaient vers la paroi nord du passage. Nous les suivîmes en serpentant entre les arbres, en grimpant sur de vieux rochers balafrés et en contournant de gros blocs de pierre. Nous atteignîmes une plate-forme dépourvue d'arbres. Et là, au milieu de cette vaste étendue rocheuse balayée par le vent, il y avait une maison comme je n'en avais jamais vu. Elle était en forme de dôme et ses murs courbes et son toit paraissaient faits de plusieurs milliers d'os blancs empilés sur le sol. Un ciment d'aspect sinistre, dur et rouge comme du sang pétrifié, les maintenait en place. Une cheminée en os dépassait du toit, mais de l'endroit où nous étions, je ne voyais rien dans les murs qui ressemblât à une fenêtre. La porte, en pierre et de forme arrondie, semblait presque impossible à déplacer. Même à cinquante mètres de distance, je sentais la peur de Maram sortir par vagues de la maison.

«Bon, dit Kane, on peut s'approcher, mais après, qu'est-ce qu'on fait ? Il faudrait des engins de siège pour abattre ces murs, pas vrai ?»

Je hochai la tête en grinçant des dents, puis je répondis : «Si nous attendons la nuit, il sera peut-être trop tard.»

Aucun de nous ne savait ce que cette femme monstrueuse voulait à Maram. Sa chanson laissait entendre qu'elle avait peut-être trouvé en lui le partenaire longtemps attendu, mais cela paraissait impossible.

«Qu'est-ce que c'est que cette femme ? murmurai-je à Kane. Je n'ai jamais entendu d'histoire ni de légende à son sujet.»

Mais Kane se contenta de me regarder en silence en secouant la tête. L'image d'un autre monstre me traversa l'esprit. «Vous vous rappelez Méliadus ? La Yaga a chanté qu'elle était née de la semence

d'un ange, et elle a quelque chose de lui, vous ne trouvez pas ? Croyez-vous possible que Morjin ait eu non seulement un fils mais aussi une fille ?

— C'est possible, grogna Kane. La Bête a commis toutes les abominations, toutes les horreurs de l'esprit humain.

— Vous nous avez dit que le Marudin devait voir le jour parmi les Galadins et prendre la tête d'un nouvel ordre d'êtres. Mais dans sa chanson, la Yaga parle du Marudin comme si elle avait l'intention de le mettre au monde – avec Maram pour père !»

Je sortis de nouveau de derrière mon arbre pour examiner plus longuement la maison. J'entendis des petits pas précipités sur le côté et aperçus un gros rat gris qui se sauvait par une fente dans le mur arrondi. La fissure zigzaguait verticalement dans la pile d'ossements comme si la construction avait un jour été fendue en deux par un tremblement de terre.

«C'est peut-être notre chance, dis-je à Kane en tapotant son arc du bout du doigt. On peut peut-être envoyer une flèche par cette ouverture.

— Comme Berkuar a décoché sa flèche sur cette bête ?

— Si elle a l'intention de faire ce que je crains, sa peau doit s'assouplir quelquefois. Et même si ce n'est pas le cas, à un moment ou à un autre, il doit lui arriver de dormir. Je pourrai peut-être me glisser dans la fente et la tuer avant qu'elle n'ait le temps d'ouvrir les yeux.

— Vous êtes aussi fou qu'elle, me dit Kane. Fou de penser que vous pourrez entrer dans sa maison sans la réveiller. Bon. Vous allez avoir besoin d'aide.»

Il sortit sa gelstei noire et la contempla longuement. «Je pourrais peut-être lui voler le feu de ses yeux.»

Même là, à des centaines de milles d'Argattha, je sentais confusément la présence de Morjin et devinais qu'il nous surveillait par l'œil même de la gelstei noire que Kane tenait dans sa main. «C'est trop dangereux, lui dis-je.

— Oui, c'est vrai, grogna-t-il. Et c'est dangereux de ne pas essayer.»

J'examinai le sol couvert d'ossements autour de la maison. Nous savions tous les deux que ce serait de la folie de s'exposer en plein jour au regard de la Yaga n'importe où dans cette zone.

Il semblait n'y avoir rien d'autre à faire que d'attendre la tombée de la nuit. Alors nous attendîmes.

Comment est-il possible qu'une heure passée à se promener dans une clairière avec sa bien-aimée par un après-midi de printemps dure à peine l'instant d'un battement de cœur alors que cette heure-là – avec le vent qui s'engouffrait en sifflant dans le défilé et la lumière rouge sang qui abandonnait lentement les pierres et les arbres autour de nous – nous parut durer un mois entier ? Debout derrière mon arbre en compagnie de Kane, je me demandais ce qui se passait dans la maison en écoutant ma respiration et en comptant les battements de mon cœur. L'obscurité tomba. Quelque part derrière nous retentit le hululement rauque d'une chouette. Je levai les yeux et regardai les constellations étincelantes tourner dans le ciel.

«Combien de temps faut-il attendre ? demandai-je à Kane.

— Bon, répondit-il avec un sourire cruel, parfois, lors de leur nuit de noces, les jeunes mariés ne s'endorment qu'à l'aube.

— Mais nous ne savons pas ce qu'elle a vraiment l'intention de faire. Et si elle l'avait pris pour le manger ?

— Bon, murmura Kane. Bon.»

Je baissai les yeux sur la lame sombre de mon épée. «Je ne veux pas attendre. Pas un instant de plus. Venez. Essayons au moins de nous approcher doucement de la maison pour voir.»

Kane acquiesça d'un hochement de tête et nous sortîmes de derrière notre arbre. Par la cheminée en os de la maison s'élevait un panache de fumée qui se découpait comme un serpent noir sur le ciel encore embrasé du couchant. Une mince lumière jaune filtrait par la fente dans le mur. À pas feutrés, nous commençâmes à avancer vers elle sur le sol rocailleux.

Kane formé par des années de discipline et par la nécessité, se déplaçait avec la grâce et la discrétion d'un gros félin. Je marchais presque aussi silencieusement que lui, car mon père m'avait appris à chasser le cerf à l'ouïe fine dans les forêts de Mesh et mes muscles et mes os se rappelaient encore ses leçons.

Nous arrivâmes à proximité de la maison. À ma grande consternation, je vis que la fente était trop petite pour me permettre de me glisser dedans, même en enlevant mon armure, mes vêtements et plusieurs couches de peau. Un enfant maigre lui-même aurait eu du mal à s'y frayer un passage.

«Oh, Seigneur – oh, Seigneur ! gémissait Maram à l'intérieur de la maison. Oh, oh, oh, oh !»

Nous nous dirigeâmes vers le son de sa voix triste et accablée qui jaillissait de la fente comme de l'air enflammé. Marchant avec

d'infinies précautions sur le sol de pierre et la terre durcie, nous atteignîmes la maison. Je pris mon épée dans une main et, de l'autre, je m'appuyai contre le mur en os pour garder l'équilibre. Puis, après avoir respiré à fond, je regardai par la lézarde.

«Oh ! gémit une fois de plus Maram. Oh, je n'en peux plus, vraiment plus – oh, Seigneur !»

À travers le mur épais, la maison semblait consister en une seule grande pièce circulaire, comme les habitations en feutre des Sarni. À l'opposé, un foyer en pierre abritait un lit de braises sur lequel bouillonnait un énorme chaudron en acier flambant neuf. Je voyais parfaitement la porte en pierre fermée par une grosse poutre, en bois pétrifié semblait-il. Deux statues encadraient l'ouverture. Certains éléments – des bras, une jambe – étaient cassés, et il manquait une tête. La fente ne laissait voir qu'une partie de Maram qui était étendu sur un grand lit en pierre de l'autre côté de la pièce. Il était complètement déshabillé. Ses larges épaules et son torse velu présentaient des blessures rondes et rouges d'où suintait du sang. Des cordes, vraisemblablement faites de cheveux torsadés, lui maintenaient les bras attachés derrière la tête. Je ne voyais pas ses jambes. Ni la Yaga. Mais je la sentais : son odeur fétide et lourde d'haleine ensanglantée et de peau en sueur qui n'avait peut-être jamais été lavée se déversait par la fente et me donnait envie de vomir.

«Oh – oh, Seigneur ! gémit Maram. C'est la fin, c'est sûrement la fin !»

La main de Kane se posa sur mon épaule. Je m'écartai pour lui permettre de regarder à son tour par la fente.

«Oh, oh, oh, oh !»

Soudain, j'entendis la Yaga s'adresser à Maram quelque part à l'intérieur de la maison : «Tu es fort, mon bel homme. Tu es le plus fort que j'aie connu. On va voir si tu es le bon, on va sûrement voir.»

Puis elle se mit de nouveau à chanter son poème d'amour à Maram :

*Je vis seule depuis neuf cents ans
Dans la montagne, les déserts et les étangs puants,
Régaland les voyageurs chaque fois que je peux
En attendant que vienne mon homme dragon.*

*Ni savant ni mage ni roi venu d'en haut
S'il doit être calme, doux ou froid.*

*Mon homme est le désir de la terre en fusion
Son bas-ventre est tendu et son sang bouillonnant.*

*Il vient me chercher, serpent puissant,
Pour étancher ma soif intense et puissante,
Et faire que naisse en mon sein de miel
La fleur immortelle du Marudin.*

*Je suis née de la semence d'un ange,
Puits sans fond aux besoins insatiables ;
Mon temps est venu de m'accoupler et concevoir,
Je suis née de la semence d'un ange.*

*Alors mes prétendants s'arrêtent
Charmés par mes yeux violets ;
Je transforme en pierre les petits, les faibles :
Impossibles partenaires, ils sont bons à manger.*

*Pour nourrir ma forge enflammée et féconde
Je remplis ma gorge rouge et vorace ;
Le sang des hommes, le plus puissant des vins,
Exalte une nouvelle vie et rend divin.*

*Par amour je saisis, déchiquette et entaille,
Je dévore la chair des hommes vivants,
Puis aspire la délicieuse moelle de leurs os
Et une fois vidés les jette dans les braises.*

*Je suis née de la semence d'un ange,
Puits sans fond aux besoins insatiables ;
Je me nourris tendrement de la flamme rouge de la vie,
Je suis née de la semence d'un ange.*

Kane s'écarta de la maison et me regarda. À la faible lumière des étoiles, son visage paraissait plus sinistre que jamais. Il se passa la tranche de la main sur la gorge, puis montra les arbres derrière nous comme s'il voulait me faire comprendre qu'il fallait s'échapper avant qu'il ne soit trop tard.

Mais c'était déjà trop tard. La Yaga cessa brusquement de chanter et je l'entendis renifler l'air. Puis elle s'écria : «Est-ce toi, petit homme ? Je sais que c'est toi. Tu sens si bon, presque aussi bon que mon Maram.»

J'entendis des pas raides et traînants et m'éloignai vivement de la

fente. La puanteur de la Yaga augmenta et sa voix s'échappa, plus forte et plus claire, par la lézarde irrégulière : «Ne sois pas si timide, Valashu Elahad. Pourquoi ne te montres-tu pas que je puisse voir ton si joli visage ?

— Pour que vous me changiez en pierre ? répondis-je. Comme mon ami ?

— Ha, ha ! s'esclaffa-t-elle. Toi, je n'ai aucune envie de te transformer en pierre. Mais je te ferai volontiers ce plaisir si tu t'attardes encore.

— Val, cria Maram à l'intérieur de la maison. Val ! Val !

— Relâchez Maram et rendez à mon ami son état normal !

— Je pourrais retransformer ce chasseur, bien sûr. Mais il ne pourrait plus servir que de nourriture, et vous ne mangez pas vos amis, n'est-ce pas ?

— Val ! cria encore Maram. Elle dit la vérité ! Elle change les hommes en pierre, puis elle les ramène ici ! Quand elle les retransforme, ils sont morts !

— Cher Maram, murmura la Yaga. Je ne t'ai pas encore transformé en pierre, même si tu es plus dur que tous les hommes que j'ai connus, le plus dur à ce jour. Maintenant, tais-toi pendant que je parle à Valashu ou je serai obligée de te donner un autre baiser.

— Laissez-le tranquille ! hurlai-je. Et comment savez-vous mon nom ?

— Mon père m'a dit que vous passeriez peut-être par là.

— Morjin ? Il est vraiment votre père, alors ?

— Bien sûr. C'est lui qui m'a appelée Jezi, ce qui signifie "ma jolie". Et je suis si, si jolie, vous ne trouvez pas ?»

Je ne répondis rien à cela, mais je lui dis : «Si Morjin était vraiment votre père, il ne vous laisserait pas m'ordonner de m'en aller.

— Tu commences à m'irriter, petit homme. Tu t'imagines que mon père a du pouvoir sur Jezi Yaga ?

— S'il est capable de vous parler de loin, il a sûrement du pouvoir.

— Ha, ha ! – oui, un grand pouvoir. Mais je ne fais plus ce qu'il m'ordonne. Il y a longtemps que nous avons réglé ça. Quand il n'a plus pu supporter mon regard de défi, il m'a arraché les yeux de ses propres doigts. Alors je lui ai coupé le pouce d'un coup de dents et je l'ai défié encore plus.»

L'odeur nauséabonde du dégoût de Jezi Yaga pénétra dans mon

estomac et me donna envie de vomir. D'une voix entrecoupée, je lui dis : «Quelle haine – pour votre propre père !

— Ha, ha, s'esclaffa-t-elle de nouveau, mon père m'a ordonné d'être sa femme. Mais il n'était pas mon homme dragon, non, ça non, même s'il se fait appeler le Grand Dragon Rouge.

— Abomination, marmonna Kane à côté de moi. Toutes les perversions, toutes les horreurs.

— C'est toi, l'Elijin ? s'écria Jezi. C'est toi qui parles d'abomination ?

— Oui, répondit Kane. Morjin a utilisé une varistei pour vous mettre au monde, n'est-ce pas ?

— La pierre verte, dit la Yaga. Ha, ha ! Bien sûr qu'il l'a utilisée pour ça. Et il voulait l'utiliser pour créer une nouvelle race dans mon doux, doux sein.

— C'est ça, le Marudin.

— Le Marudin, le Marudin, chantonna-t-elle. Le Grand Unique qui défiera jusqu'au Maléfique. Mais *mon* père ne sera pas *son* père. Quand je le lui ai dit, il m'a pris mes yeux et m'a donné ces ravissantes pierres violettes à la place. Il a dit que puisque j'avais un cœur de pierre, je transformerais en pierre tous les hommes qui essaieraient de m'aimer. Ma peau peut être dure comme la pierre quand je le veux et personne ne peut me tuer avec une épée ou une flèche. Mais mon cœur n'est jamais en pierre, sinon je mourrais. Comme j'ai failli mourir. Il m'a maudite, mon cher père m'a maudite, puis il m'a chassée. Et c'est pour ça que depuis, je cherche mon homme dragon partout dans le monde. J'ai vu tant d'hommes au cours de toutes ces années. Un jour, je le trouverai.»

Un gémissement de Maram m'arracha au passé atroce pour me ramener au présent, plus effrayant encore. Il cria : «Laissez-moi, laissez-moi tranquille !

— Oui, Valashu, me dit l'être qui avait perdu la raison à l'intérieur de la maison. Laissez-nous tranquilles. Allez tuer mon père et je vous en serai reconnaissante. Mais laissez-moi tester tranquillement la force du serpent.

— On ne partira pas sans Maram, hurlai-je.

— Ah bon ? hurla-t-elle à son tour. Tu m'énerves, petit homme ! Tu m'énerves.»

Sa voix s'éloigna et j'entendis ses pieds traîner sur les pierres rugueuses du sol. Et Maram supplia : «Non, je vous en prie, ne me mordez plus. Non !

— Tu m'énerves ! s'écria Jezi Yaga. Tu m'énerves !»

À ce moment-là, Maram laissa échapper un hurlement épouvantable. Je restai figé sur place, comme un morceau de glace, le poing serré autour de mon épée dans l'obscurité de la nuit. Il me fallut toute ma volonté pour m'empêcher de me retourner vivement pour regarder à l'intérieur de la maison par la lézarde.

«Val ! me cria Maram. Va-t'en ou elle me mangera vivant ! Pars, sauve-toi !»

Je ne voyais rien d'autre à faire. Essayer de tirer une flèche par la fente aurait été une folie, et Kane et moi en étions tous les deux conscients. Il approcha ses lèvres de mon oreille et murmura : «Allons retrouver les autres tant que nous le pouvons encore.»

Et c'est ce que nous fîmes. Nous repartîmes comme nous étions venus, contournant les arbres et les rochers, et descendîmes la pente en direction du ruisseau. Quand nous fûmes tout près de l'endroit où Jezi avait changé Berkuar en pierre, j'appelai dans la nuit pour ne pas les effrayer : «Atara ! Maître Juwain ! Liljana ! Nous sommes de retour !»

Il ne fallut que quelques instants à nos amis rassemblés au bord du cours d'eau avec les chevaux pour comprendre que nous ne revenions pas triomphants. Je décrivis rapidement la maison de Jezi Yaga et l'emprisonnement de Maram et résumai de notre conversation avec Jezi. Quand j'eus fini, Atara s'écria : «Mais c'est terrible, terrible ! J'aurais dû le voir ! Et maintenant, je devrais voir une solution, mais je ne vois rien !»

Je m'approchai d'elle et passai mon bras autour de ses épaules. «Ce n'est pas le moment de perdre espoir. J'ai un plan.»

Je priai Liljana, maître Juwain et les enfants de venir autour de moi. Puis, dans le bruit du ruisseau coulant sur les cailloux sombres et des grillons chantant dans les buissons, je leur expliquai ce que nous allions faire.

«Daj, dis-je, en regardant le courageux garçon dans l'obscurité où perçait la lumière des étoiles. Tu veux bien venir avec moi ?»

Daj se redressa en hochant la tête. «Je ferais n'importe quoi pour aider Maram.»

Kane sortit son cristal noir et proposa : «Peut-être que je devrais vous accompagner moi aussi.

— Non, répondis-je. Il vaut mieux que vous protégiez les autres si vous le pouvez. Et que vous les emmeniez en Hespéru si je ne reviens pas.»

Sur ces mots, nous préparâmes les chevaux et nous apprêtâmes à partir. J'ôtai le médaillon en or que je portais depuis que le roi Kiritan avait appelé à la Grande Quête et le passai autour du cou de Berkuar. Puis je dis une rapide prière pour son âme. Et il resta là, mort, à la surface de la terre et non dessous, et il se pourrait bien qu'il y demeure mille ans encore.

Tandis que Kane s'engageait plus avant dans le défilé avec les autres, je remontai la pente vers la maison de Jezi Yaga en compagnie de Daj. Nous atteignîmes le chêne derrière lequel Kane et moi nous étions abrités. Cramponné à son écorce, Daj jeta un coup d'œil de derrière l'arbre. Dans la lumière vive de la lune, la pile d'ossements qui constituait la maison brillait.

«Tu vas attendre ici jusqu'à ce qu'elle soit partie, puis tu te faufiles par la fente et tu couperas les liens de Maram avec ton épée. N'essaie pas de passer par la porte, tu n'arriverais pas à l'ouvrir et la Yaga pourrait se retourner et te voir.

— Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il en frissonnant. Je n'ai pas envie de finir comme Berkuar.»

Il marqua une pause et respira profondément pour calmer son cœur qui battait à tout rompre comme Liljana le lui avait appris. Puis il ajouta : «Je me demande si ça fait mal d'être changé en pierre ?

— Ne pense pas à ça. Tu as ton épée ?»

Il sourit et me montra la petite épée que je lui avais donnée.

«Très bien. Quand vous serez sortis, restez sur les hauteurs et ne vous faites pas voir. On se retrouvera dans le désert.»

Je l'étreignis comme je l'aurais fait pour n'importe quel guerrier cher à mon cœur. Ensuite, marchant à découvert au milieu des cailloux et des ossements, je me dirigeai vers la maison. Je m'arrêtai à mi-chemin entre la grande porte et les quelques arbres derrière moi. Mettant mes mains en porte-voix, je respirai à fond avant de hurler : «Jezi Yaga ! Fille des anges et mère du Marudin !

Relâchez Maram ! Nous possédons une varistei que vous pouvez utiliser pour concevoir votre fils. Si vous relâchez Maram, nous vous la donnerons !»

De la maison me parvenaient les gémissements de Maram, puis la voix bien plus forte de Jezi Yaga retentit à travers les murs : «Est-ce que tu dis la vérité, petit homme ? Est-ce que tu dis la vérité ?»

Debout sur le sol durci, je guettais le bruit du glissement de la barre en pierre derrière la porte. Je me disais que pour Maram, j'étais prêt à échanger la gelstei verte de maître Juwain, prêt à donner mon

épée et tout ce que j'avais – même ma vie.

«Je crois que tu dis la vérité, petit homme chéri», me cria Jezi. Sa voix perçante et musicale faisait trembler jusqu'aux os de sa maison. «Mon père m'a dit que tu détestais le mensonge.

— Relâchez Maram ! hurlai-je, et je vous donnerai la varistei verte !

— Tu me prends pour une imbécile, Valashu Elahad ? Jamais je ne laisserai partir mon homme dragon !

— Alors vous n'aurez jamais la gelstei.

— Vous croyez ? Vous croyez ?» Finalement, j'entendis le grincement insupportable de la pierre frottant contre la porte.

Je n'attendis pas un instant de plus. Après un bref coup d'œil vers le chêne de Daj, je fis demi-tour et m'enfuis sur le sol inégal et sombre pour me mettre à l'abri des arbres. Derrière moi, j'entendis l'énorme porte en pierre de la maison de Jezi s'ouvrir en grinçant, puis se refermer en claquant.

«Où es-tu, petit homme ?» appela-t-elle.

Elle ne pouvait pas me voir, mais elle pouvait certainement m'entendre comme je l'entendais. Le poids monstrueux de ses jambes puissantes et de ses pieds rigides ébranlait les rochers cassés. Dans l'obscurité de la nuit, c'était un terrain dangereux pour tous les deux et, tout en bondissant sur la pente de pierre en pierre, en dépassant les rochers, en contournant les arbres et en enjambant les ravines et les branches pourries, je priais pour ne pas trébucher et tomber.

Après avoir couru un bon moment en descente, je remontai sur une butte de terre sombre en guettant les pas lourds de Jezi Yaga derrière moi. Je soufflais bruyamment, les chouettes hululaient dans les arbres et, dans ce vacarme, j'écoutais, je courais, puis j'écoutais plus attentivement encore. Je ne l'entendais plus. Ayant tout misé sur ma capacité à la semer, je continuais à courir encore et encore dans la nuit.

Je pensais à Daj, l'enfant-rat, comme on l'appelait à Argattha. Rusé comme tous les rats, il devait avoir coupé les liens de Maram avec son épée à présent. En dépit de ses blessures, ce dernier aurait assez de force pour ouvrir l'énorme porte. En tout cas, c'est ce que j'espérais. Je priais pour que lui et Daj s'enfuient par le haut du défilé et réussissent à atteindre le désert.

Je sentis cette vaste étendue de sable brûlant et de terre désolée longtemps avant de la voir. Le vent d'ouest, chaud et violent, s'engouffrait dans le défilé apportant à mes narines les senteurs des

plantes du désert, et je courus de nombreux milles dans sa direction sur le sol craquelé et accidenté. L'air se fit encore plus sec. Les arbres étaient rares dans la terre dure et caillouteuse qui me meurtrissait les pieds même à travers mes bottes.

Mais je continuai quand même à courir. La blessure de flèche dans mon dos devint le foyer d'une douleur cuisante. Un feu plus ardent encore brûlait dans mon sang. Je n'entendais plus les pas de Jezi Yaga et j'aurais pu croire que je l'avais distancée. Mais je savais qu'elle était toujours à mes trousses, car je devinais sa présence dans la sensation atroce que quelque chose aspirait mes entrailles.

Je la sentais se rapprocher. Comment cela était-il possible ? me demandai-je. Je ne savais pas d'où elle tenait cette vitesse incroyable. Je ne comprenais pas comment elle avait survécu toutes ces années ni comment elle voyait. Je m'attendais à sentir la peau de ma nuque se transformer en pierre. Comme Daj, je ne pouvais m'empêcher de me demander si ce serait très douloureux.

Et soudain, au moment où je contournais une grosse masse rocheuse en haletant et en courant comme un fou, je faillis me précipiter sur Kane et sur mes autres compagnons. Kane se tenait derrière son cheval, une flèche pointée dans ma direction ; dans l'obscurité, je vis qu'il avait fixé sa gelstei noire sur son front comme un troisième œil.

«Vite... partons d'ici ! criai-je. Elle... doit... avoir... deviné où... et pris un raccourci.»

Reprenant mon souffle, j'ajoutai : «Dépêchez-vous, le soleil va bientôt se lever !»

Déjà, dans le défilé derrière nous, une lumière rouge embrasait le ciel du levant et dévorait les étoiles.

Nous nous hâtâmes. J'avais pensé que mes amis seraient déjà sortis du passage, mais maître Juwain m'expliqua qu'Atara s'était tordu la cheville sur le sol rocailleux et qu'elle avait dû monter sur son cheval. Dans l'obscurité, il leur avait été impossible d'avancer rapidement.

Pendant un mille, nous escaladâmes une pente de roche fissurée. Et soudain, au sommet, nous aperçûmes pour la première fois le grand Désert Rouge. La paroi montagneuse au nord nous en cachait encore une partie, mais à l'ouest et au sud, un paysage plat, couvert de broussailles et apparemment infini, s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Seule une dernière et courte descente ne dépassant pas un quart de mille permettait d'y accéder.

J'étais contrarié que le sol extrêmement rocailleux et accidenté de cette pente ne nous permette toujours pas de continuer à cheval – en

tout cas, pas plus vite qu'Atara. Je me disais que Jezi Yaga était peut-être rapide sur de courtes distances, mais qu'elle ne pourrait jamais semer un cheval. Je me demandais quelle était la portée de la gelstei violette qui lui tenait lieu d'yeux. Quelle distance devrions-nous parcourir dans le désert avant d'être en sécurité ?

Nous ne le saurions jamais, car au moment où nous venions d'entamer notre descente, j'entendis un grand bruit de pas, puis un rire joyeux quelque part derrière nous. Je tournais désespérément la tête à droite et à gauche à la recherche d'un abri. Un seul rocher, trop petit pour protéger ne serait-ce qu'Estrella, se dressait sur le sol.

«Valashu Elahad ! appela la voix retentissante de Jezi Yaga. Petit homme chéri ! J'arrive ! J'arrive !»

Je me dépêchai d'aider Atara à mettre pied à terre et l'installai derrière sa monture qui s'ébrouait. Puis nous nous mîmes tous à l'abri derrière nos chevaux et nous attendîmes.

«Petit homme chéri ! Petit homme chéri ! Croyais-tu pouvoir échapper à mes jolis, jolis yeux ?»

Un instant plus tard, Jezi Yaga faisait son apparition au sommet de la pente au-dessus de nous. Elle souriait, les mains sur ses hanches énormes et rondes. Ses gros seins qui pendaient presque jusqu'à sa taille tremblèrent quand elle se mit à rire aux éclats. Elle rejeta sa tête massive en arrière afin d'écarter ses cheveux de ses yeux violets et brillants.

«Sortez de derrière vos chevaux, que je vous voie mieux ! nous cria-t-elle. Dois-je les changer en pierre eux aussi ? Je n'aime pas beaucoup la viande de cheval, elle n'est pas aussi savoureuse que la viande humaine.»

Accroupi derrière le grand corps tremblant d'Altaru, je lui caressai le cou en priant pour qu'il ne comprenne pas les paroles cruelles de Jezi Yaga. Ce serait facile pour elle de dévaler la pente et de nous dénicher derrière les chevaux une fois qu'elle les aurait pétrifiés.

«Sortez ! Sortez ! nous criait-elle. Sortez et apportez-moi la pierre verte ! Je n'ai pas envie d'être obligée de la détacher de votre main au ciseau !»

Je vis maître Juwain légèrement derrière moi qui s'écartait de son cheval en serrant le poing autour de sa varistei. Il lança : «Eh bien prenez mon cristal, mais laissez-nous la vie !

— Je vais le prendre ! Je vais le prendre ! Mais je ne vous laisserai pas la vie !»

Juste à ce moment-là, le soleil se leva dans le défilé derrière Jezi

Yaga, l'enveloppant dans une boule de feu rouge. Ses rayons de lumière se mirent à pleuvoir sur nous comme des flèches. Je sentis sa chaleur sur la cotte de mailles recouvrant mes jambes que les pattes de mon cheval ne dissimulaient pas totalement.

Liljana, debout derrière sa monture à côté de moi, s'écria : «Il faut que j'essaie !»

Levant les yeux, je la vis placer sa gelstei bleue sur sa tempe. Un instant plus tard, elle jeta la petite statuette sur le sol en s'exclamant : «Il est toujours là !»

À ma droite, Kane posa la main sur la gelstei noire et lisse collée sur son front et grogna : «Bon, Valashu, si j'échoue, rappelez-vous votre épée. Rappelez-vous la *valarda*.»

Là-dessus, il leva les yeux vers Jezi Yaga au sommet de la pente. Il ne lui fallut qu'un instant pour s'écrier : «Qu'il soit maudit !» avant de fermer les yeux et de relâcher sa prise sur la selle de son cheval. Je sentis ses membres se vider de leur vie comme de l'eau aspirée par du sable sec. Puis il tomba sur le sol. Jamais je n'avais vu ce grand guerrier rester aussi immobile.

Jezi Yaga tourna la tête vers lui. Ses yeux brillèrent encore plus fort.

Fermant les paupières, je cherchai au fond de moi l'épée meurtrière de la *valarda*. Mais que ce soit en raison de ma promesse ou parce que je ne détestais pas Jezi autant que son père, je ne réussis pas à la trouver. Je baissai les yeux et vis la peau du dessus de la main de Kane changer de couleur et se figer. Je m'en voulais de ne pas savoir quoi faire.

Soudain, on entendit au loin un bruit retentissant. Il me fallut un moment pour me rendre compte que c'était une voix, une grosse voix humaine débordante de colère. Je ne percevais pas bien les mots qui résonnaient dans l'embouchure du passage, mais mon cœur bondit quand je compris qu'ils appartenaient à Maram.

«Mon homme ! s'écria Jezi. Mon homme dragon !»

La pétrification du corps de Kane cessa brusquement. Je risquai un coup d'œil par-dessus la selle de mon cheval. Une flamme rouge éclatante fendit l'air. Le feu devint encore plus incandescent et tomba sans pitié sur le dos nu de Jezi Yaga. Je suivis des yeux la trajectoire de la flamme jusqu'au sommet de la pente. Maram était là, debout sur une plate-forme rocheuse. La lumière rubis qui émanait de lui m'éblouissait et je n'y voyais pas très bien, mais je compris qu'il serrait dans ses mains sa pierre de feu.

«Mon homme ! Mon homme !» appela Jezi. Ses paroles sortaient plus lentement à présent, car elle semblait éprouver des difficultés à les former. «Mon cher, cher homme dragon !»

Elle se tenait immobile comme une statue. Elle avait tourné à demi la tête vers Maram, mais paraissait ne pas pouvoir aller plus loin. La peau de son cou et de son dos avait durci pour former une carapace de pierre. Comme la flamme continuait à s'abattre sur elle, la pierre s'épaissit. Je devinais que l'instinct lui avait dicté de protéger son corps du feu.

«Mon homme. Mon... bel homme.»

Ce furent ses derniers mots. Les flammes de la pierre de feu de Maram la traversèrent, faisant fondre la pierre qu'elle fabriquait avec sa propre chair. Une lave épaisse et luisante coula le long de son dos et de ses flancs et tomba en flaques rouge vif sur le sol. Pour soulager la douleur de la flamme incandescente de Maram, me sembla-t-il, Jezi durcissait les couches de son corps l'une après l'autre, de plus en plus profondément, jusqu'au moment où ses muscles et ses os commencèrent à se pétrifier. Finalement, le pouvoir de la gelstei violette atteignit les parties les plus profondes de son être. Je sentis la vie l'abandonner, car comme elle l'avait dit, si son cœur se changeait en pierre, elle mourrait inmanquablement.

Là-dessus, je sortis de derrière Altaru et criai à Maram que Jezi était morte. Il dut comprendre, car la flamme jaillissant de sa gelstei rouge s'éteignit brusquement. Je remontai la pente en direction de la statue de Jezi Yaga et il descendit vers nous, suivi de près par Daj. Il s'approcha et je serrai les dents en voyant ce qu'elle lui avait fait. Il était entièrement nu, même ses pieds ensanglantés. Le sang suintait toujours des morsures qu'elle lui avait infligées sur le torse, la poitrine, les épaules et le ventre, sur les fesses et les jambes, aussi, et sur presque toutes les autres parties de son corps.

«Je savais que tu ne m'abandonnerais pas ! me cria-t-il. Tu m'as encore sauvé la vie, vieux.

— Toi aussi, tu m'as sauvé la vie», répondis-je en lui souriant et en lui serrant la main.

De son autre main, il tenait fermement sa pierre de feu. À ma grande surprise, je constatai qu'aucune fissure n'endommageait l'intérieur rubis de la gelstei.

«Mais comment ? lui demandai-je, comment est-ce arrivé ?»

Tandis qu'Estrella se penchait au-dessus du corps immobile de Kane, maître Juwain et Liljana aidèrent Atara à venir jusqu'à nous. Puis Maram regarda son cristal rouge et expliqua : «J'ai dit à Jezi que

toute mon, euh, énergie amoureuse et vitale, toute ma virilité, étaient enfermées là-dedans. Je l'ai persuadée de la réparer. Et d'un coup d'œil, elle lui a rendu son intégrité.»

Il tendit le bras pour toucher le visage de Jezi et passa son doigt sur ses joues. Comme quand il l'avait vue pour la première fois, une fine couche de pierre recouvrait les gemmes violettes qui lui servaient d'yeux.

«Incroyable, dit maître Juwain en examinant la pierre de feu. Je ne pensais pas que la gelstei violette avait de tels pouvoirs.

— En fait, je doute qu'elle les ait dans les mains de quelqu'un d'autre. Mais Jezi a eu mille ans pour apprendre ses secrets.»

Maître Juwain réfléchit un instant à ce qu'il venait de dire avant de se pencher sur des problèmes plus urgents. Il examina Maram et demanda : «Qu'est-il arrivé à vos bottes et à vos vêtements ?

— Malheureusement, elle les a brûlés, répondit Maram. Elle a dit que puisque je devais rester à jamais chez elle, je n'en aurais plus jamais besoin»

Il poursuivit en nous racontant comment Daj s'était faufilé dans la maison de Jezi par la lézarde et, tel un ange de miséricorde, l'avait libéré. Daj savourait la reconnaissance de Maram. Il n'avait presque jamais été aussi fier de sa vie.

«Et ton armure ? demandai-je à Maram.

— Disparue. Jezi a ramolli l'acier et en a fait un chaudron. Elle m'a dit qu'elle me mettrait dedans, un morceau après l'autre, si je la décevais.»

Je ne trouvais rien à répondre à cela ni au supplice qu'il avait enduré. C'est alors que Liljana lui dit : «Mais si elle voulait un enfant de vous, pourquoi vous mordre et vous affaiblir ?

— Je pense qu'elle me testait, murmura Maram. Elle testait ma résistance et, euh, la saveur de mon corps, comme elle disait. De mon sang, même. Et puis il est difficile de se débarrasser de ses vieilles habitudes et je crois qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher.»

Liljana le contempla de haut en bas. «En tout cas, elle ne vous a pas arraché d'un coup de dents votre indomptable serpent.»

Le visage de Maram prit une teinte cramoisie sous le soleil levant. Il se couvrit avec sa main et gémit : «Oh, mon serpent -mon pauvre, mon magnifique serpent !

— Ce devrait être le dernier de vos soucis, lui fit remarquer maître Juwain. C'est de vos blessures qu'il faut s'occuper. Elles sont

nombreuses et profondes et il n'y a pas morsure d'animal plus venimeuse que celle des êtres humains.

— Très bien, acquiesça Maram, mais d'abord, je veux me payer de tout ce que ce monstre m'a fait. Daj, passe-moi ma dague !»

Daj qui portait l'épée et la dague de Maram fit ce qu'il lui demandait. Mais Atara, devinant ce qu'il allait faire, posa sa main sur le visage de Jezi Yaga et lui dit : «Non, je t'en prie, laisse-lui ses yeux.»

Maram me regarda et je hochai tête. Alors, s'inclinant devant Atara, il murmura : «Bon, d'accord, je ne les lui ôterai pas. Mais c'est dommage d'abandonner deux grandes gelstei à une grosse femme en pierre morte.»

Nous nous dirigeâmes ensuite vers les chevaux pour que maître Juwain puisse soigner Maram et Kane grièvement atteint lui aussi. Le soleil montait dans le ciel au-dessus du défilé et sa chaleur se déversait sur nous. Je me demandais ce que Jezi Yaga avait ressenti en mourant dans la fournaise épouvantable de la pierre de feu de Maram. Je me demandais si après avoir commis des actes monstrueux pendant toutes ces années, elle pouvait encore être considérée comme un être humain. Elle se tenait au-dessus de nous, énorme et pétrifiée, à moitié tordue, arborant sur son visage grotesque une expression de trahison et de douleur. Décidant qu'elle avait dû autrefois abriter une femme au fond d'elle, une femme magnifique même, je dis une prière pour son âme. Puis je tournai mon regard vers l'ouest où s'étendait le grand désert. Même au milieu de la matinée, l'air était étouffant et, bientôt, mes amis et moi pourrions bien regretter de ne pas être en pierre nous aussi.

Nous transportâmes le corps lourd de Kane dans la longue pente jusqu'à un endroit plus plat et nous l'étendîmes sur l'une de nos fourrures de couchage posée sur le sol rocheux. Tandis que Liljana et moi installions l'une de nos bâches imperméables pour le protéger de l'ardeur du soleil, maître Juwain mélangea une poudre bleuâtre dans une tasse d'eau, souleva la tête de Kane et réussit à la lui introduire dans la gorge. Cela ne le ranima pas, mais j'eus l'impression que son visage blême reprenait un peu de couleur. Ensuite, maître Juwain s'occupa de Maram. Il nettoya ses blessures avant de les enduire de l'une de ses pommades à l'odeur âcre et de les recouvrir de pansements propres. Après avoir enfilé sa tunique de rechange, Maram s'allongea à côté de Kane en gémissant et en jurant parce qu'il ne trouvait pas de position dans laquelle une ou plusieurs de ses blessures n'était pas en contact avec le sol dur au-dessous de lui.

«Oh, oh, murmurait-il en roulant d'un côté puis de l'autre. C'est pire que les flèches que j'ai reçues devant Khaisham – c'est pire que tout ce que je connais. Je t'en prie, Val, tire-moi une flèche dans le cœur et laisse-moi mourir !»

Nous tîmes conseil pour décider de ce qu'il convenait de faire. Avec Atara blessée, Maram amputé de bouts de peau et Kane gisant comme mort, le mieux aurait été de battre en retraite dans le défilé pour pouvoir récupérer au bord du ruisseau. Mais nous n'avions aucun moyen de transporter Kane et Maram, lui, répugnait à remettre les pieds dans cette vallée maudite que Jezi Yaga avait terrorisée pendant si longtemps. Je crois qu'il craignait que, d'une manière ou d'une autre, elle ne revienne à la vie. Cependant, ce fut Atara qui nous convainquit de poursuivre notre chemin en disant : «Le mois de soldru est bien avancé et le désert deviendra de plus en plus chaud au cours des deux prochains mois. Il faut soit le traverser le plus vite possible soit retourner en Acadu et attendre l'automne. Mais mon cœur me dit que si nous attendons, nous arriverons trop tard en Hespéru.

— Si toutefois nous y arrivons, intervint maître Juwain. Ce qui sera impossible si nous devons traverser les Montagnes du Croissant en hiver.»

Nous convînmes que si Kane survivait et si Maram supportait de monter à cheval, nous poursuivrions notre route.

«Il faudra bien que je le supporte, même si je ne vois pas comment je vais faire, gémit Maram en posant la main sur l'une de ses grosses fesses. Je ne veux pas retourner dans cette vallée de pierre et encore moins en Acadu. Tu comprends, je n'ai pas sacrifié autant de précieux morceaux de mon anatomie pour battre en retraite.»

En l'entendant prononcer des paroles aussi courageuses, je souris en priant pour que ce courage ne l'abandonne pas au cours des milles à venir.

«Très bien, conclus-je, dans ce cas, on va attendre que Kane reprenne connaissance.»

Maître Juwain, qui avait ôté la gelstei noire sur le front de Kane, posa sa main sur ses cheveux blancs et le regarda d'un air très soucieux. «J'ai bien peur de ne pas savoir comment l'aider.» Je m'approchai pour effleurer de mes doigts le visage farouche de Kane. En dépit de la chaleur, sa peau était fraîche. «Il se remettra, dis-je. Je le sais. Il ne peut pas mourir.»

Nous formâmes tous un cercle autour de Kane et posâmes nos mains sur sa poitrine. Malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à sentir les battements de son cœur. Je fus surpris de voir Liljana au bord des larmes devant ce valeureux guerrier ainsi diminué, car elle échangeait souvent des mots durs avec lui. Estrella l'observait d'un air extrêmement concentré. Alors que la plupart des gens ont du mal à fixer très longtemps leur attention sur un objet, Estrella prenait souvent plaisir à étudier les fleurs au bord d'un cours d'eau ou à jouer de la flûte pendant des heures. En outre, elle semblait capable d'aimer si complètement ces choses qu'on avait l'impression que l'objet se dissolvait dans sa conscience et sa conscience en lui pour ne faire qu'un. C'était ce qui se passait à ce moment-là. Je sentais son amour pour Kane brûler en lui comme une petite flamme. Je sentais également l'amour de maître Juwain, d'Atara et des autres puisque j'avais ce don. J'avais aussi le don d'atteindre au plus profond du cœur de Kane avec la flamme de mon propre cœur. Curieusement, quand je m'ouvris ainsi, je découvris qu'Estrella me souriait. C'était presque comme si elle attendait que je lui transmette cette flamme afin qu'elle puisse la concentrer en une force irrésistible capable de réchauffer chacune des fibres du corps de Kane.

Au bout de quelque temps, Maram en eut assez du profond silence qui nous enveloppait. Changeant une fois de plus de position, il écarta sa main de Kane et marmonna : «Si Morjin a pu faire ça à Kane, quand il aura acquis la maîtrise totale de la Pierre de Lumière et du Jade Noir, il pourra nous le faire non seulement à nous, mais à tout le monde. Je crois qu'il sera capable de nous retrouver n'importe où dans

le monde.»

Je regardai autour de nous, puis vers le désert au sol rouge et desséché recouvert de quelques rares plantes d'aspect rustique. Sur cette terre désolée, on voyait à plusieurs milles au nord, au sud et à l'ouest. Personne arrivant de ces directions ne pouvait manquer de nous voir sous notre abri blanc claquant dans le vent. Pendant notre traversée du désert, pensai-je, rien ne nous dissimulerait aux yeux de nos ennemis. Je me demandai avec terreur si Morjin pouvait nous voir ou deviner où nous nous trouvions.

«Il savait que nous étions prisonniers du Skadarak, dis-je à Maram et à mes autres compagnons. Et Jezi Yaga avait été prévenue de notre passage.

— Prévenue par la deuxième drogoule ? demanda maître Juwain. Vous pensez qu'elle est proche ?»

Nous nous tournâmes tous vers Atara, mais retranchée derrière le silence de son bandeau, elle ne répondit rien.

Liljana, après avoir contemplé la figurine bleue qu'elle avait sortie de sa poche, leva les yeux vers moi. «Chaque fois que nous utilisons nos gelstei, dit-elle, il le sait. Mais peut-il vraiment nous voir ? Val, vous avez dit un jour que vous pensiez qu'il ne pouvait pas.

— C'était avant qu'il ne dérobe la Pierre de Lumière. Maintenant, je ne sais pas.»

Je n'exprimai pas ce qui était ma plus grande crainte, à savoir que, désormais et à jamais, Morjin serait toujours attiré par le kirax qui brûlait en moi comme une chauve-souris par le sang.

«Je me demande comment vous avez pu utiliser votre pierre sans que Morjin en prenne le contrôle, dit maître Juwain à Maram.

— En fait, je crois qu'il a essayé, expliqua Maram. J'ai senti qu'il tentait de m'arracher la pierre de feu des mains. C'est drôle comment les choses se passent, non ?

— Drôle ? Comment ça ?

— Eh bien, il a essayé de communiquer assez de puissance à la pierre de feu pour qu'elle m'éclate au visage. Mais tout ce qu'il a réussi à faire, c'est à alimenter son feu.» Maram se tourna sur le côté pour contempler sa gelstei. «Il y avait si longtemps que je ne l'avais pas utilisée. Je ne sais pas si j'aurais pu brûler le monstre jusqu'au bout sans son aide.

— Je suis sûr qu'il redoute votre pierre, lui dit maître Juwain. Je suis sûr qu'il se souvient du sort qui lui a été jeté.»

La gelstei rouge de Maram provoquerait-elle vraiment l'anéantissement de Morjin ? me demandai-je. Je me penchai pour passer mon doigt sur sa surface lisse : «C'est un miracle que la Yaga l'ait réparée. Tu avais beau l'espérer, je ne pensais pas que c'était possible. Ça me donne l'espoir de réussir un jour à en finir avec Morjin.

— Alors tu crois à la prophétie, maintenant ? fit Maram en souriant.

— Je crois en nous, répondis-je en lui rendant son sourire. Et en toi. Si tu n'étais pas arrivé à ce moment-là...

Je n'ajoutai rien de plus. Levant les yeux de sous notre abri, je regardai le haut de la pente où Jezi Yaga se dressait telle une gargouille gardant l'entrée du défilé.

«Ah, l'important c'est que je sois venu, pas vrai ? Comme je le ferai toujours quand tu auras besoin de moi. Mais ne nous félicitons pas trop tôt. Nous avons encore des centaines de milles de désert à parcourir et, sans Kane, je ne vois pas comment nous pourrions y arriver.»

Autrefois, nous avait raconté Kane, il avait traversé la partie sud du Désert Rouge et il en connaissait donc les puits et les trous d'eau nécessaires à notre survie.

«Ne t'inquiète pas pour Kane, le rassurai-je en contemplant le corps sans vie de notre ami. Le soleil manque-t-il de se lever le matin ? La forêt manque-t-elle de redevenir verte au printemps ?»

Il n'y avait pas grand-chose à faire à part attendre. Assis tous ensemble sous notre protection dérisoire, nous nous déplaçons en suivant l'ombre de la bâche à mesure que le soleil montait. À midi, il faisait déjà très chaud. Nous transpirions et buvions l'eau de nos outres pour reprendre des forces. Les mouches venaient se nourrir de notre sueur et nous piquaient. Les chevaux mâchouillaient le peu de fourrage qu'ils trouvaient. Dans le désert, des lézards grimpaient sur des rochers chauffés par le soleil. L'air brûlant absorbait l'humidité de mes yeux.

Nous transpirâmes et souffrîmes tout l'après-midi. Pendant que les autres somnolaient, Estrella et moi surveillions Kane qui ne bougeait pas. Comme toujours, je scrutais le désert vacillant à la recherche de nos ennemis. Je crois que jamais je n'avais attendu l'arrivée de la nuit avec autant d'impatience. Après des heures interminables, le soleil se fonda dans l'horizon du couchant comme une tâche de métal rouge en fusion. À ce moment-là, le désert devint magnifique. Les dernières lueurs du jour éclairaient les montagnes derrière nous avec une

netteté qui révélait leur vie secrète. L'air s'éclaircit et le ciel prit une teinte bleue, profonde et lumineuse. Au bout d'un moment, les étoiles se mirent à briller par millions. Il commença à faire si froid que j'enfilai ma cape. Liljana, qui s'était réveillée et s'occupait de Kane, le couvrit avec la sienne et aida maître Juwain à lui faire avaler un peu de tisane. Il dormait toujours tandis que les étoiles scintillaient et que les hyènes au loin lançaient leur cri sinistre dans le paysage désolé autour de nous.

Juste avant l'aube, alors que les rochers du désert étaient presque aussi froids que de la glace, Kane finit par ouvrir les yeux. Il me regarda dans la lumière du petit feu que Maram avait allumé avec des arbustes morts. Il sourit et sa main chercha la mienne et la serra avec une faiblesse pitoyable. Puis il murmura : «Bon, Val. Bon.»

Liljana lui prépara alors un bouillon qu'elle insista pour lui faire boire. Mais Kane n'en voulut pas. «De la viande, murmura-t-il de nouveau. J'ai besoin de viande.»

Dans nos provisions, Liljana trouva un petit jambon qui était en train de s'abîmer et un peu de viande faisandée en meilleur état. Mais Kane ne voulut ni de l'un ni de l'autre. Il fit rouler sa tête de lion sur le côté de façon à me voir mieux, puis il dit : «Val, apportez-moi de la viande fraîche.»

En général, Maram maniait l'arc avec plus de précision que moi, mais il pouvait à peine bouger pour tendre la corde de son arme et n'était pas en état de chasser. Et Atara, qui aurait pu être le meilleur archer du monde, était encore complètement aveugle. Aussi, quand le soleil fut levé, je pris mon arc et m'en allai dans le désert. Je tenais dans ma main la flèche préférée de mon frère Karshur, celle qu'il m'avait donnée quand j'étais parti pour la Grande Quête. Autour de mon cou, je portais ma griffe d'ours porte-bonheur arrachée à la patte de la bête énorme qui avait failli tuer Asaru – et moi avec. Ce matin-là, elle me porta bonheur, du moins l'imaginai-je. À trois milles seulement de notre campement, je tombai sur un petit troupeau de gazelles avec de longues cormes spiralées et une queue noire qui cinglait l'air. Après avoir planté la flèche de Karshur dans le cœur d'un jeune mâle, je jetai l'animal mort sur mes épaules et le ramenai au campement. Liljana se chargea de le dépecer et annonça qu'elle allait faire de délicieuses grillades avec ses côtes. Mais refusant d'attendre ce festin, Kane lui dit : «Apportez-moi ma viande comme ça.»

J'avais déjà vu des lions manger de la viande crue, mais jamais Kane. Au début, il grignota les petits bouts que Liljana lui coupait, mais il était si faible qu'il avait du mal à mâcher. Cependant, il semblait reprendre des forces à chaque bouchée et, peu de temps

après, il plantait ses longues dents blanches dans la chair rouge et avalait d'énormes morceaux en réclamant plus de viande. Des grognements de plaisir montaient de sa gorge, ses mains et sa bouche étaient maculées de sang. Et alors que ses yeux noirs commençaient à retrouver un peu de leur flamme habituelle, il continua à dévorer la chair de la gazelle, engloutissant un cuissot entier et le foie avant d'en redemander.

J'avais du mal à croire qu'un homme puisse manger autant avant de me rappeler que Kane n'était pas vraiment un homme. Quand il se fut rempli la panse, il s'allongea pour digérer son repas. Quelques heures plus tard, il bougea de nouveau pour se remettre à manger. Et il continua ainsi toute cette longue et chaude journée. Dans l'après-midi, il fut capable de se mettre debout sur le sol rocheux sous un soleil de plomb et en début de soirée, il se mit à marcher de long en large dans le campement en scrutant de ses yeux brillants le sud, l'est, le nord et l'ouest. Il dégaina sa longue épée et entreprit de faire ses exercices du soir, frappant au cœur des ennemis imaginaires, cinglant et fendant l'air de sa lame étincelante avec une férocité renouvelée. Pendant ce temps, la flamme rouge et profonde de la vie se faisait de plus en plus chaude et de plus en plus brillante en lui. Quand la nuit fut complètement tombée sur la terre et que les lions rugirent dans le lointain, Kane tourna son visage sauvage en direction du vent et répondit à leurs rugissements. Brandissant la pointe de son épée vers les étoiles, il pencha la tête en arrière et, tout au bonheur d'être vivant, poussa un long hurlement de triomphe vers le ciel.

Ensuite, il vint boire un peu de thé avec nous. Quand sa main se referma autour de sa tasse, son corps puissant fut pris d'une agitation qui l'obligea à se lever et à tourner sans fin autour du feu comme la Terre autour du soleil.

«Bon, grogna-t-il, je dois vous remercier tous de vous être occupés de moi. Je ne peux pas vous dire grand-chose de ce qui s'est passé – la vérité qui peut être dite ne va pas toujours au fond des choses, pas vrai ? Et j'avais vraiment touché le fond. Bon, le Jade Noir a failli nous vider de nos âmes dans le Skadarak. *Ma* gelstei noire à moi a failli me vider de ma vie. À cause de Morjin. Elle a failli me transformer en glace. C'est à ce moment-là qu'il s'est attaqué à moi. Il a aspiré mon sang, et comme cela ne suffisait pas, il a aspiré ensuite les humeurs de ma gorge et de mes yeux. Il n'y a plus eu que l'obscurité, une obscurité froide, et rien de plus.»

Il sortit sa gelstei noire et la contempla un moment avant de secouer la tête et de la ranger.

«Comment se fait-il, alors, que vous soyez encore en vie ? demanda

maître Juwain.

— Ha ! La prochaine fois que j'utiliserai ma gelstei, il se pourrait que je ne le sois plus, pas vrai ? » Les lèvres de Kane se retroussèrent en un sourire effrayant. « D'après ce que vous avez dit, il semblerait que Maram ait obligé Morjin à détourner son attention de ma petite pierre. Et puis... »

Sa voix se perdit dans un profond grondement et il leva les yeux vers moi.

« Et puis, continua-t-il, il y a toujours la flamme, pas vrai ? La lumière. Elle est vraiment difficile à éteindre. Surtout avec la lumière de mes amis brillant en moi comme sept soleils. »

Il détourna son sourire éclatant de moi pour chercher le regard de chacun d'entre nous. Après avoir contemplé longuement Estrella, il dit : « Ça suffit. Nous avons d'autres sujets à traiter. Liljana, quelle quantité de nourriture reste-t-il ? Quelle quantité d'eau ? »

Nous abandonnâmes avec soulagement notre conversation sur Morjin et sur nos pierres dénaturées pour nous occuper des problèmes plus concrets de notre quête. Notre projet de traversée du désert posait d'énormes difficultés logistiques. Nos chevaux et les montures de rechange ne trouveraient que peu de fourrage dans ce paysage desséché, et si l'on voulait qu'ils supportent notre poids, il fallait que les chevaux de bât supportent le poids d'énormes quantités de céréales pour les nourrir. Mais ils ne pouvaient pas transporter toute l'eau dont nous et nos montures aurions besoin pour atteindre les cours d'eau et les fleuves des Montagnes du Croissant. Il fallait donc absolument que nous trouvions les trous d'eau qui avaient étanché la soif de Kane si longtemps auparavant.

« Il devrait y avoir un puits à cinquante milles d'ici, dit Kane en montrant le paysage sombre à l'ouest. Il y a une petite chaîne de collines rouges de deux milles de long et le puits est juste derrière, au nord. »

— Mais est-ce qu'on pourra tirer de l'eau ? demanda maître Juwain.

— S'il n'est pas à sec, répondit Kane. Et si les propriétaires le permettent. »

Autrefois, expliqua-t-il, les clans de la tribu des Taiji régnaient sur toutes les terres au sud du Désert Rouge. Kane leur avait acheté de l'eau et d'autres produits indispensables. Mais toutes les tribus ravirii détestaient les étrangers, même les pèlerins, et elles refusaient parfois d'échanger de l'eau contre de l'or. Et quand les temps étaient durs, rendus fous par le souffle ardent de la guerre, il leur arrivait de passer

les voyageurs au fil de l'épée et de prendre et leur vie et leur or.

Voyant que Maram l'écoutait d'un air inquiet, Kane lui donna une claque sur le bras et ajouta : «Ne vous en faites pas, les Ravirii sont de grands guerriers, c'est vrai, et c'est pour ça qu'ils respectent par-dessus tout les guerriers encore plus grands. Et y a-t-il guerriers plus grands que les Valari ? Si l'on doit tirer l'épée, quand ils verront nos kalamas à l'œuvre, ils nous laisseront tranquilles.»

Deux heures avant l'aube, au moment le plus froid de la nuit, nous partîmes vers l'ouest. Très vite, il devint évident que cela allait être terrible pour Maram, car il pouvait à peine monter à cheval. Rester assis sur sa dure selle en cuir était si douloureux qu'il se mettait debout dans ses étriers. Mais le frottement constant contre ses cuisses blessées se révéla presque aussi pénible. Quand il ne supportait plus la douleur, il descendait de son cheval et marchait à côté de lui. Parmi les rares endroits de son corps que Jezi Yaga n'avait pas mordus, nous dit-il, il y avait la plante des pieds.

Au bout de quelque temps, le soleil se leva sur les montagnes à l'est et baigna le désert d'un éclat rouge doré. Je pus constater que cette terre désolée était en réalité pleine de vie, mais dispersée sur de grandes distances. Ce matin-là, je vis des serpents onduler dans les carex, des lézards à cornes et des oiseaux coureurs sautillant à la recherche d'insectes à saisir dans leur bec jaune. D'autres oiseaux sillonnaient le ciel : des moineaux soulcies, des cailles de Gambel et des faucons. Nous tombâmes sur un lion solitaire à la crinière noire qui dévorait une carcasse d'antilope. À cinquante mètres de là, une troupe d'hyènes attendait que le lion ait fini son repas et des vautours décrivaient des cercles au-dessus de nous.

La température montait et nous mîmes les chapeaux que Liljana avait confectionnés pour nous : des objets plutôt ridicules ressemblant à des capuchons découpés dans des robes de cérémonie. Ils protégeraient notre tête et notre cou du soleil toujours présent. Sous mon chapeau, ma cape et mon armure, je dégoulinais de sueur salée. Bientôt il fut évident que je ne pourrais pas continuer ainsi. Je pouvais ôter ma cape, mais cela exposerait mon armure aux ardents rayons du soleil. Les anneaux en acier ne tarderaient pas à être aussi chauds que le métal d'un poêlon et je rôtirais à l'intérieur. Kane m'avait prévenu que je ne pourrais pas garder mon armure dans le désert, mais je n'avais pas voulu le croire.

«Il faut vous en débarrasser, me dit-il en remontant jusqu'à moi. Et moi aussi.

— C'est vraiment obligatoire ?» répondis-je en posant mon doigt sur ma cotte de mailles brûlante et cliquetante. Combien de fois, me

demandai-je, dans combien de batailles m'avait-elle évité d'être transpercé par une flèche, une lance ou une épée ? «Je me sentirais nu sans elle. Un peu plus loin. Voyons si nous pouvons la supporter.»

Nous nous enfonçâmes dans la plaine incandescente parsemée de buissons d'épineux et de sauge. L'air tremblotant se réchauffa encore plus. Mes compagnons et moi aussi. Les chevaux suaient abondamment. Je n'avais jamais vu autant d'eau couler de la peau noire et luisante d'Altaru. Les mouches fondaient sur nous en nuages noirs et bourdonnants. Des ruisseaux de sueur dégouлинаient dans mon armure. J'avais l'impression de nager dans un bain chaud et salé. La transpiration coulait sur mon front et me piquait les yeux. Les autres souffraient autant que moi si ce n'est plus. Je pouvais presque sentir la sueur traverser les nombreux pansements de Maram et déposer du sel dans ses blessures à vif.

«Ah, oh ! marmonnait-il dans sa barbe. Maram, mon vieux, tu es censé t'émerveiller devant l'Unique et toutes ses œuvres, mais dis-moi franchement : si c'était toi qui avais fait le monde, y aurais-tu mis cette horrible chaleur et ces mouches atroces qui vous arrachent des lambeaux de chair ? Non, non, ça dépasse les bornes, même un enfant s'en rendrait compte, c'est trop, beaucoup trop.»

Quand le soleil devint trop féroce, dans la chaleur épouvantable de l'après-midi, nous fîmes une halte pour nous abriter sous nos bâches et nous reposer. Je finis par enlever mon armure et le rembourrage en cuir trempé et rangeai ce lourd équipement sur un cheval de bât. Ensuite, j'enfilai une longue tunique qui me couvrait de la tête aux pieds. Je m'obligeai à aller donner à boire aux chevaux avant de prendre une goutte de ce liquide vital. La quantité d'eau qu'un cheval assoiffé pouvait boire était effrayante. Dans tous nos voyages ou presque, il y avait toujours un fleuve ou un ruisseau que nos montures s'efforçaient de vider, mais là, elles vidaient vraiment les seaux d'eau que nous portions à leurs lèvres écumantes avec une telle rapidité que nous dûmes les leur retirer et les rationner. Nous fûmes à peine plus généreux avec nous-mêmes.

Quand Daj me tendit l'une de nos outres, je bus assez pour calmer un peu ma gorge desséchée, mais pas assez pour me désaltérer réellement. Toutes les fibres de mon corps réclamaient de l'humidité et il me semblait que toute l'eau du monde n'y suffirait pas.

Se tournant vers l'est pour s'orienter à l'aide des montagnes blanches de la chaîne des Yorgos, Kane déclara : «Nous avons parcouru une bonne distance aujourd'hui et nous devrions atteindre le premier puits demain. Là-bas, nous pourrions boire tout notre soûl.

— Si le puits n'est pas tari», dit Maram en léchant ses lèvres

gonflées à force d'être mordues. Il donna un coup de pied dans une touffe de sauge marron et ajouta : «Tout est sec dans ce pays, et plus on avance, plus c'est sec.

— Ha ! Vous trouvez ça terrible ? » s'exclama Kane. Il regardait le soleil en plissant les yeux comme s'il défiait l'astre blanc étincelant de lui prendre son eau. «Au fin fond du désert, il n'y a pas d'eau. Rien n'y pousse et, par conséquent, rien n'y vit. Le vent emporte le sable vers les montagnes. On appelle cet endroit le Tar Harath.»

Il regarda vers le nord-ouest et une lumière étrange se répandit dans ses yeux.

«S'il n'y a pas d'eau, lui demanda Maram, comment ferons-nous pour le traverser ?

— On ne le traversera pas, répondit Kane en tendant le doigt vers l'ouest. Notre itinéraire passe bien au sud du Tar Harath. Il y aura assez d'eau si nous ne gaspillons pas celle que nous avons et si nous gardons assez de forces pour y parvenir.»

Cependant, Maram manquait de forces maintenant, car les saignements que Jezi Yaga lui avait infligés lui en avaient ôté une bonne partie. En fin d'après-midi, quand la température baissa légèrement, il somnola sur sa selle et faillit tomber à plusieurs reprises. À la tombée de la nuit, nous avançons toujours péniblement parce qu'il fallait profiter des premières heures de la soirée pour parcourir le plus de milles possibles. Dans la fraîcheur de la pénombre, Maram luttait pour garder les yeux ouverts et les mains sur les rênes de son cheval. Finalement, j'eus pitié de lui et lui tendis le sac de noix de barbark que j'avais pris dans la poche de la cape qui enveloppait le corps pétrifié de Berkuar. L'idée que Maram prenne des stupéfiants ne me plaisait pas beaucoup, mais si le jus de barbark pouvait l'aider à rester éveillé et soulageait ses douleurs, tant mieux.

Nous finîmes par camper sur un petit tertre d'où nous pouvions voir parfaitement dans toutes les directions. Maram alluma un petit feu et Liljana sortit sa batterie de cuisine en galte étincelant que les Ymanirs avaient fabriquée pour elle avec les minerais des Montagnes Blanches. Personne n'avait très envie des galettes et de la gazelle rôtie qu'elle prépara pour le dîner, mais Kane et elle tenaient absolument à ce que nous gardions nos forces. J'essayai de manger avec un sourire reconnaissant, mais au lieu de cela, je me pris à rêver de poires, de prunes et d'autres fruits juteux.

Kane qui avait dormi plus que suffisamment sous le charme maléfique de sa gelstei noire monta la garde presque toute la nuit.

Maram trouvait étrange de n'avoir vu aucun indice du passage

d'êtres humains dans ce désert. Mais comme Kane le lui expliqua : «Autrefois, j'ai erré ici pendant quarante jours avec pour seuls compagnons des lézards et des serpents.

— Erré ? gémit Maram. Oh que je n'aime pas ça !

— Ne vous en faites pas, le rassura Kane. Notre itinéraire est tracé et il est pratiquement rectiligne. Maintenant, tâchez de dormir un peu et de guérir de vos vilaines blessures.»

Le lendemain, notre voyage se passa à peu près comme la veille, sauf qu'il nous sembla qu'il faisait encore plus chaud. Les croûtes formées sur les plaies de Maram se détachaient à cause de la transpiration et maître Juwain dut jeter ses pansements ensanglantés et lui en mettre de nouveaux. La disparition rapide et inexorable de notre eau m'inquiétait au plus haut point. Je calculai que lorsque nous atteindrions le premier puits, nos outres seraient à moitié vides. Si celui-ci était à sec, notre situation deviendrait dramatique.

«Si le puits est plein, dit Maram à Kane, il y a de fortes chances pour qu'il soit utilisé, non ? Par ceux que vous appelez les Taiji ? Ils nous verront arriver de très loin. J'espère juste qu'ils nous accueilleront avec générosité et pas avec des flèches.»

Maram, je le savais, se sentait encore plus vulnérable que moi sans son armure.

Kane balaya ses appréhensions d'un geste de la main. «Les tribus ravirii ne connaissent pas les flèches, ils n'ont pas de bois pour en fabriquer. Leurs armes sont l'épée et la lance. Et eux non plus n'auront pas d'armure.»

Ces paroles rassurèrent un peu Maram et pendant un moment il parut se redresser sur son cheval. Quand Kane finit par voir s'élever à l'horizon les collines rouges dont il avait parlé, Maram posa sa main sur la poignée de son épée. Il se lécha les lèvres, déglutit à cause de la poussière et déclara : «S'il y a vraiment de l'eau là-bas, je suis prêt à combattre un dragon pour en avoir.»

En fin d'après-midi, nous arrivâmes tout près de la dernière petite colline. Ouvrant grand les yeux, j'essayais de distinguer quelque chose qui ressemblait à un puits, mais le miroitement incessant des étendues désertiques m'en empêchait. Les sabots des chevaux soulevaient un nuage de poussière qui gonflait dans l'air comme une énorme bannière flottant au vent. Nous nous attendions tous à voir les guerriers taiji chevaucher à notre rencontre, que ce soit pour nous saluer ou pour nous attaquer.

Mais nous n'en vîmes aucun. Maram, qui pouvait se montrer aussi changeant que le vent, décida que c'était un mauvais présage et que

cela signifiait certainement que le puits était à sec. Nous nous approchâmes un peu plus de l'endroit que Kane nous

avait désigné. Finalement, j'aperçus le puits : un muret en pierre circulaire dont la construction semblait jaillir du sol. Tout autour, il n'y avait rien à part des sauges et des balais-doux, des graminées et des épineux, et les rochers rouges du désert.

Je luttai contre mon envie d'enfoncer mes talons dans les flancs d'Altaru et de galoper jusqu'au puits. Nous continuâmes à avancer lentement en formation. Partout on voyait des traces d'anciens campements : les pierres noircies des foyers et des tas d'ordures pleins de morceaux de cornes brisées, de laine carbonisée et des os fendus blanchis au soleil. Quand nous ne fûmes plus qu'à une dizaine de mètres du puits, je vis palpiter les naseaux d'Altaru comme s'il avait senti l'odeur de l'eau. Il hennit joyeusement et planta son sabot dans la terre. C'est alors que je sus que le puits était plein. Cependant, comme Maram n'arrivait pas vraiment à croire à notre chance, je lui dis d'aller voir lui-même.

Sautant d'un bond au bas de son cheval, il courut jusqu'au puits. S'agrippant au rebord, il plongea la tête dedans et poussa un énorme cri de soulagement qui résonna à l'intérieur. Puis il recula, s'empara du seau en cuir attaché à une longue corde nouée autour du puits et le fit descendre. On entendit un plouf étouffé et Maram cria de nouveau.

«Ô joie ! Ô douce miséricorde ! Il y a encore de quoi espérer !»

Pendant les heures qui suivirent, nous tirâmes de nombreux seaux d'eau délicieusement fraîche et tout le monde but son content. Nous permîmes aux chevaux de se désaltérer eux aussi. Nous lavâmes la poussière sur notre visage et la vieille sueur qui nous collait au corps. Nous remplîmes toutes les outres. Liljana avait très envie de sortir ses marmites pour laver nos vêtements sales et puants, mais nous décidâmes finalement de ne pas le faire. Il ne fallait pas gaspiller l'eau du puits, même si celle-ci paraissait inépuisable.

Cette nuit-là, nous dormîmes heureux, mais pas très longtemps. Une fois de plus, nous nous levâmes avant l'aube pour nous préparer pour la nouvelle étape de notre voyage. Après avoir laissé quelques pièces près du puits pour payer l'eau que nous avions prise, nous repartîmes dans le désert glacial. Les étoiles scintillantes nous montraient le chemin. Nous redoutions tous le lever du soleil. Ce jour se révéla à peu près comme les précédents : beau, chaud, poussiéreux et sec. Comme l'avait dit Maram, plus nous avançons vers l'ouest, plus le désert était aride. Les rares herbes se réduisaient à de la sauge et à des épineux et les troupes d'antilopes et de gazelles avaient disparu pour céder la place à quelques maigres ostrakats et à des ânes

sauvages qui s'enfuyaient à notre approche. Les mouches, elles, étaient toujours aussi abondantes. C'était autour de Maram qu'elles bourdonnaient avec le plus de férocité. Attirées par l'odeur du sang, elles s'agglutinaient sur ses pansements.

Pendant deux jours, nous chevauchâmes tout droit sur la terre rouge craquelée en direction du deuxième puits. Nous aspirions l'eau de nos outres en peau et l'air brûlant aspirait l'eau en nous. Je regardais le ciel à la recherche d'un signe de pluie, mais l'immense dôme bleu au-dessus de nous n'arborait que quelques nuages blancs et légers dérivant vers le nord. Kane nous expliqua que dans le Désert Rouge, il ne pleuvait jamais pendant le mois de soldru, ni durant ceux de marud et de soal.

Quand nous arrivâmes au deuxième puits, son muret en pierre était entouré de tas de sable apportés par le vent. Comme nous le craignions tous, il était à sec.

«Il s'est écoulé de nombreuses années depuis mon dernier passage, dit Kane. Ce n'est pas surprenant que l'un des puits ne soit pas en état.

— Non, répliqua Maram en grattant l'un de ses pansements ensanglantés. Cela ne me surprend pas non plus. Pourquoi devrait-on s'étonner de son destin ?

— Reprends courage, lui dis-je. Le prochain puits sera plein.

— Plein de sable, très probablement, marmonna Maram. Et ensuite ?

— Il ne sera pas plein de sable, répétais-je. Le croire ne fera que rendre notre voyage plus dur et nous donnera encore plus soif.»

Maram soupira en essuyant la sueur sur ses yeux et contempla à l'ouest la plaine chaude de couleur ocre. «À quelle distance se trouve le prochain puits ? demanda-t-il à Kane.

— Quatre-vingts milles, répondit Kane en regardant dans la même direction. Quatre-vingt-dix, peut-être.

— Quatre-vingt-dix milles ! gémit Maram. Est-ce qu'on aura assez d'eau pour aller jusque-là ?»

Léchant ses lèvres poussiéreuses, Liljana dit : «Si nous faisons attention. Et tant que je serai responsable de l'eau, nous ferons attention.»

Le cœur lourd, nous reprîmes la route. Nous cheminâmes une bonne partie de la nuit avant de camper près d'un vaste affleurement de roches rouges et dures. Ce soir-là, le dîner fut maigre : pain de guerre et pommes séchées et quelques poignées de fruits secs. Liljana nous expliqua que le corps a besoin de beaucoup d'eau pour digérer sa

nourriture. Les Ravirii, dit-on, ne mangent pas de viande quand ils ne sont pas sûrs de trouver de l'eau. Et quand l'eau se fait très rare, ils ne mangent plus du tout.

Pendant les trois jours suivants, nous continuâmes à nous enfoncer dans les profondeurs du désert. Le soleil de soldru devenait de plus en plus brillant à mesure que se redressaient ses rayons impitoyables à l'approche du cœur de l'été. L'air se fit plus chaud et même plus sec. Nous ne parcourûmes qu'une faible distance parce que les enfants souffraient beaucoup et que Maram s'affaiblissait de mille en mille. Maître Juwain qui changeait sans cesse ses pansements en vint à craindre d'être bientôt à court de tissu pour bander ses blessures. Il me confia qu'elles ne cicatrisaient pas comme prévu. Maram avait besoin de repos, d'un abri et de nourriture fraîche, choses que ce terrible voyage qui semblait devoir durer toujours ne lui permettait pas d'avoir.

«Je me fais du souci pour Maram, me dit maître Juwain un soir sous un croissant de lune blanc. Et pas seulement pour ses blessures.

— Ne vous inquiétez pas, maître, lui répondis-je. Il est bien plus coriace qu'il ne le croit lui-même. Il finira par s'en sortir.»

Nous passâmes une partie de ces trois jours dans une vaste dépression jonchée de cailloux. Le sol rocailleux abîmait les sabots des chevaux et nous mettait le dos en capilotade. Rien ne poussait dans cet endroit, pas même de la sauge et des balais-doux. Nous ne vîmes que quelques scarabées filant à toute allure. Les lézards eux-mêmes paraissaient avoir fui ce paysage inhospitalier. Dans les milles désertiques autour de nous, il n'y avait aucun signe de Taijii ni d'aucune autre tribu ravirii.

À la fin du troisième jour, l'un des chevaux de remonte et deux chevaux de bât s'écroulèrent morts. Apparemment, ils étaient trop chargés et nous ne leur avions pas donné assez d'eau. Tout le monde redoutait d'avoir à subir bientôt le même sort.

Et soudain, alors que cela faisait quatre jours que nous avions quitté le puits tari, le désert se transforma en une série de longues crêtes rocheuses orientées nord-sud. Se frayer un passage dans ces formations en lame de couteau, accidentées et traîtresses se révéla un véritable supplice. Au sommet de l'une d'elles, en fin de journée, j'eus l'impression d'éprouver une vague sensation que je craignais plus que tout. Et alors que nous franchissions la suivante, plus à l'ouest, Kane vint me prendre à part. Tendant le doigt vers le vaste paysage tremblotant, il m'apprit qu'il pensait avoir aperçu l'éclat d'une cape blanche bondissant sur un cheval blanc. Je me redressai sur ma selle et posai ma main sur mon front ; si un cavalier se déplaçait sur

l'horizon, la poussière et la lumière aveuglante du couchant m'empêchaient de le voir.

«Bon, je crois que nous ne sommes plus tout seuls, dit Kane. Ça devait être un Taiji.

— Ou quelqu'un d'autre», répondis-je en enfonçant mon poing dans mon ventre.

Kane abandonna sa contemplation de l'horizon embrasé pour se tourner vers moi. Il me regarda attentivement avant de demander : «Morjin ?

— Ou sa drogoule.

— Vous êtes sûr ?»

Fermant les yeux, je me laissai envelopper par les courants d'air chaud. Tel du plomb en fusion, mon sang me brûlait la peau. Je levai les yeux vers Kane : «Non, je ne suis pas sûr. Depuis le Skadarak, Morjin semble être partout, et surtout en moi.

— Dans le désert, fit remarquer Kane, il est facile de prendre un mirage pour une montagne. Peut-être souffrez-vous simplement d'un mirage de l'âme ?

— Peut-être, acquiesçai-je.

— Eh bien, poursuivit-il en regardant de nouveau au loin en direction de l'ouest, si c'est vraiment la drogoule, le destin nous mènera à elle bien assez tôt. Gardons néanmoins nos épées à portée de main cette nuit.»

Kane et moi ne dîmes rien de notre découverte aux autres, car nous n'avions d'autre alternative que de continuer jusqu'au prochain puits. Nos outres en peau étaient presque vides. Peu importait que la drogoule et toutes les armées du Dragon Rouge se trouvent entre lui et nous.

Ce soir-là, nous campâmes en vue d'une montagne austère qui s'élevait, solitaire, dans le paysage au sud. Je n'avais pas beaucoup d'appétit pour la nourriture que Liljana posa devant moi et avaler l'eau qu'elle versa avec parcimonie dans ma tasse se révéla douloureux. Je sentis la nausée commencer à me ronger mon ventre. Tard dans la nuit, tandis que je veillais en compagnie de Kane, contemplant à l'ouest le désert éclairé par la lune, je m'ouvris pour tenter de détecter la présence de la drogoule. Utiliser cet étrange sens qui était le mien revenait à renifler l'air à la recherche de l'odeur fétide de la chair en décomposition ou à tenter de discerner un cri atroce apporté par le vent. Brusquement, une vague de souffrance me traversa. Poussant un hurlement, je saisis mon ventre sous mon cœur

et tombai sur le sol en me tordant de douleur. Réveillés, mes compagnons se rassemblèrent autour de moi. Liljana craignait que j'aie été piqué par un scorpion, ou pire, par l'araignée au corps annelé de noir encore plus mortelle. Mais jetant un coup d'œil sur mon visage, Maram déclara : « Ah, c'est certainement quelque maléfice de Morjin. C'est certainement l'œuvre du Jade Noir. »

Ce fut maître Juwain qui comprit la véritable raison de mon tourment et l'immense danger que je courais. Très vite, il dégaina mon épée et la plaça entre mes mains puis, s'agenouillant près de moi il me dit : « Protégez-vous, Val. Vite, avant qu'il ne soit trop tard ! »

J'essayai de serrer les sept diamants incrustés dans la poignée de mon épée. À la clarté de la lune, l'éclat du silustria paraissait m'envelopper comme une armure d'argent. J'avais du mal à respirer. Avec la *valarda*, j'avais tâtonné à l'aveugle, comme on plonge une main ouverte dans un nid de frelons. À présent, je retirerai cette main de mon âme et, refermant le poing, je la pressai contre mon cœur.

« Val. » Atara s'agenouilla au-dessus de moi et posa ses lèvres fraîches sur mon front en murmurant mon nom.

Sa profonde sollicitude à mon égard associée à l'éclat de mon épée eurent à leur tour un effet magique. Quelques instants plus tard, je fus capable d'ouvrir les yeux et de la regarder. Avec l'aide de Kane et de Maram, je m'assis. « Merci, maître », dis-je à maître Juwain. Puis : « Merci à vous tous. J'ai... failli mourir. »

— Mourir ? s'exclama Maram. Mais tu n'as tué personne. Pas depuis de nombreux milles ! Mourir de quoi ?

— Mourir de mort, répondis-je en tendant le doigt au loin dans le désert. Quelque part, près d'ici, la mort est si présente. »

Ce fut tout ce que je voulus bien dire. Ensuite, j'essayai de dormir, en vain. Je n'arrivais même pas à méditer comme maître Juwain me l'avait conseillé. Je fis de terribles rêves éveillés. Deux heures avant l'aube, quand vint l'heure de se lever et de démonter le camp, j'eus toutes les peines du monde à me hisser sur le dos d'Altaru. Avec mes amis chevauchant derrière moi, je me dirigeai vers l'ouest dans le paysage encore plongé dans l'obscurité avec l'impression de pénétrer dans un nuage noir.

L'aube apporta au relief austère et sculpté du désert une beauté embrasée qui contrastait avec la laideur que je devinais devant nous. Le soleil monta plus haut et se fit encore plus chaud et plus terrible. Comme nous approchions du troisième puits, je faillis avoir un haut-le-cœur en apercevant un nuage sombre flottant bas dans le ciel à environ deux milles devant nous. Ce n'était pas un nuage de pluie.

Nous avançâmes plus près et le nuage éclata en centaines d'oiseaux de proie décrivant des cercles au-dessus d'un affleurement de rochers rouges. Atara, pensai-je, avait de la chance de ne pas les voir.

Bientôt, de nombreuses tentes firent leur apparition. Quelque quarante ou cinquante personnes gisaient sur le sol rocheux entre les tentes et l'unique puits central. Elles ne bougeaient pas. Après avoir crié pour chasser les hyènes qui s'étaient déjà attaquées à elles, nous nous approchâmes davantage. Je redoutais de trouver des gorges tranchées et des ventres transpercés, mais il n'y avait aucune marque sur les corps dont certains étaient complètement dévêtus. C'étaient des gens d'apparence robuste. Bien que d'ossature légère, les hommes semblaient solides comme du whipcord. Ils avaient la barbe et les cheveux noirs et bouclés, la peau sombre et des traits burinés, austères comme les pierres du désert autour d'eux. Les plis et les sillons inscrits sur le visage d'une vieille femme ne pouvaient provenir que d'une vie entière passée au vent et au soleil. J'essayai de détourner le regard du rictus de douleur déformant les traits d'un garçonnet et d'une fillette gisant près d'elle. Kane mit pied à terre et découvrit d'autres morts dans les tentes. Quand il eut fini de faire le tour du camp pour les compter, j'étais prêt à vomir le peu d'eau que j'avais bu une heure plus tôt – ou à massacrer celui qui avait tué ces pauvres gens.

«Soixante-quatre», dit Kane en s'approchant de l'endroit où j'attendais, abasourdi, assis sur mon cheval. Ses yeux remarquèrent un tas de rochers un peu à l'écart du puits. «Il se peut que nous en trouvions d'autres là-bas.»

Tous ces morts, pensai-je, le regard fixe dans l'air brûlant. Je me demandais comment ils s'appelaient. Je me demandais comment il était possible de tuer ainsi gratuitement autant d'innocents, simplement pour se venger de ses ennemis.

«Oh, Seigneur ! s'écria Maram. Oh, mon... Quel malheur, quel malheur !»

Nous mîmes tous pied à terre. Maître Juwain examina un jeune homme dont le corps et les membres étaient couverts d'une robe d'un blanc poussiéreux. «Cela fait presque vingt heures qu'il est mort, dit-il.

— Mais mort de quoi ?» lui demanda Maram.

En voyant la terreur se répandre sur son visage, je sus qu'il connaissait la réponse. Comme nous tous.

«Empoisonné, répondit maître Juwain. Mais je ne sais pas avec quel poison.»

Liljana s'agenouilla avec lui près du corps de l'homme. Après avoir chassé les mouches, elle renifla sa bouche ouverte et passa son doigt

sur le blanc de ses yeux. Puis elle déclara : «Je crois que c'est du zax. C'est un poison d'action lente, mais sûre.

— Qui a fait ça ? s'exclama soudain Maram d'un ton rageur en frappant le sol du pied. Qui a bien pu empoisonner tous ces gens pour nous atteindre ?»

La réponse était dans la question. Le moment était venu de parler du cavalier que Kane avait vu la veille, et c'est ce que je fis. Quand j'eus fini, Maram tira son épée.

«C'est la drogoule, dit-il. C'est certainement la deuxième drogoule.»

Il expliqua qu'à son avis, la drogoule avait dû arriver au camp la veille au soir. Puis soit elle avait charmé ces gens simples du désert, soit elle les avait envoûtés avec l'une de ses illusions avant de trouver un moyen de verser son poison mortel dans l'eau.

Après s'être penchée au-dessus du puits pour renifler l'eau au fond, dans la terre sombre, Liljana confirma qu'il était empoisonné. Atara avait le regard dans le vague. Je me demandai si elle avait vu ce moment terrible dans l'une de ses visions.

Kane se mit à récupérer des outres dans les tentes et sur les nombreux chevaux qui attendaient là sans savoir que faire. Il les arrachait même des mains des morts. Toutes étaient vides. Apparemment, la drogoule avait vidé l'eau dans le sable.

«Bon, dit-il en pressant l'une de ces outres entre ses doigts. J'espérais qu'il y en aurait au moins quelques-unes pleines d'eau non contaminée.»

Maram leva son épée devant son visage et plongeait son regard dans l'acier brillant comme un miroir. Je l'entendis murmurer : «Tu as soif, hein, vieux ? Très soif, et c'est vraiment une manière horrible de mourir, pas vrai ? La pire ?»

Je demandai à Liljana combien de temps durerait l'eau qu'il nous restait en faisant vraiment très attention et elle secoua lentement la tête. La voix tremblante et presque brisée, elle regarda les enfants et réussit à dire : «Encore un jour peut-être.

— Et le prochain puits ? demandai-je à Kane.

— Bon. Bon, répondit-il en contemplant le paysage incandescent à l'ouest. Il est à soixante-dix milles.

— Soixante-dix milles !» J'avais envie de pleurer. Impossible de parcourir une telle distance en un jour. Pas avec nos chevaux harassés et Maram prêt à s'écrouler, affaibli par la perte de sang. Mon esprit n'arrivait pas à admettre ce que signifiaient les paroles de Kane.

L'horreur de ce qui s'était passé contaminait mon âme et me paralysait presque. Brusquement, la mort nous avait rattrapés. Quelques instants auparavant, nous étions tous impatients de boire notre content d'eau fraîche et pure, et voilà que nous nous retrouvions condamnés à mort. Il en était toujours ainsi. La mort planait toujours au-dessus de nous, pareille à un grand vautour noir attendant son heure.

Je savais bien que je ne devais pas me laisser aller à ces pensées ni même les évoquer. Un peu de mon désespoir déteignit sur Maram qui dit : « Cette drogoule a fait du bon boulot. À nous de faire le nôtre maintenant. »

Il se mit à fixer la pointe de son épée d'une manière qui me remplit le cœur d'effroi.

« Non, Maram, répondis-je en m'approchant de lui pour lui prendre le bras. Notre situation est dramatique, c'est vrai, mais il ne faut pas perdre espoir. »

— Perdre espoir ? se récria-t-il. Quel espoir reste-t-il à perdre ? »

Je me frottai les yeux qui me semblaient aussi secs que mon cerveau et toutes les autres parties de mon corps. J'essayai de réfléchir. C'était comme essayer de trouver comment sortir d'un nuage de poussière. J'essayai de penser comme Morjin. Finalement, je dégainai mon épée et lui fis décrire un cercle en direction du désert autour de nous. « La drogoule est repartie, elle doit donc avoir de l'eau. On peut peut-être retrouver sa trace et la rattraper. »

— Pour lui prendre son eau ? fit Maram. Même si nous la rattrapons, il n'y en aura pas assez.

— Peut-être que si, répliquai-je.

— Si nous la rattrapons, elle empoisonnera son eau plutôt que de nous la donner.

— Probablement, admis-je, si elle n'a pas déjà jeté tout son poison dans le puits.

— Dans ce cas, elle videra son eau dans le sable. Tu t'imagines que Morjin se soucie que sa maudite drogoule meure de soif ? »

Je secouai la tête. « Peut-être que nous pourrions nous emparer d'elle avant qu'elle ne le fasse. »

— Nous en emparer comment ?

— Il doit bien arriver aux drogoules de se reposer. Nous pourrions peut-être nous emparer d'elle pendant son sommeil.

— Tu crois vraiment que c'est possible ?

— Peut-être, dis-je. La drogoule a dû être envoyée ici à notre

rencontre. Elle connaît donc peut-être des points d'eau que nous ignorons.

— Parce que tu crois qu'elle nous dirait tranquillement où il y a de l'eau ?»

Je tournai les yeux vers Estrella qui contemplait un jeune garçon de son âge couvert de mouches. Son visage poussiéreux parvenait presque à dissimuler l'angoisse et la souffrance qu'elle ne voulait pas que je voie. «Il doit y avoir un moyen, dis-je à Maram. Il y a toujours un moyen. On ne peut pas se contenter de s'allonger et de mourir.

— Non – Vraiment ?» Maram regarda les corps éparpillés autour du puits. Il lâcha son épée qui tomba dans un grand bruit métallique. Puis, avec un gros soupir plein de tristesse, il s'assit sur un long bloc de grès avant de se laisser tomber en arrière. «Ah, mon vieux, c'est sûrement la fin, et puisque je suis en si bonne compagnie, je pense que je vais simplement m'allonger ici et mourir.»

Il me fut impossible de trouver les mots pour le convaincre de se relever. *Il faudrait un cheval et une corde nouée autour de ses chevilles pour l'arracher à cet endroit*, pensai-je. Au moment où j'envisageais ces actions désespérées, j'entendis Liljana gronder Daj. Apparemment, pendant que nous étions tous occupés par d'autres problèmes, Daj était passé entre les morts pour les dépouiller de leurs bijoux qu'il avait empilés sur une peau de mouton. C'était principalement de l'or, mais sur ce tas jaune, brillaient quelques bracelets et quelques bagues en argent incrustés de pierres bleues brillantes que je n'avais jamais vues.

«Qu'est-ce que tu fais ? cria-t-elle d'une voix perçante. Sommes-nous des voleurs pour dépouiller les morts ?»

Daj finit d'ôter un collier à une vieille femme et répondit à Liljana : «Mais là où ils vont, ils n'en auront pas besoin ! Et nous, nous en aurons peut-être besoin pour acheter de l'eau et de la nourriture si nous manquons un jour de pièces d'or !»

Le visage rond de Liljana devint cramoisi. Alors qu'elle s'apprêtait à lui faire honte pour cet acte abject, je la sentis réprimer son penchant naturel. Elle me regarda d'un air entendu et ses yeux s'adoucirent et se firent indulgents. Je pouvais presque l'entendre penser que Daj avait appris à faire pratiquement n'importe quoi pour survivre dans les mines sombres d'Argattha et qu'il appliquait ces leçons dans le désert et partout où il allait. Ce petit enfant-rat serait le dernier d'entre nous à abandonner et à mourir.

Liljana se pencha et posa un baiser sur la tête de Daj. Puis elle entreprit de lui expliquer pourquoi nous ne devons pas prendre les

bijoux. Cependant, à ce moment-là, Kane laissa échapper un grand cri. Montrant du doigt un tas de cailloux au sud, il hurla : «Val ! Maram ! À vos armes ! On nous attaque !»

Je jetai un coup d'œil vers les rochers en m'attendant à voir la drogoule – ainsi, peut-être, qu'une compagnie de la garde du Dragon – fondre sur nous. Mais seuls deux cavaliers surgirent à toute allure de derrière une grande pierre rouge dressée. Tous deux portaient de longues robes tachées de poussière. Celui qui chevauchait en tête hurla un juron ou un défi, ou peut-être les deux. Son visage barbu, taillé comme un silex, était déformé par la haine et il pointait son sabre en direction de maître Juwain. Je me rendis compte que l'homme qui le suivait pouvait à peine être considéré comme tel, car avec son visage lisse de jeune garçon, il semblait n'avoir qu'un ou deux ans de plus que Daj. Lui aussi portait un sabre qu'il brandissait derrière sa tête et il fouettait son cheval en direction de Kane.

Je mis du temps à réagir, non à cause de la faim, de la soif ou d'une faiblesse dans les membres, mais parce que j'avais vu assez de morts pour la journée – et pour le restant de mes jours. Je redoutais ce qui allait arriver. Cependant, je n'avais apparemment pas le choix : quand la mort surgit du désert en hurlant comme une tornade, comment imaginer l'arrêter ?

C'est pourquoi, alors que le soleil cognait comme un marteau de guerre et que le premier cavalier approchait au galop, je m'avançai une fois de plus pour livrer bataille.

Tandis que mon adversaire se rapprochait en martelant le sol, j'attendis sur le sol accidenté. Son visage sombre à l'ossature fine était contorsionné par la fureur. Il devait penser qu'il n'aurait aucun mal à m'abattre et à me transformer en viande pour les vautours. Mais mon père nous avait entraînés mes frères et moi à recevoir debout, l'épée à la main, la charge de chevaliers en armure. Cependant, cet homme n'était pas un chevalier valari. Son épée était plus courte que la mienne et ses membres n'étaient recouverts que d'une mince étoffe. La suffisance et la rage de tuer lui sortaient par tous les pores. À la manière dont il se tenait et à l'inclinaison de son sabre, je devinai son erreur stratégique : il s'attendait à ce que je recule au dernier moment, terrorisé à l'idée d'être piétiné, ce qui lui permettrait de me transpercer avec son épée. Je savais que je pouvais parer cette attaque et asséner moi-même un coup mortel. Et puis, alors qu'il fouettait son cheval pour le faire avancer, ses yeux sombres, angoissés croisèrent les miens et je compris que je ne pouvais pas.

«Empoisonneur de puits ! me cria-t-il. Empoisonneur de puits !»

Mon père m'avait également appris une manœuvre, peu utilisée parce que dangereuse. Je m'en servis à cette occasion. Alors que le cheval de mon adversaire était sur le point de me piétiner avec ses sabots et de s'ébrouer sur mon visage, je demeurai debout, solidement planté sur mes pieds, comme si j'étais pétrifié par la peur. Au dernier moment, au lieu d'essayer d'éviter le coup d'épée en reculant sur ma gauche, je sautai vers la droite et, passant devant le cheval, me retrouvai de l'autre côté. Quand la bête en sueur bondit à côté de moi, je tendis la main pour saisir le bras que mon adversaire interloqué tenait presque à l'horizontale pour faire contrepoids à l'épée qu'il serrait dans son autre main et, tirant d'un coup sec, je le fis tomber de cheval. Il toucha le sol avec un grand craquement qui me fit craindre qu'il ne se soit brisé le dos. Sonné, il resta allongé en crachant du sang et en suffoquant. Posant ma botte sur son bras droit, j'amenai la pointe d'Alkaladur à un pouce de sa gorge.

«Qu'est-ce que vous attendez ?» réussit-il à crier. Ses yeux étaient deux puits noirs de haine. «Tuez-moi ! J'aime mieux mourir d'un coup d'épée qu'empoisonné !»

Je gardai mon pied sur son poignet jusqu'à ce qu'il relâche sa prise

sur son sabre, puis baissant le regard sur lui, je lui dis : «Nous ne sommes pas des empoisonneurs !»

Mais l'homme ne m'écoutait pas. Crachant un jet de sang, il cria : «Turi, mon fils ! Tue l'homme aux cheveux blancs si tu peux ou meurs sous son épée ! Ne te laisse pas capturer par les empoisonneurs !»

À ce moment-là, Maram vint enfin à mon aide. Alors que l'homme que j'avais désarçonné essayait de se transpercer la gorge sur mon épée, Maram le repoussa d'un coup sur le sol, puis se laissa tomber sur lui et le cloua sur les rochers. Je me retournai et vis son fils fouettant son cheval en direction de Kane debout à trente mètres de moi. Apparemment, il avait déjà fait une tentative pour tuer Kane et était sur le point d'essayer de nouveau. «Ne le tuez pas !» hurlai-je à Kane.

J'étais presque sûr qu'il le tuerait, même si son adversaire n'était qu'un enfant, car je n'avais jamais vu Kane accorder à un ennemi une chance de le blesser ou de l'abattre. Mais mon ami me surprit. Cette fois-ci, le jeune garçon ne chargea pas à côté de lui, mais serra la bride à son cheval et fit tourner son épée en direction de la tête de Kane. Dans un bruit d'acier, Kane para aisément le coup, puis un autre et encore un autre. Debout sous le soleil ardent, il repoussait les coups de l'enfant avec son épée comme s'il lui donnait un cours d'escrime.

«Ordonnez à l'enfant d'arrêter !» dis-je à l'homme sous Maram. Il avait beau se débattre, il pouvait à peine bouger, car Maram devait peser soixante kilos de plus que lui. «Ordonnez-lui d'arrêter avant qu'il ne soit blessé ! Nous ne sommes pas des empoisonneurs de puits, mais nous connaissons le coupable !»

Voyant que nos assaillants n'étaient que deux, les autres vinrent à notre rescousse. Atara tenait la main d'Estrella. Mon adversaire au sol la regarda et s'étonna : «Vous voyagez avec une aveugle ! Et avec des enfants aussi !»

Sa haine se radoucit pour céder la place au soupçon, puis à la perplexité. Toujours sous Maram, il hoqueta : «Qui êtes-vous et qui est l'empoisonneur de puits ?

— On va vous le dire, mais d'abord, dites à votre fils d'arrêter.»

Il tourna la tête et cria : «Turi, ça suffit ! Mais tiens-toi prêt à reprendre le combat !»

À mon avis, Turi avait eu assez de combat pour la journée. Il avait l'air si fatigué qu'il pouvait à peine lever son épée contre l'infatigable Kane.

Je dis à Maram : «Tu écrases cet homme. Laisse-le se relever !»

Je craignais encore que mon adversaire ne se soit cassé quelque

chose en tombant, mais le robuste homme du désert se redressa sans peine. Suçant sa langue mordue, il cracha un jet de sang avant de dire : «Mon nom est Yago du clan de Soah de la tribu des Masuds. Mon fils s'appelle Turi. Et vous, qui êtes-vous ?»

Alors que Kane et Turi se surveillaient du coin de l'œil, mes autres compagnons se regroupèrent autour de Yago. Je me présentai sous le nom de Mirustral, puis Kane sous celui de chevalier Rowan et les autres sous les noms que nous avions choisi d'utiliser pour le voyage. J'expliquai à Yago que nous étions des pèlerins à la recherche du Puits de la Régénération.

«Des pèlerins, dites-vous ?» Il me dévisagea en fronçant ses sourcils noirs d'un air dubitatif. Pointant son menton anguleux vers les bijoux que Daj avait récupérés, il fit remarquer : «Les pèlerins paient de l'or pour traverser nos terres, ils ne le prennent pas. D'ailleurs, ils ne passent plus du tout par ici.

— Nous craignons que les hyènes n'emportent vos compatriotes dans le désert, et leurs biens avec, répondis-je en jetant un coup d'œil sur les anneaux et les bracelets entassés sur la peau de mouton. Nous leur avons ôté leurs bijoux pour que ce trésor ne soit pas perdu.»

Je me disais que dans l'esprit, c'était vrai ; et j'espérais que Daj voudrait bien voir les choses ainsi.

«Pour un trésor, c'est un trésor, dit Yago en considérant la pile de bijoux. Où pensiez-vous les emmener ?

— Nulle part, répliquai-je. Nous sommes déjà assez chargés comme ça et nous avons si peu d'eau que ni nous ni nos chevaux ne pouvons les transporter.»

Liljana lui montra nos outres qui étaient presque vides et répéta que nous cherchions le Puits de la Régénération, pas de l'or et des bijoux.

Tirant sur sa barbe, Yago contempla les corps autour de nous. «Vous ne pouvez pas être des empoisonneurs de puits et avoir gardé aussi peu d'eau, me dit-il. Mais si vous êtes réellement des pèlerins, ce que vous avez trouvé, c'est le Puits de la Mort.»

Nous lui racontâmes alors un peu de notre voyage et il nous parla du sien. Apparemment, la montagne solitaire que nous apercevions au sud était sacrée pour les tribus du désert qui l'appelaient Ramah, le Pilier du Ciel. Yago et son fils y avaient accompli un pèlerinage à la recherche de visions.

«Mon fils et moi, nous dit-il, avons quitté les hadrahs du sud-est pour nous rendre au pied de la grande montagne. Puis nous sommes

venus ici et nous avons trouvé les Ayos empoisonnés.»

Il expliqua que les morts autour de nous appartenait au clan des Ayos dont les hommes campaient souvent près du puits au début de l'été.

En entendant cela, Kane hocha la tête en regardant la montagne au sud. «Vous dites que vous êtes de la tribu des Masuds. Mais qu'est-il arrivé aux Taiji qui possédaient autrefois ce puits ?» L'étonnement brilla dans les yeux de Yago. «Vous connaissez les Taiji ? Ils habitaient ici il y a longtemps, avant l'époque de l'arrière-grand-père de mon grand-père. Mais il n'y a plus de Taiji.» Le visage rayonnant de fierté, il poursuivit : «Il y a longtemps, les Masuds sont remontés des hadrahs du sud et les Zuri ont quitté les bassins de l'ouest. Chaque tribu a pris la moitié des terres taiji avec du sable pour toute nourriture et de l'air pour toute boisson.»

Il parlait de l'anéantissement des Taiji comme on parle de l'abattage et de la découpe d'un poulet. Il ne montra guère plus de sentiments pour les moutons qui bêlaient dans les broussailles autour du campement ni d'ailleurs pour les membres du clan des Ayos empoisonnés dont les corps se décomposaient au soleil.

«Les morts sont les morts, dit-il en humectant ses lèvres sèches. Bientôt, nous n'aurons plus que de l'air à boire nous aussi et nous les rejoindrons.

— Mais vous devez connaître d'autres puits ?» lui demanda Maram. Il essuya les gouttes de sueur sur son visage poussiéreux.

«Oui, j'en connais, répondit calmement Yago en tendant le doigt vers l'étendue de sable incandescente à l'ouest. Le plus proche est par là, à soixante-quinze milles d'ici. Il appartient aux Zuri. Vous avez l'intention de le leur prendre ?

— Nous avons laissé des pièces d'or au premier puits sur lequel nous sommes tombés, fit remarquer Maram en tendant la main vers l'est.

— C'est bien, dit Yago. Les Zuri, eux, vous prendront vos pièces, vos chevaux, vos armes et vos vêtements. Ils ne supportent pas les pèlerins.

— Mais il doit y avoir d'autres puits ! s'écria Maram. Vous devez savoir où trouver de l'eau !»

À ces mots, Yago sourit tristement. «Nous trouverons toute l'eau que nous voudrons dans les Hadrachs du Ciel, quand nous reposerons parmi les morts.

— Et les hadrahs du sud-est dont vous nous avez parlé ? Où il y a

des arbres et assez d'eau pour faire pousser du blé et de l'orge.

— Ils sont à deux cents milles d'ici, répondit Yago. À cette période de l'année, il n'y a pas d'eau sur le trajet. Nous ne pouvons pas y retourner.

— Mais on ne peut pas se contenter de se coucher et de mourir !» se rebella Maram.

Je ne pus m'empêcher de sourire tandis que Yago se retournait pour regarder son sabre qui était entre les mains de Maram maintenant. Il lui dit : «Non, je ne mourrai pas ici. Si vous me rendez mon épée, je partirai à la recherche de l'empoisonneur de puits et je le tuerai avant que le soleil ne me tue.

— Et votre fils ?» demandai-je en observant Turi qui continuait à nous surveiller du haut de son cheval.

Yago haussa les épaules. «Les morts sont les morts. Il viendra avec moi. Aucun Ravirii, de quelque tribu qu'il vienne, ne permettra à un empoisonneur de puits de vivre.»

Je regardai Maram et lui ordonnai : «Rends son épée à Yago.»

Maram fit ce que je lui demandais et les doigts de Yago se refermèrent avec reconnaissance autour de la poignée du sabre. «Nous irons avec vous nous aussi, lui dis-je. Nous pourrions peut-être convaincre l'Empoisonneur de nous dire où il y a de l'eau.»

Le sourire fataliste de Yago s'ébaucha de nouveau sur ses lèvres. Il montra l'ouest et dit : «Nulle part sur leurs terres, les Zuri ne nous permettront de boire leur eau. Si nous partons droit vers le sud, nous trouverons les Vuai qui sont pires que les Zuri. Et au nord s'étend le Tar Harath où il n'y a pas d'eau.»

Je me tournai vers l'est pour scruter le paysage accidenté que nous avions emprunté. Je savais qu'avec le peu d'eau qu'il nous restait, nous ne pouvions pas retourner au premier puits. Je regardai alors sur ma gauche la région montagneuse à environ vingt milles au nord-est. Ces montagnes désolées d'un brun rougeâtre ne présentaient ni neige ni calotte glaciaire. Cependant, je savais que les montagnes attiraient souvent la pluie des nuages qui passaient. Je demandai à Yago : «Et par là ?»

Et Yago répondit : «Je ne sais pas. C'est le pays des Avari, personne n'y va jamais. On dit que les Avari tuent tous les hommes qui pénètrent chez eux, de quelque tribu qu'ils soient et qu'ils boivent leur sang.

— Dans ce cas, on dirait que nous n'avons d'autre choix que de poursuivre l'Empoisonneur.

— Les morts sont les morts, entonna-t-il en balayant du regard le désert à l'ouest.

— Et les vivants sont les vivants, lui dis-je. Et tant que nous sommes vivants, il y a de l'espoir.»

Yago secoua la tête comme s'il s'étonnait de la bêtise des étrangers et des pèlerins. Puis nous nous mîmes au travail, dépouillant les morts de leurs bijoux que Yago exigea que nous enveloppions dans des peaux de mouton pour les enterrer au pied de la pierre dressée rouge. Impossible d'enterrer les Ayos empoisonnés, ils étaient trop nombreux et le sol était trop dur pour creuser des tombes.

«On les laissera aux hyènes, dit Yago. D'autres membres du clan ayo trouveront peut-être leurs os.

— Et leurs bijoux ?

— Ils les trouveront peut-être aussi. Mais si ce n'est pas le cas, il vaut mieux que les Zuri ne tombent pas dessus s'ils viennent ici.»

Là-dessus, nous réunîmes à grand-peine de grosses pierres pour les jeter dans le puits afin de le rendre inutilisable. De cette manière, nous protégeons tous ceux qui passeraient là après nous, même les Zuri. Comme dit Yago, les Zuri eux-mêmes ne méritaient pas de mourir empoisonnés.

Juste avant de quitter le puits, Yago inspecta le chargement de nos chevaux et déclara : «Ils transportent trop de choses.

— Rien que le nécessaire, répliqua Liljana.

— Dans le désert, expliqua Yago, on n'a pas besoin de casseroles et de marmites. C'est comme si vous emportiez des blocs de plomb. Il vous faut les laisser ici si vous ne voulez pas perdre davantage de chevaux.»

Sentant la vive déception de Liljana à l'idée de se défaire une fois de plus de ses précieux ustensiles de cuisine, je dis à Yago : «Au cours de prochains milles, on aura peut-être besoin de ces marmites. Il n'y a pas d'autre moyen ?

— Non, il n'y en a pas.» Puis il ouvrit le ballot dans lequel j'avais rangé mon armure, prit la cotte de mailles et la secoua en faisant cliqueter les anneaux. «Tout ce métal ! Rowan et vous devez laisser votre armure ici vous aussi.»

Kane se renfrogna devant cet ordre et je fis non de la tête. «Dans le pays de l'autre côté du désert, nous aurons peut-être à livrer des batailles. Nous aurons besoin de notre armure.

— Si vous l'emportez avec vous, vous risquez de ne jamais

atteindre le pays que vous espérez trouver, quel qu'il soit. Si vous voulez survivre dans le désert, il faut adopter les coutumes du désert.»

Je réfléchis longuement à ce qu'il venait de dire et Kane en fit autant. Finalement, je me rendis à la terrible logique de Yago et nous abandonnâmes nos armures et la plupart des casseroles de Liljana enterrées derrière des rochers. Je considérais comme un miracle qu'il l'ait autorisée à garder une petite bouilloire pour faire chauffer de l'eau pour le thé ou le café.

Dans la chaleur de l'après-midi, nous partîmes à la recherche de la drogoule. Cela pouvait paraître de la folie d'exposer ainsi tous les sucres de notre corps aux rayons cuisants du soleil, mais nous avions déjà passé assez de temps près du puits. La drogoule devait être à des milles de là à présent. Et chaque heure passée à attendre ne réussirait qu'à nous faire transpirer davantage.

Yago découvrit les traces de la drogoule à l'extérieur du camp. Parvenir à distinguer les faibles empreintes de sabot sur le sol dur et pierreux me parut digne d'un remarquable pisteur. Nous les suivîmes en chevauchant aussi vite que possible. Turi, après avoir échangé quelques mots brusques avec Daj et Maram maintenait son poney du désert à la hauteur de son père. Et son père restait près de moi.

«Parlez-moi de l'empoisonneur de puits», me demanda-t-il alors que nos chevaux avançaient péniblement sur l'herbe brûlée par le soleil.

Et c'est ce que je fis. Je commençai par un récit des dernières conquêtes du Dragon Rouge dont les nouvelles étaient parvenues jusqu'aux tribus isolées du Désert Rouge. Je lui dis que Morjin souhaitait imposer sa main de fer à tous les pays et qu'à cette fin, il avait envoyé ses Prêtres Rouges dans tous les royaumes d'Ea. Et qu'il avait aussi d'autres agents. Essayant de parler de la drogoule sans donner de détails sur sa gestation diabolique et sur la manière dont Morjin manipulait son esprit, je me contentai d'expliquer que Morjin avait choisi plusieurs hommes qui lui ressemblaient et qu'il les avait envoyés pour agir à sa place, ce qui était assez proche de la vérité.

Yago réfléchit à tout cela en tirant sur sa barbe. Nous continuâmes à nous diriger vers l'ouest dans un quasi-silence. L'air devint atrocement chaud, puis plus chaud encore. Au cours des quelques milles suivants, le paysage s'aplanit un peu et le sol dur céda la place à des étendues de sable éparses où dépassaient quelques rochers rouges et des bouquets de sauge rustique. Les lézards s'y mettaient à l'abri du soleil brûlant, et les mouches aussi. Ces bestioles noires bourdonnantes avaient dû sentir l'odeur du sang de Maram, car elles s'agglutinaient autour de lui et s'attaquaient à ses blessures aux

endroits où les pansements avaient glissé. Je les sentais presque enfoncer leur appendice buccal dans ses chairs déjà à vif. Les lèvres de Maram étaient retroussées dans un rictus de douleur, mais il ne se plaignait pas. J'étais fier de le voir chevaucher avec autant de courage et Yago lui-même remarqua sa détermination.

«Vous autres pèlerins, vous êtes des durs à cuire, me dit-il quand ses yeux croisèrent les miens. Presque aussi coriaces que les Ravirii. Il n'empêche, c'est étrange que le Dragon Rouge ait envoyé un empoisonneur aux trousses d'un groupe de pèlerins.»

Essayant de répondre à son intense curiosité avec le plus de détachement possible, je lui racontai que maître Javas appartenait à une Confrérie qui était en conflit avec Morjin depuis très longtemps. «Quant à Rowan, ajoutai-je, il a autrefois défié le Dragon à l'épée et c'est pour ça qu'il est poursuivi.

— Et vous, Mirustral ? demanda Yago en me considérant d'un long regard inquisiteur.

— J'ai moi aussi un différend avec le Dragon, répondis-je. J'espérais ne pas être confronté à sa malveillance dans le désert. On dit que les Ravirii ne se soumettront ni à lui ni à ses hommes.

— On dit ça ? Je pensais que peu de gens connaissent ne serait-ce que l'existence des Ravirii.

— Quelques-uns les connaissent. Mais on dit que le Dragon craint d'envoyer ses armées dans le désert.»

Yago laissa échapper un long soupir sec. «Ça pourrait changer. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne craint pas d'envoyer ses agents ici, ni ses prêtres sanglants.»

En entendant cela, Kane dressa l'oreille et cria derrière nous : «Les Kallimuns, ici ? Les Prêtres Rouges osent donc sortir à découvert ?

— Ils n'osent pas traverser les terres des Masuds, répondit Yago en se retournant sur sa selle. Rohaj, notre chef, a expulsé les ambassadeurs qu'il nous avait envoyés et leur a ordonné de ne pas revenir sous peine de mort. Mais on dit qu'il y a des prêtres parmi les Idi et les Sudi dans le Grand Nord, et peut-être aussi parmi les Yieshi.»

Il nous expliqua que la tribu des Yieshi vivait au nord-ouest des Zuri, entre le Tar Harath et les Montagnes du Croissant.

«Et les Zuri ? lui demandai-je. Les Vuai ?

— On dit que les prêtres ont leur aiguillon solidement planté dans Tatuk, qui est le chef des Zuri, et dans Suhu et de nombreux Vuai.» Yago se retourna et contempla au sud-ouest le paysage désolé que revendiquaient les Vuai. «Les prêtres sont comme des scorpions – il y a

beaucoup de poisons dans le désert, non ?»

Pendant un mille environ, nous suivîmes les empreintes de la drogoule si profondément enfoncées dans le sable qu'elles semblaient indiquer l'ouest comme des traces de chariot. Soudain, désignant d'un signe de tête un bloc de grès en forme de dôme sur notre gauche, Yago annonça : «Voici l'Ar Nurum. Il marque la fin du pays masud et le début des terres zuri.

— Apparemment, fit remarquer maître Juwain, la drogoule ne craint pas d'y pénétrer.

— Elle aura bien d'autres raisons d'avoir peur si Tatuk apprend ce qu'elle a fait. Prêtres Rouges ou pas, je suis sûr que même les Zuri eux-mêmes ne toléreront jamais un empoisonneur de puits.»

À ces mots, quelque chose en moi se crispa. Je sentis mon cœur battre la chamade et m'envoyer du sang brûlant dans la tête. Mes oreilles se mirent à résonner d'une sorte de lointain tintement de cloches.

«Halte !» ordonnai-je en levant la main. Je stoppai Altaru et me tournai vers Atara, Liljana et mes autres compagnons qui arrêtaient leurs montures derrière moi. Yago, assis sur son cheval plus petit, me regarda d'un air étonné. Je lui dis ainsi qu'à tous les autres : «On ne peut pas aller plus loin.»

Yago me dévisagea comme pour s'assurer que le soleil ne m'avait pas dérangé l'esprit. «Mais si nous voulons venger les Ayos, nous n'avons d'autre choix que de poursuivre l'Empoisonneur !

— Vous aurez bien assez tôt l'occasion de vous venger, répondis-je. La drogoule va se lancer à nos trousses.»

Je dégainai mon épée et contemplai la lumière du soleil jouant sur sa lame.

«Mais pourquoi, Mirustral ? insista Yago. Nous avons cinq épées et la drogoule, comme vous l'appellez, n'en a qu'une.

— Non, expliquai-je en fixant le silustria de mon épée. Elle aura toutes les épées zuri, et celles des Prêtres Rouges aussi.

— Non, ils ne lui apporteront jamais leur aide. Ils n'oseraient pas entrer en force dans le pays masud ! Rohaj leur déclarerait la guerre et les Zuri ont perdu les trois dernières que nous avons faites.»

Resserrant ma prise sur la poignée d'Alkaladur, je secouai la tête : «La drogoule racontera à Tatuk et aux Zuri que c'est nous qui avons empoisonné le puits et les Prêtres Rouges les encourageront à le croire. La drogoule rebrousse alors chemin avec les Zuri pour nous prendre au piège. Dans ces circonstances, votre chef déclarera-t-il

quand même la guerre ?»

Comme Yago nous l'expliqua, la loi des Ravirii stipulait qu'un homme était tenu de punir un empoisonneur de puits même si sa vengeance devait l'entraîner sur les terres d'une autre tribu. Là-dessus, il s'écria : «Mais c'est la drogoule qui a empoisonné le puits, pas vous !

— Comment le prouverons-nous une fois que les Zuri nous aurons passés par le fil de l'épée ?

— Les Ravirii ne passent pas les empoisonneurs de puits par le fil de l'épée, dit-il. Mais ça n'a pas d'importance. Comment savez-vous que ce que vous dites est vrai ?

— Je... le sais, répondis-je en amenant mon épée sur la cicatrice qui barrait mon front. La drogoule avait ce plan en tête depuis le début. J'aurais dû le voir.»

Yago suivit du regard les traces se dirigeant vers le soleil couchant. «Cette drogoule doit être punie. Même si je dois mourir pour cela.

— C'est la mort de la drogoule que vous souhaitez ou la vôtre ?

— La loi est la loi.»

Je pointai le doigt vers les vastes étendues à l'ouest. «La drogoule mènera les Zuri jusqu'à nous, dis-je. S'ils nous attaquent là-bas, nous aurons peu de chances de l'approcher.

— Mais quel autre espoir avons-nous ?»

Me tournant vers le nord-est, je tendis la main vers les basses montagnes qui brillaient au soleil. «Si nous parvenons à atteindre ces monts, nous serons en terrain plus favorable pour affronter les Zuri. Nous pourrions décocher nos flèches sur l'ennemi comme si nous étions derrière les remparts d'un château.»

Yago ne connaissait pas grand-chose aux arcs et aux flèches et encore moins aux châteaux, mais cela ne l'empêcha pas de comprendre ma stratégie. C'était sans importance car, m'expliqua-t-il, c'était le pays des Avari et quand ces derniers découvriraient notre présence, ils tueraient et les Zuri et la drogoule et nous.

«Dans ce cas vous aurez quand même votre vengeance, répliquai-je. Et comme vous dites, les morts sont les morts.»

Yago resta un moment à contempler les montagnes. Puis il se retourna pour examiner les traces de la drogoule qui se dirigeaient vers l'ouest. «Si votre hypothèse est fausse, nous perdrons toute chance de vengeance.

— Il y a toujours une chance de se venger, insistai-je en baissant les yeux sur le tranchant de mon épée. Et même si nous perdons celle-

ci, nous trouverons peut-être de l'eau dans la montagne et, en survivant, nous aurons une autre occasion de le faire.»

À ces mots, Yago jeta un coup d'œil à Turi qui tapotait l'encolure de son cheval en sueur. Les lèvres de l'enfant étaient poussiéreuses et crevassées. C'est alors que quelque chose en lui céda. La loi était la loi, dit-il, mais il y avait toujours une loi supérieure. En dépit de son discours sur la vengeance et la mort, les vivants étaient encore vivants et le cœur battant la chamade de Yago désirait ardemment maintenir son fils parmi eux.

«D'accord, se résigna-t-il finalement. Nous vous accompagnerons dans les montagnes.»

Je me retournai pour prendre conseil auprès de mes amis qui approuvèrent tous du regard l'itinéraire que je proposais. Sans ajouter un mot, je dirigeai Altaru vers le nord-est et lui fis adopter une allure rapide. Nous cheminions à la limite des terres masuds et des terres zuri. Ce changement de cap nous apporta immédiatement un soulagement, car nous avions désormais le soleil dans le dos. Le désert ressemblait toujours à une fournaise, mais au moins l'astre impitoyable au-dessus de nous ne nous brûlait plus les yeux.

Deux heures plus tard, nous bûmes le reste de notre eau. Il nous sembla que nous passions la fin de l'après-midi à la transpirer. Je commençais à avoir soif, car j'avais l'impression que je n'avais pas bu une grande gorgée d'eau depuis le premier puits. Je sentais le malaise monter chez Maram et chez mes autres amis, en particulier les enfants. Et les yeux secs et brûlants de Yago paraissaient dire que nous ne savions encore rien de la vraie soif.

Au cours de la dernière heure de jour, nous atteignîmes une pierre dressée qui marquait l'endroit où les terres des Zuri, des Masuds et des Avari se touchaient. Redoutant de pénétrer dans le mystérieux pays des Avari, Yago et Turi répugnaient à faire un pas de plus. C'est alors que Kane aperçut un nuage de poussière à l'ouest. Cela décida Yago. Souriant de son sourire lugubre, il fit avancer son cheval. Mais il ne cessait de regarder derrière lui par-dessus son épaule, et nous aussi.

Au début, aveuglé par la grosse boule de feu du soleil couchant, j'eus du mal à distinguer le nuage de poussière. Mais plus nous avançons, plus il grossissait. Nos chevaux fatigués et assoiffés pouvaient difficilement marcher d'un bon pas. Je me dis que les chevaux des Zuri – parce que j'étais sûr que la drogoule avait lancé les guerriers de cette tribu à nos trousses – devaient avoir toute l'eau qu'ils voulaient. J'essayai de calculer les vitesses et les distances, mais cela ne servait à rien, car nous n'avions d'autre choix que de poursuivre notre route en direction des montagnes le plus rapidement

possible.

Ces proéminences rocheuses grossissaient elles aussi. Yago ne put pas nous apprendre grand-chose à leur sujet. Elles semblaient constituer un éperon rocheux au sud des Montagnes Blanches. Maître Juwain sortit une de ses cartes, mais il n'y trouva aucune indication susceptible de nous aider. Dans les derniers rayons du jour, je vis que les sommets devant nous étaient beaucoup moins hauts que ceux de la chaîne des Yorgos. De longs canyons les traversaient du nord-est au sud-ouest et de profonds ravins sillonnant les flancs d'immenses lames rocheuses triangulaires descendaient jusqu'à eux. Chaque mètre carré de ces montagnes paraissait aussi sec que des os blanchis au soleil.

Alors que le terrain se faisait plus accidenté, Maram me prit à part et murmura : «Tu te moques bien de te venger de la drogoule, hein ? Tu espères la perdre dans la montagne.

— Si on peut, Maram, répondis-je en chuchotant, si on peut.

— Si on y parvient, dit-il en léchant ses lèvres fendillées, cela ne servira à rien si on ne trouve pas d'eau, et vite.»

Il chassa quelques mouches, puis glissa une noix de barbak dans sa bouche. Il m'avait expliqué qu'il évitait à sa langue de se dessécher en les suçant. Je remarquai qu'il avait renoncé à cracher l'infect jus rouge sur le sol et qu'il préférait désormais l'avalier.

Yago s'approcha de nous et demanda : «De quoi parlez-vous ?

— D'eau..., dit Maram en avalant le jus dans sa bouche. Nous parlons d'eau. Ni l'un ni l'autre ne voyons d'endroit où nous pourrions en trouver dans ces montagnes.»

Yago observa les montagnes devant nous. «Les Avari savent certainement où il y en a, car nous sommes au cœur de leurs terres. Mais ils ne nous le diront jamais.»

Maram releva la tête pour scruter le ciel. «Il doit bien pleuvoir sur ces satanées montagnes quelquefois. Regardez ces nuages ! Pourquoi dérivent-ils vers le nord alors que le vent souffle de l'ouest ?»

Yago étudia les quelques nuages blancs et légers qui, comme Maram l'avait remarqué, se déplaçaient vers le nord, avant de déclarer : «Il doit y avoir des vents plus haut dans le ciel qui les poussent dans cette direction. Mais n'oubliez pas que ces nuages vous sauveront, pèlerins assoiffés. Ici, il ne pleut jamais l'été.»

J'écoutai le martèlement des sabots des chevaux sur les rochers. Alors que les mouches commençaient à se calmer, les serpents et les autres créatures du désert sortaient de leur trou pour accueillir la nuit. Tout puait la transpiration et la poussière. À la lumière déclinante du

soleil, le crépuscule plongeait le désert et son relief austère dans l'ombre. Nous poursuivions notre route plus lentement car, désormais, les chevaux devaient faire davantage attention à l'endroit où ils posaient leurs sabots sur le sol caillouteux. Par bonheur, il se mit à faire plus frais. Cependant, pendant les deux premières heures de la nuit, l'air demeura assez chaud pour nous faire transpirer nos dernières gouttes. Notre soif empira. Nous ne distinguions plus le nuage de fumée sur le ciel noir et étoilé, mais je devinais que la drogoule et des tas d'autres gens étaient toujours à nos trousses. L'obscurité les ralentirait, disait Yago, mais à moins qu'on ne se retrouve à chevaucher sur des couches de roche nue et dure, ils continueraient à nous suivre. Et même dans ce cas, au lever du jour, un bon traqueur devait être capable de remarquer un petit éclat dans la roche tandis que chez les Ravirii, les meilleurs d'entre eux pouvaient nous poursuivre même la nuit.

Je ne quittais pas les montagnes des yeux. Finalement, à un mille d'elles, nous obliquâmes droit vers le nord parallèlement aux lignes de crête à la recherche d'un lieu où se réfugier. N'importe lequel des canyons semblait convenir. Mais nous pouvions tomber sur un véritable château découpé dans le rocher au-dessus de nous et être malgré tout condamnés à mourir de soif. Alors, ramenant Altaru à l'arrière, au niveau d'Estrella qui chevauchait à côté d'Atara, je dis à la fillette résistante et fatiguée : «Si par hasard tu sens qu'il peut y avoir de l'eau dans l'un de ces canyons, fie-toi à ton cœur et cherche-la. Nous te suivrons.»

Estrella hocha la tête et me serra faiblement la main. Elle essaya de sourire sans y parvenir. Et pour la millième fois, je m'en voulus d'avoir emmené les enfants avec moi dans ce terrible voyage.

Il était minuit passé quand nous atteignîmes l'entrée d'un canyon à peine différent des autres. Mais après m'avoir demandé mon accord du regard, Estrella nous conduisit droit dedans. Nous commençâmes à monter dans un large défilé entre les masses rocheuses autour de nous. Je me demandai si ce n'était pas l'ancien lit d'une rivière ou d'un cours d'eau. Après avoir parcouru environ deux milles sur un sol pierreux, mais à peu près plat, le canyon se rétrécit et se referma sur la paroi d'une haute montagne. Trois ravins sillonnaient ses flancs et débouchaient sur le défilé. Estrella arrêta sa monture devant celui du milieu et, quand elle leva les yeux pour l'examiner, je pouvais à peine distinguer son visage dans la pénombre. Il serait difficile de faire monter les chevaux sur cette pente raide dans la nuit noire. Estrella paraissait ne pas savoir que faire. Elle mit pied à terre et marcha quelques dizaines de mètres dans le ravin. Elle fit une halte comme pour renifler l'air, puis elle revint vers moi et leva les mains d'un air

désespéré. Je compris qu'elle ne pouvait pas dire qu'il y avait de l'eau quelque part en haut du ravin, mais qu'elle ne pouvait pas non plus dire qu'il n'y en avait pas.

«Je doute fort qu'il y ait de l'eau ici, dit Yago en descendant de son cheval et en venant vers nous. Je doute même qu'il y ait de l'eau quelque part dans ces montagnes.»

Tout le monde mit pied à terre et s'approcha pour tenir conseil.

«Peut-être un autre canyon, suggéra Maram.

— On ne peut pas passer la nuit à fouiller un canyon après l'autre, intervint Liljana. Nous n'avons ni assez de forces ni assez d'eau pour ça.»

Daj, debout près de Turi, commença à dire quelque chose, mais ne put sortir de sa gorge qu'un son rauque et torturé. Il était si fatigué qu'il devait s'appuyer sur Liljana pour ne pas tomber.

«On ne peut pas continuer comme ça, répéta Liljana. Arrêtons-nous quelques heures et voyons s'il y a de l'eau dans les environs.

— Si nous nous arrêtons, dit Yago, nous resterons là. Je pense que les Zuri sont tout près.»

C'était aussi ce que je pensais. Je pouvais presque sentir la main de la drogoule sur mon visage et l'entendre me murmurer à l'oreille des promesses d'eau fraîche si seulement je voulais bien la conduire au Maîtreya.

Puis Yago ajouta : «Je pense que les Zuri vont trouver ce canyon et que nous serons coincés dedans.»

Nous étions entourés de rochers sur trois côtés. Impossible de fuir dans ces directions.

«Je crois que nous devrions explorer le terrain, comme l'a suggéré Liljana, dit maître Juwain. Voyons au moins si nous pouvons grimper dans ce ravin et camper là-haut, dans ces rochers.»

Je levai les yeux vers le haut du ravin, à l'endroit où il s'ouvrait sur une large plate-forme rocheuse. Apparemment, nous avions au moins trouvé notre château à défendre.

Le vent sec venu de l'ouest paraissait vider mon esprit de ses pensées et m'empêcher de réfléchir clairement. C'est alors que la voix de Kane, transperçant la nuit comme une épée étincelante, résuma crûment les choix possibles : «Bon. Les hommes ne sont que des hommes et on réussira peut-être à les vaincre, même s'ils sont très nombreux. Mais si on ne trouve pas d'eau, on mourra.»

Là-dessus, nous commençâmes à remonter le ravin. Nous

avancions lentement en guidant de notre mieux les chevaux dans la quasi-obscurité. À plusieurs reprises, nous dûmes les aider à trouver un endroit où planter leurs sabots tout en les tirant vers le haut. Le sol devant nous était très abrupt et de nombreux rochers nous bouchaient le passage. Je me disais que cette pente rocheuse se révélerait un piège mortel pour les Zuri qui tenteraient de se précipiter dessus pour nous attaquer. De la même manière, si la soif nous obligeait à rebrousser chemin pour nous jeter sur les épées des Zuri, elle deviendrait notre tombe.

Nous finîmes par atteindre la plate-forme jonchée de rochers elle aussi. Maram se laissa tomber le dos contre l'un d'eux tandis que Liljana repérait un endroit plat pour étendre nos fourrures de couchage. Daj et Turi qui semblaient nouer une amitié silencieuse, se mirent à arpenter les rochers au-dessus de la plateforme en cherchant désespérément de l'eau. Estrella contemplait fixement ce flanc de montagne aride et crevassé où rien ne poussait, pas même un buisson d'épineux ou un brin de balai-doux.

Dans la profondeur et la fraîcheur de la nuit, nous essayâmes de tirer parti de notre camp. Yago se joignit aux enfants pour chercher des petits creux dans les rochers ou des trous cachés susceptibles d'avoir conservé un peu d'eau ou de boue. Liljana tira un liquide visqueux des outres en les pressant. C'était suffisant pour nous humidifier la gorge, mais pas pour boire. Après avoir installé les arcs et les flèches à un endroit offrant une vue dégagée sur le ravin, Kane ôta sa cape et partit chasser. Il réussit à jeter son vêtement sur une chouette des rochers qu'il tua en lui tordant le cou. Il la saigna à l'aide de son couteau et remplit près de deux chopes de sang épais et noirâtre. Seuls Daj et Turi se résolurent à boire ce liquide repoussant. Ils prirent chacun une chope et la vidèrent sous l'œil approbateur de Yago. Puis Kane arracha les yeux de la chouette et Yago et lui les mangèrent comme des raisins en aspirant les humeurs aqueuses et en recrachant les parties solides.

Quand Yago et les enfants furent repartis chercher de l'eau, Kane nous jeta un regard mauvais et dit sèchement : «Ah vous vous croyez assoiffés ! Eh bien pour moi, vous ne l'êtes pas assez ! Attendez demain, que le soleil se lève. Vous supplierez pour avoir un peu de sang, si toutefois vous en trouvez, et vous remercerez le ciel de pouvoir lécher la sueur sur la robe des chevaux !»

Puis il alla prendre l'un des arcs pour monter la garde à la lumière des étoiles, le regard rivé sur le canyon au bas du ravin.

Alors Maram soupira : «Et l'eau-de-vie ? Ce n'est pratiquement que de l'eau, non ?»

En l'entendant, maître Juwain secoua la tête : «Je vous l'ai déjà dit, l'alcool ne fait que déshydrater le corps, pire que l'eau de mer. Je vous en prie, ôtez-vous ça de l'esprit.»

Une heure plus tard, quand le froid se fit mordant, les enfants abandonnèrent leurs recherches pour prendre un peu de repos et s'allongèrent près de Maram, maître Juwain, Atara et Liljana. Yago continua à arpenter les rochers au-dessus de nous. J'essayais de dormir, mais ne cessais de me réveiller, car ma gorge en feu réclamait de l'eau.

Soudain, un peu avant l'aube, j'entendis Kane crier de l'endroit où il montait la garde au-dessus de nous : «Ils arrivent !»

Je me levai avec raideur sur le sol caillouteux et grimpai jusqu'à lui sur une proéminence d'où l'on pouvait apercevoir le canyon débouchant sur le désert à l'ouest. Même à deux milles de distance, on pouvait voir approcher des lumières qui devaient appartenir à des torches.

«Bon, bon», dit Kane en bandant son arc.

J'essayai de trouver un peu d'humidité dans ma bouche pour m'humecter la langue. «Je crains d'avoir trop soif pour livrer une nouvelle bataille, répondis-je.

— Une bataille ? grogna-t-il. Oui, ça peut encore finir comme ça. Tout dépend si nos ennemis ont assez d'eau pour attendre que nous nous rendions.»

Quand les torches commencèrent à entrer dans le canyon, je réveillai les autres. Les enfants et Liljana reprirent ce qui semblait une quête désespérée pour trouver de l'eau. Maram et Yago nous rejoignirent Kane et moi sur le bord de la plate-forme rocheuse. Et un peu plus tard, maître Juwain et Atara, qui se servait de son arc sans corde pour avancer en tâtonnant sur le sol accidenté, firent de même. La veille, elle avait à peine prononcé dix mots de toute la journée. Elle vint vers moi et murmura à mon oreille. Ses paroles brûlaient d'une rage impuissante. «Je n'y vois toujours pas. J'ai envie de briser mon arc et de jeter les morceaux !

— Ça reviendra, murmurai-je à mon tour, tout reviendra.»

Debout dans le silence des ténèbres, elle secoua la tête en tremblant de froid. «Dis-moi ce que tu vois», me dit-elle.

Et je fis ce qu'elle disait. La nuit touchait à sa fin et une faible lueur réchauffait le monde. Lentement, elle devenait de plus en plus brillante. J'essayai de décrire la manière dont les premiers rayons du soleil baignaient le désert d'un éclat rouge doré. «Tout est

étrangement magnifique», lui dis-je. Cette lumière se fraya un passage à l'est jusqu'au moment où elle remplit l'entrée du canyon et mit le feu à ses rochers austères. «Maintenant, continuai-je, nos ennemis n'ont plus besoin de torches. Dans la lumière impitoyable du jour, ils suivent nos traces plus sûrement et plus vite.» Une multitude de cavaliers, soixante peut-être, montait vers nous. Apparemment, ils ne nous avaient pas encore aperçus à demi-cachés derrière les rochers sur la plate-forme. Mais je les voyais bien. La plupart des cavaliers portaient d'amples robes blanches comme celles de Turi et de Yago. Cependant, cinq d'entre eux arboraient des tuniques ou des surcots rouge vif, la couleur des Prêtres Rouges. Je ne parvenais pas à deviner quelle sorte de vêtement recouvrait la drogoule de Morjin.

«L'Empoisonneur arrive ! s'écria Yago à côté de moi en pointant son sabre vers le ravin. Lequel est-ce, Mirustral ?

— Je ne sais pas vraiment, répondis-je, ils sont encore trop loin.

— Pas pour longtemps, marmonna Maram. On ferait aussi bien de se lever d'un bond et de se montrer pour faciliter les choses.»

Il se retourna pour contempler le versant de la montagne qui se dressait, menaçant et sombre, juste derrière nous. Je me tournai à mon tour pour chercher des yeux Liljana et les enfants. Apparemment, elle avait dû les mettre à l'abri plus haut, derrière les rochers.

«Le soleil va bientôt se lever», grommela Maram. Il reposa son arc pour prendre son cristal rouge à la place. Puis il baissa le regard vers les cavaliers qui remontaient lentement le canyon. «Eh bien, qu'ils viennent ! Ils doivent avoir faim après avoir chevauché toute la nuit. Je vais leur donner du feu à manger !

— Non, dit maître Juwain en venant poser sa main sur son bras. C'est trop dangereux.

— La drogoule arrive, lui expliquai-je en clignant des paupières, car mon sang anormalement chaud me brûlait les yeux. Je suis sûr qu'elle arrive, et elle te tuera avec ton propre feu.

— C'est peut-être notre dernière chance, insista Maram en pointant son cristal en direction du canyon.

— Non, répétais-je. Elle retournera ton feu contre toi et elle nous tuera tous.»

Yago, intrigué par la tournure que prenait notre conversation, fixait Maram du regard. Il ne paraissait pas connaître l'existence des gelstei. Cependant nous n'eûmes pas le temps de le mettre au courant car, juste à ce moment-là, un cri résonna dans le canyon tandis qu'un des hommes en robe blanche au-dessous de nous tendait le doigt vers

le haut du ravin où nous nous tenions.

«Je pourrai peut-être au moins carboniser cette saleté de drogoule avant qu'elle ne me brûle moi», dit Maram.

L'ennemi se rapprochait encore et je pouvais désormais distinguer l'éclat des cheveux blonds assortis à la tunique jaune de l'homme qui chevauchait à côté du cavalier de tête. Le feu qui murmurait dans mon esprit me disait que ce devait être là une nouvelle incarnation de Morjin.

«Bon, gronda la voix de Kane. Bon.

— Pas de feu, dis-je à Maram. Pas tout de suite. Voyons ce qu'ils vont faire.»

En arrivant au ravin, les cavaliers s'arrêtèrent et commencèrent à descendre de cheval. Certains crièrent dans notre direction, mais je ne compris pas ce qu'ils disaient. Kane plaça une flèche sur son arc et l'amena à son oreille. Puis il secoua la tête et relâcha la tension sur la corde. Les hommes au-dessous de nous étaient loin, à environ une centaine de mètres. Atara aurait probablement été capable d'atteindre sa cible à cette distance, mais Kane détestait gaspiller ses flèches.

«Vous aviez raison, Mirustral, me dit Yago. L'Empoisonneur et les Prêtres Rouges ont leur aiguillon *très* solidement planté dans les Zuri. Je ne pensais vraiment pas qu'ils oseraient pénétrer dans les terres avari.»

Un guerrier zuri brandissant le drapeau blanc de la trêve commença à monter dans le ravin. L'un des prêtres marchait à sa gauche. La pente rocailleuse était si étroite qu'il aurait été difficile à un autre homme de prendre place à côté d'eux.

Ils approchèrent à trente mètres, assez près pour me permettre de voir la peau lisse et hâlée du prêtre. Il avait les cheveux roux et les yeux bleus des hommes de Surrapam. Kane tira de nouveau sur la corde de son arc et pointa sa flèche sur lui.

«Non ! lui criai-je. Ils demandent une trêve !

— Une trêve ? grommela Kane. Ces satanés Prêtres Rouges la rompront aussi facilement qu'ils écraseraient une punaise. Laissez-moi au moins en tuer un et alléger notre tâche.

— Non ! répétais-je. Écoutons ce qu'il a à dire.

— Des mensonges, je vous dis. Combien nous faudra-t-il en écouter ?»

Les deux hommes s'arrêtèrent à vingt mètres au-dessous de nous. Avec sa barbe noire et ses traits durs et sombres, le guerrier zuri

ressemblait aux compatriotes de Yago. Quand je fis remarquer qu'il faisait penser aux Masuds que j'avais vus au puits, se sentant insulté, Yago dit : «Vous ne voyez pas que ses yeux sont trop rapprochés, comme ceux d'un serpent. Regardez son front étroit ! Et la coupe de sa robe qui est...»

Alors que Yago commençait à décrire les coupes et les broderies des vêtements des différentes tribus ravarii, le Prêtre Rouge au teint beaucoup plus clair nous interpella : «Empoisonneurs de Puits ! Mon nom est Maslan et je parle au nom d'Oalo que Tatuk a envoyé pour vous traduire en justice ! Déposez vos armes et rendez-vous et vous éviterez le châtement réservé aux empoisonneurs ! Vos enfants seront recueillis par la tribu des Zuri et on s'occupera bien d'eux.

— Jamais ! hurla Yago. *Vous* donner mon fils ? C'est l'homme aux cheveux jaunes qui voyage avec vous qui est l'empoisonneur de puits !»

Maslan se tourna vers le guerrier à côté de lui comme pour lui dire : «Vous voyez comme ils mentent ?»

Puis il nous interpella de nouveau : «Vous êtes piégés ici ! Je pense que vous n'avez pas d'eau. Nous pouvons attendre jusqu'à ce que la soif ait raison de vous.

— Eh bien, attendez ! lui cria Kane. Ou envoyez-nous tous les hommes que vous voudrez ! Nous avons assez de flèches pour vous tous !»

Maslan prit une outre au guerrier zuri et la porta à ses lèvres. Il fit lentement tourner un peu d'eau dans sa bouche, puis la recracha dans le ravin. «Ceux qui se rendront auront toute l'eau qu'ils désirent. Quant à ceux qui ne se rendront pas, libres à eux de lécher les rochers.»

Ce fut tout ce qu'il nous dit. Nous tournant le dos, il redescendit le ravin avec le guerrier zuri pour rejoindre le groupe d'ennemis rassemblés dans le canyon au-dessous.

«Val, me supplia Maram, plante-moi ton épée dans la gorge ! Cela vaudra mieux que de mourir de soif ou sous la torture que les Prêtres Rouges nous réservent.

— Calme-toi, répondis-je en essayant de réfléchir. Il doit y avoir un moyen de s'en sortir.

— Quel moyen ? demanda Maram.

— D'abord, il pourrait pleuvoir.»

Maram leva les yeux vers le ciel, vers le seul nuage flottant sur le désert en direction du nord. «Quels autres miracles espères-tu ?

— Estrella pourrait encore trouver de l'eau.

— Et il pourrait me pousser des ailes qui me permettraient de m'envoler tranquillement comme un oiseau. Mais si ce n'est pas le cas, si je deviens trop faible et si le pire survient, promets-moi, je t'en prie, de ne pas me laisser tomber aux mains des Prêtres Rouges.

— Je ne les laisserai pas te toucher. Maintenant tais-toi. Chaque fois que tu respirez, tu gaspilles de l'eau.»

Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre. Au-dessous de nous, les Zuri et les Prêtres Rouges avaient mis pied à terre et installaient leur camp au bas du ravin. Qui que soit Oalo, j'étais sûr que c'était la drogoule qui commandait véritablement les Zuri et les prêtres et organisait le siège. Je sentais sa présence pareille à des sables mouvants aspirant ma volonté de m'opposer à elle. Je me pris à regretter que ce ne soit pas elle qui soit venue offrir ces conditions inacceptables. Trêve ou pas, Kane lui aurait planté une flèche dans le cœur.

Le soleil finit par se lever au-dessus de la montagne derrière nous et fit pleuvoir ses rayons meurtriers. Le froid de la nuit abandonna l'air à une vitesse surprenante et il se mit à faire de plus en plus chaud. Au bout d'un moment, le soleil chauffa les rochers autour de nous comme un four naturel. Nous commençâmes à transpirer. *Bientôt, pensai-je, comme l'avait dit le prêtre, je serais prêt à lécher les roches du ravin.*

Pendant quelques heures, nous attendîmes notre miracle. Puis Kane, qui à défaut d'ailes avait des yeux de lynx, aperçut un nuage de fumée se déplaçant à toute vitesse dans le désert en direction de l'entrée du canyon. Bientôt, une autre troupe de cavaliers apparut. Ils devaient être plus de cent cinquante. En les voyant s'engouffrer à grand bruit dans le canyon, Maram perdit tout espoir.

«Oh, seigneur ! s'écria-t-il. Encore des Zuri !» Cependant, l'arrivée de ces nouveaux guerriers ne parut pas plaire aux Zuri qui campaient au-dessous de nous. Ils se levèrent d'un bond de sous les bâches qui les abritaient du soleil et se précipitèrent vers leurs chevaux. Je vis soixante sabres étinceler dans la lumière du jour. Mais les autres étaient deux fois plus nombreux. Les nouveaux guerriers approchèrent dans un bruit de tonnerre, de plus en plus serrés à mesure qu'ils avançaient dans l'entonnoir du canyon. Ils s'arrêtèrent presque épaule contre épaule, formant une longue ligne qui bloquait toute issue vers le désert. Ils attendirent sur leurs chevaux, leurs sabres pointés en direction des Zuri à cinquante mètres d'eux.

«Vous ne voyez pas ? dit Yago à Maram en montrant des détails dans les vêtements des nouveaux venus, en particulier l'étoffe qui leur

dissimulait le visage. Ce sont des Avari.»

Il prononça ce mot comme s'il parlait d'un loup-garou ou d'un autre être surnaturel.

«Bon, grogna Kane avec un sourire. Qui est-ce qui est pris au piège maintenant ?»

Alors que Maram, son arc prêt à l'emploi, regardait d'un air inquiet les deux troupes de guerriers dans le ravin, je le sentais s'efforcer de trouver un certain réconfort dans ce renversement inattendu de la situation. Mais Yago anéantit ses espoirs en disant à Kane : «Cela ne change pas grand-chose pour nous. Les Avari vont probablement tuer les Zuri, puis ils s'en prendront à nous.»

Je vis deux guerriers zuri se diriger vers les Avari avec un drapeau blanc. Deux hommes en robe rouge les accompagnaient, menés par un homme vêtu d'une tunique d'un jaune éclatant. Ses cheveux brillaient d'un éclat doré. À cette distance, je pouvais à peine distinguer le dragon rouge resplendissant sur sa tunique. Sortant de la ligne avari, quatre hommes au visage couvert guidèrent leur cheval à leur rencontre. Eux aussi portaient un drapeau blanc. Je me demandais quels mensonges Maslan et la drogoule raconteraient aux Avari quand ils tiendraient conseil sous le soleil impitoyable.

La réponse à ma question ne se fit pas attendre. Le plus grand des quatre Avari, qui semblaient assis beaucoup plus haut sur leurs chevaux que les Zuri et la drogoule, mit fin à la discussion. Il commença à se diriger lentement vers la ligne zuri qui s'ouvrit devant lui comme une vague, puis il monta directement dans le ravin. Quand le chemin se fit trop raide, il mit pied à terre et marcha à côté de son grand cheval gris en le guidant vers la plate-forme rocheuse où Kane et Maram pointaient leurs flèches vers lui. Yago attendait là lui aussi, son sabre à la main. Il n'avait jamais rencontré de guerrier avari et ne savait pas comment le saluer.

«Puisse le soleil réchauffer votre visage, lui cria-t-il. Puisse la pluie remplir vos puits, Avari.

— Puisse la pluie remplir vos puits, Masud.» Il parlait avec un accent bizarre qui modifiait la prononciation de ses mots. Ainsi, puits devenait "pouits" et pluie "plouie". Au ton de sa voix et à la profondeur de son regard, je lui donnais environ trente ans. «D'après ce qu'on m'a dit, l'un de vos puits a été empoisonné par les étrangers qui vous accompagnent.»

Le guerrier grimpa et nous rejoignit sur la plate-forme rocheuse. Il était presque aussi grand que moi. Des bracelets en argent incrustés de pierres bleues brillaient à ses poignets. Sous l'étoffe qui recouvrait son

visage, ses yeux luisaient, noirs comme de l'onyx. Il nous regarda Kane et moi avec surprise.

«Je suis Sunji, nous dit-il. Fils de Jovayl, roi des Avari. Mon père m'a envoyé voir qui avait envahi notre royaume et pourquoi.»

Je brûlais de lui dire que j'étais moi aussi prince d'un lointain royaume. Je voulais lui donner mon véritable nom. Mais comme j'avais renoncé aux honneurs et à mon rang pour vivre une vie de vagabond, je ne le fis pas. Au lieu de cela, je lui racontai à peu près la même histoire qu'à Yago. Quand j'eus fini, il me regarda comme si j'étais une vipère.

«Celui que vous appelez drogoule, dit-il, en prononçant aussi ce nom d'une manière bizarre, prétend qu'il est Morjin en personne, roi d'un royaume appelé Sakai. Il dit que c'est vous qui avez empoisonné le puits des Masuds.

— Mais pourquoi nous serions-nous privés d'eau en empoisonnant un puits ? fis-je remarquer. Et pourquoi un Masud voyagerait-il avec les gens qui ont empoisonné ceux de son peuple ?

— Je ne sais pas, répondis Sunji. Cela reste à déterminer.

— À déterminer comment ?» demanda Maram.

Sunji regarda Maram et ses plaies couvertes de chiures de mouche comme s'il s'agissait d'un lépreux. Puis il dit : «Il va y avoir un procès. L'un des deux ment, soit Morjin, soit Mirustral. Mirustral va donc m'accompagner pour affronter Morjin.»

À cette idée, ma main alla instinctivement se poser sur la poignée de mon épée. Et Kane montra le canyon en grommelant à Sunji : «Je ne laisserai pas mon ami descendre seul dans l'ancre du dragon !»

Sunji salua Kane d'un signe de tête. «Dans ce cas, vous pouvez venir en tant que témoin, Rowan Madeus, si tel est bien votre nom. Et le Masud aussi.»

Il se tourna vers Yago qui accepta la demande de Sunji. Je dis alors à ce dernier : «Et si nous refusons d'assister au procès ?

— Dans ce cas, vous pouvez rester ici et laisser le soleil décider de votre destin !»

Apparemment, nous n'avions pas le choix. Sunji attendit patiemment que nous nous préparions. Maître Juwain s'approcha de moi et me guida dans une méditation, la même que celle qui avait précédé mon duel avec Salmélu. Atara me donna en silence un baiser sur les lèvres. Et comme je m'apprêtais à prendre les rênes d'Altaru, Maram m'amena à part et me dit : «Moi aussi, je devrais t'accompagner.

— Non, Maram, répondis-je en regardant le canyon au bas du ravin. Il faut que tu restes ici pour protéger tout le monde au cas où il y aurait trahison. Avec ton arc, si tu peux, et avec ta pierre de feu si tu ne peux pas.»

Il acquiesça d'un hochement de tête et ses yeux se voilèrent de larmes. «Mais comment feras-tu pour tenir tête à Morjin avec tous ses mensonges ?

— Je ne sais pas.» Je lui serrai la main et souris. «Mais je trouverai un moyen – il y a toujours un moyen.»

Kane et Yago vinrent se placer derrière moi en tenant leurs chevaux par les rênes. Je tirai doucement sur celles d'Altaru et nous redescendîmes le ravin à la suite de Sunji.

21

Nous nous dirigeâmes vers le terrain dégagé entre les lignes avari et zuri où le capitaine Oalo et un autre guerrier zuri, portant toujours le drapeau blanc de la trêve, nous attendaient. Près d'eux, montés sur de magnifiques chevaux, se tenaient Maslan et la drogoule. Mis à part le fait que ce double de Morjin avait ses deux bras et le teint clair rougi par le soleil, il semblait identique au premier, celui qui avait trouvé une mort atroce dans la forêt d'Acadu. Ses cheveux et ses yeux brillaient d'un éclat doré comme le soleil. Dans ce regard affreux, on ne voyait aucune volonté propre, mais on retrouvait tout Morjin. Il émanait de lui une arrogance démesurée et l'autorité d'un roi. La malveillance qu'il dégageait me prit violemment à la gorge. Je me rendis compte que je regrettais amèrement d'avoir abandonné ma cotte de mailles. Je me demandai quelle armure trouver ici contre son épée, sans parler de ses inévitables mensonges et attaques contre mon esprit.

Trois guerriers avari saluèrent Sunji qu'ils traitaient comme un prince. En dépit de leur visage couvert, au réseau de rides autour de leurs yeux noirs, on voyait que c'étaient presque des vieillards. Sunji dit qu'ils s'appelaient Laisar, Maidro et Avraym et qu'ils seraient juges de ce qui se dirait ce jour-là.

Encouragés par le soleil ardent à parler rapidement et brièvement, nous nous soumîmes tous à l'épreuve sans descendre un instant de cheval. La drogoule et moi fîmes chacun un compte rendu de ce qui s'était passé au puits des Masuds et, dans la mesure du possible, nous évoquâmes nos voyages et nos objectifs. Les trois juges écoutaient attentivement. Alignés sur deux rangs derrière nous, les guerriers essayaient d'écouter eux aussi. À deux reprises, Oalo, un homme laid aux multiples cicatrices, intervint pour éclaircir un point ou faire une remarque importante, s'exprimant avec suffisance au nom de Tatuk, le chef zuri. Les deux fois, Sunji le fit taire. Lui et lui seul instruirait ce procès, nous dit-il.

Quand nous eûmes fini de parler, désignant Kane, puis moi, de son sabre, Sunji s'écria : «Vous dites être des chevaliers sans terre protégeant des pèlerins. Mais le roi Morjin, si c'est réellement ce qu'il est, assure que vos véritables noms sont Kane et *Valaysu* Elahad. Prétendez-vous qu'il vous confond avec d'autres personnes ?»

Je vis les trois juges se pencher en avant sur leur cheval dans l'attente de ma réponse. Maslan, comme les quatre autres Prêtres Rouges dans les rangs zuri, me considérait comme une araignée considère une mouche prise dans sa toile. Quant à la drogoule, elle se contentait de me fixer avec une haine implacable.

«Non, répondis-je à Sunji, il ne nous confond pas avec d'autres. Ce sont là nos véritables noms, même si il n'y a pas grand-chose d'autre de vrai dans ce qu'il a dit sur nous et sur lui.»

À ces mots, les yeux de Laisar, d'Avraym et de Maidro, assis sur leur cheval à côté de moi, se firent durs comme de l'obsidienne et je sentis le cœur des guerriers avari qui m'observaient se fermer en proie au doute et au mépris.

«Pensez-vous nous convaincre que ce que vous avez dit est vrai en reconnaissant d'emblée un mensonge ?» me demanda Sunji.

Regardant fixement le chèche entourant le visage de Sunji, je lui dis : «Vous et ceux de votre tribu restez bien couverts pour éviter d'être brûlés par le soleil. Il en va de même pour mes compagnons et pour moi. Nous avons choisi de porter ces noms précisément pour que cette drogoule et ceux de son espèce ne nous découvrent pas comme elle l'a fait.»

C'était une bonne réponse, pensai-je, la meilleure que je puisse donner, mais aucun des Ravirii ne l'approuva, surtout pas Yago qui de toute évidence n'appréciait pas que j'aie pu avoir des secrets pour lui. Assis sur son cheval à côté de moi, il me regardait d'un air furieux.

«Je ne sais pas encore que croire, déclara Sunji en pointant son sabre vers la drogoule, puis vers moi, mais une chose est claire, vous êtes tous deux des ennemis mortels. Le roi d'un royaume appelé Sakai, ou son double ensorcelé, une drogoule comme vous dites. Et le prince proscrit d'un lointain royaume appelé Mesh.

— Je ne suis pas proscrit, répondis-je en essuyant la sueur sur mon cou. J'ai quitté ma terre natale de mon propre gré.

— Pour chercher le fameux Puits de la Régénération dont vous nous avez parlé ?»

J'ordonnai à ma main de ne pas essuyer la sueur qui ruisselait sur mon visage. L'heure était venue de parler de choses qui auraient dû rester secrètes. «D'une certaine manière. Nous cherchons celui qui saura utiliser la Coupe Céleste pour guérir Ea. Nous l'appelons le Maîtreya.»

Tandis que je parlais de la Pierre de Lumière, les yeux de Sunji s'illuminèrent et une grande excitation s'empara des trois juges et se

répandit parmi leurs camarades guerriers qui nous observaient. Sunji me laissa finir avant de me demander : «Est-ce là une autre de vos vérités parées de la robe sale du mensonge ? Voulez-vous nous faire croire que vous êtes prêts à traverser le désert au péril de votre vie pour chercher ce Maîtreya ?»

De la ligne avari, qui s'était rapprochée de nous, un homme jeune s'écria : «Ce que je ne peux pas croire, c'est cette histoire de ville de pierre dans laquelle ils seraient entrés, de trous creusés dans le rocher avec un feu magique et de dragons tués – des dragons ! Lui et ses compagnons auraient abattu près de cent hommes ? Il prétend qu'une femme aveugle leur aurait décoché des flèches en plein cœur ! Il ment, c'est sûr, et en plus, il doit être fou pour penser que nous écouterons de tels...

— Tais-toi, Daivayr !» glapit soudain Sunji en lui coupant la parole. Il se tourna vers moi et ajouta : «Mon frère est impulsif, comme tous les jeunes. Mais il ne fait qu'exprimer les questions que nous nous posons tous. Vous dites que vous avez risqué votre vie en cherchant la Pierre de Lumière dans la Grande Quête comme vous le faites aujourd'hui en cherchant celui que vous appelez le Maîtreya. Pourquoi ?

— Parce que c'est le seul espoir pour Ea, et pour bien d'autres choses encore.» Alors que Sunji et les trois juges buvaient mes paroles et que les yeux d'or de la drogoule ne lâchaient pas les miens, j'essayai de raconter mon amour pour les forêts et les montagnes d'Ea, pour ses océans et ses plaines herbeuses. Si Morjin et ses Prêtres Rouges l'emportaient, dis-je, tout serait réduit en cendres, et il y aurait un bain de sang. «Je... voudrais voir la fin des guerres. Si on trouvait le Maîtreya, lui pourrait apporter cette paix éternelle.

— Mais comment espérez-vous le découvrir si vous ne savez même pas son nom ni dans quelle tribu il a vu le jour ?»

C'était une bonne question et, conscient que mes juges considéreraient ma réponse peu convaincante, je dis : «Quelqu'un parmi nous a le don de trouver les choses.

— En faisant appel à la sorcellerie ?

— Nous ne sommes pas des sorciers !» me récriai-je.

La drogoule avait beau me regarder d'un air impassible, un sourire de triomphe semblait illuminer tout son être. Soudain, elle ouvrit la bouche pour parler. Sa voix, mélodieuse et persuasive comme toujours, s'enflait d'une puissance nouvelle. Ses paroles tombaient comme d'irrésistibles armes qui ouvraient les gens et les laissaient totalement à la merci de son pouvoir. «Cet Elahad a contesté tout ce

qui me concerne allant même jusqu'à me dénier mon identité. Je suis bien le roi de Sakai ! J'ai pris de gros risques en venant ainsi dans le désert. Dans le passé, j'ai envoyé des prêtres à votre peuple – le plus courageux et le plus libre des peuples d'Ea ! – pour l'aider à comprendre la nature de ce qui menace de nous détruire tous. Et pour l'aider à s'unir contre les sorciers tels que cet Elahad et ceux de son espèce. Mes prêtres n'ont pas toujours été bien reçus. Ce n'est pas la faute des Ravirii, le monde est dur et nos ennemis ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent. Mais nous ne sommes pas vos ennemis ! Je suis venu ici en personne afin que vous entendiez la vérité de ma propre bouche.»

Je savais que la drogoule avait presque un esprit à elle, mais à cet instant, aucun élément, aucune flamme ne laissait entrevoir sa personnalité propre. Sa voix douce au ton parfait et totalement convaincant était si fascinante qu'elle faillit me convaincre qu'il s'agissait du vrai Morjin.

«Lord Morjin, dit Maslan d'une voix rauque en toussant à cause de la sécheresse de l'air, est connu dans tous les pays pour être le plus véracé des rois.»

Le plus *vorace*, plutôt, pensai-je. Si ces tribus du désert le laissaient faire, il les avalerait l'une après l'autre comme il l'avait fait pour les grands royaumes qui les entouraient. Cependant, les Ravirii, ou du moins les Zuri rassemblés là, ne semblaient pas avoir vraiment conscience de cette menace. Ils paraissaient considérer Maslan et les autres Prêtres Rouges comme des détenteurs d'un grand et mystérieux pouvoir. Ils contemplaient ces cinq hommes dangereux avec un respect mêlé de crainte qui rappelait un peu celui que mon peuple éprouvait pour les maîtres de la Confrérie. Je devinai que seul Oalo soupçonnait à quel point ils étaient ignobles. Sa gorge serrée me disait qu'il en avait terriblement peur, comme les prêtres avaient peur de la drogoule et de Morjin.

«J'aurais bien besoin du concours de toutes les tribus ravirii, dit la drogoule en regardant Oalo, puis Yago et enfin Sunji. La Pierre de Lumière a été reprise à l'Elahad qui l'avait volée et revendiquée en son nom. Aujourd'hui encore, il cherche d'autres pierres de pouvoir afin d'ensorceler tous les peuples et tous les pays dans l'espoir de dérober de nouveau la Coupe en or.

— Il ment ! m'écriai-je en agitant le poing dans sa direction. Il m'accuse de ses propres rêves infâmes et de ses actes inqualifiables – comme l'empoisonnement du puits des Masuds !

— Je ne mens pas, dit la drogoule. Et je ne suis pas un empoisonneur.»

J'essayai de trouver les bons mots pour le contredire, en vain. Mon sang enflammé par le kirax qui circulait en lui et par le soleil impitoyable qui se déversait sur moi m'était si douloureux que je pouvais à peine parler.

«La Coupe Céleste, continua la drogoule en laissant sa voix d'or porter jusqu'aux lignes des guerriers zuri et avari qui s'étaient encore rapprochés, restera en sécurité dans ma salle du trône d'Argattha où j'invite tout un chacun à venir s'imprégner de sa lumière.

— L'urne a été trouvée !» s'émerveilla Avraym en regardant la drogoule. Jusque-là, les juges du procès étaient restés muets comme une tombe.

«Cherchée et trouvée de mon vivant. Gloire à l'Unique !»

La drogoule lui sourit d'un sourire éclatant et ouvert, débordant de la promesse du bonheur et de biens immatériels, y compris l'amour. Puis elle dit à Avraym, aux autres juges, à tous les Avari et à tous les Zuri : «Quand viendra le jour de la victoire, j'apporterai la Pierre de Lumière à tous les pays. Les Ravirii en seront les Gardiens et c'est ici qu'elle accomplira son œuvre la plus extraordinaire. Une lumière dorée se répandra sur les sables du désert. Les arbres, les herbes tendres et les fleurs pousseront de nouveau ici. L'eau coulera dans le lit des rivières asséchées et des lacs miroiteront au soleil. Le désert redeviendra vert.

— Tel qu'il était, il redeviendra, entonna Avraym.

— Gloire à l'Unique», ajouta Laisar.

Grâce à son maître à Argattha, la drogoule connaissait bien les Ravirii, et les autres peuples aussi. Elle leur servait exactement ce qu'ils voulaient entendre.

«L'Elahad, poursuivit-elle, a revendiqué la Pierre de Lumière en son nom. Et il a prétendu être le Maîtreya.»

Sunji me regarda et demanda : «Est-ce vrai, Valashu Elahad ?

— Je... Oui, il y a eu un moment, bégayai-je, juste un moment où j'ai prétendu l'être. Mais je me trompais.»

Mon aveu ne fit pas bonne impression sur ceux qui me jugeaient. La drogoule me sourit. Je sentais qu'elle utilisait la puissance brute des passions de Morjin pour faire vibrer la corde sensible de tous ceux qui étaient réunis là. Elle faisait appel à leurs propres passions, jouant sur leur vanité et leurs craintes, et s'adressait à leurs rêves les plus secrets. Une fois de plus, je me jurai de ne jamais me servir de mon don de cette façon pour violer l'âme des gens et faire le mal.

«Il reconnaît un nouveau mensonge, de son propre aveu ! dit la

drogoule. Combien d'autres mensonges devons-nous entendre avant de le juger pour ce qu'il est ?»

Comment pourrais-je l'emporter contre ce double de Morjin ? me demandai-je. Sans se soucier du soleil, la drogoule se tenait droite sur son cheval, auréolée de tout le pouvoir et de toute l'autorité de Morjin. Ce dernier était roi, et même si c'était un roi malfaisant et un imposteur, les gens tenaient compte de ses paroles.

«L'Elahad a aussi peu de respect pour vous qu'il en a pour vos lois, dit la drogoule aux juges. Lui et ses amis conspirateurs ont envahi vos terres dans le seul but d'échapper à une justice largement méritée. Il a empoisonné le puits des Masuds de sa propre main afin de pouvoir...

— Il ment ! m'exclamai-je. Vous ne vous rendez pas compte qu'il ment ?»

Sunji agita son épée dans ma direction. «Vous devez garder le silence à moins que vous n'ayez un témoignage à faire. Traiter le roi Morjin de menteur n'est pas un témoignage et cela ne sert pas vos intérêts.»

La drogoule salua Sunji d'un signe de tête, puis me sourit. Elle aspira profondément l'air brûlant avant de continuer à me diffamer. Attaquant avec l'habileté et la précision d'un chirurgien armé d'un scalpel, elle dit : «Quand les Masuds ont découvert le véritable objectif de l'Elahad, celui-ci a empoisonné leur puits pour les empêcher de se retourner contre lui. Et quel est son objectif ? Il cherche des *gelstei* et d'autres pierres de pouvoir. Il en a trouvé chez les Masuds : les pierres du ciel que les Avari considèrent comme sacrées.»

En entendant cela, Sunji effleura les pierres bleues incrustées dans l'argent de l'un de ses bracelets. Je remarquai qu'Avraym portait un pendentif fabriqué avec le même matériau, de même que Maidro et Laisar. Je me rappelai en avoir vu parmi les bracelets en or que Daj avait récupérés sur les Masuds morts.

Yago s'en souvint lui aussi. Il me regarda, le visage dur rongé par le soupçon.

«L'Elahad, reprit la drogoule, veut utiliser ces *gelstei* pour prendre le contrôle de la Pierre de Lumière. Tous les conspirateurs ont une *gelstei* et ont appris à s'en servir.»

Comment, me demandai-je, les gens pouvaient-ils confondre un mensonge avec la vérité ? Je savais, pour en avoir fait l'amère expérience, que la vérité parlait toujours d'une voix claire et parfaite, mais trop souvent d'une voix trop faible. Les gens ne l'entendaient pas, car ils croyaient ce qu'ils avaient envie de croire.

«Est-ce vrai, Valashu Elahad ?» interrogea Sunji.

Me tournant vers la droite, je vis les yeux noirs de Kane qui m'enjoignaient de me taire. Mais sous le regard des juges et des autres spectateurs, il me fut impossible de garder le silence. Et de mentir.

«Oui, répondis-je, chacun de mes compagnons possède une gelstei, et moi aussi.

— Montrez-les nous, alors, ajouta-t-il.»

Je vis que Kane brûlait de dégainer son épée et de lui couper la tête. Cependant, il sortit sa baalstei et la montra à Sunji et aux trois juges. À la vue de ce cristal noir, Avraym baisa sa propre main et la pressa sur son cœur, et Laisar et Maidro en firent autant. La drogoule expliqua que la gelstei noire pouvait être utilisée pour vider l'âme d'un homme de son énergie et Kane ne le contredit pas.

«Bon, elle peut effectivement être utilisée de cette manière», dit-il en refermant son poing sur sa pierre. Il fixait la drogoule avec une telle haine que celle-ci finit par détourner les yeux. «Cette *créature* de Morjin le sait bien puisque Morjin lui-même s'est servi d'une baalstei beaucoup plus grande pour tenter d'aspirer l'âme du monde et de tous ses peuples.»

Alors qu'il poursuivait en parlant du Jade Noir, le long de la ligne avari, les guerriers baisèrent leur main et la pressèrent contre leur poitrine, imités par les guerriers de la ligne zuri.

Soudain, paraissant pour la première fois lutter contre la mainmise de Morjin sur elle, la drogoule tendit le doigt vers Kane et dit : «Lui aussi ment, comme l'Elahad. Vous ne sentez donc pas qu'il est en train de vous attaquer avec sa pierre maléfique ?»

Avec le soleil qui aspirait la vie de tous ceux qui se trouvaient dans ce canyon étouffant et Morjin qui manipulait peut-être le Jade Noir de loin, il était facile pour Sunji et les juges de croire que Kane s'efforçait de les ensorceler. Alors Sunji lui ordonna : «Rangez votre pierre de sorcier !»

Kane cacha sa gelstei avant de répondre à Sunji : «Ha ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Toutes les gelstei ont été faites avec l'essence même de la Pierre de Lumière. Ainsi, les baalstei étaient destinées à contrôler les feux des pierres tuaoi, pour le bien, pas pour le mal.

— Les pierres de feu, expliqua la drogoule. Alors même que nous parlons, là-haut sur la colline, le gros pestiféré se prépare à faire pleuvoir sur nous ses flammes maléfiques.»

Il montra du doigt le ravin d'où Maram nous surveillait en

compagnie de maître Juwain et de Liljana.

«L'Elahad lui-même porte une épée fabriquée dans la plus ignobles des substances. Il l'utilise pour tuer aussi sûrement qu'un scorpion.»

Sunji tendit son sabre vers moi, puis ordonna à Laisar, Avraym et Maidro de dégainer le leur. «Montrez-nous donc cette épée ensorcelée !» dit-il.

Je tirai Alkaladur et les Ravirii des trois tribus écarquillèrent les yeux à la vue de son éclat argenté. Ils reculèrent, aussi, car alors que je la brandissais vers le soleil, des flammes rouges se mirent à courir sur sa lame. Seul Kane, pensai-je, savait à quel point je mourais d'envie de planter sa pointe dans le cœur de Morjin, et même de sa drogoule. Mais en tuant cette effroyable créature, je ne tuerais pas Morjin. Je ne ferais qu'attirer sur mes amis et sur moi les épées des Ravirii.

«Brisez-la ! s'exclama la drogoule. Enlevez cet objet terrifiant à l'empoisonneur et brisez-la en mille morceaux !

— Venez donc me la prendre vous-même», hurlai-je. Je pointai mon épée vers lui et constatai avec horreur qu'elle flambait encore plus fort. «Croisons donc le fer tous les deux ici et maintenant et considérons ceci comme l'épreuve déterminante !»

Sunji se tourna pour faire un signe de tête aux guerriers avari qui le protégeaient et pour s'assurer qu'ils étaient prêts à se jeter immédiatement sur moi, puis il me dit : «Ce procès ne se jugera pas par le combat, rangez votre épée.»

On appelait Alkaladur l'Épée de Lumière, l'Épée de Vérité. J'étais comme prisonnier de son éclat intense. Je la rengainai et attendis en haletant dans l'air torride.

La vue de la lame flamboyante parut réveiller quelque chose chez la drogoule. Elle serrait les dents comme si elle s'efforçait de ravalier les paroles qui montaient dans sa gorge. Je sentis Morjin au loin, et trop près, qui lui enfonçait un fer chaud dans le dos pour l'obliger à parler. Et quand la drogoule finit par le faire, elle en dit trop – beaucoup plus que je n'en pouvais supporter : «Avec cette épée maudite, l'Elahad a tué son père et ses frères quand ils ont voulu le chasser de Mesh après avoir découvert ses maléfices !»

À cet instant, le soleil brilla si fort que je crus qu'il allait me brûler les yeux.

«Parricide !» s'écria l'un des Prêtres Rouges. À côté de lui, un guerrier zuri reprit cette accusation. Puis, des lignes avari et zuri à la fois montèrent d'autres cris : «Parricide ! Empoisonneur de puits !

Sorcier !»

Les trois juges me contemplaient dans un silence encore plus terrible que ces accusations.

Il a gagné, me dis-je en cherchant chez la drogoule la main cachée de Morjin. *Il gagnera toujours.*

«Parricide ! Parricide ! Parricide !»

J'avais raconté les choses aussi exactement que possible et, apparemment, cela n'avait fait que me mettre les juges à dos. Mais avais-je vraiment parlé sincèrement ? En moi murmurait une voix profonde et belle qui ne m'avait jamais trahi ; sonore et limpide, elle m'interpellait souvent maintenant. Je savais néanmoins que j'avais peur de me l'approprier et de permettre à d'autres de l'entendre. Je craignais qu'ils ne l'entendent mal, qu'ils ne l'utilisent mal, ou même qu'ils ne l'utilisent contre moi. Plus encore, je craignais d'utiliser la vérité comme une épée à laquelle les hommes ne pourraient pas résister, une épée qui anéantirait leur volonté afin de faire prévaloir la mienne. C'était Morjin qui agissait ainsi. Sous le regard doré de la drogoule, je le sentais qui m'observait de loin. Je savais qu'il voulait que j'éprouve cette crainte et que je vive dans la terreur de mon don de *valarda*.

D'une centaine de façons, peut-être même par l'intermédiaire du Jade Noir, il s'était attaqué à mon désir d'aller vers ce qui était bon et vrai. C'est pour cette raison que je parlais avec toute l'honnêteté possible, mais doucement, faiblement, avec des mots qui étaient souvent, en partie du moins, des mensonges.

«Parricide ! s'écriaient les guerriers autour de moi. Sorcier ! Empoisonneur de puits !

— Que dire de plus ?» hurla la drogoule. Elle semblait avoir renoncé à lutter contre Morjin. «Ces hommes et leurs semblables sont des empoisonneurs de puits ! Livrez-les nous afin que nous les traduisions en justice nous-mêmes !»

Je compris soudain que plus encore que nous tuer, Morjin voulait nous torturer mes amis et moi afin de nous faire dire ce que nous savions sur le Maîtreya. Si la drogoule et les Prêtres Rouges mettaient la main sur nous, comment, me demandai-je, feraient-ils pour nous crucifier dans un pays où il n'y avait pas de bois ? Peut-être choisiraient-ils de couper Daj et Estrella en morceaux, conscients que je ne pourrais pas le supporter.

«Empoisonneurs de puits ! Empoisonneurs de puits ! Tuez les empoisonneurs de puits !»

Qu'est-ce que la vérité ? Il ne s'agit pas simplement de perfection et d'honnêteté, de révélation des faits, il s'agit plutôt de l'envie d'y parvenir et, plus encore, du besoin primitif de donner naissance aux desseins les plus profonds du réel. La vérité est claire et parfaite comme la lumière des étoiles et elle brille avec toute l'ardeur et toute la puissance du soleil. *Empoisonneur de puits ! Sorcier ! Parricide ! Parricide ! Parricide !* Dans le noir au centre des yeux de la drogoule, assis sur son trône de Dragon, Morjin me criait ces mots. Alors finalement, après avoir pris respiré à fond l'air brûlant, je lui répondis en hurlant : « Mon père est mort en défendant notre pays contre vos armées ! Mes frères aussi ! Ma mère a été clouée sur une planche par vos prêtres sanglants ! Et ils ont mis ma grand-mère à côté d'elle ! Quant à vous, vous avez arraché les yeux de ma bien-aimée de vos propres doigts ! Je... n'ai pas pu l'empêcher ! J'ai essayé, de toutes mes forces, mais je n'ai pas pu ! »

Je dégainai mon épée et des flammes rouges tourbillonnèrent autour de son silustria étincelant. Presque aveuglé par les larmes, je racontai aux guerriers présents des choses que je ne voulais dire à personne, pas même à moi. Je reconnus que c'était moi qui avais emmené Atara et mes autres amis à Argattha défiant ainsi les étoiles. Même si je n'avais pas tué ma famille, c'étaient mon orgueil et ma haine qui étaient à l'origine de leur mort. J'aimais le monde, oui, et je voulais en finir avec la guerre, mais par-dessus tout, je haïssais Morjin et voulais de tout mon être planter mon épée dans son cœur et le tuer.

Aux juges qui me regardaient de leurs yeux noirs embués, à Sunji, à Yago et à tous les guerriers qui me considéraient avec crainte, au ciel même, je dis simplement les choses telles qu'elles étaient. Il n'y avait aucune manipulation dans mon comportement, aucun calcul pour atteindre un quelconque objectif. Je voulais seulement que mes juges et le monde entier sachent. Le chagrin m'arrachait la vérité. Je ne retenais rien : toute ma souffrance, ma culpabilité et mon chagrin jaillissaient de moi. Tout mon amour et toute ma haine. Le soleil dans le ciel était une chose terrible qui brûlait d'une lumière chauffée à blanc, mais ceci était plus terrible encore, plus beau, plus vrai.

Quand je ne pus plus parler, assis sur son cheval, Sunji me contemplait de sous le chèche qui lui couvrait presque tout le visage. Ses yeux noirs et luisants brillaient d'une lucidité intense. Après avoir jeté un coup d'œil à la drogoule, il se tourna vers les juges et leur dit : « Le roi Morjin a raison. Que dire de plus ? »

Il inspira l'air profondément avant de s'adresser à tous les présents : « L'empoisonneur de puits et ceux qui l'ont aidé doivent être punis. Vous, Laisar, qu'en dites-vous ? »

Les vieux yeux de Laisar se firent durs et accusateurs. Montrant du doigt la drogoule, il s'écria : «Je dis que cet homme, qu'il s'agisse du roi Morjin ou de son esclave spirituel, est l'empoisonneur !

— C'est ce que je dis moi aussi ! s'exclama Maidro.

— Moi aussi, ajouta Avraym. Que l'empoisonneur soit puni !» D'un seul coup, le long de la ligne avari, les guerriers se mirent à crier : «Empoisonneur de puits ! Empoisonneur de puits ! Tuez l'empoisonneur de puits !»

Mais les combattants zuri, coincés entre les Avari et les rochers sur lesquels se tenaient mes compagnons, gardèrent le silence. Entendre la vérité est une chose, agir en conséquence en est une autre.

Tous les yeux se posèrent alors sur la drogoule qui leva la main et jeta un regard terrible à droite, puis à gauche. «Vous devez m'écouter ! L'Elahad ment ! C'est lui, pas moi, qui est...

— Sorcier ! Empoisonneur de puits ! Empoisonneur de puits ! Tuez l'empoisonneur de puits ! »

Après avoir entendu les juges, Sunji balaya l'espace de son épée, passant de la drogoule à Oalo, puis aux guerriers zuri et prononça sa sentence : «Vous avez trop écouté les discours de ce sorcier empoisonneur et de ses prêtres. Cependant, nous avons tous constaté le pouvoir de leurs paroles – le pouvoir de leurs mensonges. Je ne peux pas croire que vous étiez au courant des méfaits de l'empoisonneur. C'est pourquoi sa punition vous sera épargnée. Déposez votre épée et vous serez libres de rentrer dans vos foyers !

— Nous ne déposerons pas les armes ! hurla Oalo en dégainant son sabre dont l'acier poli étincela au soleil. Nous ne vous donnerons pas l'occasion de nous massacrer ici !

— Violeur de trêve ! lança Avraym. Jetez votre épée immédiatement ou vous mourrez avec l'Empoisonneur et ses prêtres !

— Jetez-la !» cria Laisar à Oalo. Se tournant vers les guerriers zuri, il ajouta : «Vous tous, jetez votre épée !»

Les soixante guerriers zuri hésitèrent un moment. Leur regard passa de la drogoule et de Maslan au centre du terrain aux quatre autres Prêtres Rouges qui attendaient avec eux dans leur rang. Puis, paraissant redouter davantage ces hommes que Sunji et les Avari, ils dégainèrent leur épée et la brandirent en direction de ces derniers.

«Soyez maudits !» hurla la drogoule à Sunji en tirant son épée à son tour. Les yeux rongés par la souffrance, il sembla lutter un instant contre son lointain maître. Mais soudain, son visage redevint dur et il rugit : «Avari, soyez maudits ! J'empoisonnerai vos puits ! J'enverrai

des armées crucifier vos femmes et vos enfants et je vous obligerai à boire leur sang !»

Pendant qu'il criait d'autres menaces abominables, Laisar Avraym et Maidro se rapprochèrent de Sunji. Devant l'imminence de la bataille, dix guerriers avari sortirent de leur ligne au galop pour rejoindre Sunji et les juges. Ils se placèrent face à Oalo, Maslan et la drogoule en formant une sorte de mur protecteur pour Kane, Yago et moi.

«Ce procès ne peut être jugé par le combat ! répéta Sunji aux Zuri. Jetez votre épée !»

Cependant, la drogoule pointa son épée droit sur moi. Jusque-là, me dis-je, seule sa haine du contrôle que Morjin exerçait sur elle l'avait retenue d'essayer de me désarçonner et de me tailler en pièces avec toute sa fureur. Mais maintenant, elle et Morjin ne faisaient qu'un.

«Maudit Elahad ! Vous avez tué ma fille ! Ma seule fille ! En massacrant votre famille, j'ai détruit votre passé. Vous, vous m'avez privé de mon espoir pour l'avenir !

— Vous vous en êtes privé tout seul ! répondis-je. Vous avez tué Jezi quand vous avez posé vos mains ignobles sur elle !

— Soyez maudit ! vociféra-t-elle. Cette fois vous allez mourir !» Alors, au moment même où les Prêtres Rouges incitaient les guerriers zuri à attaquer la ligne avari qui avançait, la drogoule éperonna son cheval et fonça droit sur moi.

22

Deux des dix guerriers avari auxquels Sunji avait demandé de s'avancer essayèrent de l'arrêter. Mais la drogoule, d'un coup d'épée plus rapide que l'attaque d'un serpent, transperça la gorge de l'un d'eux. L'instant d'après, elle ressortit son arme en un éclair et alla fendre le crâne du deuxième. Alors Sunji, les trois juges et les huit autres Avari se jetèrent sur elle.

Quand les combattants de ces deux tribus entrèrent en collision les uns avec les autres dans une débauche de sabres étincelants et de chevaux lancés au galop, il paraissait impossible que les Zuri résistent aux Avari. Ces derniers montaient des chevaux plus hauts et plus gros et ils avaient également des épées plus longues. Jamais je n'avais vu de guerriers manier l'épée avec une telle habileté – à l'exception de ceux de mon peuple, bien sûr. Dans chacun des nombreux duels individuels où s'entrechoquaient les sabres, un guerrier avari réussissait à passer les défenses de son adversaire et à frapper encore et encore. En réalité, peu de ces duels demeuraient individuels, car les Avari étaient sans pitié et tombaient à deux ou trois sur les Zuri moins nombreux. L'acier brillant traversait les vêtements en coton, la peau et les os. Des hommes hurlaient de douleur. La terre tassée du désert était rouge sang.

J'espérais rester en dehors de cette bataille et laisser les Avari et les Zuri se débrouiller. Assis sur Altaru, je demeurai à l'arrière à côté de Kane et de Yago. J'attendais que Sunji fasse justice, soit en tuant la drogoule, soit en la capturant. Il aurait dû être facile à Sunji et aux trois juges assistés des huit guerriers avari de l'abattre. Mais deux des Prêtres Rouges et six combattants zuri s'avancèrent avec Oalo pour prêter secours à la drogoule déchaînée et meurtrière.

À ce moment-là, paraissant aller chercher au fond d'elle quelque supplice secret, la drogoule hurla d'une voix qui résonna avec une puissance et une cruauté nouvelles : VALARIIII !

Je sentis cent dagues transpercer chaque parcelle de mon être et paralyser mes membres comme de la glace, et Sunji et les Avari éprouvèrent la même chose. Plusieurs d'entre eux levèrent leur épée avec une lenteur terrifiante tandis que d'autres, encore plus nombreux, restaient tout simplement pétrifiés de terreur.

VALARIIII !

Avraym lâcha son sabre et se boucha les oreilles avec les mains tandis qu'Oalo lui plongeait la pointe de sa lame dans le dos. Sunji parvenait à peine à lever son sabre pour se défendre contre les Prêtres Rouges qui l'attaquaient. Dans l'océan de chevaux et d'hommes hurlant autour de moi, les Avari paraissaient perdre leur volonté de tuer les Zuri tandis que les guerriers zuri frappaient leurs bourreaux avec une fureur renouvelée. Je ne comprenais pas pourquoi les Zuri semblaient insensibles au terrible cri de la drogoule :

VALARIIII !

De part et d'autre du canyon en feu, les guerriers avari commençaient à lâcher leur épée et à s'accrocher à leur cheval. Maintenant, c'était au tour des Zuri de se montrer impitoyables. Alors que leurs sabres frappaient avec la rapidité de l'éclair, les cris des Avari se confondaient avec celui de la drogoule.

«Soyez maudit, Elahad ! Soyez maudits Valarii !»

La drogoule abattit les derniers hommes alignés devant moi. Ignorant Kane à l'écart sur ma droite qui bataillait désespérément avec deux guerriers zuri, elle éperonna son cheval pour se rapprocher davantage, puis fit tourner son épée en direction de ma tête. Je la parai avec difficulté et son acier brillant heurta bruyamment le silustria d'Alkaladur provoquant une gerbe d'étincelles flamboyantes. À plusieurs reprises, elle tenta de me couper en deux. Sans armure pour la protéger, ma peau se contractait en proie à une peur profonde et malsaine. Je bougeais lentement, terriblement lentement, comme si j'essayais de lever mon épée à travers un violent torrent d'eau glacée. Je savais que la drogoule allait me tuer, et vite.

C'est alors que, semblant sortir de nulle part, Yago arriva au galop dans un tourbillon de robe blanche poussiéreuse et d'acier étincelant. Avec une coordination parfaite, il fit faire un écart à son cheval et s'approcha au moment même où la drogoule relevait son épée pour me décapiter. Yago se pencha en avant sur sa selle et, rapide comme le vent, enfonça son sabre dans la gorge de la drogoule. Ce coup brutal lui sectionna la trachée et la grande artère qu'elle renferme. Le sang jaillit et une écume rouge s'écoula de la bouche de la drogoule. Elle ne pouvait plus parler pour pousser son cri paralysant, mais ses yeux restaient pleins de haine. Ils s'accrochaient aux miens comme des clous chauffés à blanc. Ils me disaient que je l'avais assassinée, elle, la drogoule de Morjin, mais que jamais je n'atteindrais celui qui manœuvrait ses membres et son esprit. Un jour, bientôt, Morjin viendrait exercer sa terrible vengeance. C'est ce que la drogoule me promit au dernier instant de sa vie. Puis le sabre de Yago s'abattit de

nouveau et, tranchant carrément le cou de la créature cette fois, lui arracha la tête.

Après cela, la bataille ne dura pas très longtemps. Les guerriers avari recouvrèrent leurs esprits et leurs forces. La terreur que leur avait inspirée la drogoule les fit tomber sur les Zuri restants avec une fureur intense. Ils tuèrent avec cruauté jusqu'au dernier homme. Sunji en personne planta son épée dans Oalo avant de faire le tour du champ de bataille pour s'assurer que tous les Zuri étaient morts.

Assis sur le dos d'Altaru, haletant, je contemplais le corps de la drogoule. Des cadavres de guerriers zuri et avari gisaient partout, cuisant sous le soleil ardent. Déjà, les mouches s'attaquaient à leurs horribles blessures béantes et des vautours venus de loin décrivaient des cercles dans l'air.

Kane donna un petit coup de talon à son cheval et vint près de moi. Ses yeux noirs lançaient des éclairs dans ma direction comme s'il se réjouissait d'avoir survécu à une nouvelle bataille, d'une certaine manière la pire de toutes celles que nous avons livrées jusque-là. Il demanda à Yago pourquoi la voix de la drogoule ne lui avait rien fait, mais Yago ne pouvait pas l'entendre. Il s'approcha de Kane et leva les mains de chaque côté de sa tête. Ses doigts récupérèrent deux noix de barbak rouges et gluantes. Apparemment, il s'en était servi pour se boucher les oreilles dès le début de la bataille.

«La voix de cette chose, dit-il en désignant ce qui restait de la drogoule, aurait pu figer jusqu'au soleil. Par quel maléfice un homme peut-il en arrêter un autre avec sa seule voix ?»

Je n'avais pas de réponse à sa question et Kane non plus. Toutefois, la mystérieuse raison pour laquelle les guerriers zuri avaient pu continuer à se battre malgré le cri perçant de la drogoule fut bientôt éclaircie. Sunji revint vers nous et, ouvrant sa main, nous montra une petite boule d'une substance grasse d'un blanc jaunâtre.

«De la cire d'abeille, expliqua-t-il, trouvée dans les oreilles des Zuri. Ils sont venus avec l'intention de nous tuer.»

Il nous dit qu'il avait perdu dix-huit de ses guerriers dans la bataille et que quinze d'entre eux étaient grièvement blessés. Tous les Zuri étaient morts. Mais l'un des Prêtres Rouges qui les accompagnaient était encore vivant.

«Venez, Valashu Elahad, il faut que vous assistiez à cela, me dit-il. Vous aussi, Kane. Et vous, Masud.»

Nous traversâmes avec précaution le champ de bataille jusqu'à un gros rocher. Le Prêtre Rouge prisonnier avait été ligoté avec des cordes et jeté contre lui. Son long visage émacié, pareil à un crâne

vivant, était horrible à regarder. Ses yeux exprimaient à la fois la peur et la haine. Trois guerriers avari se tenaient au-dessus de lui, leur sabre dégainé. Laisar et Maidro étaient là eux aussi. Laisar avait à la main une grosse bouteille verte. Il la montra à Yago et dit : «Du poison, trouvé dans les sacoches du prêtre. Cela ne fait plus aucun doute : La créature de Morjin et ses prêtres étaient tous des empoisonneurs !»

Et Maidro ajouta en faisant un signe de tête à Yago : «Ils auraient probablement empoisonné nos puits aussi.»

Pendant que les Avari s'occupaient de préparer leurs morts pour l'enterrement et soignaient leurs blessés, maître Juwain et Liljana descendirent de la plate-forme rocheuse suivis de Maram et d'Atara. Quand Yago demanda où était Turi, Liljana lui expliqua sèchement que les enfants n'avaient rien à faire sur le champ de bataille. Turi, lui dit-elle, était à l'abri en compagnie de Daj et d'Estrella.

«Mais les enfants ont besoin d'eau, ajouta-t-elle d'une voix enrouée, sèche comme la poussière. Nous avons tous besoin d'eau.» Certains Avari furent surpris d'apprendre que nous avions emmené des enfants avec nous, car Sunji n'avait pas encore eu le temps de les en informer. Un vieux guerrier, aussi grand que moi, secoua la tête d'un air désapprobateur en disant : «Les enfants absorbent l'eau plus vite qu'un vent chaud.»

Liljana, pensai-je, était prête à aller prendre l'outre du guerrier sur le dos de son cheval. Soudain, elle aperçut le prêtre prisonnier et tout son corps frissonna d'horreur. «Je vous connais, *vous*.

Vous étiez dans la salle du trône ce jour-là ! C'est vous qui avez mis les fers au feu, ceux qu'ils ont utilisés pour brûler maître Juwain ! Vous n'étiez qu'un garde à l'époque, sale tortionnaire !»

Le prêtre leva les yeux vers elle et répondit : «Lord Morjin récompense ceux qui le servent. Comme il le fait pour ceux qui s'opposent à lui. Je regrette seulement qu'il ne vous ait pas extirpé votre sale langue avec des tenailles et je suis désolé de mourir avant de voir comme il vous récompensera. Mais au moins, j'ai eu le plaisir de le voir arracher les yeux de la prophétesse.»

En entendant cela, Atara ne dit rien, mais je sentis une rage froide monter en elle. Elle tourna son bandeau dans la direction de sa voix.

«Si j'avais des tenailles maintenant, et les mains libres, je lui arracherais volontiers...»

Kane alla rapidement à lui et lui asséna un coup brutal sur la bouche, ce qui le fit taire un moment. Le prêtre s'étouffait presque avec son sang et ses dents cassées.

Sunji s'approcha de Kane et lui saisit le bras pour l'empêcher de s'en prendre davantage au prêtre. «Cet empoisonneur a contribué à tuer mes hommes, c'est aux Avari qu'il revient de le punir.

— Bon, mais vous avez entendu, nous avons des griefs nous aussi.

— Vous voudriez le tuer tout simplement ?

— Non, pas simplement, répondit Kane. Nous avons des griefs, certes, mais surtout, nous avons des questions qui nécessitent une réponse.

— Vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez, dit Maidro quand nous aurons livré l'empoisonneur au soleil.»

Ainsi que Maidro nous l'expliqua, les tribus ravirii, et parmi eux les Avari, punissaient les empoisonneurs de puits en les attachant nus à des piquets sous le soleil impitoyable du désert.

«C'est une mort horrible, dit Maidro à Kane.

— Horrible, oui, répliqua Kane. Mais la douleur s'étend sur de trop nombreuses heures. Il vaudrait mieux rendre au prêtre la monnaie de sa pièce. Les fers chauds le brûleront tout aussi bien et lui délieront la langue plus facilement !

— Kane !» m'écriai-je. La lueur sombre qui brillait dans ses yeux me faisait horreur. Je sentais ces mêmes ténèbres en moi et cela me faisait encore plus horreur.

«Bon, Val. Que voulez-vous que nous fassions alors ? Le prêtre est peut-être capable de nous dire si la drogoule a fait des révélations. Elle savait peut-être ce que Morjin sait, non ? Je dis que ce serait une folie de mener la prochaine drogoule droit au Maîtreya.

— Non, répondis-je en me rappelant mon vœu. Plus de torture.

— Mais, insista-t-il, et si la troisième drogoule nous attendait ? Et si ce prêtre savait où ?

— Et s'il ne le sait pas ? Voulez-vous que nous lui infligions cet acte abominable juste pour se rendre compte qu'il ne sait rien ?»

Kane se contenta de me regarder sans répondre, ce qui constituait une réponse en soi. Maître Juwain s'avança alors. Lui dont l'oreille avait été brûlée par l'un des tisonniers de Morjin dit à Kane : «Si j'arrive à supporter que cet homme ne soit pas soumis à la torture, vous le pouvez vous aussi.»

Liljana dont l'esprit avait été ravagé par Morjin se rangea à contrecœur à l'avis de maître Juwain. C'est alors qu'Atara, rassemblant ses souvenirs de ce jour terrible à Argattha, tapota l'extrémité de son arc sans corde dans la direction du prêtre et

déclara : «C'est un tortionnaire, il est donc juste qu'on lui rende la monnaie de sa pièce. C'est un Crucifieur – être attaché à des piquets en plein soleil, c'est un peu comme être crucifié et c'est exactement ce qu'il mérite. La justice est dure. Mais comment espérer rétablir le monde tel qu'il devrait être sans justice ?»

Elle parlait d'un point de vue purement juridique, sur un ton inflexible dépourvu d'émotion. Elle paraissait aussi opaque et impénétrable qu'un bloc de glace. À cet instant, j'eus l'impression que je ne pourrais jamais la connaître réellement.

«L'empoisonneur doit être puni, dit Sunji. Mais nous sommes dans le désert et ce sont les coutumes du désert qui doivent l'emporter. Maidro, qu'en dites-vous ?

— Je dis qu'il faut attacher l'empoisonneur sur le sable, s'écria Maidro.

— Et vous Laisar ? Qu'en dites-vous ?

— Attachez-le à des piquets et coupez-lui les paupières afin qu'il ait le loisir de réfléchir au soleil !»

Les Avari étaient peut-être différents des autres tribus ravirii sur certains points, ils n'en restaient pas moins un peuple impitoyable et cruel.

J'étais au-dessus du Prêtre Rouge ligoté. Il essayait de faire Donne figure, mais au fond de lui, il tremblait, en proie à une peur intense. Si je laissais ces gens le torturer, en quoi serais-je différent de lui ? Cette question me mettait en rage parce que je me sentais pris dans un piège inévitable. Je désirais encore plus que Kane faire subir l'épreuve du feu au prêtre. Je voulais savoir ce qu'il savait. Plus encore, je voulais qu'il souffre comme maître Juwain et Atara avaient souffert. Je haïssais l'Unique qui avait créé un monde d'envies perverses et de vengeance presque autant que je redoutais ce qui pourrait arriver si je permettais au prêtre de garder le silence.

«Non, répétais-je en dégainant mon épée. Pas de torture !» Les trois guerriers avari qui gardaient le prêtre tournèrent leur sabre vers moi. Je me demandai si je pourrais les abattre tous avant que l'un d'entre eux ne réussisse à planter son épée dans mon corps privé d'armure.

«C'est *notre* prisonnier ! s'exclama Sunji. Lui et ses congénères ont tué mes guerriers ! Et assassiné d'une manière ignoble les Masuds à leur puits !»

Je sentais qu'il était attristé par la mort de ses compagnons. J'avais entendu l'un des Avari raconter qu'il avait perdu un cousin et un neveu sous les épées zuri. Après avoir regardé fixement Sunji, puis

Yago, je leur dis : «Les griffes empoisonnées du Dragon Rouge ont enlevé à votre affection des parents et des amis et la douleur d'une telle perte ne peut se mesurer en chiffres. Moi aussi, j'ai beaucoup perdu. Quatre mille de mes compatriotes sont morts dans la Prairie des Culhadosh. Tous mes frères. Asaru, le plus grand chevalier de notre pays, a pris une lance dans la poitrine pour me sauver la vie. J'ai promis de le rejoindre dans les étoiles plutôt que de permettre ce qu'il aurait combattu mille fois au risque de sa vie.»

Je tenais mon épée levée derrière ma tête. Du coin de l'œil, j'aperçus un éclat de glorie brillant comme le soleil. Sentant en moi l'ardeur de mille soleils, j'étais prêt à combattre tous les guerriers avari qui me fixaient avec crainte et, si besoin, toutes les armées du Dragon Rouge.

Finalement, Sunji ne supporta plus de me regarder. Je savais qu'il ne voulait plus voir mourir d'autres guerriers et, curieusement, je devinais qu'il ne voulait pas qu'ils me tuent non plus. Il se tourna vers Yago et lui dit : «Masud, cet étranger apporte d'étranges idées dans notre pays. Mais ceux que l'empoisonneur a tués étaient aussi membres de votre tribu. Alors je vous pose la même question : qu'en dites-vous ?»

La tête des Avari était encore dissimulée sous leur chèche et il était difficile d'imaginer à quoi ils ressemblaient, mais je me disais qu'il était impossible qu'ils aient le visage plus dur que Yago avec ses traits taillés à la serpe, son nez en lame de couteau et ses lèvres minces figées comme la pierre. Je savais qu'il voulait demander que le Prêtre Rouge meure de la manière la plus douloureuse possible. Et pourtant, il hésita avant de parler. Il me regardait. Au moment où je croisai son regard, je me rappelai que d'autres Prêtres Rouges avaient fixé ma mère et ma grand-mère sur une planche. Sentant encore dans mes mains la douleur cuisante des clous, je ne pus m'empêcher d'espérer que plus personne n'ait à mourir de cette façon. Yago m'observa longuement avant de se retourner pour répondre à la question de Sunji.

«Le châtement réservé aux empoisonneurs de puits est le même partout, dit-il. Pourtant, il existe une autre punition, plus ancienne et moins connue. C'est mon arrière-grand-père qui m'en a parlé : dans le passé, les empoisonneurs de puits étaient condamnés à boire leur propre poison.

— On ne connaît pas cette coutume chez les Avari», fit remarquer Sunji. Il regarda la bouteille verte que Laisar tenait toujours précautionneusement comme s'il s'agissait d'un scorpion. Puis il reprit : «Mais ce châtement me semble juste. Quinze de mes guerriers

sont blessés et doivent être ramenés au hadrah de mon père pour y être soignés. Je n'ai pas très envie de traîner ici pour éloigner les vautours et les hyènes jusqu'à ce que l'empoisonneur soit mort.»

Il consulta Laisar et Maidro qui acceptèrent la proposition de Yago. Sunji hocha la tête dans ma direction. Puis il ordonna qu'on détache les liens du prisonnier et lui donna lui-même le flacon de poison avant de reculer vivement. Vingt guerriers avari entourèrent le prêtre en visant sa tête avec des pierres au cas où il tenterait quelque trahison comme jeter le poison sur ceux qui l'avaient condamné à mort.

Cependant le prêtre n'était pas courageux à ce point. Avaler le pire des poisons vaudrait toujours mieux que d'être attaché au soleil. D'une main tremblante, il ôta le bouchon du flacon et lutta pour l'amener jusqu'à ses lèvres. Ensuite, sous mes yeux horrifiés, il pencha sa tête en arrière et vida le flacon en trois longues gorgées.

Comparée aux autres morts prévues pour lui, celle-ci était miséricordieuse. *Pourtant*, me dis-je, *aucune mort n'est facile*. Presque immédiatement, la poitrine du prêtre commença à se contracter violemment, il se mit à respirer avec difficulté et ses lèvres devinrent bleues. Il hurlait comme un chien écrasé sous les roues d'un chariot. Les tremblements qui lui parcouraient le corps se transformèrent sous mes yeux en convulsions si terribles que j'entendis ses os commencer à se briser. Il saignait du nez, toussait et vomissait du sang d'un rouge éclatant. Brusquement, il arrêta de bouger. Etendu dans la poussière, il poussait des petits cris de douleur.

Sans laisser à quiconque le temps de m'en empêcher, je levai mon épée et me précipitai pour planter sa pointe dans la nuque du prêtre qui mourut sur le coup. Je ne saurais jamais vraiment si j'avais agi par pitié ou par haine d'un homme qui avait contribué à torturer maître Juwain et Atara.

Aucun des Avari ne m'en voulut d'avoir hâté sa fin. Comme moi, la vue du prêtre mourant les avait rendus malades.

«Il me faut de l'eau», s'écria Liljana. Sur le point de s'évanouir, elle se tenait à côté d'Atara et les deux femmes semblaient se soutenir l'une l'autre. «Il faut que j'apporte de l'eau aux enfants, *tout de suite*.»

Elle jeta un coup d'œil derrière elle à un guerrier qui portait une outre et le guerrier aboya : «L'eau avari est destinée aux Avari !»

Lâchant la main d'Atara, Liljana se mit à marcher vers l'un des chevaux zuri privés de leurs cavaliers pour s'emparer d'une outre jetée sur son dos. Mais un autre guerrier lui bloqua le passage en disant : «L'eau zuri appartient également aux Avari en paiement des hommes qu'ils ont tués.»

Furieuse maintenant, Liljana se dirigea droit sur Sunji et hurla : «Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Cela fait une journée entière que nous n'avons plus d'eau ! C'est encore plus terrible pour les enfants ! Sans eau, ils mourront !»

Laisar, le vieux juge avari, regarda Sunji un moment avant de se retourner vers Liljana. Haussant les épaules, il répliqua : «De toute façon, ils mourront. C'est la loi.

— La loi ? Quelle loi ?» beugla Maram. Jusque-là, la mort atroce du prêtre l'avait réduit au silence. «Par pitié, donnez-nous un peu d'eau !»

En voyant les plaies suintantes de Maram, les guerriers avari s'écartaient de lui comme s'ils avaient affaire à un lépreux. Alors Sunji lui expliqua : «C'est notre façon de tuer ceux qui entrent dans notre pays sans y avoir été invités, et si nous ne vous avons pas passés par le fil de l'épée, c'est par miséricorde, car vous n'avez apporté ici que la mort.

— Tuez-moi, alors ! dit Maram en ouvrant sa tunique pour montrer sa poitrine poilue pleine de morsures. Plantez-moi votre épée dans le cœur, ce sera plus miséricordieux que de me laisser mourir de soif !»

Au début, Sunji ne réagit pas au geste théâtral de Maram. Puis il soupira : «Le désert est dur, nos lois aussi.»

Debout, son cristal rouge à la main, Maram ne répondit pas.

«Le désert est dur, répéta Sunji, et vous êtes faibles. Vous suiez plus qu'un cheval. Vous portez des vêtements qui invitent le soleil à vous dérober votre eau.

— Eh bien, prenons les robes des Zuri, répliqua Maram. Donnez-nous de l'eau et nous quitterons vos terres au plus vite.

— Pour aller où ? demanda Sunji. Si je vous donne de l'eau, laisserez-vous les Masuds vous aider à quitter le désert par où vous êtes venus ?

— Non, intervins-je, en espérant que je parlais pour Maram. Nous devons poursuivre notre chemin.

— Pour trouver ce Maîtreya dont vous avez parlé ?

— Oui», répondis-je en me tournant vers l'entrée du canyon à l'ouest. «Il est là-bas, quelque part.

— Stupides pèlerins, dit Sunji. Je ne sais rien de ce Maîtreya, mais je connais bien le désert. Vous ne pouvez pas traverser les terres des Zuri, pas maintenant que vous avez aidé à les tuer. Tatuk doit attendre

le retour de ses guerriers. Quand il vous verra à la place, c'est vous qu'il attachera sur le sable pour vous faire dire ce qui s'est passé ici. Les Prêtres Rouges, comme vous les appelez, ont fait de Tatuk leur esclave, je crois. Et je pense qu'ils ont également empoisonné l'esprit des Vuai au sud, ce qui fait que vous ne pouvez pas passer par là non plus.

— Il doit y avoir un autre chemin alors. Aidez-nous.»

Sunji me regarda et hésita, mais Laisar secoua la tête et dit : «Par tous les autres chemins, vous trouverez la mort. C'est pourquoi se serait gaspiller de l'eau que de vous aider.

— Laissez-nous au moins apporter un peu d'eau aux enfants, demandai-je en regardant Liljana. Quelle que soit notre stupidité, vous ne devez pas les condamner.»

Mais ce ne fut pas nous qui apportâmes de l'eau aux enfants, ce furent eux qui nous en apportèrent. Tandis que Sunji discutait à l'écart avec Laisar et Maidro, j'entendis l'un d'eux murmurer : «... pas d'eau. Les morts sont les morts.» Juste à ce moment-là, Liljana aperçut Daj, Turi et Estrella qui descendaient le ravin en courant vers nous. Elle ouvrit la bouche pour les gronder d'avoir désobéi en quittant les rochers au-dessus de nous, mais la referma immédiatement, car elle avait vu ce que nous voyions tous : chacun des enfants portait des outres mouillées, tellement pleines que l'eau se répandait à l'extérieur.

Les guerriers avari les regardèrent intrigués se diriger vers nous en passant entre les morts. Dans leurs yeux noirs et durs, on lisait qu'ils nous soupçonnaient de leur avoir menti en racontant que nous avions besoin d'eau. C'est alors que Daj, de sa voix de petit garçon aiguë et flûtée, s'écria : «Val ! Liljana ! Maître Juwain ! Estrella a trouvé de l'eau !»

Les enfants vinrent jusqu'à nous et toute la compagnie de guerriers avari fit cercle autour de nous. Daj et Estrella qui avaient déjà bu leur content, tendirent d'abord leurs outres à Atara et à Liljana, puis à Maram, maître Juwain, Kane et moi. Turi flanqua fièrement l'un de ces sacs en cuir humides dans les mains de son père. Les Avari étaient si abasourdis de la tournure des événements qu'aucun d'eux, pas même Laisar ou Maidro, ne pensa à faire valoir que l'eau que nous buvions leur appartenait aussi.

«Ils disent qu'elle a trouvé de l'eau, murmura l'un des Avari dans le cercle autour de nous. La fillette, dans les rochers au-dessus.

— Impossible, dit un autre guerrier. Il n'y a pas d'eau dans ces montagnes.

— Il y a de l'eau dans ces outres. D'où vient-elle, alors ?» Quand

nous eûmes tous bu longuement, nous passâmes les outres aux Avari assoiffés pour leur permettre de boire à leur tour. Puis Sunji demanda à Estrella de lui montrer où elle avait trouvé l'eau et elle nous entraîna vers le haut du ravin. Après avoir dépassé la plate-forme où nous avions laissé nos chevaux, nous escaladâmes tant bien que mal la pente rocailleuse qui se trouvait derrière. Avec des gestes vifs et joyeux, Estrella montra du doigt une ouverture sombre dans le flanc de la colline. Daj expliqua qu'alors qu'ils cherchaient de l'eau, Estrella avait découvert une fente dans les rochers et qu'ils l'avaient agrandie pour former ce trou.

«C'est une grotte, expliqua Daj en tendant le doigt vers l'ouverture. Elle descend jusqu'à l'eau.»

L'ouverture était juste assez grande pour permettre le passage d'un seul homme. Estrella pénétra la première dans la grotte et nous la suivîmes. Maram, lui, refusa cette nouvelle aventure. «À Argattha, dit-il, je suis descendu dans les entrailles de la Terre et je ne le referai plus jamais.» Partageant son sentiment, de nombreux Avari attendirent dehors avec lui. Et Atara en fit autant. Quelles que soient les merveilles que recelait la grotte, elle ne pourrait pas les voir.

Estrella nous fit descendre dans un long tunnel rocheux qui s'élargissait et s'ouvrait à mesure que nous nous enfoncions à l'intérieur. Maître Juwain attira notre attention sur des plaques de lichens rouge or qui poussaient sur les parois et le plafond et s'émerveilla de voir qu'ils semblaient diffuser une douce lumière rayonnante. Cet éclat suffisait à peine à illuminer les stalactites pendant du plafond et les stalagmites montant du sol. Maître Juwain identifia la roche comme étant du calcaire.

Nous sentîmes la présence de l'eau avant de la voir et de l'entendre, car l'air devenait de plus en plus humide à mesure que nous descendions. Courant presque, Estrella contourna un rocher arrondi avant de s'arrêter net à l'endroit où la grotte s'achevait sur ce qui ressemblait à une mare. Cependant, le bruit de courant et le mouvement de l'air au-dessus me permirent de comprendre qu'il s'agissait en réalité d'un cours d'eau souterrain. M'agenouillant au bord, je plongeai mes mains dedans en formant une coupe et je bus cette eau qui était fraîche et délicieuse, exactement comme celle que les enfants nous avaient apportée.

«C'est une *rivière* d'eau ! s'écria Laisar. L'Unique soit loué !»

Il se mit à genoux pour boire et Maidro et Sunji en firent autant. Sunji avait apporté une outre vide qu'il remplit. Puis il se releva et contempla Estrella avec crainte et respect à la fois.

«La fillette a trouvé de l'eau, dit-il, et nous l'a apportée.

— Udra Mazda, entonna Laisar en regardant Estrella. L'Unique soit loué !

— Udra Mazda», reprit Maidro en s'inclinant devant Estrella.

Sunji expliqua que ce nom étrange signifiait Apporteur d'eau ou Faiseur d'eau. Personne parmi les Avari n'était plus révérend qu'eux, pas même le roi.

— Vous avez apporté beaucoup de morts avec vous, me dit Sunji, mais aussi beaucoup de vies.»

Souriant, il montrait la rivière à l'éclat sombre qui coulait devant nous. «Ceci représente la vie pour un millier d'Avari.»

Pour pouvoir boire, Sunji et ses deux juges avaient écarté leur chèche. À présent, je pouvais distinguer leurs traits et ce que je vis m'étonna : leur long nez, leur front large, leurs pommettes et leur menton saillants paraissaient sortis du même moule que le visage des Valari. Leurs yeux étaient comme les miens. Les signes étaient là depuis le début, mais j'avais trop soif et je redoutais trop une bataille pour les voir. Leurs noms rappelaient ceux de mes compatriotes morts : Avram, Laisu et Sunjay. Et de mon frère Mandru. Avari sonnait presque comme Valari et je compris soudain que nous étions tombés sur une des tribus perdues de mon peuple.

Tandis que j'observais Sunji, il fit une remarque sur cette ressemblance qu'il avait tout de suite décelée chez Kane et chez moi : «Quand je vous ai vu, Valashu, je me suis demandé si l'un des membres de ma tribu n'avait pas un jour engendré un enfant qui aurait été enlevé et emmené dans un autre pays. Et Kane aussi. Il y a là un mystère que j'aimerais bien éclaircir. Il est écrit que tous les hommes doivent être frères. C'est ainsi que j'aimerais vous considérer vous et Kane. Maître Juwain et le petit garçon aussi – et même le gros. Les femmes seront nos sœurs. Comme la fillette que vous appelez Estrella, l'Udra Mazda. Pour l'heure, en tout cas, vous êtes tous des Avari. Et plus tard, nous vous aiderons à traverser le désert.»

Il ne consulta pas Maidro et Laisar avant de prendre cette décision, car leur consentement se lisait dans leurs yeux noirs et brillants. Plongeant sa main dans la rivière, il se servit de l'eau pour laver la poussière sur mon front. Puis il referma ses doigts mouillés sur les miens.

«Il faudra me parler du pays d'où vous venez, me dit-il. Il faudra me parler de votre peuple que vous appelez valari.»

Puis avec un sourire, saisissant l'outre qu'il venait de remplir, il fit demi-tour pour retraverser la grotte et aller montrer à son propre

peuple le trésor inestimable qu’Estrella avait découvert.

23

Plus tard dans l'après-midi, alors que la chaleur du jour achevait d'échapper à l'emprise de la terre, nous fîmes nos adieux à Yago et à Turi. Ils partaient pour le pays masud et les hadrahs du sud où la majeure partie de leur tribu avait installé son campement.

«Il faut que je raconte à Rohaj ce qui s'est passé ici», m'expliqua-t-il en préparant son cheval pour le voyage. Il s'avéra qu'il était l'un des nombreux neveux du chef masud et qu'il connaissait très bien Rohaj. «Il faut qu'il sache que les Prêtres Rouges ont empoisonné les Zuri et les Vuai – et je ne parle pas de leurs puits.

— Dites-lui aussi de surveiller le défilé dans les montagnes par lequel nous sommes entrés dans le désert, lui conseillai-je. Vous y trouverez de nombreuses statues de pierre. Un jour, le Dragon Rouge y fera passer ses soldats.

— Merci, Valashu Elahad, de vous préoccuper ainsi des membres d'une tribu que vous connaissez à peine.

— Je vous connais vous, répondis-je.

— Moi aussi, je vous connais. J'ai eu plaisir à combattre à vos côtés.»

Nous échangeâmes une poignée de main et à sa manière franche et brutale, il ajouta : «Je ne pense pas que vous survivrez à votre traversée du désert et que vous reviendrez, mais si c'était le cas, je demanderai à mon oncle d'ordonner que vous soyez le bienvenu en pays masud.

— Merci, dis-je.

— Merci à vous de m'avoir aidé à venger mes compatriotes. Couper la tête de la créature de Morjin est la meilleure chose que j'aie jamais faite !»

Là-dessus, il sourit amèrement et enfourcha son cheval. Il regarda Turi faire ses adieux à Daj et à Estrella. Puis ils firent demi-tour et repartirent dans le canyon vers le désert rouge qui luisait au-delà.

Nous nous attardâmes un peu plus longtemps. Maintenant que la poursuite et la bataille étaient terminées, Maram se plaignit que ses blessures étaient particulièrement douloureuses. Ses plaies, expliqua-t-

il, lui cuisaient comme si elles avaient été frottées avec du sel, en pire : «Ah, c'est comme si quelque chose les rongait de l'intérieur – ça bouge là-dedans, je le sens !»

Maître Juwain lui ordonna d'ôter sa tunique et il apparut nu, pareil à une montagne de chair blanche et velue. Dans la lumière intense et précise du soleil, nous vîmes immédiatement ce qui l'affligeait : à l'endroit où les pansements s'étaient desserrés, des mouches s'étaient posées sur une dizaine de plaies et y avaient pondu leurs œufs. Ceux-ci avaient dû éclore récemment car, à présent, les morsures grouillaient de petits vers.

«Oh, Seigneur ! rugit Maram en agitant les bras et les jambes et en sautant partout comme un fou comme s'il voulait faire tomber les asticots. Enlevez-moi ça !»

Ses cris attirèrent l'attention de nombreux Avari qui se rassemblèrent autour de nous. Maître Juwain posa sa main sur l'épaule de Maram pour le calmer. «Il vaut mieux laisser ces bestioles tranquilles. Elles mangeront les chairs mortes et nettoieront les plaies.

— Je m'en fiche ! rugit de nouveau Maram. Je ne veux pas vivre comme ça ! J'ai l'impression que ces vers me dévorent vivant et ça me rend fou !»

Ses supplications affolées persuadèrent maître Juwain de nettoyer les lésions avec un scalpel et des pinces. Prenant Maram en pitié, l'un des Avari offrit un morceau de tissu propre que maître Juwain découpa en pansements. Ce n'était pas suffisant pour recouvrir toutes les blessures de Maram, mais cela protégerait les plus importantes des mouches.

«C'est pire que le Vardaloon, me confia Maram en chassant deux mouches bourdonnantes. Nous avons toujours su que nous trouverions le bout de la forêt maudite ; le désert, lui, donne l'impression qu'il ne finira jamais.»

Plus tard dans l'après-midi, quand les Avari eurent achevé d'enterrer leurs morts, ils remplirent toutes leurs outres à la rivière qu'Estrella avait découverte. Puis ils aidèrent leurs blessés à monter sur leur cheval et se rangèrent en une vague ligne. Mes amis et moi, enveloppés à présent dans les robes des Avari morts, nous regroupâmes en tête, car Sunji nous avait invités à chevaucher avec lui. Nous partîmes au crépuscule au moment où, pareilles à d'innombrables grains de sable, apparaissaient dans le ciel les premières étoiles.

L'intention de Sunji était de nous emmener au plus grand hadrah avari qui se trouvait au nord, à une journée de cheval en direction des

montagnes. Nous pourrions nous y reposer aussi longtemps que nous le voudrions et Sunji pourrait également discuter avec le roi Jovayl et les aînés avari du meilleur itinéraire pour nous.

«Mon père, dit-il tandis que nous cheminions dans le désert qui s'assombrissait, honorera ma promesse de vous aider. En revanche, quand il découvrira que la fillette est une Udra Mazda, il ne voudra certainement pas l'abandonner au désert.»

On ne savait jamais sur qui tomberait le don de trouver de l'eau, m'expliqua-t-il.

«Ce don est très rare, car il ne naît qu'un Udra Mazda tous les cent ans.»

Il me confia qu'il souhaitait aussi résoudre le mystère de notre évidente parenté. «Ma famille vit dans le désert et nous sommes donc considérés comme des Ravarii. Mais nous ne sommes pas comme les membres des autres tribus. Les ménestrels racontent que nous n'appartenons pas au désert ; ils chantent que le Père des Avari, originaire des étoiles, est venu ici il y a très très longtemps.»

Dans la nuit qui s'épaississait, alors que les sabots des chevaux martelaient le sol rocheux, le récit de Sunji sur l'origine des Avari acheva de me convaincre qu'ils constituaient bien l'une des tribus valari perdues. Cependant, les âges innombrables et l'isolement dans le désert avaient fait leur œuvre sur la mémoire collective des Avari : les faits historiques étaient devenus des légendes et les légendes s'étaient transformées en mythes. D'après l'histoire que me raconta Sunji, le Père des Avari était descendu sur Terre sur le dos d'une jument flamboyante appelée Ea. Il était dit que là, dans ce monde désolé appelé Ar Ratham, ou Colère de l'Unique, le Père des Avari trouverait la Coupe en or qui rendrait la vie au désert et l'empêcherait de s'étendre et de dévorer le monde dans sa totalité.

«Après de nombreuses années passées à fouiller les dunes et les sables incandescents, disait Sunji, le Père des Avari avait bien trouvé la Kal Urna cachée dans une grotte. Alors qu'il buvait ses eaux fraîches, les voiles brûlants du mirage s'étaient levés sur ses yeux et il avait vu le monde tel qu'il pourrait être. Il vit sa jument, Ea, telle qu'elle était vraiment et lui donna à boire l'eau de la Kal Urna. Immédiatement, les feux qui la consumaient s'éteignirent et Ea se transforma en une magnifique femme. Elle était si heureuse d'avoir retrouvé son apparence qu'elle pleura des rivières de larmes. Celles-ci tombèrent sur les hadrahs du désert et des arbres se mirent à pousser. Mais ils n'étaient pas assez nombreux pour faire reverdir le désert ; seule la Kal Urna contenait assez d'eau. Le Père des Avari et Ea s'en allèrent porter cette eau sacrée partout. C'est alors qu'un membre

d'une tribu ravirii, mû par la convoitise, posa son regard mauvais sur la Coupe en or. Il s'appelait Ar Yun, ce qui signifie "le Maudit". Ar Yun vola la coupe en or au Père des Avari. On dit qu'une tempête de sable envoyée par l'Unique rongea la chair sur ses os et que la Kal Urna fut perdue.»

Alors que nous chevauchions parmi les touffes sombres de sauge et de balais-doux qui s'étaient frayé un passage dans la terre craquelée, Maidro et Laisar amenèrent leur cheval près de nous afin d'écouter le récit de l'histoire ancienne des Avari. Daj et Estrella qui trottaient à mes côtés semblaient impatients d'en entendre davantage. Et Kane aussi. Sous le capuchon qui enveloppait son visage, ses yeux brillaient à la lumière des étoiles.

«Ensuite, continua Sunji, le Père des Avari prit Ea pour épouse et celle-ci donna naissance à notre peuple. Génération après génération, les Avari avaient parcouru le désert à la recherche de la Kal Urna. On dit qu'un jour, une grande Udra Mazda, issue des Avari, redonnera vie aux sables.»

Je surpris Sunji à regarder Estrella comme s'il espérait qu'elle était cette Udra Mazda. Mais il secoua la tête, car quel que soit le peuple dont Estrella était issue, il était évident qu'elle n'était pas avari.

«Comment s'appelait le Père des Avari ? demandai-je alors à Sunji.

— Nous l'appelons Ar Raha, le Bien-aimé de l'Unique.»

Je souris et lui racontai l'histoire rapportée par mon peuple à moi : comment Elahad avait apporté la Pierre de Lumière sur Ea avant d'être assassiné par son frère Aryu. Ce dernier, dis-je, avait ensuite volé la Coupe en or et fui vers l'ouest. Arahad, le fils d'Elahad, avait mené en vain une campagne pour retrouver Aryu et la Pierre de Lumière qui avait duré cent ans. Arahad et ses disciples ayant échoué dans leurs recherches, leurs descendants avaient fini par s'installer dans les Montagnes du Levant sous la direction de Shavashar, fils d'Arahad et roi des Valari.

«Il est probable, lui dis-je, que votre peuple soit lui aussi constitué de fils et de filles d'Arahad restés dans le désert et qu'ainsi les Avari et les Valari ne soient qu'un seul et même peuple.»

Assis sur son cheval, tandis que chevauchions sur la terre éclairée par les étoiles, Sunji m'observait.

«Regardez les noms, poursuivis-je. Ea. Ar Raha et Arahad ; Ar Yun et Aryu – ce sont presque les mêmes, non ?»

Sunji acquiesça, puis ajouta : «Et l'histoire de votre peuple est presque la même que celle du mien. Dommage qu'une grande partie

vous ait été mal rapportée et qu'elle ne vous soit parvenue que sous forme de mythes.»

Je souris de nouveau, bien content d'avoir le visage caché sous mon chèche. «En tout cas, lui répondis-je, nos deux récits disent que la Pierre de Lumière donnera au monde une nouvelle vie.

— Je ne sais, Valaysu. Se peut-il que la Pierre de Lumière soit vraiment la Kal Urna ? Je pense que votre Coupe en or n'est peut-être qu'une de vos gelstei fabriquées à l'image de la Kal Urna.

— C'est parce que vous ne l'avez pas tenue entre vos mains et que vous n'avez pas vu les étoiles scintiller à l'intérieur.

— Voir, c'est savoir, dit-il, les yeux brillants. Et j'aimerais savoir la vérité sur cette Pierre de Lumière et sur le Maîtreya. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez raconté et consulter mon père et les Anciens quand nous arriverons à Hadr Halona.»

C'était là le nom du plus grand hadrah des Avari. Après une nuit interminable passée à chevaucher sur un terrain accidenté qui nous emmenait toujours plus haut, nous atteignîmes ce lieu d'eau juste avant l'aube en compagnie des guerriers avari et des chevaux zuri confisqués qui formaient une longue ligne dans le désert rocheux. Des milliers de membres de la tribu avaient élu domicile dans un creux de cinq milles de large entre les montagnes. Le Hadr Halona était en fait davantage une petite ville qu'un campement. S'il y avait de nombreuses tentes en laine plantées autour des sources et de l'unique lac, il y avait aussi de nombreuses maisons en pierre. Comme Sunji me l'expliqua, celles-ci avaient des murs de dix pieds d'épaisseur et des caves creusées à trente pieds sous terre où il faisait toujours frais, même sous Tardent soleil d'été. Cependant, même ceux qui habitaient dans des tentes trouvaient la vie plus agréable dans le hadrah qu'à l'extérieur dans le désert. On y était en altitude et il y faisait donc plus frais. Les sommets imposants au-dessus du hadrah, couverts de neige une partie de l'année au moins, alimentaient les Avari en eau sous forme de ruisseaux se jetant dans le lac. Mais la plus grande bénédiction, c'étaient les nombreux arbres du hadrah, des sakuras nouveaux pour la plupart, qui se couvraient chaque année de jolies fleurs roses et donnaient un fruit succulent appelé kammatt. D'après Laisar, couper le sakura sacré pour en faire du bois était un crime passible d'éviscération.

Alors que nous entrions dans le hadrah, des sentinelles postées sur des proéminences rocheuses soufflèrent dans leur corne pour annoncer notre arrivée. Nous eûmes l'impression qu'un millier de personnes se levaient de leur lit pour nous recevoir. Vêtues de leurs robes d'intérieur, elles se tenaient devant leur tente ou leur maison, de part

et d'autre des allées poussiéreuses que nous empruntions. Nous fîmes sensation dans la vie des Avari, car ils accueillaient rarement des étrangers dans le hadrah. De plus, les nouvelles de la bataille provoquèrent de nombreux cris d'excitation à la perspective de partager les chevaux, les épées, les vêtements et toutes les dépouilles des Zuri, et déclenchèrent des crises de larmes chez ceux qui pleuraient un fils, un frère ou un père tué au combat.

La maison du père de Sunji, Jovayl, avait été construite près du seul petit lac de la vallée. Comparée aux maisons qui l'entouraient, elle ressemblait à un palais, mais comparée aux palais des grands rois que j'avais vus, c'était à peine plus qu'une hutte. Ses murs étaient en grès couvert de terre séchée et peint en blanc. De minces colonnes en grès de douze pieds de haut soutenaient le toit de tuiles et ornaient le porche en façade. C'était là, dans la lumière rouge de l'aube, que nous attendait Jovayl. C'était un homme grand, comme la plupart de ses compatriotes. À l'intérieur du hadrah où il n'avait pas à s'inquiéter de voir s'évaporer l'humidité de son souffle, il ne portait pas de capuchon sur son visage. Les rides profondes marquant sa peau ivoire sombre indiquaient qu'il avait vu plus de soixante printemps. Il avait les traits aquilins, avec un grand nez cassé et des yeux noirs qui lançaient des regards furtifs autour de lui pendant que nous approchions afin de se faire rapidement une opinion. Il semblait plus intelligent que rusé, moins cruel que dur. Sunji me dit que le roi avari était un homme simple et un grand guerrier qui avait tué soixante-trois hommes au combat.

Il vit tout de suite que mes compagnons et moi étions épuisés et ordonna qu'on nous prépare un bain et de quoi manger. Il nous dit de passer la journée à nous reposer dans les pièces du fond de la maison où avaient été disposés des urnes d'eau fraîche, des coupes de fruits, des fleurs et des draps propres. Puis d'une voix fatiguée, rauque et grinçante comme une meule, il ajouta : «Ce soir nous organiserons un banquet et nous écouterons l'histoire de l'Empoisonneur à la voix glaçante et de l'Udra Mazda.»

Nous n'eûmes aucun mal à obéir à son ordre. L'hospitalité du roi Jovayl nous offrait le premier véritable réconfort depuis que nous avions quitté l'école de la Confrérie de nombreux milles et de nombreux jours auparavant. Dans une pièce en pierre remplie de vapeur à l'arrière de la maison, nous lavâmes la poussière et la crasse de nos corps, puis à l'extérieur, sous le porche, nous nous gavâmes de bonne nourriture. Nous nous allongeâmes dans des pièces sombres et calmes pour nous reposer. À la tombée de la nuit, des serviteurs nous apportèrent des robes tissées dans de la laine vierge de mouton. C'était un cadeau du roi Jovayl et nous devons les porter pour le banquet.

Celui-ci commença au coucher du soleil, dans la grande salle au premier étage de la maison de roi Jovayl. Nous rejoignîmes sa femme, Adri, ainsi que Sunji et le jeune Daivayr dans une sorte de pièce sans fenêtres tendue de tapisseries de coton aux motifs de couleurs vives qui constituait la toile la plus précieuse des Avari. Parmi les autres invités, il y avait Laisar et Maidro et quatre autres sages encore plus âgés. Trois hommes aguerris, capitaines comme Sunji, arrivèrent à leur tour. Ils s'appelaient Arthayn, Noldayn et Ramji. Nous nous installâmes tous sur des coussins disposés en un grand cercle sur un tapis de laine blanche. Devant chacun de nous se trouvait une petite table taillée dans la pierre. Le roi Jovayl était assis au nord, sous une tapisserie ornée de cygnes d'argent et d'étoiles. Je faillis pleurer en voyant cette œuvre magnifique que le destin paraissait avoir fait surgir comme par magie au milieu du désert.

Nous mangeâmes de l'agneau et du chevreau rôtis, les plus gros du troupeau du roi Jovayl. Les Avari faisaient pousser du blé sur des terres irriguées et nous eûmes donc aussi du pain farci avec des morceaux d'ail, des oignons et des fruits secs sortant tout chaud du four. Avec vénération, le roi Jovayl fit passer une coupe de sel pour assaisonner la viande et le pain. Il y avait également du fromage, des figes, des oranges et le fruit rouge et charnu appelé kammatt. Les Avari ne buvaient pas de sang comme le prétendaient leurs ennemis, mais ils faisaient la fête avec du vin et, pour le plus grand plaisir de Maram, avec de la bière. Malheureusement, son bonheur en découvrant les boissons qui circulaient autour du cercle ne dura que jusqu'au moment où maître Juwain l'avertit en chuchotant : «N'oubliez pas votre vœu !»

Assis à côté de moi, je l'entendis répondre à voix basse : «J'ai failli mourir de soif dans le désert et maintenant je meurs d'une soif différente, si vous voyez ce que je veux dire. Ce serait grossier de ma part de refuser l'aimable hospitalité du roi Jovayl, vous ne croyez pas ?»

Avec un grand sourire, il s'empessa de lever sa coupe de vin en argent.

Cependant Baysar, un vieillard édenté, surprit cet échange et fit dire au roi Jovayl que le vœu d'abstinence de Maram devait être respecté. Le roi qui s'apprêtait à porter un toast leva alors sa coupe pleine en direction de Maram et s'écria : «Il faut être un homme courageux pour faire un tel vœu et le respecter, et vous avez notre admiration à tous. Mais comme il faut que vous trinquiez avec nous, vous aurez droit à la plus honorable de toutes les boissons.»

Là-dessus, il demanda à l'une de ses filles, Saira, de remplir la

chope de Maram de lait de jument. Quand la grande et jolie jeune fille eut accédé à sa demande, Maram contempla longuement le liquide blanc, tiède et gras et marmonna : «Du lait. C'est barbare de boire des sécrétions animales. Autant m'obliger à boire de la salive ou de la sueur de cheval !

— Tu n'as pas rechigné à boire le *kalvaas* des Ymanirs, lui rappelai-je.

— C'est parce qu'il était, euh, fermenté. Et puis, j'ai des goûts plus raffinés maintenant.»

Cependant, quand le roi Jovayl leva sa chope et prononça un requiem à la mémoire des guerriers avari tombés à la Bataille des Rochers du Dragon, comme ils l'appelaient, il sourit poliment. Ensuite, d'autres Avari portèrent d'autres toasts : aux invités du roi Jovayl et au ciel de la nuit, et plus particulièrement à la nouvelle eau qu'Estrella avait trouvée et à Estrella elle-même.

«C'est curieux qu'une Udra Mazda nous soit venue d'au-delà du désert», fit remarquer le roi Jovayl. Assis jambes croisées sur ses coussins, il m'observait. «Et curieux, aussi, que vous ayez l'intention de nous enlever cette fillette aussi vite.»

Pendant le banquet, nous avions raconté au roi la même chose qu'à Sunji et à ses guerriers. Pendant des heures, notre conversation avait tourné autour des nouvelles que nous avions apportées et des choses apparemment miraculeuses que nous avions dévoilées aux Avari. L'heure était venue pour le roi Jovayl d'accepter ou pas de nous aider.

«Valaysu, me dit-il, vous avez déclaré que vous alliez chercher celui que l'on appelle le Maîtreya dans les terres de l'autre côté du désert, mais vous n'avez pas dit où.

— Et je ne peux pas le dire, sire. Il se pourrait que vos hommes aient à livrer d'autres batailles contre les prêtres du Dragon Rouge. S'ils étaient capturés, les Kallimuns connaissent des tortures capables de faire parler une pierre.»

En entendant cela, le roi Jovayl fronça les sourcils. «Quand j'étais jeune, ces prêtres ont tenté d'installer une ambassade ici, mais mon père, Tavayr, a eu le bon sens de les chasser. Aujourd'hui, en voyant les Zuri et les Vuai, on comprend ce qui se passe quand une tribu accepte des scorpions en son sein.»

Il marqua une pause pour regarder autour de lui. «On comprend aussi que les ancêtres de nos ancêtres ont fait preuve de sagesse en interdisant l'entrée du pays avari aux étrangers.» Sans répondre, je pris une longue gorgée de vin. «Bien sûr, poursuivit le roi Jovayl en tournant son regard vers Estrella, nos lois ont été conçues pour nous

servir, pas l'inverse. Il faut donc faire des exceptions. Il est évident qu'en écartant les étrangers, nous nous sommes privés d'informations sur les événements grandioses ou terribles qui survenaient au-delà de nos frontières. Je ne pensais pas que des étrangers, même le plus grand des rois, pourraient un jour envoyer une armée dans le désert. Aujourd'hui, je n'en suis plus si sûr.»

Il fit un signe de tête à Arthayn, un homme au visage carré et aux yeux froids comme des trous d'eau. Un collier de pierres du ciel étincelantes et d'argent encerclait son cou. Arthayn venait juste de rentrer du nord où le roi Jovayl l'avait envoyé en mission pour éviter une nouvelle guerre avec les Sudi. Il nous fit le rapport de son voyage : «Je n'ai vu aucun de ces Prêtres Rouges dans le hadrah des Sûdi, mais j'ai entendu dire que le nouveau roi de Yarkona voulait leur envoyer une ambassade de *Kallimuns*. À ce moment-là, je ne savais pas ce que signifiait ce mot. Les Sudi croient que s'ils n'acceptent pas cette ambassade, le roi Ulanu enverra une armée dans le désert à travers le Nashthalan. Il fut une époque où Yarkona était faible, mais à présent le pays est très fort.»

En voyant l'expression de mépris qui se répandit sur le visage de Liljana à la mention du nom du roi Ulanu, le roi Jovayl se tourna vers elle et demanda : «Vous connaissez cet homme ?

— Nous nous sommes croisés un jour, répondit Liljana. Sur le chemin d'Argattha. Il se trouve que j'avais une épée à la main et qu'Ulanu, qui n'était que comte à l'époque, s'est tranché le nez dessus.»

Liljana ne pouvait pas sourire, mais presque tout le monde sourit en entendant ses paroles ironiques. Le roi Jovayl lui dit alors : «Et vous dites que vous êtes des pèlerins ?»

— À l'époque, nous étions de vrais pèlerins, en quête de la Pierre de Lumière. Ulanu a tué le meilleur d'entre nous – le plus grand ménestrel du monde ! – puis il l'a cloué sur une croix en bois.

— Et comment s'appelait ce ménestrel ?

— Alphanderry.»

Pour la millième fois, je méditai sur le miracle de Flick qui parvenait à prendre le visage et la silhouette d'Alphanderry. Balayant la pièce du regard, je cherchai les lumières scintillantes de Flick, mais il avait pour habitude d'apparaître et de disparaître selon une volonté sur laquelle je n'avais pas prise.

«Le ménestrel, récita le roi Jovayl, est le bien-aimé de l'Unique, car son cœur chante ses paroles.»

Le roi Jovayl leva sa chope en silence en souvenir de notre compagnon disparu. Puis il me dit : «J'ai consulté nos Anciens. Nous ne croyons pas que la Pierre de Lumière que le roi Morjin revendique puisse être la Kal Urna. Ni que le Maîtreya que vous cherchez puisse être le grand Udra Mazda. À moins qu'il n'ait été enlevé aux Avari enfant et emmené dans les pays qui se trouvent à l'extérieur du désert. Pourtant, nous ne prétendons pas avoir toute la sagesse. Si nous nous trompons, le Maîtreya doit être trouvé et la Pierre de Lumière récupérée d'une manière ou d'une autre. Et même si nous avons raison, si la Pierre de Lumière n'est qu'une de vos gelstei, il ne faut pas que le roi Morjin l'utilise, car il pourrait envoyer dans le désert des créatures encore pires que les drogoules. Nous vivons une époque curieuse où des étrangers peuvent nous amener une Udra Mazda et découvrir une nouvelle eau. C'est pourquoi nous avons décidé de vous aider. Mais vous aider *comment* ?

— Aidez-nous à traverser le désert, répondis-je simplement.

— Et comment vous, étrangers des terres humides, réussirez-vous cette chose impossible, même avec notre aide ?» Assis sur ses coussins, le roi Jovayl regarda Liljana, Maram, puis Daj. «Vous ne pouvez pas le traverser par l'extrême nord – le chemin est trop long et si vous ne mourriez pas de soif, les Sudi vous tueraient. Après les Sudi, au nord-ouest, à cinq cents milles d'ici à vol d'oiseau, il y a les Idi. La route par le sud vous ferait passer par le pays zuri ou vuai où les Prêtres Rouges vous attendent certainement maintenant.

— Peut-être, intervint Maram, devrions-nous revoir nos plans. On pourrait repasser par le pays masud, puis prendre par l'extrême sud à travers Sunguru.

— Non, aboya Kane. À Sunguru, nous trouverions des centaines de Prêtres Rouges sanglants et encore plus d'acolytes à leurs ordres. Sans oublier les armées du roi Angand.»

Je pris une gorgée de vin avant de demander au roi Jovayl : «Par où les Avari traverseraient-ils le désert, alors ?

— Nous ne le traverserions pas. Nous ne le traversons pas.

— Mais vos ménestrels ne chantent-ils pas que les Avari sont allés partout dans le désert à la recherche de la Kal Urna ?

— C'est vrai, au cours des âges passés, nous sommes allés presque partout.

— Même dans le Tar Harath, alors ?»

À la mention de ce vaste enfer au cœur du Désert Rouge, le visage du roi se crispa et fut envahi par la terreur. De même que les visages

de tous les autres Avari assistant au banquet. «Je vois ce que vous pensez, Valaysu, me dit le roi Jovayl. Mais vous ne pouvez pas espérer traverser le Tar Harath. Ce serait de la folie. Il n'y a aucune vie là-bas, pas même des scorpions et des mouches. Il n'y a pas d'eau, que des rochers et du sable, du vent, et du soleil, du soleil et encore du soleil.

— Alors les Avari ne vont jamais dans le Tar Harath ?»

Le roi Jovayl jeta un coup d'œil à Sunji avant de se retourner vers moi : «Nous y allons parce que nous sommes des Avari et que le désert nous appartient.»

Il expliqua que des hommes de sa tribu se rendaient souvent dans les Montagnes Dorées pour extraire des pierres du ciel des rochers. Ces pierres d'un bleu intense étaient considérées comme précieuses par les Avari parce qu'elles leur rappelaient la grande voûte des cieux d'où étaient venus autrefois le Père des Avari et Ea. Quelques guerriers intrépides s'aventuraient aussi plus avant dans le Tar Harath à la recherche des légendaires bassins de sel d'un lac asséché. Comme le disaient les Avari à leurs enfants : Le sel, c'est la vie. En général, ils ne le disaient pas de l'eau parce que c'était trop évident. Mais dans le désert, le sel qui se dissolvait dans le sang et dans la sueur coulant par les pores de la peau était vital.

«Cependant, en mille ans, aucun Avari n'a jamais trouvé ces bassins de sel, dit le roi Jovayl. Et personne n'a jamais trouvé d'eau non plus.»

Les yeux brillants, le vieux Sarald tira sur les plis de peau sous son menton et regarda le roi Jovayl d'un air entendu. Le roi le remarqua et déclara : «Le plus âgé des juges avari me rappelle que je ne vous ai pas tout dit : on raconte qu'il y a de l'eau au fin fond du désert, mais aucun Avari ne sait où. Vous-même avez dû en entendre parler, Valaysu.

— Non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Quand Sunji vous a interrogés la première fois, vous avez dit que vous cherchiez le Puits de la Régénération. C'est le nom de l'eau censée couler dans le Tar Harath.»

Je regardai le roi Jovayl, stupéfait. L'idée de raconter que nous étions des pèlerins à la recherche du Puits de la Régénération était venue à Maram une nuit dans le Wendrush alors qu'il en était à sa troisième corne de bière. La coïncidence était trop incroyable pour que ce nom lui soit venu simplement à l'esprit comme il le prétendait. Quand je me tournai vers lui pour l'interroger du regard, il murmura : «Ah, j'ai dû être visité par l'esprit de l'Unique. Tu comprends maintenant l'intérêt de l'eau-de-vie et de la bière ? Pourquoi crois-tu

qu'on les appelle *spiritueux* ?»

J'essayai de ne pas sourire quand le roi Jovayl l'interpella du bout de la pièce : «Que dites-vous, prince Maram ? Parlez plus fort, que tout le monde vous entende !

— Ah, je disais que dans votre sagesse, sire, vous deviez avoir raison. Ce serait une folie pour nous de chercher ce Puits de la Régénération que vos guerriers les plus audacieux eux-mêmes n'ont pas pu trouver.»

À présent, je fixais Maram plus intensément pour lui faire sentir mon désir profond de poursuivre notre voyage.

«Ah, et c'est précisément pour ça, continua Maram, que nous devons essayer de traverser le Tar Harath malgré tout. Comme vous l'avez probablement deviné, nous sommes tous fous, ne serait-ce que pour être venus jusqu'ici.»

Cette fois, je ne pus m'empêcher de sourire, et le roi Jovayl, Sunji et même le vieux Sarald et de nombreux autres Avari assis à leur petite table non plus. Le roi Jovayl fit un signe de tête à Maram. «Peut-être que seul un fou pourrait survivre dans le Tar Harath. Pour les autres, cependant, il y aurait peut-être une chance, une seule. Ce serait que l'Udra Mazda soit capable de vous conduire à cette eau.»

Tous les yeux dans la pièce se tournèrent vers Estrella. Assise entre Atara et Liljana, la fillette menue, aux boucles sombres et aux yeux rêveurs, était en train de manger une orange. Elle semblait ne pas être habituée à ce que les gens attendent d'elle des choses merveilleuses et même miraculeuses. Et pourtant, je savais qu'elle attendait de grandes choses d'elle-même. Mais lesquelles ? Je pense qu'elle était incapable de le dire, même à elle-même.

Elle posa la peau de son orange et me regarda. Ses yeux brillaient comme deux mares noires et tranquilles. Elle semblait avoir une rare conscience d'elle-même, et quelque chose d'autre aussi. Elle inclina la tête, me sourit, puis se tourna pour saluer également le roi Jovayl.

«Ce serait cruel d'emmener cette enfant ou n'importe quel autre dans le Tar Harath, nous dit le roi Jovayl. Et pourtant, votre chemin n'a rencontré que cruauté. Que l'Udra Mazda le choisisse délibérément est une grande chose. Nous avons bu à sa découverte de l'eau ; buvons maintenant au courage qu'elle a su rassembler.»

Il ordonna que l'on remplisse de nouveau les verres. Maram essaya de ne pas montrer sa répugnance à l'idée de devoir de nouveau avaler du lait tiède. Estrella et Daj se montrèrent tous les deux enchantés d'avoir du vin dans leur verre – à ma connaissance, c'était la première fois qu'ils en buvaient. «_

«À Estrella ! s'exclama le roi Jovayl. Puisse la lumière de l'Unique la diriger toujours vers l'eau !»

Nous bûmes tous à grands traits – tous sauf les enfants, car Liljana ne les autorisa à prendre que quelques gorgées. Le roi Jovayl déclara alors le banquet terminé et nous ordonna d'aller prendre du repos. «Même avec une Udra Mazda pour vous guider, me dit-il, la traversée du Tar Harath est une aventure désespérée. Je ne peux pas vous fournir d'hommes, de chevaux et d'eau avant d'avoir consulté de nouveau les Anciens. Alors reposez-vous cette nuit et demain. Et demain soir, je vous donnerai ma réponse.»

Mes compagnons et moi rejoignîmes nos chambres, mais je ne dormis pas très bien parce que je partageais la chambre de Maram et qu'il eut un sommeil agité. En dépit de sa grande fatigue, il ne cessait de geindre et de se retourner dans son lit à la recherche d'une position où il n'appuierait pas sur ses plaies. Il grognait et jurait et finit par s'endormir en se promettant de ne plus jamais reluquer les femmes.

Mais le lendemain en fin de matinée, je le trouvai dehors, appuyé contre un oranger près de l'une des sources du hadrah. Assis à l'ombre de cet arbre à l'odeur délicieuse, il grattait ses blessures avec un tesson de poterie en regardant des enfants jouer avec des épées et des poupées et taper dans un ballon en cuir de l'autre côté de la place poussiéreuse. Il observait les femmes avari aussi. Celles-ci allaient et venaient pour prendre de l'eau à la source. Elles nous jetaient des regards à la fois curieux et soupçonneux avant de s'éloigner en hâte.

«Ah, ces femmes avari sont aussi belles que celles des Montagnes du Levant, me dit Maram, le regard fixé sur une jeune fille penchée au-dessus de la source entourée d'un muret. Enfin, j'imagine – car comment le savoir vraiment avec leurs vilaines robes et leurs châles ?

— Je croyais que les femmes ne t'intéressaient plus, lui fis-je remarquer.

— J'ai dit ça ? Non, non, vieux, c'est moi qui ne les intéresse plus. En fait, je crois que je les dégoûte. Et comment leur en vouloir ? Je crois qu'elles préféreraient étreindre un lépreux.»

Il frotta la tranche de son tesson de poterie sur l'un de ses pansements. Après avoir reniflé ce bandage blanc taché, il eut une grimace de dégoût. Il chassa les mouches bourdonnantes et laissa échapper un long et profond soupir.

«Maître Juwain est inquiet parce que tes plaies ne cicatrisent pas comme elles le devraient. Il pense qu'il vaudrait mieux que tu te reposes ici.

— Je n'aurais pas trop d'une année, répondit-il. Si je pouvais juste

engager une, euh, petite conversation avec l'une de ces femmes, bien sûr. Et s'il n'y avait pas ces satanées mouches.»

Sa main battit l'air devant son visage dans une tentative d'attraper et d'écraser l'une des mouches noires qui le tourmentaient. Mais autant essayer de saisir le vent.

«Maître Juwain, continuai-je, pense qu'il vaudrait mieux que tu restes ici.

— Rester ici ? Et vous voir tous partir sans moi ?»

Je le regardai gratter sa jambe mordue sans rien dire.

«Ah, tu crois que je n'y ai pas pensé ? me dit-il. J'imagine que les Avari ne me refuseraient pas du vin. En revanche, ils interdiraient probablement à leurs femmes de m'approcher : on ne donne pas de la confiture aux cochons.»

Il referma sa main et donna un coup de poing en direction d'une mouche particulièrement grosse et bruyante. «La vérité, reprit-il, c'est que même en m'efforçant de rester souïl, je ne pourrai jamais me débarrasser de ces saletés de mouches assoiffées de sang. Sauf si je pars avec vous dans le Tar Harath où il n'y en a pas, si le roi Jovayl dit vrai. Et puis...

— Et puis ?

— Et puis, je ne pourrais jamais t'abandonner.» Il laissa tomber son tesson et me donna une claque sur l'épaule. «Ça fait bien cent fois que je te le répète, non ?»

Nous échangeâmes un sourire, puis il dit : «De toute façon, le roi Jovayl pourrait décider de ne pas nous aider. Dans ce cas, nous aurions le bonheur de choisir entre abandonner notre quête ou nous rendre quand même dans le Tar Harath et mourir.»

Je savais qu'il souhaitait une bonne raison d'abandonner notre quête – et peut-être même la mort pour mettre fin à ses souffrances. Mais ce soir-là, comme il l'avait promis, le roi Jovayl nous fit parvenir sa décision. Sunji vint me retrouver devant sa maison où, assis sur un gros rocher, je contemplais les étoiles.

«Mon père vous accorde son aide pour traverser le Tar Harath, m'expliqua-t-il. Je vous accompagnerai moi-même dans les sables avec trois de nos guerriers et vingt chevaux pour charrier l'eau.

— Merci, répondis-je. Les Avari sont généreux. Et bons.

— Quelquefois. Mais je dois vous prévenir que certains de nos Anciens se sont prononcés contre ce voyage. Ils ne croient pas que ce Maîtreya que vous espérez trouver existe vraiment.

— Et vous ?

— J'ai vu la créature de Morjin que vous appelez drogoule. Si de telles créatures de l'ombre existent, pourquoi n'y aurait-il pas un être de grande lumière ?»

Pourquoi pas, en effet ? me demandai-je en observant les étoiles étincelantes.

«Les Anciens, continua-t-il, pensent que les Avari peuvent continuer à vivre ici comme ils l'ont pratiquement toujours fait en maintenant les étrangers à l'écart. Mais pas mon père, et moi non plus. Je crois qu'il nous faudra combattre ce nouvel ennemi ou mourir. Ou pire : voir le monde mourir.»

J'échangeai une poignée de main avec lui et souris tristement. Sunji qui descendait d'Elahad et d'Arahad avait du sang valari comme moi. Le destin de notre peuple semblait être de lutter encore et toujours contre le mal que Morjin et Angra Mainyu avaient fait – quand nous n'étions pas occupés à nous battre entre nous.

Sunji montra à l'ouest la ligne sombre des collines se détachant sur le ciel rougeoyant. «Je suis allé au fin fond du désert une fois, avoua-t-il, et je m'étais promis de ne jamais y retourner. La vie est étrange, n'est-ce pas ?»

Oui, la vie est étrange et précieuse, me dis-je en observant le jeu de lumières qui indiquait le chemin du Tar Harath. Nous pouvions encore trouver la mort, là-bas ou n'importe où ailleurs, mais pour l'instant en tout cas, notre quête du Maîtreya se poursuivait.

Annexes

ARMOIRIES

LES NEUF ROYAUMES

Les armoiries de l'écu et du surcot des guerriers des Neuf Royaumes diffèrent de celles des autres terres à deux égards. Premièrement, elles sont généralement plus simples, avec un seul meuble en relief sur un champ d'une seule couleur. Deuxièmement, chaque combattant, du simple guerrier aux grades de chevalier, maître et lord et jusqu'au roi lui-même, a le droit de porter les armes de sa famille.

Il n'y a ni marque ni insigne d'allégeance à quelque lord que ce soit, sauf au roi. La fidélité au souverain régnant apparaît sur la bordure de l'écu sous la forme d'un champ de la même couleur que celui du roi et d'une reprise du motif du meuble du roi. Ainsi, par exemple, du simple guerrier au lord, tous les combattants d'Ishka arborent une bordure d'écu rouge avec des ours blancs autour des armes qui lui ont été transmises. À l'exception des lords d'Anjo, seuls les rois et les familles royales des Neuf Royaumes portent des écus et des surcots sans bordure.

À Anjo, bien qu'il y ait toujours un souverain en titre à Jathay, les lords des autres régions ont fait sécession pour asseoir leur propre autorité. Ainsi, par exemple, le baron Yashur de Vishal arbore un écu d'un seul vert blasonné d'un croissant de lune blanc, sans bordure, comme s'il était déjà roi ou aspirait à l'être.

Autrefois, tous les rois Valari portaient les sept étoiles de la constellation du Cygne sur leur écu en souvenir des Elijins et des Galadins auxquels ils devaient allégeance. Mais au moment de la Seconde Quête de la Pierre de Lumière, seule la Maison Elahad a les sept étoiles d'argent dans son emblème.

Dans les armoiries des Neuf Royaumes, le blanc et l'argent sont utilisés indifféremment tout comme l'argent et l'or. Les écussons, meubles plus petits qui distinguent les individus d'une lignée, d'une maison ou d'une famille, sont généralement placés à la pointe de l'écu.

Mesh

Maison Elahad - champ noir ; un cygne argent aux ailes déployées regarde les sept étoiles d'argent de la constellation du Cygne.

Lord Harsha - champ bleu ; lion or rampant remplissant presque tout l'écu.

Lord Tomovar - champ argent ; tour noire.

Lord Tanu - champ argent ; noir, aigle bicéphale.

Lord Raasharu - champ or ; rose bleue. *Lord Navaru* - champ bleu ; soleil or.

Lord Juluval - champ or ; trois roses rouges.

Lord Durrivar - champ rouge ; taureau blanc.

Lord Arshan - champ argent ; trois étoiles bleues.

Ishka

Roi Hadaru Aradar - champ rouge ; grand ours blanc.

Lord Mestivan - champ or ; dragon noir.

Lord Nadhru - champ vert ; trois épées blanches aux pointes en contact tournées vers le haut.

Lord Solhtar - champ rouge ; soleil or.

Athar

Roi Mohan - champ or ; cheval bleu.

Lagash

Roi Kurshan - champ bleu ; arbre de vie blanc.

Wass

Roi Sandarkan - champ noir ; deux épées d'argent en croix.

Taron

Roi Waray - champ rouge ; cheval ailé blanc.

Kaash

Roi Talanu Solaru - champ bleu ; tigre des neiges blanc.

Anjo

Roi Danashu - champ bleu ; dragon or.

Duc Gorador Shurvar de Daksh - champ blanc ; cœur rouge.

Duc Rézu de Rajak - champ blanc ; faucon vert.

Duc Barwan d'Adar - champ bleu ; chandelle blanche.

Baron Yashur de Vishal - champ vert ; croissant de lune blanc.

Comte Rodru Narvu de Yarvanu - champ blanc ; deux lions rampants verts.

Comte Atanu Tuval d'Onkar - champ blanc ; feuille d'érable rouge.

Baron Yuval de Naïesh - champ noir ; flûte dorée.

ROYAUMES LIBRES

Comme pour les Neuf Royaumes, le motif de la bordure reprend le champ et le meuble du souverain régnant. Mais dans les Royaumes libres, seuls les nobles et les chevaliers sont autorisés à arborer des armoiries sur leur écu et leur surcot. Les simples soldats portent deux

écussons : le premier, généralement sur le bras droit, porte l'emblème de leur roi et le second, sur le bras gauche, porte celui du baron, duc ou chevalier auquel ils ont prêté serment d'allégeance.

Dans les maisons des Royaumes libres, à l'exception des cinq anciennes familles de Tria qui ont fourni à l'Alonie la plupart de ses rois, les armoiries offrent généralement des motifs plus compliqués et plus géométriques que dans les Neuf Royaumes.

Alonie

Maison de Narmada - champ bleu ; caducée or.

Maison d'Eriades - champ divisé par bandes ; haut bleu, bas blanc ; étoile blanche sur bleu, étoile bleue sur blanc.

Maison de Kirriland - champ blanc ; corbeau noir.

Maison d'Hastar - champ noir ; deux lions rampants or.

Maison de Marshan - champ blanc ; étoile rouge dans cercle noir.

Baron Narcavage d'Arngin - champ blanc ; bande rouge ; chêne noir en bas ; aigle noir en haut.

Baron Maruth d'Aquantir - champ vert ; croix or ; deux flèches or sur chaque quadrant.

Duc Ashvar de Raanan - champ or ; motif répété d'épées noires.

Baron Monêeer d'Iviendehall - écu quadrillé blanc et noir.

Comte Muar d'Iviunn - champ noir ; croix blanche d'Ashtoreth.

Duc Malaîam de Tarlan - champ blanc ; croix de Saint-André noire ; roses rouges se répétant sur quadrants blancs.

Eanna

Roi Hanniban Dujar - champ or ; croix rouge ; lions rampants bleus sur chaque quadrant or.

Surrapam

Roi Kaiman - champ rouge ; croix de Saint-André blanche ; étoile bleue au centre.

Thalu

Roi Aryaman - Gironné noir et blanc ; épées blanches sur les quatre secteurs noirs.

Délu

Roi Santoval Marshayk - champ vert ; deux lions rampants or affrontés.

Îles Elyssu

Roi Théodor Jordan - champ bleu ; dauphins saillants argent se répétant.

Nédu

Roi Tal - champ bleu ; croix or ; aigle volant or sur chaque quadrant bleu.

LES ROYAUMES DU DRAGON

Dans ces terres, à une exception près, seul Morjin lui-même porte ses propres armoiries : un grand dragon rouge sur un champ or. Les rois qui lui ont juré fidélité - les rois Orunjan et Arsu - ont été forcés d'abandonner leurs anciennes armoiries et d'arborer un dragon rouge un peu plus petit sur leur écu et leur surcot. Les prêtres Kallimuns qui ont été faits rois ou qui ont conquis des royaumes au nom de Moijin - les rois Mansul et Yarkul, le comte Ulanu - arborent également cet emblème, mais ils en sont fiers.

Les nobles qui servent ces rois portent des dragons légèrement plus petits et les chevaliers qui les servent des dragons encore plus petits. Les simples soldats portent une livrée jaune ornée d'un motif de tout petits dragons rouges qui se répète.

Le roi Angand de Sunguru, en tant qu'allié de Moijin, porte les armes de sa famille comme tout roi libre.

Les rois d'Hespéru et d'Uskudar ont été autorisés à garder leurs armoiries familiales pour preuve de leur royauté bien qu'ils aient rendu les armes.

Sunguru

Roi Angand - champ bleu ; cœur ailé blanc.

Uskudar

Roi Orunjan - champ or; 3/4 dragon rouge.

Karabuk

Roi Mansul - champ or; 3/4 dragon rouge.

Hespéru

Roi Arsu - champ or ; 3/4 dragon rouge.

Galda

Roi Yarkul - champ or; 3/4 dragon rouge.

Yarkona

Comte Ulanu - champ or ; 1/2 dragon rouge.

LES GELSTEI

LA GELSTEI D'OR

L'histoire de la gelstei d'or appelée Pierre de Lumière, est entourée de mystère. La plupart des gens croient à la légende d'Elahad, à savoir, que ce roi Valari du Peuple des Etoiles a fabriqué la Pierre de Lumière et l'a apportée sur la terre. Cependant, certaines confréries

enseignent que ce sont les Elijins ou les Galadins qui l'ont faite. D'autres que ce sont les mythiques Ieldras, sortes de dieux, qui l'ont faite il y a des millions d'années. Quelques-uns maintiennent que la Pierre de Lumière est un objet transcendant immatériel datant de l'origine des temps et qu'en tant que tel, elle a toujours existé et existera toujours, comme l'Unique ou l'univers lui-même. Il y a aussi des gens pour croire que cette coupe en or, la plus grande de toutes les gelstei, a été fabriquée à Ea au grand Âge de la Loi.

La Pierre de Lumière est l'image de la lumière solaire, du soleil, et par conséquent de l'intelligence divine. Elle a la forme d'une simple coupe en or parce qu'elle contient en elle tout l'univers. Quand elle est activée par un être suffisamment puissant, l'or devient transparent comme un cristal et émet de la lumière comme le soleil. En se reliant au pouvoir infini de l'univers, à l'Unique, elle émet une lumière équivalente à celle de dix mille soleils. Enfin, sa lumière est pure, claire et infinie - c'est la lumière de la conscience pure. La lumière dans la lumière, la lumière dans toute chose, la lumière qui est toutes les choses. La Pierre de Lumière stimule la conscience elle-même et ce pouvoir qu'elle a de se replier sur elle-même pour se changer en matière et de se redéployer ensuite en une infinité de possibilités. Elle permet à certains êtres humains de canaliser et d'amplifier ce pouvoir. Son pouvoir est infiniment plus grand que celui des gelstei rouges, les pierres de feu. En effet, la Pierre de Lumière permet de contrôler toutes les autres gelstei, la verte, la violette, la bleue, la blanche, la noire et peut-être la gelstei d'argent - et potentiellement la matière, l'énergie, l'espace et le temps. Le secret ultime de la Pierre de Lumière est que comme conscience et substance de l'univers, on la trouve dans chaque être humain, intimement mêlée à chaque âme. Comme dit le *Saganom Élu*, c'est le joyau parfait à l'intérieur du lotus qu'abrite le cœur humain.

La Pierre de Lumière a de nombreux pouvoirs particuliers et chacun trouve en elle son propre reflet. Ceux qui cherchent la guérison sont guéris. À d'autres, elle rappelle leur véritable nature et leur véritable origine parmi le Peuple des Etoiles ; d'autres encore, dans leur soif d'immortalité, ne trouvent que l'enfer de la vie éternelle. Certains, comme Morjin ou Angra Mainyu, sont aveuglés par sa lumière éblouissante et terrible. Les possibilités d'une mauvaise utilisation par des êtres aussi déraisonnables sont immenses : car enfin, elle a le pouvoir de faire exploser le soleil et de détruire les étoiles, et peut-être l'univers dans sa totalité.

Utilisée correctement, la Pierre de Lumière peut stimuler l'évolution de tous les êtres. Dans sa lumière, ceux qui appartiennent au Peuple des Etoiles peuvent se transcender pour atteindre leur nature supérieure d'ange tandis que les anges se transforment en

archanges. Et les Galadins eux-mêmes, lorsqu'ils veulent créer, peuvent utiliser la Pierre de Lumière pour inventer de nouveaux univers tout entiers.

La Pierre de Lumière est immédiatement activée par la conscience individuelle, l'inconscient collectif et l'énergie des étoiles. Elle retrouve une certaine activité dans des périodes clés, comme quand les Sept Sœurs montent dans le ciel, par exemple. Ses pouvoirs les plus transcendants se manifestent quand elle est en présence d'un être éclairé et/ou quand la terre entre dans le Rayon d'or.

On ne sait pas s'il existe plusieurs Pierres de Lumière dans l'univers ou s'il n'y en a qu'une qui a la faculté d'apparaître en même temps dans différents endroits. L'un des plus grands mystères de la Pierre de Lumière est que sur Ea, elle ne peut être utilisée que par un être humain, homme, femme ou enfant, pour atteindre son but le plus noble : apporter la lumière sacrée aux autres et éveiller la nature angélique de chaque être. Ni les Elijins ni les Galadins que sont les archanges, ne possèdent cette faculté particulière. Seul un très petit nombre de personnes appartenant au Peuple des Etoiles en bénéficie.

Ces êtres rares sont les Maîtres qui voient le jour tous les quelques milliers d'années environ pour apporter leurs lumières au monde. Rejetant toute illusion, ils perçoivent l'Unique dans toutes les choses et voient dans toutes les choses une manifestation de l'Unique. C'est pourquoi ce sont les ennemis mortels de Morjin, de l'Ange des Ténèbres et autres Seigneurs des Mensonges.

LES GRANDES GELSTEI

LA GELSTEI D'ARGENT

La gelstei d'argent est faite dans un matériau merveilleux appelé silustria. Ce cristal ressemble à de l'argent pur mais il est plus brillant et reflète davantage la lumière. Selon la manière dont elle est forgée, la gelstei d'argent peut être beaucoup plus dure que le diamant.

La gelstei d'argent est la pierre de la réflexion, et donc de l'âme, car l'âme est la partie de l'homme qui reflète la lumière de l'univers. Cette gelstei reflète et magnifie les pouvoirs de l'âme, y compris ceux de l'esprit : la logique, le raisonnement, le calcul, la conscience, la mémoire ordinaire, le jugement et la perspicacité. Elle peut conférer à ceux qui l'utilisent une vision holistique : la capacité de voir des scénarios entiers et de parvenir à des conclusions étonnantes à partir de quelques détails ou indices seulement. Ses pouvoirs les plus nobles permettent de voir comment l'âme individuelle doit s'aligner sur l'âme universelle afin que le destin puisse se réaliser.

Grâce à son pouvoir réfléchissant, la gelstei d'argent peut être

utilisée pour se protéger contre les diverses énergies, qu'elles soient vitales, mentales ou physiques. À d'autres époques, on lui a donné la forme d'armes et d'armures comme des épées, des cottes de mailles et des boucliers. Elle ne confère pas de pouvoir sur les autres, ni au niveau du corps ni au niveau de l'esprit, mais elle peut être utilisée pour stimuler la réflexion d'un autre individu et se révèle donc un excellent outil pédagogique menant à la connaissance et à la découverte de la vérité. Une épée fabriquée en gelstei d'argent peut pourfendre tout ce qui est physique comme l'esprit pourfend l'ignorance et les ténèbres.

Sa composition fondamentale la rapproche de la gelstei d'or. C'est l'une des deux pierres nobles.

LES GELSTEI BLANCHES

Ces pierres sont appelées blanches, mais elles ont généralement l'apparence transparente du diamant. À l'Âge de la Loi, on a donné à nombre d'entre elles la forme d'une boule de cristal afin qu'elles puissent être utilisées par les prophétesses. C'est pour cette raison qu'elles sont souvent appelées «boules de prophétesses».

Ce sont les pierres de la clairvoyance : elles permettent de percevoir les événements à distance à la fois dans le temps et dans l'espace. Elles sont parfois utilisées par des commémorateurs pour mettre au jour des secrets du passé. Les kristei, comme on les appelle, ont aidé les maîtres guérisseurs des confréries à lire l'aura des malades afin de leur redonner force et santé.

LES GELSTEI BLEUES

La fabrication des gelstei bleues ou blestei sur Ea remonte au moins à l'Âge de la Mère. La couleur de ces cristaux va du bleu cobalt au lumineux bleu lapis. On leur a donné diverses formes : amulettes, coupes, figurines, bagues, entre autres.

Les gelstei bleues stimulent et approfondissent toutes sortes de savoir et de communication. Elles apportent une aide précieuse aux télépathes et à ceux qui disent la vérité et confèrent une grande réceptivité à la musique, à la poésie, à la peinture, aux langues et aux rêves.

LES GELSTEI VERTES

La Pierre de Lumière mise à part, ce sont les plus vieilles gelstei. Plusieurs livres du Saganom Elu racontent comment le Peuple des Etoiles a apporté avec lui sur Ea douze de ces pierres vertes. Les

varistei ressemblent à de magnifiques émeraudes ; généralement, elles sont taillées ou cultivées en forme de baguettes ou d'astragales et leur taille varie de l'épingle ou de la perle à la grosse pierre de près d'un pied de long.

Les gelstei vertes communiquent avec l'énergie vitale des plantes, des animaux et de la terre. Ce sont des pierres guérisseuses qui peuvent être utilisées pour stimuler, renforcer et allonger la vie. Tout comme les gelstei violettes peuvent être utilisées pour donner de nouvelles formes aux cristaux et à d'autres matières inanimées, les gelstei vertes ont des pouvoirs sur la forme des êtres vivants. On dit que dans les Âges Perdus, les maîtres des varistei les utilisaient pour créer de nouvelles races d'hommes (et parfois des monstres), mais on pense que ce savoir-faire a disparu depuis longtemps.

Ces cristaux confèrent une grande vitalité à ceux qui les utilisent en harmonie avec la nature ; ils peuvent ouvrir les chakras du corps et éveiller l'énergie des kundalini afin que l'être vibre de tout son corps et de toute son âme avec plus d'intensité.

LES GELSTEI ROUGES

Les gelstei rouges, également appelées pierres tuaoi ou pierres de feu, sont des cristaux rouge sang avec la couleur et l'apparence des rubis. Elles sont souvent en forme de baguettes d'un pied de long au moins, mais durant l'Âge de la Loi, on en a fait de beaucoup plus grandes. La plus grande jamais fabriquée était l'Aiguille d'Eluli qui mesurait cent pieds de long et se trouvait au sommet de la Tour du Soleil. On disait qu'elle lançait sa lumière flamboyante dans les cieux comme un phare appelant le Peuple des Etoiles à revenir sur terre.

Les pierres de feu stimulent, canalisent et contrôlent les énergies physiques. Elles utilisent les rayons du soleil ainsi que les courants magnétiques et telluriques pour générer des rayons de lumière, des éclairs, de la chaleur ou du feu. On les considère comme les plus dangereuses des gelstei ; on dit qu'une grande pyramide de gelstei rouges produisit un éclair terrible qui coupa en deux le monde d'Iviunn et détruisit son étoile.

LES GELSTEI NOIRES

Les gelstei noires ou baalstei sont des cristaux noirs comme l'obsidienne. Nombre d'entre elles sont en forme d'œil aplati ou rond comme une grosse bille. Elles dévorent la lumière et sont les pierres de la négation.

Nombreux sont ceux qui croient que ce sont des pierres maléfiques, mais elles ont été créées dans le but noble et grand de contrôler

l'éclair terrifiant des pierres de feu. Elles ont le pouvoir d'éteindre le feu de la matière et des cristaux vivants comme les gelstei. Correctement utilisées, elles peuvent contrecarrer les effets de toutes les autres sortes de gelstei à l'exception des gelstei d'or et d'argent sur lesquelles elles n'ont aucun pouvoir.

Leur pouvoir sur les choses vivantes est la plupart du temps utilisé à des fins malveillantes. Les prêtres Kallimuns et les autres serviteurs de Morjin comme les Gris s'en servent comme une arme pour attaquer les gens physiquement, mentalement et spirituellement en les vidant littéralement de leur énergie vitale et de leur volonté. C'est ainsi que les pierres noires peuvent être utilisées pour provoquer la maladie, la dégénérescence et la mort.

On pense même que les baalstei peuvent être potentiellement plus dangereuses que les pierres de feu. En effet, dans les *Origines*, on parle d'un endroit complètement noir qui est à la fois la négation et la source de toutes choses. De cet endroit viendraient peut-être le feu et la lumière de l'univers. On dit qu'avant d'être emprisonné dans le monde de Damoom, le Baaloch Angra Mainyu utilisa une grosse gelstei noire pour détruire des soleils entiers lors de son soulèvement contre les Galadins et le règne des Ieldras.

LES GELSTEI VIOLETTES

Les lilastei sont les pierres du modelage et de la création. Elles sont d'un violet vif et apparaissent sous forme de cristaux de taille et d'aspect très différents. Elles ont le pouvoir de libérer la lumière enfermée dans la matière afin que cette matière puisse être modifiée, moulée et transformée. C'est pour cette raison qu'on les appelle parfois pierres des alchimistes dont le rêve, vieux comme le temps, était de transmuter la matière vile en or véritable et de l'utiliser pour fabriquer une nouvelle Pierre de Lumière.

C'est sur les cristaux de toutes sortes que les gelstei violettes ont le plus d'effet, mais surtout sur ceux qu'on trouve dans les métaux et les roches. Elles peuvent libérer les cristaux contenus dans ces substances afin que ceux-ci puissent être plus facilement travaillés. Elles peuvent également être utilisées pour produire des cristaux de grande taille d'une beauté remarquable ; ce sont les pierres façonnantes et productrices dont parle la légende. On raconte que Kalkamesh utilisa une lilastei pour fabriquer le silustria de l'Épée de Lumière Alkaladur.

Certains croient que le pouvoir potentiel de la gelstei violette est très grand et qu'il peut être très dangereux. On sait que des lilastei peuvent «figer» l'eau en un cristal nouveau appelé shatar, clair et dur comme le quartz. Certains craignent que ces gelstei ne soient utilisées pour cristalliser l'eau de la mer et donc pour détruire toute vie sur la

terre. On raconte que dans le passé, certains maîtres des pierres qui avaient sondé trop profondément les mystères des lilastei se sont accidentellement transformés eux-mêmes en pierre ; cependant, la majorité des gens pensent qu'il s'agit là d'un récit édifiant appartenant à la légende.

LES SEPT PIERRES OUVRANTES

Si l'on admet que l'objectif de l'homme est de s'élever aux rangs de Peuple des Etoiles, d'Elijin et de Galadin, on peut classer les sept pierres dites ouvranes parmi les grandes gelstei. D'ailleurs, certains membres des grandes Confréries Blanche et Verte les considèrent ainsi. En effet, chaque pierre ouvranne permet à force d'étude et de travail d'éveiller l'un des chakras du corps, ces centres d'énergie appelés roues de lumière. À mesure que les chakras s'ouvrent, de la base de l'épine dorsale au sommet de la tête, un chemin permettant aux énergies vitales de se relier aux cieux dans un grand éclair appelé feu de l'ange s'ouvre également. Alors seulement, les hommes et les femmes peuvent passer à l'étape suivante nécessaire pour accéder aux rangs plus élevés.

Les pierres ouvranes sont petites, transparentes, de la couleur de leur chakra respectif. On peut facilement les prendre pour des pierres précieuses.

LES PREMIÈRES (également appelées pierres de sang)

Elles sont transparentes, d'un rouge profond comme le rubis. Ces premières pierres ouvrent le chakra du corps physique et stimulent les énergies vitales.

LES DEUXIÈMES (également appelées pierres de la passion ou vieil or)
Ces gelstei sont de couleur orange doré et on les confond parfois avec de l'ambre. Ces deuxièmes pierres ouvrent le chakra du corps émotionnel et stimulent les courants de la perception et de l'émotion.

LES TROISIÈMES (également appelées pierres solaires)

Ces troisièmes pierres sont transparentes et d'un jaune lumineux, comme la citrine ; elles ouvrent le troisième chakra du corps mental et stimulent l'esprit.

LES QUATRIÈMES (également appelées pierres des rêves et du cœur)
Ces pierres magnifiques, transparentes et vert pur comme l'émeraude ouvrent le chakra du cœur. Elles activent ainsi d'autres sensations plus vraies et plus profondes que les émotions du deuxième chakra. Les quatrièmes pierres agissent sur le corps astral et stimulent les rêveurs.

LES CINQUIÈMES (également appelées pierres de l'âme)

D'un bleu lumineux comme le saphir, les cinquièmes pierres ouvrent le chakra du corps éthérique et stimulent la connaissance intuitive ou l'âme.

LES SIXIÈMES (également appelées yeux d'ange)

Les sixièmes pierres sont d'un violet brillant comme l'améthyste. Elles ouvrent le chakra du corps céleste situé entre les yeux et juste au-dessus, ce qui explique leur nom courant : elles ont le pouvoir de stimuler le don de seconde vue. En effet, ces gelstei stimulent le prophète dans le royaume de la lumière et ouvrent à la voyance, la visualisation et l'intuition.

LES SEPTIÈMES (également appelées couronnes transparentes ou diamants véritables)

Transparentes et brillantes comme le diamant, les septièmes pierres sont parmi les gelstei les plus rares. En effet, certains prétendent qu'il s'agit en fait de diamants parfaits, sans défaut ni tache de couleur. Ces pierres ouvrent le chakra du corps kéthérique et libèrent l'esprit afin qu'il se réunisse avec l'Unique.

LES GELSTEI ORDINAIRES

Au cours de l'Âge de la Loi, des centaines de sortes de gelstei furent fabriquées pour des utilisations allant de ce qu'il y a de plus banal au sublime. Peu ont survécu au passage des siècles. Parmi celles qui existent toujours, il y a :

LES PIERRES RAYONNANTES

Egalement appelées globes rayonnants, ces pierres sont rondes, solides, et ressemblent à des opales de différentes tailles - certaines sont très grosses. Elles produisent une belle lumière douce. Celles qui sont de qualité médiocre doivent être rechargées régulièrement au soleil tandis que celles qui sont de meilleure qualité absorbent la moindre petite lumière de bougie, la retiennent et la restituent en continu.

LES PIERRES DU SOMMEIL

Gelstei aux couleurs changeantes et chatoyantes, les pierres du sommeil ont un effet calmant sur le système nerveux humain. Elles ressemblent un peu à des agates.

LES GARDIENNES

Généralement de couleur rouge sang et opaques comme la cornaline, ces pierres détournent ou écartent les énergies psychiques dirigées sur une personne, c'est-à-dire, les pensées, les émotions, les sorts, et même l'énergie débilite de la gelstei noire. Quand on possède une gardienne, on peut se rendre invisible aux voyantes et impénétrable aux télépathes.

LES PIERRES D'AMOUR

Souvent appelées ambre véritable, ces gelstei sont parfois confondues avec les deuxièmes pierres ouvrantes dont elles partagent certaines propriétés. Elles sont spécialement destinées à susciter des sentiments d'attachement et d'amour ; ces pierres d'amour sont parfois réduites en poudre et transformées en potion dans le même but. Ce sont des pierres tendres qui ressemblent beaucoup à l'ambre.

LES PIERRES DE VŒUX

Ces petites pierres, qui ont un peu l'aspect de perles blanches, aident celui qui les porte à se rappeler ses rêves et ses visions du futur ; elles stimulent la volonté de susciter ces visualisations.

LES OS DE DRAGON

Translucides et de couleur ivoire, les os de dragon renforcent les énergies vitales et stimulent le courage - et trop souvent la colère.

LES PLAQUES CHAUDES

Ces plaques chaudes, gris foncé, opaques, sont de très grande taille. Généralement, elles prennent la forme de briques d'un mètre de long. Par leurs pouvoirs et leur utilisation, sinon par leur forme, ces gelstei sont apparentées aux pierres rayonnantes. Elles absorbent directement la chaleur de l'air et la restituent pendant quelques heures ou quelques jours.

LES BILLES MUSICALES

Souvent appelées pierres chantantes, ces gelstei chatoyantes de différentes couleurs, enregistrent et restituent de la musique, reproduisant la voix humaine et tous les instruments. Elles sont très rares.

LES PIERRES DU TOUCHER

Elles sont apparentées aux pierres chantantes et leur ressemblent. Cependant, au lieu d'enregistrer et de jouer de la musique, elles enregistrent et restituent des émotions et des sensations tactiles. Un homme ou une femme qui touche l'une de ces gelstei laissera dessus une trace d'émotions qu'un être sensible pourra lire à son contact.

LES PIERRES DE LA PENSÉE

Ce sont les troisièmes pierres de cette famille et elles sont presque impossibles à distinguer des autres. Elles absorbent et retiennent les pensées comme un vêtement de coton conserve une odeur de parfum ou de transpiration. La capacité de relire ces pensées en touchant cette gelstei est loin d'être aussi rare que la télépathie.

LIVRES DU SAGANOM ÉLU

Origines

Mendelin

Sources

Ananke

Chroniques

Commentaires

Voyages

Livre des Etoiles

Livre des Pierres

Livre des Âges

Livre de l'Eau

Peuples

Livre du Vent

Guérisons

Livre du Feu

Lois

Tragédies

Batailles

Livre du Souvenir

Progressions

Sarojin

Livre des Rêves

Baladin

Idylles

Averin

Visions

Ames

Valkariade

Chants

Prophéties de Tria

Méditations

L'Eschaton

LES ÂGES D'EA

Les Âges Perdus

(-18 000 à -12 000 ans)

L'Âge de la Mère

(-12 000 à -9 000 ans)

L'Âge des Épées

(-9 000 à -6 000 ans)

L'Âge de la Loi

(-6 000 à -3 000 ans)

L'Âge du Dragon

(-3 000 ans à nos jours)

LES MOIS DE L'ANNÉE

Yaradar

Marud

Viradar

Soal

Triolet

Ioï

Gliss

Valte

Ashte

Ashvar

Soidru

Ségad